L'ISLAM, ENTREPRISE JUIVE



# DE MOÏSE À MOHAMMED

## TOME II

3. Composition et disparition du Coran arabe original et primitif.

4. Lutte du rabbin de La Mecque contre les idôlatres et les chrétiens.



par

HANNA ZAKARIAS

CHEZ L'AUTEUR
Boite Postale 45
Cahors (Lot)
FRANCE

# DE MOÏSE A MOHAMMED

L'ISLAM, ENTREPRISE JUIVE

# DE MOÏSE A MOHAMMED

## TOME II

## 3. Composition et disparition du Coran arabe original et primitif.

## 4. Lutte du rabbin de La Mecque contre les idolâtres et les Chrétiens.

par

HANNA ZAKARIAS

« S'agit-il de mon style, je l'abandonne. Veut-on s'attaquer à ma personne ? Ma conscience est mon refuge. Est-il question du fond de cet ouvrage ? Qu'on entre en lice ; mais qu'on prenne garde aux raisons qu'on y apportera ».

FABRE D'OLIVET, *La Langue hébraïque restituée*, t. I, Paris, 1815, p. X-XI.

## PROPOS HORS D'HUMILITÉ

Dans ce troisième livre, il est démontré que le Coran arabe primitif ne fut que la traduction des principales histoires de l'A.T. et surtout du Pentateuque, faite de l'hébreu en arabe par le rabbin de La Mecque ; que ce Coran arabe primitif est aujourd'hui perdu ; enfin que le livre que nous appelons Coran n'est pas un Coran, mais un livre d'histoires anecdotiques, écrites au jour le jour comme un journal de route par le même rabbin, instructeur de Mohammed et fondateur de l'Islam.

LIVRE III

# COMPOSITION DU CORAN ARABE ET SA DISPARITION

# A. — APPARITION DU CORAN ARABE

## CHAPITRE I

## L'AUTEUR DU CORAN : OU ALLAH, OU MOHAMMED... OU QUELQU'UN D'AUTRE

Quand on parle aujourd'hui du Coran, on pense évidemment au livre divisé — sauf chez les chi'ites (1) — en 114 sourates comprenant 6226 ou 6211 ou encore 6612 versets ou *aya*, (2) relatant en langue arabe les inspirations « divines » de Mohammed. (3) C'est ce livre qu'on appelle *Coran* ou Lecture : *Qor'ān*, substantif verbal du verbe *Karaa*, recueil des révélations faites par Allah à Mohammed ou plus exactement recueil des décrets-lois de l'Islam. Le recueil actuel serait l'œuvre d'Othman, œuvre la plus anti-historique qu'on puisse imaginer par le classement des sourates, recopiées non point par ordre chronologique des « révélations », mais suivant le nombre de versets, les plus longues — en fait les dernières dans le temps — étant placées les premières dans la rédaction. Les biographes de Mohammed n'ont pas à traiter — sinon accessoirement — de cette collection médinoise, postérieure, dit-on, à Mohammed. L'étude de ce recueil proprement dit constitue un problème littéraire, inextricable ; le véritable problème historique est ailleurs. Quelle qu'en soit, en effet, la présentation, le Livre que nous appelons actuellement le Coran rassemble un certain nombre de soi-disant révélations, qui auraient été faites par Allah à Mohammed, d'abord à la Mecque, puis à Médine. Pour rester dans son rôle, l'historien doit donc s'inquiéter tout d'abord de l'origine du texte même de ces révélations. Sur ce point, les musulmans ont une idée toute particulière. Pour eux, le texte « du Livre » est divin, Il a été révélé directement par Allah. Par conséquent, on peut, d'après eux, conclure en toute certitude qu'on ne trouvera dans le Coran aucune empreinte spécifique de Mohammed. Les musulmans seraient en mesure, disent-ils, de prouver cette stupéfiante conclusion, d'une façon péremptoire. Suivons-les quelques instants dans leurs démonstrations :

(1) Draz (M. A.), *Initiation au Koran*, Paris, 1951, p. 24.

(2) Abd-el-Jalil, *Aspects intérieurs de l'Islam*, 1949, p. 202, n. 3 ; *Brève Histoire de la Littérature arabe*, 1947, p. 73.

(3) C'est l'opinion commune admise par nos grands coranisants, sans aucun contrôle; voir entre mille textes, Bousquet, Professeur de sociologie nord-africaine et de droit musulman comparé à la Faculté de Droit d'Alger, dans les *Grandes Pratiques rituelles de l'Islam*, Paris, 1949, p. 5 : « Le Coran, c'est-à-dire l'ensemble des révélations faites au monde par Moh'ammed, au nom d'Allâh ».

## I. — UN MOHAMMED ILLETTRÉ NE PEUT ETRE L'AUTEUR DU CORAN

Mohammed savait-il lire et écrire ? Cette question est encore débattue aujourd'hui et résolue suivant les tendances de chaque auteur. Selon Montet, représentant l'école rationaliste des coranisants, il serait bien étonnant que Mohammed ait été analphabète : « Le Coran nous montre en lui », en effet, « l'homme le plus cultivé, le plus éclairé de son temps, et c'est beaucoup dire, puisqu'il a vécu en Arabie, à une époque de demi-barbarie. Mais les connaissances qu'il possédait, et dont le Coran est le témoin irrécusable, sont l'acquis de toute sa carrière de prophète qui n'a commencé, comme nous l'avons dit, qu'à l'âge de quarante ans... Il paraît bien inadmissible, étant donnée la perfection du style coranique, que Mahomet ait été un illettré. Le classicisme et l'éloquence de la composition du Livre saint des Arabes suppose, nous semble-t-il, la connaissance de l'écriture arabe. Le contraire serait bien invraisemblable ». (1)

Par contre, pour les musulmans, il est nécessaire que Mohammed ait été totalement ignorant. C'est ce caractère d'ignorance qui forme la majeure de leur raisonnement : Mohammed est ignorant ; donc il n'est pas l'auteur du Coran. Leur croyance en la divinité du Coran repose entièrement sur l'analphabétisme de Mohammed. L'école musulmane est unanime sur ce point. (2)

Les positions sont nettes : pour les historiens qui ne croient pas à la divinité du Coran, Mohammed est l'auteur du Coran. Par conséquent Mohammed serait le plus fin littérateur arabe qu'on ait jamais connu ! Il y a des écrivains qui ne craignent vraiment pas le ridicule. Pour les musulmans, au contraire, Mohammed était complètement ignorant. Il n'a donc pu ni concevoir ni écrire le Coran. (3)

Pour essayer de nous faire une opinion, reprenons le problème par la base avec calme et lucidité : quels sont donc, pour la période mecquoise, les documents dont nous disposons :

(1) Montet, *op. cit.*, p. 25-26.

(2) Draz (M. A.), *op. cit.*, vol. 1, p. 11. Les réflexions de l'auteur sur le problème qui nous occupe, sont très amusantes. Remarquons une fois de plus que ni la critique historique, ni l'exégèse coranique, ni même la logique, n'ont aucune place dans cette étude. Les textes de La Mecque et de Médine y sont bousculés en tous sens, détournés constamment de leur véritable signification. Par ailleurs, comment un authentique musulman peut-il avoir l'idée de comparer le Pseudo-Coran aux doctrines de Kant et de Liebnitz ! Passons.

(3) Comme tenant de la divinité du Coran, voir pour nous distraire, parmi tant et tant d'auteurs qu'il est vraiment inutile de citer, Mardrus (J. C.), *Le Coran qui est la Guidance et le Différenciateur. Traduction littérale et complète des sourates essentielles*, Paris, 1926, p. 7 : « Un fait capital à retenir dès l'abord, c'est que l'apôtre Mohammed n'est pas l'auteur du Koran. Le Prophète Mohammed a été simplement choisi comme transmetteur et publicateur du Koran. C'est pourquoi le Prophète, chaque fois qu'il transmet une Sourate des paroles divines, c'est-à-dire une parcelle de pierres murales de l'ouvrage céleste, prend bien soin de le faire précéder par une formule péremptoire. Cette formule nous affirme que ces paroles sont transmises au *Nom d'Allah le Clément-sans-Bornes, Bismallahi r-Rahmâmi r'Rahim* ».

— Sourate XCVI, 1-5 : cette sourate débute par le terme *Iqra'*. On traduit généralement ce mot par : *lis.* (1) Donc si Allah commande à Mohammed de lire, c'est que ce dernier devait savoir lire ! Il n'y a qu'une lacune à cette impitoyable logique, c'est que le terme *Iqra'* signifie non pas *lis*, mais *déclame, récite.* Il fait appel à la mémoire de Mohammed, et non point à sa connaissance de la lecture. (2)

— Sour. XXV, 1-6 : « Béni soit Celui qui fit descendre sa Salvation sur son serviteur, afin qu'il soit, pour le monde, un Avertisseur. (Béni soit) Celui qui a le Royaume des Cieux et de la Terre, qui n'a pas pris d'enfant, n'a pas d'associé en ce Royaume, a créé toute chose et en a fixé le destin. Les Impies ont pris en dehors de Lui, des divinités qui ne sauraient rien créer, mais ont été créées (par eux) ; qui ne possèdent pour elles-mêmes ni dommage ni utilité, qui ne possèdent ni la Mort, ni la Vie, ni la Résurrection. Ceux qui sont infidèles disent : « Ceci n'est que forgerie inventée par cet homme, pour laquelle l'ont aidé d'autres personnes ». Ils ont commis (*en parlant ainsi*) injustice et fraude. Ils ont dit (*aussi*) : « (*Ce sont*) *histoires de nos aïeux qu'il s'est écrites et qui lui sont dictées matin et soir !* » (3) Si Mohammed s'est écrit pour lui-même les histoires qu'on lui dictait matin et soir, c'est donc bien qu'il savait lire et écrire.

Prenons ce texte fermement en main. De quoi s'agit-il ? Dans ce texte, nous avons à faire à un homme qui remercie le Créateur du ciel et de la terre d'avoir envoyé la Distinction, c'est-à-dire le Livre, à son serviteur, pour qu'il l'annonce au monde. Ce serviteur pourrait à la rigueur désigner Mohammed ; mais le contexte coranique nous oblige à penser à Moïse, qui reçut la Loi sur le Mont Sinaï. Cet homme qui loue Dieu, le loue à la manière d'un Juif. Pour lui, le vrai Dieu, est comme pour l'A. T., le Dieu créateur du ciel et de la terre. Cet homme qui loue Dieu à la manière d'un Juif, ne peut être qu'un Juif.

Ce Juif affirme ici que Dieu n'a pas pris de fils, contrairement à ce que racontent les chrétiens. De plus, il lutte — comme toujours et comme c'est son devoir de Juif — contre les polythéistes mecquois qui associent de nombreuses divinités au Dieu Suprême. Tandis que Yahwé est créateur du ciel et de la terre, leurs idoles, à eux, sont incapables de créer ; elles n'ont aucun pouvoir ni aucune utilité. Ce sont des fantoches.

Enfin, le rabbin souligne à quel état de méchanceté et de fausseté en sont arrivés les idolâtres, à l'égard de Mohammed, chargé d'annoncer le Dieu Unique. Mohammed n'est qu'un menteur. Dieu ne lui a rien révélé. *Il est instruit par d'autres.* Il ne raconte que des histoires de vieux, « *qu'il s'est écrites et et qui lui sont dictées matin et soir* ». *Iktatabā-hā, qu'il s'est écrites !* Les Mecquois reprocheraient donc à Mohammed d'écrire lui-même des histoires qu'on lui racontait matin et soir. Réfléchissons sur cette conclusion : les Mecquois veulent déconsidérer leur fameux prophète. Ils lui reprochent de se faire instruire par d'autres; ces autres, nous les connaissons, ce sont les Juifs, ses

(1) Voir plus haut, t. I, p. 166.
(2) Voir BLACHÈRE, *op. cit.*, t. I, p. 6-10.
(3) Sour. XXV, 1-6. — Nous citons ici la traduction de BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 303-304, pour montrer par un exemple frappant, à quel résultat on peut arriver par la recherche excessive du terme français dans les traductions de l'arabe.

instructeurs, qui matin et soir, racontent à Mohammed leurs histoires bibliques. Dans ce contexte d'invectives, il n'y a guère de place pour un compliment ; les Mecquois n'ont nullement l'intention de féliciter Mohammed d'écrire lui-même les histoires que les Juifs lui racontent ! Pareille réflexion n'aurait aucun sens, dans l'atmosphère de luttes que nous représente le contexte. *Iktatabā-hā, qu'il s'est écrites.* Est-ce bien la traduction exacte ? (1) Les musulmans protestent : « Les Mecquois eux-mêmes ont dû lui (à Mohammed) reconnaître ce défaut d'instruction ; puisque, voulant expliquer la source où il aurait puisé l'histoire de l'antiquité, ils n'osèrent pas dire qu'il l'aurait écrite, mais qu'il se la faisait écrire, deux formes bien différentes que certains orientalistes ont confondues ». (2) Quelle que soit la signification rigoureusement exacte du terme *iktatabā-hā*, c'est sans aucun doute à la traduction : *qu'il se faisait écrire*, que nous amène le contexte.

La sourate XXV, 1-6, ne nous renseigne donc pas sur le degré de culture de Mohammed ! Mais par contre, que d'enseignements ne trouvons-nous pas dans ces versets ! Nous y apprenons que Mohammed est instruit par « d'autres », c'est-à-dire par des Juifs ; que ces Juifs l'instruisent matin et soir, et qu'ils écrivent eux-mêmes les histoires qu'ils racontent à Mohammed. Le rabbin, instructeur de Mohammed, écrit ! Il écrit à l'intention de Mohammed, comme l'affirment les Mecquois et qu'écrit-il ? Le texte nous l'apprend encore : le rabbin écrit des contes de vieilles gens et ces contes de vieilles gens, nous les connaissons : ce sont les histoires d'Abraham, de Moïse, de Pharaon, de David.

Mohammed prêchait sur les ordres de son maître juif. Il annonçait à ses compatriotes le Jugement dernier, la Résurrection, les grandes histoires de la Bible. Laisse-nous en paix, lui crient ses compatriotes. Tu nous ennuies avec tes racontars. Tu radotes. Nous savons qui te les apprend. C'est un Juif. Matin et soir, il te berne avec des histoires puisées dans son livre. Ces histoires, il les écrit aussi. Il les écrit à ta demande : « Il se les faisait écrire », dit le verset 6 de notre sourate. Mohammed demande donc qu'on lui écrive ces histoires bibliques que le rabbin lui raconte matin et soir et le rabbin asquiesce à sa demande.

Dans les premiers versets de la sourate XXV, nous recherchions si réellement le texte était capable, comme on le prétend, de nous apporter quelque indication sur les connaissances de Mohammed, en fait de lecture et d'écriture. Or, ces versets n'abordent même pas ce problème. Ils nous acheminent, par contre, vers un Livre écrit matin et soir par le rabbin de La Mecque. (3)

— Sourate XXIX, 44-47 : « Récite ce qui t'a été révélé du Livre... Nous avons fait descendre vers toi l'Ecriture. Ceux à qui nous avons donné l'Ecriture croient en elle et parmi ceux-ci, il en est qui croient en elle. Seuls les Impies renient Nos *aya.* Tu ne récitais, avant celle-ci, aucune Ecriture, ni n'en traçais de ta dextre ». Le texte semble dire qu'autrefois, Mohammed n'était capable ni de lire, ni d'écrire, mais que maintenant, il avait vaincu cette ignorance. Mohammed aurait donc fait bien des progrès ! D'après ce texte, certains coranisants n'hésitent plus à conclure que Mohammed savait lire et

(1) Oui, pour Blachère, *op. cit.*, p. 304, annotation du verset 6.
(2) Draz, *op. cit.*, p. 110.
(3) Voir plus loin, p. 88.

écrire, à l'époque de la sourate XXIX. Cependant procédons avec calme. Le texte que nous analysons fait partie d'un contexte, qu'il est important de méditer. Une partie ne peut se comprendre qu'en fonction du tout. De quoi s'agit-il encore dans le contexte qui enveloppe les v. 44-47 de cette sourate XXIX. C'est le rabbin qui parle. Il raconte à Mohammed des bribes de l'histoire d'Abraham, de Lot, d'Isaac et autres personnages de l'A. T. que Yahwé a proposé comme modèles et comme guides aux Juifs et à l'humanité tout entière. Le rabbin termine sa leçon par cette brève conclusion : « Yahwé a créé les cieux et la terre, en vérité, assurément, il y a en cela un signe pour les croyants ». (1) Quels sont ces croyants ? Ce sont les hommes qui croient à la toute-puissance créatrice de Dieu, c'est-à-dire les Juifs. Ce sont les Juifs, en effet, qui dans la Bible affirment et ré-affirment sans cesse le pouvoir créateur de Yahwé, pouvoir qui n'appartient qu'à Lui seul. La leçon du rabbin est terminée. Le travail de Mohammed va commencer : récite, mon fils, ce que je t'ai révélé du Livre; récite les histoires d'Abraham, de Noé, de Lot, etc... Mohammed, récite, déclame les passages de l'Ancien Testament que je t'ai appris et sois assidu à la prière que je t'ai moi-même enseignée. Tu y trouveras vérité et refuge. Le rabbin continue, en classant les hommes en trois catégories. Il y a d'abord les hommes auxquels le Livre a été envoyé, c'est- à-dire les enfants d'Israël. Ceux-là y croient. Il y a, en outre, parmi les Mecquois, un certain nombre de convertis. Eux aussi croient à l'Ecriture. (2) Enfin, il y a les impies, les infidèles qui ne croient pas et qui refusent de reconnaître les signes de Yahwé. Dans quelle catégorie placer Mohammed ? Le rabbin va le préciser : il y a un temps où tu ne connaissais pas l'Ecriture (3) et de toi-même tu n'étais pas capable non plus d'inventer et d'écrire un livre religieux. A cette époque de ton « ignorance », l'incrédulité des impies pouvait s'expliquer. Mais aujourd'hui, il n'y a plus d'excuse pour eux. Je t'ai appris que notre Coran hébreu avait été révélé par Yahwé. Ce n'est pas toi qui l'as inventé, puisque tu ne connaissais pas auparavant les histoires d'Abraham et des autres Patriarches d'Israël. Tes ennemis ne peuvent pas te faire pareil reproche. C'est moi, ton maître, qui te les ai apprises, les connaissant moi-même par notre Livre, révélé par Yahwé, créateur du ciel et de la terre. Les incroyants ne veulent ajouter foi à cette révélation divine ; ils refusent de croire à ce que

(1) Sour. XXIX, 43.
(2) *Ibid.*, 46. — BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 533, en note conclut que si le sens est celui que nous avons dit, « ce verset date du début de l'arrivée à Médine, avant que Mahomet ait constaté l'impossibilité de rallier à l'Islam la communauté juive de cette ville ». C'est joli, mais tout de même trop simple. Du fait que le verset 46 de la sourate XXIX constate que parmi les Mecquois, il y en a qui croient au Livre, on en conclut que ce verset ne peut être de La Mecque. Pourquoi ? Parce qu'à La Mecque il ne pouvait y avoir de croyants ! Et ce qu'il y a de plus beau, c'est ce qu'ajoute Blachère : il n'y avait pas de croyants à La Mecque — tenez-vous bien — parce qu'avant Médine, Mohammed n'avait pas réussi à convertir les Juifs ! Mohammed qui veut convertir les Juifs ! (BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 533, note du v. 46.) C'est une gageure beaucoup plus étonnante que de faire marcher constamment un homme sur la tête.
(3) *Ibid.*, 47. — BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 533 note du verset 47, remarque « que ce passage énonce simplement que Mahomet n'a eu aucune connaissance des Ecritures judéo-chrétiennes ». C'est de plus en plus fort. Avant d'entrer en relation avec le rabbin, Mohammed ignorait la Bible, c'est certain. Mais par la suite, le rabbin lui en mit plein la vue. Tel est le sens de ce verset.

tu leur récites. Ah, disent-ils si Mohammed avait reçu directement du Seigneur, (1) quelques signes, nous croirions peut-être !

Le rabbin intervient : « Réponds-leur », Mohammed : « en vérité, les signes ne sont qu'auprès de Yahwé, moi je ne suis de toute évidence qu'un avertisseur », (2) ce qui veut dire : moi, Mohammed, je n'ai rien à inventer, rien à recevoir directement de Yahwé. Mon rôle est plus simple. Je ne fais que répéter ce que m'enseigne mon Maître.

En résumé, les versets 44-47 de la sourate XXIX, se développent absolument en dehors du problème qui nous occupe : Mohammed savait-il lire et écrire ? (3) mais par contre, ils nous éclairent, eux aussi, sur l'atmosphère religieuse de La Mecque, sur le rôle essentiel et unique du rabbin aux origines de l'Islam, et sur les bagarres suscitées par les interventions de Mohammed, converti au judaïsme et prêchant aux arabes la religion d'Israël.

— Sour. VII :

155. (Yahwé) dit : que mon tourment atteigne qui Je veux et que Ma miséricorde s'étende à toutes choses ! J'inscrirai une belle existence pour ceux qui craignent, qui font l'aumône, qui croient à Nos signes,

156. et qui suivent l'Apôtre, le prophète *illettré*, qu'ils trouveront annoncé chez eux, dans la Thora et l'Évangile.

Pour certains coranisants, ce texte est pour l'histoire même de Mohammed d'une plénitude incomparable : d'après ce verset, en effet, Mohammed serait désigné comme porte de salut : je destine Ma miséricorde, dit Yahwé, à ceux qui me craignent, qui font l'aumône et qui suivent l'apôtre Mohammed ! De plus, on y trouverait la preuve formelle que Mohammed était illettré. S'il était illettré, il n'a donc pu écrire le Coran. Donc, si le Coran n'a pas été écrit par Mohammed, c'est Allah qui en est l'auteur. Par conséquent, nous trouvons dans le verset 156 de la sourate VII la grande preuve de la divinité du Coran ! Nous sommes dans la stricte logique !

Le verset 156 n'en a pas fini de projeter ses lumières : ce Mohammed, porte du salut, réceptacle de la vérité divine, est le Prophète par excellence. N'a-t-il

(1) Sour. XXIX, 49 : « Que n'a-t-on fait descendre sur cet homme des *aya* (venues) de son Seigneur », BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 533. *Aya*, originairement signifie *signes*. Les *signes*, par excellence, sont les miracles. Les Mecquois diraient donc : Si Mohammed avait au moins le pouvoir de faire des miracles, nous croirions. Ce sens est acceptable ; il est bien dans la mentalité des idolâtres mecquois. Mais *aya*, signifie aussi les versets de la Bible ; chacun de ces versets constitue une preuve de la miséricorde divine (XXIX, 50). Il est possible que dans cette sourate XXIX, 49, ce soit précisément le sens du terme *aya*. En effet, le rabbin proclame ici que le Livre hébreu a été envoyé d'en haut par Yahwé. C'est ce Livre que Mohammed récite devant ses compatriotes. Ils savent que Mohammed est instruit par un Juif et c'est ce qui les détourne de la foi. Si au lieu de réciter des versets que lui apprend ce Juif, Mohammed pouvait nous en réciter quelques-uns reçus par lui directement de Dieu, nous croirions. Traduire ici *aya* par *versets*, ce n'est donc point sortir du dialogue engagé dans ce contexte entre Mohammed et les Mecquois idolâtres.

(2) Sour. XXIX, 49.

(3) Voir BLACHÈRE, *op. cit.*, t. I, p. 10 : « Ce passage prouve donc, sans rien de plus, que Mahomet n'a pas révélé ou recopié les Ecritures juives ou chrétiennes (*sic !*). Il ne permet pas d'inférer qu'il fût capable ou incapable de le faire ».

pas été annoncé par les Livres juifs et chrétiens ? Ecoutez ces lumineuses prédictions :

Mon Bien aimé est clair et vermeil ;
Il se distingue entre dix mille.
Sa tête est de l'or pur,
Ses boucles de cheveux flexibles comme des palmes
sont noires comme le corbeau.
Ses yeux comme des colombes au bord des ruisseaux
se baignant dans le lait.
Ses jours sont comme des parterres de baumiers
des carrés de plantes odorantes.
Ses lèvres sont des lis (1)

Dans cette description du bien-aimé de l'épouse, de qui s'agit-il ? Si vous ne croyez pas qu'il s'agit directement de Mohammed, c'est que vous avez l'esprit vraiment trop critique et mal tourné. Vous voyez bien cependant que ce bien-aimé aux boucles de cheveux flexibles comme des palmes, aux yeux de colombes, ne peut être que le beau mari de cette vieille flétrie Khadidja dont la plus parfaite réussite de toute sa vie fut sans contexte son troisième mariage ! Tout ceci est écrit dans la traduction du Coran par les Ahmadiya, en 1947 !

Malgré l'érudition de ces traducteurs, vous reste-t-il cependant quelque doute sur cette identification de Mohammed avec le bien aimé du Cantique ? Mais voici d'autres textes, cités par ces mêmes auteurs, qui vous donneront, si vous êtes d'un esprit loyal, pleine et entière satisfaction :

Il dresse une bannière pour les nations éloignées ;
il les siffle des extrémités de la terre.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Leur rugissement est celui du lion ;
Ils rugissent comme le lionceau.
Il gronde et sa proie
Il l'emporte et personne ne la lui arrache
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
En ce temps-là, il y aura sur le peuple un grondement
semblable au grondement de la mer.
On regardera le pays, et voilà les ténèbres !
Angoisse et lumière ! (2)

A qui pouvait donc penser Isaïe, en écrivant ces lignes ? Poser cette question, c'est presqu'un blasphème. Il pensait tout naturellement à ce pauvre chamelier de La Mecque, et à son apostolat qui allait bouleverser toutes les tribus arabes. Mohammed n'est-il pas clairement annoncé dans la Bible ? Surtout, ne souriez pas : ce sourire deviendrait la cause de votre damnation éternelle. Tout ceci est écrit dans la traduction du Coran par les Ahmadiya, en 1947 ! Et ce ne sont pas les seuls textes qui nous prouvent que Mohammed a été prédit par les auteurs sacrés. Ecoutez s. Luc : « Et voici que je vais envoyer sur vous ce qui a été promis par mon Père. Quant à vous, demeurez

(1) Cantique des Cantiques, V, 10-13 ; voir la suite du texte, 13-16.
(2) Isaïe, V, 26-30.

dans la ville jusqu'à ce que vous soyez d'en haut, revêtu de force ». (1) Là encore, le texte est clair : c'est évidemment la venue de Mohammed qui se profilait dans l'esprit de l'évangéliste.

Nous ne sourions plus. Nous avons vraiment pitié de ces commentateurs qui se débattent desespérément dans l'exégèse coranique pour essayer de sauver la divinité du Coran, soulever à bout de bras le pauvre Mohammed pour en faire un Prophète, « un inspiré de Dieu ». C'est, au fond, tristement touchant, de penser qu'il existe encore des hommes qui n'hésitent pas à sacrifier leur honneur de savant, à sombrer dans un gouffre de ridicule et même de burlesque pour hisser Mohammed sur un piédestal tellement élevé que le sommet se perd dans les nuages. Pareil dévouement est inconcevable pour nous, orgueilleux occidentaux, habitués à raisonner dans la droite logique, à décalquer nos paroles sur l'objet ! N'est-ce pas une tare de l'intelligence d'avoir un tel respect de la réalité ? Nous n'y pouvons rien cependant, si notre esprit est violemment heurté, quand sur la foi des versets 155-156 de la sourate VII, les musulmans viennent nous affirmer sans sourciller :

1. — Que leur Prophète Mohammed est la porte du salut,

2. — Qu'il est le plus pur instrument d'Allah, puisque par lui-même il ne peut rien, il ne sait rien, qu'il est complètement illettré,

3. — Qu'il est vraiment le Prophète prédestiné par Dieu, Prophète annoncé dans la Thora et l'Evangile.

Les raisons que les commentateurs musulmans nous apportent pour étayer leur exégèse, ne sont pas faites pour nous rallier à leur interprétation. C'est seulement dans l'exégèse coranique que les hommes ont inventé tant d'inepties et tant de sottises pour justifier leurs pseudo-vérités. Nous, nous n'avons rien à justifier. Il nous suffit de lire les textes que nous avons devant nous pour essayer de les comprendre, d'après les méthodes courantes et normales. Nous lisons la sourate VII. Elle est très longue ; elle est consacrée en majeure partie aux histoires bibliques : rébellion d'Iblis ; chute d'Adam et d'Eve ; rôle de Satan dans le monde; rappel des missions de Noé, de Houd, de Salih, de Lot et de Cho'aïb. L'histoire de Moïse commence au verset 102 et se termine au verset 175. C'est dans ce dernier bloc que nous trouvons les versets 156-158, que tous les coranisants appliquent à Mohammed : prophète, prophète illettré, prophète annoncé et prédit par les Ecritures. Ces versets baignent cependant dans l'histoire de Moïse, comme nous venons de le dire. Le verset 155 qui précède immédiatement le petit bloc 156-158 que nous étudions, nous rapporte une parole de Yahwé à Moïse : « Yahwé répondit : « Que mon tourment atteigne qui Je veux et que Ma miséricorde s'étende à toutes choses ! J'inscrirai une belle existence pour ceux qui sont pieux et donnent l'aumône, ainsi que pour ceux qui croient à Nos signes ». Par ailleurs, dans le verset 159 qui suit le verset 158, le rabbin remarque que « parmi le peuple de Moïse, il existe une communauté qui se dirige bien, grâce à la Vérité, et qui grâce à elle, agit justement ».

Les versets 155-156 sont donc complètement encadrés dans l'histoire de Moïse. Pour les appliquer à Mohammed, il faudrait par conséquent, en dépit

(1) S. Luc, XXIV, 49; voir encore sur ces divagations, Daniel, II, 37-45; S. Matthieu, XXI, 33-46 ; XXIII, 38 et sq.; S. Jean, XIV, 26.

de toute saine critique, établir dans le récit rabbinique une véritable brisure, ce que Blachère n'hésite pas à faire : « Ce verset, (155) *grammaticalement*, continue le discours de Moïse au Seigneur ». Mais la grammaire est ici très ennuyeuse, et Blachère s'en débarrasse prestement en vertu des principes qu'il s'est lui-même forgés. Grammaticalement, le v. 155 continue le discours de Moïse, c'est vrai ; « mais on a très certainement ici une addition et une retouche postérieures à l'Emigration à Médine ». (1) C'est un procédé courant chez les exégètes, de déclarer interpolés les textes qu'ils ne comprennent pas. Quant à nous, qui cherchons à modeler nos conclusions sur les textes, constatons sans aucune contorsion que le groupe des versets 155-156 fait réellement partie du bloc mosaïque 102-175 et déjà nous pouvons nous demander *grammaticalement* si ces versets 155-156 ne s'appliqueraient pas plutôt à Moïse qu'à Mohammed. Normalement, c'est vers cette dernière conclusion que nous conduit le texte.

Poursuivons nos réflexions. Dans la sourate VII, le rabbin passe en revue ses grands enseignements bibliques ; en quelques récits bien agencés, il retrace à nouveau le rôle des Prophètes et des Patriarches dans le développement historique du monothéisme. Or, est-il pensable que le rabbin, en plein récit sur Moïse, se soit arrêté pour déclarer aux Mecquois que Mohammed avait été prédit dans la *Thora* et dans les Evangiles ?

Mis en éveil par l'absurdité des commentaires musulmans, par l'invraisemblance psychologique dans laquelle viennent sombrer les coranisants, et par la continuité grammaticale des versets 102-175 de la sourate VII, nous éprouvons le besoin de reprendre la lecture de notre texte, sainement et en nous débarrassant de toutes les fantasmagories des « exégètes » précités.

« Bienheureux », dit le v. 156, « ceux qui suivent l'Apôtre, le « Prophète illettré, qu'ils trouveront mentionné dans la Loi et l'Evangile ». Remarquons tout d'abord que *Prophète illettré* est une mauvaise traduction de Montet, corrigée à juste titre par Blachère en « *Prophète des Gentils* ». L'expression arabe : *el-nabiyya l-oummiyya*, n'a jamais voulu dire : *Prophète* ILLETTRÉ, mais *Prophète* des GENTILS, *Prophète* des IGNORANTS. (2) Le terme GENTILS dans le Coran a une signification très précise : les Gentils représentent *les nations qui n'ont pas reçu l'Ecriture, ce sont les Goïm*. Les Gentils, c'est le monde entier à l'exclusion du peuple d'Israël qui seul a reçu les révélations de Yahwé : « Parmi eux, il y a des Gentils qui ne connaissent point l'Ecriture, mais seulement des chimères et qui ne font que conjecturer ». (3) « Dis à ceux qui ont reçu l'Ecriture ainsi qu'aux Gentils ». (4) Le rabbin de La Mecque divise donc le monde en deux catégories :

(1) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 642, note du v. 155 ; voir *ibid.*, p. 643, note du v. 156 : « Ce verset et les trois suivants sont incontestablement une addition ultérieure, car ils démontrent une attitude pressante (écoutons la suite) pour amener les Juifs et les Chrétiens à se rallier à l'Islam ». Comme méconnaissance de l'Islam, on ne peut mieux faire.

(2) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. I, p. 8 : « *Nabi ummi* ne signifie donc pas « Prophète ignorant », « illettré », mais « Prophète des Gentils » et l'épithète dérivée du mot arabe *umma* réfère très certainement à l'hébreu *ummôt hâ-'olâm* « les Nations du Monde », « les Gentils », Blachère ajoute... « Gentils que les Juifs de Médine devaient bien connaître » ; nous pouvons rectifier : que le rabbin de La Mecque instructeur de Mohammed devait bien connaître.

(3) Sour. médinoise II, 73. Ce verset est très important au point de vue littéraire. Nous en reprendrons l'étude dans notre volume sur l'Islam médinois.

(4) Sour. III, 19 ; voir aussi *ibid.*, 69.

| 1. — Ceux qui ont reçu l'Ecriture | 2. — Ceux qui n'ont pas reçu l'Ecriture |
|---|---|
| a) Les Juifs, fidèles au Livre de Moïse, <br> b) Les Juifs-renégats ou chrétiens. | Ce sont les Gentils : tous ceux qui ne sont pas juifs ou fidèles ou renégats, c'est-à-dire l'immense majorité des nations. |

C'est donc une erreur capitale de traduire le v. 156 de la sourate VII, comme on le fait fréquemment : « *Et qui suivent l'Apôtre, le Prophète illettré* ». Le véritable sens de ce verset doit être rétabli d'une façon ferme et rigoureuse : « *Et qui suivent l'Apôtre, le Prophète des Gentils* » ou le *Prophète des Nations*. Il est donc inadmissible d'utiliser ce verset 156 pour conclure que Mohammed était analphabète. En elle-même, cette question n'a qu'un intérêt secondaire : peu nous importe au fond de savoir si le chamelier de La Mecque était capable de lire et d'écrire. Mais dans ses conséquences, le problème devient capital : si Mohammed ne sait ni lire ni écrire, il n'a donc pu composer le Coran, disent les Musulmans. Or, le Coran existe. Par conséquent, il faut bien lui trouver un auteur : « Si cet auteur n'est pas Mohammed, c'est donc Allah lui-même et le Coran devient ainsi œuvre de Dieu ». Pour maintenir leur thèse sur la divinité du Coran, les musulmans ont besoin d'un Mohammed analphabète, d'un Mohammed illettré. Malheureusement, les textes qu'ils invoquent, en particulier le v. 156 de la sourate VII, n'ont absolument rien à voir avec la signification qu'ils leur donnent. « Apôtre des Gentils » et non point « Apôtre illettré » : c'est toute la théorie musulmane sur la divinité du Coran qui s'écroule !

Il y a plus. Cette dénomination d'Apôtre des Gentils s'applique-t-elle à Mohammed ? Certainement pas. Rappelons-nous tout d'abord que le v. 156 fait partie d'un ensemble consacré par le rabbin aux exploits de Moïse. Cette simple constatation oriente nos esprits vers un Moïse, apôtre des Nations, bien plutôt que vers Mohammed ; et ce qui n'était tout d'abord qu'un soupçon, va devenir certitude, si nous continuons la lecture de ce même verset 156 :

> Prophète des Gentils... qui leur ordonne ce qui est convenable, et leur interdit ce qui est blamâble, qui déclare licites pour eux les bonnes nourritures, et illicites les immondes, leur ôte le lien et les entraves qui pesaient sur eux.

Quel peut bien être le Prophète « qui ôte les liens et les entraves qui pesaient sur eux », (1) si ce n'est Moïse qui délivra les Hébreux du joug des Egyptiens : « Je suis Yahwé, votre Dieu qui vous ai fait sortir du pays d'Egypte, pour que vous n'y fussiez plus esclaves ; j'ai brisé les barres de votre joug et je vous ai fait marcher tête levée ». (2) C'est Moïse encore qui a déterminé pour le

(1) *Eux* signifie ici le peuple hébreu, sour. VII, 153-154.

(2) *Lévitique*, ch. XXVI, 13 ; etc. etc. — Pour Tabari et les romanciers musulmans, l'expression *qui leur ôte le lien* s'applique évidemment à Mohammed. Mais quels sont les liens que ce pauvre Mohammed a bien pu ôter ? Ah, ce n'est pas très compliqué : 1. — Ou bien Mohammed est venu pour remplacer par l'Islam, l'alliance conclue antérieurement par

Peuple Elu ce qui était bon et mauvais : (1) « afin que vous sachiez discerner ce qui est saint de ce qui est profane, ce qui est pur de ce qui est impur, et afin que vous puissiez enseigner aux enfants d'Israël toutes les lois que Yahwé leur a données par Moïse ». (2) C'est encore Moïse, et non point Mohammed, qui a classé pour les Hébreux, les animaux en licites et illicites. (3) « Tels sont les commandments que Yahwé donna à Moïse pour les enfants d'Israël, sur la montagne du Sinaï ». (4) En écrivant le verset 156, le rabbin ne pensait nullement à Mohammed; prétendre le contraire, c'est pure folie. Dans ce verset, encadré dans un grand récit sur l'histoire de Moïse, relié grammaticalement avec les versets précédents, c'est le grand rôle de Moïse législateur, que retrace brièvement le rabbin. Le Prophète dont il est question dans ce verset, c'est Moïse, le législateur du Peuple Elu. On comprend que le qualificatif d'*illettré* ne puisse désigner le grand Patriarche hébreu, auteur du Pentateuque : (5) Moïse, illettré, non ; mais Moïse, Prophète des Gentils, annonciateur aux nations idolâtres de la vérité révélée par Yahwé. C'est avec Moïse que commencent les grands combats entre le monothéisme et l'idolâtrie : « Lorsque Yahwé, ton Dieu, t'aura fait entrer dans le pays dont tu vas prendre possession, et qu'il aura chassé devant toi beaucoup de nations, les Héthéens, les Gerséséens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens, sept nations plus nombreuses et plus puissantes que toi, et que Yahwé ton Dieu te les aura livrées et que tu les auras battues, tu les dévoueras par anathème, tu ne concluеras pas d'alliance avec elles et tu ne leur feras point grâce ». (6)

Et c'est ce même Moïse qui est annoncé dans l'Exode comme l'envoyé de Yahwé pour délivrer le peuple des Hébreux : « Yahwé dit : « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, et j'ai entendu le cri qu'il pousse à cause de ses exacteurs... Et maintenant va, je t'envoie auprès de Pharaon, pour faire sortir mon peuple, les enfants d'Israël ». (7) C'est encore Moïse qui, avec Elie, apparaît à Jésus sur le Mont Thabor. (8)

Dans ce verset 156 de la sourate VII, qui fait partie du bloc 102-175, consacré à Moïse, il n'est pas un détail que le rabbin n'applique au Patriarche hébreu. Le rabbin ne pense qu'à Moïse et nullement à Mohammed, et nous pouvons désormais substituer aux commentaires purement fantaisistes des musulmans et des coranisants, la sagesse même des textes :

Dieu avec les Juifs et les Chrétiens ; 2. — Ou bien Mohammed est venu pour alléger les rigueurs de la Loi mosaïque ! (Voir BLACHÈRE, *op. cit.*, t. III, p. 643, n. du v. 156.) Et le tour est joué : Mohammed est un délieur de liens. Pure stupidité.

(1) Voir entre beaucoup d'autres textes le Décalogue, Exode, XX, 1-21, le Code de l'Alliance; *ibid.*, XX, 22-XXIII, 9; Deut., V; autres ordonnances morales, Lévitique, XIX, 1-37.

(2) Lévitique, X, 10-11.

(3) *Ibid.*, XI, 2-47 ; Deut., XIV, 3-21.

(4) *Ibid.*, XXVII, 34.

(5) Voir plus bas, p. 66.

(6) Deut., VII, 1-2. Voir aussi *ibid.*, XX, 17 ; etc.

(7) Exode, III, 7-12.

(8) S. Marc, IX, 2-13; S. Matth., XVII, 1-13; S. Luc, IX, 28-36. Nous n'avons pas à traiter ici des discussions de Jésus avec les Sadducéens, au sujet des doctrines mosaïques.

| Fantaisie | Réalité |
| --- | --- |
| Commentaires fantaisistes | Commentaires d'après les sources réelles |
| 155. — Je récompenserai ceux qui me craignent et qui donnent l'aumône et qui croient à nos signes. | Je récompenserai ceux qui me craignent et qui donnent l'aumône et qui croient à nos signes. (Paroles de Yahwé à Moïse) |
| 156. — Et qui suivent l'apôtre Mohammed le Prophète illettré | Et qui suivent l'apôtre Moïse le Prophète des Nations, |
| Mohammed, annoncé dans les Ecritures | Moïse dont il est question dans l'Exode et l'Evangile (1) |
| Mohammed qui leur annonce le Convenable et leur interdit le Blâmable, qui déclare licites pour eux les excellentes nourritures et illicites les immondes, leur ôte le lien et les entraves qui pesaient sur eux | Moïse qui détermine le Convenable et interdit au peuple hébreu, le Blâmable ; qui déclare licites les excellentes nourritures et illicites les immondes ; Moïse qui délivre le peuple hébreu des entraves des Egyptiens. |
| Ceux qui auront cru en lui, Mohammed, l'auront soutenu, l'auront secouru, et auront suivi la Lumière qu'on a fait descendre avec lui, ceux-là seront les bienheureux. | Ceux qui auront cru en Moïse (paroles de Yahwé) qui l'auront soutenu, qui auront suivi la Lumière descendue d'en haut sur lui, ceux-là seront les bienheureux. |

Ce n'est pas Mohammed qui est la porte du salut ; c'est Moïse ; ce n'est pas Mohammed qui est annoncé dans les Ecritures anciennes. (2) Ce n'est pas Mohammed qui a codifié les lois morales. C'est Moïse. Dans ce verset, il n'est d'ailleurs nullement question de Mohammed, Prophète illettré, mais de Moïse, apôtre des Nations. Le jargon ahurissant des musulmans et des coranisants traditionnels doit être balayé sans aucune pitié. C'est ce jargon, ces commentaires insensés qui ont fait de Mohammed le portrait le plus insane qu'on puisse imaginer. Ce sont ces commentateurs, passés experts dans l'art de martyriser les textes, qui ont donné à Mohammed le visage de Moïse, non seulement dans cette sourate VII, mais dans bien d'autres sourates : dans l'apôtre fidèle (3) qui a reçu la révélation du Seigneur des Mondes, on veut voir Mohammed, alors qu'incontestablement c'est Moïse que désigne le rabbin. D'après ces caramboleurs de textes, Mohammed serait encore le noble apôtre qui aurait vu Dieu à l'horizon céleste, alors que sans aucun doute possible,

(1) Cette mention de l'Evangile nous prouve que les Chrétiens de La Mecque dans leurs discussions avec le rabbin revendiquaient, eux aussi, Moïse comme leur Patriarche.
(2) Voir aussi sour. XXVI, 196.
(3) *Ibid.*, 192-193.

il s'agit clairement de Moïse, (1) d'un Moïse dont le rabbin connaît l'histoire dans les plus fins détails. Enlever Moïse de son piédestal pour y placer le mari de Khadidja, c'est vraiment un « truc » trop grossier. Le second « truc, » c'est cette espèce de logique musulmane, que les occidentaux recouvrent d'un voile pudique, qu'ils appellent incompréhension de l'Occident vis-à-vis de l'Orient, logique musulmane qui n'a rien d'oriental et qui est tout simplement une méthode de camouflage destinée à cacher des stupidités qu'on ne rencontre que dans l'Islam des commentateurs. Nous connaissons des exemples fameux de ces stupidités ; par nature, dit-on, Mohammed était chaste, puisqu'on ne relève de lui aucun débordement sexuel pendant sa vie avec Khadidja. Si, après la mort de sa femme, Mohammed se jette sur des femmes et des maîtresses, en quantité scandaleuse, au jugement même de ses compatriotes, femmes de tous âges, de toutes conditions, ce comportement n'est donc pas dans sa nature et ne peut s'expliquer par conséquent que par la volonté explicite de Dieu. Dans notre sourate VII, nous avons un autre exemple de cette logique transcendante : Mohammed est illettré. Il n'a donc pu écrire le Coran. Le Coran est par conséquent l'œuvre d'Allah. On ne peut pas se moquer du monde de plus sinistre façon ! Il est temps de nous libérer de toutes ces facéties et de revenir à des notions de simple bon sens. C'est à cette œuvre de libération et de désintoxication (2) que nous avons l'ambition de travailler, en nous appuyant uniquement sur le texte même des sourates.

De tous les passages que nous avons cités, sour. XCVI, 1-5 ; XXV, 1-6 ; XXIX, 44-47 ; VII, 155-156, aucun, absolument aucun, ne peut être invoqué pour prouver l'ignorance de Mohammed. Mais pour les musulmans, peu importe. Ces textes *doivent* prouver que Mohammed ne savait ni lire ni écrire.

## 2. — ALLAH, AUTEUR DU CORAN ?

Il faut aux musulmans un Mohammed ignorant, pour leur permettre de conclure qu'il n'est point l'auteur du Coran, qu'Allah lui-même a composé ce Livre et donc que ce Livre est divin. Nous ne plaisantons pas. Ecoutons ce que les musulmans pensent de la divinité du Coran : « Pour les musulmans, le Coran, d'un bout à l'autre, sans excepter la moindre syllabe *(mâ bayn ad-daffatayn :* tout ce qui se trouve entre les deux feuilles de couverture du livre appelé Coran), est la parole de Dieu lui-même, textuelle, telle quelle, conservée de toute éternité et écrite sur la « planche bien gardée » *(al-laouh al-mahfoûz)* que le Coran appelle encore « la mère du livre ou de l'écriture » *('oumm al-kitāb)*. La mission du Prophète consiste à transmettre fidèlement un texte, perçu intérieurement ou grâce à la dictée de l'Ange révélateur. Et tout l'effort doctrinal consiste à remémorer le texte et à recueillir les vérités qu'il contient. Et de ce fait, il constitue un miracle doctrinal et littéraire. Il est absolument inimitable *('i 'jâz)*. (3)

(1) Sour. LXXXI, 19-23. — C'est Moïse encore et non point Mohammed qui est désigné dans la sourate LXII, 2.

(2) Nous pensons aussi aux traductions et commentaires des Occidentaux, dont chaque ligne est, pour ainsi dire, empoisonnée par tous les dévergondages des commentateurs musulmans.

(3) ABD-EL-JALIL, *Aspects intérieurs de l'Islam*, p. 19-20.

Donc, pour le musulman instruit et même pour les professeurs d'El-Ahzar, Allah serait l'auteur du Coran, non pas seulement du contenu du Livre, mais de toutes ses modalités littéraires, et même graphiques. D'après les musulmans, Allah aurait donc insufflé à Mohammed les vérités religieuses que nous trouvons dans les *Actes* et Mohammed les aurait répétées sans jamais se tromper. Ou bien, Allah aurait prononcé lui-même ses révélations et Mohammed les aurait récitées à haute voix ; ce qui a fait dire que Mohammed appartenait, dans le genre révélation, au type auditif ! Ou bien encore, comme Yahwé ne parle plus directement aux hommes, le Coran aurait été écrit sous la dictée d'un ange. (1)

Voulez-vous des preuves de la divinité du Coran ? Elles foisonnent dans l'imagination des Musulmans. C'est tout d'abord, comme nous l'avons dit : l'ignorance de Mohammed. C'est, à vrai dire, une preuve négative, mais qui tient lieu de preuve essentielle chez les commentateurs. Le seul fait pour le Coran arabe d'exister, malgré l'ignorance de Mohammed, n'est-ce pas une preuve de sa divinité ?

Faisons un pas de plus. Non seulement, il existe un Coran arabe, mais ce Coran est beau, magnifique, inimitable, etc, etc... La beauté du Coran — qu'on me dispense d'énumérer tous les aspects de cette beauté — est une nouvelle preuve, une preuve positive cette fois, de la divinité du Coran. Ce n'est pas tout : le contenu lui-même du Coran ne peut venir que d'Allah. Il est bien ennuyeux parfois, ce Coran ; mais c'est parce que nous ne savons pas le lire. Allah, il est vrai, se trompe aussi dans ses révélations. Tantôt, il commande une chose, puis il se ravise et dicte un autre commandement. Allah ne sait pas bien ce qu'il veut. Mais cela ne fait rien. Allah est le maître de tout. Il est le Tout-Puissant et peut fort bien changer d'avis. (2) Un Dieu invariable manquerait de vie ! Si le Coran ne varie pas, Allah, par contre, n'est tout de même pas immuable ! Quoi qu'il en soit de « l'ennui littéraire » du Coran, de la variabilité de Dieu, le contenu du Coran est d'une richesse telle qu'aucun cerveau humain n'aurait jamais pu le concevoir ! !

Quel cerveau humain aurait été assez puissant pour concevoir, en effet, pareille encyclopédie. Seule l'intelligence divine était capable d'embrasser une telle somme de connaissances ! Dieu sait tout et le Coran dit tout. Non, le Coran ne dit pas tout. Il ne parle pas du climat de l'Arabie et c'est une nouvelle preuve de sa divinité. Dans le genre humoristique, on ne fait pas mieux. Ecoutez ceci, écrit par un docteur en Sorbonne, en 1951 : « Non seulement (le Coran) ne tombe pas dans les erreurs héréditaires de l'antiquité, ou caractéristiques de l'Arabie, mais il ne s'arrête jamais à un détail mesquin, plat, qui porte l'empreinte terrestre de son milieu. Dans son « Berceau de l'Islam à la veille de l'Hégire », Lammens exprime le regret que ce Livre n'ait fourni des traits

(1) Les musulmans eux-mêmes ne sont pas très fixés sur le mécanisme de la révélation. D'après eux, un fait paraît certain : Mohammed était inspiré (soit par l'Esprit, soit par Allah). A ce moment, il parlait tout haut, après avoir pris soin de s'entourer de plusieurs secrétaires. Ces secrétaires avaient pris soin à leur tour de collectionner de vieux tessons, des côtes de mouton desséchées. C'est sur ce matériel que ces secrétaires sténographiaient les gémissements du Prophète !

(2) Les commentaires sur les versets abrogeant et abrogés font la joie des esprits lucides.

utilisables pour la description climatographique et météorologique de son pays, alors qu'il s'extasie devant les étoiles, les montagnes, les nuages et les phénomènes les plus ordinaires qu'il qualifie de merveilles » (Berceau, p. 89) — Or, c'est là précisément, pensons-nous, une des preuves que le Coran n'est pas un ouvrage local. Les vérités qu'il enseigne sont au contraire celles que tous les esprits sont capables de saisir, et desquelles ils peuvent tirer un profit moral. Voilà pourquoi il se place bien haut, au-dessus de toutes les particularités géographiques, raciales et autres. Voilà pourquoi il ne nomme généralement pas les personnes et lieux dont il parle, et n'en retient que les leçons nécessaires à l'éducation de l'humanité. Ce ton est transcendant et est à lui seul une démonstration ». Si nous comprenons bien, tout ceci veut dire : le Coran ne parle pas du climat de l'Arabie. Donc le Coran a été conçu et écrit par Dieu.

## 3. — ...OU QUELQU'UN D'AUTRE

Il ne faut plus s'étonner après cela, si les Musulmans se croient supérieurs au reste de l'humanité, y compris et surtout les occidentaux. C'est qu'ils ont inventé une logique nouvelle, une espèce de *Troisièmes Analytiques*. Tout leur raisonnement — si raisonnement il y a — réside exclusivement dans un dilemme : ou Mohammed ou Allah. Ce n'est pas Mohammed qui a écrit le Coran. Donc, c'est Allah. Il n'y a qu'une toute petite faille à cette suprême logique. Entre Mohammed, auteur génial du Coran, d'après les occidentaux, et un Mohammed, totalement ignare, inspiré d'Allah, il y aurait peut-être place pour un troisième larron : ou Mohammed, ou Allah... ou un autre. En étudiant les sourates mecquoises. nous allons précisément trouver « cet autre ». C'est un Juif, un rabbin. Le Coran, livre de l'Islam arabe, est l'œuvre d'un rabbin!

(1) DRAZ, *op. cit.*, t. I, p. 147-148.

CHAPITRE II

# PÉRIODE DE L'ISLAM SANS CORAN ARABE

Abandonnons sans regret toutes les thèses élaborées par les musulmans et les coranisants. Peu importe pour nous toutes ces élucubrations imaginées *a priori*, en dehors de toute base historique sérieuse. Nous n'avons d'ailleurs pas l'intention de nous laisser manœuvrer par toutes ces fantaisies. Qu'y a-t-il sur notre table de travail ? Un livre arabe qu'on appelle le « Coran » ; (1) c'est peu mais cela suffit, puisque le « Coran » est la seule source sérieuse pour une connaissance historique de l'Islam. Comme pour tout livre dont on veut faire l'étude, une question primordiale se pose : qui a pu concevoir l'idée d'écrire un livre religieux en arabe ? Quel fut l'initiateur de cette entreprise, d'autant plus méritoire que le milieu arabe du VII^e^ siècle, ne témoigne d'aucune curiosité religieuse, intellectuelle ou littéraire ?

> Il est vraiment exagéré de parler des centres « littéraires » de l'Arabie anté-islamique, comme le fait ABD-EL-JALIL, *Brève histoire de la Littérature arabe*, Paris, 1947, p. 25. Si on en croyait cet auteur qui distingue les poètes du désert formant eux-mêmes deux catégories : les « chevaliers-brigands » et « ceux qui ne le sont pas », les poètes courtisans, les poètes philosophes ; les poètes « confessionnels », l'Arabie pré-islamique n'aurait rien à envier à la cour de François I^er^, ou aux cours d'amour de l'Andalousie. Si cela était vrai, il faudrait en conclure que les musulmans actuels ne sont guère en progrès sur leurs ancêtres idolâtres. Même si l'Arabie avait donné naissance à un Prophète, il ne serait pas nécessaire de céder à la manie de magnifier cette terre inculte et si peu faite pour les réalités de l'esprit. On peut même se demander s'il existe une littérature *écrite* anté-islamique. On admet généralement aujourd'hui qu'il y eut en Arabie quelques chansonniers, comme il en existe encore chez les Touaregs et chez tous les nomades, comme il en existait en France dans le haut moyen âge. On dansait et on chantait parfois chez les Arabes avant Mohammed. Mais ces quelques chansons furent-elles écrites avant le Coran? C'est très peu probable.

(1) Appellation fausse, comme nous le constaterons bientôt.

En écrivant ce Livre, quel était le but de l'auteur ? Pourquoi y a-t-il un Coran arabe ? C'est l'existence même du Coran arabe qui constitue le point central des études islamiques.

## 1. — L'ARABIE SANS LIVRE ARABE

Avant Mohammed, le Coran arabe n'existait pas. C'est un point acquis, qui n'a pas besoin de preuve. Il faut cependant y réfléchir, si l'on veut comprendre l'évolution religieuse de La Mecque, au début du VIIe siècle.

Pendant l'adolescence de Mohammed et les premières années de son mariage avec Khadidja, personne n'a jamais parlé de Livre religieux à La Mecque. « Du côté arabe », on ignore absolument, à cette époque l'existence d'un Livre arabe. Du côté juif, le rabbin de La Mecque, dont nous connaissons maintenant les visées apostoliques, avance avec prudence, avec d'autant plus de circonspection que les Mecquois idolâtres sont totalement ignorants en matière de religion juive. Dans ses premières interventions, le rabbin ne jette pas sur le marché tout ce qu'il sait. Il risquerait de manquer son but et c'est ce qui nous explique qu'avant la sourate LXXX, c'est-à-dire jusqu'à la rencontre publique du Juif et de l'Arabe Mohammed, on ne trouve jamais le terme *Qor'ān* que nous rencontrerons si souvent par la suite. (1)

## 2. — PREMIERES MENTIONS DU CORAN HEBREU DE MOISE

Dans cette sourate LXXX, dont nous venons de parler, le rabbin remarque qu'il existe un *avertissement*, un *rappel*. Quiconque voudra le connaître, le connaîtra. (2) Et le rabbin précisera bientôt sa pensée : cet avertissement est

(1) Sour. LXXXV, 21 ; LXXIII, 4 ; LXXXIV, 21 ; LXXV, 17, 18 ; LVI, 76 ; LIV, 17 ; LXXVI, 23 ; L, 1, 45 ; XX, 1, 112, 113 ; XV, 1, 87, 91 ; XXXVIII, 1 ; XXXVI, 1, 69 ; XLIII, 2, 30 ; LXXII, 1 ; XXV, 32, 34 ; XVII, 9, 43, 47, 49, 62, 80, 84, 90, 91, 107 ; XXVII, 1, 6, 78, 94 ; XVIII, 52 ; XLI, 2, 25, 44 ; XVI, 100 ; XXX, 58 ; XII, 3 ; XXVIII, 85 ; XXIX, 28, 29 ; XLII, 5 ; X, 16, 38, 62 ; XXXIV, 30 ; XXXV, 1 ; VII, 203 ; XLVI, 28 ; VI, 19 ; XIII, 30.

(2) Sour. LXXX, 11-12. *Avertissement = tadhkira*. Le *Saqar* est un avertissement, un avertisseur (*nadhir*), LXXIV, 39 ; Noé l'est aussi (LXXI, 2) ; mais l'avertissement par excellence, c'est le Livre de Moïse (XVIII, 101 ; XLI, 41 ; LIV, 17, 22, 32, 40). Les termes *dhikrü* (LXXIV, 43, etc.), *tadhkirat* (LXXX, 11, etc.), *dikrou* (XXI, 10, etc.) ont la même racine. Fondamentalement, ces expressions évoquent l'idée de *ressouvenance* ou plus exactement de *rappel*. Le Livre rappelle la parole même de Dieu, la véritable foi au Dieu Unique, et les devoirs contenus dans le Livre ou qui découlent de cette croyance monothéiste. Blachère a adopté le terme *Edification* pour traduire *dhikrä* et ses dérivés. Voir par exemple, sour. XV, 9 ; XXXVIII, 1 ; XXXVI, 69. C'est véritablement trahir la pensée du « Coran ». Que le livre (sous sa forme hébraïque ou arabe) soit un Livre de lecture édifiante, personne n'en doute. Mais l'édification est un résultat de la lecture de ce Livre ; il n'en est pas la fonction propre. Le but direct du Livre est de *rappeler* aux hommes que Dieu existe et qu'il est Unique. Traduire *rappel* ou *ressouvenance* par *édification*, c'est vider l'expression coranique de son sens direct et véritable, surtout renoncer à comprendre le mécanisme même de l'apostolat rabbinique, apostolat qui consiste essentiellement à *rappeler* aux hommes le dogme monothéiste. Le Livre est d'abord un *rappel* et secondairement — dans l'ordre des idées — une *édification*.

un avertissement *écrit*. Il est écrit dans des pages honorées, exaltées, purifiées, par des mains de scribes nobles et purs. Ce sont des pages anciennes, les feuilles d'Abraham et de Moïse. (1) Et que disent ces feuilles :

> Célèbre le nom de ton Seigneur le Très-Haut
> Qui a créé harmonieusement (l'univers)
> Qui a prédestiné et qui dirige tout
> Qui a fait pousser le pâturage
> Et qui en a fait du foin séché. (2)

La situation est fort nette. Pour la première fois, un Juif parle à La Mecque des feuilles anciennes d'Abraham et de Moïse, feuilles qui contiennent un grand avertissement pour l'humanité. Il ne peut y avoir aucun doute : c'est un Juif qui parle à Mohammed et qui lui révèle qu'il existe d'anciennes feuilles, qui remontent aux grands Patriarches d'Israël : Abraham et Moïse. Ce n'est pas nous qui fabriquons ce roman d'aventures : c'est le « Coran » arabe lui-même qui nous dépeint Mohammed en contact avec un Juif, un Juif qui lui révèle le Pentateuque ! Mohammed ignorait qu'il existait un pareil Livre. C'est maintenant, dans les sourates LXXX et LXXXVII, que le rabbin annonce cette grande nouvelle aux idolâtres Mecquois. Ce Juif a déjà son plan et ses visées sur Mohammed. Il va commencer par faire apprendre par cœur, à son élève, des pages de Moïse et d'Abraham :

> Nous t'enseignerons à les réciter et tu
> n'oublieras pas (3)

Ne te décourage pas, Mohammed, devant l'effort que je te demande. Nous choisirons pour toi les passages les plus faciles à apprendre, (4) dans ces feuilles de Moïse. Le texte arabe est clair. Mais les traducteurs qui n'ont absolument rien compris à cette situation, cependant bien simple, se trouvent tout égarés et perdus, à la lecture de ces textes. Ils hésitent et bafouillent. « Nous te rendrons facile » (la récitation des feuilles de Moïse), devient pour Blachère : (5) « Nous te faciliterons *(l'accès)* à l'Aise Suprême ». Que peut bien signifier pareil langage ? Que veut bien dire « l'Aise Suprême » ? Montet avait mieux dit : « Nous te rendrons facile ce qui est aisé », mais sa note est hilarante : « Nous te faciliterons les voies de la religion dans ce qu'elles présentent d'aisée ». Et il ajoute pour notre amusement : « C'est une pensée banale, peu digne du Prophète » (!!!). (6) Kasimirski précise le texte arabe : « Nous t'enseignerons à lire *le Koran* et tu n'en oublieras rien... Nous te rendrons nos voies faciles ». (7) De quel Coran s'agit-il ? Jamais encore, on n'en a parlé dans les 18 sourates précédentes, les premières. A l'époque de la sourate LXXXVII, ce que le rabbin, au verset 8, demande à Mohammed d'apprendre par cœur, ce n'est point le Coran arabe qui n'existe pas encore, mais

(1) Sour. LXXXVII, 18-19.
(2) *Ibid.*, 1-5.
(3) Sour. LXXXVII, 6.
(4) *Ibid.*, 8.
(5) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 33, v. 8.
(6) Montet, *op. cit.*, p. 856, n. 1.
(7) Kasimirski, *op. cit.*, p. 560, v. 6-8.

les anciennes feuilles vénérées de Moïse et d'Abraham. Nous voici cette fois sur un terrain solide.

Un jour, un aveugle s'approche de quelques hommes qui font cercle autour d'un conteur. Mohammed se détourne de ce pauvre diable. Le conteur aperçoit ce geste et il en prend occasion pour intervenir.

Il ne s'agit pas d'une voix intérieure, ni d'un ange. C'est un homme en chair et en os, qu'on peut palper et, d'après son langage, cet homme est Juif. Nous savons qu'il est Juif, parce qu'il recommande à Mohammed le livre des Juifs, le Pentateuque, livre d'Abraham et de Moïse. Tout cela se passe en public, au vu et au su de tout le monde. Ce n'est pas un rêve du Mont Hira ! ! Ce n'est pas la parole de Yahwé, ni les battements d'ailes d'un ange ; c'est la voix d'un homme, la voix d'un Juif, un Juif qui expose à un polythéiste arabe la religion juive, un Juif qui veut faire apprendre par cœur à cet Arabe, Mohammed, les passages les plus faciles du Pentateuque, un Juif visible, palpable et qui parle à la première personne du pluriel comme les Prophètes hébreux et juifs : « *Nous* t'enseignerons à réciter ; *Nous* te rendrons facile ». C'est ce Juif en chair et en os qui a choisi pour son apostolat, ce langage prophétique : Mohammed, voici les anciennes feuilles d'Abraham et de Moïse : *Nous* t'enseignerons à les réciter. C'est encore ce Juif en chair et en os, qui parle de Dieu. De quel Dieu ? Du Dieu des Juifs, évidemment, de Yahwé : *célèbre* le nom de ton Seigneur le Très-Haut... Tu n'oublieras rien dans ta récitation, excepté ce que veut Yahwé... Celui qui craint Yahwé... Un Arabe, Mohammed, et un Juif sont face à face. Le Juif parle de Yahwé à l'Arabe. Et il lui dit : Mohammed, tu apprendras à connaître Yahwé dans les feuilles vénérées d'Abraham et de Moïse. Nous sommes vraiment, avec cette rencontre de l'Arabe et du Juif, aux origines de l'Islam. Mais, il n'y a pas de Coran arabe. Il n'y a que les pages hébraïques des deux grands Patriarches d'Israël, révélées à l'Arabe par le Juif.

Et voici le Livre, le *Qor'ān*. (1) Il est mentionné pour la première fois dans le v. 21 de la sourate LXXXV, la 22$^e$ du classement de Nöldeke. Ce fameux Coran a bien tardé à faire son apparition. Mais s'agit-il bien du Coran arabe ? Jusqu'ici il n'a été question que de feuilles d'un Coran hébreu. Comment un Coran arabe aurait-il vu le jour si subitement ? Qui aurait pu l'écrire ? La réponse est claire : le Coran de la sourate LXXXV désigne sans aucun doute possible le Coran de Moïse.

(1) Le terme *Qor'ān* employé dans le Coran arabe signifie exactement Coran, c'est-à-dire l'expression écrite d'un enseignement destiné cependant à être récité ou prêché. Traduire *Qor'an* par *Prédication*, comme le fait Blachère (voir note suivante), c'est tronquer manifestement le sens du mot *Qor'an*. Un prédicateur peut prêcher sans se référer à un ouvrage écrit. Ce n'est pas le cas pour le prédicateur Juif. Quand on parle de Coran, il nous faut bien distinguer : le Livre écrit et la récitation de ce Livre, bien que ces deux aspects statique et dynamique soient essentiellement liés. Par ailleurs, l'explication de ce texte écrit et récité relève non plus directement de Yahwé lui-même, mais d'un commentateur. Par exemple, c'est au rabbin lui-même (et non point à Mohammed, qui doit par ailleurs apprendre par cœur le Coran rabbinique) qu'il appartient de fournir l'explication du texte (sour. LXXV, 17, 19). Ces fonctions sont nettement distinguées encore dans la sour. LV, 1-4 : « Le bienfaiteur a enseigné le Coran. Il a créé l'homme et lui a enseigné *al-bayân*, c'est-à-dire l'explication du Livre ». Yahwé a révélé le Coran, mais c'est à l'homme de l'expliquer. C'est la justification du Talmud et de toute la littérature juive.

C'est là le glorieux Coran
Sur une table conservée (1)

Et ce Livre est conservé sur une table. Naturellement — la folie possède aussi une logique à elle ! Cette table, dans la logique musulmane, ne peut désigner qu'une table gardée au ciel. Nous avions déjà une révélation d'Allah faite en arabe à Mohammed, révélation rendue nécessaire à cause de l'ignorance de Mohammed. Après un Coran arabe, révélé par Dieu, voici une table déposée sans doute sur quelque nuage, conservée précieusement et sur laquelle sont inscrites les révélations d'Allah. Ignorance de Mohammed, nécessité de la Révélation, caractère divin du Coran, archétype du Coran déposé au ciel, tout s'enchaîne dans cette fameuse logique, que les pauvres occidentaux n'arrivent pas à comprendre.

Et ce qui est plus triste encore, c'est que les coranisants occidentaux ont pris au sérieux toutes ces inepties : « Un autre problème qui devait par la suite prendre beaucoup d'importance est celui du Coran incréé, dont l'origine semble bien remonter, comme l'a montré Becker, à la question du Logos » (!). (2) Si nous voulons à ce sujet, nous divertir franchement et allègrement, lisons une page de Gaudefroy-Demombynes sur les Mo'tazilites. Ce sera excellent pour notre santé : « Depuis la description du mo'tazilisme », écrit-il, « la doctrine islamique admet que le Coran est incréé. Il a été écrit hors du temps, avec toute la vie du monde sur la table bien gardée *(al-laouh al-mahfoûz)* : la révélation en est descendue dans le ciel inférieur, d'où elle a été transmise à Mahomet, au cours des événements, par fragments de longueur variable et suivant des rythmes inégaux ; durant la période meckoise, des silences de longue durée avaient jeté le désespoir dans l'âme du Prophète. La révélation *(wahi)* lui venait, d'ordinaire, par l'entremise de l'ange Gabriel ; mais parfois le Prophète n'entendait qu'une voix impersonnelle, ou bien il recevait la parole divine par une sorte de perception intérieure qui semble lui avoir fait croire

(1) Dans ce texte, le terme *Qo'rān* signifie réellement et concrètement *Coran, livre,* et non point *prédication,* comme le voudrait Blachère (t. II, p. 122) : « Pourtant ceci est une *Prédication* sublime sur une Table conservée. » Le terme *Qu'ran,* n'a jamais voulu dire *Prédication* que dans la pensée de Blachère. Cependant, ce dernier a beaucoup réfléchi pour en arriver à cette interprétation. Voici le cours de ses réflexions : tout d'abord (?) *Qu'rān* a voulu dire réellement Prédication, c'est-à-dire si nous comprenons bien la signification de ce terme, un *exposé oral.* Puis d'exposé oral, *Qu'rân* est devenu « livre contenant la prédication » et « ce glissement de sens qui rappelle celui subi par le mot « bible » a été sans doute facilité par la croyance en la réalité d'un archétype céleste de la Révélation, par l'emploi fréquent du nom « Kitâb » « écriture », « livre saint », dans le texte révélé lui-même, comme synonyme de Qu'ran, enfin par l'existence d'exemplaires de la Torah et des Evangiles entre les mains des Juifs et des Chrétiens ». (BLACHÈRE, t. I, p. 136.) Aucune de ces considérations n'explique l'évolution qu'on nous annonce du *Qu'rān, exposé oral,* en Coran *livre écrit.* Dans le Livre arabe, que nous appelons le Coran, le terme *Qu'rān* n'a jamais voulu dire *Prédication,* mais *Coran,* ou *Livre écrit,* quelle qu'en soit la langue. Dans la traduction de Blachère, la linguistique a tué l'histoire. Sous ces termes abstraits *Edification* pour *Rappel* (dikhrä), *Prédication* pour *Coran,* livre écrit, (Qo'ran), le texte original nous apparaît comme désossé et vidé de tout contenu réel et concret.

(2) L. GARDET et M. M. ANAWATI, *Introduction à la Théologie musulmane. Essai de Théologie comparée,* Paris, 1948, p. 38. — On peut parler de théologie musulmane, mais à condition de bien marquer que dans ses grandes lignes cette théologie musulmane est tout à fait distincte de la théologie juive incluse dans le « Coran arabe » et les *Actes.*

qu'elle venait directement de Dieu. Chaque intervention de la création était manifestée chez Mahomet par une crise d'extase, au cours de laquelle, suivant un ancien usage des devins transmetteurs d'oracles, il se faisait envelopper dans son manteau. Il proclamait ensuite la parole de Dieu ». (1)

Si plaisantes et si hilarantes que soient ces rêveries, notre devoir austère est tout de même d'aider les malheureux musulmans à s'en débarrasser d'une façon totale et pour toujours.

Fermons donc les commentaires et ouvrons notre texte : le rabbin a fixé son choix en Mohammed. Il commence par lui parler de feuilles extraordinaires qui révèlent l'existence de Yahwé, Seigneur Unique des Mondes. Le rabbin raconte ensuite que ces feuilles sont des feuilles d'Abraham et de Moïse. N'abandonnons pas nos textes. Ces feuilles forment un Coran, un Livre, qui est par conséquent le Livre de Moïse. Ce Livre est écrit sur une table gardée. Nos lecteurs ont peut-être entendu parler des tables de Moïse, ces tables qui sont Direction pour l'humanité et Miséricorde de la part de Yahwé ! L'histoire de ces tables est tout de même tellement connue que nous croirions faire injure à nos lecteurs, en insistant sur ce point. Le Coran dont parle le rabbin à Mohammed, représente donc bien exactement la Loi de Moïse, écrite sur des tables, comme nous le racontent l'Exode et le Deutéronome et il nous faut rejeter comme chimère — il y en a tant chez les commentateurs — l'archétype du Coran, gardé au ciel sur une table. Tout ce qui est dit de ce fameux archétype par les soi-disant théologiens musulmans et nos coranisants, n'est que simple roman. C'est le moins qu'on puisse dire.

Que le rabbin désigne ici les Tables de la Loi, il n'est pas possible d'en douter. Remarquons tout d'abord que le terme *lûh (in)* employé dans cette sourate LXXXV, 22, est d'origine hébraïque. Il signifie *table, planche, plaque longue et étroite, la pierre, en bois ou en os, sur laquelle on trace des caractères, des inscriptions.* Le Coran de Moïse est donc écrit sur une longue table. Nous retrouvons dans la sourate VII, les Tables = *alouāḥ*, et cette fois, dans un récit que nous avons déjà cité et qui est consacré à l'histoire même de Moïse : « Moïse, dit le Seigneur : « Je t'ai choisi parmi tous les hommes pour te charger de Mon message et de Mes paroles. Prends ce que je te donne et sois parmi les *Muslimina.* Pour lui, nous avons écrit sur les Tables *(alouāḥ)* un commandement sur toutes choses, pour être compris de tous. Prends ces Tables avec force ». (2) Ce sont ces Tables que Moïse brisa, un jour de colère (3) et « quand la colère se fut tue en Moïse, il reprit les Tables, les *alouāḥ.* Dans la copie de celles-ci », continue le rabbin en modelant son vocabulaire arabe sur l'araméen, (4) « se trouvent Direction et Grâce pour ceux qui, eux, craignent leur Seigneur ». (5)

Quand le rabbin parle d'un Coran écrit sur une table, c'est donc bien au Coran de Moïse qu'il pense. La Loi de Moïse, dans le langage du rabbin, c'est

(1) GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Les Institutions musulmanes,* Paris, 1946, p. 63-64.
(2) Sour. VII, 141-142.
(3) *Ibid.,* 149. Le texte hébraïque dit *loḥ.* Le rabbin dans les *Actes* ne fait que transcrire ce terme hébreu en arabe.
(4) BLACHÈRE, t. III, p. 641, note du v. 153 : « *Nushati-hâ* « leur copie ». Le terme *nasha (tun)* ne se trouve qu'ici. C'est très certainement un emprunt à l'araméen ».
(5) Sour. VII, 153.

le glorieux Coran, Coran primitivement transcrit sur des Tables, comme nous raconte la Bible.

Ce Coran hébreu — le seul qui existe à l'époque de la sourate LXXXV, est donc écrit sur une table et cette table est conservée, conservée au ciel, bien sûr, selon les commentateurs qui cherchent tous les moyens de grandir leur malheureux Prophète. Le rabbin, lui, est plus réaliste et il connaît les traditions juives. Ces fameuses Tables de la Loi n'ont pu être perdues. Yahwé ne l'aurait point permis et les Juifs savent que ces Tables sont conservées et ils savent même dans quelle famille. (1)

La première fois que le mot *Coran* apparaît dans les *Actes :* « Ceci est un Coran sublime, sur une Table conservée », c'est sans aucun doute pour désigner le Coran hébreu, Coran qui contient les pages vénérées d'Abraham et de Moïse. C'est ce Coran hébreu que le rabbin explique en arabe à Mohammed : « (Mon fils) Mohammed, déclame le Coran en chantant », (2) ce Coran qui raconte l'histoire des armées de Pharaon, (3) ce Coran devant lequel les juifs se prosternent, et devant lequel les Mecquois idolâtres refusent de se prosterner et qu'ils traitent de mensonge. (4) « As-tu considéré celui qui tourne le dos, qui ne donne que peu de choses et qui est avare de ses biens, dit le rabbin à Mohammed (5) et il ajoute en raillant cet incrédule : « A-t-il la connaissance des choses invisibles ? Les voit-il ? Connaît-il ce qui se trouve dans les pages de Moïse et d'Abraham ? » (6) Qu'il le dise donc et nous pourrons discuter avec lui ; sinon, qu'il se taise.

Où est le Coran arabe dans tous ces textes ? Quand le juif demande aux Mecquois incrédules, s'ils connaissent les pages d'Abraham et Moïse, à quelles pages peut-il donc penser, sinon au Pentateuque ? Il faudrait être complètement aveugle pour soutenir le contraire ou proposer n'importe quelle hypothèse saugrenue. Pour un esprit normal et équilibré, un fait est certain : un juif, en chair et en os, qui n'a rien d'une nébuleuse vapeur ou d'un éther sonore — à la manière de Tor Andrae et de beaucoup de coranisants — un juif qui connaît bien le Livre religieux de ses Pères, le Coran hébreu, annonce l'existence de ce Coran à Mohammed. Il lui en récite quelques versets que déjà Mohammed apprend par cœur en déclamant, comme font encore les enfants musulmans de tous les pays. Mohammed qui n'était, il n'y a pas longtemps, qu'un polythéiste comme les autres, sait maintenant que le grand Dieu a parlé, que Moïse a écrit et que son livre raconte des histoires bien jolies, des contes ignorés des arabes.

Le rabbin continue l'instruction de son élève. Quelqu'un, lui demande-t-il, t'a-t-il déjà raconté l'histoire de Moïse ? Sais-tu que son Seigneur l'appela deux fois par son nom avant de l'envoyer vers le Pharaon d'Egypte. (7) C'est l'Exode (8) qui nous raconte que Yahwé appela deux fois Moïse. Le rabbin

(1) Voir plus haut, t. I, p. 221.
(2) Sour. LXXIII, 4. — Nous suivons l'ordre chronologique.
(3) Sour. LXXXV, 18.
(4) Sour. LXXXIV, 21-22.
(5) Sour. LIII, 34-35.
(6) *Ibid.*, 36-37.
(7) Sour. LXXIX, 15-16.
(8) Exode, III, 1-5 ; voir plus haut, t. I, p. 207, n. 1, 2.

connaît ce texte de la Bible hébraïque : c'est ce texte écrit en hébreu qu'il explique en arabe à son disciple Mohammed ; et c'est cette traduction arabe qu'il demande à Mohammed de fixer dans sa mémoire. Ce Coran hébreu donné par Yahwé, à Moïse, est un rappel (1) pour l'humanité ; en dehors des paroles de Moïse, il n'en existe point d'autres qui disent la vérité. (2) C'est un avertissement pour les craignants-Dieu. (3) C'est la Vérité absolue. (4) Ces qualificatifs sont attribués par Montet (5) et tous les coranisants au Coran arabe. C'est un véritable non-sens, une méconnaissance totale des événements mecquois. Jusqu'ici, tout ce que nous savons d'une façon positive et certaine, c'est qu'un rabbin révèle à Mohammed le seul Coran connu, le Coran des juifs, qui raconte, avec l'existence d'un Dieu Unique, juge Suprême, les histoires des grands patriarches d'Israël. Mohammed est élève d'un juif : c'est le fait le plus clair. L'élève est émerveillé des leçons du maître. Il voudrait déjà en savoir davantage. Il est pressé de faire connaître à ses compatriotes toutes les histoires de ce Coran hébreu. Ne va pas trop vite en besogne, lui dit le rabbin : « En vérité, c'est à *Nous*, (qui connaissons le Pentateuque) de te le raconter. Tu n'as, pour l'instant qu'à écouter ce que nous te disons. Nous, nous lisons. Toi, écoute ; écoute la lecture et nos commentaires. (6) Il n'y a pas encore de Coran arabe en perspective. Pour l'instant, il n'y a qu'un Coran, le Coran hébreu.

« Est-ce que l'histoire des hôtes honorés d'Abraham est parvenue jusqu'à toi ». Tu ne connais pas cette histoire que notre Livre de la Genèse raconte au chapitre XVIII. Ecoute, je vais te la raconter. (7) C'est un signe pour ceux qui craignent le châtiment terrible. (8) Oui, je le jure par la Montagne, par le Livre écrit sur un rouleau déployé ; je le jure par le Temple fréquenté. (9) Qui a pu faire serment si solennel par le Sinaï, le Livre de Moïse, le Temple, sinon le rabbin de La Mecque ? Pareille association de termes et d'événements ne peuvent se comprendre que dans la bouche d'un juif. (10) Par quelle aberration les commentateurs veulent-ils brouiller l'histoire des origines de l'Islam, en identifiant le Livre écrit sur un rouleau, avec le Coran arabe, dont il n'a jamais été question ? Le Livre, c'est le Pentateuque, révélé par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï et pareil serment n'a pu venir qu'à l'idée d'un juif. Livre écrit sur un rouleau ! Nous connaissons les paroles du psalmiste : « Alors, j'ai dit : Voici que je viens avec le rouleau du Livre écrit pour moi. A faire ton bon plaisir, mon Dieu, je me complais, et ta loi est au milieu de mes entrailles ». (11) Le rouleau de la Loi, le *Sépher-thora*, a fait l'objet de prescriptions spéciales du Talmud : « Il ne faut pas s'approcher de sa femme, dans la chambre où se trouve un *Sépher-thora*, à moins qu'il ne soit placé dans un placard de dix

(1) Sour. LXXVII, 5 ; voir aussi XXXVII, 3 ; XLIV, 12.
(2) *Ibid.*, 50.
(3) Sour. LXIX, 48.
(4) *Ibid.*, 51.
(5) MONTET, *op. cit.*, p. 778, n. 2, 3.
(6) Sour. LXXV, 16-19 ; voir plus haut, t. I, p. 152-153.
(7) Sour. LI, 24-40.
(8) *Ibid.*, 37.
(9) Sour. LII, 1-4.
(10) Voir plus haut, t. I, p. 113.
(11) Ps. XL, 8-9.

palmes (plus haut que le lit), ou enveloppé dans un linge, selon R. Jérémie au nom de R. Aboua. R. Yéhoschoua ben-Lévi a mis (dans ce cas) un rideau devant la thora ». (1) Le serment de la sourate LII, 1-3 :

Par la montagne
Par l'écrit tracé
Sur un parchemin déployé !

est bien dans la grande tradition juive. Seul un juif pouvait jurer par le Sinaï, par le Pentateuque et le *Sépher-thora*. Le livre écrit, c'est toujours le Livre de Moïse, expliqué à Mohammed par le rabbin.

« (Mecquois), avez-vous considéré ce que vous labourez ? Est-ce vous qui l'ensemencez ou sommes-Nous les semeurs ? Si Nous avions voulu, Nous en aurions fait une (herbe) inutile... Avez-vous considéré l'eau que vous buvez ? Est-ce que c'est vous qui la faites descendre des nuages, ou est-ce Nous qui la faisons tomber ?... Avez-vous considéré le feu que vous faites jaillir ? Est-ce vous qui avez fait croître l'arbre ou est-ce Nous qui l'avons fait croître... (Mohammed), glorifie le nom de ton Seigneur très grand ». (2) En vérité, ce sont là des considérations bienfaisantes ; sais-tu où tu les trouveras ? Dans notre Coran. C'est un Coran noble, un Livre de haute autorité. Que personne ne le touche, si ce n'est ceux qui sont purifiés. C'est une révélation du Seigneur des Mondes. (3) Les commentateurs continuent à perdre pied. Naturellement, Montet s'obstine à identifier ce Coran de haute autorité avec un original divin conservé auprès d'Allah. (4) Engagés sur cette voie irréelle et sans fondement, ces mêmes commentateurs s'enfoncent de plus en plus dans le noir le plus obscur : le Coran arabe aurait donc un prototype, conservé dans le ciel auprès de Dieu ; et ce Coran est tellement saint, qu'on ne peut le toucher qu'avec un esprit purifié. Seuls les anges auraient les qualités suffisantes pour frôler de leurs ailes ce Livre tellement sacré. Mon Dieu, où allons-nous ? Dans quelle sphère sommes-nous ? Que signifie tout ce jargon, inventé de toutes pièces par les commentateurs musulmans et répété par les coranisants, même les plus sérieux ? C'est vraiment ahurissant. La réalité est cependant si simple : il était une fois à La Mecque un juif qui avait converti un arabe au judaïsme et qui voulait amener les tribus arabes à la religion d'Israël. Le juif leur racontait les histoires bibliques d'après le Livre sacré des Juifs, la sainte Bible. C'est d'après ce livre qu'il racontait les belles aventures d'Abraham, de Moïse, du Pharaon d'Egypte. Aux Mecquois qui ne croyaient pas à la valeur de ce Livre, (5) il affirmait que le Coran hébreu était le Livre religieux le plus vrai, le plus pur, puisque d'après l'Exode les Tables de la Loi avaient été écrites par Dieu lui-même : « Moïse revint et descendit de la montagne, ayant dans sa main les deux tables du témoignage, tables écrites sur l'une et l'autre face. Les tables étaient l'ouvrage de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu,

(1) Talmud, traité Berakhoth, ch. III ; *éd. cit.*, t. I, p. 68 ; voir aussi *ibid.*, p. 129-130 ; traité Meghilla, ch. I ; *ibid.*, t. VII, p. 216 sq., 236-237.
(2) Sour. LVI, 63-76.
(3) *Ibid.*, 76-79.
(4) MONTET, *op. cit.*, p. 729, n. 6 ; voir aussi BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 57, note du verset 78.
(5) Voir plus bas, p. 41.

gravée sur les tables ». (1) Personne ne devait toucher directement les rouleaux du Pentateuque. On devait les envelopper dans des couvertures spéciales, pour éviter les contacts impurs. (2) Le rouleau de la Loi était sacré. (3) Moïse, dit le Talmud, le savait bien. Il ne pouvait donner à un peuple devenu idolâtre les tables divines : « Si pour l'agneau pascal, qui constitue un seul précepte religieux, il est dit : « *Nul incirconcis n'en mangera*, il devra à plus forte raison en être de même du résumé de toute la Loi (ces tables dont Israël n'est plus digne ». (4) « Que personne ne les touche », répète le rabbin à Mohammed, « si ce n'est ceux qui sont purifiés », (5) c'est-à-dire que personne ne touche le Coran hébreu, s'il n'a pas la foi au Dieu d'Israël. Tout idolâtre est impur. Quand les musulmans écrivent ce verset des *Actes* sur la feuille de garde de leurs exemplaires, se doutent-ils un seul instant qu'ils perpétuent une tradition spécifiquement juive et talmudique, rapportée par un juif à Mohammed et aux idolâtres Mecquois ? D'après les musulmans, dont il est si difficile de sonder la crédulité et l'ignorance, c'est Mohammed qui parlerait et qui déclarerait dans ce verset 78 de la sourate LVI que « seuls les Musulmans à l'exclusion des Juifs et des Chrétiens, seraient admis à toucher un Coran ». (6) C'est vraiment du suprême ridicule. C'est complètement ridicule, tout d'abord parce que Mohammed n'a pas la parole ; ensuite parce que le Coran arabe n'existe pas, enfin parce que, d'après les musulmans eux-mêmes, le Coran dont on parlerait dans cette sourate, reposerait en Dieu et serait gardé par les anges. Nous ne connaissons pour aucun ouvrage littéraire, Iliade et Odyssée, Bible et Virgile, Cicéron, Chansons de Gestes et Niebelungen, d'exégèse aussi pitoyable que l'exégèse coranique.

Le Coran dont il est question dans la sourate LVI (première période mecquoise) et les sourates précédentes que nous avons passées en revue, c'est le Coran hébreu, le Coran de Moïse, le Coran des Juifs, le seul Coran qui existait à cette époque à laquelle il n'existait pas encore de Coran arabe, même pas à l'état embryonnaire. Ce seront les violentes attaques mecquoises qui décideront le rabbin à écrire un livre religieux arabe. Mais, nous n'en sommes pas encore là.

Dans les 48 sourates de la première période de La Mecque, c'est en vain qu'on chercherait la plus minime, la plus discrète allusion à un Coran arabe. Partout et toujours, c'est le Coran hébreu, le Coran révélé à Moïse par le Très Miséricordieux que le rabbin présente à son élève Mohammed, qui n'en avait jamais entendu parler.

## 3. — TRADUCTION ORALE PAR LE RABBIN DU PENTATEUQUE HEBREU, EN ARABE

« Tout est dans le livre clair », comme disent les Musulmans en parlant du Coran ; et, en effet, on trouve tout dans le Coran, même les origines de

(1) Exode, XXXII, 15-16 ; XXXI, 18.
(2) Talmud, traité Meghilla; ch. III, 4 ; *éd. cit.*, t. VI, p. 237.
(3) *Ibid.*, p. 237, 238.
(4) Talmud, traité Taamith, ch. IV, 5 ; *éd. cit.*, t. VI, p. 185.
(5) Sour. LVI, 78 ; voir aussi VI, 7.
(6) BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 57, note du verset 78.

l'Islam ! Mais pour trouver, il faut savoir lire et ne pas s'obstiner à fermer les yeux. Où en sommes-nous maintenant de notre enquête ? Un juif, un juif très instruit a jeté son dévolu sur un arabe, Mohammed, le mari de Khadidja. Il est moralement certain, d'ailleurs, que cette femme était juive. (1) Mohammed, guidé et instruit, par son maître juif, a renoncé aux idoles de La Mecque, et s'est converti au Dieu des Juifs, Yahwé. Jusqu'ici, nous évoluons en pleine certitude. Faisons un pas de plus : ce juif, pour instruire Mohammed, lui raconte en abondance les histoires bibliques. Commencés en première période mecquoise, ces récits recevront de plus en plus d'ampleur dans la seconde période. Prenons clairement conscience de cette situation. Nous sommes à La Mecque au début du VIIe siècle. Un rabbin a conçu l'immense projet de convertir l'Arabie au judaïsme. Ce juif est un homme zélé, un véritable craignant-Dieu, parfait connaisseur de la Bible et de la littérature midraschique et talmudique. Dans une des chambres de la Synagogue mecquoise, le rabbin conserve sans doute, à côté de son Coran hébreu, un recueil de *midraschim* et un exemplaire du Talmud. C'est avec ces armes que le juif part à la conquête de l'Arabie. Mohammed constitue son premier coup de filet. Ce fut un merveilleux début. (2) Mais la conversion de Mohammed n'est encore qu'un fait personnel, qui ne regarde que lui seul. Pour répondre au zèle du rabbin, Mohammed doit devenir apôtre, il doit parfaire ses connaissances en religion hébraïque. C'est le rabbin, naturellement, qui se charge de cette éducation, et qui se met en devoir, comme nous l'avons vu, d'expliquer la religion d'Israël à son disciple. Mais comment faire pour instruire Mohammed ? A supposer même que ce dernier sût lire, le rabbin ne peut lui fournir un catéchisme arabe. Il n'y en a pas. Le rabbin devra donc chercher un autre procédé pour faire apprendre à son arabe converti la religion de Moïse. C'est tout simple. Ce juif possède un exemplaire de l'A. T. Il est écrit en hébreu. Mais la langue ne constitue pas d'obstacle insurmontable pour le rabbin. C'est un fait largement contrôlé et universellement connu que les Juifs parlent toujours au moins deux langues : leur langue propre et la langue du pays où ils « campent ». A cette époque, le juif n'est nulle part chez lui. Il n'est chez lui que dans son âme, c'est-à-dire dans ses mœurs individuelles et sociales, dans ses conceptions religieuses et dans ses synagogues. Dans le domaine de l'esprit et de la religion, un juif ressemble partout et toujours à un autre juif. En ce temps-là, il n'a de patrie que celle qu'il porte en lui. Mais avec le sens de l'adaptation qui le caractérise, le juif sait absorber dans chaque pays les formes nécessaires à ses propres exploitations vitales et, en premier lieu, la langue. Tout juif parle sa langue et la langue du pays qui l'abrite. Le rabbin de La Mecque, qui connaît l'hébreu, connaît aussi nécessairement l'arabe. Le contraire est impensable : on ne rencontrera jamais un arabe se mettant à l'étude de l'hébreu et le parlant. Maïmonide et Ibn Gebirol ont écrit en arabe leurs ouvrages philosophiques ; par contre, on ne verra jamais un arabe, écrivant ou parlant l'hébreu.

Le rabbin de La Mecque connaît l'arabe, et c'est en arabe qu'il raconte à son converti arabe les innombrables histoires de l'A. T., en les adaptant au but qu'il poursuit.

(1) Voir plus haut, t. I, p. 178-179.
(2) Voir plus haut, t. I, p. 166.

Toutes les histoires de l'A. T. rencontrées dans le Coran ne sont que des récits faits par le rabbin, à Mohammed, d'après le livre hébreu. A l'origine de l'Islam, il y a donc un juif, en chair et en os, et un rouleau de la Bible, en hébreu. Il y a autre chose encore : l'enseignement proprement dit du juif à son élève arabe, d'après le Livre hébreu. Dans l'état inculte de Mohammed, en l'absence de toute traduction arabe de l'A. T., cet enseignement ne pouvait être qu'un enseignement totalement oral. La formation religieuse de Mohammed a été faite par des récits et lui-même n'a jamais fait que réciter à ses compatriotes ce qu'il avait appris par cœur de la bouche du rabbin.

Cette conclusion nous entraîne vers d'autres perspectives. En révélant à Mohammed et aux Mecquois l'existence de la Bible, le rabbin, avec ses récits bibliques, provoquait en Arabie un changement considérable. Avant ces récits, les arabes ne connaissaient rien de la Bible; aujourd'hui, grâce à l'initiative du rabbin, ces mêmes arabes vont apprendre à connaître l'existence et le contenu du Livre des juifs. De l'état d'ignorance, les tribus de l'Arabie passeront à l'état de connaissance. Avant le rabbin, ils ignoraient tout du Coran hébreu ; ils ignoraient Yahwé, les luttes d'Israël contre les idolâtres. Aujourd'hui, ils savent tout cela. (1) Ils savent... et cette formule scandalise Montet : « La tradition arabe », écrit-il (2) « a été très injuste dans le jugement qu'elle a porté sur l'Arabie antéislamique. Dans son dédain injustifié à l'égard des ancêtres païens, et dans une méconnaissance absolue des conditions sociales de l'ancienne Arabie, elle a qualifié d'un mot erroné cette époque, en la taxant de « temps de l'ignorance ». Rien de moins exact. Il suffit de rappeler les immortelles M'allakât, ces chefs-d'œuvre de la poésie arabe païenne, et de citer les noms de ces merveilleux poètes antérieurs à l'Islam, Imroul Kaïs, Tarafa, Zohaïr, 'Antara, etc..., pour donner à la tradition le démenti le plus éclatant. Non, ce n'était pas un temps de l'ignorance, l'époque où la littérature arabe s'affirmait d'une manière aussi brillante dans une langue déjà parfaite ». Une fois de plus, Montet n'a pas compris le sens de ces textes. Le Coran ne fait aucune comparaison entre deux états de la littérature arabe : l'état préislamique et l'état coranique, glorifiant le second pour rabaisser le premier. Nulle part, le Coran arabe ne cherche à diminuer, comme le croit Montet, les compositions littéraires de l'Arabie antéislamique. La comparaison porte sur un autre point et qui est tout lumineux : avant Mohammed, l'Arabie ne connaît rien de la Bible. C'est l'époque de l'ignorance ; après Mohammed, disciple du rabbin, l'Arabie a été initiée au Livre juif. C'est la période de la connaissance. Ainsi, c'est l'A. T. qui divise l'histoire de l'Arabie en ces deux périodes ; et c'est le rabbin, en racontant à Mohammed les grands événements du Pentateuque, qui fut l'unique moteur de ce passage de l'Arabie de l'état d'ignorance à l'état de connaissance. Grâce aux enseignements du rabbin, les Arabes ont appris à connaître le Livre de Yahwé qu'ils avaient ignoré jusque maintenant.

Dans cette période d'enseignement purement oral, Mohammed évidemment n'a aucun rôle d'initiative. Il est essentiellement réceptif. Quand il aura

(1) GUIDI (M.), *Quelques problèmes généraux de l'orientalisme*, dans *le Volume offert à Jean Cappart*, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientale, Bruxelles, 1935, t. IV, p. 185 et ss.

(2) MONTET, *op. cit.*, p. 15. Au lieu d'accuser la tradition, Montet aurait pu, avec plus de justesse, s'en prendre au Coran lui-même; voir sourates médinoises.

appris sa leçon, il n'aura qu'à la réciter à ses compatriotes. Un tableau succinct nous résumera la véritable physionomie religieuse de La Mecque, à l'époque de la première formation de Mohammed.

| Rôle du rabbin | Rôle de Mohammed |
|---|---|
| 1. — Lecture personnelle du texte hébreu. | 1. — Néant. |
| 2. — Choix des récits bibliques. | 2. — Néant. |
| 3. — Traduction de ces récits bibliques de l'hébreu en arabe. | 3. — Néant. |
| 4. — Explications du rabbin à Mohammed. | 4. — a) Mohammed écoute. b) Il apprend par cœur. c) Il récite ce qu'il a appris, à ses compatriotes. |

Ce simple tableau, brossé d'après les sourates mecquoises, est rempli d'enseignements historiques. Remarquons, tout d'abord, qu'il n'y a aucune place pour un Coran arabe, dont nous n'avons aucun indice d'existence pendant toute la première période mecquoise. Par ailleurs, on n'a nullement besoin de Yahwé pour expliquer à un arabe des histoires exclusivement juives. Comme nous l'avons dit à maintes reprises, le recours à Yahwé pour comprendre les origines de l'Islam est complètement inutile. Il nous faudrait de plus supposer que ce Yahwé — par ailleurs inutile comme inspirateur du Coran — devait être imprégné uniquement de judaïsme. Seul, un Dieu juif, aurait été capable de jouer le rôle que les musulmans eux-mêmes lui attribuent.

Ici, comme partout ailleurs, la vérité est cependant bien simple. Comme notre tableau l'indique, deux hommes sont face à face : l'un est juif, l'autre est arabe. Le juif est un savant, un rabbin familiarisé avec la Bible. L'arabe est un commerçant, un polythéiste. Le juif s'est mis en tête de le convertir au judaïsme. Il ouvre sa bible hébraïque, y choisit des récits adaptés au but qu'il poursuit et les raconte à Mohammed.

Dans cette période, toute l'activité religieuse provient du rabbin. Mohammed n'est qu'un élève. Il n'a aucune initiative. Par ailleurs, l'enseignement donné par le rabbin à Mohammed est purement oral. Il n'y a pas de Coran arabe. Il n'y a qu'un Coran hébreu *traduit oralement* par le rabbin et expliqué à Mohammed qui, plus tard, le racontera lui-même aux idolâtres mecquois. Aux origines mêmes de l'Islam, Mohammed est néant. L'Islam, c'est le judaïsme prêché aux Arabes et c'est le rabbin, lui seul, qui a formé le projet de convertir toute l'Arabie au judaïsme. En résumé, tout est juif dans les origines de l'Islam : c'est un juif qui, dans le mouvement religieux de La Mecque au VII^e^ siècle, joue le rôle premier et principal. Mohammed ne sera jamais qu'un élève agissant sous les ordres de son maître. A cette première période mecquoise, il n'y a

aucun Livre religieux arabe. On ne trouve que la Bible hébraïque, dont il n'existe aucune traduction arabe. C'est cette Bible hébraïque, écrite en hébreu, que le rabbin explique oralement à son élève arabe. Le rabbin lit en hébreu et traduit en arabe. Le premier Coran arabe est en germe dans cette traduction orale du rabbin. Avant qu'apparaisse un Coran arabe, le rabbin a déjà traduit oralement une partie de la Bible de l'hébreu en arabe. Traducteur, le rabbin devient ainsi créateur de la langue religieuse arabe.

Jusqu'ici, nous avons donc un Coran hébreu et une traduction orale de certaines parties de ce Coran hébreu en arabe. Mais il n'y a pas encore de Livre arabe. Il faudra que les discussions entre les croyants-en-Yahwé et les Mecquois idolâtres s'accentuent davantage encore pour donner au rabbin l'idée d'écrire un Livre arabe, image du Coran hébreu.

## 4. — PREMIÈRES DISCUSSIONS MECQUOISES AU SUJET DU CORAN HÉBREU

*a*) Atmosphère générale à La Mecque. — Les Mecquois luttent pied à pied contre Mohammed qui vient, à l'instigation du rabbin, leur prêcher une religion, nouvelle pour eux, mais en elle-même très ancienne, la religion d'Israël. Les Mecquois n'en veulent pas et s'obstinent à demeurer dans le polythéisme de leurs pères. Pourquoi, disent-ils, ce fou de Mohammed, qui est un pur arabe, un homme de la tribu des Koraïchites, un commerçant comme eux, le mari de Khadidja, pourquoi donc ce Mohammed s'est-il fait le complice des juifs ? Pourquoi cherche-t-il à démolir le Panthéon des arabes ? Les Mecquois se raidissent : Mohammed tu n'es qu'un homme comme nous, tu n'es qu'un simple mortel et tu n'as aucun droit à te prétendre porte-voix d'Allah. Mohammed, tu n'es qu'un illuminé, un devin, un poète ; tu es surtout un menteur qui cherche à nous berner avec tes fables et tes contes ; et par-dessus tout, tu es un renégat et un traître ! Comment, Mohammed, tu veux introduire chez nous une religion étrangère, la religion d'hommes que nous détestons ? Comment, Mohammed, tu abandonnes la religion de nos pères, tu renies nos divinités, protectrices de nos tribus arabes et de notre commerce arabe, pour te rallier et ensuite nous attirer nous-mêmes au Dieu juif, protecteur de nos ennemis ? Tu n'as donc pas honte de renier ta race, de déserter l'honneur de nos tribus pour te faire le complice des Juifs qui se servent de toi, pauvre fou, pour mettre la main sur nos richesses et sur notre pays ? Tu ne vois donc pas, Mohammed, le rôle détestable et insensé qu'on te fait jouer ! Et tu te prêtes à ce jeu ? Va-t-en hors de chez nous ! Tu es la honte de nos tribus !

Mohammed plus d'une fois a chancelé sous ces attaques. Plus d'une fois, il a été sur le point de tourner le dos aux Juifs et de revenir au bercail de ses pères. Mais les Juifs sont tenaces. Pas à pas, ils labourent l'âme de Mohammed pour aplanir ses difficultés, apaiser ses angoisses et pour permettre au grain de foi déposé en lui de s'épanouir en pleine conviction. Une à une les objections des Mecquois ont été réduites à néant. L'A. T. fournit la réponse adéquate à toutes les difficultés qu'une interprétation trop hâtive et trop personnelle avait fait surgir dans l'esprit même du récent converti.

Le rabbin le connaît bien, cet A. T., livre révélé à Moïse par Yahwé. Il a son propre exemplaire qu'il conserve dans un étui recouvert de brocart. C'est un livre inspiré par Yahwé, écrit par des scribes nobles, pour instruire l'humanité et la conduire dans les voies droites.

*b*) Les Mecquois recusent l'autorité du Coran hébreu. — Quand les Mecquois entendent réciter les histoires de l'A. T., ils s'en moquent. Tout cela, n'est que contes d'anciens, disent-ils. (1) Nous ne voulons pas nous prosterner devant votre Coran qui n'est qu'un recueil de mensonges (2) et ils s'en détournent. (3) Quand on raconte à ces idolâtres que les Juifs possèdent un Livre, un Livre noble, révélé par le Seigneur des Mondes, ils haussent les épaules et tournent le dos à Mohammed. Il n'y a rien de vrai dans tout cela, répètent-ils sans cesse. (4) Que faut-il donc leur apporter à ces idolâtres pour qu'ils croient ? S'ils ne croient pas au Livre de Yahwé, en quel nouveau discours croiront-ils ? (5) Et s'ils possèdent eux-mêmes la vérité, qu'ils présentent donc un Livre semblable au nôtre. Mohammed, dit le rabbin, rappelle-leur la vérité de notre religion. Tu n'es ni un divin, ni un fou ! Tes compatriotes se moquent de toi : notre Mohammed n'est qu'un poète, se racontent-ils entre eux. Attendons quelque temps et nous verrons si cet apprenti-poète a beaucoup de succès. Mohammed continue, malgré ces sarcasmes, à réciter ce que le rabbin lui apprend de l'A. T. et les Mecquois se refusent toujours à reconnaître Yahwé, le Dieu des Juifs. Ce que tu nous débites, Mohammed, n'est-ce pas de ton invention ? Mon fils, ne te laisse pas abattre ou décourager par toutes ces railleries. S'ils disent la vérité, qu'ils apportent donc une tradition comme la nôtre. Ont-ils un livre à opposer à notre Coran ? Les Arabes n'ont pas de livre et les juifs en ont un. Le rabbin triomphe. Venez, idolâtres, approchez-vous et mesurez-vous avec nous dans la lutte pour la vérité. Voici notre Livre. Où est le vôtre ? (6) Il n'y a pas encore de Coran arabe. Il n'existe que le livre hébreu et les Mecquois s'en moquent et ne veulent pas l'accepter. La grande supériorité d'Israël est d'avoir un Livre et la faiblesse des idolâtres mecquois est de ne pas en avoir. Le Seigneur des Mondes s'est révélé à Israël et parce qu'il ne s'est pas révélé à vous, vous mettez en doute cette révélation contenue dans ce Livre de la plus haute autorité, que ne peuvent toucher que les mains pures. (7) Ce Livre, vous le traitez de mensonge ; vous saurez un jour ce qu'il vous en coûtera. (8)

Toutes les sourates que nous invoquons pour retracer l'ambiance de lutte autour du Livre sont de la première période mecquoise. A cette époque, nous sommes certains, par les railleries mêmes des Mecquois, qu'il n'y a pas de Coran arabe. Nous le savions déjà, par ailleurs. C'est la gloire du seul peuple juif de posséder par écrit les révélations du Très-Haut. Israël est la seule race du Livre.

(1) Sour. LXXXIII, 13 ; LXVIII, 15.
(2) Sour. LXXXIV, 21-22.
(3) Sour. LXXV, 32 ; LXIX, 49.
(4) Sour. LVI, 80.
(5) Sour. LXXVII, 50.
(6) Sour. LII, 29-34.
(7) Sour. LVI, 75-80.
(8) *Ibid.*, 81-84 ; 91-95.

Y a-t-il un seul peuple au monde capable de se prévaloir d'une telle richesse ? C'est pour le peuple d'Israël et dans la langue d'Israël que Yahwé a révélé ses trésors cachés. C'est Yahwé seul qui a écrit le Coran (1) et c'est à nous, Juifs, qu'il a confié ce Livre. C'est à Moïse et Aaron que Yahwé a donné l'Ecriture. Les Arabes n'ont jamais reçu de Dieu un semblable trésor.

Vous ne pouvez pas, arabes idolâtres, entrer en parallèle avec nous. Avez-vous un Moïse qui aurait reçu des révélations de Yahwé ? Avez-vous un Livre capable de guider l'humanité dans la voie droite ? Sur ce terrain de la révélation divine, les Arabes ne sont que de pauvres bougres en comparaison des Juifs. Les Arabes n'ont pas d'Ecriture ! Ah, s'ils avaient un Livre !

> Ne vous amenderez-vous pas ?
> Avez-vous une autorité évidente (à l'appui de vos ordres)
> Apportez donc votre Ecriture, si vous dites la vérité ! (2)

Les idolâtres n'ont pas de Livre et Mohammed non plus n'a pas de Livre arabe. Le Livre est entre les mains du rabbin. C'est le Livre de Moïse, que seul le rabbin est capable de lire. Pour tous les autres Mecquois, pour les Arabes, ce Livre est bien là, mais il est incompréhensible. Jusqu'ici ils ne le connaissent que par les récits du juif, le prédicateur de La Mecque. Ils n'ont pas de Livre et du Livre qui existe ils ne peuvent en avoir de connaissance directe, puisque tous ignorent l'hébreu. Ce qu'ils savent du Livre et des histoires bibliques, ils ne le connaissent que par ouï-dire, par des « racontars », venant soit directement du juif, soit de Mohammed qui les apprend de son instructeur juif. La Mecque n'a pas encore son Livre. Il n'y a toujours qu'un Livre. C'est le Livre de la Thora conservé précieusement par les Juifs. Les Mecquois en sont fort chagrinés. Ah, si nous avions reçu nous-mêmes un « Avertissement » comme celui des Anciens, nous aurions été de sincères serviteurs d'Allah ! (3) Aux moqueries des Mecquois à l'adresse des Juifs se mêle maintenant le regret de ne pas avoir de Livre.

Le rabbin connaît tous les motifs allégués par les Mecquois pour demeurer dans leur idolâtrie et pour refuser le message divin qu'il est venu leur annoncer. Les Mecquois s'attaquent à la personne de Mohammed. Quand il leur raconte les histoires bibliques que le rabbin lui a fait apprendre par cœur, les Mecquois lui imposent silence. Tais-toi. Nous savons d'où tu viens et qui tu es. Nous connaissons aussi l'origine de toutes tes fables. Nous prends-tu pour des déments ? Va raconter toutes tes histoires à ceux qui ne te connaissent pas. Quant à nous, nous n'avons aucune illusion. Nous savons que tu nous débites des histoires que d'autres te font croire. (4) Cette accusation des idolâtres est terrible et constitue la plus grave accusation contre la soi-disant inspiration divine de Mohammed. Depuis longtemps déjà, tu nous racontes, pour nous attirer au Dieu d'Israël, les histoires de Noé, de Moïse, du Pharaon, d'Abraham. Tu veux nous faire peur, en nous disant que tous ceux qui refusent de croire

(1) Sour. LV, 1.
(2) *Ibid.*, 153-157.
(3) *Ibid.*, 167-169.
(4) Sour. XLIV, 13.

au Dieu des Juifs seront brûlés éternellement, (1) tandis que les amis des Juifs recevront dans le Paradis les plus grandes jouissances auxquelles un homme peut aspirer. Toutes ces fables, d'où les tiens-tu ? Nous le savons. C'est « quelqu'un » qui te les apprend ; et ce quelqu'un qui connaît si bien les histoires de Moïse et de Noé, et des Patriarches hébreux, ce n'est pas Yahwé. Dieu serait-il juif, pour nous ressasser continuellement ces mêmes histoires juives ? Ce « quelqu'un » qui t'instruit, est un juif. Et tu t'es livré corps et âme à ce juif. Solennellement, tu as abjuré nos dieux nationaux, pour te prosterner devant le Dieu juif. Tu pries maintenant comme un juif. Si tu étais seul, peut-être aurais-tu parmi nous quelque succès. Quand, autrefois, tu parlais sur la place publique, on t'écoutait. Tu respectais nos idoles. Aujourd'hui, c'est le Dieu des Juifs que tu nous annonces. Tu n'as donc pas honte ! Si nous nous moquons de toi, ce n'est pas parce que tu parles. Tu parles bien ; mais c'est parce que tu es à la remorque d'un juif et tu nous mens : ce n'est pas Dieu qui t'inspire. C'est ton maître juif et nous le savons bien. Mohammed mentait-il ? Mais non, il ne mentait pas. En racontant les enseignements révélés à Moïse par Yahwé n'était-ce pas le même message divin qu'il annonçait à ses compatriotes ? C'est la voix même de Dieu qui passait maintenant par ses paroles, puisqu'il répétait les mêmes sons divins entendus autrefois par Moïse.

Avec un des leurs, même exalté, les Mecquois auraient peut-être pu s'entendre. Mais comme leur Mohammed est maintenant tout différent de celui qu'ils ont connu adolescent, jeune homme ! Serait-ce sa femme qui lui aurait tourné la tête ? On raconte qu'elle avait des ascendances juives. Ne serait-ce pas elle qui l'aurait poussé à entrer en relation avec les Juifs, à se convertir au judaïsme. Ce devait être une rude femme, cette Khadidja, qu'on appelait la *tabsira*, la commerçante. N'aurait-elle pas eu quelques intérêts pour précipiter son jeune mari dans les bras des Juifs, en l'arrachant aux idoles de la Ka'ba ? Quoi qu'il en soit, cet homme dont on n'avait qu'à faire l'éloge avant son mariage si disparate, est devenu maintenant, disaient les Mecquois, à moitié fou. Il se croit juif ; il prêche comme un juif. Il raconte des histoires juives. Il se prosterne à la façon des juifs. Il annonce que l'Unique Dieu est le Dieu d'Israël, et que ce Dieu a parlé à Moïse, et que ses paroles sont contenues dans le Livre des Juifs, le Coran hébreu, le seul Livre divin que le monde ait jamais connu ! Comment des Mecquois auraient-ils pu accepter ce message étranger. Les Arabes ne veulent pas des Juifs, malgré les menaces proférées par le rabbin et son disciple Mohammed.

Qu'est-ce que ce Dieu qui ne connaît qu'une seule langue, l'hébreu ? Pourquoi ne parle-t-il pas arabe ? Ah, s'Il parlait arabe, s'Il s'adressait aux Arabes dans leur langue, peut-être croirions-nous ? Un trait de lumière jaillit dans le cerveau du rabbin. Que cherche-t-il, ce rabbin ? A rallier les Arabes au Dieu d'Israël. Si la langue est un obstacle, pourquoi ne la changerait-il pas ? La Loi a été révélée, il est vrai, une fois pour toutes, sur le Mont Sinaï ; (2) mais cette Loi unique n'a-t-elle pas été écrite en 70 langues ? (3) Nos vénérables maîtres ne nous ont-ils pas enseigné qu'il y avait quatre belles langues appropriées à

(1) Talmud, traité Péa, *éd. cit.*, t. II, p. 21 : « La Loi a été donnée par le Ciel et ceux qui n'y croient pas seront punis éternellement. »
(2) Cohen, *op. cit.*, p. 91.
(3) Talmud, *éd. cit.*, t. VII, p. 306.

l'usage du monde, le grec pour le chant, le latin pour l'exposé précis, le syrien pour les élégies, l'hébreu pour la parole ; d'autres y joignent l'assyrien pour l'écriture. (1) La langue ne peut être un obstacle pour la communication de l'unique révélation de Yahwé. Ne peut-on pas maintenir le privilège d'Israël tout en dépouillant la Loi de son vêtement hébreu ? Ne pourrait-on pas faire parler Yahwé en arabe, comme il a parlé à Moïse en hébreu ? Rien ne s'y oppose; les Juifs n'en seraient point lésés. C'est à eux seuls qu'a été confié le dépôt de la Révélation. Un livre arabe ne constituerait pas une nouvelle révélation divine. Il ne ferait que présenter sous une autre forme l'Unique révélation faite à Moïse. Les Mecquois n'auraient plus à objecter que le Livre est illisible, puisqu'il serait écrit dans leur langue. Ils seraient flattés d'avoir leur Livre, bien à eux, relatant les paroles de Dieu ; ils n'auraient plus aucune raison de ne point reconnaître l'Unique véritable religion, la religion d'Israël. Ah, si nous avions notre propre Livre, peut-être croirions-nous ?

Ce Livre, ils vont enfin l'avoir. Le rabbin, poussé dans ses derniers retranchements par les railleries et les attaques des Mecquois, va le leur donner. L'idée d'un Livre arabe a germé dans le cerveau du juif. Les Mecquois veulent avoir un Livre ; ils l'auront. Après cela, que pourront-ils encore objecter ? Ils n'auront plus qu'à se soumettre à la Loi d'Israël.

Le rabbin qui, depuis des années, traduit oralement de l'hébreu en arabe les histoires de la Bible, n'a plus qu'une chose à faire : prendre sa plume et écrire en arabe ce qu'il a déjà traduit de vive voix. Ce Livre constituera la suprême réponse aux objections des Mecquois incrédules. L'Arabie aura son Livre et ce Livre ne sera que le Livre juif. L'idée du rabbin est géniale, du moins elle le paraît. Viendra un temps, où au nom de ce Livre arabe, conçu par un juif, les arabes combattront non point le judaïsme — l'arabe sera toujours juif de religion — mais l'influence d'Israël.

(1) *Ibid.*, t. VI, p. 212.

CHAPITRE III

# APPARITION D'UN CORAN ARABE

Les Arabes n'ont pas de Livre et parce que, pour leur instruction religieuse, ils n'ont pas de Livre, révélé par Yahwé, j'en écrirai un moi-même à leur intention, pense le rabbin. Ce Livre contiendra les paroles de Yahwé, les mêmes qu'il a dites à Moïse. Transformées de l'hébreu en arabe, toute l'Arabie pourra les lire et reconnaître ainsi le Dieu d'Israël, le seul Dieu Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre. Les Mecquois abandonneront leurs idoles et glorifieront le Dieu d'Abraham et de Moïse. Oui, je vais écrire un Livre arabe. Les Arabes croiront que c'est un Livre divin. En effet, ce sera un Livre divin, puisqu'il ne contiendra rien de plus que les révélations divines faites au peuple d'Israël. Dieu n'a parlé qu'aux Juifs, mais ces Arabes stupides, croiront que Dieu leur a parlé. Chez ces esprits incultes, la supercherie a chance de réussir. Les Arabes ne retiendront qu'une chose : c'est qu'ils posséderont eux aussi un Livre de révélations divines ; ils oublieront que ces révélations n'ont été faites qu'aux Juifs et que leur Livre n'est qu'une simple adaptation en arabe de notre Livre hébreu. Faut-il au fond parler de supercherie ? Dans l'idée du rabbin, il n'y a pas de supercherie. Puisque les Mecquois réclament un Livre pour croire, ils en auront un. Je leur dirai que ce Livre vient de Dieu. En réalité, il vient de Dieu. Il n'y aura jamais deux Livres : un Livre hébreu, et un Livre arabe distinct du Livre hébreu. Dieu n'a parlé qu'une fois. Le Livre arabe ne sera jamais un Livre original. Il ne sera que la répétition en arabe du Livre de Moïse, le Livre unique. Il ne sera qu'un second rappel, le Livre hébreu ayant été le premier. S'il y a supercherie, elle ne pourra venir tout d'abord que de la crédulité des Arabes, et en second lieu de l'inintelligence des Musulmans qui n'ont rien compris aux origines de l'Islam. Quelle histoire extraordinaire, incroyable ! Un juif traduit et adapte des histoires juives en arabe et les Arabes s'imaginent qu'Allah leur parle, leur parle à eux, Arabes. Pareille fantasmagorie est unique dans toute l'histoire religieuse du monde ! (1) Et aujourd'hui, après treize siècles, les Musulmans en sont au même point ; ils n'ont fait aucun progrès. Aujourd'hui, comme au septième siècle, ces mêmes hommes, dont l'intelligence n'a guère évolué, veulent faire croire au monde qu'ils ont été les confidents d'Allah, alors qu'ils n'ont été que le champ d'expérience d'un rabbin.

Ah, vous voulez un Livre. Votre Livre, vous l'aurez.

Dans les 42 sourates qui forment la première période mecquoise, on ne

(1) L'Islam est né d'une simple adaptation du Coran hébreu en arabe, adaptation élaborée et réalisée par le rabbin de La Mecque.

trouve aucune trace d'un Livre religieux arabe ; il n'est question que d'un seul Livre, le Livre envoyé d'en haut par une nuit bénie, à Moïse, sur le Mont Sinaï. Ce premier groupe de sourates nous apprend encore qu'un juif — il fallait être juif pour faire ce travail — enseigne depuis des années les histoires bibliques à Mohammed; qu'il a réussi à convertir ce dernier au judaïsme, ce qui suppose de la part de ce juif une connaissance de l'hébreu et de l'arabe, de l'hébreu pour lire la Bible, de l'arabe pour l'expliquer à son élève Mohammed. Ce n'est pas au début de son apostolat que ce rabbin pouvait imaginer d'écrire un Livre arabe, pour l'instruction et l'édification des Mecquois. Pour concevoir l'idée d'un Coran arabe, il a fallu au juif des années de luttes et de controverses avec les Mecquois idolâtres ; c'est parce qu'il est acculé par eux, parce que ses arguments sont rejetés les uns après les autres, que son apologétique est battue en brèche, que le rabbin va bientôt se résoudre à une suprême décision : écrire un Coran arabe d'après le Coran hébraïque. Le Coran arabe, auquel le rabbin n'avait point songé au début de sa politique religieuse, ne sera qu'un argument d'épuisement, une suprême ressource contre les faillites successives. L'heure est venue de passer avec vigueur à la contre-attaque, qui réduira à néant toutes les raisons invoquées par les Mecquois pour récuser l'autorité de Mohammed et surtout la véracité de la religion d'Israël. Mohammed, dans le fond, n'est pas en jeu. Il n'est là que comme instrument du judaïsme. La vraie lutte est entre les idolâtres arabes et les monothéistes juifs. C'est parce que le monothéisme est annoncé en hébreu, que les Mecquois refusent de l'accepter. Et si le monothéisme était « exprimé » en arabe ? Idée lumineuse du rabbin qui va changer toute la civilisation du bassin méditerranéen. Le Coran arabe n'est pas encore là ; mais il est tout proche. Les circonstances l'exigent.

C'est par les sourates initiales de la seconde période mecquoise que nous apprenons l'existence d'un Coran arabe, réclamé par les Mecquois et par Mohammed. Dans le classement de Nöldeke, ces sourates initiales portent les numéros :

| | |
|---|---|
| LIV. | Sourate de la Lune |
| XXXVII. | Sourate des rangés en ordre |
| LXXI. | Sourate de Noé |
| LXXVI. | Sourate de l'homme |
| XLIV. | Sourate de la Fumée |
| L. | Sourate de Qâf |
| XX. | Sourate de Ta' Ha |

## I. — LA SOURATE XX ET L'EXISTENCE DU CORAN ARABE

Attachons-nous tout d'abord à la sourate XX, ce qui nous permettra de comprendre d'une façon plus concrète les six autres sourates antérieures. Dans cette sourate XX, les versets 9-98 sont exclusivement consacrés à Moïse. Jamais encore le rabbin n'avait raconté avec autant d'ampleur l'histoire du Patriarche hébreu :

| | | | |
|---|---|---|---|
| V. 9-15. | La vocation de Moïse. | : | Exode III, 1-6. |
| 18-24. | Le bâton-serpent. | : | Exode IV, 2-7. |
| 25-29. | Timidité de Moïse. | : | Exode IV, 10-12. |
| 30-36. | Moïse demande un aide ; Yahwé le lui accorde. | : | Exode IV, 13-17. |
| 37-41[a]. | Rappel de l'enfance miraculeuse de Moïse. | : | Exode II, 1-10. |
| 41[b]. | Meurtre commis par Moïse. | : | Exode II, 11-12. |
| 42-43. | Séjour de Moïse chez les Madianites. | : | Exode II, 15. |
| 44-58. | Mission de Moïse auprès du Pharaon d'Egypte. | : | Exode III, 10 ; IV, 19-21 ; V, 1 ; VI, 10-11 ; VII, 1-2. |
| 59-78. | Joute avec les magiciens d'Egypte. | : | Exode VII, 14-16. |
| 79-81. | Passage de la Mer Rouge. | : | Exode XIV, 5-31. |
| 82-84. | La Manne et les cailles, dans le désert. | : | Exode XVI, 13-16. |
| 85-86. | Moïse sur le Mont Sinaï. | : | Exode XIX, 3-9. |
| 87-97. | Le Veau d'or ; reproches de Moïse à Aaron. | : | Exode XXXII. |

98-99. Conclusion : « Votre divinité est seulement Yahwé. Il n'y a pas d'autre divinité que Lui. Il embrasse toutes choses en Sa science. C'est ainsi que nous te racontons l'histoire des temps passés ».

Cette histoire de Moïse, le rabbin la raconte ici entièrement d'après l'Exode dont il agrémente le récit de quelques notations talmudiques, ce qui suffit à prouver, même au regard de la critique la plus exigeante, que seul un juif, un juif instruit, un rabbin a pu composer cette page.

Le but de ce récit est clairement exprimé. Comme dans chacune de ses histoires bibliques, le rabbin cherche à ébranler les Mecquois qui restent figés dans le culte de leurs idoles et se refusent obstinément à croire au Dieu des Juifs, Dieu Unique et Tout-Puissant :

> 99. Nous te racontons l'histoire des temps passés et Nous t'apportons venant de Nous, une admonition.
>
> 100. Ceux qui s'en détournent, en vérité porteront au jour de la Résurrection un fardeau,
>
> 101. Sous lequel ils ploieront éternellement. Quelle dure charge au jour de la Résurrection. (1)
>
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
>
> 123. Quiconque se sera écarté de Nos avertissements aura, en vérité, une vie malheureuse.
>
> 124. Et Nous le ressusciterons au Jour de la Résurrection, privé de vue. (2)
>
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

(1) Sour. XX, 99-101.
(2) *Ibid.*, 123-124.

> 128. Cela ne les frappe-t-il pas de voir combien de générations Nous avons détruites avant eux. Ils marchent dans les lieux où celles-ci ont habité. En vérité, il y a là des signes pour ceux qui veulent comprendre. (1)

Quant à toi, Mohammed, en butte aux attaques de plus en plus violentes des Mecquois, ne te laisse pas abattre. Puise dans l'histoire de Moïse un nouvel élan d'énergie et de courage :

> 1. Ce n'est pas pour te rendre malheureux que nous t'avons révélé le Coran.
> 2. Nous ne l'avons révélé que comme un rappel pour celui qui craint Yahwé.
> 3. C'est une révélation venant de Celui qui a créé et la terre et les cieux sublimes
> 4. C'est Lui, le Très-Miséricordieux qui siège sur le Trône
> 5. A Lui appartient ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre, et ce qui est entre les deux et ce qui est sur le sol. (2)

Tu le vois, mon fils, Pharaon paraissait puissant avec ses armées. Mais Moïse qui adorait Yahwé a été le plus fort. Ne te décourage pas, Mohammed ; dans la lutte engagée dans ta ville au sujet de Yahwé, c'est toi qui vaincras.

> 130. Supporte patiemment ce qu'ils disent et célèbre les louanges de ton Seigneur avant le lever du soleil, et avant son coucher et pendant la nuit. Célèbre-les jusqu'aux extrémités du jour. (3)

Un jour viendra où les incrédules connaîtront le prix de leur incrédulité. Les Mecquois ont entendu les menaces proférées par le rabbin. Ils ont entendu aussi le grand récit de l'histoire de Moïse, qui tient une place essentielle dans l'A. T. Qu'ont-ils encore à objecter ? Ah, disent-ils, si Mohammed s'était présenté à nous avec quelque signe ! « peut-être aurions-nous cru au message qu'il annonce ». (4) Le rabbin tient en réserve une suprême réponse. Vous voulez un signe ! Mais vous l'avez déjà ce signe que vous demandez. Je vous ai parlé depuis des années des enseignements contenus dans notre Livre révélé par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï. Vous n'avez pas voulu l'accepter, parce que ce Livre est l'exclusive propriété du peuple d'Israël. Dans votre orgueil, vous auriez souhaité qu'au lieu de s'adresser aux Hébreux, Yahwé s'adressât aux Arabes ! C'est la haine contre les Juifs qui vous empêche de reconnaître le vrai Dieu ! En vous, haine et orgueil s'entrecroisent et se stimulent. Vous voulez un livre arabe, parce que vous êtes jaloux des Juifs! Vous ne voulez pas vous prosterner devant Yahwé, parce qu'il a choisi comme confident le Peuple Elu que nous représentons. Et si vous aviez un Livre arabe, croiriez-vous à notre Dieu ? Vous l'affirmez. Je vous attends maintenant à l'œuvre. N'est-elle pas venue à vous la preuve que vous souhaitiez ? Vous voulez un signe, une preuve de ce qui est contenu dans les Premières Feuilles !

(1) *Ibid.*, 128.
(2) *Ibid.*, 1-5.
(3) *Ibid.*, 130; voir plus loin, notre chapitre sur *La prière*, p. 200-206.
(4) *Ibid.*, 133.

133. (Les Infidèles) ont dit : « Que n'est-il venu à nous avec un signe de son Seigneur ! Quoi ! n'est-elle point venue à eux la Preuve de ce qui est dans les Premières Feuilles ? » (1)

De quelles feuilles s'agit-il ? Montet semble l'ignorer ; ces feuilles, explique-t-il, représentent « les livres religieux antérieurs au Coran. Ces livres étaient remplis de témoignages évidents sur le Dieu Unique et de preuves éclatantes à son sujet ». (2) C'est admirable. Montet ignore-t-il que dans les sourates mecquoises, il est parlé de ces « Livres anciens », c'est-à-dire des Livres d'Abraham et de Moïse » ? (3) Cette précision fournie par le rabbin lui-même pose le problème sur un terrain concret. Vous voulez, Mecquois, avoir une preuve tangible que le Livre de Moïse dit la vérité, qu'il est vraiment une Révélation de Dieu, et non point une fable imaginée par des vieux conteurs ou poètes. Cette preuve, vous l'avez. Vous avez maintenant un Coran arabe !

112. Nous l'avons (4) révélé sous forme de révélation arabe
Nous y avons adressé aux hommes des menaces. (5)

Ce Coran arabe, le voici. Il est explicitement mentionné pour la première fois dans cette sourate XX, 112. Pour croire, les Mecquois réclamaient un Coran arabe, un signe de la véracité des Premières Feuilles religieuses, écrites par Abraham et Moïse. (5) Ce signe, ils le possèdent maintenant. Parmi les Mecquois, ceux qui savent lire l'arabe, pourront désormais connaître le Livre de Yahwé dans leur propre langue. Le rabbin qui, depuis des années, expliquait oralement à Mohammed et à ses compatriotes les histoires de l'A. T., vient de passer de l'oral à l'écrit ! Il a lui-même écrit en arabe les histoires bibliques jusque-là inaccessibles aux Mecquois sous leur forme hébraïque.

Un juif, auteur du Coran arabe ! Cette conclusion est terrifiante pour l'histoire religieuse, en général, et en particulier pour l'histoire des origines de l'Islam. Nous n'y pouvons rien et nous n'avons pas le droit de cacher les résultats d'une enquête, menée en toute objectivité et en toute impartialité. Nous attendons d'ailleurs, de pied ferme nos contradicteurs : « S'agit--il de mon style ? Je l'abandonne. Veut-on s'attaquer à ma personne ? Ma conscience est mon refuge. S'agit-il du fond de cet ouvrage ? Qu'on entre en lice, mais qu'on prenne garde aux raisons qu'on y apportera ». (6)

Réfléchissons à nouveau sur le développement de notre travail, qui nous a conduit à cette conclusion effarante : un juif, auteur du Coran arabe ! Un jour, un rabbin entra dans la vie de Mohammed. En ce temps-là, Mohammed encore

(1) *Ibid.*
(2) MONTET, *op. cit.*, p. 440, n. 3.
(3) Sour. LXXXVII, 18-19.
(4) « Nous *l*'avons révélé en arabe. » Les commentateurs musulmans ont « séché » sur l'emploi du pronom *l'*. Pour eux, il s'agirait d'une forme stylistique, destinée à mieux faire sentir le caractère sacré du texte révélé ! Voir BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 192, note du v. 112.
(5) Sour. XX, 112 : « Qor'ānan 'arabiyyan wa çarrafnā fīhi min al-wa 'īd la 'allahom yattaqoum aw yoḥditho lahom dhikra = et ainsi nous l'avons révélé intégralement en un Coran arabe et nous y avons répandu des menaces ; puissent-ils éprouver des craintes et (puisse ce Coran) leur faire naître nue réminiscence ».
(6) Voir plus haut, en exergue.

polythéiste, prêchait de sa propre initiative. Le rabbin avait remarqué la personnalité de cet homme, la chaleur de ses convictions, sa force communicative et, du même coup, il mesura tout le rendement qu'Israël pouvait escompter de cet apôtre. Mais Mohammed n'était pas juif ; il était arabe. Il ne croyait pas au Dieu d'Israël. Il vénérait les dieux de la Ka'ba. Le premier travail du rabbin était donc de convertir le mari de Khadidja et de l'attirer dans le camp des Juifs. S'il réussissait, le rabbin aurait un précieux auxiliaire pour des conquêtes plus amples : toute La Mecque et toute l'Arabie.

Pendant longtemps, c'est à la personne de Mohammed que s'intéresse le rabbin. Il choisit dans sa Bible hébraïque de belles histoires ; il les lui raconte, en les adaptant à sa mesure. Dans ces récits, le rabbin poursuivait un double but : instruire Mohammed dans l'histoire d'Israël, pour le convertir au monothéisme juif ; en second lieu, lui donner courage, en lui montrant, par les exemples des Patriarches hébreux, que les ennemis de Yahwé, les idolâtres, avaient été partout et toujours exterminés et qu'ils étaient voués au châtiment éternel.

Le premier de ces deux buts semble avoir été atteint par le rabbin, sans grande difficulté. Mohammed se convertit assez rapidement au judaïsme et sous la direction de son maître juif, il se mit à prêcher à ses compatriotes la religion des Juifs. Mais le second problème était plus difficile à résoudre. Les Mecquois étaient des gens obstinés qui ne tenaient pas à quitter les dieux de leurs ancêtres pour adopter le Dieu des juifs. Pendant toute la période mecquoise, la lutte religieuse alla en s'intensifiant. Le rabbin donnait partout de la tête ; il lui fallait soutenir le courage de son disciple et répondre aux incessantes objections des idolâtres, qui regimbaient sans rien abandonner de leurs positions, qui assaillaient leur compatriote Mohammed de leurs sarcasmes et de leurs quolibets. C'était le sort religieux et conséquemment le sort politique de l'Arabie qui était en jeu. Le rabbin riposte coup sur coup, inventant de nouvelles manœuvres pour sauvegarder tout d'abord le moral et les convictions personnelles de Mohammed et pour réduire à néant les objections de ses adversaires mecquois. La lutte dure depuis des années et elle est sévère. Le rabbin raisonne, cherche à convaincre ; il argumente et il raille. Il menace aussi. Les peines de l'Enfer qu'il évoque devant ces gens qui ne croient même pas à la Résurrection sont épouvantables et font frissonner les chairs. Mais les incrédules ne veulent pas céder. Tout cela, ne sont que des fables de vieux ! Mais non, ce ne sont pas des fables ou des racontars. C'est écrit dans le Livre révélé par Yahwé. — Mais ce Livre, nous ne le connaissons pas, nous n'y croyons pas. C'est un Livre étranger. — Le rabbin qui a déjà traduit oralement pour Mohammed certains récits hébreux en arabe, a compris le caractère tragique de cette dernière riposte. Il s'est mis à l'œuvre et il a confié à l'Écriture ce que sa voix annonçait depuis longtemps déjà. Le Livre de Yahwé, ce Livre des révélations du Tout-Puissant, il est vôtre maintenant.

Le Coran arabe est désormais une réalité ; il est devenu réalité sous la pression des idolâtres mecquois. Au premier stade de son apostolat, le rabbin n'avait point songé à composer un Coran arabe. Ce fut l'incrédulité des idolâtres qui le contraignit à l'écrire. Le Coran arabe est le dernier moyen apologétique utilisé par le rabbin pour faciliter aux Arabes l'accès vers la religion d'Israël. Le juif n'a qu'un but : judaïser l'Arabie et c'est parce que ses prédications n'ont pas

suffi à entraîner les Arabes vers le judaïsme que le rabbin imagina d'écrire un Livre arabe qui reproduirait pour les Arabes l'histoire et les doctrines du peuple d'Israël.

Nous avons révélé (le Livre de Moïse), sous forme de révélation arabe, (1) c'est-à-dire qu'à l'époque de la sourate XX, le rabbin a terminé son travail. Son Coran est achevé. Il est écrit une fois pour toutes. Il ne changera plus. (2) Le Coran primitif, dont nous constatons l'existence au début de la seconde période mecquoise, n'est pas un Livre qui se fait, que le rabbin écrirait au fur et à mesure de ses prédications. C'est un Livre qui est fait, et nous verrons plus loin les conséquences exceptionnelles de cette constatation.

Apparemment, nous avons désormais deux Coran : un Coran hébreu qui contient les révélations faites à Moïse par Yahwé. Achevé depuis des siècles, il est complet et immuable ; de plus, nous avons maintenant un Coran arabe, rendu nécessaire par les exigences des idolâtres mecquois ; composé et complètement achevé par le rabbin, aux alentours de la sourate XX. Mais au fond, il n'y a pas deux Coran. Ce qui distingue ces deux livres, ce n'est pas le contenu c'est simplement la forme linguistique. Le Coran de Moïse est écrit en hébreu ; le Coran du rabbin, en arabe. Mais c'est le même Livre. Le rabbin le sait bien. L'idée ne lui est jamais venue de distinguer deux livres de révélations. Ce serait de sa part une absurdité qu'il ne pouvait pas commettre et une trahison envers le judaïsme. Peut-on concevoir un juif qui serait assez fou pour ajouter à la révélation mosaïque, une révélation arabe ! Il n'y a qu'un Livre religieux, celui des Juifs. Il n'y a qu'un seul Coran, descendu d'en haut, c'est-à-dire révélé ; révélé à Moïse par Yahwé sur le Mont Sinaï, dans une nuit bénie, comme le raconte l'Exode. Ce Coran hébreu est une révélation du Seigneur des Mondes. Il est éternel comme Dieu. Et si le Coran arabe possède les mêmes privilèges, c'est parce qu'il n'est qu'un reflet de son modèle hébreu — dont il ne pourra jamais s'écarter d'un iota. Le Coran arabe n'est qu'une forme d'apologétique. Si le rabbin se décide à l'écrire, c'est uniquement pour rendre assimilable aux Arabes le contenu religieux du Coran hébreu.

Pour le rabbin — nous y insistons à dessein, il n'y a qu'une seule et unique Révélation et il n'y a qu'un seul Coran, le Coran des Juifs. En termes métaphysiques, on dirait que le Coran arabe n'a pas d'existence en soi — il ne constitue pas une seconde révélation ; il n'existe que par un autre Livre, le Livre hébreu. Les Mecquois ne pouvant comprendre ce Livre hébreu, réduits par conséquent à se fier aux dires du rabbin, exigeaient un moyen de contrôle ; ils voulaient juger par eux-mêmes de la vérité des paroles du rabbin, et de leur conformité avec les enseignements de Moïse. Vous êtes satisfaits maintenant, réplique le rabbin. Vous avez désormais un Coran arabe contenant des menaces. (3) Et ce Coran arabe est conforme au Coran de Moïse. C'est le même Coran, accessible aux Juifs en hébreu et rendu accessible aux Arabes, dans leur langue.

De prédicateur, le rabbin est devenu écrivain. C'est par une traduction et une adaptation écrite de l'A. T., que le rabbin a révélé Yahwé aux Arabes qui

(1) Sour. XX, 112.
(2) Sour. XVIII, 26.
(3) Sour. XX, 112.

ne connaissaient encore que verbalement le Coran des Juifs, suprême et unique révélation du Dieu Tout-Puissant à l'humanité. Cette existence d'un Coran arabe créera bientôt la plus funeste des illusions. Sous le couvert de la langue, les Arabes affirmeront sans sourciller que le Coran est un Livre révélé par Allah à Mohammed alors, qu'en réalité, ce Coran arabe n'est qu'une transposition du Coran hébreu en langue arabe, faite par le rabbin, pour instruire les Mecquois et les rapprocher, avec plus de rapidité et de fidélité, de la religion d'Israël.

Faut-il donc regarder chaque traduction de la Bible en langue vulgaire comme une nouvelle révélation faite par Dieu aux différents peuples de la terre ? Les Arabes n'ont jamais eu le privilège d'une révélation personnelle. Dieu ne s'est jamais adressé directement à eux. S'ils le croient, ils se trompent. S'ils l'affirment, ils égarent leurs adeptes. Yahwé n'a jamais connu le chemin direct de La Mecque. Il n'y est venu qu'en passant par le Sinaï et conduit par le rabbin.

Les enseignements de la sourate XX nous ouvrent des aperçus vers des horizons absolument nouveaux, qu'il ne sera pas inutile de résumer brièvement pour fixer nos esprits sur de fermes conclusions. Au début de son apostolat, le rabbin procédait par mode oral. Il enseignait. Il parlait soit directement à Mohammed, soit à l'assemblée des Mecquois. Il leur apprenait certaines doctrines fondamentales de la religion d'Israël. Ses enseignements reposaient entièrement sur l'A. T., en particulier sur le Livre de Moïse. Ecrit en hébreu, le rabbin le traduisait oralement pour ses auditeurs. Mais vint un temps où cette traduction orale ne suffit plus aux exigences des Mecquois, qui voulaient leur Livre, à eux. C'est alors que le rabbin écrivit un Coran arabe. Le but du rabbin demeurait identique. C'était toujours la même idée qu'il poursuivait : balayer les idoles de la Ka'ba et les remplacer par le Dieu Unique d'Israël ; mais au lieu de procéder désormais par enseignements oraux, il proposera aux Mecquois un Livre ; au lieu de la Tora hébraïque, conservée dans la synagogue, il brandira en public un Livre arabe. Ce Livre arabe, étant donné le but poursuivi par le rabbin, ne peut être qu'identique au Livre de Moïse, l'unique Coran révélé par Yahwé. Pour le rabbin, c'est le seul Livre qui compte, le seul Livre authentique et vrai. Le Coran arabe dans l'idée de son auteur, ne doit servir qu'à une seule fin : faciliter aux Arabes la croyance au Livre de Moïse. Pour le rabbin il n'y a qu'un seul Dieu : le Yahwé des Juifs ; qu'un seul Livre, le Coran hébraïque, que le rabbin adapte à l'usage des Arabes, pour faciliter leur conversion au Dieu d'Israël. Ce Coran arabe n'est donc pas un Livre sacré, pas plus que n'est sacrée, en elle-même, une traduction allemande, anglaise, française, polonaise ou russe de l'A. T. Une traduction ou l'adaptation d'un ouvrage, n'est jamais sacré. Seul est sacré le contenu original du Livre et, dans le cas présent, il n'y a qu'un Livre sacré : c'est le Coran de Moïse. Le Coran arabe n'en est qu'une copie, en arabe, faite par le rabbin de La Mecque. Il n'y a qu'une seule révélation : la Révélation faite au peuple d'Israël. Le Coran arabe ne constitue pas et ne peut constituer un second Livre de Révélations divines. Il n'a d'original que la langue. Parler d'Allah comme inspirateur de ce Coran arabe, c'est sortir du cadre de la véritable histoire. Ce n'est pas Allah qui a révélé à Mohammed une religion nouvelle. L'Islam n'est pas une religion nouvelle ; elle n'est qu'un rappel de l'A. T. Si on voulait, malgré les textes et malgré l'histoire, faire intervenir Allah, il faudrait en conclure que le but d'Allah n'a été que de révéler le judaïsme aux Arabes.

C'en est fini de toutes les légendes sur l'inspiration de Mohammed, sur le miracle du Coran arabe, et toutes ces inepties qui traînent dans les histoires musulmanes et dans les commentaires des coranisants. Il nous faudrait des volumes entiers pour recopier tout simplement le nombre incalculable de ces sottises. Un fait est certain : un juif veut convertir l'Arabie à la religion d'Israël. Toutes les initiatives apostoliques et littéraires sont entre ses mains et c'est ce Juif qui a conçu l'idée même du Coran arabe, comme suprême motif d'apologétique.

## 2. — L'EXISTENCE DU CORAN ARABE DANS LES SOURATES L, XLIV, LXXVI, LXXI, XXXVII, LIV, précédant la sourate XX

Nous venons de voir que la sourate XX, la septième de la seconde période mecquoise, nous attestait, d'une façon certaine l'existence à La Mecque d'un Coran arabe, composé par le rabbin, sur le modèle du Coran de Moïse. Mais pouvons-nous remonter plus haut et reculer ainsi la date de composition de ce Coran arabe ?

Si dans la sourate L, nous ne trouvons aucune indication positive sur l'existence de ce Coran arabe, (1) par contre dans la sourate XLIV, nous trouvons sur ce sujet de précieuses indications. Cette sourate XLIV commence par un serment et continue par une histoire de la Révélation :

1. Je le jure par le Livre Evident ! (2)
2. Nous l'avons révélé par une Nuit bénie. Nous avons été Celui qui avertit
3. Durant cette nuit, Nous avons tout ordonné d'une façon sage. (3)

Quel est ce Livre évident, *Kitab moubine*, que mentionne le serment de la sourate XLIV ? Pour tous les commentateurs, il s'agit évidemment du Coran arabe. Ils avaient déjà donné la même conclusion pour la sourate XCVII :

> En vérité, Nous l'avons révélé dans la nuit du Décret divin
> Et qui te fera connaître ce qu'est la Nuit du Décret divin ?
> La Nuit du Décret divin est meilleure que mille mois !
> Dans cette nuit, les Anges et l'Esprit sont descendus sur l'ordre de leur Seigneur, pour régler toutes choses.
> Que la paix accompagne cette Nuit, jusqu'au lever de l'Aurore.

(1) Le rabbin, au v. 1 de la sourate L, jure par le Coran glorieux. Cette expression ne peut signifier, dans le vocabulaire du rabbin, que le Coran de Moïse. — Par contre, le verset final (v. 45) de cette même sourate : « Donne des avertissements par le Coran *à celui qui craint ma menace* » pourrait être invoqué en faveur du Coran arabe qui contient des menaces à l'adresse des incroyants, selon les propres paroles du rabbin (Sour. XX, 112). Remarquons aussi que cette sourate L est la seconde sourate à sigle (voir plus bas, p. 56).

(2) Sour. XLIV, 1 : wal-kitābi l-mobīn. Il y aurait toute une étude à faire sur la signification réelle de l'adjectif *moubine* qui s'applique au Livre (sour. XLIV, 1 ; XX, 1 ; XXVI, 9 ; XXVII, 78) ; à l'autorité (*soltane*) (sour. XXXVII, 156 ; XLIV, 186 ; XXIII, 47), à l'épreuve (*bala*) (sour. XXXVII, 106 ; XLV, 32), etc. Ce terme *moubine* fait partie essentielle du vocabulaire rabbinique.

(3) Sour. XLIV, 1-3.

Les exégètes vraiment trop crédules, prisonniers des imposteurs de Médine, identifient cette Nuit avec la Nuit de la révélation faite à Mohammed ! Ils savent même quelle est cette nuit. C'est pendant la nuit du 23 au 24 Ramadhan que Mohammed aurait reçu la grande révélation d'Allah. Mais, peut-être à cause de la trop forte chaleur de l'époque, il l'aurait vite oubliée, malgré sa prodigieuse mémoire. Constatant qu'il s'était trompé en faisant ingurgiter d'un seul coup à son Prophète la totalité de sa révélation, que Mohammed avait été incapable d'absorber, Allah toujours bon enfant aurait alors décidé de changer de méthode et de recommencer ses révélations, cette fois en les insufflant à petites doses pour les rendre facilement digérables. Allah est grand et miséricordieux. Selon les astucieux « théologiens » de l'Islam, il y aurait donc deux révélations : une révélation totale, complète, au début de la vocation de Mohammed. Mais cette révélation ne compte pas, puisque Mohammed a été incapable de la retenir de mémoire. La seconde révélation — preuve de la miséricorde d'Allah, — aurait été instillée et recueillie par les secrétaires de Mohammed. Nous touchons vraiment le fond du ridicule. (1) Pour éviter ce ridicule, il suffisait de lire l'Exode. On y aurait appris que Yahwé avait révélé ses ordres à Moïse pendant une nuit de six jours. « Yahwé dit à Moïse : « Monte vers moi sur la montagne et restes-y ; je te donnerai les tables de pierre, la loi et les préceptes que j'ai écrits pour leur instruction ». Moïse se leva, avec Josué, son serviteur, et Moïse monta vers la montagne de Dieu. Il dit aux Anciens : « Attendez-nous ici, jusqu'à ce que nous revenions auprès de vous. Voici : Aaron et Hur seront avec vous ; si quelqu'un a un différend, qu'il s'adresse à eux. Moïse monta vers la montagne et la nuée couvrit la montagne ; la gloire de Yahwé reposa sur la montagne du Sinaï et la nuée la couvrit pendant six jours ». (2) C'est pendant cette nuit que Yahwé fit descendre d'en haut vers Moïse le Livre de la clarté, le Livre de l'Evidence, guide pour toute l'humanité, les Tables de la Loi et les Décrets divins.

XLIV, 1. Je le jure par le Livre évident.

c'est-à-dire par le Coran hébreu, le Coran de Moïse, par ce Coran qui raconte, comme tu le sais, l'histoire de Pharaon, (3) grand enseignement pour les hommes : les croyants iront dans un lieu sûr, au milieu des jardins et des sources et nous leur donnerons comme épouses des femmes aux grands yeux noirs. Quant aux infidèles qui ne veulent pas accepter la religion d'Israël, le Dieu de Moïse, ils se nourriront de fruits recouverts d'épines et ils boiront du métal fondu qui bouillonnera dans leur ventre ». (4)

Avec la sourate XLIV, nous sommes en pleine atmosphère eschatologique. Les Mecquois tournent en ridicule la prédication de Mohammed : « Il n'y a de Dieu si ce n'est lui (Yahwé) ! Il fait vivre et Il fait mourir ! Il est votre Seigneur

(1) Voir Bammate (Haïdar) (Georges Rivoire), *Visages de l'Islam*, Lausanne, 1946, dont le ch. II : *Aperçu de la doctrine de l'Islam* constitue un véritable musée de toutes les vétustés islamiques : « Selon les croyances musulmanes, la révélation de l'Oum-el-Kitab (Mère du Livre) fut faite à Mahomet dans la nuit sacrée d'el-Qadr. En cette nuit, où se fixèrent les destinées des hommes, le Prophète reçut la révélation de la Parole divine, éternelle et incréée ». (p. 16)

(2) Exode, XCIV, 12-16.

(3) Sour. XLIV, 16-32.

(4) *Ibid.*, 43-57.

et le Seigneur de vos pères, les anciens ! Mais eux, les Mecquois, sont dans le doute et s'en font un jeu ! » (1) Ils tournent le dos à leur apôtre. C'est un possédé, disent-ils, et — suprême raillerie — ils lui reprochent de n'être qu'un homme instruit par les autres ». (2) Mais courage, Mohammed ; aujourd'hui, ils se moquent de la Résurrection, mais un jour ils goûteront le châtiment. Sourate de menaces qui s'appuie sur l'histoire des ennemis de Moïse, suivie d'une terrible description des supplices de l'Enfer, et qui se termine par une évocation des délices du Paradis. Votre incrédulité, Mecquois idolâtres, n'a plus d'excuse ; toi-même, Mohammed, tu possèdes maintenant un document qui garantit la véracité de « tout cela » ; « cela », (3) c'est-à-dire le Livre de Moïse, le Livre évident, le Livre qui raconte l'histoire de Pharaon ; « cela », c'est-à-dire encore les joies réservées aux croyants et surtout les souffrances qui attendent les idolâtres au jour de la Résurrection. Et quel est donc ce document qui garantit la vérité du Livre de Moïse et la certitude des peines de l'Enfer ? Le rabbin nous le dit. Le Livre de Moïse qui contient les révélations de Yahwé est écrit en hébreu, « mais nous l'avons rendu facile pour ta langue ». (4) Blachère traduit ce verset : « Nous avons facilité (l'intelligence de ces histoires) par ta voix », c'est-à-dire par la voix de Mohammed. Mais réfléchissons un peu : en quoi, l'intelligence de ces histoires aurait-elle été facilitée par la voix de Mohammed ? Nous connaissons indubitablement le processus de ces récits bibliques. Ecrits en hébreu, ils ont été expliqués à Mohammed en arabe, par un juif qui par conséquent connaissait cette langue. Depuis la sourate LXXX, c'est le rabbin de La Mecque qui traduit et explique en arabe, pour Mohammed et les Mecquois, les histoires du Pentateuque et des autres parties de la Bible. En quoi, par sa voix, Mohammed aurait-il rendu plus facile la compréhension de ces récits ? La traduction : « Nous l'avons rendu facile pour ta langue » correspond à une réalité que nous connaissons déjà par la sourate XX, c'est-à-dire nous t'avons facilité l'intelligence du Coran de Moïse en le traduisant dans ta langue, ce qui nous permet de conclure qu'avant la sourate XX, précisément à l'époque de la sourate XLIV, la cinquième de la seconde période mecquoise, le rabbin avait déjà répondu aux objections des Mecquois qui réclamaient un Coran arabe. Ce Coran arabe est déjà écrit et nous y reconnaissons les deux caractères que la sourate XX indiquera plus tard : ce Coran est une reproduction en arabe du Coran hébreu de Moïse, avec insertion de menaces à l'adresse des idolâtres. C'est un Coran arabe comportant des menaces. (5)

Nous trouvons aussi pour la première fois dans la sourate XLIV, un sigle mystérieux :

HÂ-MÎM : Je le jure par le Livre évident.

Ce sigle HÂ-MÎN est une nouveauté. (6) Dans les 51 sourates qui précèdent cette sourate XLIV, nous n'avons rien trouvé de semblable. Par contre, après

(1) Sour. XLIV, 7-8.
(2) *Ibid.*, 13.
(3) Voir plus haut, p. 49, n. 4, sur le pronom *l'*.
(4) *Ibid.*, 58 ; voir aussi LXXXVII, 6 ; XIX, 97.
(5) Sour. XLIV, 43-57 ; XX, 112 : « C'est ainsi que nous avons révélé un Coran arabe, et nous y avons mis des menaces ».
(6) La sourate LXVIII que Nöldeke classe comme dix-neuvième sourate de la première période mecquoise, et qui vient immédiatement après la sourate LXXX, débute

la sourate XLIV, 27 autres sourates commenceront par des sigles similaires :

| Deuxième période | Troisième période | Médine |
|---|---|---|
| Sour. 44 : H.M. | Sour. 32 : E.L.M. | |
| 50 : K. | 41 : H.M. | |
| 20 : T.H. | 45 : H.M. | |
| 26 : T.C.M. | 30 : E.L.M. | |
| 15 : E.L.R. | 11 : E.L.R. | |
| 19 : K.H.Y. | 14 : E.L.R. | |
| 38 : S. | 12 : E.L.R. | Sour. 2 : E.L.M. |
| 36 : Y.S. | 40 : H.M. | 3 : E.L.M. |
| 43 : H.M. | 28 : T.S.M. | |
| 27 : T.S. | 29 : E.L.M. | |
| | 31 : E.L.M. | |
| | 42 : H.M.A.S.K. | |
| | 10 : E.L.R. | |
| | 7 : E.L.M.S. | |
| | 46 : H.M. | |
| | 13 : E.L.R. | |

Pour trouver à ces sigles une signification plausible, les érudits se sont ingéniés à créer un véritable échafaudage d'hypothèses. Les uns voient dans ces lettres des abréviations d'attributs divins ; d'autres, des abréviations de sentences ; d'après d'autres encore, nous aurions dans ces sigles des abréviations de noms propres désignant les possesseurs des premières collections coraniques. Après avoir énuméré toutes ces subtilités, Blachère conclut avec une pointe de mélancolie : « Tout ce qu'il semble plausible de soutenir c'est qu'on a, dans ces sigles, l'abréviation d'une formule pieuse ou d'un appellatif utilisé comme *incipit* propitiatoire et qu'il est vraiment très hasardeux d'y chercher, comme Bauer, un mot évoquant un développement contenu dans la sourate. Tout le reste est inutile jeu d'esprit et les pieux musulmans, qui jugeaient vaines les tentatives de percer ces secrets, étaient sans nul doute les seuls à être sages ». (1)

En somme, depuis Voltaire, la solution de ce *rébus* n'a marqué aucun progrès : « Telle est », lit-on dans le *Dictionnaire philosophique*, à l'article Alcoran, « l'introduction (première sourate), après quoi l'on voit trois lettres A. L. M. qui, selon le savant Sale, ne s'entendent point, puisque chaque commentateur les explique à sa manière ; mais selon la plus commune opinion, elles signifient : *Allâh*, *Latif*, *Maged*, Dieu, la Grâce, la Gloire ». (2)

Tous les érudits qui se sont occupés de ce problème ont ceci de commun qu'ils ont voulu trouver une origine spécifiquement arabe à ces sigles mystérieux. Ils auraient dû s'apercevoir que les premiers commentateurs musulmans ignoraient totalement la valeur de ces sigles, ce qui paraît fort étrange, si ces lettres

bien par un sigle : « Noûn. Je le jure par la plume et par ce que les hommes écrivent », mais la chronologie de cette sourate demeure très imprécise. On n'admet plus guère sur ce point la chronologie de Nöldeke et on est enclin à retarder la composition de cette sourate jusqu'à la seconde période mecquoise.

(1) Blachère, *op. cit.*, t. I, p. 149.

(2) Voltaire, *Œuvres complètes*, éd. 1784, t. XXXVII, p. 138.

désignent des abréviations arabes des attributs d'Allah ou des noms de propriétaires arabes. Comment des Arabes, rédacteurs et premiers commentateurs du Coran auraient-ils pu, à une date si proche des événements, avoir oublié le nom de personnes vivant dans leur milieu et à la même époque ? Cette nescience n'est-elle pas déjà en elle-même une indication pour orienter nos recherches vers une autre direction. On s'est aussi demandé si le caractère tardif de ces sigles qui n'apparaissent pour la première fois que dans la sourate XLIV, n'attesterait pas une influence externe, (1) probablement juive. Ce terme d'influence *externe* est inacceptable. Parler d'influence externe des Juifs sur le Coran, c'est totalement méconnaître les origines de ce Livre religieux — duplicata en langue arabe, du Coran de Moïse. Les Juifs, en effet, n'ont eu à proprement parler aucune influence, surtout externe, ni sur l'Islam, ni sur le Coran. Ce sont eux qui ont fondé l'Islam, religion juive étendue aux Arabes, et le Coran arabe est leur œuvre. Les Juifs sont à l'intérieur même de l'Islam et du Coran. Qu'on les supprime, Islam et Coran deviendront inconcevables. Ceci dit, il nous paraît certain que ces sigles ont été imaginés par le rabbin. Il était, d'ailleurs, en usage chez les Juifs de diviser le texte sacré. C'est ainsi que le Cantique des Lévites (2) était réparti entre six lectures, chaque lecture étant désignée par les lettres initiales de la section. Le Cantique de la Mer Rouge et le chant de Débora (3) étaient transcrits en alternant un carré écrit avec un carré vide (4) pour séparer le texte en tranches à l'usage des offices religieux. Ce qui nous confirme dans l'idée que ces sigles ont été imaginés par le rabbin, conformément aux traditions juives, c'est qu'ils sont tous présentés comme « signes » du Livre évident, (5) du Livre sage, (6) du Livre noble, (7) du Livre de Yahwé, (8) Livre du Seigneur des Mondes, (9) tous qualificatifs qui ne s'appliquent qu'au Livre des Révélations divines. Il y a plus. On remarquera, en effet, qu'on ne trouve aucun sigle avant la sourate XLIV, c'est-à-dire avant la composition par le rabbin d'un Coran arabe. On ne trouve aucun sigle dans les discours personnels du rabbin, (10) ni dans les sourates eschatologiques issues de sa propre imagination. (11) Par ailleurs, on aurait pu s'attendre à rencontrer ces sigles, dans les récits spécifiquement bibliques, concernant Moïse, (12) Abraham, (13) Noé, (14) Lot, (15) Jonas, (16) Mais ces récits inclus dans les sourates LXXIX, LXIX,

(1) BLACHÈRE, *ibid.*, p. 148.
(2) Deut., XXXII.
(3) Juges, V.
(4) Talmud, traité Meghilla ; *éd. cit.*, t. VI, p. 243.
(5) Sour. XLIII, 1 ; XXVII, 1 ; XXVIII, 1 ; XV, 59 ; XII, 59.
(6) Sour. XXXVI, 1 ; X, 1 ; XXXI, 1.
(7) Sour. L, 1.
(8) Sour. XXXII, 1 ; XLV, 1 ; XL, 1 ; XLVI, 1 ; XLI, 1.
(9) *Ibid.*, 31.
(10) Sour. LXXXVII, XCV, XXXXV, LXXIII, CXI, XCIX, LXXXII, LXXXI, LIII, LXXVII, LXXXIX, LXXV.
(11) Sour. LXXXIV, LXXIX, LXXVIII, LXXXVIII, LII, LXX, LV, XXXVII, LXXVI.
(12) Sour. LXXIX, LXIX, XXXVII.
(13) Sour. LI, XXXVII.
(14) Sour. LXXI, LIV, XXXVII.
(15) Sour. XXXVII.
(16) *Ibid.*

XXXVII sont antérieurs à la sourate XLIV dans laquelle, pour la première fois, nous apprenons avec certitude l'existence du Coran arabe. On remarquera encore que la sourate XIX, consacrée à l'histoire de Zacharie et de Marie est précédée des sigles K. H. S. Ces sigles ne peuvent évidemment se référer au Coran hébreu de Moïse, qui ne connaît rien de ces histoires. On note enfin que, contrairement à ce qui se passe dans les autres sourates à sigles, les sigles des sourates XIX et XLII ne sont pas suivis de la mention du Livre.

En réunissant toutes ces observations, on peut conclure que les sigles apparaissent en même temps que le Coran arabe ; qu'ils s'appliquent à des sourates rabbiniques qui débordent par leur contenu le Coran de Moïse (sour. XIX, XLII), dont elles s'inspirent cependant et dont elles reproduisent la doctrine. Qui voudra trouver la solution de ces énigmes devra nécessairement orienter ses recherches vers l'adaptation arabe du Coran de Moïse faite par le rabbin en vue d'amener les Mecquois à la religion d'Israël.

Le sigle de la sourate XLIV :

H. M. Par le Livre Evident

ne serait-il point par lui-même une preuve, qu'à cette époque, le rabbin avait déjà terminé la rédaction de son Coran arabe, annoncé déjà au v. 58 de cette sourate XLIV ?

— La sourate LXXVI, sourate essentiellement eschatologique comme la sourate XLIV qui la suit et que nous venons de lire, pourrait peut-être à la rigueur être invoquée en faveur de l'existence d'un Coran arabe à cette époque :

23. En vérité, nous t'avons envoyé d'en haut le Coran
24. Attends donc avec patience le jugement de ton Seigneur ! N'obéis ni au pécheur ni à l'ingrat parmi eux !
25. Invoque le nom de ton Seigneur à l'aube et au crépuscule.

Tout cela est sérieux ; mais les grands coranisants nous donnent encore ici l'occasion de nous divertir. Profitons de cette bonne aubaine. Après avoir rappelé les souffrances terribles de l'Enfer (1) et les joies du Paradis, (2) qu'il décrira un peu plus loin dans la même sourate en termes terribles et voluptueux, (3) le rabbin remarque que ces joies sont réservées à ceux :

7. Qui étaient fidèles à leurs promesses, qui craignaient le jour dont le mal sera universel
8. qui donnaient la nourriture — pour l'amour du Seigneur — au Pauvre, à l'Orphelin, au Captif (4)

C'est le rabbin qui parle et tous nos lecteurs pensent immédiatement avec raison au devoir de l'aumône recommandé par l'A. T. Les commentateurs nous avertissent cependant que nous sommes dans l'erreur et que nous manquons

(1) Sour. LXXVI, 4.
(2) *Ibid.*, 5.
(3) *Ibid.*, 13-22.
(4) *Ibid.*, 7-8. — Évidemment, le rabbin ne recommande jamais les veuves à la charité du Mecquois, et pour cause !

totalement d'intelligence. Il est dit dans le v. 7 de cette sourate LXXVI, que les joies du Paradis sont réservées à ceux qui accomplissent leurs vœux d'aumône. Le rabbin, depuis sa prédication à La Mecque, insistait sur ce devoir de charité envers le prochain. Mais ces fameux commentateurs l'ont oublié et voici pour la sourate LXXVI, l'explication qu'ils nous proposent et que les traducteurs se croient obligés de reproduire, même s'ils font semblant de ne pas y croire : « Hasan et Housaïn, les fils d''Alî, étant tombés malades, 'Alî et sa femme Fâtima firent le vœu de jeûner pendant trois jours. (1) 'Alî étant sans ressources, Fâtima avait emprunté à un Juif de la farine, dont elle avait fait cinq pains. Mais le premier soir se présenta un pauvre qui demanda à manger : les cinq pains lui furent donnés et la famille d' 'Alî n'eut rien pour se nourrir. Le second soir, le pain préparé fut remis à un orphelin et le troisième soir à un captif. L'ange Gabriel, en révélant cette histoire à Mahomet, célébra la bonne œuvre accomplie par sa famille ». (2) Comme critique historique, on ne fait pas mieux dans le genre ridicule. Mais au fond, c'est très grave : c'est, en effet, sur de pareilles histoires inventées de toutes pièces par des gens qu'on nous recommande comme sérieux, que repose l'Islam moderne, l'Islam des « érudits » musulmans. C'est sur des élucubrations de cette sorte, multipliées à l'indéfini, que les musulmans se prévalent de leur supériorité intellectuelle et prétendent en imposer aux Occidentaux ! C'est lamentable. Ces érudits musulmans continuent leur raisonnement. Puisque « de toute évidence » cette sourate LXXVI mentionne un événement de la vie d''Alî, c'est donc que cette sourate a été révélée à Médine, et révélée par qui, sinon par l'archange Gabriel ? « Il est délicat », reconnaît Blachère « d'assigner à ce texte une place durant la prédication à La Mekke », (3) d'autant plus que la longueur des versets nous rappelle la structure des versets médinois. (4) Les versets 8-31 ou 1-23, 25-31 seraient donc postérieurs à l'hégire d'après certains coranisants. Pour d'autres, seul le verset 24 serait médinois. (5) Ne porte-t-il pas clairement en lui-même la date de son origine ? : « Attends donc avec patience, le jugement de ton Seigneur, et n'obéis pas au pécheur ou à l'incroyant qui est parmi eux ». De qui vraiment veut-on se moquer ? Tous ces tripoteurs et caramboleurs de textes semblent vouloir nous en imposer par toute une série de cabrioles — qui d'ailleurs, ne varient guère — qu'ils cherchent à justifier par un amoncellement de références. Au fond de tout cela, ce qui apparaît avec le plus d'évidence, c'est une affreuse indigence intellectuelle.

Cette sourate LXXVI, qui ne présente dans ses versets aucune scission interne, même du point de vue des rimes, est incontestablement du début de la seconde période mecquoise. Mais fait-elle allusion à l'existence du Coran arabe ? La seule indication que nous possédions est celle du verset 23 :

> Nous avons révélé pour toi le Coran.

(1) L'ineffable MONTET, *op. cit.*, p. 804 nous donne cette précision : « Il s'agit du jeûne pendant la journée ; la nourriture ne peut être prise que pendant la nuit » ; en somme 'Ali et Fâtima faisaient déjà ramadân. C'est vraiment merveilleux !

(2) MONTET, *op. cit.*, p. 804.

(3) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 99.

(4) *Ibid.*, p. 100. Voir plus haut, t. I, p. 77, n. 2.

(5) MONTET, *ibid.*, p. 804.

Ce Coran est-il le Coran arabe ou le Coran hébreu ? L'expression employée ici par le rabbin peut fort bien s'appliquer à l'un ou l'autre de ces Livres et nous ne voulons point nous hasarder à donner des précisions que le texte ne comporte pas. (1)

Il nous faut remonter à la sourate LIV, la première de la seconde période mecquoise, pour rencontrer une remarque intéressante sur le problème qui nous intéresse. Déjà, dans la sourate XLIV, 58, nous avions, comme on s'en souvient, remarqué ce verset : « Nous avons rendu facile pour ta langue ». (2) Ce texte trouvait tout naturellement son explication dans la sourate XX, 112, dans laquelle le rabbin annonçait la composition, faite par lui-même, d'un Coran arabe ; c'est ce Livre arabe qui doit faciliter l'intelligence de « cela », c'est-à-dire du Coran de Moïse. Plus tard, dans la sourate XIX, 97, nous retrouvons un texte absolument identique : « En vérité, Nous l'avons rendu facile dans ta langue », (3) c'est-à-dire, Nous avons rendu facile l'intelligence de la Révélation, en l'expliquant en arabe. Or, cette remarque, se retrouve comme leit-motiv dans la sourate LIV, 17, 22, 32, 40, et comme conclusion des histoires de Noé (9-16), des Adites (18-21), des Thamoudites (23-31) et de Lot (33-39).

Ainsi donc, il a fallu attendre la sourate LIV pour entendre parler d'un Coran arabe. Maintenant ce Livre existe. En l'écrivant, le rabbin n'a eu qu'un but : rendre intelligible aux arabes le Coran de Moïse. Identique dans son fond au Coran hébreu, le Coran arabe est complété par certaines notations sur l'histoire des Adites et des Thamoudites, par des menaces à l'adresse des incroyants.

L'apparition d'un Coran arabe au début de la seconde période mecquoise est un fait qui bouleverse de fond en comble les conceptions des historiens, des traducteurs, des commentateurs sur les origines de l'Islam, et qui nous fait sortir des rêveries maladives et presque hystériques dans lesquelles on s'efforce de nous maintenir depuis des siècles au sujet de Mohammed et de sa pseudo-religion. Aux débauches verbales, l'historien ne peut opposer qu'une seule arme : les textes, non pas n'importe quels textes, mais les textes même des sourates. Cette arme suffit d'ailleurs amplement pour nous faire prendre

(1) La sourate LXXI, 1-29, qui précède immédiatement la sourate LXXVI, ne fait non plus aucune allusion au Coran arabe. Cette sourate est consacrée entièrement à Noé et à sa lutte contre les idolâtres. Les idolâtres ont péri par la volonté de Yahwé. En cela, Mohammed, il y a pour toi un avertissement et un encouragement dans la lutte que tu dois soutenir maintenant contre les incroyants. La sourate XXXVII, ne nous apporte non plus aucune nouvelle précision sur l'existence du Coran arabe. C'est une sourate eschatologique (Enfer, v. 17-38 ; 48-72 ; Paradis, 39-47) et biblique (Noé, 73-80 ; Abraham, 81-122 ; Elie, 123-132 ; Lot, 133-138 ; Jonas, 139-148) qui fait une grande part aux discussions avec les Mecquois (1-17 ; 149-182). Le rabbin ne parle dans cette sourate que du Coran hébreu de Moïse : « Nous avons comblé de nos faveurs Moïse et Aaron... Nous leur avons donné l'Ecriture chargée d'évidence et nous les avons guidés dans la voie droite » (v. 114-118). Remarquons que ces trois sourates LXXVI, LXXI, XXXVII ne comportent aucun sigle initial.

(2) Sour. XLIV, 58.

(3) Blachère traduit, comme il le fera pour XLIV, 58 : « Nous l'avons simplement facilité par ta voix. » Voir plus haut, p. 55, n. 4. Voir aussi sourate LXXXVII, 6. Ce verset ne se rapporte pas à l'intelligence du texte sacré, mais à la facilité pour Mohammed de le retenir par cœur.

conscience de la claire réalité. En prenant pied solidement sur les textes, nous n'aurons aucun effort à formuler nos conclusions qui trouveront dans les pages suivantes d'éclatantes confirmations. Nous n'avons qu'à marcher en terrain plat.

Dans ce chapitre III, nous venons de passer brièvement en revue les sept premières sourates de la seconde période mecquoise et de prime abord — sans même forcer notre attention — cette première lecture nous a permis de faire deux remarques qui sautent aux yeux : l'une concernant les sigles ; la seconde, portant sur l'apparition d'un Coran arabe :

| Sourates (Ordre de Nöldeke) | Sigle | Coran arabe |
|---|---|---|
| LIV | O | Vers. 17, 22, 32, 40 : Nous l'avons rendu facile pour ta langue. |
| XXXVII | O | O |
| LXXI | O | O |
| LXXVI | O | Allusion possible au Coran arabe. |
| XLIV | H. M. | Vers. 58 : Nous l'avons rendu facile pour ta langue. |
| L | K | O |
| XX | T.H. | Vers. 112 : Nous l'avons révélé sous forme de révélation arabe. |

En tenant compte simultanément des sigles et des mentions du Coran arabe, il semble préférable de substituer au classement de Nöldeke, l'ordre suivant : XXXVII, LXXI, L, LXXVI, LIV, XLIV, XX. Nous donnons ainsi la place la plus ancienne aux sourates dépourvues de sigles : XXXVII, LXXI, L, et qui ne font aucune allusion au Coran arabe. Nous les faisons suivre de la sourate LXXVI sans sigle, elle aussi, mais dont un verset peut être interprété en faveur de l'existence du Coran arabe. Cette sourate LXXVI est elle-même suivie de la sourate LIV, sans sigle, mais que nous rapprochons de la sourate XLIV, avec laquelle nous avons noté certaines ressemblances (LIV, 17, 22, 32, 40 = XLIV, 58). Les érudits qui aiment beaucoup ce genre de problème ont toute liberté de nous contredire. Ce n'est pour nous qu'une simple remarque à laquelle nous n'accordons qu'une minime importance. D'autres problèmes beaucoup plus graves doivent retenir notre attention. Nous avons, en effet, rencontré dans la sourate LIV, 17, 22, 32, 40 et dans la sourate XLIV, 58 un petit texte, qui paraît anodin pour les coranisants, puisqu'ils le mentionnent à peine, et qui nous paraît à nous, d'une importance exceptionnelle. Ce petit texte, nous le connaissons bien maintenant : « Nous l'avons rendu facile pour ta langue ». Pour le comprendre dans sa pleine réalité, il serait peut-être bon de faire un peu d'analyse grammaticale :

*Sujet : Nous.* — Qui représente ce *Nous?* Les pages précédentes nous ont appris à connaître ce personnage. Il s'agit

d'un rabbin, du rabbin instructeur de Mohammed, du rabbin prédicateur à la Mecque. Le rabbin nous dira plus tard, d'une façon explicite, dans la sourate XV, 86-87, qu'il a lui-même composé le Coran arabe.

*Verbe : avons rendu facile pour ta langue* (sour. LIV, XLIV) ou comme le dit clairement la sourate XX, 112 : *Nous l'avons révélé sous forme de révélation arabe.* Nous sommes donc avertis que le rabbin vient de faire une opération littéraire. Il a donné à « cela » une forme arabe.

*Complément direct :* Le rabbin donna une forme arabe à quoi? Réponse : *à cela.* (1) Et qu'est-ce que *cela? Cela* représente un Livre. Ce n'est pas à un vase, à une poterie, ou toute autre chose de semblable, que le rabbin a donné une forme arabe. Il a donné une forme arabe à un Livre, pour en faciliter, dit-il, l'intelligence. Et quel est ce Livre qui dans sa forme originale était inintelligible et qui devient facile à comprendre dans la forme arabe? C'est le Coran hébreu de Moïse, dont il est largement question dans la sourate XX, 9-98, dans la sourate XLIV, 16-32, dans la sourate LIV, 9-16 ; 33-39.

*Reconstitution de la phrase :* moi, rabbin, ai traduit de l'hébreu en arabe, le Coran de Moïse pour le rendre compréhensible aux Arabes.

Réfléchissons bien sur cette phrase, et pour rendre, nos conclusions claires et intelligibles, procédons lentement, par ordre et sous forme de conclusion :

## 3. — CONCLUSION

*a)* Le Coran arabe a été composé par un juif. — Tout ce qu'on nous raconte sur l'inspiration divine du Coran arabe ou sur la vocation prophétique de Mohammed n'est que rêverie et mensonge, et pire que cela : ineptie. Il nous faudrait une bibliothèque entière pour relater simplement ces *cumuli* d'aberrations insanes ! Pour la juste exaspération de nos lecteurs, un seul texte suffira parmi les milliers d'autres : « Mahomet, au début de son apostolat, n'espérait pas que *l'Ecriture lui fût dévolue* (Coran, 28, 86). Il n'avait pas conscience d'avoir nourri des vœux hardis : devenir le Prophète de son peuple et donner aux Arabes une Écriture Sainte comme Juifs et Chrétiens en possédaient une. Quand il entendit pour la première fois la voix de l'ange lui dire à l'oreille les paroles célestes, ce fut pour lui un miracle inattendu et inconcevable. Toute la certitude de sa vocation, la foi qui le soutint malgré les railleries et les persécutions et le fit provoquer avec un tranquille courage les hommes et les démons pour élaborer cet autre miracle, le Coran, tout cela provient de cet instant de surprise que nous connaissons si bien d'après les expériences des prophètes, des médiums et des extatiques.

Il n'était *conscient* d'aucune intention marquée. Est-ce à dire qu'il n'en

(1) Voir plus haut, p. 85.

avait pas ? Aucunement. Le souffle de l'inspiration ne s'élève pas dans le vide absolu. Il utilise le matériel amassé par l'âme, qu'il soit sensible sur le moment ou qu'il soit caché dans les profondeurs du subconscient. C'est pourquoi l'inspiration, qui semble si indépendante de tous vœux et de toute attente personnels, est généralement déterminée, dans la forme où elle se manifeste, par les conceptions régnant dans l'ambiance. S'il est normal qu'elle prenne la forme d'une possession, par laquelle l'esprit parle par la bouche d'un médium, alors on voit naître le nouveau prophète sous les traits d'un possédé ». (1)

*b)* Écrit par un rabbin, le Coran arabe était achevé au début de la seconde période mecquoise. Il était, à cette époque, couché sur le papier *ne varietur*. Tout ce qu'on a dit sur la transmission orale du « Coran », n'a aucun sens historique. Des affirmations, comme celle de Gaudefroy-Demombynes, sont absolument en dehors du réel : « Il ne semble pas », dit-il, « que durant la vie du Prophète, personne ait tenté autre chose que l'assemblage d'une partie de la révélation : il n'y eut aucune collection complète des versets du Livre saint, ni essai suivi de les grouper sous une forme rationnelle ; on recula sans doute, devant les difficultés matérielles de l'exécution ». (2)

Abd el-Jalil n'a pu se dégager non plus des erreurs traditionnelles : « Le Livre sacré de l'Islam se présente comme la Parole même de Dieu, transmise textuellement par Mahomet. Parole Incréée, dira la théologie orthodoxe ; et elle ajoutera qu'il ne faut entendre par là rien de semblable aux choses humaines ni non plus quelque chose que l'on puisse bien déterminer : il ne s'agit ni de sons ni d'articulations, ni non plus d'un comment quelconque *(bilâ kayfiyah)*.

En tous cas le texte que nous avons est écrit dans un langage humain dont la valeur littéraire peut être l'objet de nos études sans pour cela mettre en cause la valeur divine enseignée par les Musulmans. Transmis par fragments durant les 23 ans de prédication de Mahomet, les versets du Coran étaient transcrits par des secrétaires bénévoles ou désignés par le Prophète». (3)

Ce n'est pas à Médine que le « Coran » sera fixé, c'est à La Mecque qu'il est rédigé et achevé par un rabbin.

*c)* Ce Coran arabe n'est pas une nouveauté. C'est, comme le dit rabbin, une adaptation arabe du Coran de Moïse. Ce Coran arabe, en soi, n'a rien de sacré. Ni Allah, ni Mohammed n'y ont la moindre part.

Nous allons retrouver bientôt toutes ces conclusions. Nous ne faisons aucune apologie, nous ne commettons aucune faute de partialité, nous lisons des textes. Si nos assertions choquent les musulmans et les coranisants, ces derniers n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Pourquoi depuis toujours ont-ils tellement méprisé leurs lecteurs en leur servant, à chaque page de leurs livres savants, les pires absurdités qu'il est possible d'imaginer. Tout a une fin. Les

(1) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 94-95.
(2) GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Les Institutions musulmanes*, Paris, 1946, p. 65, etc. etc. etc. etc. Ce ne sont pas des erreurs qu'il faut relever, c'est une mentalité qu'il faut réformer, une méthode qu'il faut changer pour pouvoir aborder en pleine santé le problème des origines de l'Islam.
(3) ABD-EL-JALIL, *Brève histoire de la Littérature arabe*, p. 72.

réactions seront vives, nous le savons. On nous attaquera sur un point diacritique, sur une inexactitude de traduction ; on accumulera les références et les diversions. C'est sur le fond lui-même que nous attendons le jugement de nos censeurs. Mais ce fond lui-même, nous ne l'avons pas encore atteint : ce Coran arabe, rédigé et achevé à l'aube de la seconde période mecquoise, par le rabbin, maître de Mohammed, est-il identique au livre qu'on nous présente aujourd'hui comme Coran ? On peut dès maintenant commencer à en douter. Comment, en effet, ce Livre complètement achevé, à la sourate LIV, pourrait-il être identique à un Livre qui ne sera achevé qu'après les événements de Médine ?

CHAPITRE IV

# CIRCUIT TOURISTIQUE DU CORAN : DU SINAÏ A LA MECQUE

## I. — LE CORAN HÉBREU VIENT DE YAHWÉ

Pour les Juifs, l'inspiration divine de la *tora* était un dogme reçu. « Celui qui dit que la *tora* n'est pas venue du ciel n'a pas de part dans le monde à venir ». (1) Spécialement chaque mot du Pentateuque était tenu pour verbalement inspiré. « Celui qui méprise la parole de l'Éternel » (Nombres, 14, 31). Ceci vise l'homme qui prétend que la *tora* n'est pas d'origine céleste. (2) « Même si quelqu'un reconnaît cette origine céleste de la *tora* en en exceptant un seul mot, qui (béni soit le Saint Unique) n'aurait pas été prononcé par Moïse, celui-là ne parle pas suivant son gré personnel ». (3) Nous ne pouvons par conséquent pas nous étonner que le rabbin de La Mecque enseigne comme un dogme sacré que le Coran hébreu est une œuvre divine, révélée par Yahwé lui-même. Il n'y a qu'un Livre : c'est la Bible. Cette œuvre, seule, est divine. Si le Coran arabe est divin, c'est uniquement en raison de sa conformité avec la Bible. Parce qu'il est conforme à l'A. T., le Coran arabe participera comme nous l'avons dit, aux mêmes attributs que le Coran hébreu, ce qui provoquera les pires illusions dans les cerveaux incultes des Arabes : « Nous avons envoyé d'en haut un Livre contenant notre Édification. Eh quoi ! ne comprendrez-vous point ? » (4) « Béni soit Celui qui a envoyé d'en haut la Distinction à son serviteur pour qu'il puisse être dans le monde un avertisseur ». (5) « Celui qui l'a fait descendre d'en haut (le Livre), c'est Celui qui connaît les secrets des cieux et de la terre. En vérité, il est Pardonneur et Miséricordieux ». (6) Je vous le répète et je vous le répèterai sans cesse, « la Révélation du Livre vient

(1) Talmud, Sanhédrin, ch. I ; *éd. cit.*, t. XI, p. 39 : « Tous les Israélites ont part à la vie future... Voici ceux qui n'ont pas de part à la vie future : celui qui prétend que la résurrection des morts n'est pas énoncée dans la Bible ou que la Loi n'émane pas du ciel ou l'épicurien ».

(2) *Ibid.*, p. 42. — « Qorah s'écria : « La Loi n'a pas été révélée par le Ciel ; Moïse n'est pas Prophète, ni Aaron grand prêtre. Sur quoi, Moïse répliqua aussitôt : Maître de l'Univers, si le sol en cet endroit avait une ouverture existant là dès l'origine de la Création, c'est bien, sinon, qu'elle soit créée d'à présent (en manifestation de ta puissance), comme il est dit (Nombres XVI, 30) : L'Eternel créa un phénomène ».

(3) Cohen (A)., *op. cit.*, p. 197.

(4) Sour. XXI, 10.

(5) Sour. XXV, 1. L'avertisseur désigne ici Moïse et non point Mohammed.

(6) *Ibid.*, 7.

de Yahwé, le Puissant, le Sage ». (1) C'est un des signes de la miséricorde divine, comme le sont la création de l'homme, la création des animaux, la succession du jour et de la nuit ». (2) « Yahwé efface ce qu'Il veut ou le confirme; c'est auprès de Lui qu'est la mère du Livre », (3) c'est-à-dire que le Coran hébreu, le seul Livre original des révélations divines, est en Dieu comme dans sa source. C'est l'enseignement même du Talmud. En lui-même le Coran arabe n'est pas divin ; s'il est divin, si on peut dire qu'il contient des révélations divines, ce ne peut être qu'en raison de sa conformité avec son modèle. (4) Oublier le modèle et déclarer le Coran livre sacré, c'est la plus grande des aberrations. C'est comme si l'on voulait expliquer la naissance d'un enfant, sans mentionner sa mère.

## 2. — LE LIVRE A ÉTÉ DONNÉ A MOÏSE

Nous connaissons sur ce point les récits de l'Exode, les paroles adressées par Yahwé à Moïse, le code inscrit sur les tables de la Loi. Le Talmud en tire ces conclusions : « Selon R. Josué ben Levi, la Bible, la Mischna, le Talmud (lui-même) et l'Exégèse, même ce que l'élève perspicace enseignera un jour en présence de son Maître, tout cela a été dit à Moïse sur le mont Sinaï. Quel verset y fait allusion ? Celui-ci (Ecclésiaste, I, 11) : *Y a-t-il une chose dont on puisse dire qu'elle est neuve ?* etc. La fin de ce verset lui répondra, en le continuant : « *Elle a existé de tout temps* » ; (5) le rabbin de La Mecque, évidemment, n'a pas d'autre opinion. C'est à Moïse et seulement à Moïse que Dieu a révélé le Livre, Direction pour l'humanité, le seul Livre religieux révélé au monde par Yahwé.

114. Nous avons comblé de Nos faveurs Moïse et Aaron
115. Nous les avons, eux et leur peuple, sauvés du malheur extrême
116. Nous les assistâmes et ils furent vainqueurs.
117. Et Nous leur avons donné le Livre chargé d'Evidence. (6)

Le Livre évident, le *Kitab moubine*, désigne donc explicitement le Livre révélé par Yahwé à Moïse et Aaron, sur le Mont Sinaï, et comme cette révélation de Yahwé est unique et valable pour tous les temps, s'il existe un jour un

(1) Sour. XXXII, 1 ; XLI, 1 ; XLV, 1 ; XL, 1 ; XXXIX, 1, 2, 3 ; XLII, 16 ; X, 38 ; XXXV, 26 ; XLVI, 1, 9 ; VI, 88. Toutes ces sourates appartiennent à la troisième période mecquoise.

(2) Sour. XLV, 2-4.

(3) Sour. XIII, 39 ; VI, 92 ; XLIII, 5.

(4) Sour. XI, 20 : « ...Et qu'un témoin de sa part lui récite ayant devant lui le Livre de Moïse comme modèle et comme preuve de la Miséricorde divine » ; « Mais avant celui-ci (Coran arabe), il y avait le Livre de Moïse, un modèle et une preuve de la Miséricorde divine. *Et c'est un Livre* (le Coran hébreu) *confirmant l'autre* (le Coran arabe) ».

(5) Talmud, traité Pea ; *éd. cit.*, t. II, p. 37 ; *ibid.* : « R. Zeira au nom de Samuel recommande de ne rien déduire (par analogie) ni des règles doctrinales *(halakha* du Sinaï ou *Mischna)*, ni des légendes *(Aggada)*, ni des enseignements traditionnels *(Tossefta,* braïtha), mais des talmudistes ». Nous mettons ici cette note pour les historiens des rites musulmans ; voir traité des Berakhot ( Talmud de Babylone) ch. I ; *ibid.*, t. I, p. 37.

(6) Sour. XXXVII, 114-117.

Coran arabe, ce Coran arabe ne sera obligatoirement qu'un duplicata du seul Coran original, le Coran de Moïse. En plus de 15 sourates, nous trouvons clairement exposé ce point capital de l'histoire religieuse juive : « Nous donnâmes le Livre à Moïse ». (1) « Nous avons donné à Moïse et à Aaron la Distinction, une lumière et un avertissement pour ceux qui craignent Dieu ». (2) Et les textes se succèdent qui réaffirment pour Mohammed et les Mecquois que Moïse a été choisi par Dieu pour être le seul dépositaire de la pensée divine. (3) « Nous avons donné le Livre à Moïse, *complet* pour celui qui fait le bien (Ce Livre) est décision *pour tout*, guide et miséricorde ». (4)

La *Tora* n'a été révélée qu'au seul Moïse. Tout a été dit par lui. Après lui, il n'y a plus rien à dire. Le Coran hébreu est complet. (5) Que de réflexions ne pourrait-on faire sur cette insistance du rabbin à soutenir que Yahwé n'a confié ses secrets qu'à Moïse ! Pour l'auteur du Coran arabe, il existe une révélation de Dieu à l'humanité ! Dieu a vraiment parlé au monde. Pareille conception est exclusivement juive. Et c'est un hébreu, qu'il a choisi pour recueillir sa pensée, codifier sa parole : Moïse. Peut-on s'imaginer un Arabe faisant ainsi l'apologie du grand Patriarche d'Israël ? Par ailleurs, la révélation de Jésus, aux yeux des Juifs, ne compte pour rien dans l'histoire religieuse du monde. Jésus a trahi Moïse, en introduisant dans le monde un nouveau genre d'idolâtrie ! Entre Dieu et les hommes, il n'y a jamais eu qu'un seul intermédiaire : Moïse, et le Dieu qui lui a fait ses révélations s'appelle Yahwé. Comme tout est clair dans le « Coran », quand on a compris que l'origine de l'Islam est véritablement une entreprise juive avec un rabbin comme chef de file et comme gérant un Arabe, qui a quitté ses idoles pour adopter le Dieu des Juifs.

## 3. — MOÏSE CONFIE LE CORAN AUX HÉBREUX ET AUX JUIFS

Yahwé dit : « Je vais conclure avec toi une alliance. Au vu de tout ton peuple, j'accomplirai des merveilles comme il n'en a été fait dans aucun pays ni aucune nation. Le peuple qui t'entoure verra ce dont Yahwé est capable, car c'est une chose redoutable ce que je vais faire par toi ». (6)

Ce texte qui consacre l'alliance de Yahwé avec le peuple de Moïse mettait les Hébreux sur un piédestal. Aucun peuple n'avait jamais été le bénéficiaire d'une pareille alliance. Moïse faisait contracter à ses tribus un mariage divin et avec quel héritage en perspective : « Jusqu'à présent, vous étiez (Hébreux) les esclaves du Pharaon ; désormais vous serez les esclaves de l'Éternel ». (7) « Vous garderez mes prescriptions et les mettrez en pratique. Je suis Yahwé. Vous ne profanerez point mon saint nom, afin que je sois sanctifié au milieu

(1) Sour. XXIII, 51.
(2) Sour. XXI, 49.
(3) Sour. XXV, 37 ; XVII, 2 ; XLI, 45 ; XI, 112 ; XL, 56 ; XXVIII, 43.
(4) Sour. VI, 11.
(5) Sour. XXI, 52 : « Nous avions déjà donné auparavant à Abraham sa direction droite, parce que Nous le connaissions ».
(6) Exode, XXXIV, 10.
(7) Talmud, traité Pesahim, ch. V, 6 ; *éd. cit.*, t. V, p. 76 ; voir aussi *ibid.*, traité des Berakhot (Talmud de Babylone) ch. I, *ibid.*, t. I, p. 241.

des enfants d'Israël, moi, Yahwé qui vous sanctifie. Moi qui vous ai fait sortir du pays d'Égypte afin d'être votre Dieu, je suis Yahwé ». (1) D'après le Talmud de Babylone, Moïse aurait demandé trois choses à son Dieu, choses qui lui furent accordées : 1. — Il a demandé que la Providence réside au sein d'Israël, ce qui fut accordé, ainsi qu'il est dit dans l'Exode, XXXIII, 16,: « *N'est-ce pas pendant que tu nous accompagnes*, etc. — 2. — Il a demandé qu'elle réside sur *Israël seul*, comme il est dit : Et nous *sommes tombés moi et mon peuple (ibid)*.— 3. — Il a voulu connaître la raison des actions divines, et cette demande fut accordée également. Il est dit *(ibid.*, 13) : *Fais-moi connaître tes voies* ». (2) Ce n'est pas seulement dans sa marche à travers le désert que Yahwé accompagnera le peuple d'Israël. Yahwé sera avec les Juifs jusqu'à la fin des temps !

Heureux es-tu, ô Israël !
Qui est, comme toi, peuple vainqueur ?
Et Yahwé est le bouclier qui te secourt
Et l'épée en marche qui te mène au triomphe.
Tes ennemis voudront te corrompre
mais toi, tu fouleras leurs dos. (3)

« Yahwé a obtenu de toi aujourd'hui cette déclaration, que tu seras son peuple propre, comme Il te l'a dit (mais à la condition de garder ses commandements) ; il t'élèverait alors au-dessus de toutes les nations, ainsi qu'il l'a fait, en l'honneur, en renom et en gloire, et tu serais un peuple consacré à Yahwé, ainsi qu'il te l'a dit ». (4) « Il n'y a qu'un peuple sage et avisé ; c'est cette grande nation ! Quelle est, en effet, la grande nation dont les dieux se fassent aussi proches que Yahwé, notre Dieu, l'est pour nous chaque fois que nous L'invoquons ? Et quelle est la grande nation dont les lois et coutumes soient aussi justes que cette Loi que je vous présente aujourd'hui ? » (5)

Ce sont ces textes, et bien d'autres encore, toute la Bible, qu'il faut lire et longuement méditer pour comprendre l'âme d'Israël, gonflée des sentiments de sa grandeur, de ses prérogatives uniques, de la pérennité de sa mission.

Naturellement, c'est ce même esprit que nous trouvons dans le Talmud. Celui qui ne verrait dans ce livre qu'un recueil de prescriptions indéfinies, minutieuses et apparemment ridicules, ne comprendrait rien à l'âme même du Talmud. Ces prescriptions ont pour but essentiel de garder pur et intact le cœur des Juifs ; d'exalter de cette façon le peuple d'Israël qui seul a mérité la révélation de Yahwé et qui seul a reçu mission de la faire connaître au monde. Les autres peuples, les *Goïm*, ne valent rien. Israël a reçu seul la direction du

(1) Lévitique, XXII, 31-33.
(2) Talmud de Babylone, traité des Berakhot, ch. I, *ibid.*, t. I, p. 246.
(3) Deut., XXXIII, 29.
(4) *Ibid.*, XXVI, 18-19.
(5) *Ibid.*, IV, 6-8 ; I Chroniques, XVII, 21-22 : « Y a-t-il, comme Israël ton peuple, un autre peuple sur la terre qu'un Dieu soit allé racheter pour en faire son peuple, pour t'assurer un grand et redoutable Nom, en chassant des nations devant ton peuple que tu as racheté d'Egypte ? Tu t'es donné à jamais pour peuple Israël ton peuple, et toi Yahwé tu es devenu son Dieu ».

monde. Les Juifs doivent éviter de se souiller en fréquentant les hommes qui ne croient pas à la révélation mosaïque. « L'on n'aura pas de relations avec les filles des païens. Dans sept passages bibliques, dit R. Eliezer, on confirme la défense de s'allier aux païens, dite explicitement au Deut. VII, 3 ». (Talmud, traité Schabbath, *éd. cit.*, t. IV, p. 20). Le Talmud s'attache à réglementer le boycottage des non-Juifs : défense de louer une maison ou un champ aux païens ; on ne logera pas chez eux ; on ne conservera pas de gros bétail provenant de ces païens ; les femmes ne se feront jamais accoucher par des sages-femmes non juives. Quand un Juif marche avec un païen, le païen se mettra à gauche ; en montagne, il se tiendra en dessus.

Les prescriptions du Talmud sont moins faites pour guider les individus que pour protéger la race. Aucun peuple n'a été autant que les Juifs opposé au brassage des races. Jésus a bousculé ces conceptions individualistes.

Il n'y a qu'Israël qui ait fait alliance avec Dieu. Il n'y a qu'Israël qui soit le Peuple Élu de Dieu. Israël seul a les promesses de la grande victoire. « Voici que les nations (étrangères) sont comme la goutte suspendue à un seau; elles sont réputées comme la poussière dans la balance... ». Toutes les nations sont devant lui comme néant. Il les compte pour rien et vanité, déclarait Isaïe. (1) Seul, Israël a trouvé grâce devant Yahwé.

Fils de Sion, tressaillez d'allégresse
réjouissez-vous en Yahwé, votre Dieu !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Vous saurez ainsi que je suis au milieu d'Israël !
que je suis Yahwé, votre Dieu et sans égal.
Mon peuple ne connaîtra plus la honte, jamais ! (2)

Nous sommes au VII^e siècle, à La Mecque. Depuis des siècles, un grand frisson traverse l'histoire d'Israël. Depuis Moïse, des ondes de légitime orgueil, de foi, d'allégresse dans l'adversité, de sécurité pour l'avenir pénètrent le peuple juif. Il n'y a point de peuple pareil à lui ! Il n'y a qu'un Dieu et c'est le Dieu d'Israël. Il n'y a qu'un Livre et c'est le Livre de Moïse. Il n'y a qu'une race élue et c'est le peuple juif. La vérité est à lui ; la puissance est dans son Dieu, seul créateur du ciel et de la terre et c'est aux Juifs que Moïse a remis le message divin. Le rabbin en éprouve un grand sentiment de fierté : « Nous avons donné le Livre à Moïse et Nous en avons fait une Direction pour les enfants d'Israël, en leur disant : « Ne prenez pas d'autre patron que moi ! » (3) C'est aux enfants d'Israël aussi que nous avons remis la Terre Promise. (4) Ce sont les enfants d'Israël qui ont reçu l'assurance de la vie éternelle. (5) « Quant

(1) Isaïe, XL, 12.
(2) Joël, II, 23-27.
(3) Sour. XVII, 2.
(4) *Ibid.*, 106.
(5) *Ibid.*

à toi (Mohammed) nous ne t'avons envoyé que pour annoncer la bonne nouvelle et pour avertir », (1) non pas la bonne nouvelle de l'Islam, mais la seule bonne nouvelle qui existe : le message mosaïque. « C'est aux enfants d'Israël », fait dire encore le rabbin à Yahwé, « que nous avons apporté le Coran, et la Sagesse, et la Prophétie. Et nous les avons approvisionnés de choses excellentes, et *nous les préférâmes à tous les autres peuples* ». (2) « C'est à Moïse que nous avons donné la Direction et nous avons fait hériter les enfants d'Israël du Coran » ; (3) contrairement aux Mecquois, les Juifs croient au Livre. (4) Quels sont donc les heureux de la terre, les hommes promis à la félicité éternelle ? C'est la descendance d'Isaac et de Jacob, auxquels nous avons donné la Prophétie et le Coran ! (5) Mohammed, si tu es dans le doute au sujet des plaies d'Égypte, ce sont les enfants d'Israël, qu'il faut interroger. (6) Ils connaissent le Livre. N'est-ce pas un signe que les savants d'Israël aient connaissance du Livre de Yahwé. (7)

Et tout cela est écrit, proclamé dans les sourates mecquoises ! L'orateur psalmodie ses convictions enracinées dans les profondeurs séculaires de l'histoire d'Israël. C'est toute l'âme d'Israël qu'exhale ce prédicateur dans des exhortations magnifiques et poignantes. Entendons-le s'adresser aux Mecquois idolâtres et au petit groupe de convertis qui entourent Mohammed ! Écoutons-le. Jamais on n'avait entendu un orateur si puissant. Ce ne sont plus des paroles en l'air qu'il récite avec flamme. Il n'a rien d'un poète du désert, ni d'un courtisan. C'est la grande histoire de l'humanité qu'il raconte à des gens qui n'en connaissent rien. Jamais on n'avait entendu un orateur s'exprimant en une langue si prenante ! une langue de susurrement et d'emprise ! Ecoutons-le : Yahwé, dit-il, a parlé à Moïse. Il n'a parlé qu'à Moïse ! Moïse, Moïse, monte sur le Sinaï. Je vais te raconter des choses surprenantes. Et voici que Yahwé raconte à Moïse sa propre vie divine, qu'il lui dicte ses commandements ! Et ce n'est pas tout. Yahwé propose de faire un pacte avec Moïse, un pacte qui liera Israël à son Dieu pour l'éternité. Moïse est devenu le confident et le porte-parole de Dieu. C'est pour toujours que Dieu a fait alliance avec son peuple, avec son peuple, seul. C'est Israël que Yahwé a préféré à toutes les nations. Ce n'est pas aux tribus arabes qu'il a dévoilé sa vie intime ; ce n'est pas avec les Arabes qu'il a scellé son éternelle alliance. Ce ne sont pas les Arabes qu'il a placés au-dessus de tous les autres peuples. Israël seul est le peuple choisi. En face d'Israël, les autres nations ne sont que poussiére et néant. C'est à Israël, au seul Israël que Yahwé a donné le Livre, un Coran de direction, d'avertissement et de miséricorde. Ah, qu'Israël est grand par ses privilèges divins : c'est sur nous seuls que Yahwé, l'Unique, le Créateur du Ciel et de la Terre, a jeté un jour et pour toujours son regard de bienveillance.

Quel est cet orateur ? A ses connaissances bibliques, à son accent de convic-

(1) *Ibid.*
(2) Sour. XLV, 15.
(3) Sour. XL, 56.
(4) Sour. XXVIII, 52.
(5) Sour. XXIX, 26.
(6) Sour. XVII, 103.
(7) Sour. XXVI, 197.

tion, à son orgueil national, nous l'avons reconnu. Il n'y a qu'un Juif pour magnifier en pareils termes le peuple d'Israël, pour le placer en tête de toutes les nations, pour faire des Juifs le centre de l'Univers, pour présenter le judaïsme comme la seule porte de salut, pour proclamer que les Juifs seuls sont les dépositaires et les connaisseurs du Coran de Moïse, pour déclarer qu'Israël seul est lié à Dieu par un pacte sans limite ! Et tout cela est dit dans les sourates mecquoises qui figurent, en arabe, parmi les plus belles pages de la littérature et de la piété juives.

## 4. — ET LE RABBIN DE LA MECQUE CONFIE A MOHAMMED LE CORAN DE MOÏSE SOUS FORME DE CORAN ARABE

Le Coran suit son chemin. Il était descendu un jour sur le Mont Sinaï. L'ange de Dieu l'avait remis à Moïse et Moïse le remit aux Hébreux et les Hébreux le confièrent aux Juifs qui depuis des siècles le gardent jalousement. Où va-t-il aller maintenant, ce Coran de Moïse, confié à la descendance de Jacob ? Quelle voie va-t-il prendre ? Il ne pourra jamais prendre qu'une voie de conquête et de victoire. Israël n'abandonnera jamais ses privilèges. Il doit demeurer le Peuple Elu de Dieu. Son Coran est Unique. Il n'y en aura jamais d'autre. Il ne peut pas y en avoir d'autre. Yahwé n'a parlé qu'une fois à l'humanité. Si le Coran doit poursuivre sa route, ce ne peut être pour changer de domicile ! Israël, seul, a reçu de Yahwé pour le seul Coran qui existera jamais, une concession à perpétuité. Personne ne pourra jamais effacer de l'histoire religieuse de l'humanité le fait que Yahwé ait choisi le peuple d'Israël, le peuple hébreu, le Patriarche Moïse comme seul confident de ses secrètes pensées. Si le Coran doit poursuivre sa route, ce n'est, certes pas, pour déserter le peuple juif ; mais nécessairement pour étendre ses conquêtes et amener vers Israël les *Goïm*, les Nations qui comprendront par expérience que le salut et la vérité sont dans le giron d'Israël. La religion juive ne peut être qu'adductrice et conquérante. Quand les Juifs élargissent leurs frontières, ce ne peut être pour se dissoudre dans d'autres races qu'ils jugeront toujours comme races minimes, parce qu'elles n'ont pas reçu le don de Dieu ; Israël, parce qu'il a reçu — et lui seul — sur le Mont Sinaï le monopole de la vérité divine, doit rester lui-même, s'il veut continuer la mission que Yahwé lui a confiée depuis Moïse. Israël n'est pas un peuple qui se renonce. Partout où il se trouve, il est comme ramassé sur lui-même, en lui-même. Quand il sort de lui-même, ce n'est jamais pour se perdre dans la masse ; il sort pour pénétrer, pour s'immiscer et s'incruster. Israël ne peut être, à cause des privilèges qui l'enrichissent depuis des siècles, qu'une race de conquête.

Il n'y a qu'un Peuple Elu et de même qu'aux yeux des Juifs il n'y aura jamais deux Peuples Elus, il n'y aura jamais non plus deux Corans.

Un Juif a rêvé de la conquête religieuse de l'Arabie. L'Arabie est idolâtre. Ce n'est pas l'Arabie qui doit conquérir la nation juive. L'erreur ne conquiert pas la vérité. On pourrait s'étonner que toute l'initiative, dans ce mouvement mecquois, soit entre les mains du rabbin. Comment pourrait-il en être autrement ? Israël est Unique. Son Dieu est Unique. Son Livre est Unique. Israël

est Tout. Aucune nation étrangère ne peut rien contre lui. Par ses privilèges, Israël a pouvoir sur toute l'humanité. Peut-on s'imaginer le contraire ? Peut-on concevoir les Arabes de cette époque, montant à l'assaut du judaïsme? Voici des Arabes qui ne forment ni un peuple ni une nation, qui vivent disséminés, n'ayant qu'une organisation sociale et politique toute rudimentaire ; des Arabes éloignés de toute culture intellectuelle, scientifique et artistique, auxquels la nature et Dieu n'ont donné à peine d'autres dons que l'existence. Et ces Arabes auraient eu l'idée de conquérir la nation juive! Dans quel but ? Pour lui imposer leur littérature ? Ils n'en ont point ; pour lui imposer leur art ? Il n'en a pas et n'en aura jamais ! Son art ne sera jamais qu'un prêt consenti par d'autres peuples. Pourraient-ils, ces Arabes, communiquer leur morale aux Juifs ? Pas davantage ; leur morale n'est faite que de sauvages instincts. Les Arabes n'ont rien à donner, parce qu'ils ne possèdent rien. Israël, au contraire, est riche de la richesse même de Yahwé. Il est riche de ses conquêtes, riche de ses traditions. Il est riche, surtout, de ses Livres. Ayant tout reçu, il a tout à donner.

C'est à Mohammed, tout d'abord, que le rabbin fait connaître le Coran hébreu. Te rappelles-tu, Mohammed, le temps où je t'ai rencontré pour la première fois : tu étais encore polythéiste et idolâtre. Tu n'avais aucune idée de l'existence d'un Dieu Unique. Tu ne connaissais pas notre Livre, révélé à Moïse par Yahwé lui-même. Tu vivais dans l'ignorance. Répète-le aujourd'hui à tes compatriotes pour leur montrer que le Livre dont tu leur parles, ce n'est pas toi qui l'a inventé : « Il y eut un temps où tu ne pouvais pas réciter de Livre, ni en écrire un de ta droite ». (1) « Tu ne connaissais ni le Livre ni la Foi », (2) « Dis-leur (aux idolâtres) : Si Yahwé avait voulu, je ne vous l'aurais jamais récité ; et je ne vous en aurais pas instruits. J'ai habité longtemps parmi vous avant cela », (3) c'est-à-dire avant de savoir qu'Israël possédait un Livre dicté par Dieu.

Ce Livre hébreu, qui l'a révélé à Mohammed ? Allah ? Il faudrait qu'Allah soit complètement « enjuivé » pour n'insuffler à Mohammed que le monothéisme juif, des histoires juives, bibliques et talmudiques. On n'a pas besoin d'Allah pour la judaïsation de Mohammed et des Mecquois ! Le rabbin seul suffisait pour cette besogne. C'est le rabbin qui révéla à Mohammed le Coran de Moïse. C'est le rabbin et personne d'autre — même pas Allah ! — qui se chargea d'adapter de l'hébreu en arabe ce Coran de Moïse pour judaïser plus facilement les Mecquois idolâtres. Pendant des années, en effet, le Juif avait raconté à son élève Mohammed les histoires contenues dans le Coran hébreu. Appuyé sur ces histoires, il lui avait inculqué, à force de le répéter, que Dieu est Unique et que les ennemis de ce Dieu Unique, c'est-à-dire tous les idolâtres de la terre, finissent partout et toujours de la façon la plus misérable, si ce n'est ici-bas, du moins dans l'autre monde. En toute bonne foi, Mohammed avait cru à cet enseignement oral du rabbin et il s'était converti au judaïsme. Les leçons parlées du rabbin avaient suffi à Mohammed, si peu exigeant en motifs de crédibilité. Il n'y avait pas encore de Coran arabe que déjà le nouveau converti se faisait

(1) Sour. XXIX, 47.
(2) Sour. XLII, 52.
(3) Sour. X, 17.

parmi ses compatriotes, l'apôtre du Dieu des Juifs. Si Mohammed avait été seul, s'il avait suffi au rabbin d'avoir un seul converti, il n'y aurait jamais eu de Coran arabe. Pareil livre aurait été inutile, puisque, sans livre, Mohammed s'était rallié à la religion d'Israël. Le Coran arabe est né non pas des exigences de Mohammed qui croyait son professeur sur parole, mais des objections des Mecquois cherchant par tous les moyens à se soustraire à l'empire d'Israël.

Mohammed, je t'ai enseigné la vérité religieuse, mais si tu l'as comprise par le dedans, si tu l'as acceptée avec conviction, c'est parce que Yahwé t'a envoyé d'en Haut son Esprit. Les commentateurs ont donné un nom à cet Esprit de Dieu : ils l'ont appelé l'Archange Gabriel. Or, jamais à La Mecque, le rabbin n'a parlé de cet Archange, connu cependant dans l'Ancien Testament; le rabbin ne parle que de l'Esprit de Dieu : si tu as été capable, Mohammed, d'abjurer les idoles, d'adhérer de tout ton cœur à la religion de Moïse que je t'ai fait connaître, cela n'a pu se faire que par l'Esprit-Saint, Illumination de Dieu. Sois donc reconnaissant envers le Seigneur des Mondes. Jamais tu n'aurais célébré les Louanges de Yahwé, si l'Esprit-Saint ne t'avait éclairé de sa Lumière : « C'est ainsi que nous t'avons inspiré par un Esprit à notre ordre. Tu ne connaissais alors ni le Livre, ni la Foi. Mais *nous en avons fait une lumière avec laquelle nous guidons qui nous voulons de nos serviteurs :*

Sour. XLII, 52 : *Wa kadhālika awhaynā īlayka rouh*$^{an}$ *min amrinā = de même, nous t'avons révélé un Esprit de par notre ordre*. Pourquoi, encore une fois, BLACHÈRE, *op. cit.*, t. III, p. 557, complète-t-il, le texte par le mot : *Prophète*, s'adressant à Mohammed? Tel qu'il se présente ici, le texte *nous t'avons révélé un Esprit*, semble bien incorrect. Ce n'est pas l'Esprit qui est révélé à Mohammed; mais c'est l'Esprit qui inspire Mohammed, comme il est dit dans sour. XVI, 104 (voir note suivante). Cet Esprit inspirateur serait l'Archange Gabriel (voir page suivante, n. 3, pour la sourate XVII, 87) et BLACHÈRE, *loc. cit.*, note du verset 52 emboîte le pas derrière les commentateurs musulmans ; « Baydawi, Nasafi et Razi pensent aussi, en effet, qu'il s'agit de l'Archange chargé de la Révélation. Cette interprétation cadre avec le contexte » (!). Inutile d'ajouter que la saine critique historique n'a rien à voir avec toutes ces élucubrations d'une folle imagination. — Ce texte de XLII, 52 paraît incompréhensible pour Soyouti qui commente : « Et de même que nous avons fait des révélations à d'autres prophètes que toi, nous t'avons révélé le Coran de par notre ordre ». — Le terme *amr* qui termine ce verset est souvent employé dans les sourates pour traduire un fait providentiel qui change la face des choses.

Sur l'inspiration de Mohammed, voir sour. XXI, 46 : « DIS : « Je vous avertis seulement par Révélation. Mais les sourds n'entendent point l'appel, quand ils sont avertis ». Dans ce texte, le rabbin vient au secours de son élève et disciple,

Mohammed, attaqué par ses compatriotes. Pour les confondre, tu n'as qu'à leur déclarer qu'une seule chose : ce que je vous dis, ce n'est pas moi qui l'invente. Je le sais par révélation, révélation faite à Moïse par Yahwé, révélation que m'a fait connaître le représentant à la Mecque du Dieu Unique et Tout-Puissant » ; *ibid.*, 108 : « DIS : « Il m'est seulement révélé que votre divinité est une divinité unique. Êtes-vous musulman », c'est-à-dire que l'essentiel de la Révélation faite à Moïse et transmise à Mohammed par le rabbin de La Mecque, porte sur le monothéisme (voir plus loin, p. 252, le paragraphe sur le nom donné par le rabbin aux premiers judéo-arabes) ; sour. XVIII, 110 : « DIS : « Je suis seulement un mortel comme vous. Il m'est révélé que votre Divinité est une divinité unique » ; XLI, 5 : « RÉPONDS-LEUR : « Je ne suis qu'un mortel comme vous. Il m'est seulement révélé que votre Divinité est une divinité unique » ; XVI, 45 ; X, 109.

« C'est l'Esprit-Saint qui a fait descendre de ton Seigneur (cette Révélation.) avec la vérité ». (1) L'Esprit Saint est une Lumière qui émane de Dieu. Il obéit aux ordres de Yahwé. (2) C'est par cette Lumière intérieure que Dieu guide les hommes vers la vérité. Mohammed, je t'ai donné le Coran de Moïse ; je te l'ai expliqué verbalement et par écrit ; mais c'est l'Esprit de Yahwé qui a projeté sur toi son jet de lumière pour éclairer ton intelligence. Si tes compatriotes t'interrogent sur cet Esprit de Sainteté, réponds : « Cet Esprit procède de Dieu », mais comment voulez-vous que je vous explique davantage ! Vous ne comprendriez pas, avec votre intelligence si fermée aux choses du Dieu Unique ! « Vraiment, il ne vous a donné que bien peu de science ». (3) D'ailleurs, pour en savoir davantage, adressez-vous aux Juifs : avant toi, Mohammed, nous n'avons envoyé que des hommes auxquels nous avons adressé la Révélation, des hommes que nous avons inspirés. Si les Mecquois idolâtres ignorent ce langage, qu'ils s'adressent aux Possesseurs du Rappel, c'est-à-dire aux Juifs qui possèdent le Coran. (4) Cette idée de l'illumination intérieure, est, en effet, une idée familière aux Juifs. D'après eux, Dieu est présent partout. Il a partout sa résidence par sa *chekhina :* « De même que le soleil illumine de ses rayons la terre entière, de

(1) Sour. XVI, 104 : Qol : nazzalaho rouho l-qodosi min rabbikan : Dis-(leur) : C'est l'Esprit de Sainteté qui l'a révélé de la part de ton Seigneur.

(2) Sour. XLII, 52.

(3) Sour. XVII, 87. — Pour MONTET, *op. cit.*, p. 396, n. 2, l'Esprit désigne ici ou l'Archange Gabriel ! ou l'âme en général, et BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 391, note du v. 87, toujours très impressionné par les légendes orientales, remarque avec beaucoup de simplicité : « *L'Esprit* paraît désigner ici l'Archange chargé des messages de Dieu à ses Prophètes. » Cette candeur scientifique est vraiment admirable.

(4) Sour. XVI, 45. Pourquoi BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 404, complète-t-il encore ce texte par cette parenthèse (*Prophète*) ! ce qui constitue un véritable contre-sens historique. Nous sommes avec la sour. XVI au début de la troisième période mecquoise. L'idée jusqu'ici n'a jamais pu venir au rabbin d'appeler Prophète, son élève Mohammed, simple auxiliaire dans la prédication du judaïsme ; voir aussi sour. XXI, 7, en y ajoutant la même remarque que pour la sourate XVI, 45, XLII, 52.

même la *chekhina* éclat de la divinité, fait sentir partout sa présence ». (1) « Partout où va le juste, la *chekhina* l'accompagne ». (2) L'Esprit-Saint, c'est la *rouakh* (3) *Hadokech*, c'est-à-dire le souffle divin dont il est si souvent question dans le Talmud, et qui communique aux hommes qui le reçoivent des capacités spéciales de compréhension, d'intelligence et de prophétie. (4) Quiconque étudie la *thora* en vue d'accomplir ses préceptes est digne de recevoir l'Esprit-Saint. » (5) L'Esprit-Saint vivifie tout le peuple d'Israël fidèle à l'alliance avec Yahwé. « Israël déclare : « Ecoute, Israël, l'Eternel, notre Dieu est l'Unique Eternel » (6) et l'Esprit-Saint s'écrie : Est-il sur la terre une seule nation qui soit comme ton peuple d'Israël ? » (7) Israël dit : « Qui est comme toi parmi les puissants, ô Éternel ? » (8) Et l'Esprit-Saint proclame : « Heureux es-tu, ô Israël ! Qui est comme toi ? » (9) Israël dit : « Qui est comme l'Eternel notre Dieu, toutes les fois que nous l'invoquons ? (10) Et l'Esprit-Saint s'écrie : « Quelle est la grande nation qui ait un Dieu aussi près d'elle ? » (11) Israël dit : « Tu es la gloire de sa puissance ». (12) Et l'Esprit-Saint proclame : « Israël, en toi je me glorifierai ». (13) Mohammed, toute la science de nos Pères provient du Saint-Esprit. (14) Et c'est parce que tu as participé à cet Esprit venant de Dieu que tu as compris la beauté de la révélation de Moïse. Que les commentateurs du Coran réfléchissent sur ces textes. Il n'y a rien de plus intimement hébraïque que la *rouakh Hadokech*. Quand le rabbin affirme que Mohammed a reçu l'Esprit-Saint, il ne dit rien d'absolument nouveau. Il parle comme tout Juif doit parler.

Le Coran arabe existe. Yahwé avait révélé le Coran à Moïse, qui l'avait transmis aux Hébreux, qui l'avaient transmis aux Juifs. Et le rabbin le transmet à Mohammed, sous forme arabe. A l'Esprit-Saint maintenant de parfaire l'œuvre du rabbin : « Nous l'avons rendu facile pour ta langue, afin que par lui, tu annonces de bonnes nouvelles à ceux qui craignent, et que par lui, tu avertisses les gens querelleurs. » (15) Nous l'avons fait ce Coran arabe, afin que vous puissiez le comprendre. Et il est contenu dans la mère du Livre, auprès de nous ». (16)

(1) Cohen, *op. cit.*, p. 86. — Remarquons que le rabbin reprend exactement cette même expression dans les *Actes de l'Islam ;* voir sour. II, 249 : « Leur Prophète (aux Fils d'Israël) ajoute : « Le Signe de son Investiture (voir I Samuel, VI, 1 sq.) sera que l'Arche d'Alliance reviendra à vous portée par les Anges, contenant une Présence divine *(sakina)* » ; sour. XLVIII, 4 : « C'est Lui qui a fait descendre la Présence divine *(sakina)* dans le cœur des Croyants ».
(2) *Ibid.*, p. 88.
(3) Le rabbin emploie le terme *rouhan* (XLII, 52) et *rouho* (XVI, 104).
(4) Cohen, *op. cit.*, p. 89.
(5) *Ibid.*, p. 90.
(6) Deut., VI, 4.
(7) I Chron., XVII, 21.
(8) Exode, XV, 11.
(9) Deut., XXXIII, 29.
(10) Deut., IV, 7.
(11) *Ibid.*,
(12) Ps., LXXXIX, 17.
(13) Isaïe, XLIX, 3 ; voir Cohen, *op. cit.*, p. 105.
(14) Cohen, *op. cit.*, p. 338.
(15) Sour. XIX, 97.
(16) Sour. XLIII, 2. Mère du Livre qui est auprès de vous, c'est-à-dire l'exemplaire hébreu du Coran, déposé dans notre synagogue.

« Nous l'avons révélé en langue arabe, afin que vous le compreniez ». (1) C'est un Coran arabe, sans phrases tordues ». (2) « C'est un Coran arabe, que nous t'avons révélé ». (3)

(1) Sour. XII, 2.
(2) Sour. XXXIX, 29.
(3) Sour. XLII, 5.

CHAPITRE V

# ACTIVITÉ LITTÉRAIRE DU RABBIN : LA *PRIÈRE DE LOUANGES* ET LE *CORAN ARABE*

La sourate XV nous donne sur l'activité littéraire du rabbin de La Mecque une très précieuse indication.

> A. L. R. Voici les signes du Livre, du Coran lucide.
>
> Peut-être ceux qui ont été infidèles aimeront-ils à être des *Mouslimina*
> Laisse-les manger, jouir, être distraits par l'espérance, car bientôt, ils sauront !
> Nous n'avons jamais anéanti de cité, sans qu'un arrêt lui ait été notifié
> Aucun peuple ne peut hâter le temps qui lui est fixé, ni le retarder.
> Mais ils disent : « Ô toi (Mohammed) à qui a été envoyé d'en haut le Rappel », en vérité, tu es fou. (1)

Avec *son* Coran arabe, le rabbin n'obtient pas le succès qu'il escomptait. Mohammed raconte que le Coran lui avait été envoyé d'en haut. Il ne ment pas : c'est bien le Livre de Yahwé qu'il possède maintenant, le Livre révélé à Moïse par Dieu lui-même. C'est ce Livre-là, que le rabbin avait écrit et adapté pour les Arabes, en langue arabe. La même révélation envoyée autrefois par Yahwé à Moïse, Mohammed pouvait maintenant la faire connaître à ses compatriotes idolâtres. Le rabbin avait pensé qu'en touchant ce Livre de leur main, en le voyant de leurs propres yeux, les polythéistes n'oseraient plus nier la véracité de la religion d'Israël. Un peuple qui possède un Livre de Dieu, ne ment pas. Les Mecquois savaient maintenant que Mohammed avait reçu ce Livre pour lui-même. Pensez quelle aventure : un Arabe, un des leurs qu'ils connaissent, vient de leur raconter qu'il possède un Livre révélé par Dieu !

On pouvait croire que, dans leur naïveté native, les Mecquois allaient se jeter aux pieds de Mohammed, « le décorer du Grand-Cordon arabe » pour avoir été remarqué et choisi par Dieu ! Imagine-t-on plus grand privilège pour le cher mari de Khadidja et pour toutes les tribus arabes ! Mais non ! Les Mecquois ne sont pas des gens corrects. Ils n'ont pas le sens de l'humour. Mohammed, tu n'es qu'un fou, quand tu viens nous raconter que Dieu t'a donné un Livre ! Le rabbin est scandalisé de leurs propos et de nouveau, pour répondre à ces satanés Arabes, il récite un grand discours sur les signes répandus par Yahwé dans toute

(1) Sour. XV, 1-6.

sa création, sur les interminables histoires de la création d'Adam et la rebellion de Satan, sur Abraham et les Anges destructeurs, sur Lot et après avoir terminé sa prédication, dans le ton le plus authentiquement juif, le rabbin fait une sensationnelle déclaration :

> 86. En vérité, ton Seigneur est le Créateur, l'Omniscient.
> 87. Nous t'avons déjà apporté sept (versets) de la Répétition, et le Coran sublime. (1)

Ces deux versets nous révèlent donc à l'époque de la sourate XV, l'existence de deux compositions littéraires : la première est mentionnée sous ce titre : les *Sept versets de la Répétition :* la seconde, sous le nom de *Coran Sublime.* Examinons brièvement chacune de ces deux œuvres différentes :

1. — *Les sept de la répétition ou prières des laudes.* — Comme nous l'indique le texte, la première composition mentionnée dans la sourate XV, 87, était de très courte dimension : elle ne comprenait, en effet, que sept versets. Par ailleurs, ces sept versets étaient présentés, non point comme une poésie profane, mais comme une prière, une prière écrite pour être récitée fréquemment. Ces trois caractères de brièveté, (2) de prière et de fréquence inclus dans le v. 87 de la sourate XV, nous permettent d'identifier sans aucun doute possible les « Sept de la Répétition » avec la prière que les musulmans placent en tête de leur recueil de sourates, et qui comprend, elle aussi, sept versets :

> 1. Au nom d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux.
> 2. Louange à Allah, Seigneur des mondes
> 3. Bienfaiteur miséricordieux
> 4. Souverain du Jour du Jugement !
> 5. C'est Toi que nous adorons, c'est de Toi que nous implorons secours.
> 6. Guide-nous dans la voie droite,
> 7. La voie de ceux à qui Tu as donné Tes bienfaits, et qui ne sont ni l'objet de Ta colère, ni les Egarés.

Pour certains exégètes, cette sourate est mecquoise, voire la première sourate de La Mecque. Pour d'autres, elle est médinoise, ayant été « révélée » deux fois. Pour les uns, cette sourate est une véritable révélation faite par Allah à Mohammed ; pour d'autres, ce n'est pas une révélation, mais une prière individuelle que Mohammed aurait composée pour sa première communauté ; cette sourate ne devrait donc pas figurer dans un recueil de « révélations authentiques » ; en conséquence, on se croit autorisé à la rayer purement et simplement

(1) Sour. XV, 86-87. Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 223, traduit « Nous t'avons donné Sept des Répétées et la *Prédication solennelle* », ce qui enlève tout sens réel et historique au verset précité. Le texte arabe est cependant bien clair : Walaqād ātaynāka sab'an min al-mathanī wal-qor'āna l-'azīm : Sept de la Répétition et le Coran Sublime. — *Matâni = des Répétées.* Des arabisants comme Nöldeke, Schwally, Lammens admettent que cette expression est une forme arabe de l'hébreu *misna = répétition.* Voir Blachère, *ibid.*; voir aussi *maṯāniya*, dans sour. XXXIX, 24.

(2) Ce qui n'empêche pas Tabary d'identifier cette œuvre très *courte*, avec les *sept plus longues sourates.* Après pareille conclusion, les commentateurs se sont évertués — sans se mettre d'accord, évidemment — à identifier ces sourates! C'est vraiment la comédie introduite dans l'histoire !

du Coran arabe, en déclarant du même coup apocryphe ou très tardif le verset 87 de la sourate XV qui annonce les sept versets de la Répétition ! Tout cela n'est vraiment que bricolage et nous regrettons même de nous y arrêter. Non seulement le texte, mais le titre lui-même de cette sourate a été torturé par ces « fameux » exégètes musulmans. On relève plus de vingt-cinq titres différents. Aujourd'hui, chez les musulmans et chez les Occidentaux, on désigne cette sourate par le terme, *al-Fâtiha*, celle qui commence le Livre, *La Liminaire*. Nous nous refusons catégoriquement à cette dénomination qui perpétue une erreur notoire. (1) Au choix, nous préférons le titre d'*al-Hamd*, (2) la *Louange*, titre qui correspond le plus parfaitement au contenu même de ces sept versets et à leur destination religieuse : c'est une prière de louange, comme il est dit au v. 2.

Relisons cette prière, simplement en honnête homme. C'est encore la meilleure façon de lire un texte.

Pour la date, un fait est certain. Cette prière de louange existait à l'époque de la sourate XV, puisque l'auteur de cette sourate la mentionne au v. 87. Par ailleurs, elle est postérieure à toutes les sourates rabbiniques de la première période mecquoise et ceci pour une raison bien simple : pendant toute cette première période, l'enseignement religieux donné à Mohammed se fait par voie orale; or, nous avons affaire ici à une prière écrite. Nous sommes donc amenés à placer la composition de cette hymne de louange *avant* la sourate XV et *après* les 47 sourates de la première période, la dernière étant numérotée CXIV. Par une voie toute différente, nous arrivons donc exactement au même résultat que Nöldeke qui place cette prière entre la sourate CXIV (dernière de la période mecquoise) et la sourate LIV (première de la seconde période).

Cette conclusion admise, jetons à nouveau un rapide coup d'œil sur l'ordre des sourates de la seconde période mecquoise, jusqu'à la sourate XV : LIV, XXXVII, LXXI, LXXVI, XLIV, L, XX, XXVI, XV. Les sourates LIV et XLIV nous avaient laissé supposer l'existence d'un Coran arabe, rédigé par le rabbin. Ce premier soupçon était positivement confirmé dans la sourate XX, 112, dans laquelle, le rabbin déclare avec un accent de solennité, qu'il a terminé la rédaction de son Coran arabe. Entre la sourate XX, 112 et la sourate XV, 87, dans laquelle le rabbin annonce qu'il a composé une courte prière en arabe, nous n'avons qu'une seule sourate : la sourate XXVI. Ce rapprochement des sourates est très instructif. Nous y constatons que la prière *al-Hamd* écrite avant la sourate XV, est, chronologiquement, toute voisine de la sourate XX, c'est-à-dire que la composition de la prière *al-Hamd* est contemporaine de la composition du Coran arabe. Le rabbin lui-même les rapproche dans sa pensée, puisqu'il les cite dans le même verset XV, 87. L'ordre même dans lequel il les énumère, d'abord la Prière de Louanges, ensuite le Coran, n'est pas négligeable. Cet ordre, joint à une identique chronologie, nous incite à croire qu'il y a entre ces deux œuvres, une réelle relation, c'est-à-dire à considérer la prière *al-Hamd* comme la Préface du Coran arabe, écrit par le rabbin sur le modèle du Coran de Moïse.

(1) Tout en la plaçant sous le numéro 46, BLACHÈRE, *op. cit.* t. II, p. 125, conserve cependant ce titre de *Liminaire*.

(2) *Al-hamdu li-llâhi = Louanges à Il-Leh.*

Il est très amusant de voir comment M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Les Institutions musulmanes*, conçoit le « Coran ». Pour lui le Coran « est une révélation (!!) et non point un manuel de théologie. Celle de la prédestination et du libre arbitre qui s'est posée dès la période oméiyade, a été au contraire, maintes fois touchée par le Coran qui en a exprimé tous les aspects (Nous ne comprenons pas du tout le sens de cette révélation. Dans le Pseudo-Coran ou *Actes de l'Islam*, le rabbin ne fait qu'exprimer ce qui est dit sur ces problèmes dans l'A. T. Il ne sait rien de plus). Les historiens (les pseudo-historiens) ont insisté sur le désordre de cette pensée coranique et sur cette contrariété de ses opinions (!!) qui, dans la controverse musulmane (qui n'a aucune autorité) a fourni des arguments à tous les partis. (Ecoutons la suite !). On pense, au contraire, qu'il convient d'admirer la richesse de la pensée de Mahomet (Au ciel, dans ses temps libres laissés par l'amour avec ses houris, Mohammed doit prendre beaucoup de plaisir en apprenant les jugements que nos grands érudits forment sur lui) qui a su recueillir ici ou tirer de son propre fonds les données essentielles du problème et en fournir plusieurs solutions (Il est vraiment inadmissible que l'Université Grégorienne de Rome ne lui décerne pas à titre posthume un brevet de Docteur en Théologie. Mohammed le mérite vraiment, puisqu'il a écrit une si belle thèse : le divin Coran : et qu'à l'oral, il s'est montré non moins remarquable, puisqu'il a parfaitement retenu ce qu'il entendait dans ces nombreuses visites dans les gargotes juives. La suite du texte de M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES justifie pleinement notre désir de voir donner à Mohammed le bonnet à trois cornes du Docteur en Théologie. Ecoutons attentivement cette suite). Bien qu'on hésite (merci tout de même pour cette hésitation) à hasarder un rapprochement que l'on ne pourrait légitimer que par un long développement, on dira que tous les éléments des argumentations successives de saint Augustin se retrouvent dans le Coran à l'état fruste (est-ce possible qu'on nous sorte de pareilles balivernes) et qu'il y manque seulement l'esprit de raisonnement constructif d'un théologien ». (Nous nous permettons de suggérer à l'un des élèves des Langues Orientales de Paris, la possibilité d'écrire une thèse qui le rendra immédiatement célèbre : Mohammed, disciple de saint Augustin). « La première sourate, écrit encore M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *op. cit.*, p. 66, c'est-à-dire « la fâtiha, celle qui ouvre » le livre et les deux dernières, la cent treizième et la cent quatorzième (al-mu'awwidatâni = les deux par quoi l'on cherche refuge, contre Satan), sont fort courtes et ne font point réellement partie de la révélation : la fâtiha est une prière ; les mu'awwidatâni sont de vieilles formules conjuratoires

(*sic*) ; elles encadrent le livre saint (*sic*) d'une enceinte protectrice » (!!)

Comment s'étonner, après cela, que dans la prière de Louanges, il n'y ait rien de spécifiquement « islamique ». Que veut-on dire, d'ailleurs, en parlant de prières islamique ? Qu'on veuille bien définir les caractères d'une prière musulmane originale ! Montet, à qui on ne peut reprocher un sens trop aigu de la critique historique s'est lui-même aperçu que le contenu de ces sept versets se retrouve « dans tout livre de piété juif ou chrétien ». (1) Quant à nous, nous pouvons affirmer sans aucune contrainte du texte, que l'auteur de cette prière est un Juif, le même qui a donné à Mohammed le Coran arabe. C'est ce même auteur qui a composé les deux écrits. Nous sommes ici dans le domaine de la certitude. Nous savons amplement, que l'instructeur de Mohammed, était un Juif de La Mecque, et que Mohammed, converti au judaïsme, n'a jamais eu qu'un rôle passif. Enfin, le verset 87 de la sourate XV, qui énumère les deux œuvres, est signé. Il est signé par les versets précédents dans lesquels l'auteur nous raconte les histoires de la création et de la rébellion de Satan, (2) les histoires d'Abraham, (3) de Lot, (4) des Madianites. (5) C'est après tous ces récits exclusivement juifs, tous empruntés à la Bible, que le rabbin conclut : Ton Seigneur est le Créateur, l'Omniscient. Nous t'avons donné les Sept de la Répétition et le Coran Sublime. (6)

Il n'y a d'ailleurs pas une seule idée ni un seul terme de la prière *al-Hamd* qu'on ne trouverait dans la Bible. Partout, Yahwé est décrit comme le Bienfaiteur, comme le Miséricordieux ; (7) c'est de Lui qu'on attend secours. (8) Il est le Seigneur des siècles ; (9) le souverain du Jugement : « Yahwé siège à jamais ayant dressé son trône pour le jugement ». (10) C'est Lui qui ici-bas conduit qui il veut dans la voie droite : « Seigneur, enseigne-moi ta voie ; conduis-moi dans un sentier uni ». (11) « Je suis constamment avec toi : tu m'as saisi la main droite ! par ton conseil tu me conduis. (12) Yahwé est un Dieu de colère, pour ceux qui ne veulent pas l'adorer. Il répand sa fureur sur les nations qui ne le connaissent pas et sur les royaumes qui n'invoquent pas son nom ». (13) « Je te louerai parmi

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 69. Ces sourates n'ont rien de chrétien, elles sont même profondément anti-chrétiennes.

(2) Sour. XV, 26-48.

(3) *Ibid.*, 49-60.

(4) *Ibid.*, 61-77.

(5) *Ibid.*, 78-85[a].

(6) *Ibid.*, 86-87.

(7) *Prière de Louange*, 1,3; voir Exode, XXXIV, 6 ; Deut., IV, 31 ; Ps., LXXVII, 38 ; LXXXV, 15 ; CII, 8 ; CX, 4 ; CXLIV, 8, etc.

(8) Ps. XVII, 3 ; XVIII, 15 ; XXVI, 9 ; XXVII, 7 ; XXIX, 1 ; XXXII, 30 ; XXXIX, 18 ; LXI, 8, 9 ; LXIX, 6 ; etc. — Voir dans n'importe quelle concordance les références bibliques placées sous le mot *Protector*.

(9) Voir plus haut, t. I, p. 121.

(10) Ps. IX, 8 ; voir aussi sour. XXIII, 8 : « Demande-leur : Quel est le Seigneur des sept cieux et le Seigneur du Trône sublime ».

(11) Ps. XXVII, 11, etc.

(12) Ps. LXXII, 23, etc.

(13) Ps. LXXVIII, 6; voir aussi Ps. LV, 8; LVIII, 14; LXXVII, 31, 49, 59; LXXXIV, 5, 6 ; etc. etc.

les peuples, Seigneur ; je te célèbrerai parmi les nations ». (1) Gloire à Yahwé !

Présenter cette prière de louanges, comme le *Pater Noster* de l'Islam, selon la formule de Goldziker, est une nouvelle erreur ajoutée à tant et tant d'autres. Cette prière, en effet, n'a absolument rien de chrétien, ni dans les formules, ni dans l'esprit. C'est une prière biblique, plus exactement encore une prière psalmique, composée par le rabbin, et destinée dans sa pensée à devenir la prière habituelle de tout Arabe converti au judaïsme et placée comme préface, en tête de son Coran arabe.

Les Musulmans d'aujourd'hui ont raison de réciter fréquemment cette prière qui baigne dans la grande piété envers Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, le gardien de nos âmes, la Providence du Monde, et plus tard, Souverain Juge. Mais ces bons musulmans qui se prosternent le front contre terre pour célébrer les louanges d'Allah, savent-ils que tout est juif dans leur attitude et leur prière ? L'Arabe anti-Juif s'abreuvant chaque jour et plusieurs fois le jour aux sources les plus authentiques du judaïsme, voilà ce qui touche à l'invraisemblance et ce qui est cependant la stricte vérité.

2. — LE CORAN ARABE. — Après avoir déclaré dans la sourate XV, 87 qu'il avait déjà composé en arabe une *Prière de Louanges*, en sept versets, le rabbin ajoute dans ce même verset qu'il a terminé aussi un Coran arabe.

> Nous t'avons donné les sept (versets) de la Répétition.
> Ainsi que le Sublime Coran

Ce verset d'une importance exceptionnelle, nous révèle donc un rabbin écrivain et auteur de deux œuvres littéraires, en arabe : l'une de ces œuvres est courte ; elle n'a que sept versets. C'est une prière juive, écrite en arabe et que les nouveaux convertis à la religion juive, devront réciter fréquemment. La seconde œuvre est plus considérable. C'est un Coran, et il est lui aussi, écrit en arabe. Le terme *Coran*, en lui-même, inclut deux renseignements précieux : c'est un écrit destiné à la récitation et c'est pourquoi le rabbin l'écrit en arabe pour ses nouveaux adeptes : écrite pour être Coran, cette œuvre, est nécessairement une répétition du Coran hébreu, le seul Coran qui soit original. Les Mecquois ont voulu avoir un Livre. Ils le possèdent maintenant. C'est le Livre des Juifs écrit en arabe par un Juif. Désormais, tandis qu'à la synagogue on continue à réciter le Coran de Moïse en hébreu, les Arabes nouvellement convertis au judaïsme, réciteront dans leurs assemblées le même Coran de Moïse en arabe.

Avant d'en arriver aux grandes conclusions, remarquons tout d'abord que ces œuvres ne se présentent pas à nous, comme des écrits reconstitués avec des notes recueillies par quelque scribe ou quelque auditeur sympathique. (2) Ce sont des œuvres que le rabbin a composées à tête reposée, à sa table de travail, comme le fait tout écrivain. Ces ouvrages, comme nous le verrons plus loin, sont organiquement composés : le petit écrit servant de préface au plus grand.

(1) Ps. LVII, 10 ; etc.

(2) Une nouvelle fois, nous adressons un solennel et définitif adieu aux côtes de mouton, si chères à nos coranisants, voir BLACHÈRE, *op. cit.*, t. I, p. 10, 14, 55 ; GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *op. cit.*, p. 65 ; AB-EL-JALIL, *Brève histoire*... p. 72.

La première communauté judéo-arabe est désormais dotée d'un Coran qu'elle pourra réciter en arabe et les idolâtres eux-mêmes pourront s'y référer pour contrôler les enseignements du rabbin.

La Mecque possède maintenant le seul Livre de religion existant au monde et que le rabbin a rendu accessible à tous. Ce livre n'est ni Mecquois, ni Médinois. Il n'a aucune attache avec ces deux localités. On ne peut plus diviser « le Coran » en deux périodes principales : le Coran mecquois et le Coran médinois. Ce serait un véritable contre-sens. Le Coran n'a rien à faire avec l'Arabie. Le Coran arabe est un Coran et rien de plus, c'est-à-dire une traduction-adaptation du Pentateuque hébreu en Pentateuque arabe, le Livre des révélations de Moïse.

Avec le Coran commence à La Mecque une nouvelle période dans la révolution religieuse déclenchée par les Juifs. Avant la parution du Coran, le rabbin constituait pour ainsi dire le centre de ralliement des nouveaux croyants, des Arabes convertis à Israël. Le rabbin parlait et c'est par ses paroles qu'on arrivait à Yahwé. A la période orale — qui a duré jusqu'aux environs de la sourate XLIV — succède maintenant la période du Livre. Le croyant est celui qui croit au Livre ; c'est le Livre et non plus seulement les enseignements du rabbin — que Mohammed annonce à ses compatriotes ; c'est contre le Livre que les idolâtres vont déclencher une nouvelle bataille, beaucoup plus acharnée et plus âpre que pendant les années précédentes. Nous sommes arrivés à la « Dictature du Livre ». Par ses discours, le rabbin avait fait passer les Mecquois « croyants » de l'état d'ignorance à l'état de connaissance ; par son Coran arabe il fait un pas définitif. Il dote l'Arabie d'un Livre qui leur fera connaître d'une façon authentique et permanente, les révélations de Yahwé, le Seigneur des Mondes et le Dieu d'Israël. Jusqu'ici, à La Mecque, seule la Synagogue possédait une bibliothèque et les Livres rassemblés dans cette bibliothèque étaient écrits en hébreu ou araméen et sans doute quelques-uns en syriaque. Désormais, il existe un Livre en arabe. Jamais, dans ce milieu, on n'avait vu pareille merveille ! Le premier Livre arabe est né. Embryon d'une bibliothèque qui s'agrandira au cours des âges, ce Livre est l'œuvre d'un Juif !

Blachère étudie en neuf pages « l'hypothèse d'une recension de la Révélation par Mahomet ». (1) « L'idée », dit-il, « de fixer la Révélation en entier, par l'écriture, aurait dû se présenter à Mahomet avec d'autant plus d'insistance qu'il voyait les Juifs et les Chrétiens se servir des livres saints. Par ailleurs, dans le Coran, se trouve exprimée l'idée qu'Allah possède la Loi divine, qu'Il l'a consignée intégralement *sur une table bien gardée*, que cet archétype céleste renferme non seulement le Coran, mais toutes les Ecritures révélées aux Prophètes antérieurs et que ces Écritures ont été fabriquées plus tard par leurs sectateurs. De même, dans le Coran, on voit qu'Allah fait tenir un compte exact de toutes les actions humaines qui sont consignées dans un registre dont chacun sera porteur au jour du Jugement dernier. Ainsi donc, la notion de *livre*, de *volume*, est familière à l'esprit de tous. Enfin, le « Livre d'Allah » insiste sur l'importance de la nouvelle Loi révélée en *pur arabe :* c'est le message décisif, par conséquent d'autant plus digne d'être conservé

(1) Blachère, *op.cit.*, t. I, p. 18-19.

qu'il représente, pour les Croyants, leur unique salvation. Pour quels motifs Mahomet, de son vivant n'a-t-il pas entrepris méthodiquement de grouper, en un *corpus*, les révélations qui lui avaient été transmises ? C'est là un fait tellement incompréhensible que les Musulmans et les orientalistes ont tenté de lui trouver une explication conforme à leur esprit ». Comment M. Blachère a-t-il pu imaginer pareille hypothèse ? A-t-il vraiment cru que Mohammed était l'auteur du « Coran » ? qu'il existait un archétype céleste du Livre arabe ? N'a-t-il donc jamais soupçonné le rôle primordial joué par un rabbin dans la genèse de l'Islam ? (1) N'a-t-il pas compris ce que représentait l'Islam à ses origines ? N'a-t-il pas entrevu qu'un Juif pouvait être l'auteur du Coran arabe et que la langue du Coran était la langue même d'un rabbin ? D'une façon générale, les érudits s'amusent avec des mots, et ils en oublient les hommes et les situations concrètes. Ils raisonnent d'après des élucubrations irréelles, par exemple sur l'archange Gabriel, sur la révélation, sur l'inspiration de Mohammed, sur le caractère auditif de cette insufflation, sur les transes du malheureux inspiré, etc. etc. etc., mais personne ne pense à prendre le problème de l'Islam par le concret et par la chair. On travaille sur des nébuleuses cervicales. Mais on ne *réalise* pas qu'un jour à La Mecque il y avait deux hommes : un Arabe et un Juif; que l'Arabe a été embrigadé dans le judaïsme, et qu'il est devenu un instrument entre les mains d'un rabbin pour judaïser l'Arabie. C'est un rabbin qui a conçu l'Islam et pour donner un guide sûr aux premiers convertis, et en même temps enlever aux incrédules toute possibilité de s'évader, il écrivit un Coran arabe, écho du Coran hébreu donné par Yahwé à Moïse et aux anciens d'Israël.

(1) Voici un exemple frappant et concret du genre d'hypothèses irréelles envisagées par M. Blachère, *op. cit.*, t. I, p. 25 : « Pourquoi Mahomet n'a-t-il pas entrepris, de son vivant même, de fournir à ses adeptes un *corpus* des révélations qui leur parut définitif et intangible ? » (Cette question, en elle-même, est déjà complètement hors de toute raison. Mais écoutons la suite). « A cette question, aujourd'hui on ne peut répondre que par des hypothèses. Peut-être Mahomet et ses contemporains considérèrent-ils comme sacrilège une entreprise qui aurait abouti à créer sur terre une copie de l'archétype de l'Ecriture ». (C'est inconcevable qu'on puisse écrire de pareils propos). Sans doute fit-on également trop confiance à la mémoire humaine et pensa-t-on qu'elle suffirait à transmettre le texte sacré, de génération en génération. (On n'avait pas besoin de mémoire. Le Coran arabe est un *livre écrit*). Peut-être suivait-on à la lettre ce passage si obscur (!) du Coran : A nous de le réunir et de le prêcher (LXXV, 17) où Allah s'arroge seul le droit de faire ce que nous nous étonnons que le Prophète n'ait pas tenté. (Le texte de cette sourate LXXV est cependant fort clair. Voir plus haut, t. I, p. 152). Ce n'est pas Allah, mais le rabbin qui parle. Sans doute aussi faut-il songer à cette particularité de l'âme arabe qui, absorbée par l'immédiat (*sic*), n'anticipe jamais sur l'avenir (on peut tout dire sur l'âme arabe, et on ne s'en prive pas) ». Ce genre de littérature dépasse vraiment les bornes du raisonnable.

## B. — CLASSIFICATION DES PREMIÈRES SOURCES ISLAMIQUES

### CHAPITRE I

# CORAN, CORABOR, CORAB

Dans les problèmes coraniques, si torturés par les historiens, il est toujours bon de réfléchir, de mesurer ses pas, de jalonner le terrain conquis, au risque même de se répéter. Il nous faut reprendre haleine, avant d'entreprendre de nouvelles démarches.

## I. — LE CORAN

Avant même tout apostolat du rabbin, il existe à la Synagogue de La Mecque, un Livre écrit en hébreu. C'est le Coran, le Livre des Révélations faites à Moïse, par Yahwé, sur le Mont Sinaï, en une nuit bénie. C'est un Livre divin révélé par Yahwé, pour éclairer l'humanité, et la diriger dans la voie droite. C'est le Livre de chevet de tout Juif zélé : « De même qu'il faut allaiter l'enfant à chaque heure de la journée » disait le rabbin Éléazar, « de même tout homme en Israël doit s'occuper à chaque instant de la Loi ». (1) « Tout l'univers a moins de valeur qu'une seule prescription de la Loi... L'accomplissement des préceptes de la Loi est inférieur à l'étude de l'Écriture Sainte ». (2)

Ce Coran de Moïse est écrit en hébreu. Au commencement du VII^e^ siècle, il y a presque deux siècles déjà que l'A. T. a été traduit en syriaque ; mais il n'en existe encore aucune traduction arabe. Du Coran hébreu, les manuscrits parvenus jusqu'à nous, sont fort nombreux. On en a dénombré jusqu'à 780 et insignifiantes sont les variantes textuelles. Les Talmudistes se montrèrent les gardiens vigilants de la lettre sacrée. Ce Coran de Moïse écrit en hébreu est unique comme Coran ; il n'existe qu'un seul Coran, et il n'en existera jamais qu'un seul, puisque d'après les conceptions juives, Yahwé ne s'est révélé qu'une seule fois à l'humanité et qu'il a confié définitivement ses révélations au peuple d'Israël. Il ne peut y avoir qu'un Livre unique pour une révélation unique. Le rabbin de La Mecque possède un exemplaire en hébreu, un

(1) Talmud, traité des Berakhoth, ch. IX ; *éd. cit.*, t. I, p. 175.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 24.

rouleau, (1) de cet unique Coran. C'est d'après cet exemplaire — qui lui était d'ailleurs nécessaire pour ses fonctions liturgiques — que le rabbin raconte à Mohammed et aux Mecquois les nombreuses histoires bibliques sur les Patriarches et les Prophètes d'Israël.

Jusqu'à la sourate LXXX, on ne rencontre nulle part mention explicite du Livre de Moïse. Il n'est jamais question pour Mohammed, de *réciter* un Livre. Comment pourrait-il le faire, alors qu'il ignore absolument l'existence de tout Livre religieux ? Comment pourrait-il le faire alors que le rabbin n'a encore fait aucune démarche positive pour lui demander de l'aider dans son apostolat ?

Jusqu'au commencement de la seconde période mecquoise, il n'existe à La Mecque que le Coran de Moïse en hébreu. Le Coran de Moïse n'existe pas encore en arabe. Qu'il soit d'ailleurs en hébreu ou en arabe, le Coran de Moïse est et ne sera jamais que le seul Coran, le seul Livre complet et authentique des révélations de Yahwé. C'est LE Coran.

## 2. — LE CORABOR

C'est-à-dire l'explication du Coran de Moïse (*Cor*) en arabe (*ab*) par méthode orale (*or*). Avant l'existence du Livre arabe, Mohammed et les Mecquois n'ont connu du Coran de Moïse que les histoires *racontées* par le rabbin. C'est sur la foi de ces récits que Mohammed s'est converti ; et ce sont ces histoires de Pharaon et de Moïse, les premières révélées par le rabbin, que Mohammed à son tour raconte à ses compatriotes.

Le rabbin avait parlé sans doute aux Mecquois du Coran de Moïse, avant même de fixer son attention sur Mohammed. L'accusation de mensonge (2) proférée à cette époque par les idolâtres, s'adresse peut-être tout spécialement à ce Coran de Moïse — à moins que les Mecquois n'entendent caractériser par cette accusation de mensonge, la religion juive qu'on leur prêche publiquement. Quand le rabbin déclare aux Mecquois : « En vérité, c'est une parole décisive et ce n'est pas un discours frivole », (3) peut-être voulait-il par ces termes, désigner le Coran hébreu ? Ce qui est certain, c'est qu'il nous faut attendre la sourate LXXX, pour entendre le rabbin parler explicitement du Coran, « écrit dans des pages honorées, exaltées, purifiées par des mains de scribes nobles et purs » (4) et révélé solennellement par Yahwé à Moïse en une Nuit bénie (5) la grande nuit illuminatrice d'Israël.

C'est au sujet du Coran hébreu, que le rabbin déclare : « En vérité, c'est un avertissement pour ceux qui craignent Yahwé ! Nous savons, certes, qu'il y a parmi vous des gens qui crient au mensonge. En vérité, c'est là, certes,

(1) Sour. LII, 3.
(2) Sour. XCII, 16.
(3) Sour. LXXXVI, 14.
(4) Sour. LXXX, 13-15.
(5) Sour. XLVII.

la véritable Certitude ! Glorifie le nom de ton Seigneur très grand ! (1) Quand le rabbin jure par le Mont Sinaï, par le Livre écrit sur un rouleau déployé, (2) il est certain qu'il jure par le Livre hébreu révélé à Moïse sur la Montagne sainte, livre dont il a raconté de vive voix certaines histoires à Mohammed, qui se fait à cette occasion, traiter de menteur par les idolâtres. (3) C'est encore le Livre hébreu qu'il désigne par le *noble Coran*, contenu dans un écrit caché et que d'après le Talmud, on ne pouvait toucher qu'après s'être purifié.(4)

Vois-tu, Mohammed, les Juifs ont un Livre venant directement de Dieu et révélé à Moïse. C'est un Livre étonnant, le Livre supérieur par excellence. C'est ce Livre-là que je vais t'apprendre à réciter : « Nous t'enseignerons à réciter et tu n'oublieras pas ». (5) C'est un Livre d'Abraham et de Moïse. (6) Et Mohammed va se mettre à l'œuvre en modulant en arabe quelques versets du Coran hébreu, du Coran de Moïse que son Maître lui apprend en arabe. Le rabbin choisit dans le Pentateuque les histoires qui instruisent son élève et qui en même temps lui donneront courage et confiance. Il choisit ces histoires et les traduit oralement en arabe. Mohammed les écoute ; il s'en imprègne et les apprend en chantant. Quand il les saura bien par cœur, il les récitera sur la place publique devant ses compatriotes ahuris.

Tiens, Mohammed, connais-tu une belle histoire contenue dans le Coran ? Je vais te l'apprendre. Il y avait une fois un homme qui s'appelait Moïse. Un jour, notre Dieu Yahwé, l'appela par deux fois et il lui demanda d'aller se présenter à Pharaon, le roi des Egyptiens. Moïse s'y rendit, opéra de grandes merveilles, mais Pharaon le traita de menteur et d'imposteur. Le roi était tout-puissant. Il avait de fortes armées. Mais sa force n'était rien en comparaison de la force de notre Dieu et Dieu le punit. Il l'anéantit. (7) Cette belle histoire est dans le Coran de Moïse et je te l'apprendrai, Mohammed, avec toutes les autres histoires contenues dans notre Livre.

A leur étonnement, les Mecquois entendent maintenant un de leurs compatriotes raconter sur la place publique des histoires du Coran hébreu que lui apprenait le Juif. Mais quand on leur révèle des versets du Pentateuque, (8) quand ils entendent Mohammed réciter quelques versets du Coran juif, (9) les idolâtres de la Ka'ba entrent dans une véritable fureur. Ce Mohammed est devenu fou, disent-ils. (10) « Et cependant », soupire le rabbin, « c'est un Livre sacré pour l'humanité ». (11) « Pouvez-vous vous vanter d'avoir un Livre pareil ? » (12) Les Arabes n'ont pas de Livre ! C'est nous, Juifs, qui possédons le glorieux Coran inscrit sur une table sacrée. (13) Comprenons bien la situation :

(1) Sour. LXIX, 48-52.
(2) Sour. LII, 3 ; voir aussi XXI, 104 : « Un jour où nous ploierons le ciel comme les écrits sont pliés par le sceau d'argile (Sijill) ».
(3) *Ibid.*, 33.
(4) Sour. LVI, 76.
(5) Sour. LXXXVII, 6.
(6) *Ibid.*, 18-19.
(7) Sour. LXXIX, 15-26.
(8) Sour. LXVIII, 15.
(9) *Ibid.*, 51.
(10) *Ibid.*
(11) *Ibid.*, 52.
(12) *Ibid.*, 37.
(13) Sour. LXXXV, 21-22.

que se passe-t-il à La Mecque, à l'époque où nous sommes ? Un Juif raconte à Mohammed que Yahwé a parlé à Moïse. Et Yahwé a dit à Moïse qu'il était le Dieu Unique. Ses paroles sont consignées dans un Livre que tout croyant doit connaître et déclamer. Ce Livre, c'est le Coran, le Livre de Dieu. Il est le seul Coran. Le rabbin l'explique en arabe à son disciple arabe. En d'autres termes, au début de l'apostolat du rabbin à La Mecque, il n'y avait qu'un Livre en Arabie, le texte hébreu de la Bible ; et c'est d'après le commentaire oral de ce Livre, que Mohammed se convertit à la religion d'Israël : le *Corabor* est en arabe, le verso oral du Coran écrit en hébreu, et cette période du *Corabor* s'étend jusqu'au début de la seconde période mecquoise.

*Coran* et *Corabor* caractérisent dans les origines de l'Islam, les sources religieuses de cette poussée juive : source écrite en hébreu (le *Coran*) ; source orale en arabe (le *Corabor* ou explication orale en arabe du Coran hébreu de Moïse).

## 3. — LE CORAB

Le Coran hébreu de Moïse, raconté par le rabbin, aucun Arabe n'est capable de le lire, puisqu'il est écrit dans une langue étrangère. Le rabbin peut raconter tout ce qu'il veut. Personne ne pourra jamais le contredire. Il peut attribuer à Dieu toutes les fables qu'il lui plaît. Tant que les paroles de Yahwé ne seront pas rendues intelligibles pour un Arabe, les Mecquois auront toujours une bonne raison de refuser le message divin et de demeurer dans leur idolâtrie. Le temps est arrivé pour le rabbin de traduire en arabe quelques parties essentielles du Pentateuque. Nous entrons dans la période du Livre. Qu'est-ce que ce Livre ? Là encore, clarifions nos idées. Le Livre arabe ne peut être qu'une adaptation du Coran, faite par le rabbin, en langue arabe, dans le but de convertir les Arabes à la religion du Coran, c'est-à-dire au judaïsme. Pour éviter toute confusion, nous proposons d'appeler ce Livre, le *Corab*, c'est-à-dire le livre arabe écrit par le rabbin pour expliquer le Coran de Moïse et, en tant qu'explication, possédant les qualités de l'original. Ce *Corab* est essentiellement une œuvre d'apologétique. C'est pour hâter la conversion des idolâtres à la religion d'Israël, pour raffermir les nouveaux convertis dans leurs convictions, que le rabbin est amené à composer ce Livre arabe. Pour répondre au but recherché, ce Coran arabe ne pouvait être, par conséquent, qu'un duplicata en arabe du Coran hébreu, rapportant comme le Coran hébreu, le message de Yahwé, ses prescriptions et ses ordonnances. Le contraire serait absolument inconcevable. Un Coran arabe indépendant aboutirait à une nouvelle révélation, ce qui serait pour le rabbin, une complète absurdité. Yahwé n'a parlé qu'une seule fois à l'humanité et il n'y aura jamais plus de religion nouvelle. Le message du Coran arabe sera donc obligatoirement identique au message du Coran hébreu.

En soi, une traduction n'est pas un événement tellement considérable. L'importance exceptionnelle du Corab lui vient de raisons *extrinsèques*. Jamais encore, on n'avait vu pareille chose en Arabie. L'Arabie ne connaissait pas encore de livre, un vrai livre, écrit en arabe. Aujourd'hui, grâce à l'activité du rabbin, La Mecque a son livre et tout le monde peut le voir. Quelle nou-

veauté pour ces hommes vivants jusqu'ici en dehors de toute civilisation ! Sans doute, le *Corab* n'a rien d'original. Il n'est qu'une démarcation du *Coran ;* ce qui est original dans le *Corab* c'est qu'il rend accessible aux Arabes les grandes révélations faites à Moïse par Yahwé. C'est donc par une traduction du Livre hébreu ( le *Coran*), en arabe (*Corab*), que la langue arabe créée par un rabbin, Docteur de la Loi, fait son apparition dans le grand monde. Le *Corab*, écrit par un Juif, est à la base de la vie intellectuelle de l'Arabie et c'est le *Corab* qui va entraîner l'Arabie tout entière dans le mouvement religieux d'Israël.

C'est au rabbin de La Mecque que revient le mérite d'avoir su trouver et créer, d'abord dans ses explications orales (*Corabor*) ensuite dans un Livre (*Corab*), les mots capables de faire comprendre aux Mecquois le contenu du Livre sacré des Juifs. (1)

Le *Corab* n'est donc, comme nous l'avons dit, qu'une adaptation du Pentateuque faite par un Juif, dans la première décade du VIIe siècle. Dans la mesure où il est fidèle, le Coran possède par conséquent tous les attributs du *Coran* original. Comme on le dit du *Coran* on dira aussi du *Corab* qu'il est descendu d'en haut pour l'humanité ; (2) qu'il est un rappel, un *Dikr*, une *ressouvenance* des enseignements de Yahwé sur le Mont Sinaï. Si le *Coran* constitue un rappel des ordonnances divines, le *Corab* est un rappel direct du *Coran* de Moïse. (3)

On connaît suffisamment les autres attributs du *Coran*, auxquels participe le *Corab*, sans qu'il soit besoin d'y insister. Les historiens mineurs qui s'intéresseraient à ce petit problème pourront facilement recueillir de nombreux textes, classer leurs fiches et composer de véritables litanies communes au *Coran* et au *Corab :* c'est un Livre béni, (4) un avertissement, (5) un livre droit, (6) auquel les hommes ne peuvent rien changer. (7) C'est un Livre de bonnes nouvelles ; (8) une vision claire et une Direction. Il n'y a pas de Livre meilleur.

Ce qu'il faut retenir, c'est que le *Corab* possède, en raison de sa conformité à son modèle, les mêmes attributs que le *Coran*. Le *Coran* hébreu est l'original,

(1) Le mérite linguistique du rabbin est double : 1. — C'est le rabbin qui a créé la langue écrite arabe. 2. — En traduisant le Pentateuque en arabe, le rabbin fait passer la langue arabe, de l'état profane, à l'usage religieux et théologique.

(2) Sur l'expression : *fait descendre d'en haut (onzila : être révélé*, forme passive et *anzala, révéler*, forme active), voir pour la deuxième période mecquoise : LXXVI, 23 ; XLIV, 2 ; XX, 3, 112 ; XXVI, 193, 198 ; XV, 6, 9 ; XXXVIII, 7, 28 ; XXI, 10 ; XXV, 1, 7, XVII, 14, 106 ; XVIII, 1 ; troisième période : XL, 1, 42 ; XLV, 1 ; XVI, 11, 21, 49, 91, 104 ; XIV, 1 ; XXVIII, 87 ; XXXIX, 2, 24, 42 ; XXIX, 46, 50 ; XLII, 14, 16 ; XXXIV, 6 ; VII, 1, 9, 195 ; XLVI, 29 ; (Médine : III, 2 ; XXIV, 1, 45 ; LVIII, 6 ; XXII, 16).

(3) Bien qu'on puisse apporter ici quelques précisions, il nous paraît complètement inutile d'insister sur ces différents points qui n'offrent aucune difficulté. Sur le terme *rappel*, voir pour la seconde période mecquoise : sour. LIV, 17, 22, 32, 40 ; XXXVII,3 ; XLIV, 12 ; XV, 6, 9 ; XXXVIII, 1, 7, 87 ; XXXVI, 10, 69 ; XLIII, 3, 36, 43 ; XXI, 7 ; XXV, 19, 31 ; XVIII, 101. — Troisième période : XLI, 41, 43 ; XVI, 46 ; XXXV, 28 ; VII, 1, 2, 61 ; XLVI, 11, 29 ; VI, 92.

(4) Sour. XXXVIII, 28.

(5) Sour. XXXVI, 5.

(6) Sour. XVIII, 2.

(7) *Ibid.*, 26.

(8) Sour. XLI, 3-4.

le *Coran* arabe en est l'image : « Le Livre de Moïse est un modèle (un guide) de la Miséricorde divine ». (1) Ce *Coran* (arabe) n'a pas été inventé par un autre que « Yahwé », c'est-à-dire Dieu est l'auteur des vérités qu'il contient, puisque ces vérités ne sont qu'une répétition des enseignements reçus de Yahwé par Moïse : « Il est la confirmation de ce qui était avant lui. Il n'est que l'explication du Livre du Seigneur des Mondes. Il n'y a aucun doute sur ce point ». (2) Et pour que Mohammed et les Mecquois en soient bien convaincus, le rabbin répète encore : « Ce que nous t'avons révélé du Livre est la vérité ; il confirme ce qui avait été dit avant lui ». (3) « Avant celui-ci (le *Coran* arabe) il y avait le Livre de Moïse, modèle et preuve de la Miséricorde divine. Et c'est un Livre confirmant l'autre, en langue arabe ». (4) A proprement parler, il n'y a pas de *Coran* arabe, il y a une adaptation du seul *Coran*, le *Coran* des Juifs, faite par un rabbin en arabe, à l'usage des Arabes. Les Arabes n'ont jamais été sur la liste des privilégiés de Yahwé. Un juif, « créateur de l'Islam », ne pouvait penser à une pareille énormité.

A la réflexion, le problème coranique est très simple. Mais il faut réfléchir. De quoi s'agit-il ? Que réclament les Mecquois ? Ils demandent des preuves attestant que Dieu a parlé. Ils demandent de pouvoir lire eux-mêmes les révélations de Yahwé dans un Livre. Il existe bien un Livre des Révélations. Mais ce livre est écrit en langue étrangère, en hébreu. Pour avoir accès à ces révélations, il faut aux Mecquois un livre qu'ils puissent comprendre, un Livre qui aura deux qualités essentielles : reproduire les révélations divines contenues dans le *Coran* de Moïse, et rendre ces mêmes révélations accessibles aux Arabes. Le but poursuivi par le rabbin et les exigences même des Mecquois, réclament du *Corab* ces deux qualités essentielles. Le *Corab* ne peut être par conséquent qu'une adaptation en arabe du *Coran* hébreu.

La seule originalité du *Corab*, c'est sa parure.

Blachère a mal commencé son monumental ouvrage. « Au cours d'un apostolat d'environ vingt années », dit-il, « la nature des phénomènes psychiques et physiologiques qui accompagnaient la venue d'une révélation paraît avoir sensiblement varié chez Mahomet (*sic*). Un fait cependant est demeuré constant. C'est par l'intermédiaire d'un messager divin, bientôt reconnu comme étant l'archange Gabriel (vraiment ?) que le Prophète de l'Islam (*sic*) avait communication avec la parole céleste (*sic*). En conséquence, tenter de retracer comment se constitua la Vulgate adoptée par les Musulmans équivaut à rechercher dans quelles conditions cette révélation orale reçut « la sanction de l'écriture », et quelles difficultés durent être surmontées pour aboutir à la fixation définitive du texte coranique ». (5) Avec pareil début, Blachère s'engageait dans une impasse et ne pouvait aboutir qu'à un échec égal à l'érudition dépensée dans son travail. Tous les problèmes sont posés dans l'irréel, l'invraisem-

(1) Sour. XI, 20. Voir BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 434-435, pense que ce verset est probablement médinois « ou retouché à Médine pour viser les Juifs de cette ville ». Vraiment ?

(2) Sour. X, 38.

(3) Sour. XXXV, 28.

(4) Sour. XLVI, 11 : « D'après la tradition musulmane », dit MONTET, *op. cit.*, p. 671, n. 5 : « il s'agirait d'un Juif nommé Abdallâh ben Salam qui se convertit à l'Islam (!!), ayant trouvé dans la Loi la prédication de la venue de Mahomet » *(sic)*.

(5) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. I, 1947, p. 1.

blable. On navigue dans la fantasmagorie. Et tout cela pour un point de départ mal assuré, pour un manque de sens historique. Un grain d'amertume dans un seau d'eau et toute l'eau est polluée. Ainsi de l'entreprise méritoire de M. Blachère. Tout — même l'érudition pure — y est vicié par une totale incompréhension initiale. Relever une ou plusieurs erreurs dans un écrit, rien n'est plus facile. Mais nous renonçons vraiment à redresser au fur et à mesure une infinité d'écarts, qui trahissent une complète méconnaissance du texte, rendu inintelligible par des *a priori* qu'on ne s'est jamais donné la peine de vérifier. Que dire, en effet, devant des affirmations comme celles-ci : « Tous ces faits incitent à conclure que la mise par écrit de la Révélation, du vivant de Mahomet, ne porte pas sur la totalité du texte et qu'elle fut dominée par bien des hasards ». (1) « Même plus tard, après l'émigration à Médine en 622, lorsqu'au contact des communautés juives et sous la pression des circonstances, il devint évident que la Loi nouvelle devait recevoir « la sanction de l'écriture », très souvent des impossibilités matérielles empêchèrent de consigner immédiatement telle révélation survenue *à l'improviste, en voyage, à la prière, au cours de la nuit* ». (2) Redisons-le : la révélation ; c'est-à-dire, la traduction en arabe, du message de Yahwé à Moïse, est complètement écrite, à La Mecque, à l'époque de la sourate XX. Toutes les autres hypothèses et considérations sont absolument oiseuses et erronées. (3)

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*
(3) Il est bien regrettable que GAUDEFROY-DEMOMBYNES, dans ses *Institutions musulmanes*, ait reproduit, lui aussi, toutes les inepties de ses prédécesseurs. Voir, par exemple (il faudrait citer la plus grande partie du ch.-II) p. 20 : « De même qu'il n'avait rien prévu pour sa succession, Mahomet n'avait point songé à rassembler les versets que la révélation avait semés depuis vingt ans (à quelle situation concrète se rapportent pareils propos) et que la pratique culturelle avait répétés et emmêlés dans la mémoire des hommes. Le texte du Coran ne fut établi définitivement que sous « Othmân » ! !

CHAPITRE II

# ASPECT EXTÉRIEUR DU *CORAB :* LES DIVISIONS EN CHAPITRES ET VERSETS

## 1. — SOUCI DE CLARTÉ, CHEZ LE RABBIN

« Nous t'avons déjà apporté les sept (versets) de la Répétition ». (1) Le fait même d'avoir divisé la prière de Louanges en sept versets témoigne chez son auteur, d'un grand souci d'ordre et de clarté, ordre et clarté dans l'expression destinée à faciliter la mémoire et la récitation du texte. Ce souci de clarté que nous constatons de prime abord, dans la Prière de la Répétition, nous le retrouvons également dans la présentation du *Corab*.

## 2. — LES GRANDES DIVISIONS DU *CORAB :* LES SOURATES

Il ne fait aucun doute que le rabbin introduisit dans son Coran arabe de grandes divisions, des chapitres qu'il appela lui-même *sourates*. Nous pouvons déjà le conclure par simple raisonnement. Le terme *soura*, qui désigne les chapitres dans les collections coraniques postérieures, est un terme arabe dérivé de l'hébreu. Les collectionneurs de la fin du VII^e^ et du début du VIII^e^ siècle n'ont fait que conserver un système de division et une terminologie propres au rabbin. En cela, d'ailleurs, le rabbin ne faisait que suivre l'exemple des manuscrits bibliques. Après avoir copié le texte sacré d'une façon continue, les Juifs, en effet, dans un but pratique et liturgique en arrivèrent à introduire de grandes divisions, des *sedarim* ou sections. On en comptait 42 pour la Genèse, 29 pour l'Exode, 23 pour le Lévitique, 32 pour les Nombres, 27 pour le Deutéronome, en tout un peu plus de 150 pour le Pentateuque. (2) Pour toutes ces raisons : souci d'ordre constaté dans les Sept versets de la *Prière des Louanges ;* origine hébraïque du terme *soura ;* habitude des Juifs d'introduire des divisions dans le texte du Pentateuque et des autres Livres sacrés,

(1) Sour. XV, 87. Voir plus haut, p. 78.

(2) HUDAL (L.) et ZIEGLER (J.), *Précis d'introduction à l'Ancien Testament,* Mulhouse-Tournai, 1938, p. 99 et note 3 : « On peut encore mentionner la division de tous les Livres de l'A. T. en 446 (ou 447) *chapitres*, qui vraisemblablement servaient pour la lecture *privée (sic)* des Livres saints. On les appelle *(Sedarim)*, (ordre). Il y en avait cent cinquante-quatre pour le Pentateuque. Il y a désaccord sur le nombre des *Sedarim*. Ainsi en trouve-t-on 158, 167 ou 175 pour le Pentateuque ».

il nous semblerait bien étrange que le rabbin n'ait pas lui-même introduit certaines divisions dans son Coran.

En fait, nous rencontrons le terme *soura*, pour la première fois dans la sourate LXXXII, 7, avec un sens strictement biblique : « Ton Seigneur qui t'a créé, qui t'a donné la *forme* (*souratin*) droite et harmonieuse ». Cette signification de *forme, ordonnance, type*, nous la trouvons dans Ezéchiel, ch. XLIII, 11 : « S'ils ont honte de tout ce qu'ils ont fait, apprends-leur la forme (sourât) de cette maison, son plan, ses issues et ses entrées, ses formes (*sûroth*) et tous ses règlements. Mets tout cela par écrit afin qu'ils observent toutes les indications et toutes les prescriptions et qu'ils s'y conforment ».

Dans la sourate XI, le rabbin raconte l'histoire de Noé. (1) « Ce sont des histoires mystérieuses que nous te révélons. Ni toi, ni ton peuple, vous ne le connaissiez avant ceci (c'est-à-dire avant que je ne t'aie raconté cette histoire, soit oralement, soit dans le *Corab*). Je te demande donc d'avoir un peu de patience. En vérité, la fin heureuse est réservée à ceux qui craignent ». (2) Puis viennent inévitablement les récits sur « les Adites et les Thamoudites », (3) et l'histoire des envoyés de Yahwé auprès d'Abraham et de Lot (4) et celle des Madianites, (5) de Moïse et de Pharaon et des cités détruites. (6) Devant de pareils récits qui témoignent de la Puissance de Yahwé, les idolâtres mecquois refuseront-ils toujours de reconnaître la vérité ? Continueront-ils à fréquenter la Ka'ba ? Ils se regimbent encore. Ils t'accusent, Mohammed, d'inventer toi-même toutes ces histoires. Si tu es capable de les inventer, eux aussi par conséquent, peuvent le faire. Eh bien « qu'ils apportent dix *sourates* pareilles à celle-ci » ; (7) Soyouti ajoute : quant à la clarté et à l'éloquence.

Le rabbin met donc les idolâtres au défi. Il leur présente une sourate et cette sourate, nous l'avons : ce sont les versets 27-105 de la sourate XI, consacrés aux récits bibliques. Vous ne voulez pas croire à cette sourate qui raconte les aventures de Noé, des Adites, Thamoudites, Abraham et Lot. Vous accusez Mohammed de les tirer de sa propre imagination. Mohammed n'est rien, il n'est qu'un avertisseur (8) et vous, Mecquois incrédules, vous êtes moins que rien, puisque vous ne voulez pas croire au Dieu d'Israël. Si vous étiez aussi forts que vous le prétendez, vous nous apporteriez immédiatement dix sourates semblables à « celle-ci ».

Nous ne voulons certes pas affirmer d'après le texte de la sourate XI, que les divisions dont il est question s'appliquent directement au *Corab*. Quand le rabbin met au défi les Mecquois, il les somme concrètement d'apporter une sourate semblable à la sourate XI. Or cette sourate XI ne fait pas partie directement du *Corab*, comme nous le verrons plus tard, mais d'un autre ouvrage

(1) Sour. XI, 27-51.

(2) Il n'y a pas lieu, comme le fait Blachère, de rejeter ce verset à une date ultérieure. *Ceux qui craignent* est un terme technique et usuel dans l'A. T. La traduction *pieux* donnée constamment par Blachère détourne complètement le texte de ses origines, comme nous l'avons déjà remarqué.

(3) Sour. XI, 52-71.

(4) *Ibid.*, 72-84.

(5) *Ibid.*, 85-98.

(6) *Ibid.*, 99-105.

(7) *Ibid.*, 16.

(8) *Ibid.*, 15.

composé également par le rabbin et que nous appellerons les *Actes de l'Islam.* Nous raisonnons ici simplement par analogie. Si le rabbin divise en sourates les *Actes de l'Islam,* il est bien probable qu'il ait introduit de semblables divisions dans son *Corab.* (1)

## 3. — LES PETITES DIVISIONS DU *CORAB* : LES VERSETS

Le rabbin avait-il poussé plus loin son souci de clarté ? Les sourates étaient-elles aussi divisées en versets ? Nous répondons sans hésitation par l'affirmative. « Mes *aya* (*signes, versets*) vous ont été récités ; mais vous avez tourné vos talons ». (2) « Lorsqu'on leur récite nos *aya,* ils se détournent dédaigneusement ». (3) Le terme *aya* que nous lisons dans ces textes, est bien lui aussi d'origine hébraïque : *'uwa* signifie *lettres de l'alphabet, document écrit ;* en hébreu de la Mischna, *'uwa* signifie *morceaux.* D'une façon générale, *'uwa* veut dire : *signes, signes de mouvement, d'avertissement, de l'alliance, miracles.* C'est ce terme *'uwa,* sous la forme *aya,* avec ces multiples significations hébraïques, que nous lisons à chaque instant dans les enseignements rabbiniques de La Mecque.

Le terme *aya* possède cependant une signification plus précise, comme dans les textes que nous venons de citer. Les *ayatûhû,* (4) sont des petites parties d'un Livre, c'est-à-dire ce que nous appelons aujourd'hui des versets, et nous savons d'une façon explicite que le rabbin avait lui-même divisé en petites parties (5) les sourates de son Coran arabe :

> H. M. Révélation du Bienfaiteur Miséricordieux.
>
> C'est un Livre (une Ecriture) dont les versets ont été nettement séparés ; c'est un Coran arabe, pour un peuple qui sait. (6)

Sous quelle forme étaient indiquées ces séparations du texte ? *La Prière de Laudes* était divisée par des chiffres, peut-être à cause de sa brièveté, peut-être aussi pour en faciliter la mémoire, et de son importance religieuse dans la nouvelle communauté judéo-arabe. Mais il est peu probable que cette division par chiffres ait été introduite par le rabbin dans son grand Coran. Dans ce dernier cas, il faut penser à une division indiquée soit par des intervalles simples ou par des blancs, soit plus probablement par astérisques, ce qui expli-

(1) Blachère qui ignore le *Corab,* écrit courageusement, *op. cit.,* t. I, p. 137 : « A côté de cette fragmentation d'ordre pratique (la fragmentation par leçons), inspirée par le culte, la VULGATE en présente un autre, celle en sourates (arabe *sûra*) qui date d'Othman et remonte, selon toute probabilité, jusqu'à la recension d'Abou-Bahr » !

(2) Sour. XXIII, 68, etc.

(3) Sour. XXXI, 6.

(4) Sour. XLI, 2 ; XI, 1, etc.

(5) D'après M. Blachère, la division en versets n'est pas originale. Pourquoi ? Écoutons la réponse : On ne la trouve pas dans les manuscrits « hedjaziens » tel celui de Paris, nº 328 (Voir *Le Coran,* t. I, Introduction, p. 100, 139, 173, 174) ! Il est vrai que dans tout son ouvrage, M. Blachère discute sur un Livre qui n'est pas le Coran.

(6) Sour. XLI, 2. BLACHÈRE, *op. cit.,* t. II, p. 360 traduit : « Écriture dont les *aya* ont été rendus intelligibles, pour un peuple qui sait ».

querait l'emploi du terme *aya, signes,* pour désigner ces petites divisions. (1)

Où en sommes-nous dans cette étude du *Corab* ou Coran arabe ? Prenons une nette conscience des résultats acquis, pour bien assurer nos pas :

Il existe à La Mecque, au début de la seconde période mecquoise, un Livre religieux arabe, composé par le rabbin, instructeur de Mohammed. Le rabbin a pris comme modèle l'A.T. et principalement le Pentateuque. En écrivant une adaptation arabe du Coran hébreu, le but du rabbin était clair : fournir aux idolâtres une preuve que les histoires racontées par lui et son disciple Mohammed, n'étaient pas d'invention récente ; qu'elles étaient contenues dans le Livre des Révélations de Moïse. On pouvait désormais confronter l'adaptation arabe avec son modèle hébreu.

Depuis des siècles, qu'on étudie le « Coran », aucun commentateur ancien ou contemporain n'a soupçonné l'existence de ce Livre, composé par un Juif. C'est cependant un événement capital pour les origines de l'Islam. Dans la production de ce Livre, Mohammed, n'y est absolument pour rien, évidemment. Ce Livre ne s'adresse même pas directement à lui : c'est une œuvre d'apologétique destinée principalement aux idolâtres, qui se refusent à croire au message de Yahwé. L'existence de ce Livre arabe, duplicata du Coran hébreu composé par un Juif, au début de la seconde période mecquoise, en dehors de Mohammed, dans le but de hâter le mouvement de conversion des idolâtres à la religion d'Israël, bouleverse de fond en comble toutes les histoires et commentaires des coranisants. Nous ne pouvons nous donner la peine de relever leurs erreurs. C'est un changement total de perspectives qu'il faut maintenant opérer. Les commentateurs ont fait fausse route. Ils se sont « mal embarqués ». Sauf quelques indications positives qu'on peut glaner de-ci de-là dans leurs travaux, tout est à refaire. Il faut les oublier. Leurs dissertations sont erronées parce qu'ils procèdent d'un faux point de départ et nous le regrettons. Nous avons sous les yeux, les trois volumes de Blachère qui témoignent d'un travail acharné, tenace et consciencieux, mais hélas, presqu'en pure perte, puisqu'il s'applique non point au Coran arabe, composé par le Juif, mais à un autre ouvrage, dont nous allons parler plus loin. Comme le Coran arabe est écrit par un Juif, il n'y a plus aucun intérêt à publier de longues dissertations sur les « scribes de Mohammed ». De même, les *excursus* sur la mémoire des Arabes sont complètement hors de propos : le *Corab* n'est pas un Livre recueilli de mémoire : c'est un ouvrage bien étudié, composé selon les règles de l'art : une Préface (Les Laudes), un texte divisé en *sourates* (chapitres) et en *aya* (versets). On ne travaille pas autrement aujourd'hui. Et ce livre composé à une table de travail a vu le jour à La Mecque, en plein débat entre idolâtres et monothéistes : tout ce qu'on peut dire sur les dates du Coran, sur les différentes recensions s'adresse à un autre Livre qui n'est pas le Coran. Il n'existe pas non plus de problème sur l'absence de recension du *Coran* par Mohammed

(1) En hébreu *'ot*, Genèse, I, 14 ; IX, 12 ; voir aussi IV, 15. — HOUDAL (L.) *op. cit.*, p. 99 : « Une division du texte en versets est déjà connue de la *Mischna*. Tout d'abord on partagea en versets les Livres *poétiques*, en écrivant les membres rythmiques comme des lignes particulières (stiques). Plus tard ce procédé fut étendu aux phrases et périodes des Livres en prose et des Livres prophétiques ».

lui-même. Dans la confection du *Corab*, Mohammed n'a eu aucun rôle, ni actif, ni passif.

Mohammed n'a jamais eu à transmettre à son entourage de révélation nouvelle. Il n'a jamais eu à dicter, à plus forte raison à écrire, un Livre de religion. Le *Coran* est l'œuvre de Moïse ; le *Corab* est l'œuvre du rabbin. Dans l'ordre de la composition littéraire, Mohammed est néant. Il n'intervient que dans l'ordre de la récitation : récitation d'un enseignement oral, dans la première période mecquoise ; récitation d'un enseignement écrit, dans les périodes suivantes : « Nous avons choisi le Coran (= le *Corab*) pour que tu puisses en faire la lecture aux hommes, lentement ». (1)

Encore une fois, réalisons la situation concrète : Les Mecquois ne croient pas au Livre hébreu des Juifs et protestent qu'étant écrit en langue étrangère, ils ne peuvent le connaître. Le rabbin qui est tenace dans son idéal, saisit la balle au bond et leur donne, écrit par Lui, un Livre arabe qui mettra ses adversaires à même de pouvoir connaître les révélations de Yahwé. Que pourrait bien faire Mohammed dans cette histoire de traduction, hébraïco-arabe ? C'est tout, absolument tout, qu'il faut changer dans les *Vie de Mohammed*, dans les théories sur son inspiration, la rédaction et la transmission du Coran. Il faut que les coranisants se désintoxiquent, « prennent leur courage à deux mains » pour repartir dans une nouvelle direction plus solide, plus historique et plus concrète ; et pour cela, il faut tout d'abord qu'ils prennent conscience que du vivant de Mohammed, il existait à La Mecque un Livre arabe, composé avec clarté par un rabbin, d'après l'A. T., conforme nécessairement à son modèle, puisque le but de ce Livre était précisément d'amener les idolâtres à connaître la véracité du Coran de Moïse et par lui, la vérité du monothéisme d'Israël.

On dit aussi que Mohammed n'a jamais lu le Coran arabe, et on en donne deux raisons péremptoires : c'est que Mohammed ne savait pas lire et qu'en outre les sourates du Coran n'ont été rassemblées et définitivement rédigées et classées que longtemps après la mort de Mohammed. Toutes ces affirmations procèdent d'une totale incompréhension de la situation. Que Mohammed n'ait pas lu effectivement le Coran, c'est probable. En tout cas, nous ignorons positivement s'il savait lire, ou écrire. Mais il nous faut ajouter un sérieux correctif. Le Coran arabe était déjà écrit au début de la seconde période mecquoise. Par conséquent, Mohammed, dans des conditions d'instruction normale, aurait fort bien pu lire directement dans le texte le Coran du rabbin. Redisons une fois de plus — on ne le dira jamais assez — que tous les coranisants sans exception aucune, ont totalement faussé les perspectives des origines de l'Islam, faute d'avoir lu et analysé les textes.

Et cependant, ces textes nous présentent un rabbin à sa table de travail. Il est entouré de livres ; devant lui sont posés la Bible en original hébreu, le Talmud, les Midraschim et ses notes personnelles. Il connaît le contenu de ces livres et leur esprit. C'est un véritable Juif, un de ces docteurs traditionnels, pareil à ceux qui ont rédigé les commentaires talmudiques. Nous trouvons

(1) Sour. XVII, 107 : « Wa qor'ān$^{an}$ faraqnāho litaqra'aho 'alä l-nāsi 'alä mokth$^{in}$ = et un Coran que nous avons partagé (*en sections*) pour que tu le récites aux gens d'une façon lente ». Mohammed, dit le rabbin, récite le *Corab* en psalmodiant et en chantant d'une façon grave et non sur un air d'opérette !

aussi sur sa table, du papier, *kirtas*, (1) un calame (2) et de l'encre... (3) Le rabbin écrit et il écrit en arabe. Il écrit un livre arabe destiné à faire connaître aux idolâtres arabes, le Livre de Moïse, qu'ils étaient incapables de comprendre dans sa rédaction originale. Pour rendre son livre intelligible, le rabbin vise tout d'abord à la clarté de la présentation. Au début de son ouvrage il a mis une préface : Les *Laudes* que les musulmans continuent aujourd'hui encore à réciter à maintes occasions sans se douter de son origine juive. (4)

Le texte du *Corab* est divisé en chapitres, les chapitres en versets, à la manière de l'A. T. Clarté d'expression, aussi : « ce Coran arabe est un Livre sans phrases tordues ». (5) Dans cette déclaration, on devine toute la joie du rabbin d'avoir réussi si magnifiquement son œuvre. Il dira encore dans une autre intervention auprès des Mecquois : « ce *Corab* est écrit en langue arabe claire et pure, et son contenu se trouve certes dans les Ecritures des Anciens. » (6)

(1) Sour. VI, 7.

(2) Je le jure par le calame, sour. LXVIII ; voir plus haut, p. 87, n. 8.

(3) Sour. XXXI, 26 : « Si ce qui est arbre sur la terre, formait des calames et si la mer, grossie encore de sept autres mers était de l'encre, calames et encre s'épuiseraient, mais les arrêts de Yahwé ne s'épuiseraient point » ; XVIII, 109 : « Dis : « Si la mer était de l'encre (pour écrire) les mots de mon Seigneur et si même nous lui ajoutions une mer semblable pour la grossir, la mer serait tarie avant que soient taris les mots de mon Seigneur » ; voir aussi Talmud, *éd. cit.*, t. IV, p. 143 ; t. VII, p. 249.

(4) Jomier (J.), *La place du Coran dans la Vie quotidienne en Egypte*, dans *Ibla*, 1952, p. 149 : « La Fâtih'a » ( première sourate). C'est la prière fondamentale de l'Islam (!!) Elle est dite dans la prière rituelle (une fois à chaque *rak'a*), dans les *awrâd*, (liturgie de dévotion ressemblant à des litanies) à la fin des offices, à la fin de la lecture du Coran dans certains cas (lecture radiodiffusée avant la prière du vendredi midi, par exemple...) ou encore pour la conclusion du contrat de mariage. Elle sert de prière surérogatoire en tous temps et surtout en cas de maladie. C'est aussi la prière des morts ».

(5) Sour. XXXIX, 28-29 « Nous avons proposé aux hommes, dans ce Coran toutes sortes d'exemples (espérant que) peut-être ils réfléchiraient ; en un Coran « arabe », exempt de tortuosité (espérant que) peut-être ils craindront Yawhé (v. 29) ». La suite de ces deux versets est tout à fait logique, quoiqu'en pense Blachère, *op. cit.*, p. 515, note du v. 29. Ici, comme ailleurs, Blachère traduit le terme *Coran* par *prédication*, ce qui constitue un véritable contre-sens historique : le *Corab* est un Livre écrit ; la Prédication fait d'abord penser à un enseignement oral.

(6) Sour. XXVI, 195.

CHAPITRE III

# CONTENU APPROXIMATIF DU *CORAB*

## I. — CONTENU GÉNÉRAL DU *CORAB*

*a)* — Recueil d'histoires bibliques. — Il peut paraître hardi de vouloir chercher quel pouvait être le contenu du Coran arabe, composé par le rabbin, et cependant tout ce que nous avons dit précédemment nous oriente vers la solution — au moins générale — de ce nouveau problème. Nous savons, en effet, que le rabbin en composant son livre poursuivait un but bien précis : rendre intelligible aux Arabes le Coran hébreu de Moïse. Il ne s'agit pas pour le rabbin d'apporter des révélations nouvelles ! mais de faire connaître aux Arabes, en leur langue, les révélations faites par Yahwé à Moïse et confiées par Moïse au peuple d'Israël. Si la langue du *Coran* et du *Corab* est différente, le contenu de ces livres hébreu et arabe doit être identique et il est nécessaire qu'il le soit pour aboutir au but poursuivi par le rabbin et la communauté juive de La Mecque. Le *Corab* était donc et devait être dans son fond absolument semblable au Coran de Moïse, tel que le connaissait un véritable docteur de la Loi ; c'est-à-dire dans son texte lui-même et les commentaires talmudiques.

Que le *Corab* ait été identique au Coran, nous en avons la preuve par les histoires racontées à Mohammed par le rabbin, et par Mohammed aux idolâtres, sur l'ordre de son maître. Toutes ces histoires, en effet, sont des histoires bibliques : les histoires de la création des cieux et de la terre, de la création d'Adam, de la révolte de Satan, d'Abraham et Lot, d'Isaac, de Jacob et Joseph, de Moïse, d'Aaron, de David, Salomon et la reine de Saba, et de bien d'autres personnages (1) avec quelques histoires folkloriques sans cesse répétées sur les Adites et les Thamoudites.

On peut dire en toute vérité que le *Corab* était un extrait rédigé en arabe des grandes histoires bibliques, (2) *Corab* destiné à accréditer auprès des

(1) Voir plus haut, t. I, p. 183-277.

(2) Voir sour. XXXIX, 24 : « Yahwé a envoyé d'en haut le plus beau des discours. C'est un Livre dont les parties se ressemblent et se répètent ». Ce texte est susceptible de plusieurs interprétations. Il peut vouloir dire que les histoires d'Abraham, de Moïse, etc., se ressemblent en ce sens qu'elles aboutissent toutes, à la même conclusion : victoire des croyants sur les idolâtres. Ce texte pourrait encore signifier que les parties du *Corab* reproduisent exactement les mêmes parties du *Coran*. Le *Corab* n'est qu'une répétition du *Coran*, auquel il est fondamentalement semblable.

Arabes les révélations faites à Moïse par Yahwé, extrait écrit pour la récitation, en vue de la conversion des idolâtres.

*b)* C'était aussi un Livre de menace. — « Nous l'avons fait descendre (sous forme d') une révélation (en) langue arabe et nous y *avons mis des menaces* », c'est-à-dire, sans aucun doute que le rabbin avait inséré dans son livre quelques-unes de ces terribles descriptions de l'Enfer. Il n'est pas impossible de penser que ce sont ces descriptions terrifiantes que le rabbin qualifie d'exemples, d'allégories ou de paraboles : « Nous avons mis pour les hommes dans ce Coran toutes sortes d'allégories ». (1) « Nous avons exposé pour les hommes dans ce Coran toutes sortes d'exemples. Peut-être réfléchiront-ils? » (2) Si ces versets s'appliquaient réellement aux descriptions eschatologiques de l'Enfer et du Paradis, nous aurions une nouvelle preuve que ces descriptions ont été purement et simplement imaginées par le rabbin, de son propre aveu, en vue d'attirer les incroyants à la religion d'Israël.

Dans un autre texte, le rabbin nous affirme encore qu'en plus des textes bibliques, il a voulu insérer dans son Livre des menaces pour ceux qui se refusent à croire aux révélations du Dieu de Moïse, menaces qu'avec habileté, il accommode aux appétits sensuels de ces primitifs qui l'entourent :

43. « En vérité, l'arbre az-Zaqqoum.
44. sera le mets du Pêcheur.
45. Tel l'airain, il bouillonne dans les entrailles
46. à la façon de l'(eau) bouillante.
47. « Prenez-le ! Emportez-le au fond de la Fournaise !
48. Puis versez sur sa tête le tourment de l'(eau) bouillante ! »
49. « Goûte *(ceci)* ! C'est toi, le Puissant, le Généreux !
50. Voici ce dont vous doutiez ! »
51. Les Craignants-Dieu *(au contraire)* seront dans un séjour paisible,
52. parmi des jardins et des sources
53. Ils seront vêtus de satin et de brocart face à face.
54. Ainsi sera-t-il. Nous les avons mariés à des Houris aux grands yeux.
55. Ils réclameront là toutes sortes de fruits, dans la paix.
56. Là, ils ne goûteront point la mort et *(n'auront connu)* que la première mort. On les aura préservés des tourments de la Fournaise,
57. Par une faveur de ton Seigneur. C'est là le succès Suprême. (3)

58. Et nous ne l'avons rendu facile dans ta langue que dans l'attente que peut-être ils réfléchiront. (4)

*c)* Livre aussi de problèmes religieux locaux. — Les Mecquois croyaient que les anges étaient du sexe féminin. Or, on sait l'aversion des Arabes pour les filles. Le rabbin insiste particulièrement sur ce point, pour mettre les idolâtres en contradiction avec eux-mêmes : Eh quoi, vous avez honte quand vous êtes

(1) Sour. XVII, 91.
(2) Sour. XXXIX, 28.
(3) Sour. XLIV, 43-58.
(4) *Ibid.*, 58 ; Ce verset rejoint le v. 112 de la sourate XX : Nous l'avons fait descendre (sous forme d') révélation (en) langue arabe et nous y avons mis des menaces ».

père d'une fille et vous ne rougissez pas d'attribuer des filles à Dieu ! Vous êtes vraiment des hommes inconséquents. Ces croyances mecquoises paraissaient tellement absurdes au rabbin, qu'à maintes reprises, il s'en moque, les tourne en ridicule dans son enseignement oral ; de plus, il avoue lui-même en avoir parlé dans son *Corab :*

> 42. Quoi ! votre Seigneur vous a-t-il octroyé des fils et a-t-il pris pour soi des filles parmi les anges ! En vérité, vous dites là une parole monstrueuse.
> 43. Nous avons exposé cela dans ce Coran (le Corab), afin que les hommes s'amendent. Mais cela ne fait qu'aviver encore leur répulsion (pour la vraie religion). (1)

Le *Corab* contenait donc :

1. — Une partie essentielle et centrale :

Récits bibliques, fort nombreux, souvent fort longs, concernant les grands Patriarches. Jamais il n'est fait allusion aux Juifs de la captivité, ni aux Prophètes. Le rabbin n'avait pas, à parler dans son Livre ni des malheurs d'Israël, ni de son infidélité passagère. Les extraits qu'il a rassemblés sont tous convergents : Yahwé a envoyé des apôtres aux idolâtres. Les idolâtres les ont mal reçus, mais à la fin, la victoire resta toujours aux apôtres de Yahwé. Il en sera de même pour toi, Mohammed. Dans chaque récit, c'est toujours cette même trame que nous retrouvons. Le *Corab* n'était qu'un recueil de morceaux choisis, des extraits de la Bible, du Pentateuque surtout, pour encourager Mohammed dans sa lutte pour le Dieu Unique, le Dieu d'Israël.

2. — Une partie accidentelle.

Dans cette partie, le rabbin vise toujours au même but, mais avec une insistance beaucoup plus marquée. Cette partie accidentelle est tout entière œuvre personnelle du rabbin, c'est-à-dire que plus dégagé du texte scripturaire, il tient davantage compte du milieu et de la psychologie des hommes auxquels s'adresse le Livre.

*a)* C'est ainsi que dans le *Corab*, le rabbin maintiendra les menaces qu'il avait déjà proférées de vive voix contre les idolâtres obstinés dans leurs erreurs. Il les allèchera aussi par les joies du Paradis ; joies et menaces qu'il présente sous forme d'allégories et de symboles, à la mesure des cerveaux incultes et pour des hommes à peine sortis « des bois ».

*b)* On trouvera aussi dans le *Corab* des pages vraiment couleur locale, comme on dit maintenant. Le rabbin ne pouvait manquer de railler les conceptions religieuses des Mecquois qui adoraient des pierres de toutes tailles et de toutes provenances, et qui prenaient des anges pour des êtres femelles.

Dans toute cette partie accidentelle de son Corab, le rabbin avait beau jeu. Il pouvait laisser libre cours à sa verve et il n'y manque pas.

(1) Sour. XVII, 42-43.

## 2. — CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Sans pousser plus loin l'examen des sourates, nous pouvons déjà formuler, au sujet du *Corab*, quelques conclusions d'une importance capitale :

*a)* — Le Livre arabe fait son apparition tout au début de la seconde période mecquoise (Sour. LIV, 17, 22, 32, 40 ; LXXVI, 23 ; XLIV, 58 ; L, 45 ; XX, 1-2, 112 ; XXVI, 195 ; XV, 87.

*b)* — A l'époque de son apparition, le *Corab* est un Livre achevé, complètement rédigé, c'est le première et dernière édition. C'est une édition complète de son livre que le rabbin offre aux idolâtres de La Mecque. Il y a désormais deux livres à La Mecque : un livre hébreu, conservé dans la synagogue, qu'on ne peut toucher qu'avec des mains pures, et un livre arabe qui répète le Coran hébreu, avec quelques additions personnelles du rabbin sur les croyances particulières des idolâtres de la Ka'ba et sur les fins dernières qu'avec habileté le rabbin accommode aux goûts sensuels de ces primitifs.

Parmi les nombreuses inepties que l'on rencontre dans le champ coranique, exploité par les commentateurs, les traducteurs, les historiens, les théologiens, il en est une qui les dépasse toutes en ridicule : Allah, dit-on, aurait d'abord révélé tout le Coran à Mohammed. (1) Ce dernier, complètement éberlué, l'aurait oublié. Dans un troisième stade, Allah, plein de condescendance, aurait recommencé à débiter ses révélations, mais goutte à goutte, sourate par sourate. Comment peut-on imaginer pareille aventure, y croire de nos jours et les répéter dans des ouvrages soi-disant sérieux ! (2)

Notre exégèse, appuyée fortement sur les textes, écrase et pulvérise ces étonnantes élucubrations. A l'époque de la sourate XX, le Coran arabe existe à l'état de livre complet, avec une préface, un contenu définitif, divisé en sourates et versets. C'est un Livre écrit une fois pour toutes, que les Mecquois

(1) Voir plus haut, t. I, p. 104.

(2) Une fois de plus, remarquons que Blachère n'a même pas soupçonné les problèmes et les situations concrètes qui sont à l'origine de l'Islam : « Trois facteurs », dit-il, « ont conditionné l'histoire du Coran et le développement des « Sciences coraniques ». D'abord l'utilisation, pour fixer le texte, d'une écriture très imparfaite à l'origine. Ensuite, l'absence d'une recension de la Révélation établie sous la direction même de Mahomet. Enfin, corollaire des deux faits précédents, la nécessité durant une longue période, de recourir constamment à la mémoire et à la récitation orale pour pallier la déficience du système graphique et l'inexistence d'un texte fixé *ne varietur* » (BLACHÈRE, *op. cit., t.* I, p. 3). Ces considérations, qui forment la base de tout l'ouvrage de M. Blachère, sont complètement hors de propos. Un fait est certain, c'est que le *Corab*, c'est-à-dire le Coran arabe existe, complètement écrit, à l'époque de la sourate XX. Le genre de graphie n'intéresse nullement son origine. C'est un petit problème de bas-côté. Quant au rôle de la mémoire, il est bien diminué du fait que le *Corab* est fixé une fois pour toute par l'écriture. La mémoire n'aura ici aucun rôle de transmission et il est inexact de dire, comme BLACHÈRE, *ibid.*, p. 16 : « Au fond, à l'époque de Mahomet, c'est la mémoire qui constitue l'instrument essentiel pour la transmission et la conservation du CORAN ». « Il semble hors de discussion qu'une partie considérable de la Révélation, durant la vie de Mahomet, est demeurée uniquement confiée à la mémoire ». — Nous savons désormais que le document écrit existe en dehors de cette mémoire. Ce sont, comme on le voit encore toutes les études coraniques qu'il est nécessaire de reprendre totalement et sur de nouvelles bases. Nous considérons tout ce qui a été écrit comme complètement vicié.

peuvent consulter, qu'ils pourraient comparer, s'ils en étaient capables, au texte de l'A. T.

*c)* — La parution de ce livre arabe divise nettement l'histoire des origines de l'Islam en deux périodes : période orale et période du Livre. Désormais, la mission de Mohammed sera de donner des avertissements par le *Corab*. (1) Mentionne aussi (ce qui est) dans le Livre : *wa-dhkor fīl-kitābi :* l'histoire de Marie, (2) d'Abraham, (3) de Moïse, (4) Hénoch, (5) toutes histoires relatées dans le *Corab*.

(1) Sour. L, 45.
(2) Sour. XIX, 16.
(3) *Ibid.*, 42.
(4) *Ibid.*, 52.
(5) *Ibid.*, 57.

### CHAPITRE IV

# LE CORAN ARABE EST PERDU

## I. — POSITION DU PROBLÈME

Ce qu'il y a de nouveau dans le *Corab*, ce n'est pas à proprement parler la langue arabe. Depuis des années, le rabbin explique à Mohammed et aux Mecquois en langue arabe, les révélations faites en hébreu au Mont Sinaï. Ce qui est nouveau, c'est que le rabbin ait écrit un Livre. Naturellement, pour être compris, c'est en arabe qu'il devait obligatoirement l'écrire. L'existence de ce Livre arabe au début de la seconde période mecquoise coupe court d'une façon catégorique à une multitude de questions oiseuses imaginées par nos coranisants : sur la réception de la révélation par Mohammed, sur la transmission de cette révélation, sur le rôle de la mémoire et tant d'autres problèmes qui encombrent inutilement et faussement tous les ouvrages coraniques. Par contre, d'autres problèmes, ceux-là importants et réels surgissent pour ainsi dire, du fait même de l'existence de ce Livre, écrit à La Mecque, du vivant de Mohammed, par le rabbin du lieu. Notons en passant que ce rabbin devrait figurer parmi les plus grands rabbins d'Israël. D'une culture éminente, homme de prières et d'un zèle ardent, il était doué d'une ténacité et d'une volonté remarquables. Il savait ce qu'il voulait. De son regard observateur, il avait apprécié Mohammed, quand ce dernier n'était encore qu'un simple polythéiste comme tout le monde ; il avait jaugé tout ce qu'il pourrait en soutirer pour l'expansion du règne de Yahwé. Patient, il l'était aussi. Il avait instruit Mohammed dans la religion de Moïse. Il avait su préparer si parfaitement son élève, que Mohammed, abjurant le polythéisme, avait fait profession de foi au Dieu Unique d'Israël. Il avait guidé ses premiers pas dans l'apostolat. Jamais, d'ailleurs, il ne l'abandonnera à sa propre initiative. Il lui avait expliqué petit à petit les grands mystères de la religion juive. Il l'avait défendu contre les idolâtres, ses parents et ses compatriotes. Et maintenant, il venait d'écrire un Livre, un Livre arabe, qui racontera aux Arabes les grandes révélations de Yahwé. Mais ce Livre arabe, ce *Corab*, le possédons-nous encore ? Qu'est-il devenu ? Prenons tout notre temps ; le problème est d'une importance exceptionnelle.

I. — Nous connaissons maintenant la parution d'un Coran, rédigé en arabe par le rabbin, au début de la seconde période mecquoise, et relatant les histoires principales du Pentateuque de Moïse, c'est-à-dire que nous connaissons l'existence d'un Coran arabe, son auteur, sa date approximative et son contenu général.

2. — Par ailleurs, tout le monde connaît un autre Coran ; c'est le Coran des musulmans et des coranisants, comprenant 114 chapitres et 6226 versets. Le terme *Coran* se lit sur toutes les couvertures des traductions et des commentaires.

La question que nous soulevons actuellement est celle-ci : le *Corab* ou Coran original arabe est-il identique au *Coran* traditionnel ? Notre réponse est absolument catégorique. Il n'y a pas identité entre ces deux livres, en d'autres termes : LE CORAN ACTUEL DES MUSULMANS, N'EST PAS LE CORAN, fondement de l'Islam. Le Coran primitif, le Coran du rabbin, est perdu et le Coran traditionnel n'est qu'un recueil de comptes-rendus de séances, de discussions publiques, comme un carnet de route, semblable dans le Christianisme aux *Actes des Apôtres* et que, pour cette raison, nous appelons *Actes de l'Islam*, ou *Pseudo-Coran*. Qui pourrait imaginer d'assimiler les *Actes des Apôtres* au Livre de Jésus ? C'est cependant une si grossière confusion que commettent tous les coranisants, identifiant les *Actes de l'Islam* avec le *Coran arabe*.

## 2. — LE CORAN TRADITIONNEL DIFFÉRENT DU *CORAB*

Pour nous convaincre que le Coran arabe n'est pas identique au *Livre des Actes*, il nous suffira de quelques remarques, à la fois très simples et très suggestives :

*a)* Différence de chronologie entre le Coran arabe et les *Actes de l'Islam*. — Le Coran arabe ou *Corab* est un ouvrage arabe *complètement achevé* au début de la seconde période mecquoise, par le rabbin, maître de Mohammed. Le *Corab* est écrit et immuablement écrit, à l'époque de la sourate XX. Il est écrit une fois pour toutes et on n'en connaît pas de seconde édition. Bien différent est le *Livre des Actes* divisé en 114 sourates, classées suivant l'ordre antichronologique que tout le monde connaît. A l'époque où nous sommes, le *Livre des Actes* n'est pas achevé.

*b)* Différence du contenu. — Différents par leur date de parution, le *Corab* et le Pseudo-Coran le sont également par leur contenu. Le *Corab* est une adaptation arabe des principales histoires de la Bible, rentrant dans le plan apologétique du rabbin. Il comprenait, comme nous l'avons vu de nombreux récits concernant les envoyés de Yahwé auprès des idolâtres, récits qui se terminaient tous par une même conclusion, explicite ou sous-entendue : de même que les apôtres de Yahwé ont triomphé des ennemis d'Israël, de même, toi, Mohammed, tu es sûr de la victoire finale. La partie accidentelle portait explicitement sur les joies du Paradis et les supplices de l'Enfer, et sur le ridicule des conceptions religieuses des polythéistes mecquois. Quant aux *Actes de l'Islam*, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui faussement *le Coran*, ce sont, pour ainsi dire, des comptes-rendus de séances. Comme les *Actes des Apôtres*, les *Actes de l'Islam*, sont une œuvre historique dont le contenu déborde le *Corab*, de même que les Actes des Apôtres dépassent les Evangiles en récits « anecdotiques ». C'est ainsi qu'on chercherait en vain — et nous sommes convaincus que les grands coranisants seront d'accord avec nous au moins sur ce point — la moindre allusion à Abou Lahab dans le Coran hébreu et conséquemment dans le *Corab*. Nous pouvons être sûr que la sourate CXI

consacrée à l'oncle de Mohammed, que nous lisons dans les *Actes* ne faisait point partie du *Corab*, dont le seul but — déterminé et bien fixé par les attaques des polythéistes mecquois — était de reproduire les principales histoires de l'A. T. et les lignes fondamentales de la « théologie » biblique. On peut de même exclure du *Corab* toutes les sourates antérieures à la composition par le rabbin du Coran arabe. Ces sourates ne sont, en effet, que des discours apologétiques prononcés à La Mecque par le rabbin, bien avant la composition du Coran arabe.

Par ailleurs, à l'époque de la sourate XX, le Corab est achevé, tandis que les *Actes* sont en voie de composition : les luttes religieuses des 2e et 3e périodes mecquoises, ainsi que les histoires médinoises n'y sont pas encore relatées. A l'époque où le *Corab* est complètement terminé, le *Livre des Actes* est à peine arrivé au tiers de son contenu. Rédigé au jour le jour, ce dernier ouvrage ne sera fini qu'après la mort du rabbin, à Médine.

*c)* Différences littéraires. — *Corab* et *Actes de l'Islam* représentent deux genres littéraires absolument différents. Le *Corab* est un livre de dogme ; les *Actes*, un livre d'histoire. Le *Corab* est un ouvrage adapté de l'A. T. en vue de faire connaître les révélations faites autrefois à Moïse par Yahwé et l'attitude d'Israël vis-à-vis de la Révélation. Par contre, le *Livre des Actes* est un livre d'histoire qui nous raconte les mille péripéties de l'établissement à La Mecque de la religion juive. Le *Corab* est un ouvrage consacré à l'enseignement d'un dogme juif, le monothéisme, dogme défini pour toujours, par conséquent statique et immuable, abstrait de toutes les contingences. Par contre, le *Livre des Actes* est aussi mouvant que les événements : il raconte l'apostolat idolâtrique de Mohammed, la prédication du rabbin, la prise de contact du rabbin et de Mohammed, la conversion de Mohammed au judaïsme, les luttes religieuses des Mecquois, la composition par le rabbin du Coran arabe, les événements de Médine. C'est une véritable Chronique, qui se meut dans le concret journalier. Le *Corab* composé d'après l'A. T., n'a aucun caractère ni mecquois ni médinois, sauf dans les textes accidentels et secondaires (menaces et idoles féminines), insérés dans le *Corab*, d'après le propre aveu du rabbin, pour forcer l'adhésion des Mecquois au Dieu unique d'Israël. Par contre, le *Livre des Actes* n'est qu'un récit de circonstances, une relation des faits qui se sont déroulés à La Mecque et à Médine, autour des luttes religieuses déclenchées par le rabbin de La Mecque.

*d)* Différence de but. — Le *Corab* est essentiellement un livre de prières juives, destiné à inculquer aux Mecquois, les grandes lignes de la Providence de Yahwé et à les amener, en quittant le polythéisme, à la religion du Dieu Unique. Ce sont les sourates du *Corab* que récite Mohammed à ses compatriotes. Le *Corab* est un livre de prières et de récitation. Comme on récite le Coran hébreu, en hébreu dans les synagogues, de même les judéo-arabes devront dans leurs assemblées apprendre à réciter en arabe le Coran arabe, fidèle image du Coran de Moïse.

Les *Actes*, par contre, ne constituent en soi, ni un Livre de prière, ni un Livre de récitation. Il y a longtemps que les Mo'tazilites s'en étaient aperçus. Certains d'entre eux, dit Blachère, « fidèles à leur conception d'un Dieu équitable et infiniment bon, se refusent à considérer comme d'inspiration divine

les imprécations contenues dans le Coran contre les ennemis personnels de Mahomet, car elles sont incompatibles avec la sublimité de la Révélation ». (1) Evidemment les sourates CXI, (contre Aboû-Lahâb) ; CXVI (Union des Qoraïsch pour les caravanes de l'hiver et de l'été) ; CVIII (Nous t'avons donné l'Abondance) ; CIV (Malheur au calomniateur acerbe) ; CII (La rivalité vous distrait jusqu'à ce que vous visitiez les Nécropoles) ; CV (L'éléphant) ne sont pas des prières pieuses à réciter dans une mosquée devant Yahwé ! Et cependant, le *Corab*, c'est cela : un livre d'enseignements religieux et d'oraison devant l'Eternel. *La Prière de Louanges* résume très exactement l'état d'esprit exigé du craignant-Dieu.

Quand le rabbin demande à Mohammed de réciter le Coran, cela veut dire que Mohammed doit réciter le Coran de Moïse adapté en arabe par le rabbin, et non point les histoires locales et accidentelles que nous venons de rappeler. Ce que Mohammed et les judéo-arabes convertis doivent réciter pour alimenter leur vie intérieure et comme moyen de prosélytisme, c'est le *Corab*, c'est-à-dire les histoires bienfaisantes de l'A. T. qui prouvent que le Dieu d'Israël est seul Dieu, Tout-Puissant et Miséricordieux, Dieu juste aussi qui récompense ceux qui croient en Lui et qui punit les idolâtres. Le *Corab* est le Livre de prières de la jeune communauté arabe, ralliée au judaïsme ; ce ne sont pas les *Actes* dont la rédaction d'ailleurs est inachevée, que doivent réciter comme prière les néo-convertis. On ne peut se représenter originairement les « musulmans » récitant dans leurs réunions des textes qui relèvent bien plus de l'anecdote que de la prière.

D'après le schéma que nous venons d'établir, nous constatons que tant par la chronologie, l'étendue, le genre littéraire et le but, le *Livre des Actes* et le *Corab* sont deux œuvres différentes. *Le Livre des Actes n'est pas le Coran arabe.*

## 3. — IDENTITÉ D'AUTEUR DU CORAB ET DES ACTES DE L'ISLAM

Si ces deux œuvres sont différentes, elles ont été cependant composées par le même auteur, le rabbin de La Mecque. Nous savons, en effet, que toutes les sourates de la première période mecquoise forment un tout absolument homogène, un corps de doctrine sans fissure. Le fait est acquis. Ce qui est certain aussi, c'est que ces sourates sont d'origine juive. C'est le dogme de l'A. T. qui les domine toutes : Dieu est Unique et Dieu est le seul Puissant. Il est la Toute-Puissance. C'est le rabbin qui relate les munificences de Yahwé, qui énumère les signes de la Toute-Puissance divine, qui explique les formules du monothéisme d'Israël, qui intervient sans cesse dans les discussions avec les Mecquois, qui dicte à Mohammed les réponses à faire aux Arabes obstinés dans l'idolâtrie. Partout, c'est la voix du rabbin que nous entendons, une voix parfois suave, parfois tonitruante. On ne perçoit dans ces sourates de la première période mecquoise, aucun son qui ne soit strictement juif. Que le rabbin soit l'auteur de cette partie des *Actes* qui couvre les sourates de la première période mecquoise, nous pouvons le conclure avec certitude de

(1) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. I, p. 183.

l'analyse même des textes. Mais il y a plus. Pour la seconde période mecquoise, nous possédons un texte déjà connu, mais dont nous sommes loin d'avoir épuisé le contenu :

> Nous t'avons déjà donné sept des Répétitions et le Coran Sublime. (1)

Dans ce verset, le rabbin affirme qu'il a déjà écrit en arabe la *Prière des Laudes* et le *Corab*. Ces deux pièces ont été composées par le même auteur, notre Juif. Nous marchons ici sur un terrain solide. Mais n'arrêtons pas là le cours de nos réflexions. Ce verset que nous venons de citer fait lui-même partie d'une sourate, la sourate XV, et dans ce verset de la sourate XV, l'auteur nous raconte qu'il a déjà écrit deux œuvres. Nous pouvons en conclure que cet auteur de la *Prière des Laudes* et du *Corab* est aussi l'auteur de cette sourate XV, dans laquelle il revendique la paternité de ces deux écrits. C'est le même auteur qui a écrit en arabe la *Prière des Laudes*, le *Corab*, et la sourate XV. Cette sourate XV est donc bien distincte de ces deux œuvres qu'elle mentionne, qui sont pour ainsi dire en dehors d'elle et dont elle affirme l'existence. Nous nous trouvons par conséquent en présence de trois œuvres différentes :

1. — La Prière des Laudes.
2. — Le Coran sublime.
3. — La sourate XV : al-Hajr, qui fait partie du livre d'histoires consacré aux événements de La Mecque et que nous avons appelé les *Actes de l'Islam* ou *Livre des Actes* ou *Pseudo-Coran*.

Non seulement, dans ce verset 87 de la sourate XV, nous trouvons une nette distinction entre ces trois œuvres, mais — fait capital et extraordinaire pour l'histoire de l'Islam — nous y apprenons que ces trois œuvres ont été composées, écrites en arabe par un seul et unique auteur.

Plus haut encore, dans l'analyse de la sourate XI, 16 : « Si vous en êtes capables, Mecquois, écrivez donc dix sourates pareilles à celle-ci », nous avons vu que le rabbin faisait allusion au Livre des origines de l'Islam, qu'il était en train de composer, en arabe, par ordre chronologique et que, selon sa méthode, il divisait en sourates. A cette époque le *Corab* était déjà achevé.

Nous avons donc deux œuvres distinctes : *Corab* et *Actes*, mais dont l'auteur est identique. Le rabbin nous apparaît de plus en plus comme un écrivain fécond, ordonné et conscient du but à atteindre.

## 4. — LE CORAN ARABE EST PERDU

Poursuivons notre méditation. Beaucoup de nos lecteurs connaissent un Livre très divulgué. Sur la couverture figure un gros titre : le *Coran*. Ils savent maintenant que ce titre est faux. Le contenu de ce Livre ne coïncide pas avec le contenu du *Corab*. Pour ne plus égarer l'opinion, il faudrait mettre au pilon la couverture de tous ces ouvrages, d'une façon catégorique, et demander aux éditeurs de remplacer ce titre : *Coran*, par *Actes de l'Islam*, ce qui serait déjà un acheminement vers une vue plus saine des choses concernant les origines

(1) Sour. XV, 87.

de l'Islam. Mais si beaucoup connaissent les *Actes de l'Islam*, qui connaît le Coran arabe, composé par le rabbin, sur le modèle de l'A. T., véritable et unique Coran arabe, destiné à l'édification des Arabes convertis au judaïsme, Coran arabe qui était aussi le livre de prières de la première communauté judéo-arabe de La Mecque ? CE CORAB EST PERDU, ou plutôt, il n'est pas encore identifié. A-t-il été détruit par Othmann ou Abou-Bekr ? Est-il définitivement perdu ? N'est-il pas égaré dans l'un ou l'autre des manuscrits arabes, conservés dans les grandes bibliothèques ? Nous avons là un terrain de recherches absolument vierge. Mais un fait est certain : le Coran, écrit au début de la seconde période mecquoise, n'a pas encore été identifié. Personne n'a d'ailleurs essayé de l'identifier, puisqu'aucun de nos coranisants n'en a soupçonné l'existence. Ce qu'ânonnent les enfants musulmans dans les écoles coraniques, ce que psalmodient les étudiants des medersas, ce que commentent gravement les professeurs des « Universités » musulmanes, le livre sur lequel reposent la foi et la morale de millions d'hommes, ce n'est pas le *Coran arabe*, mais le *Livre des Actes*, composé, comme le *Corab*, par le rabbin de La Mecque ! LE CORAN EST PERDU ! Entre les musulmans mecquois, du vivant de Mohammed et les musulmans d'aujourd'hui, il existe une totale brisure ! Un seul texte subsiste : La *Prière des Laudes*, seul souvenir de leurs origines conservé par les musulmans actuels ! Aujourd'hui comme autrefois à La Mecque, les musulmans récitent tous les jours et plusieurs fois par jour, la prière qu'un rabbin a composée à leur intention, d'après les psaumes. Du *Corab* original, les musulmans modernes ne possèdent que la Préface, la préface écrite par un Juif!

Notre méditation se poursuit encore : réfléchissons toujours. Nous savons que les termes : *sacré, révélation du Seigneur des Mondes, Bienfait pour l'humanité, Livre de direction* et tous les autres qualificatifs du même genre, s'appliquent premièrement et principalement au Coran hébreu ; analogiquement, on peut appliquer ces dénominations au Coran Arabe, dans la mesure où il reste fidèle à sa source. Mais le *Livre des Actes*, livre d'histoire écrit par un Juif, sorte de « diaire » qui nous raconte toutes les péripéties des luttes religieuses provoquées en Arabie, par l'établissement du judaïsme, n'a absolument rien de sacré. Ce n'est qu'un ouvrage profane, sur un thème religieux.

Où est Allah, le Dieu des Arabes ? Où est Mohammed, le Prophète inspiré ? Où est le Coran, le Livre divin ? Tout est bouleversé et tout s'écroule. Pendant des siècles, musulmans et occidentaux ont été bernés ! La vérité sort aujourd'hui de l'analyse des textes. Il n'y a pas de Mohammed inspiré. Il n'y a plus de Coran divin. Il reste un rabbin qui s'est mis en tête de judaïser l'Arabie. C'est le but initial de son apostolat. Tout le reste est moyen. C'est pour réaliser son idéal que le rabbin s'attacha la personne de Mohammed. De cet Arabe, il fit son disciple. Très tôt, il le convertit au judaïsme. C'est pour judaïser l'Arabie, que le rabbin traduisit en arabe les grandes histoires bibliques, témoins de la Puissance de Yahwé. Ce Coran arabe n'a pas survécu aux premières générations musulmanes. C'est pour continuer la prière juive dans le monde arabe, que le rabbin, prenant les Psaumes en main, écrivit sa prière de Louange. Allah, c'est Yahwé, le Dieu des Juifs ; Mohammed n'est qu'un ouvrier, « téléguidé » par son maître juif. Le *Corab* n'est qu'une adaptation de l'A. T. ; les *Actes de l'Islam*, un récit de toutes ces entreprises juives, à La Mecque, au commencement du VIIe siècle. Israël règne en maître.

CHAPITRE V

# SURVIVANCES DU *CORAB* DANS LES ACTES DE L'ISLAM

Tout ce que nous savons de plus authentique sur les origines de l'Islam, nous est transmis par un livre arabe, composé et rédigé méthodiquement par un Juif et que nous avons dénommé les *Actes de l'Islam*. Ce livre des *Actes*, sorte de chronique, tenue à jour à La Mecque jusqu'en 622 et continuée à Médine, n'est pas un livre de prières, un livre qu'on récite devant Yahwé ; ce n'est pas un livre sacré. Ce livre n'est qu'un livre d'histoire, connu aujourd'hui sous le nom de *Coran*, titre faux, puisque ce *Livre des Actes* n'est pas le Coran. Le véritable Coran, rédigé par le même rabbin d'après le Coran de Moïse, à La Mecque, avant l'hégire, au début de la seconde période mecquoise, Livre à la fois d'enseignement et de prière, que les croyants devaient réciter en se prosternant le front contre terre, Livre sacré dans la mesure de sa fidélité au Coran de Moïse, son modèle, est aujourd'hui perdu. Actuellement, nous ne possédons plus que les *Actes*, que les musulmans dans leur ignorance séculaire, considèrent comme Livre d'Allah, le Livre qui contient tout. Nous laissons à d'autres le soin d'ironiser sur ce thème. On pourrait le faire à l'infini. Quant à nous d'autres problèmes attirent notre attention.

Comme nous venons de le dire, nous ne connaissons plus le *Corab*. Les Musulmans ne possèdent plus leur Coran arabe. Leur situation est pareille à celle des Juifs qui auraient perdu l'A. T. ou des Chrétiens, leurs Evangiles. En admettant qu'Allah leur ait parlé, les Musulmans d'aujourd'hui ne peuvent plus entendre la voix du Tout-Puissant. La sève qu'ils croyaient divine est tarie. Les musulmans sont désormais scindés de la source qui les a fait naître. Mais puisque le *Corab* et les *Actes* dans leur période mecquoise sont contemporains, qu'ils ont été composés par le même rabbin, pouvons-nous espérer retrouver dans les *Actes*, certaines parties du *Corab*.

Pour mener solidement cette nouvelle enquête, nous n'avons qu'un seul document, toujours le même, mais document de valeur : c'est le *Livre des Actes*. Non seulement ce document nous a révélé l'existence, la date, l'auteur du *Corab*, mais sur le contenu du Coran arabe aujourd'hui perdu, il nous fournit encore de précieuses indications : le *Corab* est un ouvrage arabe, écrit d'après le Coran hébreu de Moïse, reproduisant par conséquent les grandes histoires de la Bible, dans la mesure où ces histoires pouvaient être directement exploitées pour la formation religieuse de Mohammed, et la judaïsation de La Mecque. En second lieu, les *Actes* nous apprennent aussi que le rabbin avait complété ces récits bibliques par des considérations eschatologiques destinées, dans sa

pensée, à allécher les idolâtres et surtout à les menacer des châtiments les plus terribles, s'ils continuaient à repousser le Dieu d'Israël. Le *Corab* était un Livre de menaces. Enfin, en troisième lieu, les *Actes* nous racontent que le rabbin, dans son *Corab*, avait inséré ses railleries personnelles contre les déesses de la Ka'ba.

Muni de ces précieux renseignements, n'hésitons pas à parcourir encore une fois les chapitres des Actes, relatifs à La Mecque, pour rechercher dans quelle mesure, le rabbin utilisa son propre *Corab* pour la rédaction de sa Chronique.

## *A*. — AUCUNE UTILISATION DU *CORAB* DANS LES ACTES DE LA PREMIÈRE PÉRIODE MECQUOISE

Le *Livre des Actes*, comme nous le savons, constitue un véritable journal des événements mecquois, rédigé par le rabbin, dans l'ordre chronologique de ces événements. Or, comme le *Corab* est postérieur aux *Actes* de la première période mecquoise, nous ne pouvons point, par conséquent, nous attendre à trouver dans les sourates de cette première période, des traces du *Corab*. Cette simple remarque suffit pour écarter toute utilisation du *Corab* dans les premières 47 sourates. Mais pour centrer davantage encore notre conclusion, relisons rapidement ces sourates et nous pourrons constater que cette première période est pour ainsi dire une période d'initiation. Tout est juif, dans les chapitres des *Actes* de cette époque, mais d'un judaïsme général et dilué. Le rabbin n'a pas jeté d'emblée les Mecquois dans l'histoire concrète d'Israël. Il se contente d'attirer l'attention de ses auditeurs sur l'existence d'un Dieu Unique, ses manifestations de bonté envers l'humanité (1) et sur la certitude de la résurrection. (2)

A côté de cette partie doctrinale, sous forme générale, nous trouvons dans ces sourates de la première période mecquoise, tout un ensemble de récits anecdotiques. (3) Ce sont des récits généralement de circonstances locales, ou relatifs à la personne de Mohammed, récits d'histoire qui ne sont destinés ni à la prière, ni à la récitation publique, récits passagers et accidentels, sans aucune valeur d'avenir. Ces faits une fois passés tombent dans l'histoire et c'est à titre d'histoire qu'ils sont relatés dans les *Actes de l'Islam*. Ils n'ont aucune place dans le *Corab*. Nous constaterons de plus qu'au début de son apostolat, le rabbin n'a fait qu'effleurer les récits bibliques, ses descriptions eschatologiques, le récit de sa campagne contre les idoles féminines, c'est-à-dire tout ce qui fera le fond même de son activité, telle que les *Actes* nous la décrivent après la rédaction du Coran arabe.

1. — Récits bibliques. — Dans la première phase de son apostolat, le rabbin évoque bien le souvenir de quelques personnages de l'A. T., surtout de

(1) Sour. XCII, 1-4 ; XC, 1-20 ; LXXXVI, 1-17 ; XCI, 1-15 ; LXXX, 17-42 ; LXVIII, 34-52 ; LXXXVII, 1-19 ; XCV, 1-8 ; CI ; XCIX ; LXXXII ; LXXXI, 1-18 ; LIII, 28-62 ; LXXXIV, 1-25 ; C ; LXXIX, 1-14, 27-46 ; LXXVII ; LXXVIII ; LXXXVIII ; LXXXIX ; LXXV, 1-15, 20-40 ; LXIX, 1-39 ; LI, 1-23 ; LV, 1-29 ; etc.

(2) Voir plus haut, t. I, 304-352.

(3) Sour. CVII, 1-7 ; XC, 1-7 ; XCIV ; XCIII, 1-11 ; CXXX, 1-16 ; LXVIII, 17-31 ; LXXXV, 1-6 ; LXXIII, 1-4 ; LIII, 19-23 ; etc.

Moïse et de Pharaon, (1) d'Abraham aussi, (2) de Noé. (3) Mais ce ne sont que des rappels et non point des récits. Les textes n'y sont pas cités. Notons cependant que dans la sourate LXXIX, 15-26, nous trouvons un passage un peu plus circonstancié sur Moïse : « L'histoire de Moïse est-elle parvenue jusqu'à toi ». (4) Nous avons dans ce texte, comme le dit Blachère (5) l'une des premières esquisses sur Moïse et Pharaon. En vérité, ce n'est encore qu'une esquisse. Il nous faut attendre la seconde période pour trouver les grands récits mosaïques. Remarquons aussi que dans la sourate LI, les versets 24-37 sont consacrés à Abraham : « Est-ce que t'est parvenu le récit des hôtes honorés d'Abraham ». (6) Le texte des *Actes* serre de beaucoup plus près le texte biblique et la question pourrait raisonnablement se poser de savoir si ce texte de la sourate LI, 24-37 ne proviendrait pas du *Corab*. A notre sens, la réponse affirmative ne fait aucun doute ; mais, par contre, ce qui est douteux, c'est l'appartenance à la période mecquoise de ces versets. Razi déjà proposait de voir dans ce texte une addition ultérieure, (7) et c'est aussi notre avis. A l'époque de la sourate LI, en effet, le *Corab* n'est pas encore écrit ; c'est seulement après sa composition que le récit des hôtes d'Abraham pouvait être inséré dans la sourate LI.

## 2. — DESCRIPTIONS ESCHATOLOGIQUES

Ce n'est pas non plus au début de l'apostolat du rabbin qu'on trouve dans les *Actes* les grandes descriptions alléchantes des joies du Paradis, sur le mode arabe. Le rabbin n'a été poussé vers ces sauvages descriptions que par l'obstination des Mecquois dans leur idolâtrie.

Dans ses premières prédications, il ne procède que par allusion et brèves affirmations. (8) C'est à partir de la sourate LXXVIII, que le rabbin inaugure un autre procédé, et que les femmes et les mets délicats sont promis aux élus. (9)

Nous constatons la même évolution dans la description des tourments de l'Enfer. Après des allusions plus ou moins brèves (10) il faudra attendre la

(1) Sour. LXXXV, 17-18 ; LXXXI, 19-29 ; LIII, 2-18, 37-38 ; LXXIII, 15-16 ; LXXXVIII, 9 ; LXIX, 8 ; LI, 38-40.

(2) Sour. LIII, 37-38.

(3) Sour. LIII, 53 ; LXIX, 11 ; LI, 46 ; voir pour les Thamoudites, sour. XCI, 11 ; LIII, 52 ; XXXV, 18 ; LXXXIX, 8 ; LXIX, 4-6 ; LI, 43-45 ; pour les Adites, LXXXIX, 5 ; LXIX, 4-6 ; LI, 41.

(4) Sur cette formule qui, à notre avis, introduit une citation du *Corab*, voir plus bas, p. 120. Il faudrait donc admettre que ces versets 15-21 de la sourate LXXXIX appartiennent à la seconde période mecquoise. C'est notre sentiment.

(5) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 42.

(6) Sur cette formule, voir plus haut, n. 4.

(7) BLACHÈRE, *ibid.*, p. 137.

(8) Sour. XCII, 18-20 ; XC, 17-18 ; LXXXI, 13 ; LXXIX, 40-41 ; LXXXIV, 7-9 ; LXXVII, 41-43 ; LXVIII, 34 ; LXXIX, 40-44 ; voir aussi LXXXIX, 27-30 ; LXXV, 22-23 ; LXIX, 21-24 ; LI, 14 ; LXX, 35.

(9) Sour. LXXVIII, 31-36 ; LXXXVIII, 8-16 ; LXXXIII, 18-28, 35 ; LII, 17-20 ; 22-25 ; LVI, 11-39 ; LV, 46-76.

(10) Sour. XCII, 11, 14, 15 ; XC, 19-20 ; CI, 6-8 ; LXXXII, 14-16 ; LXXXI, 12 ; XCV, 5 ; LXXIX, 36-59 ; LXXXV, 11 ; LXXXIV, 10-12 ; LXXVII, 29-33 ; LXXXVII,

fin de la première période mecquoise, (1) pour trouver les descriptions terrifiantes, sans toutefois atteindre encore l'ampleur et l'horreur des menaces proférées dans les périodes suivantes.

## 3. — DISCUSSION SUR LES DÉESSES FÉMININES

Sur ce thème encore, on ne trouve dans les sourates de la première période que très peu de remarques et encore sont-elles fort générales : « Avez-vous considéré Allât et al-'Ouzzâ, et Manât, la troisième autre idole ? Y aurait-il pour vous les mâles et pour lui, les femelles ». (2) « Allah aurait-il des filles, tandis que vous avez des fils ». (3)

Avant la sourate LIV, il n'y a qu'un seul Coran, à La Mecque : le Coran hébreu, que le rabbin explique oralement, en arabe, à Mohammed et aux idolâtres de la Ka'ba. Ce que nous rapportent les *Actes* dans cette première période, ce sont ces explications orales du rabbin, et c'est précisément ce qui donne à ces sourates un tour personnel beaucoup plus accusé que dans les périodes suivantes. C'est vraiment le rabbin qui parle, qui résume à sa façon les événements mecquois; ce qu'elles perdent en ampleur et en précision, les sourates de la première période le gagnent en originalité.

Tous les coranisants ont remarqué qu'à cette époque, le rabbin commence fréquemment la rédaction de ses sourates, (4) par des serments solennels, qu'on cite généralement comme des morceaux d'éloquence accomplie, serments qui disparaîtront dans les périodes suivantes. Il nous faut bien croire que le rabbin avait de sérieuses raisons d'employer dès le début de son apostolat pareil procédé. L'explication la plus probable de ce fait, c'est que dans ses premières prédications, le rabbin n'avait que sa propre foi intérieure, vivante et profonde. Pour donner valeur d'autorité à ses paroles, il n'avait aucune preuve externe, aucun moyen palpable de provoquer la conviction chez ceux qui l'écoutaient. Les serments — qui disparaîtront naturellement avec le *Corab*, — devaient suppléer à cette indigence apologétique.

En résumé, les *Actes* de la première période mecquoise, qui racontent l'enseignement général du rabbin, plus personnel et moins technique, moins livresque qu'il le sera par la suite, enseignement que seuls authentiquent les serments personnels du rabbin, ignorent totalement le *Corab* qui n'a pas encore vu le jour. (5)

11-13 ; LXXIII, 12-72 ; LXVIII, 33 ; LXXIV, 43-48 ; LXXIX, 34-39 ; LXXVIII, 21-26 ; voir aussi LXXXIX, 24-26 ; LXXV, 24-26 ; LXXXIII, 7-16, 36 ; LXIX, 25-32 ; LI, 13 ; LII, 9-16 ; LXX, 15-16 ; LV, 41-44.

(1) Sour. LXXXVIII, 1-7 ; LVI, 40-56.

(2) Sour. LIII, 19-21 ; voir aussi v. 22-23.

(3) Sour. LII, 39.

(4) Sour. XCII ; XC ; XCI ; LXXXII ; LXXXI ; LIII ; CIII ; XCV ; LXXIX ; LXXXV ; LXXVII ; XCIII ; LXXXVI ; LXVIII ; LXXVIII ; LXXXIX ; LXXV ; LII.

(5) Cette non-utilisation du *Corab* dans les sourates de la première période confirme qu'à cette époque le *Corab* n'était pas composé ; et en second lieu que le rabbin, en rédigeant ses *Actes*, n'empiétait pas sur l'avenir, en d'autres termes, que sa rédaction suivait l'ordre chronologique.

## *B.* — LE *CORAB* DANS LES *ACTES* DES DEUXIÈME ET TROISIÈME PÉRIODES MECQUOISES

Les 42 sourates de ces deux périodes comprenant plus de 3.500 versets, nous offrent une telle masse de documents, qu'il est inutile pour nous de songer à entrer dans les détails. La meilleure étude des *Actes* serait évidemment de commenter chaque sourate et même chaque verset. Ce serait le seul moyen d'arriver à un classement rigoureux de cette riche matière, et de suivre, à travers toutes les péripéties de la vie concrète les démarches du rabbin, les interventions de Mohammed, sur l'ordre de son rabbin, pour rattacher La Mecque et par La Mecque toutes les tribus de l'Arabie, à la religion d'Israël. Nous ne pouvons dans ce volume — qui n'est au fond qu'une introduction à l'étude des *Actes* et des origines de l'Islam — rêver d'une pareille entreprise, et il faut bien dans ce chapitre nous contenter de quelques remarques qui pourront servir de fil conducteur pour une lecture profitable et pas trop ennuyeuse de ces 3.500 versets ; notre but principal reste toutefois de rechercher si, et dans quelle mesure, le rabbin utilisa le *Corab* pour la rédaction des *Actes*.

### 1. — AUCUNE UTILISATION DU *CORAB* DANS LES PARTIES ANECDOTIQUES DES *ACTES*

Si l'on a le courage de lire et de relire cet amoncellement de versets des 42 sourates des deuxième et troisième périodes mecquoises, d'essayer de les comprendre dans leur cadre chronologique, historique et psychologique, on remarquera que toutes ces sourates, les unes dans l'intégrité de leur contenu, les autres en partie seulement, relatent, elles aussi, les événements survenus à La Mecque à propos des prédications du rabbin et de son disciple Mohammed, en faveur de la religion d'Israël, après la rédaction du *Corab*.

Les réactions des idolâtres se font de plus en plus acerbes. Non seulement ils rejettent les doctrines, mais ils attaquent les personnes. Les insultes se multiplient, comme nous le verrons au livre suivant. La lutte devient haletante. C'est la période des « dis ». Mohammed, dis ceci, Mohammed, dis cela. Prends garde à droite, prends garde à gauche. Les assauts se précipitent avec une telle rapidité et une telle violence qu'on croit voir le rabbin se démener autour de Mohammed pour le soutenir et autour des idolâtres pour repousser leurs attaques. Nous sommes en plein drame. Mais quel enjeu : la conversion de La Mecque au judaïsme ! Les Mecquois insultent ce Mohammed, ce pauvre fou, qui s'est laissé prendre au piège d'un Juif, qui s'est converti à la religion des Juifs, qui s'est mis à prêcher le Dieu des Juifs. (1) Quelle abomination et quelle honte d'avoir un tel homme dans sa tribu et dans son milieu ! Le rabbin écoute et bondit. Non, ce Mohammed n'est pas un charlatan. C'est un avertisseur de la vérité, un annonciateur du Livre, qui est le Livre de Dieu lui-même.

(1) Abd-el-Jalil, *Aspects Intérieurs de l'Islam*, p. 24-25 a complètement travesti la physionomie de Mohammed, en lui donnant l'initiative du mouvement religieux mecquois.

Mohammed est engagé dans la voie droite. C'est vous, idolâtres qui marchez dans les sentiers tortueux et vous en devenez ridicules et sots. Mais patience. A la fin, vous comprendrez. Cette formule que le rabbin répète sur tous les modes, est la formule même de Jérémie : « Le feu de la colère de Yahwé ne retournera pas en arrière, qu'il n'ait agi et réalisé les desseins de son cœur : à la fin des temps, vous le comprendrez ». (1) Avec les *Actes* des deuxième et troisième périodes mecquoises nous sommes vraiment jetés dans le grand drame de l'Arabie ; nous le vivons. Le récit est agité, bouleversant ; les répétitions verbales correspondent à des situations toujours mouvantes. Les esprits superficiels pensent et fréquemment écrivent que le Coran (nous disons les *Actes*) est le livre de religion le plus ennuyeux du monde, un ramassis de redites et de répétitions lassantes. Ce sont, dit-on, les mêmes histoires qu'on trouve d'un bout à l'autre de ce livre. Tout cela paraît exact à première vue ; c'est ce qui explique, d'ailleurs, que les « historiens » se contentent de parcourir tous ces textes. Et cependant, si on sait lire, chaque sourate apparaîtra nouvelle. Chacune d'elle nous retrace un nouvel aspect de la lutte entre le polythéisme mecquois et le monothéisme juif.

C'est un va-et-vient continu entre l'esprit du rabbin et l'âme de Mohammed. Sous les attaques des idolâtres, Mohammed souvent hésite ; il se décourage et le travail du rabbin est à recommencer chaque jour. Le Juif ne veut pas lâcher sa proie et sans cesse il fait tournoyer dans l'âme hallucinée de Mohammed, les mêmes, toujours les mêmes histoires. Le rabbin protège son disciple contre les attaques de ses compatriotes acharnés. Il le protège et le lance à l'attaque. Les *Actes* constituent pour ceux qui savent lire l'une des biographies les plus passionnantes de l'histoire religieuse.

On répète sans cesse que le Coran (nous disons les *Actes*) est un Livre complètement impersonnel : « Jamais » dit-on, « le Prophète ne se met en cause ou laisse transparaître aussi peu soit-il de son tempérament... On souhaiterait quelquefois que le ton condescende à un peu de familiarité, perde de sa noble sérénité, mais on est déçu ». (2) Pour avancer pareille assertion, il faut passer sous silence des centaines de versets qui nous racontent les bagarres entre idolâtres mecquois, d'une part, le rabbin et Mohammed, d'autre part. Il faut rayer des *Actes*, les insultes réitérées contre Mohammed, converti juif, que ses ennemis traitent de fou, de menteur, d'ensorcelé. Loin d'être impersonnel, le livre des *Actes*, d'un bout à l'autre, nous tient comme en haleine et en trépidation devant la lutte gigantesque engagée à La Mecque au sujet de Yahwé, le Dieu des Juifs. Comment dire que le livre des *Actes* est impassible, alors qu'il nous raconte au fur et à mesure l'évolution du plus grand drame de l'Arabie qui deviendra par ses conséquences l'un des plus grands de l'humanité ?

On regrette que Mohammed ne se raconte pas lui-même dans les *Actes* ! Mais comment pourrait-il le faire ? Le livre des *Actes* n'est pas un livre de Mohammed, mais sur Mohammed. C'est le rabbin qui conduit tout ce drame. Mohammed n'est qu'un instrument entre ses mains, instrument volontaire et conscient, sans doute, mais instrument seulement. Ce n'est pas Mohammed qui a la parole. On la lui donne, et quand il parle, c'est toujours sur l'ordre et la

(1) Jérémie, XXX, 24.
(2) Pesle-Tidjani, *Le Coran*, 1931, p. XIV.

motion de son maître juif. Mohammed n'est pas un inspiré, c'est un commandé, un téléguidé. Il ne connaît, en fait de religion, que le judaïsme et sa connaissance ne dépasse pas les enseignements de son maître juif. Pourquoi s'acharne-t-on, à l'abri du plus grand bluff historique de l'histoire religieuse, à nous le décrire dans les poses les plus amusantes, les plus comiques et les plus ineptes d'un homme accablé par les révélations d'un Dieu sifflant à ses oreilles, d'un homme tremblant et transpirant, les yeux hagards et perdus dans l'indéfini. Pour avoir une idée du genre, il suffit de lire le portrait « du grand Inspiré », tracé par un professeur d'El-Ahzar, la grande université d'Egypte, à l'usage du roi Farouk Ier qu'un généalogiste aussi complaisant que fantaisiste déclarait naguère, pour le préparer au Sultanat, cousin de Mohammed et le plus grand des chorfa. Dans ce portrait, chaque coup de pinceau cherche sa couleur et sa nuance dans l'imagination follement créatrice de la tradition musulmane : « Mohammed est physiquement, intellectuellement et moralement un homme fait ; et son caractère ainsi formé va l'accompagner jusqu'à la fin de sa vie. D'une taille un peu au-dessous de la moyenne, il est solidement constitué : poitrine et épaules larges ; tête grosse, front développé et toujours serein ; bouche large avec des dents blanches un peu séparées ; barbe abondante ; cheveux noirs ondulés, tombant en boucles un peu au-dessous de ses oreilles ; yeux noirs, mais la cornée en est sillonnée de rouge. Teint blanc, légèrement rose ; allure à la fois agile et imposante ; on le dirait en train de descendre une pente ; vêtements simples, propres et soignés ; sobriété rare, sans refuser l'usage des bonnes choses, quand l'occasion s'en présente d'une façon spontanée ; endurance pour les peines et les fatigues sans les chercher exprès ; ordinairement recueilli, il parle peu, mais cette économie de mots n'exclut ni l'agrément de ses conversations ni la sensibilité à l'enjouement innocent ». (1) C'est ensuite sa vocation prophétique, le dialogue avec l'archange Gabriel, son trouble intérieur, le réconfort prodigué par sa femme ! !

Même Ibn Khaldoum, le musulman le plus anti-arabe qu'on puisse trouver n'a pu se dégager de l'engrenage imaginaire de l'inspiration divine de Mohammed qu'en inventant une théorie psychologique hors du bon sens et jamais contrôlée : « L'âme de l'homme », écrit-il, « a une disposition innée à se dépouiller de la nature humaine pour revêtir celle des anges et devenir ange en réalité pendant un seul instant de temps, un moment aussi rapide qu'un clin d'œil. Ensuite elle reprend la nature humaine, après avoir reçu, dans le monde des anges, un message des anges qu'elle doit porter à ses semblables de l'espèce humaine. Voilà ce que signifie les mots *révélation* et *discours des anges*.

Tous les Prophètes ont été créés avec cette disposition ; elle leur est, pour ainsi dire, une qualité innée. En se dépouillant de l'humanité, ils éprouvent des douleurs et poussent des gémissements, ainsi que chacun le sait. Les connaissances qu'ils recueillent pendant cet état d'exaltation s'obtiennent par la vue directe et par l'intuition ; aucune erreur, ni aucun défaut ne peuvent s'y glisser. Par leur essence même, elles s'accordent avec la vérité, car le voile qui cachait aux prophètes le monde invisible a été enlevé, de sorte qu'ils peuvent le voir directement. Lorsqu'ils ont quitté cet état pour rentrer dans la nature humaine, les connaissances qu'ils y ont acquises ne perdent rien de

(1) Draz, *Initiation au Koran*, éd. cit., p. 9.

leur clarté pendant le trajet. Ces hommes, animés d'une ardeur qui leur est propre et qui les emporte vers le monde spirituel, s'y rendent à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'ils aient pu accomplir leur mission et ramener leurs compatriotes dans la bonne voie. Dieu a dit (au nom de son Prophète) : « Je ne suis qu'un homme semblable à vous ; j'ai appris par une révélation que votre Dieu est un dieu unique ; agissez donc avec droiture en sa présence et implorez sa miséricorde » (Coran, Sour. XLI, vers. 5). (1)

Pour répondre à toutes ces fantaisies morbides, nous n'opposerons qu'un seul fait, et que nous répétons comme un leitmotiv concret et totalement prouvé : nous sommes à La Mecque au début du VII[e] siècle. Un Juif, a conçu le projet d'étendre sur l'Arabie le règne d'Israël. Les riches Mecquois sont absorbés par leurs affaires commerciales. Pour distraire la masse, il ne se trouve à La Mecque que des conteurs. On s'en amuse ; mais on ne les croit pas. Je ne vois que Mohammed capable de m'aider dans la réalisation de mon projet d'étendre sur l'Arabie l'ordre de Yahwé. Le rabbin s'approche de Mohammed ; jamais il ne lâchera plus son homme. Il l'instruit dans la religion juive. Il le convertit ; il lui dicte sa mission. Mohammed va devenir l'apôtre du judaïsme. Telle est l'origine de l'Islam : histoire positive, réelle, contrôlée dans les textes. Le reste n'est que fantaisie, naïveté ou mensonge.

Toute cette partie anecdotique, contenue dans les sourates des deuxième et troisième périodes mecquoises, ne faisait évidemment point partie du *Corab*. Le *Corab*, comme nous l'avons démontré, était un livre adapté en arabe de l'A. T. hébreu ; livre d'enseignement religieux décalqué du Pentateuque ; livre de prière que les nouveaux convertis devaient réciter, en se prosternant devant leur nouveau Dieu, le Yahwé des Juifs ; livre de foi et de prosélytisme. Or, il est bien évident que les histoires anecdotiques des *Actes* — histoires locales ou personnelles — n'entraient d'aucune façon dans le cadre du *Corab*. Sur ce terrain, il n'y a aucun rapport entre les *Actes* et le Coran arabe, dont les desseins sont totalement différents.

Considérés sous cet angle de divergence, nous voyons clairement que l'Islam original repose entièrement sur le *Corab* ou plus exactement, le fondement de l'Islam, c'est en premier lieu le *Corabor* ou prédication du rabbin ; c'est en second lieu, d'une façon plus objective et plus ferme, le *Corab*, composé par le même rabbin d'après la Bible et le Talmud. Le Livre des *Actes*, que les musulmans vénèrent comme Coran et qui n'est pas le Coran, comme un Livre divin et sacré et qui, œuvre d'un Juif, n'a rien de divin ni de sacré, ce *Livre des Actes* n'est pas un Livre religieux, mais simplement un document d'histoire religieuse, décrivant toutes les péripéties de la pénétration juive dans les mœurs arabes du VII[e] siècle. (2)

(1) IBN KHALDOUN, *Les Prolégomènes*, t. II, édition 1936 (reproduction), p. 437-438.

(2) Là encore, le rabbin de La Mecque agit comme les anciens Hébreux. Après la victoire d'Israël sur les Amalécites, à Rap, Yahwé dit à Moïse : « Consigne ce fait par écrit dans un livre pour en perpétuer le souvenir », Exode, XVII, 14 ; en parlant du Code de l'Alliance, Yahwé avait encore dit à Moïse : « Mets par écrit ces paroles », Exode, XXXIV, 27. On trouve pareil commandement dans les Nombres, le Deutéronome, le Livre de Josué.

## 2. — RÉCITS BIBLIQUES DU *CORAB* INSÉRÉS DANS LES *ACTES* PAR LE RABBIN

Les *Actes* ne contiennent pas seulement des anecdotes sur les luttes entre idolâtres et monothéistes. On trouve aussi dans les sourates des seconde et troisième périodes mecquoises des récits souvent longs, détaillés, sur des personnages bibliques. Nous avons plus haut parcouru toutes ces histoires. Mais un problème nouveau se pose. Que le rabbin, après avoir terminé son *Corab* — qui par définition devait reproduire les principales histoires de l'A. T. — l'ait utilisé pour la rédaction de ses *Actes*, c'est tout à fait normal. Il est normal, en effet, qu'un écrivain cite ses œuvres antérieures. Nous pouvons donc imaginer facilement et sans effort, qu'en rédigeant ses *Actes*, le rabbin, dans les parties bibliques de son ouvrage, se soit servi de son *Corab*, composé et terminé précédemment. Mais il reste un point plus délicat à examiner. Avons-nous des moyens à peu près certains de préciser ces emprunts, de délimiter cette utilisation ? Pour éviter de nous égarer, nous procéderons pas à pas ; nous examinerons d'abord quelques sourates et nous essaierons en conclusion de dégager de cet examen, quelques critères qui permettront à nos successeurs d'amplifier les recherches et de tenter une reconstruction du *Corab* d'après les *Actes*.

*a)* Examen de quelques sourates :

Sourate XX. — Cette sourate XX, dénommée TAHA à cause du sigle employé dans l'*incipit*, rédigée peu après la composition du *Corab*, est occupée dans sa partie centrale par un long récit sur Moïse. (1) Le but de ce récit est de démontrer que Moïse a eu raison du Pharaon d'Egypte, que par conséquent Yahwé soutient partout et toujours ses apôtres et que finalement, Mohammed triomphera lui aussi des idolâtres arabes. Cette conclusion rentre dans le plan général de l'apologétique personnelle du rabbin : choisir dans l'A. T. les histoires capables d'affermir la foi de son disciple et de lui donner courage contre les attaques de ses ennemis polythéistes. Quant au récit lui-même, qui sert d'appui à cette apologétique, il est extrait de l'A. T. C'est l'histoire de Moïse, telle qu'on la connaît d'après l'Exode, que le rabbin rapporte dans cette sourate. Le récit est absolument biblique ; il est, pour ainsi dire collé au texte de la Bible. Ce caractère textuel est indiqué par le préambule même de ce récit : ce n'est point pour te rendre malheureux que nous t'avons révélé le Coran (de Moïse), mais seulement comme rappel. C'est une révélation du Seigneur des Mondes, c'est-à-dire les pages qui vont suivre reproduisent les révélations de Yahwé à Moïse. Elles font partie du Livre de Moïse, le seul Coran qui puisse jamais exister, puisque Yahwé n'a parlé qu'une seule fois à l'humanité. L'histoire de Moïse que je vais te raconter est extraite de ce Livre original, et du Livre arabe qui en est l'adaptation, comme il est dit au verset 112 de cette même sourate XX : « C'est ainsi que nous avons fait descendre d'en-haut un Coran arabe ». Ce récit de Moïse, dans les *Actes*, nous apparaît donc comme

(1) Sour. XX, 9-99.

une Révélation du Seigneur des Mondes, telle qu'elle est rapportée dans le *Corab*. Il en est un extrait, une citation. Cette citation est mise pour ainsi dire entre guillemets. Elle est précédée, en effet, par une formule classique, (1) par laquelle le rabbin introduit ces récits bibliques : « Est-ce qu'elle est parvenue jusqu'à toi, l'histoire de Moïse ? » ; (2) et se termine par une autre formule que nous retrouvons aussi dans d'autres passages des *Actes* et qui met le point final au récit des histoires bibliques : « C'est ainsi que nous te racontons l'histoire des temps passés ». (3) Dans cette sourate XX, tout le récit concernant Moïse, v. 8-98, nous apparaît donc comme un extrait du *Corab*, inséré dans les *Actes* par le rabbin. D'après cet extrait, nous pouvons juger de la différence littéraire de ces deux ouvrages, que nous avons déjà indiquée plus haut : le *Corab* est strictement une adaptation arabe du Coran hébreu. Il en suit le texte. Le rabbin n'est ici que traducteur. Par contre, les *Actes* ont un caractère personnel. Ils constituent un récit des événements mecquois ; c'est un livre d'histoire locale qui nous raconte les luttes engagées à La Mecque contre les idolâtres, pour faire triompher la cause d'Israël, mais complètement dégagé de la lettre du texte biblique. Dans le *Corab*, le rabbin est traducteur. Dans les *Actes*, il est historien. Le rabbin est un historien conscient de sa tâche. Les *Actes* se présentent, en effet, comme un récit objectif, objectif à la façon d'un Juif qui défend sa cause, mais qui ne cache cependant point les péripéties multiples de ce drame religieux qu'il a lui-même déclenché.

Malgré les carambolages de Médine, on devine encore dans le plan de certaines sourates, et même dans la sourate XX, un véritable souci littéraire. Précédée d'un préambule, la citation de l'histoire de Moïse est encadrée de formules initiales et finales. Le fait même de la citation nous atteste aussi cette « volonté littéraire de l'auteur des *Actes* », en nous révélant sa méthode de travail. Pour faire cette longue citation, le rabbin avait, en effet, devant lui le *Corab* qu'il venait d'achever et dont il extrait le long passage sur Moïse. Le rabbin n'écrit pas en fantaisiste ; mais en véritable historien, se référant à son propre récit. Et cette constatation permet de poser le problème des sources « islamiques » sous un nouveau jour. D'après toutes nos analyses de textes, on s'est rendu compte que le *Corab* n'a pas de source. On ne peut parler, en effet, des sources d'une traduction. Le *Corab* c'est l'A. T. avec quelques additions personnelles du rabbin, sur le folklore, sur les peines de l'Enfer et les joies du Paradis, sur les idées saugrenues des idolâtres en matière religieuse. Dans sa partie essentielle, le *Corab* n'a pas d'autre source que la formation biblique et talmudique de son auteur. Le problème est différent pour les *Actes*. Prenons le cas de la sourate XX qui est, d'ailleurs, le cas général. On peut parler des sources de cette sourate XX. Cette source essentielle, c'est le *Corab*. C'est en utilisant le *Corab* que le rabbin a rédigé cette sourate. On se représente fort bien le rabbin à son pupitre. Il a devant lui un exemplaire du Coran hébreu; il a aussi son propre *Corab ;* on y trouve encore des feuillets de papier sur lesquels il rédige ses comptes rendus, ses expériences mecquoises. C'est avec ces notes, avec les Coran hébreu et arabe que le rabbin compose ses *Actes*. Cette

(1) Voir sour. LXXIX, 15.
(2) Sour. XX, 8.
(3) *Ibid.*, 99.

méthode de travail est, pour l'époque, une véritable méthode scientifique. Le rabbin est un homme qui sait s'entourer, comme tout historien, de sa documentation, qui sait utiliser ses sources et qui a compris aussi l'importance d'un écrit. Les érudits font fausse route quand ils nous représentent un Mohammed qui parle, qui parle, qui parle... entouré de nombreux scribes, tous armés des os desséchés d'un plantureux méchoui, de tessons de poteries et qui gribouillent sur cette vaisselle ébréchée et ces reliefs de repas les paroles sublimes du plus grand des Prophètes ! Ils font encore fausse route, ces érudits qui nous décrivent les judéo-arabes, bouche-bée devant leur apôtre, buvant ses paroles, les répétant en trépignant jusqu'à ce qu'ils soient devenus « gros » de la révélation d'Allah et porteurs du Coran. La réalité, comme nous le voyons, est toute différente. Retiré dans son gourbi, assis sur des nattes, les genoux croisés, un rabbin, entouré de ses livres, rédige des notes qu'il a prises sur sa propre activité. Pour le moment il écrit le chapitre TA HA de ses *Actes*. Il a beaucoup de choses à raconter sur Moïse, v. 8-98. Il ouvre son *Corab* et transcrit ce qu'il a déjà dit, d'après la Bible, sur le Patriarche hébreu. « Est-ce qu'elle est parvenue jusqu'à toi, l'histoire de Moïse ? ». La voici ! et quand le récit est terminé, le rabbin en avertit non plus ses auditeurs, mais ses lecteurs : « C'est ainsi que nous te racontons l'histoire des temps passés ». (1)

— Sourate XXVI. — Cette sourate XXVI est l'une des sourates des *Actes* où l'effort de composition littéraire est le plus évident. Le plan en est clair :

| | | |
|---|---|---|
| Préambule ............................ | versets | 1-6 |
| Histoire de Moïse ...................... | — | 9-66 |
| Histoire d'Abraham ..................... | — | 69-102 |
| Histoire de Noé ........................ | — | 105-120 |
| Histoire de Houd ....................... | — | 123-139 |
| Histoire de Salih ...................... | — | 141-158 |
| Histoire de Lot ........................ | — | 160-173 |
| Histoire des hommes de Fourré .......... | — | 176-189 |

Chacune de ces histoires est séparée par un refrain de deux versets (2) qui donne à cette sourate une certaine solennité. Le rabbin visait certainement à produire un grand effet sur les idolâtres, par le fond même de ses histoires, par le balancement de ses phrases et la répétition de sa ritournelle. On peut dire que cette sourate est bien composée et solidement équilibrée. Ce caractère littéraire nous atteste à lui seul, que cette sourate n'a pas été recueillie et transmise de mémoire ; elle a été rédigée « dans un bureau », par un Juif « confortablement assis dans son fauteuil », à une époque où il était nécessaire d'asséner vigoureusement sur les Mecquois une preuve éclatante de la Toute-Puissance de Yahwé et de leur montrer que les ennemis du Dieu-Unique sont toujours voués à l'écrasement. Les histoires se succèdent, comme autant d'expériences

(1) Les versets 114-127 de cette même sourate XX qui nous racontent la chute d'Adam, d'après le ch. III de la Genèse, paraissent, eux aussi, empruntés au *Corab*.

(2) Sour. XXVI, 7-8, 67-68, 103-104, 121-122, 139-140, 158-159, 174-175, 190-191 : « En vérité, en cela est certes un signe : (Pourtant) la plupart d'entre eux ne sont pas devenus croyants. En vérité, ton Seigneur est le Puissant, le Miséricordieux ».

auxquelles le refrain communique un accent quasi-prophétique. Ces récits sont annoncés par un verset qui nous en donne la source : « Voici les *aya* (les versets) du Livre évident » : le rabbin continue par une réflexion à l'adresse de Mohammed, que nous avons déjà rencontrée dans la sourate XX :

| Sour. XX, 1 | Sour. XXVI, 2 |
|---|---|
| Nous ne t'avons pas révélé le Coran pour te rendre malheureux. | Il ne faut pas que tu sois triste, jusqu'à la mort, de ce qu'ils ne veulent pas être des croyants. |

Nous voici donc avertis par ce préambule rabbinique (1) que les pages qui vont suivre sont des *aya* du Livre, et dans sa conclusion finale, le rabbin précise : c'est (1) une révélation du Seigneur des Mondes, (2) descendue par l'esprit fidèle. (3) C'est une révélation en langue arabe pure et cela se trouve dans les Ecritures des Anciens ». (4) Les *aya* de la sourate XXVI sont donc, de l'aveu même du rabbin, des versets du Livre des révélations faites autrefois par Yahwé, révélations anciennes, traduites aujourd'hui en arabe. Ce qui veut dire que les *aya* de la sourate XXVI, sont des versets empruntés au *Corab*. Aux versets 8-98, 114-127 de la sourate XX, il nous faut donc ajouter comme extraits du *Corab*, les versets 9-189 (5) de la sourate XXVI, c'est-à-dire 274 versets consacrés à la chute d'Adam, à Abraham, Moïse, Noé, Lot, aux Madianites, les Adites et Thamoudites. (6)

Tous ces récits bibliques, récits d'enseignement et de formation juive,

(1) Signalons seulement le v. 6 : « N'ont-ils pas regardé la terre, comment nous y avons fait pousser par paires toutes sortes d'espèces précieuses ? ». MONTET, *op. cit.*, p. 408, n. 2 toujours ineffable, fait cette remarque toute ingénue : « L'expression « par paires » semble désigner les caractères masculins et féminins des fleurs (fleurs masculines, fleurs féminines) dont Mahomet pouvait avoir une certaine connaissance par les fleurs des palmiers et des figuiers, et d'autres arbres de l'Arabie ». C'est merveilleux ! Montet ignore seulement une chose : c'est que ce verset 6 n'a pas été prononcé par Mohammed, mais par le rabbin. Je ne sais si ce rabbin avait fait des études spéciales sur le sexe des fleurs ! ce qui est sûr, c'est qu'il connaissait fort bien la Bible, dans laquelle « les objets, les végétaux, les animaux, les concepts surgissent par couples : cieux et terre (*Genèse*, I, 1), tohu et bohu (I, 2), lumière et ténèbres (I, 4), jour et nuit (I, 5 etc.), eaux d'en haut et eaux d'en bas (I, 7), terre et mer (I, 10), luminaire de jour et luminaire de nuit, jour et nuit, lumière et ténèbres (I, 16-18), poissons et oiseaux (I, 20-23), mâle et femelle (I, 27), herbe et arbre(I, 29), cieux et terre, terre et cieux (II, 4), arbrisseau et herbe (II, 5), arbre de vie et arbre de connaissance, bien et mal (II, 9), animaux des champs et oiseaux du ciel (II, 19), os et chair (II, 23), homme et femme, père et mère (II, 24-25), bien et mal (III, 5), bêtes de somme et animaux des champs (III, 14), postérité de la femme et postérité du serpent (III, 16), souffrance et grossesse (III, 16), épine et ronce (III, 18). Voir DHORME (E.), *La Poésie Biblique*, Paris, 1931, p. 85.

(1) Sour. XXVI, 142 : *Hu = il*. Qu'on en fasse une sorte de neutre, ou qu'on en fasse l'équivalent de *qor'ānun*, l'expression *hu* renvoie à tous les récits bibliques de cette sourate XXVI.

(2) Dans la sourate XX, 3, pour introduire le récit sur Moïse, le rabbin avait déjà dit : « C'est une révélation de Celui qui a créé la terre et les cieux élevés ».

(3) Voir plus haut, t. I, p. 130-132.

(4) Sour. XXVI, 195-196.

(5) Moïse (58 versets ; Abraham (34 = 17 + 17) ; Noé (17) ; Houd (17) ; Salih (17); Lot (14) : Hommes du Fourré (14) soit 171 versets.

(6) A partir du verset 200 de cette sourate XXVI, nous retombons dans l'histoire anecdotique.

rassemblés comme toujours pour mettre en relief la Providence de Yahwé à l'égard du Dieu Unique d'Israël, étaient, comme nous l'avons dit, destinés à être récités par la communauté des néo-convertis. Contenus dans le *Corab*, ces versets devaient être appris de mémoire par Mohammed, chef de cette communauté, aux ordres du rabbin et les fidèles à leur tour étaient tenus de les apprendre et de les réciter : c'est le sens réel et concret qu'il faut donner au verset 69 de cette sourate XXVI : « Et récite-leur l'histoire d'Abraham ». (1)

— Sour. LIV. — A la lumière des sourates XX et XXVI, nous pouvons avec plus d'assurance, revenir en arrière et relire les sourates antérieures à la sourate XLIV, où nous trouvons affirmée de façon catégorique l'existence du *Corab*.

Dans la sourate LIV, première de la seconde période mecquoise, nous retrouvons le même caractère littéraire que nous avions déjà constaté dans la sourate XX et surtout dans la sourate XXVI. C'est une sourate rédigée par écrit et non point transmise de mémoire. On a pu l'apprendre par cœur, mais l'écrit précède ici la mémoire. Il y a de nombreux cas dans la littérature où les textes ont été fabriqués à l'aide de récits oraux transmis de générations en générations. (2) Vis-à-vis de ces textes, la mémoire est *antécédente*. L'écriture n'a pour but que de subvenir aux défaillances et à l'émiettement de la mémoire. L'encre n'est ici que l'adjuvant du cerveau. En d'autres cas, la mémoire est *subséquente* au texte. C'est l'écrit qui a la priorité et la seule fonction de la mémoire est de l'apprendre et de le retenir par cœur. Tel le texte de la Loi mosaïque : « Moïse *écrivit* toutes les paroles de Yahwé » ; (3) « Moïse écrivit cette Loi (= le Deutéronome) et la donna aux prêtres, fils de Lévi ». (4) La mémoire, ici, n'est que « porteuse » d'un texte écrit. On est habitué par les longues dissertations des coranisants sur la capacité mnémotechnique des Sémites à considérer le Coran (disons les *Actes*), comme véhiculé par la mémoire avant d'être fixé par l'écriture. (5) Nous savons déjà que pour le *Corab*, c'est

(1) Comme le remarque justement Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 198, note du v. 9, le récit concernant Moïse débute dans la sourate XXVI, 9 d'une façon brutale. Il faudrait normalement lui supposer un *incipit* : « Est-ce qu'elle est parvenue jusqu'à toi l'histoire de Moïse ? », *incipit* que nous lisons dans la sourate LXXIX, 15 et XX, 8.

(2) Voir J. Van der Ploeg, *Le rôle de la Tradition orale dans la transmission du texte de l'Ancien Testament*, dans *Revue Biblique*, 1947, p. 5-41, étude fort intéressante et documentée, sauf pour ce qui concerne l'Islam.

(3) Exode, XXIV, 4.

(4) Deut., XXXI, 9 ; voir Van der Ploeg, *ibid.*, p. 25.

(5) C'est la thèse générale soutenue par les coranisants qui n'ont jamais pris la peine de vérifier. Voir entre une multitude d'exemples, Bammate, *op. cit.*, p. 16-17 : « Les révélations du prophète (nous supposons que le Prophète désigne ici Mohammed) furent souvent écrites sur le premier objet venu. Beaucoup de sentences prophétiques se sont conservées uniquement dans la mémoire de ceux qui les avaient entendues et furent enregistrées plus tard (*sic*). La rédaction officielle du Coran est de plusieurs années postérieure à Mahomet. Elle ne fut établie et adoptée qu'en 651, sous le Khalife Osman, troisième successeur du Prophète (*sic*). Une commission ,présidée par Zeid, fils de Thalit, un des premiers compagnons de Mahomet, son secrétaire et successivement secrétaire des trois premiers Khalifes (c'est merveilleux), était chargée et de contrôler les textes épars et d'en tirer une édition définitive (La commission de la Vulgate hiéronymienne n'a fait au fond, qu'imiter de loin, la commission zeidiste !) Dès que cette tâche fut accomplie, on brûla les autres textes afin d'éviter des discussions stériles et peut-être dangereuses ». Il est inutile d'ajouter que les parenthèses ont été mises par nous dans cette citation pour faire ressortir davantage le caractère purement fantaisiste de pareilles affirmations.

une erreur. Ce qui est premier : c'est le *Corab* adapté de l'A. T., et c'est après sa composition par le rabbin, que les Arabes convertis au judaïsme ont pu l'apprendre de mémoire. Pour les *Actes*, nous constatons exactement le même phénomène : ce qui prime, ce n'est pas la mémoire, (1) mais l'écrit, et tout cela est fort simple : un Juif expose oralement la religion juive aux Mecquois. Il parle comme vous et moi ; il parle comme tout conférencier et tout prédicateur. Plus tard, il compose un ouvrage, le *Corab* et les Arabes apprennent par cœur son livre d'enseignement et de prière. Nous voyons cela chaque jour dans nos écoles. A l'époque où il termine son *Corab*, il y a déjà longtemps que le rabbin rédige ses *Mémoires*. Il les rédige en bon historien. Et c'est à peine si nous aurions mentionné tout cela qui est fort simple, si les coranisants n'avaient pas tellement embrouillé ces faits naturels. Avec un peu de réflexion, ils auraient évité d'infliger à leurs lecteurs de longs et oiseux discours sur les Sémites, sur leur faculté prodigieuse de mémoire, sur la tranmission mnémotechnique de toutes les sourates des *Actes* — déjà écrites, d'après eux, sur des tessons de vaisselle et des côtes de moutons et de chameaux, (2) etc, etc...

La sourate LIV échappe à tout ce galimatia. C'est une sourate littérairement rédigée par le rabbin, à La Mecque. De ce caractère littéraire — qu'on peut déceler dans beaucoup d'autres sourates — nous avons une preuve externe évidente. C'est encore, en effet, un même refrain que nous trouvons après les récits sur Noé, v. 17 : « Nous avons rendu le Coran facile (à comprendre), comme un rappel. Mais y a-t-il quelqu'un pour y réfléchir », sur les Adites, (3) les Thamoudites, (4) Lot, (5) Ce Coran facile à comprendre ne peut être pour les Mecquois que le *Corab* et c'est au *Corab* qu'appartiennent primitivement ces récits que nous venons de mentionner. La sourate LIV devient ainsi le premier témoin de l'existence du *Corab*, et les textes sur Noé, Thamoud, Ad et Lot, les premiers extraits du *Corab* insérés dans les *Actes*. (6)

(1) Quoi qu'en dise Gaudefroy-Demombynes, *Les institutions musulmanes*, p. 65 : « Dès les débuts de la communauté musulmane, le Prophète a réuni ses adeptes afin de leur communiquer la révélation et d'accomplir des exercices pieux, sur lesquels la tradition ne fournit pas de renseignements précis. Il est du moins vraisemblable que c'étaient de véritables assemblées cultuelles, où le Coran était répété, peut-être commenté, et répandu parmi les robustes mémoires des fidèles ; ce sont elles, en effet, qui furent le premier véhicule et le principal trésor de la révélation. La mémoire reste le moyen le plus honorable pour la transmission du Coran ».

(2) Tout cela est contradictoire. Si le « Coran » est déjà écrit sur ces ustensiles, pourquoi raconter qu'Othman aurait rassemblé, pour fixer sa rédaction définitive, tous les musulmans qui connaissaient de mémoire « les révélations d'Allah à Mohammed » ! Othman avait mieux que la mémoire de ses coréligionnaires, puisque, d'après les coranisants eux-mêmes, il aurait eu un écrit sur tessons et côtes desséchées ! Mais comme il faut maintenir à tout prix ce procédé de fixation coranique, les musulmans et après eux les « érudits » occidentaux ont été amenés à conclure que tout l'ancien matériel sur lequel avaient été écrites les sourates, aurait été détruit avant Othman. C'est effarant. Quel beau portrait ne pourrait-on faire d'Othman cassant l'ancienne vaisselle !

(3) Sour. LIV, 22

(4) *Ibid.*, 32.

(5) *Ibid.*, 40

(6) *Ibid.*, 9-16, 98-21, 23-31, 33-39. — La sourate XXXVII constitue une des belles pages d'histoire religieuse juive insérée par le rabbin dans les *Actes* : Noé (v. 73-80), Abraham (v. 81-122), Moïse et Aaron (114-122), Lot (133-138), Elyas (123-132), Jonas (134-148) ont été de grands apôtres de Yahwé. Ils ont annoncé à leur peuple la véritable religion du Dieu Unique. Persécutés par leur peuple, ils sont cependant sortis victorieux de la lutte.

*b)* — Dégagement de quelques critères pouvant servir à une reconstitution générale du *Corab* d'après les *Actes*. — Si le Coran arabe, comme livre composé par le rabbin est aujourd'hui perdu, il ne serait pas impossible de le reconstituer dans ses lignes principales, par les récits bibliques du *Livre des Actes*. Nous laissons ce travail à d'autres linguistes plus expérimentés. Dans les pages qui vont suivre, notre but est plus modeste. Il s'agit seulement pour nous d'essayer de dégager de notre lecture assidue des *Actes*, quelques principes qui pourront peut-être servir un jour à identifier plus facilement et plus sûrement les emprunts au *Corab* faits par le rédacteur de ces *Actes*.

1. — Formules introductives des citations.

*a)* Voici les *aya* du Livre évident. — Dans plusieurs sourates à sigles, ces sigles sont suivis d'une réflexion de ce genre : « Voici les *aya*, les versets, du Livre sage, du Livre évident » ; par exemple dans la sourate XV, 8 : « E. L. R. Voici les *aya* du Livre, du Coran lucide ». Les commentateurs rattachent cette dernière réflexion aux sigles eux-mêmes. D'après eux, les sigles seraient les *aya* du Coran, ou d'un recueil coranique quelconque. Pareille interprétation — si nous donnons au terme *aya* la signification de versets, comme c'est l'évidence même dans cette sourate XV et les autres sourates que nous allons citer — aboutit à un véritable non-sens. Les sigles E. L. R. ou autres ne sont pas des *aya*, des versets. Les *aya* ne s'appliquent pas aux sigles, mais à quelque chose d'autre. Nous allons voir, en effet, que ce terme *aya* ne désigne pas ce qui précède, mais vise ce qui suit, c'est-à-dire un texte, un ensemble de versets. Voici les *aya* du Livre évident équivaut à cette locution : ce que je vais vous écrire, ce sont les versets même du Livre. En fait, dans cette sourate XV, les versets 26-42 qui racontent l'histoire de la création, et les versets 51-77 consacrés à Abraham et à Lot, d'après le récit biblique, ont véritablement l'allure d'une citation, caractère renforcé encore par cette recommandation du rabbin à Mohammed : « Informe-les de l'histoire des hôtes d'Abraham ». (1)

En somme, il faudrait lire le v. 1 de la sourate XV de la façon suivante : « A. L. R. — Attention. Ce qui va suivre est extrait du *Corab*. Ce sont des versets du Livre. Voici l'histoire de la création (v. 26-42) et l'histoire des hôtes d'Abraham (v. 51-77). Vous les trouverez dans le Livre ».

La sourate XXVI, composée, comme nous l'avons vu avec un souci littéraire très évident, débute par une formule identique : « T. S. M. Ce sont les versets du Livre évident » et en fait on trouve dans cette sourate, comme il fallait s'y attendre de longs récits bibliques sur Moïse, Abraham, Noé et autres envoyés de Yahwé. Cette formule : « Ce sont les versets du Livre évident » nous semble donc annoncer une citation d'un écrit biblique qui, à cette époque de l'apostolat du rabbin, ne peut être que le *Corab*. Ce critère se justifie encore dans la sourate XXVII : « T. S. Voici les *aya* du Coran et du Livre évident ».

Rédigée comme toutes les autres sourates du *Corab* mecquois, par le rabbin, la sourate XXXVII, dans sa partie biblique est beaucoup plus dégagée du texte de l'A. T. que les sourates XX et XXVI et les récits bibliques qu'elle rapporte ne peuvent être considérés comme des citations textuelles du *Corab*, bien qu'inspirée de ce Livre arabe.

(1) Sour. XV, 51.

Nous voilà prévenus. Si notre critique est juste, nous devons effectivement trouver dans cette sourate XXVII, des textes bibliques, déjà traduits en arabe et insérés par le rabbin dans le *Livre des Actes*. Nous ne sommes pas déçus. Après le préambule, nous lisons, en effet, dans cette sourate un nouveau récit sur Moïse (1) et une longue histoire sur Salomon. (2) A chaque analyse de textes, nous découvrons ainsi avec une clarté croissante les habitudes littéraires du rabbin » : « E. L. R. Attention. Ce sont les versets du Livre sage que je vais te réciter ». (3) Nous les avons écrits en langue arabe, afin que vous puissiez les comprendre. (4) Ainsi commence la sourate XII et ce début, nous le comprenons maintenant d'une façon concrète. C'est une des belles histoires du Coran arabe, dit le rabbin, que nous allons te raconter et dont jamais tu ne t'étais douté. (5) Et le rabbin égrène en 99 versets cette merveilleuse histoire de Joseph. Cette histoire, il n'a qu'à la lire, puisqu'elle est déjà traduite dans le *Corab* ; il n'a qu'à la transcrire dans ses *Actes*, puisqu'elle est déjà écrite. Les *Actes* ne sont pas un ramassis de réflexions jetées pêle-mêle sur le papier. Malgré les tortures textuelles des caramboleurs médinois, nous pouvons encore saisir en maintes sourates, le plan littéraire du rabbin dans les sourates mecquoises, rédigées à La Mecque, du vivant de Mohammed. S'il y eut remaniement à Médine, ce ne put être que le remaniement d'un texte, d'un véritable écrit et non point agencement d'une tradition orale. Pour être fixé par l'écriture, le texte des *Actes* n'a pas eu besoin de traînasser de mémoire en mémoire pour aboutir enfin sous la plume d'un taleb politicien. Le texte des *Actes* était déjà fixé à La Mecque — pour ce qui concerne La Mecque — au fur et à mesure des événements. Pour cette rédaction des *Actes*, le rabbin utilise le *Corab* qu'il a déjà composé et totalement achevé au début de la seconde période mecquoise. Il l'utilise d'une façon substantielle, et quand il s'y réfère, il nous en avertit honnêtement : « Voici les versets du Livre évident que j'ai mis en arabe clair, pour que vous puissiez les comprendre ». Par cette phrase, le rabbin avertit qu'il va faire une citation du *Corab*. C'est, pour ainsi dire, les guillemets initiaux : Attention, je vais citer le *Corab*.

C'est toujours ce même procédé que nous retrouvons dans la sourate XXVIII : « Voici les *aya* du Livre évident » ; et cet avertissement est corroboré par le v. 2 : « Nous te communiquons (une partie) du récit de Moïse et du Pharaon, pleine de vérité, pour un peuple qui croit ». C'est donc une partie de l'histoire de Moïse que le rabbin va reproduire dans cette sourate des *Actes* et de fait les 38 versets qui suivent, reproduisent l'histoire de Moïse, d'après le *Corab*, comme le rabbin lui-même nous en avertit. « E. L. R. Attention, voici les versets du Livre sage ». Ainsi débute encore la sourate X, et cet *incipit* met immédiatement notre esprit en éveil : nous devons trouver dans cette sourate X, une citation du *Corab*. Il est possible que primitivement cette sourate ait contenu un long récit sur Noé : « Récite-leur l'histoire de Noé ». (6) En fait, la citation biblique commence dans la rédaction actuelle au v. 76 et se termine

(1) Sour. XXVII, 7-10.
(2) *Ibid.*, 11-45.
(3) Sour. XII, 1.
(4) *Ibid.*, 2.
(5) *Ibid.*, 103.
(6) Sour. X. 72.

au verset 92. Ces versets racontent une fois de plus l'histoire de Moïse et du Pharaon. — Cette histoire, Mohammed, tu la connais déjà. Mais si par malheur, tu doutais encore de la Providence de Yahwé à l'égard de Moïse, interroge ceux qui ont lu le Livre avant toi, c'est-à-dire interroge les Juifs et il te renseigneront. (1)

*b)* Cette histoire est-elle parvenue jusqu'à toi ? — Cette formule, elle aussi, introduit toujours dans les *Actes* un récit biblique, récit qui peut avoir été emprunté par le rabbin au *Corab*. Prenons, par exemple, le sourate XX : « Est-ce que l'histoire de Moïse est venue jusqu'à toi ? » (2) Cette formule appelle un complément : Mohammed, si tu ne connais pas encore cette histoire de Moïse, je vais te la raconter. En fait, immédiatement après cette introduction, qui est l'annonce de ce qui va suivre, le rabbin commence un grand récit sur Moïse, couvrant dans cette sourate XX, les versets 9-98. Blachère lui-même reconnaît que « cette formule est fréquente pour introduire le récit relatif à un Prophète ». (3)

Nous trouvons dans la sourate XIV, exactement ce même *incipit* et toujours avec la même signification : « Le récit ne vous est-il point parvenu touchant ceux qui furent avant vous : le peuple de Noé, les 'Ad, les Thamoudites ? » (4) et pendant 11 versets, le rabbin raconte le sort réservé aux impies qui n'ont pas voulu reconnaître les apôtres de Yahwé.

Ces exemples sont pris dans des sourates de la seconde période mecquoise, et le fait n'a rien d'étonnant, puisque le *Corab* a été composé et entièrement rédigé au début de cette période. Mais nos grands coranisants — ceux qui ont lu le Coran — ne manqueront pas d'objecter (5) que pareille formule se rencontre aussi dans des sourates de la première période, par exemple, dans les sourates LXXIX, LI et que par conséquent, les versets qui suivent cette formule ne peuvent avoir été empruntés au Coran arabe, qui ne sera composé que plus tard. Ce raisonnement serait valable si la chronologie de ces sourates était rigoureusement établie, ce qui n'est pas le cas de l'aveu même des coranisants. Prenons la sourate LXXIX : « Est-ce qu'elle t'est parvenue l'histoire de Moïse ? » (6) Comme partout ailleurs, cette formule introduit un récit, un récit biblique naturellement, qui comprend les versets 15-26. Ce récit biblique est-il emprunté au *Corab ?* Pareil emprunt est-il même possible dans la chronologie actuelle des sourates des *Actes de l'Islam ?* Non point, répondraient les coranisants. Cependant, relisons le texte de cette sourate LXXIX. On y distingue trois groupes nettement séparés par leur contenu : v. 1-14, 15-26, 27-46.

(1) *Ibid.*, 94. — On pouvait s'attendre à trouver dans la sourate XXXI, un extrait du *Corab* : « E. L. M. — Voici les versets du Livre Sage ». En fait, cet extrait a disparu. Cette sourate XXXI des *Actes* est une des sourates les plus bousculées dans l'agencement définitif. Des versets en ont été détachés et placés au petit bonheur. Des versets médinois ont été mélangés avec des versets mecquois. Il ne reste dans cette sourate qu'un alignement de versets sans ordre ni suite.

(2) Sour. XX, 8.

(3) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 180, note du v. 8.

(4) Sour. XVI, 9.

(5) Nous nous permettons de leur faciliter le travail, en formulant nous-même cette objection.

(6) Sour. LXXIX, 15.

Il n'y a aucun lien ni grammatical, ni logique entre ces trois parties. Le bloc 15-26 ne s'accroche pas au bloc 1-14 et ne prépare en rien le groupe 27-46. De plus, il est introduit par la formule que nous connaissons et qu'annonce ce récit de l'A. T. « Est-ce qu'elle t'est parvenu l'histoire de Moïse ? » Nous remarquerons aussi qu'il se termine par une formule de conclusion : « En vérité, en cela est certes un enseignement pour qui redoute (Yahwé) ». (1) Nous avons à faire très nettement à un récit bien délimité, parfaitement séparé, placé accidentellement dans la sourate LXXIX, composée de trois morceaux différents, et qui doit trouver sa place naturelle dans les sourates de la seconde période, période biblique par excellence. (2)

Le même cas se présente pour la sourate LI : « Est-ce qu'il t'est parvenu le récit des hôtes honorés d'Abraham ? » (3) Il n'est rien moins de certain que cette sourate appartienne à la première période mecquoise. Blachère lui-même la place au premier rang des sourates de la seconde période. (4) « Par le fond », dit-il, « ce texte est nettement de la seconde période mecquoise ». (5) Les versets 25-36, 37-46 annoncés par la formule d'introduction, relèvent en effet, et sans aucun doute, des préoccupations bibliques du rabbin.

En résumé, cette formule d'introduction constitue, selon nous, un critère nouveau pour le classement chronologique des sourates. Partout où elle se rencontre, elle introduit un récit biblique que nous pouvons reporter à la seconde période mecquoise, à une époque où le *Corab* est composé, c'est-à-dire pour le bloc 25-46 de la sourate LI, non point au début de cette seconde période, comme le veut Blachère, mais aux environs immédiats de la sourate XX, qui nous fournit le premier témoignage formel de l'existence du Coran arabe.

2. — Formules finales des citations « coraniques » dans les *Actes*.

Dans les pages précédentes, nous avons pu dégager deux formules introductives de citations bibliques dans les *Actes :*

| *Voici les Aya* | *Cette histoire t'est-elle parvenue ?* |
|---|---|
| XXVI, 1 | XX, 8 |
| XV, 8 | LXXIX, 15 |
| XXVII, 1 | LI, 24 |
| XII, 1 | XIV, 9 |
| XXVIII, 1 | |
| X, 1 | |

A première vue, ces deux formules nous sont apparues comme des formules annonçant un récit. Nous avons constaté à la lecture, que ces récits étaient

(1) *Ibid.*, 26.

(2) Si les versets 15-26 de la sourate LXXIX, relatent, comme le dit Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 42, une des premières esquisses de la vie de Moïse, ce n'est point parce que ces versets appartiendraient à la première période mecquoise, mais uniquement à cause de la brièveté du récit !

(3) Sour. LI, 24.

(4) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 131 : « On constatera... que le n. 49 = LI et le n. 51 = LXVIII, rangés par les deux orientalistes (Nöldeke et Schwally) parmi les sourates de la première période, ont semblé mieux en place au début de celle qui suit ».

(5) *Ibid.*, p. 157.

toujours des récits bibliques, appartenant à la seconde période mecquoise ou plus exactement postérieurs à la composition du *Corab*, ce qui nous permet de conjecturer avec une sérieuse probabilité que le rabbin en rédigeant ses *Actes* avait sous les yeux son *Corab*, consacré essentiellement aux grands patriarches hébreux. Si ces deux formules constituent comme les guillemets d'ouverture d'une citation, nous en trouvons d'autres, dans les mêmes sourates, que nous pouvons considérer comme les guillemets de fermeture.

XV, 77. En vérité, il y a en cela des signes pour les croyants.

XXVI, 192. En vérité, c'est une révélation du Seigneur des Mondes.

XXVII, 79. En vérité, (le Coran) est une direction et une source de miséricorde pour les croyants. (1)

XII, 103. Telle est cette histoire tirée des récits inconnus que nous t'avons révélés.

XXVIII, 43. C'était un avertissement pour les hommes, et une direction et une miséricorde. Peut-être y réfléchiront-ils ?

X, 94. Les récits bibliques annoncés dans le v. 1, ne débutent qu'au v. 72 : Récite-leur l'histoire de Noé (v. 72-75), de Moïse et d'Aaron (v. 76-92). — C'est au v. 93 que nous trouvons une réflexion qui peut être considérée comme point final du récit : « Et si tu es dans le doute au sujet de ce que nous t'avons révélé, interroge ceux qui ont lu le livre avant toi », c'est-à-dire les Juifs.

XX, 99. C'est ainsi que nous te racontons l'histoire des temps passés (voir plus haut XII, 103).

XIV, 52. C'est là un message pour les hommes.

LXXIX, 26. En vérité, il y a en cela une leçon pour celui qui craint Yahwé (voir plus haut XV, 77 ; XXVII, 79).

LI, 50. La formule initiale se lit au v. 24. Il semble bien qu'il faille considérer comme formule finale, le v. 50 : « Ne placez pas à côté de Yahwé d'autres divinités ».

*c)* Propos final. — Que pouvons-nous conclure de tous ces textes ? N'oublions pas le but de notre recherche : nous savons maintenant que le *Corab* ou Coran arabe composé par le rabbin, à la seconde période mecquoise est perdu. NOUS N'AVONS PLUS LE CORAN. Par contre, nous possédons un livre arabe, composé lui aussi par le rabbin, dénommé vulgairement et d'une façon impropre *Le Coran* et que nous avons appelé les *Actes de l'Islam*. Nous recherchons pour l'instant si le rabbin n'aurait pas utilisé comme source des Actes, son Coran arabe, en d'autres termes, nous recherchons si certains récits du Coran arabe aujourd'hui perdu, n'auraient pas été insérés dans les *Actes*. La simple réflexion nous avait conduit vers une réponse positive et le lecture des *Actes* vient confirmer notre premier sentiment. Nous trouvons en effet dans la dizaine de sourates que nous avons examinées, une formule d'introduction des récits, sous deux formes : « *Voici les aya du Livre Evident* ». « *Cette histoire*

(1) Le rabbin avait raconté dans cette sourate XXVII, les histoires de Moïse (v. 7-12), et de Salomon (15-45), et des Thamoudites (46-54) et de Lot (55-59).

*est-elle parvenue jusqu'à toi ?* ». Ces formules constituent des *incipit* d'histoires invariablement bibliques, qui se terminent par des *explicit* que nous avons notés. Les récits ainsi déterminés ont-ils été transposés par le rabbin, du *Corab*, dans les *Actes ?* Pour étayer notre réponse positive, remarquons tout d'abord que des récits bibliques n'apparaissent dans les *Actes* qu'après la composition du *Corab*, ce qui nous conduit vers la solution d'un emprunt. Il y a plus. Les *aya* annoncés au début des sourates, sont les versets du Coran arabe, (1) que le rabbin a donné à Mohammed. (2) La sourate XI est très caractéristique pour le point que nous étudions : « Voici un Livre dont les enseignements sont confirmés et rendus intelligibles ». Il s'agit évidemment du Coran arabe confirmé par le Coran de Moïse, que le rabbin par sa traduction arabe a rendu intelligible pour les Mecquois. La citation biblique proprement dite commence dans cette sourate XI, au v. 27 : « Nous avons envoyé Noé vers son peuple ». Cette histoire de Noé est empruntée sans conteste au Coran arabe dont il est question au v. 1. La sourate XI continue, en effet, par des récits sur les Adites (v. 52-63), les Thamoudites (64-71), Abraham (72-84), les Madianites (85-98), Moïse (99-101), toutes histoires des cités que nous te racontons ». (v. 102) Cet emprunt se termine par une formule finale : « Ce sont là des histoires mystérieuses que nous te révélons » (v. 51). (3)

La voie est désormais grande ouverte pour de nouvelles études coraniques : si le Coran arabe est perdu, les érudits peuvent, par une étude rigoureusement précise des *Actes*, en tenter une reconstitution générale. Tout ce que nous avons voulu dire dans les pages qui précèdent, c'est que pareille démarche est possible et légitime. Déjà par un examen rapide des *incipit* et *explicit* des citations bibliques, nous avons dégagé une masse d'environ 600 versets, empruntés par le rabbin à son Coran arabe pour la rédaction de ses *Actes* et ce n'est là encore qu'un examen préliminaire. Reconstitution du Coran arabe, source des *Actes*, méthode de travail du rabbin, (4) constituent autant de problèmes pour les futurs coranisants, désintoxiqués des élucubrations traditionnelles.

## 3. — LES DÉESSES FÉMININES ET MENACES

C'est dans les *Actes* des seconde et troisième périodes mecquoises que nous trouvons les textes les plus formels et les plus longs sur les folles idées religieuses des Mecquois qui attribuaient des filles à leur grand Dieu :

> 149. Demande-leur : Ton Seigneur a-t-il des filles et eux des fils ?
> 150. Avons-nous créé les anges femelles, en leur présence ?
> 151. N'est-ce point par imposture qu'ils disent :
> 152. « Allah a engendré » ? En vérité, ce sont certes des menteurs !
> 153. « Il a préféré les filles aux fils » ?
> 154. Qu'avez-vous ? Comment décidez-vous ?

(1) Sour. XXVI, 195 ; X, 38.
(2) Sour. XV, 1 ; XII, 103 ; XX, 1 ; etc. Voir plus haut, p. 95-97.
(3) Voir aussi sour. XII, 103.
(4) Il faudrait, pour une étude plus approfondie, comparer entre elles les citations du *Corab* dans les *Actes*.

155. Ne réfléchissez-vous donc pas ?
156. Avez-vous une preuve évidente (à l'appui de cette assertion) ?
157. Apportez donc votre livre, si vous dites la vérité ! (1)

Un peu plus tard, le rabbin attaque à nouveau cette ridicule superstition. (2) Dans la période orale de son enseignement, nous avions déjà vu le rabbin faire allusion à cette croyance mecquoise. (3) Plus tard, nous avons appris que le rabbin avait jugé utile d'adjoindre à son *Corab* la réfutation de cette bizarrerie religieuse des polythéistes ; et nous constatons maintenant que les textes des *Actes* sur ce sujet sont postérieurs à la rédaction du *Corab*. Nous sommes ainsi conduit à croire que ces textes des *Actes* ont été, eux aussi, empruntés par le rabbin à son Coran arabe.

Le même raisonnement s'applique aux rêveries eschatologiques des deuxième et troisième périodes mecquoises. Assez vague sur la vie de l'au-delà, au début de son apostolat, (4) le rabbin avait commencé peu de temps avant la composition du *Corab* à amplifier ses récits. (5) Mais c'est après la composition du Livre, que nous trouvons dans les *Actes* les affirmations les plus nombreuses sur l'existence de l'Enfer et sur les tourments effroyables des réprouvés. (6) Et comme le rabbin lui-même nous avertit que son *Corab* est un livre de menaces, nous sommes tout naturellement amené à penser que tous ces textes sur l'Enfer insérés dans les *Actes* après la composition du *Corab* sont, au moins dans leur teneur générale, une répétition fidèle des textes même du *Corab*. (7)

## 4. — CONCLUSIONS ET NOUVELLES PERSPECTIVES LINGUISTIQUES

Nous avions conclu dans un chapitre précédent que le *Corab*, c'est-à-dire le Coran arabe composé par le rabbin comme suprême réponse aux incrédules et comme livre d'enseignement et de prière, à l'usage des Arabes déjà convertis au judaïsme, était perdu. La perte est-elle grande ? Du point de vue historique,

(1) Sour. XXXVII, 149-157.
(2) Sour. XLIII, 15-18 ; XVI, 59-61. Nous reviendrons plus loin sur ce thème.
(3) Voir plus haut, p. 114.
(4) Voir plus haut, p. 113.
(5) Voir plus haut, p. 114.
(6) Sour. XXXVII, 22-38, 61-70 ; LXXVI, 4 ; XLIV, 43-48 ; L, 19-29 ; XX, 100-111 ; XV, 43-50 ; XXXVIII, 55-64 ; XLIII, 74-80 ; XXIII, 105-106 ; XI, 19-20 ; XXXV, 33-35 ; VII, 36-37, 39.
(7) Le *Corab* parlait-il aussi des joies du Paradis ? Remarquons tout d'abord l'abondance de textes que nous trouvons sur ce thème dans les *Actes* après la composition du Livre arabe : XXXVII, 39-48 ; LXXVI, 5, 12-22 ; XLIV, 49, 57-58 ; L, 30-34 ; XXXVIII, 50-55 ; XLIII, 70-73 ; XXXV, 30 ; VII, 38-39, 41, 42-49 ; XIII, 35. Par ailleurs, il serait étrange qu'ayant décrit les tourments de l'Enfer, le rabbin passât sous silence dans le *Corab* les joies du Paradis. Enfin, le rabbin confirme lui-même ces déductions, dans la sourate XLIV : après avoir décrit les supplices des damnés (v. 43-48), il énumère, à l'adresse des Arabes, les joies « sublimes » du Paradis : jardins et sources ; vêtements de satin et de soie, fruits de toutes espèces et femmes aux grands yeux noirs (v. 51-55), le rabbin ajoute, v. 58 : « Et nous avons rendu tout cela facile pour ta langue », c'est-à-dire nous avons inséré dans le *Corab* toutes ces descriptions eschatologiques que nous reproduisons maintenant dans les *Actes*.

elle est assurément fort regrettable, puisqu'elle nous prive d'un ouvrage, le premier ouvrage arabe, composé par un juif, à La Mecque, au début du VIIe siècle. Du point de vue religieux, cette perte est plus grave. Les musulmans, en effet, n'ont plus leur livre d'enseignement et de prière, composé à leur intention par le rabbin de La Mecque, ce livre que les premiers convertis récitaient en se prosternant devant l'Éternel, le Yahwé des Juifs devenu leur Dieu. C'étaient de bons *Juifs*, ces premiers *Arabes convertis* au judaïsme par le rabbin, avec l'aide de Mohammed. Ces Juifs, d'un nouveau style, s'appliquaient à retenir de mémoire et à réciter en commun, les récits bibliques, traduits de l'hébreu en arabe par le grand chef juif de la nouvelle communauté judéo-arabe. Rien, sinon quelques particularités propres aux Juifs, comme le port des phylactères, ne pouvait plus distinguer ces convertis, des fils d'Israël. Parce qu'ils n'ont plus de Livre religieux, les musulmans se sont éloignés de leur source ; ils ont même répudié leurs origines, en creusant de plus en plus le fossé qui les sépare de leurs pères dans la foi. Mais il existe un moyen, un seul, mais efficace, pour les musulmans de se retremper dans le giron primitif de l'Islam. Et ce moyen, ce sont les *Actes* qui le fournissent. Les *Actes* ne sont pas le *Corab*, mais, grâce à la méthode de travail du rabbin, nous savons maintenant que les *Actes* reproduisent dans leur teneur générale, un très grand nombre de versets du *Corab :* versets bibliques, folkloriques, eschatologiques ; versets d'apologétique locale, quelques paraboles aussi. (1) C'est par ces citations des *Actes* qu'une partie du *Corab* a pu être sauvé et parvenir jusqu'à nous. L'édition des *Actes de l'Islam* par les érudits du Caire est une belle œuvre, bien que le titre en soit faux, puisque cette édition reproduit les *Actes* et non point le *Corab*. C'est une édition du *Corab* — d'après les fragments des *Actes* qu'il reste désormais à réaliser. Œuvre magnifique, puisqu'elle nous permettrait de lire dans sa reconstitution générale l'œuvre du rabbin de La Mecque. Œuvre magnifique non seulement pour l'érudition, mais aussi pour la valeur religieuse : les musulmans pourraient y retrouver leur livre de prières originelles qui leur fait tellement défaut, et recouvrir par là même l'esprit de leur fondateur, le grand rabbin de La Mecque, l'esprit aussi des premiers *muslimina* qui, après abandonné leurs idoles inertes, ont reconnu enfin la vérité du Dieu Unique, Yahwé, le Dieu d'Israël. En toute conscience, nous croyons rendre aux musulmans le plus grand service qu'aucun historien ne leur ait jamais rendu, en leur fournissant le moyen de revenir aux sources, de retrouver leurs origines et de prier comme ont prié leurs anciens pères.

Nous croyons aussi rendre service aux coranisants et tout particulièrement aux linguistes occidentaux. Une étude technique de la langue arabe du *Corab* et des *Actes* dépasserait évidemment le but de ce travail et surtout nos capacités personnelles. Mais, à l'aide des résultats acquis, il est permis de penser que la position, adoptée par les érudits depuis toujours, a besoin d'une rectification essentielle.

Tous les coranisants musulmans et occidentaux sont d'accord pour vanter l'excellence inimitable du Coran (= les *Actes)*. « Le Coran », a-t-on dit, « est

(1) Sour. XVIII, 31-42 (voir v. 52) : Nous nous sommes servi dans ce Coran, pour les hommes, de toutes sortes de comparaisons, 43-44 ; XVI, 78, 113 ; XXXIX, 28-30 (v. 28 : « Nous avons exposé tous les hommes, dans ce Coran, toutes sortes de paraboles »).

le seul miracle de Mahomet. Sa beauté supra-littéraire, sa force d'illumination qui restent encore aujourd'hui une énigme irrésolue, mettent ceux qui le récitent, même les moins pieux, dans un état spécial de ferveur. Mahomet défiait les hommes et les génies d'apporter quelque chose de comparable ; telle était la preuve par excellence qu'il donnait de l'authencité de sa mission. Il ne s'agissait pas d'une valeur littéraire exceptionnelle. Mahomet méprisait les poètes et se défendait d'en être un ; c'était tout à fait autre chose : la différence entre l'inspiration de Dieu et celle des djinns. Nul doute que chaque verset, se rapportât-il à l'événement le plus insignifiant de sa vie privée, ne lui apportât le miracle intellectuel d'un ébranlement profond de l'âme entière. Nul doute non plus qu'il ne faille chercher là le secret de son influence et de son prodigieux succès ! » (1)

« Ce qui donne au Coran », écrit Gibb dans son travail tout récent, « sa puissance d'émouvoir le cœur des hommes et de modeler leur vie n'est pas son contenu de doctrines et d'exhortations dans sa nudité, mais sa vivante parure verbale. Comme les livres prophétiques de l'Ancien Testament, il parle la langue de la poésie, bien que délié du joug extérieur du mètre et de la rime. Si, par poésie, on entend la disposition presque magique des mots en sorte qu'ils se répercutent comme des échos dans l'âme, découvrant à l'œil intérieur de grands horizons et créant dans l'esprit une exaltation qui le soulève au-dessus du monde matériel et l'illumine d'un rayonnement soudain, c'est justement le Qoran pour le musulman. Ceci n'est pas une simple conjecture, et ce qui le prouve n'est pas seulement mon expérience personnelle, mais le fait que le dogme de l'i'jâz, du caractère incomparable ou miraculeux du Qoran, repose autant sur ses qualités artistiques et esthétiques que sur la substance de son contenu réel ». (2)

Admettons que tout ce qu'on dit sur la langue du Coran soit exact et rigoureusement vrai. Réunissons tous ces éloges souvent hyperboliques, et mettons-les dans une enveloppe. Il s'agit maintenant de faire l'adresse. Depuis des siècles, dans un geste machinal et irréfléchi, tous les musulmans, tous les historiens occidentaux, tous les coranisants, libellent cette adresse de la même façon : *A. M. Mohammed, mari de Khadidja, le Prophète de l'Islam.* Il y a erreur. Nous avons, en effet, suffisamment démontré que Mohammed n'a eu dans la fondation de l'Islam aucune initiative. Après sa conversion au judaïsme, Mohammed n'a jamais été que l'auxiliaire soumis du rabbin. En outre, dans la composition du Coran, il n'y a absolument aucune possibilité de donner la moindre place à Mohammed. L'adresse sus-dite est donc fausse. Faut-il rédiger notre enveloppe au nom de Dieu ? Nous craignons fort, qu'ainsi libellé, le paquet d'éloges n'arrive jamais à son destinataire ou soit refusé par lui. Le mot Dieu est trop vague. Il nous faut préciser. Ce Dieu ne peut être que le Dieu des Juifs, le Yahwé qui s'est révélé à Moïse et qui a choisi le peuple hébreu et juif comme dépositaire de la vérité. Le Dieu du Coran — du Coran dans toutes ses formes — ne connaît qu'une religion : sa religion à lui, révélée sur le Mont Sinaï, et ce Dieu n'a jamais parlé aux hommes qu'une seule fois. Selon

(1) DERMENGHEN (E.), *La vie de Mahomet*, p. 276-277, œuvre de poésie, totalement étrangère à l'histoire.

(2) GIBB, *op. cit.*, p. 26.

les Juifs, après le Sinaï, il n'avait plus rien à dire. Il avait tout dit et ne pouvait que se répéter. On n'avait pas besoin de Yahwé pour cette répétition. Pour cette besogne secondaire, Yahwé a toujours eu des serviteurs. A La Mecque, Yahwé avait un serviteur zélé et si d'aventure Yahwé recevait le message d'éloges que lui adressent musulmans et coranisants, il se hâterait sans aucun doute de le faire parvenir à son auxiliaire, son serviteur de La Mecque, le *rabbin de la Synagogue mecquoise*, l'initiateur du mouvement religieux de cette ville au VII^e siècle, le traducteur du Coran hébreu : c'est, en effet, M. le rabbin qui seul mérite tous les éloges accumulés par les admirateurs du Corab. La preuve en est faite. C'est le rabbin qui a rédigé la *Prière de Louanges ;* c'est le rabbin qui a composé en arabe le Coran Sublime ; c'est le rabbin qui a rédigé encore les *Actes de l'Islam.* C'est lui, lui seul, qui mérite tous les éloges. C'est lui qui, pour tous les temps, a remporté le premier prix en langue arabe. Il avait d'ailleurs conscience de son savoir et de sa création linguistique : « J'ai révélé », dit-il, « le Coran en langue arabe ».

Quelle joie pour les linguistes, quand ils apprendront que le *Corab* a été écrit par un juif, et que la langue arabe de ce *Corab* est une langue forgée par le rabbin lui-même. Joie et aussi repos de l'esprit.

D'après Blachère, le *Coran*, c'est-à-dire les *Actes*, aurait été écrit dans la *Koiné*, l'arabe courant utilisé par les poètes et les orateurs. « Le prestige qui s'attachait à cet idiome, son utilisation à des fins nobles et artistiques, le prédisposaient à servir de véhicule à une prédication panarabe, telle que le Coran ». (1) « Partant de certains passages, où il est dit que la Révélation a été communiquée en pur arabe, certains (philologues) ont posé comme principe que le vocabulaire du Coran ne se composait que de mots arabes. D'autres, au contraire, n'ont pas hésité à découvrir dans ce texte sacré les termes empruntés à des langues étrangères. Il est évident que ces derniers seuls sont dans le vrai ». (2) Blachère a raison. Il y a longtemps, en effet, que les linguistes ont relevé dans le Coran de nombreux termes provenant directement de l'hébreu ou de l'araméen. Le contraire serait incompréhensible. Il est tout à fait normal de trouver des termes hébraïques, araméens et même syriaques dans des ouvrages arabes composés par un juif.

Nous avons vu, de nos jours, des écrivains réputés éminents parmi les éminents, adresser des poèmes à tel homme d'État, s'empresser de changer l'adresse pour expédier en pneumatique les mêmes éloges au successeur immédiat et de convictions opposées ! Simple changement d'adresse... Cette attitude n'est sans doute pas très jolie ; mais elle ne manque pas de courage. Ce changement essentiel et instantané exige, en effet, beaucoup de renoncement, un manque de vergogne que certains n'hésitent pas à identifier avec l'humilité et la contrition. Pourquoi nos coranisants n'imiteraient-ils pas ce volte-face courageux, en changeant sur l'enveloppe le nom du destinataire ? Là encore, simple changement d'adresse qui rétablirait à la fois la vérité et la justice...

Il y aurait à dresser ici un nouveau plan pour les nouvelles études linguistiques. Partant du plus certain, nous avons tout d'abord *La Prière de Louanges.* Nous sommes sûrs qu'elle est l'œuvre du rabbin. Les linguistes trouveraient

(1) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. I, p. 164.
(2) *Ibid.*, p. 156.

donc un point de départ solide, inattaquable, pour étudier dans le détail le vocabulaire, la syntaxe, le rythme de cette pièce littéraire du rabbin. A partir de ces résultats, il faudrait passer à l'étude linguistique du *Corab*, c'est-à-dire à l'étude des nombreux versets du *Corab* insérés par le rabbin lui-même dans les *Actes*. Arrivés à ce stade, les philologues pourraient déjà en tout repos comparer entre eux les résultats linguistiques des *Actes* et de *La Prière de Louanges*. Il resterait enfin un troisième champ immense d'investigation : extraire des *Actes* tout ce qui n'est pas le *Corab* et qui représente la prédication personnelle du rabbin, soumettre ces textes aux mêmes recherches linguistiques, et confronter ces résultats avec les résultats acquis dans l'étude de la *Prière* et du *Corab*. C'est après cette étude qui exige toute une équipe d'hébraïsants, d'arabisants, d'historiens des religions, que nous serions à même d'apprécier à sa juste valeur le génie linguistique du rabbin, le père authentique de cette langue arabe, qui fait l'admiration des savants et des poètes, car il faut être poète aussi pour goûter les beautés de la langue rabbinique. Sans doute, il y a comme un esprit mathématique dans cette langue du rabbin, qui a servi de modèle à toutes les productions littéraires arabes. La langue du *Corab* et des *Actes* donne l'impression d'avoir été créée de toutes pièces, avec des règles fixes, bien définies. Il en est ainsi de la langue hébraïque. On joue de ces règles comme on joue des jetons d'un jeu de patience. Bien appliquées, ces règles donnent un bel arabe, un arabe clair et lucide. Mais il y a plus : s'il existe comme une construction mathématique dans la langue du rabbin, on y trouve aussi et d'une façon essentielle, un véritable accent de poésie. En français, par exemple, dans toute phrase correcte, l'analyse discerne le substantif, le verbe et l'attribut. En arabe, on distingue souvent malaisément ces différentes fonctions. L'arabe rabbinique est une langue fluide, qui coule, qui se déroule comme une musique ; la fin du mot s'harmonisant avec le début du mot suivant, langue chantante, destinée précisément à être chantée, psalmodiée. C'est de la poésie en prose. Les enfants, en la récitant, se balancent d'instinct. Le professeur de langue arabe devient chef d'orchestre. La cadence des corps traduit la psalmodie de l'âme. Le *Corab* est une danse du corps et de l'esprit exécutée par un juif, (1) à La Mecque, créée pour séduire les idolâtres et les amener au Temple de Yahwé.

(1) Cette danse pouvait devenir de la trépidation. Voir, par exemple, la sourate LXXXI. Bien souvent, on pense aussi à la cadence des Psaumes.

# LIVRE IV

# LES GRANDES BAGARRES MECQUOISES

## PROPOS HORS D'HUMILITÉ

Dans ce quatrième volume, le lecteur saisira sur le vif les luttes violentes soutenues par le rabbin pour instaurer à La Mecque la religion d'Israël et, plus concrètement, le monothéisme mosaïque. Le rabbin avait en face de lui deux sortes d'adversaires : les idolâtres qui adoraient, sous forme de cailloux, des centaines de divinités inertes ; et les chrétiens que les juifs, non avertis des doctrines christologiques, regardaient comme polythéistes et qui devenaient par conséquent à leurs yeux les pires ennemis de la Loi de Moïse. Pour le rabbin de La Mecque, les chrétiens étaient des juifs, mais des juifs renégats. Un des épisodes les plus pathétiques auquel nous allons assister est représenté par le duel acharné entre le rabbin, instructeur de Mohammed, et le curé chrétien de La Mecque.

CHAPITRE I

# ATTAQUES DES MECQUOIS CONTRE MOHAMMED

N'imaginons surtout pas les Mecquois comme des spécialistes en théologie. Les Arabes de cette époque et de ce milieu sont totalement inaptes aux études spéculatives et rationnelles. Ils n'en sentent point l'utilité. Ils n'en soupçonnent même pas l'existence. Concevoir les Mecquois discutant de théodicée et de théologie avec le rabbin ou avec Mohammed est encore plus impensable que de voir un chameau maniant la plume. Mohammed lui-même que le rabbin réussira à dégrossir quelque peu ne s'élèvera jamais et d'aucune façon jusqu'à l'étude rationnelle d'un problème théologique. D'autre part, le rabbin, parfait connaisseur en sciences bibliques et talmudiques, n'a aucun penchant ou prédisposition pour les études spéculatives. Il affirme. Il ne peut qu'affirmer. La vérité religieuse révélée par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï ne se prouve pas. Elle s'impose. Jamais un juif n'aurait eu l'idée de prouver l'évidence. Yahwé est Unique. Il est Tout-Puissant. Il ne peut révéler qu'une seule vérité. Lui seul, du fait même qu'Il est Tout, et possède la vérité. Il ne peut y avoir de véritable théologie biblique. En fait, il n'y a pas de théologie biblique dans le Coran hébreu. Dieu n'est pas théologien. Ce sont les hommes qui « théologisent ». Yahwé ne raisonne pas. Il affirme et ce sont ses révélations que le rabbin de La Mecque répète à son tour aux Mecquois idolâtres et à Mohammed. Le rôle du rabbin n'est pas de faire de la théologie. Il se borne à répéter comme vraies les affirmations de Yahwé, en les opposant aux croyances mecquoises. Vous, Mecquois, vous avez plusieurs dieux et vous êtes dans l'erreur. Il n'y a qu'un seul Dieu, Yahwé, qui a parlé à Moïse en une nuit bénie ! Deux croyances se heurtent : le polythéisme mecquois, religion ancestrale des Arabes et le monothéisme, le monothéisme juif évidemment, prêché par le rabbin. Les polythéistes ne veulent pas changer de religion, ce qui équivaudrait pour eux à changer de race, à devenir juifs. Quelle trahison et quelle horreur ! Un Arabe se convertir au judaïsme ! Ne serait-ce point un véritable parjure ? Et cependant il est un homme qui s'est rendu coupable de ce crime racial. C'est le mari de Khadidja. Il en voulait personnellement à ses riches compatriotes, à ses parents, gros commerçants de La Mecque, de l'avoir laissé croupir dans sa misère. Cette rancœur l'avait préparé à tous les abandons ; son dépit et son esprit de revanche l'avaient sans doute depuis longtemps incliné vers Israël. Khadidja, qu'on appellera « la mère des croyants » ne serait-elle pas elle-même, ô suprême ironie, une juive authentique ? Qui

pourra nous dire si cette femme, rompue aux affaires, commerçante calculatrice, précédemment mariée à deux banquiers, n'incita pas elle-même son mari à se jeter dans le camp d'Israël ? Quoi qu'il en soit, un fait est certain. C'est que Mohammed se laissa instruire par un juif, qu'il abjura le polythéisme et qu'il se convertit au monothéisme de Moïse. C'est cette défection qui souleva contre Mohammed le mépris des Mecquois.

Les riches habitants de La Mecque, touchés à vif par les diatribes de Mohammed, ne pouvaient sans réagir assister aux volte-face de leur compatriote renégat. Ce Mohammed, qui prie maintenant comme un juif, est devenu pour eux un véritable scandale. Il faut à tout prix l'empêcher de narguer les dieux et les déesses de la Ka'ba par ses prières provocantes.

9. Penses-tu que celui qui défend
10. à un serviteur (de Yahwé) de prier ?
11. As-tu réfléchi s'il était dans la voie droite,
12. Ou s'il recommandait la piété ?
13. Penses-tu, au contraire, qu'il crie au mensonge et se détourne (*de la voie droite*)
14. Ne sait-il pas que Yahwé le voit ?
15. Qu'il prenne garde ! S'il ne cesse pas, Nous le traînerons (*en Enfer*) par le toupet de son front,
16. toupet menteur et pécheur.
17. Qu'il appelle son clan !
18. Nous, nous appellerons les Archanges (1)
19. Prends garde ! Ne lui obéis pas ! Prosterne-toi et rapproche-toi (de Yahwé). (2)

Cette finale de la sourate XCVI, que nous venons de reproduire, date d'une époque où Mohammed avait déjà entendu l'appel du rabbin. Mohammed était déjà engagé dans le judaïsme. Publiquement, il en faisait profession, publiquement il se prosternait à la façon des juifs. C'était trop fort. Mohammed devenait la honte de son clan ! Qui aurait pu imaginer pareille aventure ? Etre allié d'un tel fou, quelle humiliation ! S'il continue à prendre des attitudes de juif, il faudra lui casser les reins. Les Mecquois (3) écument de rage.

La situation deviendra bien plus tendue encore, dans les deuxième et troisième périodes mecquoises.

## 1. — MOHAMMED TU N'ES QU'UN FOU !

Les Koraïchites sont résolus à se défendre contre cette espèce d'énergumène qui a l'audace de faire publiquement de la propagande pour les juifs ! Ils ne veulent pas laisser entamer leur religion qui groupe autour de la Ka'ba tous les Mecquois et les nomades du désert. S'il continue dans cette voie, ce Mohammed n'est-il pas capable de porter une atteinte mortelle à leur com-

(1) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 92 : « *Az-Zabāniya*, « les Archanges ». Ce terme d'origine araméenne ne se rencontre qu'une fois dans le Coran ».
(2) Sour. XCVI, 6-19.
(3) Aboû Djahl, oncle de Mohammed, est-il visé dans cette sourate, comme l'affirme la tradition musulmane ? Il nous est impossible d'apporter de telles précisions.

merce ? Et Mohammed continue de parler. Les riches Mecquois écoutent cet illuminé. Ils l'écoutent, mais c'est pour trouver dans ses paroles des motifs qui légitimeront leur incrédulité. « Ce n'est tout de même pas pour ce drôle que nous allons abandonner nos dieux ! » (1) Mon fils, Mohammed, dit le rabbin : « Nous savons très bien pourquoi ils écoutent, quand ils t'écoutent. Ils parlent entre eux en secret. Aux croyants, ces méchants disent : « Vous ne suivez qu'un homme ensorcelé ». (2)

## 2. — MOHAMMED TU N'ES QU'UN POSSÉDÉ, UN MAGICIEN ET UN POÈTE !

Mohammed nous n'avons pas besoin d'un fou qui vienne sur la place publique nous annoncer des insanités ! Une seule chose devrait te suffire : Nous ne croyons pas en toi ! Va raconter ailleurs toutes tes folies ! — Ces idolâtres, mon fils, ont peur de la lumière. « S'ils voient le moindre signe, ils se détournent et disent : « c'est toujours de la magie ». (3) « Lorsqu'ils voient un signe divin, ils s'en moquent et ils disent : « Ce n'est que de pure magie ». (4) « Mais ils sont dans l'erreur et ne peuvent trouver la voie droite ». (5) Egarés sur cette terre, ils sont, pour la vie future, promis au feu éternel. (6) A leurs yeux, tu n'es qu'un possédé. (7) « Mais non, Mohammed, par la grâce de ton Seigneur, tu n'es pas un possédé. (8)

4. En vérité, tu es d'une condition morale éminente
5. Tu verras et ils verront
6. lequel de vous est atteint de démence.
7. En vérité, ton Seigneur est très instruit de ceux qui errent loin de Son chemin et Il est très instruit de ceux qui sont dans la bonne direction.
8. N'obéis donc pas à ceux qui crient au mensonge !
9. Ils aimeraient que tu sois doux pour qu'ils le soient.
10. N'obéis pas au jureur vil
11. au détracteur, semeur de calomnie
12. interdisant le bien, plein d'insolence et de péché,
13. arrogant et cependant de basse extraction !
14. Ne lui obéis pas parce qu'il est riche et a des fils (pour le défendre) (9)

C'est le rabbin qui intervient continuellement pour défendre Mohammed contre les insultes de ses compatriotes. Pour réussir dans son plan de judaïsation de l'Arabie, le rabbin a besoin de Mohammed. Si les Mecquois réussissent

(1) Sour. XXXVII, 35.
(2) Sour. XVII, 50. — Les incroyants désignent ici les Arabes déjà convertis au judaïsme.
(3) Sour. LIV, 2 ; voir aussi XI, 10.
(4) Sour. XXXVII, 14.
(5) Sour. XVII, 51.
(6) Sour. LXXIV, 26.
(7) Sour. XLIV, 13.
(8) Sour. LXVIII, 2. Ce texte est certainement postérieur à la première période mecquoise ; voir aussi, LII, 29.
(9) *Ibid.*, 4-14.

à saper l'autorité de leur compatriote, à ruiner Mohammed dans sa réputation, à le ramener dans leurs rangs, à le réintroduire dans la Ka'ba, c'en est fini du grand rêve du rabbin sur l'Arabie. Le sort du judaïsme est désormais lié à la personne de Mohammed. Je te le répète, mon fils : par la grâce de Yahwé, tu n'es ni un fou, ni un sorcier (*sahir*), ni un ensorcelé (*mahûr*). (1)

Gens pratiques et réalistes, ces grands commerçants Koraïchites dédaignaient tout ce qui était verbiage et charlatanisme. Les poètes et les conteurs ne trouvaient aucun crédit auprès d'eux. Ils les admettaient comme avertisseurs dans leurs caravanes et dans les places publiques, pour faire oublier à leurs hommes les âpretés des pistes et les ardeurs du soleil ; pour occuper aussi l'oisiveté des badauds et des traîneuses qui pullulaient au crépuscule dans les rues étroites et tortueuses de La Mecque. Les poètes étaient des passe-temps, des colporteurs de nouvelles. Souvent aussi on se servait de leur bagout pour faire dire aux voisins et aux concurrents des paroles amères et désagréables. Les poètes de l'Arabie ancienne, comme ceux d'aujourd'hui, en terre musulmane, constituaient des agents de liaison les plus qualifiés. (2) Ils donnaient des nouvelles ; ils en inventaient ; c'étaient les satiriques de l'époque. Pour éviter d'être mêlés directement aux querelles familiales, sociales, commerciales et politiques, on les louait et on les payait pour accomplir les vilaines besognes. A l'occasion, ils étaient aussi provocateurs. Les riches commerçants Koraïchites ne pouvaient les admettre que comme des agents utilitaires. Mais au fond de leur âme, ils les tenaient pour gens de rien, pour des loqueteux méprisables. A leurs yeux Mohammed était de ces poétaillons. Sa prédication ne dépassait pas la valeur d'un conte et d'une fable. Il y avait longtemps que les Mecquois rabaissaient Mohammed à ce rôle dégradant, dernier échelon des situations sociales. Le poète chevauchait à la fois sur la misère et l'escroquerie. Dans cette prédication de Mohammed, il n'y avait vraiment pas de quoi révolutionner le monde, pensaient les Mecquois !

Oui, Mohammed, c'est toi qui forges toutes les histoires que tu nous racontes ; tu n'es qu'un poète. (3) C'est toi-même qui inventes ces fables du Jugement dernier, de l'Enfer et du Paradis. Tu n'es qu'un fabricant d'inepties. (4) Nous n'avons rien à faire avec tes contes de vieilles femmes. (5)

(1) Sour. LII, 29 ; XXVI, 224-226.

(2) On l'a constaté tout récemment pendant la seconde guerre mondiale. Tel officier des A. I. était passé maître dans l'art d'utiliser les indigènes, pour leur faire chanter presque innocemment les louanges interdites.

(3) Sour. XXI, 5 ; LII, 30, 33-34. Cette partie de la sourate LII doit être placée, avec une quasi-certitude, dans la seconde période mecquoise.

(4) Sour. XXXII, 2 ; XI, 16 ; XLVI, 6.

(5) Sour. XXV, 6 ; XXIII, 85. — Abd-el-Jalil, *Brève histoire de la littérature arabe*, Paris, 1947, p. 77 a écrit sur la poésie des *Actes de l'Islam* et de Mohammed une page qui dénote chez cet auteur un grand sens du roman et précisément de la poésie : « Pris au sens large, le mot poésie peut s'appliquer au Coran, surtout aux parties les plus anciennes. Mais Mahomet s'est défendu (*sic*) avec énergie d'être un poète (ce n'est pas Mohammed qui se défend, mais le rabbin lui-même qui le défend contre cette accusation) et l'on peut remarquer que, parfois, le rythme dans ces textes, se brise comme *exprès*, comme pour fuir la ressemblance de la poésie proprement dite ». C'est vraiment admirable et très astucieux : Les Mecquois accusent Mohammed d'être un poète. Mais Allah va se charger de leur répondre. *Exprès*, il va briser lui-même le rythme harmonieux de ses révélations pour bien montrer que Mohammed ne veut pas faire de poésie ! ! Voici un beau spécimen d'apologétique.

## 3. — MOHAMMED, TU N'ES QU'UN MENTEUR

Il n'y a rien de vrai dans ce que tu dis, Mohammed. Ta défense elle-même n'est que mensonge. Mensonge, la religion que tu nous annonces. Menteur toi-même qui débites toutes ces fables.

Le mensonge, c'est l'accusation préférée des Mecquois, l'insulte qu'ils lancent à chaque instant à la tête de Mohammed. A peine ce dernier commence-t-il à ouvrir la bouche que ses ennemis entrent en fureur : « Mohammed, tu n'es qu'un menteur ! » (1)

Si les Mecquois te traitent de menteur, Mohammed, pense qu'avant toi tous les apôtres de Yahwé ont subi le même sort. (2) Les Apôtres de Yahwé cependant n'annonçaient que la vérité ; c'étaient leurs adversaires qui mentaient. Mais les Apôtres de Yahwé ont partout triomphé. Réfléchis, Mohammed : toi aussi, tu es traité de menteur. C'est donc que tu es dans la vérité et que tu es un véritable apôtre. Aujourd'hui, tes ennemis triomphent, par conséquent ta victoire finale est bien assurée. C'est la logique d'Israël.

Les Mecquois d'aujourd'hui, répond encore le rabbin, continuent la chaîne d'impiété des idolâtres anciens. Le rabbin le savait par expérience et tout en connaissant le jeu de la machine humaine son âme en était cependant profondément émue. Lui aussi, avant Mohammed, avait été l'objet des railleries et des insultes des Mecquois :

1. (Je le jure) par le soleil et sa clarté !
2. par la lune quand elle le suit !
3. par le jour, quand il le fait briller !
4. par la nuit, quand elle le couvre.
5. (Je le jure) par le Ciel et Ce qui l'a édifié !
6. par la Terre et Ce qui l'a étendue !
7. par l'âme et Ce qui l'a formée harmonieusement (3)

Oui, je le jure solennellement. Yahwé est le seul Dieu. Il n'y a qu'un Dieu, le Dieu Unique d'Israël. Vous ne voulez pas, Mecquois, croire à mon message de vérité ! Pour vous, je ne suis qu'un charlatan et un menteur !

Le rabbin s'attendait sans aucun doute à cette réaction des idolâtres, mais il est pénible cependant pour un apôtre de se heurter à un pareil mur d'incompréhension, de méfiance et d'incrédulité. Pour reprendre courage, le juif recherche au fond de soi-même les grands motifs de crédibilité : je le jure par le ciel et par le créateur et par toutes ses œuvres. Oui, je le jure, Yahwé est Tout-Puissant. Oui, il est Unique. C'est notre Dieu, à nous, enfants d'Israël. Je crois en Lui.

Ainsi revigoré, le rabbin retrouve la paix intérieure. Il envisage maintenant la situation avec plus d'énergie et aussi avec plus de calme. Vous me traitez de menteur ! Soit ! Vous ne voulez pas renoncer à vos idoles ! Vous repoussez l'apôtre qui vient vers vous avec des paroles de vérité. Soit ! Restez dans votre

(1) Sour. LIV, 3 ; L, 5.
(2) Sour. XXXV, 4.
(3) Sour. XCI, 1-7.

infidélité, mais sachez le sort qui vous attend inévitablement. Eux aussi, les gens de Thamoud, ont traité leur apôtre de menteur. Cet apôtre leur avait donné un signe de sa mission. Il avait dit : « Voici la Chamelle d'Allah. Fais-la boire ». Mais au lieu d'obéir, ces infidèles continuèrent à railler l'apôtre que Yahwé leur avait envoyé et coupèrent les jarrets de la chamelle ! (1) Ce fut du beau travail ! car leur Seigneur les anéantit. Et voilà ce que vous faites à mon égard, mais je ne crains pas vos sarcasmes. J'en connais l'issue : votre perte.

C'est à dessein que nous insistons sur cette apologie du rabbin, pleine d'enseignements historiques sur les origines de l'Islam. Un premier fait est certain : c'est que l'effervescence religieuse des Mecquois n'a point pour origine et pour motif les propos parfois acerbes de Mohammed. La question religieuse n'intéressait pas Mohammed, au début de son apostolat public. A la rigueur, les riches parents qu'il attaquait dans leur égoïsme et leur sordide avarice, pouvaient en venir avec lui aux voies de fait et lui administrer une sévère correction. Mais les Mecquois idolâtres, en tant qu'idolâtres, n'avaient aucun motif d'en vouloir à cet homme, bon idolâtre comme eux. La lutte religieuse n'a pas commencé à La Mecque entre les polythéistes et Mohammed, mais bien entre les Arabes et un juif, annonciateur de Yahwé. C'est le rabbin qui, le premier, est traité de menteur par les adorateurs de la Ka'ba ; et c'est le rabbin qui, d'une part pour se donner du courage à lui-même et d'autre part pour menacer ses adversaires dans leur incrédulité, tire argument des aventures des anciens apôtres de Dieu. Si je suis menteur, comme vous le dites, je suis en bonne compagnie, puisque l'apôtre des Thamoudéens lui-même, a subi pareille insulte. Mais malheur à vous : moi, le menteur, je m'en tirerai facilement comme les autres apôtres. Vos insultes n'arriveront jamais à me nuire ; mais vous, vous saurez ce qu'il en coûte de rejeter le message de l'envoyé de Dieu. (2) C'est, en effet, comme envoyé de Yahwé que le rabbin se présente aux Mecquois et c'est d'abord avec le rabbin se prétendant apôtre des Arabes, que commencent les luttes religieuses de La Mecque. Mohammed n'est pour rien, absolument pour rien dans l'origine de ces luttes. Ce n'est pas Mohammed qui prend l'initiative de prêcher à ses compatriotes l'existence d'un Dieu Unique, l'existence d'un Dieu Créateur et Tout-Puissant. Ce n'est pas Mohammed qui menace les Arabes d'une punition exemplaire, s'ils refusent leur adhésion à un Dieu Unique. De quel droit aurait-il proféré pareilles menaces ? Sur quels exemples aurait-il à cette époque appuyé sa propre conviction d'une victoire finale ? Comment, à la première période mecquoise, aurait-il pu adorer, à la fois, les idoles et croire au Dieu Unique ? Son évolution religieuse n'est même pas encore ébauchée. Toute l'initiative de la révélation religieuse mecquoise est entre les mains du rabbin : c'est le rabbin qui annonce le vrai Dieu, le Dieu Unique, le Dieu d'Israël, comme il le dira bientôt. C'est le rabbin qui jure avec solennité qu'il prêche la Vérité. C'est le rabbin qui menace les incroyants d'extermination. Pour proférer pareilles menaces, le rabbin a derrière lui tout un passé d'expériences : un passé de légende et un passé d'histoire, le passé, surtout, d'Israël. Toutes les aventures du Peuple Elu n'ont-elles pas pour trame essentielle la lutte des monothéistes contre les idolâtres, les pre-

(1) Sour. XXVI, 155-158 ; voir aussi LIV, 27 ; XI, 67-68 ; VII, 71-77.
(2) Voici, diront les idolâtres en voyant les Elus, ceux dont nous nous moquions, Sagesse, V, 1-5.

miers ayant eux-mêmes la force du Tout-Puissant, les seconds portant dans leur infidélité, les germes de leur ruine et de leur destruction ? Lec Mecquois ont beau se moquer du rabbin, le traiter de menteur. C'est le menteur, au service de Yahwé, qui finira toujours par triompher, tandis que ses adversaires s'écrouleront dans un abîme de souffrances. La force du rabbin c'est sa propre conviction d'être l'apôtre de Yahwé.

L'Islam est né du judaïsme. L'Islam, c'est le judaïsme inoculé aux Arabes par un juif de La Mecque et c'est dans l'histoire de sa race, dans toute la tradition juive que le rabbin puise la certitude de son triomphe final. Il sait d'une façon certaine qu'Israël a toujours triomphé de ses ennemis. Les Juifs sont forts des promesses de Yahwé. Le rabbin de La Mecque fait figure de Prophète. Quant aux incroyants mecquois, ils répètent que l'Unicité de Dieu est un mensonge, que les idoles ont droit de cité à côté d'Allah. Mais Yahwé est derrière eux et il les cerne, comme il l'a fait, par exemple, pour Pharaon et les Thamoudéens. (1)

Tous ces obstinés dans l'incrédulité n'ont jamais varié dans leur refus de la Vérité : « C'est ainsi qu'aucun apôtre n'est venu vers ceux qui ont vécu avant nos adversaires d'aujourd'hui, sans qu'ils aient dit : « C'est un magicien ou un fou ! » Se sont-ils transmis ces insultes et ces sarcasmes les uns aux autres ? Oui ! car les incrédules de tous les temps sont unis dans une même obstination. (2) C'est ainsi encore que les apôtres de Yahwé « ont été traités de menteurs par le peuple de Noé, et par les compagnons d'Er-Rass et par Thamoud. Voyez encore Ad et Pharaon et les frères de Lot, et les compagnons de la forêt et le peuple de Toubba, tous ont traité leurs apôtres de menteurs. Mais la menace a été justement exécutée ». (3) Insultez-moi. Je ne crains rien. Rappelez-vous les paroles qu'autrefois Yahwé adressa à Moïse : « Ne crains pas ! En vérité, tu es le plus fort ». (4) Oui, au milieu de vos blasphèmes, c'est à Moïse que je pense. Moïse avait quelque raison de redouter la colère de Pharaon. N'avait-il pas tué un Egyptien ? Il craignait à son tour d'être mis à mort. On ne te fera aucun mal, lui révéla Yahwé. Pars en paix avec Aaron vers le Pharaon et dis-lui : « En vérité, nous sommes les apôtres du Seigneur des Mondes ». (5) Moi aussi, rabbin de votre cité et chef de la synagogue, je suis envoyé vers vous par mon Maître, Yahwé. Criez, hurlez. Vos vociférations ne l'atteignent pas. Ce ne sont pas vos cris, mais ma faible voix qu'entend Yahwé, le Dieu Unique. En étant votre apôtre, c'est toute l'histoire du passé qui se continue en moi : l'histoire d'Abraham, (6) l'histoire de Noé, (7) l'histoire des Adites, (8) l'histoire des Thamoudéens, (9) l'histoire de Lot, (10) l'histoire des Madianites. (11) Tous nos grands patriarches ont été insultés par les idolâtres, rebelles à la Vérité. Pourquoi, moi, qui suis votre apôtre, et qui annonce la bonne nouvelle, ne le serais-je pas

(1) Sour. LXXXV, 17-20.
(2) Sour. LI, 52-53.
(3) Sour. L. 12-13 ; voir aussi XXXVIII, 11-15.
(4) Sour. XX, 71.
(5) Sour. XXVI, 11-15.
(6) *Ibid.*, 69-104.
(7) *Ibid.*, 105-122 ; VII, 59.
(8) *Ibid.*, 123-140.
(9) *Ibid.*, 141-159.
(10) *Ibid.*, 160-175 ; voir aussi XXXVIII, 11-13.
(11) *Ibid.*, 176-191.

aussi ? C'est à coups de railleries et de menaces qu'ont été reçus tous les apôtres de Vérité. Vous ne voulez pas croire à la mission de vos apôtres. Mais voyez donc la fin de ceux qui les traitaient de menteurs. (1) Le mal commis par ces incroyants est retombé sur eux. Ce sont eux-mêmes qui se sont fait du mal. Ce qui était l'objet de leurs railleries, les a étreints. Ces idolâtres diront un jour : « Si Yahwé l'avait voulu, nous n'aurions rien adoré que Lui, ni nous, ni nos pères ». Ce raisonnement, nous le connaissons depuis toujours. Ce n'est tout de même pas nous, les apôtres de Yahwé, qui sommes responsables de votre obstination dans l'idolâtrie. Nous, nous n'avons qu'une mission à remplir : vous exposer clairement et ouvertement le message de Dieu. (2) A chaque peuple, nous avons envoyé un apôtre chargé de dire : « Servez Yahwé et repoussez Thagoût ! » Parmi eux, il en fut que Yahwé dirigea et parmi eux il en fut que l'erreur entraîna. Parcourez la terre et voyez comment a été la fin de ceux qui ont traité les apôtres de menteurs ! (3)

Il faut bien prendre garde de lire tous ces textes avec légèreté, sous prétexte qu'ils ne rapportent que paroles banales. Tous ces textes retracent, en effet, une situation tragique et presque douloureuse. Qui n'en comprend pas le sens réel, ne comprendra jamais rien à la révolution mecquoise du VII[e] siècle. Nous nous trouvons, avec tous ces textes, en face d'un homme. Cet homme prêche le monothéisme aux Arabes idolâtres, le monothéisme d'Israël représenté par les grandes figures de l'Ancien Testament. Cet homme est un juif qui s'adresse tantôt à Mohammed, déjà rallié à la cause d'Israël, tantôt à l'ensemble des Mecquois, qu'il essaie de convertir. Le premier accueil des Mecquois est hostile. Allons-nous abandonner la religion de nos pères pour adopter la religion et le Dieu des juifs ? Ce serait une véritable honte. Rabbin, tu perds ton temps avec nous. Tu n'es qu'un charlatan et un menteur. Tout est mensonge dans tout ce que tu nous débites. Disparais de nos places publiques !

Le rabbin va-t-il reculer et abandonner la partie ? Va-t-il renoncer à son apostolat ? Les juifs sont tenaces. Ils portent en eux une force millénaire, un passé de victoires et d'épreuves triomphantes. C'est dans l'éternité que s'accrochent les débuts d'une histoire qui se déroule à travers les siècles. C'est à tout cela que pense le rabbin. Vous m'appelez menteur. Mais si vous connaissiez comme moi l'histoire du Peuple Elu, vous sauriez que tous les apôtres de Yahwé ont été, eux aussi, traités de la même façon. Ils ont tous été menteurs, aux yeux des idolâtres ; aucun envoyé de Dieu n'a échappé aux insultes des incroyants. Il n'y a pas de puissant qui n'ait eu ses railleries, comme le dit le Talmud. L'exemple de David est là pour le prouver. (4) Mais en fin de compte, qui a triomphé ? Les menteurs ou les insulteurs ? C'est dans ces méditations sur l'histoire juive que le rabbin puise sa force de résistance aux attaques des polythéistes mecquois. Force pour lui-même ; apologétique aussi, pour amener les Arabes au monothéisme d'Israël : récits bibliques, considérations sur les traitements subis par les apôtres, menaces de l'Enfer pour les rebelles, mirage du Paradis, tout n'est qu'apologétique, une apologétique juive, jaillissant de l'A. T. L'histoire des anciens apôtres, tout en constituant une auto-défense,

(1) Sour. XLIII, 5-6 ; (XV, 11) ; LXVII, 18 sq ; XXI, 42 ; XVIII, 106 ; XLV, 34.
(2) Sour. XVI, 37.
(3) *Ibid.*, 38.
(4) Talmud, traité des Berakhoth, ch. II, 1 ; *éd. cit.*, t. I, p. 31.

rentre dans le plan de cette apologétique rabbinique : « Lorsque les apôtres désespéraient et qu'ils pensaient que déjà on les traitait de menteurs, Notre secours vint à eux. Ceux que Nous voulons sont sauvés, et Notre châtiment n'est pas détourné de la foule des criminels ». (1) « Ceux qui avant eux (les Mecquois), avaient déjà traité les apôtres de menteurs et le châtiment les atteignit d'où ils ne l'attendaient pas. Yahwé leur a fait goûter la disgrâce dans la vie de ce monde. Mais assurément le tourment de l'au-delà sera bien plus grand : s'ils le savaient ! » (2) Oh, que ces incroyants ne s'imaginent pas pouvoir échapper à la Justice divine ! Dieu vous connaît, incrédules et rebelles. (3) Il saura vous réserver ce que vous méritez : le feu de l'Enfer. (4)

Ce sont les riches Mecquois surtout qui font obstacle à la prédication du rabbin. Ils craignent les conséquences morales que pourrait entraîner une conversion religieuse. Les riches ont toujours peur de la religion. La religion les épouvante, parce qu'elle brime leur égoïsme et leur soif de plaisir. Jamais les riches n'ont aimé la religion. Aujourd'hui encore, les riches ne se réconcilient avec la religion qu'après épuisement de leurs jouissances et à l'heure de leur mort. « Nous n'avons jamais envoyé d'avertisseurs à une cité, que ses riches n'aient dit : « Nous, nous ne croyons pas à la mission pour laquelle vous avez été envoyés ! Ils disaient : « Nous sommes les plus riches et nous avons des enfants ; ce n'est pas nous qui devons être suppliciés ». (5) Les riches marchands de La Mecque ne raisonnent pas autrement. Tu le vois bien, Mohammed. Ils ne veulent pas croire au message de Yahwé ; ils tournent en ridicule ma prédication. Ils se moquent de toi quand tu leurs annonces l'existence d'un Dieu Unique, Créateur du Ciel et de la terre, le Dieu d'Israël. Ils se prévalent de leurs richesses et du nombre de leurs fils. Mohammed, ne sois pas impressionné par leur fortune ou leur puissance. Dis-leur : « En vérité, mon Seigneur accorde largement ses bienfaits à qui Il veut, ou bien Il les mesure; mais la plupart des gens ne le savent pas. Ce n'est pas par vos richesses, ni vos enfants, que vous vous rapprocherez plus près de Nous. C'est seulement celui qui croit et qui accomplit le bien, (qui peut le faire). Ceux-là auront une double récompense pour ce qu'ils ont fait. Et ils seront en sécurité au Paradis ». (6)

Il n'y a qu'une richesse : croire à Yahwé et faire le bien. (7) Mohammed, ne cesse jamais de le répéter à ton peuple. Ne crains pas les railleries des idolâtres. « Avant toi, Mohammed, Nous avions déjà envoyé des Apôtres. De plusieurs d'entre eux, Nous t'avons raconté l'histoire. Il en est d'autres dont Nous ne t'avons pas raconté l'histoire ». (8) Ces apôtres étaient bien inspirés par Nous, (9) et cependant, eux aussi, furent traités de menteurs. (10) On se moqua

(1) Sour. XII, 110 ; voir aussi XL, 83.
(2) Sour. XXXIX, 26-27 ; voir aussi XXVI, 5 ; XXV, 77 ; XXIX, 12-17.
(3) Sour. XLI, 40.
(4) Sour. XLV, 10 ; XLII, 33 ; X, 7 ; XXXIV, 5 ; 50, VII, 34-35, 38, 181 ; voir aussi XXIII, 56-79 et plus haut, p. 318 et ss.; Ps. XXXVII, 37; LXXIII, 16-20; Jérémie, V, 24.
(5) Sour. XXXIV, 33-34.
(6) *Ibid.*, 35.
(7) Voir plus haut, t. I, p. 345, n. 2 ; 344, n. 2. Ce ne sont ni le nombre des enfants, ni les richesses qui rapprochent de Dieu ; voir aussi sour. LVIII, 14 ; LXX, 18; LXXI, 11 ; XXIII, 57 ; XXXIV, 34-36.
(8) Sour. XL, 78.
(9) Sour. XVI, 45 ; voir aussi XXI, 7-8, 25.
(10) Sour. VI, 34, etc.

d'eux. (1) Les railleries des incrédules, loin de les décourager, affermissaient leur foi en leur mission victorieuse. (2) Mohammed, tu marches dans leur sillage. L'accusation de menteur qu'on répète contre toi est une preuve évidente que tu es dans la vérité. Je le sais, mon fils, « cette accusation t'afflige. Mais réfléchis bien à ce que je viens de te dire. Ce n'est pas toi seulement qu'ils regardent comme menteur. Déjà, les apôtres envoyés avant toi, ont été traités d'imposteurs. Mais ils supportèrent avec constance d'être appelés menteurs et d'être maltraités, jusqu'à ce que leur vînt Notre secours. Oh oui, je le sais, leur incrédulité est dure pour ton cœur. Si tu pouvais parvenir à (creuser) un trou en terre ou à (avoir) une échelle pour monter au ciel et rapporter les signes de ton Dieu, (tu le ferais). Va, ne t'inquiète pas. Si Yahwé le veut, il saura les réunir pour les guider. Quand à toi, malgré leurs accusations répétées, ne sois pas parmi les Sans-Loi. (3)

Oui, c'est dur pour toi, Mohammed, de te voir repoussé par tes compatriotes, de rester incompris par des hommes de ta race et de ta maison. Tu seras peut-être obligé dans très peu de temps de quitter ta terre natale pour échapper à leurs sarcasmes ; ils menaceront ta vie et il te faudra fuir cette ville que tu aimes et qui jadis était fière de toi. Mais courage, courage, mon fils. Domine ta peine. Tout ce que tu endures, les apôtres d'Israël l'ont enduré avant toi. C'est ainsi que Yahwé conduit ses envoyés. Tu n'es pas le premier apôtre qui annonce aux idolâtres la vérité religieuse. Souviens-toi toujours que les incroyants qui se rebellent devant la parole de Yahwé, s'écroulent un jour dans leur propre ruine. (4) « Certes, on s'est raillé des Apôtres (venus) avant toi. J'ai donné un répit à ceux qui furent incrédules. Puis Je les ai pris. Quel fut Mon châtiment ? » (5) Rappelle-toi, Mohammed, toute l'histoire de notre race. Chaque étape est comme une maille dans la chaîne ininterrompue de nos victoires, victoires du Yahwé Unique et Tout-Puissant sur les dieux multiples, mais sans vie et sans pouvoir. Mohammed, toi qui pries maintenant notre Yahwé, tu es fort de tout notre passé. Demain, on te chassera de La Mecque. Qu'importe. La victoire t'appartient.

C'est toujours dans l'Ancien Testament, dans l'histoire des Patriarches et des Prophètes hébreux, que l'instructeur de Mohammed va puiser les exemples destinés à soutenir le courage de son disciple. Cette simple constatation suffirait à elle-même à déterminer la race de cet instructeur. De toute évidence, nous avons affaire à un juif, parfait connaisseur de la Bible et qui, après avoir converti Mohammed au judaïsme, le soutient contre ses adversaires, en le ramenant sans cesse à l'histoire juive. La Bible est le grand livre de la Direction et du salut pour les hommes.

(1) Sour. X, 10 ; XVI, 65 ; VI, 10 ; XIII, 32.
(2) Sour. XXX, 46 ; VI, 42.
(3) Sour. VI, 30-35 ; voir aussi XXXIV, 25.
(4) *Ibid.*, 42-44.
(5) Sour. XIII, 32.

## 4. — MOHAMMED, SIMPLE MORTEL

Que les juifs croient ce qu'ils veulent. Nous, Mecquois, nous avons la religion de nos pères. Nous n'avons pas besoin de tes histoires de vieilles femmes, de tes contes de sorcellerie.

Tu viens nous raconter que tu es apôtre de Yahwé : « O hommes ! En vérité, je suis l'Apôtre de Yahwé pour vous tous ». (1) Qui est donc Yahwé ? Mohammed le sait maintenant et il ne s'en cache pas. « Je suis l'apôtre de Yahwé, c'est-à-dire du Dieu à qui est l'empire des cieux et de la terre ». (2) A cette description, on ne peut pas s'y tromper. Le Dieu qui règne sur les cieux et sur la terre, c'est Yahwé, le Dieu d'Israël. « Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui ! C'est Lui qui fait vivre et qui fait mourir ! » (3) C'est comme apôtre du Dieu de Moïse que Mohammed depuis sa conversion parle à ses compatriotes. Le rabbin, premier apôtre d'Israël au milieu des Arabes, avait remarqué un homme qui parlait en public. Cet homme n'était pas sot. Il avait de l'audace. Il ne manquait pas de courage. S'il se convertissait au judaïsme, quelle aubaine pour la réalisation des plans du juif ! Un jour, le rabbin saisit une occasion de l'aborder en public. Ce fut pour lui parler tout d'abord des Livres Saints des Juifs. Il l'attira ensuite dans sa maison, l'instruisit des histoires bibliques, lui démontra que les idoles n'avaient aucun pouvoir, qu'il n'existait qu'un Dieu, le Dieu des Juifs. Mohammed se convertit au judaïsme. Mais ce n'était pas encore assez : et le rabbin lui ordonna d'annoncer à ses compatriotes le Dieu d'Israël. Mohammed, sur l'ordre de son maître, devint apôtre, apôtre en second, chargé de répéter ce que le rabbin lui apprenait, de doubler l'action de son maître, de prolonger son efficacité. Etant lui-même arabe, Mohammed aurait peut-être plus de chance que le rabbin de réussir parmi les Arabes ! Et Mohammed prit sa mission très au sérieux : « O hommes, en vérité, je suis l'apôtre de Yahwé pour vous tous, de ce Yahwé qui règne sur les cieux et sur la terre. Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui ! » (4) Ce Yahwé, c'est le Dieu de Moïse, ce Dieu qui a séparé les Hébreux en douze tribus. (5)

A chaque nouveau pas que nous faisons, les origines de l'Islam se dégagent avec toujours plus de clarté : l'Islam n'est pas une religion nouvelle. C'est le judaïsme divulgué en Arabie par un rabbin et par un Arabe converti à Israël. « En vérité, (Mohammed) tu es du nombre des envoyés qui sont sur une voie droite ». (6) Abraham, Moïse, Jacob, Isaac, Joseph, tous ces Patriarches, eux aussi, ont été des apôtres de Yahwé. Eux aussi, ont annoncé la vérité religieuse ; eux aussi ont combattu au milieu des idolâtres, pour l'unicité de Dieu. Mohammed, mon fils, depuis que tu as reconnu la religion d'Israël, tu es aussi un apôtre. Les Arabes constituent ton peuple. (7) Tu es Abraham ; tu es Moïse...

(1) Sour. VII, 157.
(2) *Ibid.*, 158.
(3) *Ibid.*, voir plus haut, p. 55, n. 1.
(4) Sour. VII, 158.
(5) *Ibid.*, 159-160.
(6) Sour. XXXVI, 2-3.
(7) Sour. VI, 66.

C'est le Dieu d'Israël que tu es maintenant chargé d'annoncer à La Mecque et aux tribus arabes.

Toi, apôtre du Dieu Tout-Puissant ! Pour qui te prends-tu donc, espèce de sorcier ? (1) Nous te connaissons bien ; nous te connaissons depuis ta naissance. Tu es fils de 'Abdallâh, fils de 'Abd el-Mouttalib, de la tribu des Koraïchites. Tu fais le métier de caravanier. Tu as réussi à te faire épouser par une femme, qui fut déjà la femme de deux maris et commerçante avisée et tu veux nous faire croire que tu es apôtre, l'apôtre envoyé auprès de nous par le Tout-Puissant. Il est joli, notre apôtre! « Lorsqu'ils te voient, ils te prennent seulement pour objet de leurs railleries : « Est-ce là celui que Yahwé a envoyé comme apôtre ». (2) Peut-il être un apôtre véritable ce bonhomme dont nous connaissons l'origine et le métier ? : « Eh quoi ! Ils s'étonnent que de leur milieu soit venu vers eux un avertisseur. Et les incroyants disent : C'est vraiment étonnant ! (3) En quelle qualité viens-tu nous raconter qu'une fois morts et réduits en poussière, nous reviendrons à la vie ? (4) Tais-toi, nous te renions. Ton âme est habitée par un djinn. (5) Tu n'es ni plus ni moins qu'un simple mortel, comme le commun des hommes. Notre patience est à bout. Va-t-en. Un jour l'atmosphère s'échauffe plus que de coutume. Voici Walîd ibn al-Mughîra ; c'est un des plus riches Koraïchites. Entouré de ses fils, il écoute pérorer Mohammed. Un homme, comme ce fou de Mohammed, est une catastrophe pour une tribu. Walid bouillonne intérieurement. Il fronce les sourcils, son visage s'assombrit. Walid éclate d'une brutale colère. Tais-toi, Mohammed ! Tu n'es qu'un mortel comme tous les hommes. Rengaine tout cet étalage de magie. Walid profère des menaces de mort. Il se ramasse sur lui-même pour mieux bondir sur sa proie. Subitement, il se ravise ; il recule ; sa face est écarlate ; ses yeux rougeoyants sont bouffis de colère. A son tour, il est menacé de mort. (6)

Au cours des années qui vont suivre, l'attitude de ces riches commerçants mecquois vis-à-vis de Mohammed ne variera guère. (7) Pour eux, Mohammed n'est qu'un fou, un charlatan, un ensorcelé qui veut les détourner des traditions nationales. Non, Mohammed, nous ne croyons pas à ta mission. Nous n'y croirons jamais. Tu ne peux prétendre à représenter parmi nous le Tout-Puissant ; tu n'es, comme nous, qu'un homme de chair et d'os, promis à la mort. Ces Mecquois se figurent sans doute qu'un apôtre du Très-Haut doit être d'une nature différente de la commune nature humaine : « Que serait un apôtre qui prendrait sa nourriture et se promènerait, comme nous, dans les marchés ? » (8) « Est-ce que Yahwé aurait envoyé un mortel comme apôtre ? » (9)

« N'est-elle pas parvenue jusqu'à vous l'histoire de ceux qui ont été avant

(1) Sour. X, 2 ; XXX, 58 ; XV, 6.
(2) Sour. XXV, 43.
(3) Sour. L, 2 ; X, 2.
(4) *Ibid.*, 3.
(5) Sour. XXIII, 71-72 ; XXXIV, 8.
(6) Sour. LXXIV, 11-29. Cette deuxième partie de la sourate LXXIV, suppose l'apostolat actif de Mohammed et la haine grandissante des Mecquois pour leur singulier apôtre. Naturellement, nous ne prenons pas à notre compte l'identification de cet adversaire de Mohammed avec Walîd ibn al-Mughîra.
(7) Voir sour. LXXIII, 4-16.
(8) Sour. XXV, 8.
(9) Sour. XVII, 96.

vous, du peuple de Noé, de 'Ad et de Thamoud, et de ceux qui ont été après vous ? Yahwé seul les connaît. Leurs apôtres vinrent auprès d'eux avec des signes manifestes; mais ils ont fourré leurs mains dans la bouche et ils ont dit : « En vérité, nous ne croyons pas ce pourquoi vous êtes envoyés, et, en vérité, nous sommes dans un grand doute au sujet de l'appel que vous nous adressez ». Leurs apôtres répondirent : « Peut-il y avoir un doute au sujet de Yahwé, créateur des cieux et de la terre ? Il vous appelle pour vous pardonner vos péchés et Il vous accorde un délai jusqu'au temps fixé ». — Et les incroyants répondaient : vous, apôtres de Dieu ? Jamais. « Vous n'êtes que des mortels comme nous ; (1) vous voulez nous détourner de ce qu'ont adoré nos pères. Apportez-nous alors une autorité évidente ! » A leurs railleries, les Apôtres répondaient : «Bien sûr que nous ne sommes que des mortels comme vous. Mais Yahwé répand ses bienfaits sur qui Il veut de Ses Serviteurs, et nous n'avons pas à vous apporter d'autorité évidente, si ce n'est avec la permission de Yahwé. C'est sur Yahwé que les croyants se reposent. Et pourquoi ne mettrions-nous pas notre confiance en Yahwé ? C'est Lui qui nous a guidés sur notre route ! C'est pourquoi nous supportons avec patience le mal que vous nous faites. Car c'est sur Yahwé que se reposent ceux qui ont confiance ! » Et ceux qui étaient incroyants dirent à leurs apôtres : « Nous vous chasserons de notre pays, ou bien vous reviendrez à notre foi ! » Et le Seigneur leur fit cette révélation : « Nous anéantirons sûrement les injustes ». (2) Rappelez-vous, Mecquois, les histoires de Noé, d'Abraham, des Patriarches hébreux. C'est là un message pour les hommes. Prenez-en instruction et sachez que Lui seulement est Dieu, Unique. Que ceux qui ont de l'intelligence s'en souviennent ». (3)

Oui, Mohammed, je le sais bien : les Arabes se moquent de toi. Lorsqu'ils te voient, c'est pour te prendre comme objet de leurs railleries : « Est-ce là celui que Yahwé a envoyé comme apôtre ? » (4) Tout cela, je le sais. Mais ne te laisse pas ébranler par leurs moqueries. Réponds-leur : « Oui, je ne suis qu'un mortel comme vous. Mais je sais aussi qu'il n'existe qu'un seul Dieu, le Dieu d'Israël. Venez à Lui. Implorez de Lui le pardon. Et malheur à ceux qui associent au vrai Dieu, d'inertes idoles. (5) Le rabbin suggère une nouvelle réponse à son disciple Mohammed : « Dis-leur encore : « Je ne vous raconte pas que je possède les trésors de Yahwé, ni que je connais l'invisible. Je ne vous dis pas que je suis un ange, puisque je répète seulement ce qui m'a été inspiré. » (6) Le monde dans lequel nous vivons est un monde d'humains, tous mortels. Les apôtres envoyés aux hommes ne pouvaient être que des humains, mortels comme tous les autres hommes. Dans un monde angélique, les apôtres de Yahwé auraient été des anges. Voilà, Mohammed, une belle réponse que tu peux faire à tes calomniateurs. S'ils sont intelligents, ils la comprendront bien. Dis-leur : « S'il était sur terre des Anges, marchant en paix, assurément, c'est un ange que nous leur

(1) Voir sour. XXVI, 154 ; etc.
(2) Sour. XIV, 9-16.
(3) *Ibid.*, 52.
(4) Voir sour. XXV, 8 ; XV, 95 ; XXXVII, 12.
(5) Sour. XLI, 5 ; XVIII, 110 : « Dis : « Je ne suis qu'un homme comme vous. Mais j'ai reçu la révélation que votre Dieu est le Dieu Unique. Quiconque espère rencontrer son Seigneur, que celui-là fasse le bien, et qu'il n'associe (aucune divinité) au service de son Seigneur ».
(6) Sour. VI, 50.

aurions envoyé comme apôtre. » (1) Mais nous sommes un peuple d'humains ; ce sont donc des humains que Yahwé doit envoyer comme apôtres auprès des hommes : « Avant toi (Mohammed), (2) nous n'avons envoyé que des hommes auxquels Nous donnions la Révélation ». (3) Ce sont des hommes que Yahwé envoie toujours aux hommes. Si vous ne le croyez pas, interrogez les possesseurs de l'Edification ou du Rappel : *'Ahla d-dikri*. (4) Les commentateurs du Coran devraient tout de même savoir que les termes *Edification* et *Rappel* s'appliquent principalement au Livre sacré des Hébreux, le Coran hébreu, livre de la voie droite et d'Edification pour l'humanité. (5) Il ne subsiste aucun doute sur cette identification et le sens de notre verset est clair : Si vous ne croyez pas que les Apôtres envoyés par Yahwé auprès des hommes étaient des hommes, interrogez les Juifs. Ils le savent bien, eux, puisqu'ils sont les propriétaires du Coran, de ce Coran hébreu qui relate les gestes de Dieu.

Une fois de plus, comme partout, d'ailleurs, c'est un juif qui mène les querelles religieuses de La Mecque ; et c'est au Livre des Juifs, qu'il connaît d'une façon remarquable, que ce Juif renvoie ses adversaires idolâtres. Lisez notre Livre et vous constaterez que toujours dans l'histoire d'Israël, ce sont des hommes, des hommes comme tout le monde, qui annoncèrent aux hommes le message du Tout-Puissant. « Nous n'avons jamais fait (de ces apôtres) des corps se passant de nourriture ; et ils ne furent pas immortels ». (6) A aucun mortel avant toi, Nous avons donné l'éternité. Si nous avions accordé à d'autres humains l'immortalité, toi aussi, tu aurais reçu ce privilège. Mais il faut que tout homme goûte la mort. (7)

Quand les Mecquois refusent ton message, sous le fallacieux prétexte que tu n'es qu'un homme, tu sais maintenant ce que tu dois leur répondre : « Yahwé n'a envoyé avant moi que des hommes qu'Il avait inspirés auparavant. Vous, Mecquois, demandez-le (je vous le répète) aux gens du Rappel, si vous ne le savez pas vous-mêmes ». (8) Nous, Juifs, qui possédons les Ecritures, nous connaissons bien les méthodes de Yahwé. (9) Avant toi, Mohammed, il y a eu des apôtres de Dieu, créateur du Ciel et de la terre. (10) Comme toi, ils prenaient de la nourriture ; comme toi, ils se promenaient dans les marchés. (11) Naturellement, les idolâtres se moquaient d'eux : « Il ne vint pas à eux d'apôtres dont ils ne se moquassent ». (12) Rappelle-toi, Mohammed, rappelez-vous, Mecquois, l'histoire des Thamoudéens : « Thamoud a traité de mensonges les avertissements. Et (les Thamoudéens) ont dit : « Un mortel, comme l'un d'entre nous,

(1) Sour. XVII, 97.
(2) Le rabbin s'adresse ici à Mohammed. Pourquoi BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 289, note du verset 7, parle-t-il du Prophète ? Absolument rien ne justifie cette précision, d'ailleurs contraire à toute l'histoire des origines de l'Islam.
(3) Sour. XXI, 7.
(4) *Ibid.*,
(5) Voir plus haut, p. 67 et *passim*.
(6) Sour. XXI, 8.
(7) *Ibid.*, 35.
(8) Sour. XVI, 45.
(9) Voir *ibid.*, 46.
(10) Sour. XV, 10 ; XIV, 12-14 ; XL, 78 ; VI, 42 ; XIII, 38.
(11) Sour. XXV, 22.
(12) Sour. XV, 11 ; XXI, 42 ; XIII, 32.

le suivrons-nous ? En vérité, nous serions dans l'erreur et dans l'égarement ! L'avertissement lui aurait-il été donné à lui seul d'entre nous ? Non, c'est un insolent menteur ! » (1) Les idolâtres mecquois ne font que rééditer les attitudes des anciens païens. Autrefois, la victime chez les Thamoudéens s'appelait Houd ; aujourd'hui, la victime des idolâtres de La Mecque, c'est toi, Mohammed. Mais c'est toujours la même histoire humaine qui continue. L'incrédulité ne varie jamais dans ses stratagèmes. Noé a subi le même sort qui est le tien aujourd'hui, Mohammed. Les chefs de son peuple disaient de Noé : « Ce n'est qu'un mortel comme vous-mêmes. Il mange ce dont vous mangez ; il boit ce dont vous buvez, certes vous obéissez à un mortel comme vous, vous serez alors parmi les Perdants. Vous promet-il, quand vous serez morts et que vous serez devenu poussières et ossements, que vous sortirez de vos sépulchres ? Misère ! Misère ! que ce qui vous est promis ! Il n'existe que cette vie immédiate ! Nous mourons, nous vivons et nous ne serons point ressuscités ! Ce n'est qu'un homme qui invente des mensonges contre Dieu ! Et nous ne croyons pas en lui. » (2) Cette histoire de Noé, n'est-ce pas ta propre histoire, Mohammed. Les idolâtres ne voulaient pas croire au message divin annoncé par Noé, parce que ce dernier se présentait à eux comme un simple mortel, ayant les mêmes nécessités, les mêmes infirmités que tout être humain. Les païens d'aujourd'hui n'ont rien innové à ton égard. (3) « Il ne leur arrive pas d'avertissement (nouveau) de leur Seigneur, qu'ils ne l'écoutent pour s'en moquer. Et leurs cœurs s'en font un amusement ! Ceux qui font le mal s'entretiennent en secret, en disant : « Cet (homme) n'est-il pas autre chose qu'un mortel comme nous ? Et recourrez-vous à la magie, quand vous pouvez voir de vos propres yeux ? » (4) Réponds-leur : « Mon Seigneur connaît ce qui se dit dans les cieux et sur la terre. Il entend et Il sait ! » (5) Ils disent encore : « C'est un fatras de rêves. Et même : il a forgé tout cela ! Et mieux ; c'est un poète ! » (6) Il n'y a rien de nouveau dans leurs invectives. Tout cela a été dit pour Noé, Abraham, Isaac, Jacob, pour tous les Patriarches d'Israël. Jethro n'était lui aussi qu'un mortel ; (7) et Salomon aussi (8) et moi-même qui suis cependant ton maître et ton guide, ne suis-je pas comme les autres humains ? Mohammed, quoique étant l'apôtre de Yahwé, c'est-à-dire chargé d'annoncer la religion d'Israël aux Arabes, pourrais-tu, voudrais-tu avoir un autre sort ? Les moqueries des idolâtres mecquois ne font que t'assimiler davantage encore aux véritables apôtres du Très-Haut, et dont les Livres Sacrés nous ont conservé le souvenir. Mohammed, on se moque de toi ; on t'insulte, on te menace. C'est donc que tu es authentiquement apôtre du Dieu d'Israël et comme les apôtres d'Israël, tu triompheras de tes ennemis.

(1) Sour. LIV, 23-25.
(2) Sour. XXIII, 33-40 ; voir aussi XXXVI, 14.
(3) Sour. LII, 29-33 (résumé des invectives mecquoises).
(4) Sour. XXI, 2-3.
(5) *Ibid.*, 4.
(6) *Ibid.*, 5.
(7) Voir plus haut, vol. I, p. 221, n. 4.
(8) Sagesse VII, 1 : « Je ne suis, moi aussi, qu'un homme mortel, semblable à tous les autres, un descendant du premier être formé de la terre. J'ai été modelé en chair dans le sein de ma mère, où pendant dix mois (lunaires), dans son sang j'ai pris consistance, grâce à la semence virile et au plaisir, compagnon du sommeil ». (Voir aussi Job, X, 10-11). C'est exactement la « doctrine du sperme » reproduite à maintes reprises par le rabbin.

174. Détourne-toi d'eux (ô Mohammed) pour un temps ! (1)
175. Vois-les, (car eux aussi) ils verront !
176. Quoi ! ils appellent en hâte Notre Tourment ?
177. Quand il sera à leur porte, mauvais matin pour ceux qui auront été avertis (en vain)
178. Détourne-toi donc d'eux, pour un temps !
179. Vois-les (car eux aussi) ils verront !
180. Combien ton Seigneur, Seigneur de la Puissance, est au-dessus de ce qu'ils décrivent !
181. Et que la paix repose sur les Envoyés
182. Gloire à Allâh, le Seigneur des Mondes ! (2)

## 5. — DONNE-NOUS UN SIGNE DE TA MISSION, MOHAMMED

Les Mecquois jacassent sur toutes ces histoires juives que leur débitent sans arrêt le rabbin et ce pauvre fou de Mohammed, cet authentique Arabe rallié au judaïsme. Ils s'interpellent dans les ruelles de la ville avec un sourire narquois, en haussant les épaules et proférant des menaces. Le soir, accroupis dans leurs tentes, c'est encore Mohammed qui fait les frais de la conversation. Ils n'ont que mépris pour cet homme qui les ennuie avec toutes ses sornettes, ses histoires de vieilles femmes. Au début, ces Mecquois regardaient leur compatriote comme un rêveur, un de ces poètes-charlatans qui hantent tous les marchés de l'Orient. Ils le prenaient en pitié. Qui aurait cru que le mari de cette femme d'affaires, Khadidja, aurait sombré dans une pareille folie ? Mais non, il n'est pas fou. Le rabbin ne le laisse pas dévier. Chaque jour, c'est le même thème qui revient dans les palabres de Mohammed, dirigées et surveillées par le chef de la synagogue. Chaque jour, rabbin et Mohammed répètent aux Arabes que les idoles de la Ka'ba n'ont aucun pouvoir, qu'elles sont inertes. Les idoles arabes sont néant! Mais il existe un Dieu, un seul, Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre. C'est le Dieu d'Israël. Il faut abattre les idoles, nettoyer la Ka'ba pour faire régner, régner seul, le Dieu d'Abraham et de Moïse. Non, Mohammed n'est pas fou. Il n'a pas perdu la raison. Il est dangereux. Il travaille à une vilaine besogne. Ce qu'il veut maintenant, poussé par le rabbin, c'est judaïser l'Arabie. C'est affreux et abominable ! Mais si, Mohammed est fou. Un Arabe normal et équilibré consentirait-il à lever simplement le petit doigt pour rallier les Arabes au judaïsme ? Mohammed, tu n'as plus la tête sur tes épaules ! Le voilà qui se prétend apôtre ! Quel bel apôtre ! Regarde-le : il couche avec une femme beaucoup plus âgée que lui ; il mange, il boit, il flâne dans les marchés ! Et malgré tout cela, il se prétend apôtre de Dieu !

(1) Voir aussi LIV, 6 : « Détourne-toi d'eux » ; XIX, 47 : Le père d'Abraham dit à son fils : « Aurais-tu de l'aversion pour nos divinités, ô Abraham ! Si tu cesses, certes je te lapiderai ! Eloigne-toi de moi pour un temps » ; XXXII, 30 : « Ecarte-toi d'eux et attends » ; VI, 69 : « Laisse ceux qui font de leur religion un jeu et un amusement ».

(2) Sour. XXXVII, 174-182. — Le triomphe des apôtres sur les idolâtres est partout affirmé dans les *Actes de l'Islam.* C'est la Bible qui donne au rabbin cette belle et paisible assurance et c'est à deux fins que le juif insiste sur cette idée de la victoire finale des apôtres : d'une part, pour ne pas laisser Mohammed sombrer dans le découragement ; d'autre part pour démontrer et prouver axx Mecquois idolâtres la vanité et l'inanité de leurs railleries.

Oui, mon fils, tu es un homme comme les autres, mais tu es quand même apôtre. Persévère dans ta vocation. Ce que tu dois endurer, eux aussi nos apôtres l'ont enduré avant toi. Les railleries des Mecquois authentiquent ta mission. Tu es Abraham... Tu es Moïse... Comme eux, tu dois lutter pour renverser les idoles de ton peuple. Yahwé ne souffre aucun associé. Il est l'Unique, et parce qu'Il est l'Unique, Il est le Tout-Puissant. Vingt fois, le rabbin a répété ces mêmes paroles pour maintenir Mohammed dans ce qu'il appelle la voie droite. Tu es Abraham... Tu es Moïse... Comme eux, tu annonces le vrai Dieu au milieu d'un peuple idolâtre... Comme eux, tu es tourné en ridicule par les ennemis de Yahwé... mais comme eux aussi, tu triompheras de tes adversaires.

Les Mecquois ont entendu. Ils ont entendu et, dans leur ironie, ils ont aussi conclu. Oui, Mohammed, tu es apôtre du Dieu des Juifs. Tu es comme Abraham... Tu es comme Moïse... Comme eux, tu prêches la suprématie de Yahwé sur les idoles. Mais, comme eux aussi, fais-nous donc des miracles ! Si tu es réellement comme eux, ainsi que te le répète ton juif, fais donc des prodiges. Montre-nous tes capacités ! Tu nous as souvent raconté l'histoire de Moïse et de Pharaon. (1) Moïse annonçait l'existence d'un Dieu Unique. Sur ce point, tu lui ressembles ; mais ressemble-lui en tout, si tu es comme lui. Moïse opérait des prodiges ; selon les racontars des Juifs, ce Moïse changeait son bâton en serpent ; il faisait des miracles avec sa main ; pour impressionner le Pharaon, il lui envoya des plaies et en fin de compte il l'engloutit, lui et son armée, dans la mer. D'après les Juifs, leur Dieu est Unique. Ce qu'il a fait pour Moïse, qu'il le fasse donc pour toi. Toi aussi, tu es apôtre de ce même Dieu ! Ils disent : « Pourquoi n'a-t-on pas donné à Mohammed la même chose qui a été donnée auparavant à Moïse ? », (2) et aux anciens. (3)

Si tu veux que nous croyions à ta mission, fais, toi aussi, des prodiges. Nous saurons alors que tu es un véritable apôtre : (4) « A moins qu'un signe ne lui soit envoyé d'en haut par son Seigneur, (nous ne croirons pas) ». (5) Nous te le jurons solennellement : si tu donnes un signe confirmant ta mission, nous croirons » ; (6) pour croire, il nous faut des signes pareils à ceux qui ont été donnés aux apôtres de Yahwé. (7) Bel apôtre que tu es, nous allons te donner quelques idées : par exemple présente-toi devant nous avec des anges : « Pourquoi ne viens-tu pas avec des anges, si tu dis la vérité ? » (8) « Ils disent encore : « Qu'est-ce que cet apôtre ? Il prend sa nourriture et se promène sur les marchés. A moins que d'en haut ne lui ait été envoyé un ange, et qu'il soit pour lui un avertisseur », (9) nous ne croirons pas en cet étrange prédicateur. Allons, Mohammed, amène tes anges et peut-être croirons-nous en toi. Mais Mohammed n'a pas d'anges à présenter ! Il n'a pas la même chance qu'Abraham, Moïse ou Lot ! Cette impuissance de Mohammed amuse bien les Mecquois : dis aux anges de te rendre visite ;

(1) Voir t. I, p. 203-220.
(2) Sour. XXVIII, 48.
(3) Sour. XXI, 5.
(4) Sour. X, 21.
(5) Sour. VI, 37 ; XIII, 8, 27.
(6) *Ibid.*, 109.
(7) *Ibid.*, 124.
(8) Sour. XV, 7 ; voir aussi la même exigence chez Pharaon, sour. XLIII, 53.
(9) Sour. XXV ,8, 23-24 ; XI, 15 ; VI, 8.

escalade le ciel, (1) comme le fit Jacob ; fais tomber le ciel sur nous et amène-nous Yahwé et ses anges. (2)

Si c'est trop difficile pour toi, on peut te proposer de faire des miracles plus à ta portée : montre-nous un trésor ; (3) fais-le descendre d'en haut. (4) Que Yahwé fasse pour toi une maison en or. (5) Allons vite, vite : exhibe-nous un beau jardin qui te fournisse la nourriture, (6) un jardin avec des palmiers et des raisins, (7) arrosés par d'abondants ruisseaux. (8) « Nous ne croirons pas, jusqu'à ce que tu fasses jaillir pour nous de la terre une source abondante ». (9)

Depuis des années déjà, le rabbin avait raconté à Mohammed que la religion d'Israël était la seule vraie. Le Yahwé des Hébreux, lui avait-il dit, est le Dieu Unique, le seul qui ait puissance sur toutes les créatures qu'Il a fait lui-même surgir du néant. En prêchant la religion d'Israël, Mohammed, tu prêches l'unique vérité. Si tu en doutais, rappelle-toi que Yahwé a donné à ses apôtres, Abraham et Moïse, le pouvoir d'authentiquer l'origine divine de leur mission, par des miracles retentissants. Par ces miracles, ils prouvaient qu'ils n'étaient point des poètes, des charlatans ou des sorciers, mais qu'ils annonçaient la bonne nouvelle au nom de Yahwé. Souviens-toi des magnifiques histoires que je t'ai racontées sur Moïse et le Pharaon et sur nos grands Patriarches hébreux. Qui pourrait douter de la vérité divine de leur message ? Raconte à tes compatriotes tous ces bienfaits de Yahwé. Amène-les à la vérité religieuse, la vérité de nos Pères en Israël. Cette vérité, mon fils, n'est pas affaire de ta propre invention. Comme Abraham, comme Moïse, comme David, tu es le héraut du Dieu Unique, l'avertisseur, le *nadhir* du seul Dieu véritable ! Ne crains rien. Tu marches dans la voie droite et ta mission est grande. Moïse, c'est toi... Comme Moïse, tu annonces aux idolâtres l'existence et la Toute-Puissance du Dieu qui s'est révélé sur le Mont Sinaï. Si tu comprends bien ton rôle, le rôle que je t'ai tracé et précisé depuis des années, toi aussi en prêchant l'Unité de Dieu aux idolâtres, tu fais partie de la grande lignée des plus grands d'Israël.

Abraham, c'est moi... Moïse, c'est moi... Mohammed, converti au judaïsme, est convaincu de sa mission. Il prêche ouvertement contre les idoles de la Ka'ba. Il n'y a qu'un Dieu, un seul, le Dieu d'Israël, annoncé à l'humanité par Abraham et par Moïse. Je continue leur mission parmi vous. Venez à moi et vous connaîtrez la Vérité ! Jusque maintenant vous viviez dans l'ignorance. Jusque maintenant, vous étiez dans les ténèbres de l'erreur. Je vous annonce la Vérité ; je vous apporte la Lumière... C'est avec enthousiasme que Mohammed raconte maintenant à ses compatriotes les histoires juives que le rabbin lui apprend. Comme tout néophyte, il y parle même sur un ton d'exagération et le rabbin à maintes reprises est obligé de calmer ses ardeurs, des ardeurs qu'il a d'ail-

(1) Sour. XVII, 95-97.
(2) *Ibid.*, 94.
(3) Sour. XXV, 9.
(4) Sour. XI, 15.
(5) Sour. XVII, 95.
(6) Sour. XXV, 9.
(7) Sour. XVII, 93.
(8) *Ibid.*
(9) *Ibid.*, 92.

leurs lui-même suscitées, quelquefois maladroitement, au risque de n'être pas compris. Mon fils, Moïse, c'est toi... Comme Moïse, annonce l'Unité de Yahwé. — Comme Moïse, fais donc des prodiges, ripostent les idolâtres Mecquois. Nous aussi, nous sommes des incrédules, comme l'étaient les peuples de Noé, de Lot, d'Abraham ; comme l'était Pharaon.

En exaltant l'enthousiasme de son disciple, le rabbin n'avait sans doute point soupçonné les réactions des Mecquois. Au fond, le rabbin avait fait un mauvais calcul. Il est obligé maintenant de faire marche arrière. La manœuvre est difficile, le démarrage avait été brutal : Mohammed tu es Moïse. Moïse est un guide excellent. Il n'est pas dans l'erreur, puisqu'il fait des prodiges pour justifier son message. Soit, répondent les Mecquois. Acceptons que Mohammed est apôtre, comme le fut Moïse. Mais quels sont ses miracles ? — Vous ne comprenez rien, idolâtres endurcis, riposte le rabbin : Mohammed est Moïse, puisque sa mission est identique à celle du grand Patriarche hébreu. Mais il n'est pas Moïse tout à fait. Il ne fait pas de miracles et, s'il ne fait pas de miracles, c'est parce qu'au fond les miracles sont inutiles et parce qu'il ne rentre pas dans la mission de Mohammed d'opérer des merveilles. Mohammed est Moïse, mais il n'est tout de même pas Moïse.

Oui, les miracles sont inutiles. Yahwé peut faire tout ce qu'Il veut. Quand les Mecquois te réclament un signe, Mohammed, réponds-leur en mon nom, dit le rabbin à son élève : « En vérité, Yahwé est puissant pour envoyer d'en haut un signe ». (1) « Ceux qui ne croient pas disent : « A moins qu'un signe ne leur soit envoyé d'en haut par son Seigneur... Réponds-leur, Mohammed : « En vérité, Yahwé égare qui Il veut ; mais Il guide vers Lui celui qui se repent ». (2) Si Yahwé n'a pas donné à Mohammed les dons de thaumaturge, c'est parce qu'Il sait par expérience que les miracles en eux-mêmes sont inefficaces pour l'éclosion de la foi. Est-ce que les miracles opérés par Moïse ont réussi à ramener Pharaon dans la voie droite ? C'est au nom de Yahwé et armé de sa puissance qu'un jour Moïse se présenta devant Pharaon. L'Egyptien s'en moqua : tu n'es qu'un insensé, Moïse ; (3) si tu prends, dit-il, un autre Dieu que moi, je te ferai sûrement emprisonner. (4) « Même si je viens à toi avec quelque chose d'évident ? », répliqua Moïse. (5) Pharaon répondit : « Apporte-la (donc cette preuve évidente) si tu es de ceux qui disent la vérité. Et Moïse jeta son bâton et voici que c'était un vrai serpent ! et il étendit sa main et voici qu'elle était blanche pour les spectateurs ! » (6)

Tu vois, Mohammed, cela c'était un grand miracle ; et tu crois peut-être que Pharaon inclina son cœur et qu'il crut à la parole de Yahwé annoncée par Moïse? Il n'en fut rien, Mohammed. Pharaon voulait un signe évident, et quand le miracle s'étala devant lui, il cria à la magie et s'enfonça davantage encore dans son incrédulité. Mais en chassant Moïse de ses terres, le Pharaon fut englouti dans l'abîme des eaux. Mohammed, réfléchis sur cette histoire de Moïse : « En vérité, il y a en cela sûrement un signe, mais la plupart des hommes ne seront

(1) Sour. VI, 37.
(2) Sour. XIII, 27 ; XXXV, 9 ; XVII, 98-99.
(3) Sour. XXVI, 26 ; XVII, 103 ; XXVII, 60-62.
(4) Sour. XXVI, 29.
(5) *Ibid.*
(6) *Ibid.*, 30-32.

jamais des croyants ! Mais, en vérité, ton Seigneur, certes Lui, est le Puissant et le Miséricordieux ». (1)

Aux Thamoudéens, nous avions aussi envoyé comme gage de vérité une chamelle vivante. Est-ce que ces idolâtres ont, pour autant, reconnu l'Unité de Dieu ? S'ils avaient été dociles, ils l'auraient fait ; et, au lieu de cela, ils ont maltraité la chamelle divine. (2)

Yahwé aurait pu, s'Il l'avait voulu, te donner le pouvoir des miracles ; (3) mais à quoi serviraient ces miracles ? « Même si un signe leur apparaissait, ils ne croiraient pas », (4) ils le traiteraient de passe-passe magique ; (5) ils s'en détourneraient. (6) A leurs yeux, tu ne serais qu'un imposteur. (7) « C'est ainsi que Yahwé place son sceau sur les cœurs de ceux qui ne savent rien ». (8) Même s'ils voyaient les montagnes en mouvement, la terre se fendre, les idolâtres de La Mecque ne croiraient pas encore. (9) Ils te demandent de faire tomber un fragment du ciel. Si tu le faisais, il te diraient : « Ce sont des nuages amoncelés. Mais laisse-les jusqu'à ce qu'ils se trouvent en face du jour où ils seront frappés, le jour où leurs fourberies ne leur serviront de rien, le jour où ils n'auront aucun secours (à attendre). (10) « Même, si Nous leur ouvrions une porte des cieux, quand ils seraient montés, ils diraient alors : « Ce ne sont que nos regards qui sont égarés par l'ivresse ; oui ! nous sommes sous l'effet d'un charme magique ». (11) Ils te demandent aussi d'amener avec toi des Anges, mais « en vérité, si Nous envoyions d'en haut vers eux les Anges, et si les morts leur parlaient, et si Nous réunissions devant eux tout ce qui existe, ils ne croiraient pas, à moins que Yahwé ne le voulût. Mais la plupart d'entre eux sont ignorants ». (12) L'ange que Yahwé aurait pu déléguer vers eux, n'aurait pu se présenter à eux que sous forme humaine. Ils n'y auraient pas cru et leur responsabilité vis-à-vis de Dieu aurait été plus grave encore. C'est pour leur laisser davantage de liberté et de mérite que tu te présentes seul devant tes compatriotes. Ils ont dit : « Pourquoi un ange n'a-t-il pas été envoyé d'en haut vers lui ? Mais, si Nous avions envoyé d'en haut un ange, certes l'affaire eût été décidée, et ils n'auraient pas eu de répit. Et si Nous lui avions envoyé un Ange, certes, Nous lui aurions donné la forme humaine, et Nous aurions rendu embarrassant pour eux ce qu'ils considèrent comme embarrassant ». (13)

Les apôtres, au fond, ne font des miracles que pour effrayer le peuple ; (14) mais les Mecquois sont trop orgueilleux, trop jouisseurs pour éprouver la moindre crainte. Ils sont hypocrites aussi. Ils te demandent des miracles, mais

(1) *Ibid.*, 67-68.
(2) Sour. XVII, 61 ; voir aussi XLI, 13-17.
(3) Sour. XVII, 61.
(4) Sour. VI, 109-111.
(5) Sour. LIV, 2-3 ; XLIII, 90-91.
(6) Sour. XXXVI, 46.
(7) Sour. XXX, 58 ; XXVIII, 47.
(8) *Ibid.*, 59.
(9) Sour. XIII, 30.
(10) Sour. LII, 44-45 ; voir aussi XXVI, 201.
(11) Sour. XV, 14-15.
(12) Sour. VI, 111 ; voir aussi XXV, 24 : « Le jour où ils verront les anges, en ce jour-là, il n'y aura pas de bonnes nouvelles pour les pécheurs ».
(13) Sour. VI, 8-9.
(14) Sour. XVII, 61.

ils savent bien que même si tu faisais des prodiges, ils trouveraient des raisons de ne pas abandonner leurs idoles pour se placer sous la loi de Yahwé. Ce sont des sourds-muets ; ils vivent dans les Ténèbres ; mais « celui qui Lui plaît, Yahwé le fait s'égarer, et celui qui Lui plaît, Il le met dans la voie droite ». (1) A ses compatriotes qui demandent des signes et qui plastronnent devant toi, demande leur donc, s'ils sont plus malins que Pharaon, (2) que les Adites (3) et les Thamoudéens (4) et le peuple des Toubba qui les ont précédés. (5) Demande-leur s'ils sont plus intelligents et d'une nature plus élevée que les autres mortels ? Leur avons-nous donné une nature pareille à celle des anges ? Mais non : comme tous les humains, ils ne sont qu'un morceau de boue solidifiée. (6) S'ils sont aussi malins qu'ils le prétendent, qu'ils fassent donc pousser des arbres ? (7) Sont-ils les maîtres du royaume des cieux et de la terre et de tout ce qui est entre eux deux. (8) Ont-ils à leur disposition les trésors de la Miséricorde de ton Seigneur, le Puissant, le Donateur ? (9) Vois-tu, Mohammed, comme il t'est facile de leur fermer la bouche. Ils disent : « Pourquoi un signe n'est-il pas envoyé d'en haut sur Mohammed de la part de son Seigneur ? Réponds-leur : « l'Invisible n'appartient qu'à Yahwé ». (10) Yahwé a multiplié ses Signes. Personne n'est comparable à Lui et cependant que d'hommes se refusent à reconnaître Ses signes. (11)

Réfléchissez donc : êtes-vous vous-mêmes créateurs ? Est-ce vous qui avez créé le ciel et la terre ? Est-ce vous qui possédez les trésors du Tout-Puissant ? Avez-vous le gouvernement suprême sur le monde. Avez-vous une échelle pour entendre ce qui se dit au ciel ? Si oui, apportez donc vos preuves. Ce peuple ne réfléchit pas et il doute de tout. (12)

Yahwé aurait pu, comme je te l'ai dit, te donner, comme à Moïse, le pouvoir d'accomplir des merveilles. S'il ne l'a pas fait, ce n'est, certes pas, pour diminuer ton crédit auprès de ton peuple ; c'est par pure bonté envers les adorateurs d'idoles, pour leur éviter une plus grande responsabilité. Ils te disent : « Si tu nous avais donné des signes, nous les aurions suivis et nous aurions été des croyants » (13) ce n'est là qu'un vain prétexte, tu le sais bien et ils le savent aussi. « Il ne vient à eux aucun nouvel avertissement du Très Miséricordieux, qu'Ils ne s'en détournent ». (14) Ils te demandent des miracles, mais ils savent bien que des miracles ne changeraient rien à leur attitude. (15) Ils continuent le flot de toute l'humanité rebelle. Ils sont les dignes fils de leurs pères. Vois-tu, Mohammed, chez nous, enfants d'Israël, choisis par Yahwé, on croit parce qu'on croit,

(1) Sour. VI, 39.
(2) Sour. LIV, 43.
(3) Sour. XXVII, 137.
(4) *Ibid.*, 154.
(5) Sour. XLIV, 36 ; voir aussi L, 13.
(6) Sour. XXXVII, 11.
(7) Sour. LIV, 64-71 ; voir aussi LII, 33-34.
(8) Sour. XXXVIII, 9-10.
(9) Sour. XXXVIII, 8 ; XLIII, 31.
(10) Sour. X, 21.
(11) Ps. XL, 6.
(12) Sour. LII, 35-38.
(13) Sour. XXVIII, 47.
(14) Sour. XXV, 8-9, 23.
(15) Sour. XXX, 58.

parce que Yahwé nous a élus, que nous sommes son peuple de prédilection. La foi est une grâce de Yahwé qui se passe de preuves et de miracles. Yahwé a parlé et nous le croyons. La foi est une force qui prend l'âme pour la plonger dans le sein du Tout-Puissant. Nous n'avons pas de compte à demander à l'Eternel. Il n'a pas à nous donner Lui-même des preuves de son existence. Pour nous, mon fils, les miracles sont inutiles. Nous ne sommes pas des Thamoudéens qui avaient besoin d'une chamelle. (1) Le cœur d'un juif est pur. Il croit parce qu'il croit et qu'il craint Dieu. Pour croire aux miracles, il faut déjà avoir la foi dans son cœur : « Au jour où viendront quelques-uns des signes de ton Seigneur, sa foi ne sera pas utile à celui qui se trouvera n'avoir pas cru auparavant, ou qui ne se sera acquis aucun bien en sa foi ». (2) « Ceux qui auront cru et dont les cœurs se tranquillisent par la pensée de Yahwé, — par la pensée de Yahwé les cœurs ne se tranquillisent-ils point ? — ceux qui auront cru et fait le bien, à ceux-là, fortune et beau lieu de retour ». (3) C'est faire offense à Yahwé que de lui demander des signes.

Il faut, Mohammed, que tu réfléchisses davantage encore; si tu ne fais pas de miracles, si tu n'opères pas de prodiges, comme Moïse l'a fait, c'est que Yahwé ne le veut pas. Il ne le veut pas, parce que les miracles sont inutiles. Toute l'histoire d'Israël en témoigne. Et puis, si tu faisais des miracles, les idolâtres ne te croiraient pas davantage. Enfin, faire des miracles, ce n'est pas ton affaire, et cela te dépasse. Est-ce que je t'ai jamais demandé de faire des choses extraordinaires ? Ton rôle, Mohammed, n'est pas de faire des prodiges. Il est beaucoup plus simple. Si Yahwé a donné aux Patriarches d'Israël, Abraham, Moïse, Jacob, le pouvoir d'opérer des merveilles, c'est parce qu'ils étaient des initiateurs, inspirés directement par Lui. Tu ne peux avoir de pareilles prétentions. Tu n'es pas un initiateur. Yahwé n'a rien à te dire de nouveau. Il a tout dit à nos anciens. Aucun nouveau message ne sortira jamais de ta bouche. Tu n'as pas de nouvelle religion à fonder et tout s'enchaîne. Puisque tu n'as pas de religion nouvelle à fonder, de message nouveau à proclamer, il est inutile que Yahwé te donne un charisme spécial. La religion que tu annonces est la religion d'Israël. C'est une religion ancienne, tu le sais. Elle ne t'a pas attendu pour recevoir des signes de son authenticité divine. Ces signes ont été donnés aux inspirés de Yahwé. Chaque dogme nouveau doit être certifié par un miracle nouveau. Si tu ne fais pas de miracles, Mohammed, c'est parce que tu n'as rien de nouveau à dire. Tu n'as aucune nouveauté à proclamer. Ton rôle, je te l'ai dit et souvent répété, ce n'est pas de fonder, c'est de rappeler et d'avertir. Aux Mecquois qui sans cesse déblatèrent contre toi, (4) réponds avec clarté : « Les signes sont auprès de Yahwé. Quant à moi, je ne suis de toute évidence qu'un avertisseur ». (5) Tu n'as qu'à rappeler la religion de nos pères. Ce n'est pas à toi qu'il appartient d'en prouver la véracité, en apportant de nouveaux signes. La vérité d'Israël porte en elle-même les marques de son authenticité : « Eh quoi ! n'y a-t-il pas eu pour eux de signes évidents dans ce qui se trouvait dans les pages

(1) Sour. XLI, 16-17.
(2) Sour. VI, 159.
(3) Sour. XIII, 28; voir plus haut, p. 162, n. 3.
(4) Sour. XXV, 10.
(5) Sour. XXIX, 49.

d'autrefois ? » (1) Les signes existent, mon fils. Je te les ai énumérés en partie. (2) Toi, tu n'as rien de nouveau à proclamer. Tu n'es que l'avertisseur des avertisseurs d'autrefois. (3) Ton rôle, je te le répète encore une fois, c'est de rappeler la religion d'Israël, le monothéisme de nos pères. « Nous t'avons envoyé à un peuple, que d'autres nations avaient déjà précédé, afin que tu communiques (à ces gens) ce que Nous t'avons révélé, alors qu'ils sont incrédules en leur Bienfaiteur. Dis-leur : C'est Lui (Yahwé) qui est mon Seigneur. Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui ». (4) Ta mission, c'est moi, rabbin de La Mecque, qui te l'ai dictée ; c'est moi qui t'ai consacré le premier apôtre parmi les Arabes. (5) Reste fidèle à ta mission. Comme Abraham, avertis tes parents, qu'en dehors de Yahwé, il n'existe aucune autre divinité. (6) Ton rôle d'apôtre est uniquement d'avertir. (7) Un jour viendra où tes compatriotes se repentiront amèrement de n'avoir point cru à ton message. (8) Il sera trop tard.

Jamais, Mohammed ne fera de miracles. Pour nous, qui connaissons Mohammed, converti juif au service d'un juif, cette impuissance ne peut nous étonner. Mohammed n'avait qu'à répéter les leçons de son instructeur juif. Il n'était qu'un prédicateur au service d'Israël. Pourquoi aurait-il fait des miracles, ce mari de Khadidja converti au judaïsme ? Les musulmans anciens et modernes n'ont jamais « digéré » cette impuissance de leur prophète raté. Cette impuissance — incompréhensible si on accepte que Mohammed fut un véritable prophète inspiré par Allah pour fonder une nouvelle religion — constitue l'un des tourments et l'une des humiliations de l'Islam tout entier depuis son origine jusqu'à nos jours. N'est-ce pas au lendemain de la mort de Mohammed, que les musulmans de Médine proclameront que leur prophète a fait le plus grand miracle de tous les temps : celui d'avoir cassé la lune en deux ! Et récemment, l'un des tout derniers biographes de Mohammed, n'écrivait-il pas cette parole insensée : « Tandis que les prophètes d'Israël courbaient les peuples sous le poids de leurs miracles, Mahomet ne s'est jamais abaissé à la thaumaturgie : son seul miracle est le Coran ». (9) « Mohammed », dit un autre commentateur, « ne veut être que Prophète. Plusieurs fois ses contemporains le pressent d'agir ou de faire des miracles. Il se dérobe ». (10) A son tour Tor Andrae, écrit : « Mahomet a constamment repoussé toute tentation de passer pour un faiseur de miracles, ainsi qu'on l'attendait de lui, et il a énergiquement combattu toute superstition à son sujet... » (11) Comment a-t-on l'inintelligence d'écrire de pareilles choses ? Si nos savants savaient sourire, ils seraient certainement plus véridiques dans leur exégèse. Quand les Mecquois demandent à Mohammed de faire des miracles, ce n'est pas qu'ils s'attendaient à le voir s'exhiber sur la place

(1) Sour. XX, 133.
(2) Voir plus haut, t. I, p. 279-293.
(3) Sour. XI, 15 ; XIII, 8 ; XXXII, 2, etc.
(4) Sour. XIII, 29.
(5) Sour. XXVIII, 46.
(6) Sour. XXVI, 69-86, 215.
(7) Voir encore XV, 89 ; XXXVIII, 3, 85 ; XXXVI, 2.
(8) Voir t. I, p. 315, etc.
(9) HAÏDAR BAMMATE (GEORGES RIVOIRE), *Visages de l'Islam*, p. 14. C'est un véritable record d'avoir en si peu de mots accumulé tant d'erreurs de perspective.
(10) PESLE (O.) et TIDJANI (A.), *Le Coran*, p. XVIII.
(11) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 178 ; voir aussi *ibid.*, p. 63-64, 178-179.

publique en exécutant des tours magiques pour les émerveiller. Leur demande de miracles n'est pas sérieuse. Ils savent que Mohammed est incapable d'en faire. Leur demande est un défi : tu te prétends apôtre comme Moïse ; opère donc devant nous des prodiges comme Moïse ! Alors nous croirons, peut-être. Pour comprendre cette situation, il ne suffit pas de prendre une loupe pour examiner dans le texte les points diacritiques ; il faut respirer largement et se servir du texte pour se mêler à la foule et voir ce qui se passe dans la rue. Pour faire une solide et saine exégèse, dans le cas précis et tant d'autres concernant les *Actes de l'Islam*, il faut briser les fenêtres de sa propre chambre, balancer les paquets de fiches, ces immondes petits bouts de papier découpés dans des enveloppes usées, faire à l'air pur quelques exercices respiratoires et se précipiter au théâtre de 10 heures, des Deux-Anes ou aux Trois Baudets. Précisément, on y parle de Mohammed : tu n'es pas fou de venir nous prêcher la religion des Juifs ! Tu sais que nous n'aimons pas cette race. Toi, tu as peut-être quelque raison de pencher de leur côté. C'est ta femme qui te domine. Si tu voulais être maître de tes idées, tu n'avais qu'à ne pas te marier avec cette vieille. Elle a déjà usé deux maris et toi, elle te rend fou. Est-ce que tu ne prétends pas être comme Abraham et comme Moïse dont tu nous crèves le tympan depuis des années ! Tu nous as raconté que ces deux juifs faisaient des miracles, pour faire croire qu'ils étaient de mèche avec un Dieu qu'on ne voyait pas, mais qui se disait le seul Puissant ! Puisque tu nous annonces les mêmes histoires, montre-nous que toi aussi, tu es de mèche avec le Grand Dieu dont tu serais l'apôtre ! Allons, grouille-toi, tête évaporée ». (1) Viens sur notre champ de foire, comme ton Moïse. Nous allons y convier nos amis et toute La Mecque. Montre-nous ce que tu sais faire. Nous allons t'applaudir et peut-être arriveras-tu à nous convaincre. Mais, à chaque fois, Mohammed se dégonflait. Le rabbin essayait de le remonter, mais il restait dans l'âme de Mohammed un grand sentiment d'amertume. Non, pensait-il, je ne suis pas Abraham, je ne suis pas comme Moïse.

## 6. — DONNE-NOUS, DONC, MOHAMMED, DES PREUVES DE LA RÉSURRECTION !

Le rabbin avait fermement posé le dogme de la Résurrection, comme thème essentiel de sa prédication et comme base principale de son apologétique. (2) Il avait inauguré cet enseignement absolument nouveau immédiatement après sa rencontre avec Mohammed :

1. Sur quoi s'interrogent-ils mutuellement ?
2. Sur l'annonce solennelle
3. pour laquelle ils s'opposent
4. Eh bien ! non ! ils sauront
5. Encore une fois, non ! ils sauront !
6. N'avons-nous pas disposé la terre comme un divan (3)

(1) C'est à dessein que nous employons ces termes qui dépeignent parfaitement la situation.
(2) Voir plus haut, t. I, p. 304-318.
(3) Voici encore sour. LI, 48 ; LXXXIV, 3 ; LXXI, 18 ; XX, 55.

7. et les montagnes comme des pieux
8. Et Nous vous avons créé mâle et femelle (1)
9. Et Nous avons fait de votre sommeil une pause
10. Nous avons fait de la nuit un voile
11. Nous avons fait du jour (le temps de) la vie
12. Nous avons édifié pour vous sept cieux inébranlables
13. Nous avons placé (là) un flambeau éblouissant
14. Nous avons fait tomber des nuées, une eau abondante,
15. afin de faire pousser, grâce à elle, grains et plantes
16. et jardins luxuriants.
17. En vérité, le jour de la Décision a été fixé,
18. ce jour où il sera soufflé dans la trompette, en sorte que vous viendrez en groupes (2)

Ces paroles terrifiantes coulaient comme eau sur cire dans l'âme incrédule des Mecquois. Ils se moquaient de ceux qui croyaient.

En vérité, ceux qui pèchent se moquent de ceux qui croient (3)

Quels sont ces hommes qui croient à la Résurrection ? On pourrait penser à quelques Arabes convertis déjà aux idées religieuses du rabbin ; mais c'est bien peu probable. L'alliance du rabbin et de Mohammed est encore trop proche, pour avoir obtenu un notable résultat. « Ceux qui croient » désignent bien plutôt les juifs qui, eux, conformément à leurs saints Livres, croient à la Résurrection : « Ceux qui pèchent se moquent de ceux qui croient », c'est-à-dire les idolâtres mecquois se moquent des juifs, qui s'imaginent qu'une fois le corps enterré, il ressuscitera dans une nouvelle vie. Ce texte de la sourate LXXXIII, nous témoigne ainsi, qu'à La Mecque, le fossé se creuse entre les Arabes désignés comme pécheurs et les Juifs désignés comme croyants. Regardez les rues de La Mecque. Quand des arabes passent auprès des juifs, ils se poussent du coude pour s'en moquer. (4) Ils marchent avec jactance. (5) Rentrés dans leurs gourbis, ils se gaussent ouvertement de ce que ces juifs racontent. (6) Tous ces hommes, disent-ils, sont absolument fous. (7) N'ont-ils pas honte de mentir comme ils le font, (8) de venir nous abasourdir avec ces histoires de vieux radoteurs. (9). Non, non, non, réplique le rabbin. Je le jure par les serments les plus solennels : (10) le jugement est inévitable. (11) Je vous l'affirme, c'est l'absolue vérité. (12)

29. En vérité, ceux qui péchaient se moquaient de ceux qui croyaient
30. Quand ils passaient près d'eux, ils échangeaient des œillades.

(1) Voir plus haut, p. 164, n. 2.
(2) Sour. LXXVIII, 1-18.
(3) Sour. LXXXIII, 29.
(4) *Ibid.*, 30.
(5) Sour. LXXV, 33.
(6) Sour. LXXXIII, 31.
(7) *Ibid.*, 32.
(8) *Ibid.*, 11, 17 ; LXIX, 49.
(9) *Ibid.*, 13.
(10) A cette époque, le serment personnel était le seul moyen du rabbin pour donner à ses dires poids et valeur.
(11) Sour. LXIX, 1-3 ; voir plus haut, t. I, p. 309.
(12) *Ibid.*, 51 ; LXXVII, 7 ; LI, 5 ; voir aussi LXIX, 51 ; XLVI, 15.

31. Quand ils revenaient dans leurs familles, ils se répandaient en sarcasmes.
32. Quand ils les voyaient, ils s'écriaient : « En vérité, ce sont des égarés ! »
33. Ils n'ont pas été envoyés (aux croyants) pour veiller sur eux !
34. Aujourd'hui, (1) ceux qui ont cru, se moquent des Impies.
35. Etendus sur des sofas, ils promènent leurs regards.
36. Mais les Impies se sont-ils repentis de ce qu'ils faisaient (2)

Le rabbin déploie, devant ces Mecquois, des flots d'éloquence pour les convaincre qu'après leur mort, ils revivront, qu'ils comparaîtront avec un Livre ouvert relatant toutes leurs actions ; que les infidèles idolâtres seront punis éternellement et les croyants récompensés dans le Paradis. Un peu plus tard, pour briser leur carapace d'incrédulité, le rabbin, ajoutera que si les Arabes se rallient au Dieu d'Israël, ils seront récompensés à la mesure et au rythme de leurs désirs : ils auront de jolies filles, qu'ils pourront chaque jour déflorer sans jamais les ternir. Mais s'ils ne veulent pas abandonner leurs idoles et se convertir au judaïsme, ils seront grillés sur des charbons ardents et n'auront pour se rafraîchir que du pus en ébullition. Pour convertir les Mecquois au judaïsme, le juif sort de sa propre imagination toutes ces histoires invraisemblables, tout justes bonnes à jeter en pâture à des hommes à peine descendus des arbres. Rien n'y fait. Les Mecquois qui ne comprennent absolument rien à cette histoire de résurrection, ne sont pas cependant dépourvus de bons sens, le bon sens de certains chrétiens qui refusent de croire au Paradis, parce qu'ils réalisent mal de se voir assis éternellement sur un nuage, en chantant *alleluia*. Mais non, juif ensorcelé et ensorceleur, nous ne pouvons pas croire à tes histoires, caressantes ou terribles. Ce n'est pas Israël qui fait la loi. Tout cela « n'est que mauvaise plaisanterie ». (3)

Le rabbin commence à tourner en rond. De quoi s'agit-il en fin de compte ? Il s'agit de convertir les Arabes au Dieu des juifs, de les convaincre de la Toute-Puissance de Yahwé et conséquemment de l'inanité de leurs idoles. La preuve que Yahwé est Tout-Puissant, c'est qu'il peut ressusciter les morts. Mais pour croire à cette résurrection, il faut croire à la Toute-Puissance de Yahwé. Le cercle est complet et infranchissable. Et comment des Arabes, vivant au VIIe siècle, dans une terre aussi inhospitalière à l'intelligence que l'Arabie, arriveront-ils jamais à reconnaître l'existence d'un seul Dieu, invisible, à partir d'une affirmation aussi incontrôlable et contraire à l'expérience que la résurrection de ces morts, qu'ils sont habitués à enfouir rapidement dans le sable, pour s'en débarrasser sans retard ? Demander à ces Arabes de croire à la résurrection est véritablement une gageure ; c'est demander à un pauvre cerveau humain arriéré et enseveli dans la gangue la plus opaque, beaucoup plus qu'il ne peut porter, sans perdre l'équilibre. Pour briser ces chaînes de l'ignorance, crever cette digue de crasse, le rabbin s'époumonne. Avec une solennité, qui fait l'admiration des coranisants — égarés sur l'auteur de ces sourates — le rabbin ramène de son fond, comme à bras le corps, les grandes perspectives de l'histoire créatrice qui arriveront peut-être à laisser soupçonner à ces idolâtres la possibilité de naître une seconde fois :

(1) Au jour du jugement.
(2) Sour. LXXXIII, 29-36.
(3) Sour. LXXXIII, 11, 17 ; LXXXII, 1-9 ; LXXVII, 29 ; LXXV, 32 ; LXIX, 49.

20. Ne vous avons-Nous pas créés d'une goutte de sperme (1)
21. que Nous avons mis dans un endroit sûr,
22. pour une durée déterminée
23. Nous avons accompli cela. Quel excellent ouvrier Nous sommes !
24. Malheur, en ce jour-là, à ceux qui disent que c'est un mensonge (2)

25. N'avons-Nous pas fait de la terre un lieu de réunion
26. (de tous), vivants et morts ?
27. N'y avons-Nous pas placé de hautes montagnes ? Ne vous avons-Nous pas donné en breuvage une eau douce ?
28. Malheur, en ce jour-là, à ceux qui disent que c'est un mensonge. (3)

5. Et maintenant que l'homme considère de quoi il a été créé.
6. Il a été créé d'un liquide éjaculé
7. qui sort d'entre les lombes et les côtes
8. En vérité, Yahwé sera capable de le ressusciter. (4)

37. (L'Homme) ne fut-il pas à l'origine une goutte de sperme éjaculée
38. Et ensuite une goutte coagulée ? Yahwé a créé et formé harmonieusement
39. De l'être humain, il a créé les deux sexes, mâle et femelle !
40. Celui (qui fit cela) n'est-il pas capable de ranimer les morts ? (5)

3. L'homme pense-t-il que Nous ne rassemblerons pas ses os ?
4. Mais si ! (Nous serons même) capable d'ordonner ses phalanges ! (6)

Depuis la sourate LXXX jusqu'à la fin de la première période mecquoise, les luttes religieuses deviennent à La Mecque de plus en plus violentes. Mais les Mecquois, à cette époque, s'en prennent surtout au fait même de la Résurrection, qu'ils n'arrivent point à réaliser dans leur imagination. Ils ne veulent pas croire non plus à ce juif qui leur annonce cette chose si extravagante et apparemment tellement absurde. A-t-on jamais vu un homme mort revenir à la vie ? A-t-on jamais vu des os calcinés et réduits en poussière reprendre forme humaine ? Tout cela n'est que folie. Pendant cette première période mecquoise, Mohammed, à l'école du rabbin, est en pleine formation, il est au début de son activité. Il faudra attendre que Mohammed s'engage à fond dans la prédication juive pour voir les idolâtres se déchaîner furieusement contre lui. Jusqu'au début de la première période mecquoise, c'est donc à l'enseignement du rabbin que les Mecquois s'attaquent principalement et pour attester la véracité de ses dires, le rabbin qui n'a pas encore composé le *Corab*, en est réduit à des serments solennels. Ce caractère oral de l'enseignement du rabbin, joint au manque de formation religieuse de Mohammed, nous expliquent que, pendant la première période mecquoise, les luttes religieuses évoluent sur un terrain assez général et vague. La première période

(1) Voir aussi XXXII, 7 ; XXXVI, 77.
(2) Sour. LXXVII, 20-23.
(3) *Ibid.*, 25-28.
(4) Sour. LXXXVI, 5-8.
(5) LXXV, 37-40.
(6) *Ibid.*, 3-4. — Même si Yahwé le voulait, il pourrait détruire l'actuelle création et la remplacer par une autre, sour. XXXV, 16-18.

mecquoise n'est au fond qu'une préface à l'histoire des origines de l'Islam.

La situation va changer à partir de la sourate LIV, qui inaugure la seconde période mecquoise. Le *Corab* fait son apparition à La Mecque; l'apostolat de Mohammed, précisé et imposé par le rabbin, prend une ampleur de plus en plus croissante. Ce n'est plus seulement une doctrine que les Mecquois trouvent devant eux, mais un homme et un Livre, un homme, Mohammed qu'a forgé le rabbin ; un Livre, que le même rabbin vient d'écrire. Devenues plus concrètes dans leur objet, les réactions des idolâtres mecquois, vont désormais atteindre au sommet de l'âpreté : avec le *Corab* commence la grande lutte aux multiples interférences : lutte de races, tout d'abord. Les Arabes se refusent à se laisser conduire par un juif ; lutte de religion : les Mecquois ne veulent pas d'un Dieu Unique, ce qui les obligerait à quitter leurs idoles. Lutte de nationalisme : quitter leurs idoles équivaudrait pour les Mecquois à renier le culte de leurs ancêtres, dans lequel ont vécu tant de générations arabes ; querelles de famille aussi : les parents de Mohammed ne comprennent pas qu'un des leurs se soit converti au judaïsme et prêche la religion d'une race honnie dans sa propre ville natale et qu'il la prêche à des hommes qui le connaissent et qu'il connaît. Si les Mecquois se raidissent dans leur incrédulité, ce n'est pas seulement parce qu'ils ne veulent pas s'engager dans une nouvelle voie religieuse ; c'est encore parce que les apôtres de la nouvelle religion ne leur inspirent que de la défiance, quand ce n'est pas du mépris.

Le *Corab*, qui par définition, ne pouvait être qu'une explication arabe d'histoires et de doctrines bibliques, explication objective et valable pour tous les temps et pour toutes circonstances, n'avait pas évidemment à raconter l'histoire de ces querelles religieuses. L'auteur du *Corab* n'avait qu'un objectif unique : rendre intelligible le Coran hébreu. Ce n'est donc pas au *Corab* qu'il faut s'adresser pour connaître les remous suscités à La Mecque par l'apostolat du juif et de son disciple Mohammed. Le *Corab* n'avait rien à faire avec ces querelles accidentelles et passagères, qui n'intéressaient nullement l'enseignement religieux du rabbin. Si nous n'avions possédé que les extraits du *Corab* dont nous avons parlé, nous n'aurions connu que bien peu de choses sur les luttes religieuses de La Mecque. Fort heureusement, nous avons un autre document que le Coran arabe, document qui n'est pas à proprement parler un livre d'enseignement, mais une véritable chronique, que nous avons appelé les *Actes de l'Islam*, dont le but précis, — contrairement au *Corab* — est de nous raconter, à travers mille péripéties, l'histoire des luttes religieuses à La Mecque, autour du judaïsme.

Aux seconde et troisième périodes mecquoises, ces luttes prennent un aspect beaucoup plus tangible, pour ainsi dire. Mohammed est converti au judaïsme. C'est lui, désormais qui aux ordres de son maître, pérore devant ses compatriotes, qui annonce la Résurrection et le Jugement dernier et c'est contre la personne de Mohammed que sont maintenant déchaînées les railleries des Mecquois. Malgré les serments du rabbin, ces Mecquois regardent comme mensonge tout ce qui touche à la vie future. (1) Tout cela n'est que contes de vieux. (2) La plupart de ces idolâtres vivent dans l'insouciance de leur éter-

(1) Sour. XXXVII, 21 ; XXV, 12 ; XXX, 15 ; X, 31 ; XXXV, 10 ; VI, 31.
(2) Sour. XXIII, 85 ; XXVII, 70 ; XVI, 26.

nité. (1) Ils ne croient pas à cette histoire d'une deuxième création. (2) Bien assis dans cette vie présente, (3) malgré les affirmations réitérées du rabbin, (4) ils déclarent que cette vie seule existe, qu'il faut par conséquent en jouir pleinement : (5) nous vivons et nous mourrons, et ne serons point ressuscités ! Ce n'est qu'un homme qui a prêté un mensonge à Dieu ; nous ne le croirons pas. (6) Leurs railleries prennent un véritable air de foire : venez, venez tous : « Voulez-vous voir un homme qui vous informera que, lorsque vous serez déchirés en lambeaux, vous deviendrez une nouvelle création ? » (7) Venez et vous le verrez. Vous verrez Mohammed, le mari de Khadidja, devenu fou. Un djinn habite en lui. (8)

Et les assistants s'esclaffent de rire, comme on le fait devant les gestes désordonnés d'un dément. Le rabbin est là, auprès de son disciple. Dis-leur : je ne suis pas fou. Attention à vous. Ce sont ceux qui ne croient pas qui sont dans une erreur sans limite et qui sont précipités dans les plus affreux supplices. (9) Ce sont les menteurs qui périront, (10) moi, je crains le châtiment : « En vérité, je crains, si je désobéis à mon Seigneur, le châtiment du grand jour ». (11)

Mohammed, tu es marié. Tu es commerçant comme nous. Alors, réfléchis un peu, si tu le peux encore. Veux-tu nous dire comment étant morts, n'étant plus qu'os et poussière, il est possible de vivre une seconde fois ? C'est une raillerie facile, à la portée des premiers insensés, fussent-ils riches, surtout même s'ils sont riches et les Mecquois ne s'en privent pas. (12) Le rabbin avait désormais convaincu Mohammed de la Résurrection et du Jugement. L'Arabe avait même reçu l'ordre de la part de son maître, le rabbin, d'annoncer à ses compatriotes cette vie future, la vraie vie en comparaison de la vie de la terre, qui n'est qu'un jeu. Mohammed avait obéi avec sa fougue habituelle. Il avait dû répéter avec une voix forte et des gestes déréglés les enseignements du juif. (13) Mais les Arabes ne se lassaient pas de lui crier leurs plaisanteries : « Alors, quand nous seront morts et que nous ne serons plus que poussière et os, nous ressusciterons ? » (14) Vingt fois, les Mecquois répètent cette même ritournelle : « Qui peut faire revivre des os quand ils sont cariés ». (15) Peut-on

(1) Sour. L, 21.
(2) Sour. XLV, 68.
(3) Sour. XXX, 6.
(4) Sour. L, 11 ; XIX, 67-69 ; XVI, 40 ; XXX, 49 ; XXXV, 10 ; VII, 55.
(5) Sour. XVI, 57.
(6) Sour. XXIII, 38-40 ; XXVII, 68-70 ; XXXII, 9-10.
(7) Sour. XXXIV, 7.
(8) *Ibid.*, 8.
(9) *Ibid.*
(10) Sour. VI, 4-9.
(11) Sour. XXXIX, 15 ; voir aussi VI, 15.
(12) Quand il prêchait en son propre nom, Mohammed s'adressait surtout aux riches qui formaient l'essentiel de son auditoire, dit-on. Maintenant qu'il parle au nom d'un juif, qu'il prêche contre les idoles et qu'il annonce le Dieu d'Israël, les riches se sont dressés contre ce singulier apôtre ; voir sour. XI, 29 ; XIV, 3.
(13) Dans la sour. LIII, 48-62, c'est le rabbin qui s'adresse encore directement aux Arabes.
(14) Sour. XXXVII, 16.
(15) Sour. XXXVI, 78 ; XXIII, 84.

faire avec des os et de la poussière, une nouvelle créature ». (1) Mais non, ce n'est pas possible. « Il n'y a qu'une seule mort et nous ne serons pas ressuscités ». (2) Tout ce qu'on raconte à ce sujet, ressemble fort à de la sorcellerie. (3) Nous avons d'ailleurs une preuve bien évidente que toute cette histoire de résurrection n'est que mensonge. Avant nous, il y avait nos pères, nos anciens. Ils sont bien morts, ceux-là ! Est-ce que tu les as vu revenir une seconde fois à la vie ? (4) Veux-tu nous répondre clairement ?

Cette fois Mohammed est poussé dans l'action directe. Le voici en face de ses adversaires, qui maintiennent leur position d'incrédulité, et qui posent à leur compatriote des objections concrètes sur la possibilité d'une survie et d'une résurrection. Veux-tu, disent-ils, nous répondre positivement : comment des os et de la poussière peuvent-ils revivre ? Les Mecquois sont gens fort réalistes et il est difficile d'échapper à la logique des gens incultes. Cette fois, Mohammed est sur la sellette et n'est point très rassuré. Comme Noé, il supplie Yahwé de lui venir en aide. (5) Il tourne ses regards vers le rabbin et c'est le rabbin qui va lui dicter ses réponses. Entre le disciple et le maître, c'est désormais un dialogue ininterrompu :

*J'entends* qu'ils disent : « Est-ce que quand nous serons devenus os et poussière, nous ressusciterons en nouvelle créature ? » (6)

*Mohammed,* dis-leur : Quand vous seriez des pierres, ou du fer, ou la créature la plus grande que vous puissiez concevoir, vous ressusciterez ».

*Ils te diront :* « Qui nous fera revenir? »

*Mohammed,* dis-leur : « Celui qui vous créa une première fois ». (7)

*Ils disaient :* « Quand nous serons morts et que nous ne serons plus que poussière et os, ressusciterons-nous? Est-ce que nos pères avant nous... » ?

*Mohammed,* dis-leur : « En vérité, les premiers et les derniers seront certes réunis au point fixé d'un jour connu. Oui, en vérité, vous qui êtes dans l'erreur et qui dites que c'est mensonge, vous mangerez aux arbres Zaqqûm ». (8)

(1) Sour. XVII, 52, 100 ; XXVII, 69 ; XIII, 5.
(2) Sour. XLIV, 34.
(3) Sour. XI, 10.
(4) Sour. XXXVII, 16-18 ; XLIV, 35-40 ; XXVII, 69 ; voir aussi LVI, 46-48 ; XLV, 24 : « Quand nos *aya* leur sont communiqués, ils n'ont pas d'autre argument que d'objecter : « Ramenez-nous nos pères, si vous êtes véridiques ».
(5) Sour. XXIII, 41.
(6) Singulière question pour le rabbin qui s'adresse ainsi à Mohammed : « Si tu dois t'étonner de quelque chose, c'est de leur question qui est étonnante : « Eh quoi ! Quand nous serons devenus poussière, en vérité serons-nous ressuscités en une création nouvelle ? », sour. XIII, 5.
(7) Sour. XVII, 52-53.
(8) Sour. LVI, 46-52.

*J'entends* qu'ils disent : « Eh quoi ! Quand nous serons morts, et que nous serons devenus poussière et os, serons-nous ressuscités » ?
*Mohammed*, dis-leur : « Oui ! (Cela sera) vous serez humbles ! » (1)
Eh quoi ! l'Homme n'a-t-il pas vu que Nous l'avons créé d'une goutte de sperme ? (2) Et le voici pourtant (dressé) en disputeur déclaré.
Il nous propose des paraboles et il oublie sa propre création !

*J'entends* qu'ils disent : « Qui peut faire revivre des os, alors qu'ils sont poussière ? »
*Mohammed*, dis-leur : « Celui-là les fera revivre qui les a produits une première fois. Et il connaît toute sa création ». (3)

*J'entends* qu'ils disent encore : « Est-ce que, lorsque nous serons morts, et que nous serons devenus de la poussière et des os, nous serions ressuscités ? On nous le promettait déjà et à nos pères, autrefois ; mais cela n'est que conte de vieilles gens ! » (4)

Mohammed, avertis-les du jour des lamentations. (5) Ne voient-ils pas qu'ils vivent dans des conjectures et le mensonge. (6) Non, ils ne croiront pas, aussi longtemps qu'ils n'auront pas fait eux-mêmes l'expérience du châtiment. (7) Mais, pour l'instant, ils s'en moquent. (8) « Ils jurent par Dieu, par les serments les plus solennels, en disant : « Dieu ne ressuscitera pas celui qui est mort ! » Oui, une promesse (de Yahwé) est vraie. — Mais la plupart des hommes ne le savent pas. — (Il le fera) pour expliquer ce qui fait l'objet de leurs discussions, et pour que les incroyants reconnaissent bien qu'ils sont des menteurs ». (9)

Mohammed, si tu es si certain de la Résurrection, dis-nous quand elle se produira. Nous, nous n'y croyons pas. Mais toi, tu dois le savoir. Tu en parles avec tant d'assurance. A cette question précise, Mohammed ne sait que répondre. Heureusement, le rabbin est encore à ses côtés ; il lui dicte la réponse qu'il doit faire, toujours la même : « Ils t'interrogeront sur l'heure : « Quand viendra-t-elle ? » Comment peux-tu le savoir ? Son terme n'est connu que de ton Seigneur ! Toi, tu es seulement un avertisseur pour celui qui la craint. (10)

Mohammed s'efforce de bien retenir sa leçon. Quand les Mecquois le harcèlent sur l'heure du châtiment, qu'ils reviennent à l'attaque, en demandant

(1) Sour. XXXVII, 16-18.
(2) Voir plus haut, p. 167.
(3) Sour. XXXVI, 77-79.
(4) Sour. XXIII, 84-85.
(5) Sour. XIX, 40.
(6) Sour. X, 37 ; XLIII, 19.
(7) Sour. XXVI, 201 ; LXVII, 7.
(8) Sour. XXI, 2-3 ; XVI, 4 : ce sont des discuteurs.
(9) Sour. XVI, 40-41.
(10) Sour. LXXIX, 42-45.

sans cesse la date du Jugement, Mohammed leur répond bien sagement et avec beaucoup de prudence, sous la dictée de son maître : « C'est Dieu seulement qui le sait ! Moi (Mohammed), je ne suis qu'un simple avertisseur ». (1) Ils disent : « Quand s'accompliront ces menaces, si vous dites la vérité ? » (2) Réponds : Peut-être une partie de ce dont vous appelez la venue est-elle déjà en croupe derrière vous », (3) c'est-à-dire que la date est beaucoup plus proche que vous ne le pensez. (4) Réponds encore à leur question railleuse : « Au jour de la décision, la foi ne servira de rien à ceux qui n'ont pas cru ; il ne leur sera accordé aucun délai ». (5) Les Mecquois s'enfoncent dans leur incrédulité. Si le rabbin et son aide, Mohammed, disent la vérité, pourquoi ne veulent-ils pas leur fixer l'heure exacte de ce Jugement, qu'on ne voit pas. « Aux infidèles, (il sera dit) : « Eh quoi ! Nos signes ne vous ont-ils pas été récités ? Mais vous étiez beaucoup trop orgueilleux et vous étiez un peuple coupable ! Et lorsqu'on vous disait : « En vérité, la promesse de Yahwé est vraie ; et quant à l'Heure, il n'y a aucun doute à ce sujet » ; vous répondiez : « Nous ne savons pas ce qu'est l'Heure. Tout cela n'est que conjecture et nous n'en sommes pas sûrs ». Mais lorsque leur apparaîtront les mauvaises actions qu'ils ont faites, le châtiment dont ils se moquaient, les entourera de toutes parts. Et il leur sera dit : Aujourd'hui, Nous vous oublions comme vous avez oublié la venue de votre jour que voici. Votre refuge sera le Feu, et il n'y a point de secours pour vous. Ceci est la récompense de ce que vous avez pris Nos signes en raillerie, de ce que la Vie Immédiate vous a abusés ». (6)

— Si vous êtes certain de la résurrection, pourquoi, en définitive, êtes-vous donc si laconique à son sujet, répètent les Mecquois ?

Cependant, parmi ces hommes, à l'ignorance indéracinable, l'idée de la Résurrection fait son chemin. On en discute dans les foyers. Les familles se divisent. De vieux Arabes commencent à trembler, tandis que leurs fils continuent à se moquer. Il règne à La Mecque un certain trouble. C'est déjà une victoire pour le rabbin et son porte-parole, Mohammed. « Tel fils dit à ses parents : « Fi de vous ! Allez-vous me promettre que je sortirai du tombeau quand des générations ont passé avant moi sans être ressuscitées ? Et les parents implorant le secours de Yahwé, disent à leur fils : « Malheur à toi ! Crois ! En vérité, la promesse de Yahwé est vraie ! » Et le fils répond : « Ce ne sont là que des fables de vieilles gens ! » (7) La foi, c'est bon pour les vieux ! Les jeunes n'en ont pas besoin. Ils se moquent de tout cela. Mohammed, c'est en pure perte que tu nous menaces. Si tu es si fort et si malin, parle-nous clairement. Dis-nous à quelle date aura lieu ce Jugement ? Réponds, Mohammed, à notre question. Tu te dérobes sans cesse. Le rabbin est là, qui dit à Mohammed : « Oui, réponds ! Réponds-leur que la connaissance de cette Heure est auprès de ton Seigneur. Lui seul la manifestera en son temps ». Ils

(1) Sour. XXXVI, 48 ; LXVII, 23-25.
(2) Sour. XXXII, 28. Cette formule est répétée maintes fois dans les *Actes* d'une façon identique.
(3) Sour. XXVII, 73.
(4) La résurrection, si elle est probable, ne pourrait se produire, selon les idolâtres, que dans un avenir trop lointain pour être concevable, sour. L, 3.
(5) Sour. XXXII, 28-29.
(6) Sour. XLV, 30-34.
(7) Sour. XLVI, 16.

t'interrogent comme si tu en étais averti. Dis-leur : « La connaissance de cette Heure n'est qu'auprès de Yahwé ». Dis-leur encore : « Je ne détiens, pour moi, profit ou dommage qu'autant que Yahwé le veut. Si je connaissais l'inconnaissable, je me trouverais en abondance de bien, et le mal ne me toucherait pas. Mais je ne suis qu'un avertisseur, un annonciateur pour un peuple qui peut croire ». (1)

Les incroyants, eux, ne veulent se résoudre à se placer sous le joug d'Israël. On retrouve toujours chez eux, la même attitude railleuse et moqueuse. Pour eux, la Résurrection, le Jugement dernier, le Paradis et l'Enfer, tout cela n'est que mensonge. Si tout ce que ces Juifs racontent est vrai, pourquoi ce Jugement se fait-il tellement attendre ? (2) Ces infidèles, Mohammed, cherchent à t'embrouiller avec leurs questions. Patiente. Plus tard, c'est avec Yahwé qu'ils auront à s'expliquer. (3) Alors ils demanderont du répit et il n'y aura pas de répit. (4)

Malheur à eux ! Ils n'auront que leur propre visage pour se mettre à l'abri du feu. (5) Ils regretteront leur incrédulité. Mais, dans la vie future, il n'y aura plus de place pour les regrets. (6) Le pécheur devra porter, sans jamais en être déchargé, le lourd fardeau de ses péchés. (7) Pour éviter cette catastrophe, vous n'avez qu'un seul moyen, Mecquois : c'est de reconnaître et d'invoquer le Dieu d'Israël, d'abandonner vos stériles discussions et de cesser toutes vos railleries.

Sur le plan terrestre, tout se tient dans la logique des Mecquois. A l'envoûtement juif de Mohammed, ils préfèrent les solides conceptions de leurs aïeux ; au monothéisme juif ils opposent le polythéisme arabe. Comme ils ne veulent pas accepter l'idée d'un Dieu Unique, ces idolâtres repoussent l'absolue Toute-Puissance de Yahwé, son pouvoir de résurrection, continuant ainsi à partager entre leurs idoles la création de l'Univers ; c'est parce qu'à leurs yeux, le Yahwé des Juifs n'est pas l'Unique, le Tout-Puissant que les Mecquois se refusent obstinément à admettre la résurrection et la vie future promise par Dieu aux enfants d'Israël. Le rabbin a beau leur dépeindre le Paradis sous des traits les plus séducteurs et les plus adaptés à leur goût de jouissance et à leurs appétits sensuels, les Mecquois restent endurcis dans leur matérialisme. Et cependant, tant que la crainte de l'Enfer et que l'espoir du Paradis n'auront pas mordu dans leur chair, tant que la certitude d'un Jugement définitif n'aura pas marqué chacun de leurs actes, il ne peut être question de l'Unicité de Yahwé et de sa Toute-Puissance. Il est essentiel pour la réalisation du plan juif que les Mecquois se rallient à cette foi en la Résurrection, résurrection qui sera précédée d'un Jugement distribuant à chacun, récompense ou châtiment,

(1) Sour. VII, 186-188 ; voir aussi LXXII, 26-27.

(2) Sour. XLII, 17 ; XIII, 7 ; voir aussi L, 3.

(3) Sour. XXXIX, 32. — Les impies aussi ressusciteront. Voir Talmud, Traité Kilaim, ch. IX, 4 ; *éd. cit.*, t. II, p. 319.

(4) Sour. LXXIII, 11, que Montet, *op. cit.*, p. 793, n. 2 commente : « Mahomet demande à ses auditeurs (singulier pour pluriel dans le texte) de le laisser seul, combattre les incroyants. « Accorde-leur un peu de répit jusqu'à ce que quoi, Mahomet, je les attaque ». Remarquons une fois de plus qu'il ne suffit pas d'être arabisant pour comprendre le Coran !

(5) Sour. XXXIX, 25.

(6) Sour. XXV, 29-30 ; XL, 10 ; VI, 29-32.

(7) Sour. XVI, 27 ; VI, 31.

selon ses attitudes terrestres. La lutte est dure sur ce point précis entre rabbin et Mecquois, même avec l'intervention de Mohammed.

42. La tutélaire protection appartient à la Vérité, à Yahwé et Il est le meilleur en (Sa) récompense et en (la) fin (qu'Il accorde).

43. Et propose-leur la parabole de la Vie Immédiate comparée à une eau que Nous avons fait descendre du ciel et dont se gorgent les plantes de la terre. Celles-ci deviennent herbage desséché que dispersent les vents. Yahwé sur toute chose est tout-puissant.

44. Les biens, les fils sont la parure (éphémère) de la Vie de ce monde. Cependant les œuvres impérissables, les œuvres pies ont meilleure récompense auprès de ton Seigneur, et meilleure espérance

45. au jour où Nous mettrons les montagnes en marche, où tu verras la terre (*rasée*) comme une plaine, où Nous rassemblerons (les Humains) sans laisser personne parmi eux.

46. (*le jour où*) ils seront exposés à ton Seigneur, en rangs, (il leur sera dit) : « Vous venez à Nous comme Nous vous avons créés à votre naissance. Pourtant, ne prétendiez-vous pas que Nous ne saurions tenir (Notre) promesse ? »

47. Le Livre (des actions de tous) sera posé. Tu verras les coupables émus de ce qu'il contient et ils diront : « Malheur à nous ! pourquoi ce Livre n'omet-il pas de mentionner (toute action) petite ou grande ? » Ce qu'ils auront fait, ils le trouveront présent, et son Seigneur ne lèsera personne ». (1)

Ce texte de la dernière sourate de la deuxième période mecquoise nous résume, en termes émouvants, la doctrine constante que le rabbin depuis le début de son influence sur Mohammed, s'efforce d'inculquer à son disciple et par lui aux Arabes de La Mecque.

Mais les Koraïchites ne veulent rien entendre. Dans leur matérialisme, ils ont beau jeu de railler Mohammed sur la résurrection. Un tien vaut mieux que deux tu l'auras. Ils vivent sur terre. Mieux vaut en épuiser les jouissances certaines que d'attendre un bonheur hypothétique promis par un juif ! Pauvre Mohammed : « Lorsque je serai mort, ressortirai-je vivant ? ». « Est-ce que, lorsque nous serons morts et que nous serons devenus de la poussière et des os, nous serons ressuscités ? »

Ce n'est pas la première fois que les juifs veulent nous faire croire pareilles fables. « Est-ce que, lorsque nous serons morts et que nous serons devenus de la poussière et des os, nous serions ressuscités ? On nous le promettait déjà, à nous et à nos pères, autrefois ». (2) D'après ce texte, la prédication du rabbin ne serait-elle qu'un suprême essai pour judaïser l'Arabie ? Avant Mohammed, les juifs avaient sans doute déjà tenté de rallier à Israël les tribus arabes. Mais leurs efforts n'avaient pu vaincre « l'ignorance » de ces nomades, et n'avaient pu aboutir au résultat souhaité : judaïser tout un peuple et toute une race.

(1) Sour. XVIII, 42-47.
(2) Sour. XXIII, 85 ; XXVII, 70.

Aujourd'hui, par l'intermédiaire de Mohammed, Israël revient à son ancienne politique. Ce qu'ils n'avaient pu faire directement, les juifs essayent maintenant de le réaliser par un Arabe, qui est devenu un des leurs, un de leurs adeptes. Mais les Koraïchites ne sont pas disposés à laisser entamer leur foi, ni par un juif, ni par un arabe, apôtre du judaïsme. Toutes vos histoires de résurrection et de vie future, ne sont que des contes de vieilles gens.

— Contes de vieilles gens ? Bien sûr, riposte le rabbin, car il y a des siècles que nos Patriarches ont annoncé au peuple hébreu le message de Yahwé. Ecoutez cette seule histoire : Noé avait été envoyé par Dieu pour prêcher la résurrection et le jugement : « Mais les chefs de son peuple qui ne croyaient pas et qui traitaient de mensonge la venue de la (Vie) dernière, ceux que Nous avons fait riches en cette Vie Immédiate, s'écrièrent : « Celui-ci n'est qu'un mortel comme vous. Il mange ce dont vous mangez et il boit ce dont vous buvez; certes, si vous obéissez à un mortel comme vous, vous serez alors parmi les Perdants ! Vous promet-il, quand vous serez morts et que vous serez devenus poussière et ossements, que vous sortirez de (vos sépulchres) ? Misère ! Misère ! que ce qui vous est promis ! Il n'existe que cette Vie Immédiate ! Nous mourons, nous vivons et nous ne serons point ressuscités ! Ce n'est qu'un homme qui invente des mensonges contre Dieu et nous ne croyons pas en lui ». Noé dit : « Seigneur ! viens à mon secours ; car ils me traitent de menteur ! » Yahwé répondit : « Encore un peu de temps et sûrement ils regretteront (ce qu'ils ont dit) ». (1) Et Yahwé anéantit les incroyants et d'autres générations surgirent après eux. Mohammed, comme cette histoire de Noé ressemble à la tienne ! Noé, c'est toi, mon fils, et les incrédules sont les idolâtres de La Mecque qui ne veulent pas croire à la résurrection que tu leur annonces, mais rira bien qui rira le dernier.

Mohammed a écouté son rabbin; mais les Mecquois continuent à se raidir contre sa prédication. Tous ces récits juifs, répliquent-ils, ne sont que des fables. La résurrection est impossible. Le Jugement dernier n'est qu'un mensonge.

— Mecquois incrédules, vous êtes des aveugles ; vos yeux sont fermés à la lumière. (2)

« C'est Yahwé qui envoie du ciel l'eau dans la mesure nécessaire ; et avec elle, Nous rendons la vie à un pays qui semble mort. C'est ainsi que vous serez ressuscités »; (3) c'est à votre Seigneur que vous retournerez un jour. (4) C'est Yahwé « qui a fait pour vous la terre aplanie. Marchez donc dans ses grandes étendues et mangez ce qu'elle produit. Car c'est vers Lui que la Résurrection vous conduira ». (5) « Vous mourrez sûrement. Ensuite, au jour de la Résurrection, vous ressusciterez. Et Nous avons créé au-dessus de vous sept voies. Et

(1) Sour. XXIII, 34-42.
(2) Sour. XXVII, 68.
(3) Sour. XLIII, 10.
(4) *Ibid.*, 13.
(5) Sour. LXVII, 15. — Voir Talmud, traité de Berakhot; *éd. cit.*, t. 1, p. 158 : « Qui voudrait être associé aux morts ! car il y a de l'espoir pour tous ceux qui vivent (Ecclé., IX, 4), c'est-à-dire que l'homme ne perd toute espérance qu'après sa mort ; car lorsque l'impie meurt, tout est fini pour lui (parce qu'il ne croit pas à l'immortalité de l'âme). R. Juda a enseigné trois choses que l'homme doit dire chaque jour : « Béni soit Dieu : 1. — De ne pas m'avoir créé païen. 2. — Ni stupide. 3. — Ni femme ».

Nous ne sommes pas insouciants de la création que Nous avons faite ». (1)
L'homme ressuscitera, soyez-en sûrs. Le rabbin n'apporte aucune preuve rationnelle. L'A. T. ignore totalement ce genre de démonstration. L'homme ressuscitera, Mecquois, puisque Yahwé l'a révélé à nos Patriarches et parce que Yahwé est le Tout-Puissant. De même qu'il a créé, il peut ressusciter, c'est-à-dire créer une seconde fois. Après la mort, l'homme n'est plus que poussière, comme il l'était avant sa création. Mais Yahwé le fera sortir à nouveau du limon de la terre, comme il l'a fait une première fois. « Que la résurrection soit, et elle sera ». (2) Yahwé est seul capable de créer une première fois et encore une seconde fois et Lui seul connaît l'Heure du Jugement.

## 7. — ET MOHAMMED SE DÉCOURAGE...

Mohammed ne reste pas insensible aux attaques incessantes de ses compatriotes. Le rabbin lui disait bien que sa vocation ressemblait à la vocation d'Abraham et de Moïse. Mais les Mecquois se moquaient de lui. Si tu es un second Moïse, montre-nous tes capacités de devin et Mohammed savait qu'il n'avait aucun pouvoir de faire des prodiges. Le rabbin lui avait encore dit qu'il était l'apôtre de Yahwé ; mais Mohammed savait qu'il n'avait qu'un seul instructeur et qu'un seul maître : le rabbin. Ce rabbin lui répétait encore que les ennemis de Yahwé avaient toujours été punis et exterminés ; mais les marchands mecquois se moquaient de ces menaces : regarde-nous bien, Mohammed. Nous ne sommes tout de même pas trop à plaindre : nous sommes gros et gras ; nous avons des fortunes qui peuvent faire envie aux adorateurs de Yahwé. Nous avons toutes les femmes que nous désirons et de nombreux enfants. Est-ce cela la punition de Yahwé, de ton Dieu d'Israël ? Ou bien a-t-il oublié ses menaces et changé d'avis ? Mohammed était ébranlé par toutes ces réflexions. Son âme chancelait. Au fond de lui-même, il hésitait et se demandait encore si ses compatriotes n'avaient pas raison. Moïse n'avait-il pas fait des prodiges qui prouvaient la divinité de son message ? Quant à lui, Mohammed, il restait dans son impuissance. Jusqu'à sa mort, il conservera dans son cœur, comme un chancre rongeur, cette nostalgie du miracle. Accablé par les sarcasmes de ses parents, de ses amis, des riches de La Mecque, il commence à douter... Etait-il vraiment l'Envoyé de Yahwé, comme le lui répétait le rabbin ? N'est-il pas le jouet d'une illusion ? Les apôtres qui l'avaient précédé avaient reçu et donné eux aussi, des signes de leur mission. Yahwé leur avait communiqué une part de sa puissance ! Ils faisaient des miracles ! Mais à lui, Yahwé n'avait rien donné, absolument rien. Pourquoi Yahwé adoptait-il une conduite si étrange vis-à-vis de lui ? Comment, se disait-il à lui-même, les infidèles et les idolâtres pourraient-ils croire à ma parole qu'aucun signe ne

(1) Sour. XXIII, 15-16, 102 ; XXV, 69.
(2) Les exégètes ont parlé de volontarisme de Mohammed ! Autant dire qu'à l'histoire solide et réelle, ils préfèrent les caricatures ! Mohammed n'avait aucune idée religieuse personnelle. Il ne sait que ce que le rabbin lui apprend, et le rabbin ne connaît que ce qui est contenu dans la Bible et les Commentaires juifs. La doctrine du Coran n'est que la doctrine biblique. Le rabbin est « volontariste » à la mesure de la Bible et Mohammed, quand il prêche au service du rabbin, ne répète que ce qu'il entend.

vient confirmer auprès d'eux ? Ils me demandent un signe et je suis incapable de leur en fournir, même un seul, un tout petit, un rien et tout le monde se moque de moi ; je suis ridiculisé à cause de mon impuissance. Si tu savais, rabbin, combien mon âme est triste. Le rabbin avait beau lui dire que les miracles étaient inutiles, que même sans miracle, il était apôtre, que sa mission était belle, puisqu'il était avertisseur de la vérité divine, Mohammed se mettait parfois à en douter. Pour lui donner courage, le rabbin ne se lassait pas de lui raconter toujours les mêmes histoires, les histoires d'Adam, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Moïse, d'Aaron, de Jacob, de Joseph, d'Ismaël, de Gog et de Magog, d'Elisée et de Job, de David et de Salomon. Toute la Bible y passait pour fortifier l'âme de Mohammed. Mais les Mecquois, par leurs railleries sapaient à coups répétés tout l'édifice du rabbin, sans laisser une minute de répit à ce pauvre Mohammed. Tantôt ils l'assommaient à coup de ridicule, tantôt, ils rongeaient son âme par leurs insinuations malveillantes ; tantôt, ils l'ébranlaient par leurs menaces et leurs complots. Vont-ils réussir à ramener Mohammed dans le camp des idolâtres ? Idolâtres mecquois et rabbin se battent maintenant pour la possession définitive du mari de Khadidja. Qui l'emportera ? Déjà, alors que le *Corab* n'existait pas encore, et que Mohammed se bornait à réciter quelques bribes du Coran hébreu que lui traduisait son maître, la simple attitude des Mecquois impressionnait fortement le nouveau converti juif. (1) Plus tard, le rabbin dira encore à son disciple : « Ils ont été sur le point de te séduire (et de t'éloigner) de ce que nous t'avons révélé ». (2) S'ils avaient réussi, ils t'auraient pris pour ami. (3) Et cela serait certainement arrivé, si je ne t'avais pas solidement affermi dans ta vocation, car déjà tu inclinais vers eux. (4) Alors, tu aurais éprouvé les tourments de la vie et de la mort et tu n'aurais trouvé personne pour te secourir contre Yahwé. (5) Mais tu n'as pas cédé à leurs flatteries, ni à leurs railleries, et parce que tu n'as pas cédé, les Mecquois ont redoublé leurs menaces envers toi et « il s'en est fallu de peu qu'ils ne t'aient forcé à déguerpir du pays, et qu'ils ne t'en aient chassé. (6) Mais alors eux-mêmes n'y seraient pas restés longtemps après toi ». (7) Pressé par les sarcasmes de ses compatriotes, Mohammed plus d'une fois, est sur le point de perdre l'équilibre. Son âme chancèle, ses convictions s'ébranlent. Il sait bien désormais que les Juifs par l'intermédiaire de Moïse, ont reçu le message écrit par Yahwé. Il le sait, cela, mais c'est par un juif qu'il le sait ! Ses compatriotes, les gens de sa famille, ses amis se moquent de lui, depuis qu'il est devenu disciple de ce juif. Par la faute de ce juif, il est maintenant renégat à sa race. C'est affreux. Sa situation est intenable. Pourquoi a-t-il abandonné son propre passé, pour se mettre à la remorque du judaïsme, d'un judaïsme

(1) Sour. LXVIII, 51.
(2) Sour. XVII, 75. — Il est possible, (nous n'osons dire probable) que ce verset et les suivants fassent allusion à l'effort déployé par les chrétiens pour arracher Mohammed au judaïsme.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, 76.
(5) *Ibid.*, 77.
(6) Il n'y a aucune raison de placer ce verset après l'hégire, en 622. Bien au contraire, ce verset nous donne ici une preuve précise que Mohammed à cette époque n'a pas encore quitté La Mecque.
(7) Sour. XVII, 8.

détesté des Arabes ? Lui, Mohammed, arabe de naissance, d'éducation, pourquoi donc s'est-il associé avec un juif ? A ses moments de lucidité et de réflexion Mohammed sent toute l'anomalie de sa conduite et son cœur s'en afflige. (1) Il connaît ses compatriotes qui cherchent à l'arracher des mains des Juifs ; et ces Mecquois ne sont tout de même pas plus malhonnêtes que ces juifs ! N'ont-ils pas raison de rester attachés à la religion de leurs ancêtres ? Y a-t-il donc quelque mal à rester fidèle aux anciennes traditions ? Les Juifs ne se flattent-ils pas, eux aussi, de rester attachés au message de leurs anciens Patriarches ? Après tout, l'attitude des Mecquois vaut bien celle des Juifs !

Mohammed, reviens à notre religion, reviens à la Ka'ba. Abandonne toutes tes excentricités. Et Mohammed hésite. Ne serait-il pas dans l'erreur ? « Mohammed, dis-leur : « Si je suis égaré, je suis seulement égaré contre moi-même. Si, au contraire, je suis dans la bonne direction, je (le) suis par ce que Yahwé me révèle. Il écoute tout et il est proche ». (2)

Avant d'avoir été accaparé par le rabbin, Mohammed vivait en paix. Après une enfance quelque peu malheureuse, il avait enfin trouvé le bonheur. Avec l'amour, sa femme lui avait donné la fortune. Pourquoi donc avoir quitté cette voie plane et unie, pour entrer dans une vie tourmentée, pleine d'embûches ? N'était-il pas le jouet d'une illusion ? Et tout cela, par la faute d'un juif ! Le rabbin se disculpe : « Nous ne t'avons pas révélé le Coran pour te rendre malheureux ». (3) En lui-même, Mohammed doute encore. Si les enseignements de mon maître sont vrais, si ses paroles viennent vraiment de Yahwé, les Mecquois ne manqueraient pas de s'incliner devant la vérité divine. S'ils ne le font pas, s'ils restent fidèles à leurs idoles, aux idoles que j'ai moi-même vénérées jusqu'à l'âge d'homme, n'est-ce pas un signe que ce message d'Israël ne porte pas en lui-même, sa propre évidence ?

Non seulement Mohammed est angoissé dans son âme par les attaques et les moqueries de ses compatriotes, il est malheureux aussi de constater l'insuccès de son apostolat : « Peut-être te consumes-tu, craignant qu'ils ne croient point ? » (4) Une seconde fois le rabbin lui répète : « Il se peut que tu te consumes de chagrin dans la crainte qu'ils ne croient pas à cette nouvelle révélation ». (5) Je sais, Mohammed, que ton cœur se serre quand tu entends ce qu'ils disent. Mais toi, célèbre les Louanges de ton Seigneur et sois avec ceux qui se prosternent ». (6) « Ceux qui sont impies, que leur impiété ne t'afflige pas ! Ils reviendront tous vers Nous et Nous les aviserons alors de ce qu'ils auront fait (sur terre). Car en vérité, Yahwé connaît les pensées des cœurs ». (7) Mohammed est triste : souffrance d'apôtre devant l'inanité de ses efforts ; découragement d'un homme brisé par l'obstination de son entourage qui, à la longue finissait par user ses convictions. Pense, lui disait le rabbin, aux apôtres qui comme toi, ont connu le désespoir. (8) Il y a plus, Mohammed

(1) Sour. XXXVI, 76.
(2) Sour. XXXIV, 49.
(3) Sour. XX, 1 ; voir Ecclés. XXX, 21.
(4) Sour. XXVI, 2.
(5) Sour. XVIII, 5.
(6) Sour. XV, 97-98 : c'est-à-dire avec les juifs.
(7) Sour. XXXI, 22.
(8) Sour. XII, 110.

a peur ! Ses compatriotes sont tellement surexcités contre lui ! Vont-ils lui faire un mauvais coup ? Vont-ils le chasser, comme un juif, hors de sa ville natale ? N'ont-ils pas déjà chassé de La Mecque les Arabes qui avaient l'audace de suivre les enseignements du rabbin, de croire au Dieu d'Israël et de se détourner des dieux de la Ka'ba : « Ceux qui ont fui pour Yahwé, après avoir subi injustice, seront certes rétablis par Nous, dans cette Vie Immédiate, en une belle position. Mais la rétribution de la vie dernière est certes plus grande ! S'ils pouvaient le savoir ! » (1) « Ainsi, en vérité, pour ceux qui ont fui (de La Mecque), après avoir subi des épreuves, combattu avec zèle (pour Yahwé), en restant fidèles, en vérité, après tout cela, ton Seigneur sera envers eux pardonneur et miséricordieux ». (2) Mohammed pressent que ses compatriotes trament un complot contre lui et il a peur : « Ne t'afflige pas », lui dit le rabbin, « et ne sois pas dans l'angoisse au sujet de ce qu'ils complotent ». (3) « Ne t'attriste pas à cause des (Incrédules) et ne sois pas dans l'angoisse à cause de leurs machinations. En vérité, Yahwé est avec ceux qui Le craignent et avec ceux qui font le bien ». (4)

N'aurait-on pas raison tout de même, de me traiter de fou, de menteur, d'ensorcelé. Ne suis-je pas fou, en réalité, de m'être laissé embrigadé par un juif, d'avoir renoncé à la religion de nos pères, d'avoir fait profession de foi au Dieu d'Israël ? Que m'est-il donc arrivé ? L'image de la vieille Khadidja traverse l'esprit de Mohammed et cette image est pesante et impérative : tu ne peux plus reculer, Mohammed. Tu dois désormais rester dans le camp des Juifs !

(1) Sour. XVI, 43.
(2) *Ibid.*, 111 ; voir plus loin nos pages sur la guerre sainte, p. 233-235.
(3) Sour. XXVII, 72. BLACHÈRE, p. 324, traduit : « Ne t'attriste pas sur eux (*Prophète*) et ne sois point dans l'angoisse du fait de ce qu'ils ourdissent ». Cette addition : *Prophète* est de Blachère. Preuve ultra-évidente que ce traducteur n'a rien soupçonné des origines de l'Islam.
(4) Sour. XVI, 128.

CHAPITRE II

# LE RABBIN FORTIFIE MOHAMMED DANS SA FOI

## I. — PATIENCE

Courage, mon fils ! Un véritable apôtre de Yahwé ne se laisse jamais abattre par les incrédules. La victoire reste toujours à la Puissance divine et à celui qui annonce la religion d'Israël. Yahwé est le plus fort : lorsque Nous voulons détruire une cité, Nous donnons d'abord des ordres aux riches, mais ces derniers refusent toujours d'obéir à l'apôtre et ils se livrent à leur scélératesse. Alors la Parole contre cette cité se réalise, et nous la détruisons entièrement. (1) Si tu connaissais mieux encore notre histoire d'Israël, jamais le découragement ou la moindre hésitation ne pourrait effleurer ton âme et ton esprit. Les Mecquois s'obstinent dans leur incrédulité ; ils ne veulent pas croire à ton message ; ils te traitent de menteur ; ils se moquent de toi et te provoquent ; ils se refusent à l'évidence des signes. Mais tout cela n'est rien, Mohammed. La Puissance de Dieu t'abrite ; elle te protège. Tes ennemis, comme les ennemis de Noé, de Lot, de Moïse, de David, tous tes ennemis seront anéantis et tu triompheras. Aujourd'hui tes adversaires se moquent de toi, parce que tu ne fais pas de miracles, parce qu'ils vivent en pleine prospérité. Mohammed, prends patience. Tout ce que je t'annonce arrivera et ce sera pour eux un jour terrible. « Attends avec patience le jugement de ton Seigneur et ne sois pas comme le compagnon du poisson, lorsqu'il criait à Dieu, comme s'il était outré de colère » ; (2) « Attends donc avec patience le jugement de ton Seigneur et n'obéis pas au pécheur ou à l'incroyant, qui est parmi eux » ; (3) « Sois patient au sujet de ce qu'ils disent » (4) et « supporte patiemment ce qu'ils disent ». (5) Oui, mon fils, « supporte avec patience ce ce qu'ils disent et rappelle-toi Notre serviteur David, doué de force; en vérité il se tournait souvent vers Nous ». (6) Quand David tomba dans le doute et dans l'angoisse, c'est Yahwé lui-même qui l'assista, qui lui donna la science et la sagesse avec le jugement et l'habileté. C'est Yahwé qui rassemblait les oiseaux autour de lui, pour la célébration des divines louanges. (7) C'est Yahwé

(1) Sour. XVII, 17.
(2) Sour. LXVIII, 48; voir plus haut, t. I, p. 160-161.
(3) Sour. LXXVI, 24 ; XLIV, 9-10.
(4) Sour. L, 38.
(5) Sour. XX, 130.
(6) Sour. XXXVIII, 16.
(7) *Ibid.*, 18 ; XXI, 79 (voir Ps. CXVIII).

qui a fait ces merveilles pour David et aussi pour Salomon. (1) C'est encore Yahwé, le Tout-Puissant, le Miséricordieux qui a donné les Psaumes à David, (2) ces Psaumes qui contiennent de si jolies choses sur l'âme de David et sur la conduite de l'Éternel à l'égard d'Israël.

Si je t'ai raconté cette histoire de David et celle de Salomon et de tous nos grands Patriarches, c'est pour affermir ton cœur à toi, Mohammed. (3) Tu ne verras peut-être pas sur cette terre, la défaite de tes ennemis, mais cette défaite est certaine. Le temps ne change rien à la certitude. La certitude est du domaine de l'absolu ; le temps n'est que relatif. Pour l'instant, tes adversaires refusent la bonne nouvelle que tu leur annonces ; ils arrangent leurs propres affaires à leur façon ; mais un jour viendra où Yahwé, Yahwé l'Unique et Tout-Puissant se chargera lui-même d'y mettre bon ordre, accomplissant ainsi ses promesses et ses menaces. (4) « Sois donc patient ; en vérité, la promesse de Yahwé est vraie ! Et que ceux qui ne sont pas certains (de la vérité), ne t'ébranlent pas ». (5) « Qu'elle est agréable la récompense de ceux qui agissent pour le bien, qui ont été fidèles et s'en remirent à leur Seigneur ». (6) Moḥammed « suis ce qui t'a été révélé, et sois constant jusqu'à ce que Yahwé rende son jugement, car Il est le meilleur des juges ». (7) Je te le répète encore : « Sois constant comme ont été constants ceux doués de décision parmi les Apôtres ! Ne réclame pas pour (les Impies) la prompte venue du jour... ». (8) « Être patient et clément, cela, en vérité, fait partie des bonnes dispositions ». (9) Tu as raison, mon fils, tes ennemis, les ennemis du Yahwé unique, qui tournent tes paroles en dérision et ta personne en ridicule, sont bien portants. Ils ont une bonne nourriture. Mais tout cela, Mohammed, est illusion. Ils croient avec leurs richesses, leurs femmes et leurs enfants palper la réalité, empoigner la véritable vie ; et ils ne savent pas qu'ils n'embrassent que le vide et le néant. Ne te décourage pas de tes temporaires insuccès. Fais confiance au Dieu d'Israël. Comme il a châtié les adversaires de Noé et de Lot, il châtiera aussi tes propres ennemis, qui sont aussi ses ennemis. Viendra un temps, Mohammed, où ces riches Koraïchites que tu connais, qui sont aujourd'hui les grands seigneurs de La Mecque, les rois des caravanes, seront plongés dans le plus grand dénuement. Ils appelleront au secours, mais ils n'en trouveront pas. (10) Mes paroles, leur dira Yahwé, vous ont été récitées (par Mohammed) ; mais vous tourniez sur vos talons, bouffis d'orgueil, papotant à la veillée, parlant fort. Eh quoi ! n'ont-ils pas médité la Parole, quand est venu à eux ce qui n'était venu à leurs premiers ancêtres. (11) N'ont-ils pas reconnu leur apôtre, pour

(1) Sour. XXXVIII, 17-19 ; XXI, 78-82 ; XXVII, 15.
(2) Sour. XVII, 57 ; XXI, 105.
(3) Sour. XI, 121 ; voir aussi *ibid.*, 117.
(4) Sour. XLIII, 74-79 ; etc...
(5) Sour. XXX, 60 ; XL, 77.
(6) Sour. XXIX, 59.
(7) Sour. X, 109 ; XIII, 22.
(8) Sour. XLVI, 34.
(9) Sour. XLII, 41. — Montet, *op. cit.*, p. 649, n. 2 remarque que c'est « une belle pensée et bien exprimée ». Il faut retenir cet éloge qui naturellement est à porter au compte du rabbin.
(10) Sour. XXIII, 66-67.
(11) C'est-à-dire, la bonne nouvelle du judaïsme.

l'avoir ainsi renié ? Ou bien ont-ils dit qu'il était hanté par un djinn ? Mohammed, tu es venu vers eux avec la vérité, et la plupart ont de l'aversion pour la vérité ! Mais si la vérité était modelée sur leurs désirs, les cieux et la terre seraient corrompus avec tout ce qui est en eux ! Non ! Nous sommes venus vers eux, au contraire, avec l'Edification, mais de l'Edification ils ne s'en soucient guère ! (1) Tu vois, Mohammed, comme ton triomphe est grand : tu souhaitais une punition temporelle pour tes adversaires et c'est un châtiment éternel qui leur est réservé et cela pour n'avoir pas cru en ton message. Mon fils, les paroles de Yahwé sont immuables ; elles ne varient jamais : les incrédules, sois-en certain, seront toujours punis. (2) Le temps ne compte pas. Sais-tu bien, toi qui souhaites la punition des incrédules, que le châtiment est proche, qu'il arrive sur terre ou dans l'autre vie. Qu'est-ce que le temps ? Un jour, deux jours, un rien, un éclair plus rapide que l'éclair de l'orage. Ne t'impatiente jamais plus, Mohammed. Comme Yahwé, sois patient.

Ne te hâte pas contre eux ; en vérité, Nous leur compterons seulement leur temps (pour le jugement). (3) « Détourne-toi d'eux. (4) Dis-leur « Salut ». Bientôt, ils sauront ». (5) Les hommes sont toujours trop pressés. (6) Dieu seul a le temps, parce qu'Il a l'éternité. Yahwé n'est jamais pressé. (7) Ce n'est pas dans les limites du fini qu'on juge de l'éternelle Providence de Dieu. C'est sur le plan de l'infini qu'il faut projeter le déroulement successif et morcelé des événements terrestres. Le grand victorieux sera toujours le Yahwé d'Israël, parce qu'Il est le Tout-Puissant et qu'Il a l'éternité pour réaliser et affirmer sa Puissance. La terre n'est qu'une halte rapide ; la vie d'ici-bas n'est vis-à-vis de l'éternité que l'antichambre d'un instant. Tel qui évolue aujourd'hui dans le bonheur et la prospérité, sera bientôt jeté dans la Géhenne de l'Enfer. L'heure de la revanche divine est certaine et implacable. Tu y crois maintenant, Mohammed. Dis-le bien à tes compatriotes qui se moquent de toi : « Dis-leur : « Je me fonde sur une Preuve de mon Seigneur, alors que vous traitez cela de mensonge ». (8) Je suis certain que ce jugement arrivera. Quant à l'échéance, je n'ai aucun pouvoir sur elle. L'autorité n'appartient qu'à Yahwé. C'est Lui qui fera connaître la vérité. C'est Lui qui est le plus qualifié pour juger. (9) Les idolâtres voudraient t'attirer dans un piège, quand ils te demandent de hâter le Jugement. (10) Ne te laisse pas entraîner sur ce terrain qui ne t'appartient pas. Patience et paix, Mohammed. Ton Seigneur est le plus fort. Sont-ils, ces idolâtres, plus malins et plus astucieux que leurs prédécesseurs dans l'incrédulité ? Croiraient-ils par hasard échapper à un châtiment que les idolâtres d'autrefois ont dû subir jusqu'à leur complet anéantissement ? Écoute ce que nous raconte notre Coran de Moïse :

(1) Sour. XXIII, 68-73.
(2) Yahwé détruit toujours les méchants, Ps. CXLV, 20 ; CXLVI, 9.
(3) Sour. XIX, 87.
(4) Voir plus bas, p. 184, n. 7-9. (sour. XLIII, 89) ; sour. II, 67.
(5) Sour. XLIII, 89.
(6) Sour. XXI, 38 ; XVII, 12.
(7) Sour. XXI, 38.
(8) Sour. VI, 57.
(9) *Ibid.*, L, 44-45.
(10) Sour. XIII, 7.

49. En vérité, Nous avons tout créé par un décret !
50. Et Notre ordre n'est qu'un seul mot, prompt comme clin d'œil !
51. Nous avons détruit vos suppôts. Est-il quelqu'un qui en tire édification ?
52. Tout ce qu'ils ont fait, (Mohammed) est dans le Livre.
53. Toute chose, petite et grande, y est inscrite. (1)

Le judaïsme n'a pas de philosophie. Il n'a même pas de théologie, au sens spécifique. Le judaïsme affirme et c'est toujours sur les mêmes affirmations que revient le rabbin sans cesse et inlassablement. Le Coran arabe est une série d'affirmations toujours identiques, répondant à d'identiques railleries des Mecquois. N'oublie pas, Mohammed, que Yahwé Lui aussi, Lui seul, est toujours identique à Lui-même et que sa parole est irrévocable.

Au jour du Jugement les incroyants qui avaient oublié les menaces divines ou qui les avaient tournées en ridicule, constateront, mon fils, que Yahwé est le Dieu Unique, Vrai et Tout-Puissant. Yahwé ne ment jamais. (2) Il n'est pas oublieux. (3)

Fort des promesses divines, Mohammed, sois en paix, la paix qui donne la certitude. Ne cherche pas à hâter une échéance qui n'appartient qu'à Dieu seul. Tu ne dois plus jamais douter de ta vocation. Ne t'émeus plus jamais des railleries et des insultes de tes adversaires. Ce n'est pas pour te rendre malheureux que je t'ai révélé le Coran. (4) Que leurs discours ne t'affligent pas, Mohammed. Yahwé sait ce qu'ils cachent et ce qu'ils montrent. (5) Il ne faut pas, comme tu le fais encore maintenant, t'attrister de ce qu'ils te disent. Ce n'est pas seulement toi, qu'ils accusent de mensonge. Ce sont les signes de Yahwé surtout qu'ils traitent de chimères. (6)

Au lieu de t'affliger, regarde tes adversaires, bien en face et détourne-toi d'eux. (7) « Détourne-toi d'eux, (ô Mohammed), pour un temps. Vois-les (car eux aussi) ils verront ! Quoi ! ils appellent en hâte Notre Tourment ? Mais quand il sera à leur porte, mauvais matin pour ceux qui auront été avertis (en vain) ! Détourne-toi donc d'eux pour un temps. Vois-les (car eux aussi) ils verront ! » (8) C'est le terrible châtiment qu'ils verront ». (8) « Éloigne-toi d'eux et attends. En vérité, ils attendent aussi » ? (9) Laisse ceux qui ont pris leur religion comme jeu et amusement et que la vie de ce monde a trompés !... Leur âme, en dehors de Yahwé, n'aura ni patron ni intercesseur ». (10)

« Laisse-les se jouer en leur discussion » ; (11) laisse-les boire et manger comme ils veulent ; (12) laisse-les dans leurs erreurs. (13) En discutant avec eux, tu ne fais que les enfoncer davantage encore dans leurs égarements. (14) Si tu es un

(1) Sour. LIV, 49-53.
(2) Sour. XIX, 62 ; XXV, 17 ; XXXVI, 6.
(3) Sour. XIX, 65.
(4) Sour. XX, 1 ; voir plus haut, p. 178-179.
(5) Sour. XXXVI, 76.
(6) Sour. VI, 33 ; voir *ibid.*, 33-53.
(7) Sour. LIV, 6 ; voir plus haut p. 183, n. 4.
(8) Sour. XXXVII, 174-179.
(9) Sour. XXXII, 30.
(10) Sour. VI, 69 ; voir XVII, 99 et plus haut, t. I, p. 315, n. 2-6.
(11) *Ibid.*, 91.
(12) Sour. XV, 3.
(13) Sour. XXIII, 56.
(14) Sour. LXXI, 29.

apôtre, comme je te l'ai dit et répété, si je t'ai donné la mission de guider vers le Dieu d'Israël tes compatriotes qui vivaient jusque maintenant dans l'ignorance de Yahwé, tu n'es cependant pas chargé de donner la vue à des aveugles, ni de faire entendre les sourds. « Eh quoi (Mohammed), peux-tu faire entendre les sourds, guider les aveugles et ceux qui sont dans un égarement évident », (1) « En vérité, tu ne saurais faire entendre les morts ni faire entendre cet appel aux sourds, quand ils tournent le dos. Tu n'es pas non plus un guide pour les aveugles, (pour les tirer) de leur erreur. Tu ne peux faire entendre que ceux qui croient en Nos signes et qui sont résignés à Notre volonté ». (2) Ils disent eux-mêmes : « Nos cœurs sont dans des enveloppes qui les empêchent de comprendre l'appel que vous nous adressez ; en nos oreilles est une fissure, et entre vous et nous est un voile ». (3) Sois patient, Mohammed ; demeure dans la paix de Yahwé ; ne t'afflige pas de l'obstination des incroyants. Tu n'es pas responsable de leurs actes ni de leur infidélité. Il n'est pas de ton ressort d'amener de force les idolâtres au Dieu d'Israël. La foi est affaire entre Dieu et chaque individu : « Si ton Seigneur l'avait voulu, tous ceux qui sont sur la terre auraient cru. Quant à toi, Mohammed, est-ce que tu peux forcer les hommes à devenir croyants, alors qu'il n'est donné à une âme de croire qu'avec la permission de Yahwé ». (4) Dans la première période mecquoise, le rabbin avait déjà dit, en parlant aux Mecquois de la Résurrection : « Ils ne craignent pas l'au-delà ! Qu'ils prennent garde ! Voici un rappel : quiconque voudra, s'en souviendra ! Mais ils ne se souviendront qu'autant que Yahwé le voudra. Il détient la piété et détient le pardon. (5) C'est Yahwé qui décrète le destin et dirige tout. (6) Et le rabbin disait encore à son disciple auquel il donnait ses premières leçons : « Je t'explique, Mohammed, notre religion et « nous t'enseignerons à réciter (le Coran de Moïse) que je t'apprends », et tu n'oublieras pas, excepté ce que Dieu veut ». (7) On ne peut vouloir que ce que veut Yahwé, le Seigneur des Mondes. (8) « Que d'anges dans les cieux ! Et leur intervention ne servira de rien, si ce n'est après que Yahwé l'aura permis, en faveur de qui Il agréera ! » (9) Toute volonté créée, angélique et humaine, est mue par la volonté divine qui est immuable et inflexible. (10) Tout est fixé à l'avance par Yahwé.

Dans les deux dernières périodes, le rabbin, pour encourager Mohammed, reviendra plus fréquemment encore sur ces notions : « Celui que Yahwé veut (perdre), Il l'égare. Celui qu'Il veut sauver, Il le met sur une voie droite... S'il le voulait, vous oublieriez ce que vous (Lui) associez ». (11) « A Yahwé appartient l'argument décisif. S'il l'avait voulu Il vous aurait dirigés tous (dans la voie

(1) Sour. XLIII, 39.
(2) Sour. XXVII, 83 ; XXX, 50-52 ; X, 43-44.
(3) Sour. XLI, 4 ; voir aussi (XXVI, 219) ; XVII, 47-49, 99 ; XXVII, 68 ; XVIII, 101 et 10 ; XVI, 110 ; XI, 26 ; XXXI, 30 ; VI, 25, 39, 110, 113. — Talmud, traité Haghiga ch. II ; *éd. cit.*, t. VI, p. 274.
(4) Sour. X, 99-100.
(5) Sour. LXXIV, 53-55.
(6) Sour. LXXXVII, 3.
(7) *Ibid.*, 6-7.
(8) Sour. LXXXI, 29.
(9) Sour. LIII, 27.
(10) Sour. L, 28 ; etc...
(11) Sour. VI, 39-41.

droite) ». (1) Ton Seigneur crée ce qu'Il veut et ce qu'Il a choisi. (2) Tout est déterminé par un décret éternel. (3) C'est Lui qui répand ses bienfaits sur qui Il veut. (4) C'est encore Lui qui révèle ce qu'Il veut, (5) qui délivre des ténèbres. (6) C'est Lui qui suspend au cou de chaque homme son destin. (7) Il égare et Il guide : Celui que guide Yahwé, celui-là est bien guidé ; et celui qu'Il égare ne trouvera jamais de patron en dehors de Lui. (8) C'est Yahwé qui enveloppe le cœur des incroyants pour qu'ils ne comprennent pas ; qui met une fissure dans leurs oreilles. Si même tu les appelles vers la Direction, ils ne se trouveront jamais dirigés. (9) C'est Yahwé qui conduit les croyants vers l'éternité bienheureuse : (10) « Nous n'aurions jamais été guidés, si Yahwé ne nous avait guidés ». (11)

La connaissance de Dieu est créatrice ; et c'est aussi parce que Yahwé a tout décrété qu'Il connaît tout : ce qui se passe dans le sein des mères (12) et dans le cœur de tous les hommes. (13) Yahwé Tout-Puissant est créateur de toutes choses, et parce qu'Il a tout créé, Il est informé de tout. (14) Ceux qui sont dirigés par leur Seigneur, ceux-là sont les bienheureux. (15) Il prend celui qu'Il veut et fait miséricorde à qui Il veut. (16) Il a aussi fixé d'avance le terme de chaque nation. (17) Mais, malgré le décret divin, chacun est libre et responsable de ses actes. Ne te désole pas, mon fils, si tes compatriotes ne veulent pas reconnaître le vrai Dieu. Tu n'y peux rien. (18) Tu n'es pas chargé d'eux. (19)

Ton action est toute externe : tu n'es qu'un avertisseur. (20) Fais bien ton métier d'avertisseur. Si les Mecquois ne veulent pas t'écouter, tant pis pour eux. Ce n'est pas toi, qui seras puni pour leur ignorance et leur incrédulité. Chacun est responsable de soi. (C'est Yahwé) qui égare qui Il veut et qui guide qui Il veut. Mais vous serez interrogés sur ce que vous, vous aurez fait. (21) Dis-leur bien, Mohammed, que chacun agit à sa manière. (22) Que celui qui veut croire, croie ; et que celui qui ne veut pas croire, ne croie pas. (23) « Quiconque est dans la bonne direction, ne l'est que pour soi-même ; quiconque est égaré,

(1) *Ibid.*, 150.
(2) Sour. XXVIII, 68.
(3) Sour. XXV, 2.
(4) Sour. X, 107.
(5) Sour. XLII, 80-81 ; XXXIV, 35, 38.
(6) Sour. VI, 63 et 39.
(7) Sour. XVII, 14.
(8) Sour. XVI, 95, 106 ; XLII, 12, 42, 45 ; XXXV, 9 ; XIII, 27.
(9) Sour. XVIII, 55-57.
(10) Sour. XXVIII, 67-68. — Voir Deut., XXIX, 4.
(11) Sour. VII, 41.
(12) Sour. XXXI, 34 ; voir aussi XXXV, 12.
(13) Voir plus haut, t. I, p. 296, n. 11-14.
(14) Sour. XXXI, 15.
(15) *Ibid.*, 4.
(16) Sour. XXIX, 20 ; voir aussi XLII, 24-26.
(17) Sour. VII, 32 ; voir aussi X, 50.
(18) Sour. XXXV, 9.
(19) Sour. XLII, 4 ; XXVIII, 56 ; VI, 66.
(20) Sour. XXXIX, 42 ; voir XLII, 47.
(21) Sour. XVI, 95 ; voir XVII, 16 ; XXXI, 32 ; X, 42 ; XXXIV, 2, 25, 49 ; VI, 104.
(22) Sour. XVII, 86.
(23) Sour. XVIII, 28.

ne l'est qu'à son détriment. Je ne suis point pour vous un protecteur ». (1)

Si Yahwé est le Maître Tout-Puissant, Il ne force cependant pas les consciences. C'est l'homme qui fait son bonheur et qui crée son malheur. (2)

A propos des textes que nous venons de citer, on a beaucoup parlé et beaucoup écrit sur le « Fatalisme dans l'Islam », la « Liberté dans le Coran », la « Prédestination chez Mahomet ». Le simple énoncé de ces titres est un aveu d'incompréhension. Tout d'abord, remarquons qu'il nous est impossible de parler de la « Liberté dans le Coran » étant donné que le Coran arabe nous est inconnu, soit qu'il ait été détruit par les Médinois, soit qu'on n'ait pas songé à le rechercher. Nous ne connaissons que le Coran hébreu, les *Actes de l'Islam* et les extraits du *Corab* insérés dans ces *Actes*. En second lieu, on voudrait nous faire croire que Mohammed avait sa doctrine propre. Peut-être, après tout, les coranisants veulent-ils faire de l'humour sur le dos de l'apôtre, tout comme les vilains Mecquois. Soyons plus sérieux et parlons sans railleries. Non, Mohammed n'avait pas de doctrine propre. Il n'a pas enseigné tantôt le fatalisme et tantôt la liberté. Par lui-même, il n'a rien enseigné du tout. Son rôle n'a jamais été qu'un rôle de répétiteur. Mohammed n'a jamais été professeur. C'est le rabbin de La Mecque qui assume à lui seul et totalement la charge d'enseigner. Puisqu'on ne peut parler de « Liberté dans le Coran », de « Prédestination chez Mohammed », est-il au moins permis d'écrire sur « le Fatalisme ou le Libre-arbitre dans l'Islam » ? Oui, mais à une condition d'avoir fermement à l'esprit que l'Islam n'existe pas, c'est-à-dire qu'il n'a pas d'autonomie propre ; l'Islam, à strictement parler, n'est autre chose que le judaïsme le plus authentique enseigné aux Arabes par un rabbin, claironné par Mohammed, disciple du rabbin, et accepté par un certain nombre de Mecquois, ralliés à la prédication de Mohammed. Les problèmes qu'il nous est permis de poser se concrétisent donc en une seule et unique question : que pense le rabbin de la liberté humaine et de la prédestination divine ? La réponse est simple : il n'a, et ne peut avoir naturellement, d'autre opinion que celle de la Bible.

Les exégètes, théologiens, simples traducteurs, historiens n'ont pas vu que les problèmes soulevés par eux étaient mal posés et que ces problèmes, au fond, n'existaient pas dans l'Islam ou, plus exactement, qu'ils n'existaient dans le Coran que dans la mesure où ils existaient dans la Bible. Dans le domaine religieux, répétons-le sans cesse, Mohammed n'a pas de personnalité propre. Il n'est qu'avertisseur et avertisseur par répétition. Ce qu'il sait de Yahwé, il ne le connaît que par le rabbin et ce que le rabbin prêche aux Mecquois, il ne le connaît que par la Bible et le Talmud. Il n'y a pas de problème doctrinal coranique. Il n'y a que des problèmes bibliques : le monothéisme biblique, la prédestination d'après la Bible, la liberté humaine chez les Juifs. Entre les enseignements directs de la Bible et les doctrines de l'Islam primitif, il n'y a qu'un seul intermédiaire : un Juif. Entre Bible et Islam, il y a identité dans la mesure même où l'intermédiaire est fidèle à sa source. Et le rabbin, comme les Docteurs de la Loi, est fidèle à la Bible : « Que la lumière soit » ! et elle fut ». (3) Tout ce que veut Yahwé, Il le fait. (4) « Je fais grâce à qui je fais grâce, et miséricorde

(1) Sour. X, 108 ; voir aussi XI, 88 ; XXXIX, 42 ; X, 108 ; VI, 104 ; plus haut, t. I, p. 177.
(2) Voir t. I, p. 198, v. 119 ; p. 237, n. 10 ; p. 316, n. 8-9 ; p. 320, n, 7 ; 329, n. 11.
(3) Genèse, I, 3, etc...
(4) Ps. 135 (134), 6, etc...

à qui je fais miséricorde ». (1) C'est de Yahwé que viennent tout commandement, tout ordre et toute grâce. (2) Malgré cette volonté immuable de Yahwé qui s'étend partout et toujours sur les actions et les démarches humaines, les pécheurs et les méchants restent maître de leur destin. Ce sont les hommes qui demandent eux-mêmes à Dieu ce qu'ils désirent obtenir : « A Gabaon, Jehovah apparut en songe à Salomon pendant la nuit et Dieu lui dit : « Demande ce que tu veux que je te donne ». (3)

Il ne faut pas exiger de la Bible plus de précision qu'elle ne peut nous en fournir. Ce serait une profonde erreur de méthode que d'interpréter le Livre Saint en fonction des développements théologiques ultérieurs. Les problèmes de la vie future, de la résurrection, du libre arbitre, de la responsabilité personnelle ne sont pas dans la Bible sujets de dissertations particulières. Ils sont englobés dans des contextes et dans une ambiance favorables à de futurs développements ; c'est la vie religieuse elle-même qui se chargera de clarifier l'intelligence de ces problèmes fondamentaux. Les textes de l'A. T. nous apparaissent comme des ferments qui ont besoin, pour éclore et s'épanouir, d'une contemplation active et sans cesse renouvelée. Déjà, dès les temps abrahamiques, l'humanité commence à se scinder. A côté de la masse polythéiste, une place est désormais réservée aux croyants en un Dieu Unique. Pour assurer leur salut, les hommes doivent croire à Yahwé, le Tout-Puissant. Moïse a concrétisé cette foi primitive, en donnant un nom au Dieu d'Israël : « Un fait incontestable, c'est que, suivant l'une des traditions bibliques, le dieu national des Beni Israël ou Fils d'Israël n'a commencé a être connu sous son vrai nom qu'à partir de Moïse. La révélation du Sinaï a pour premier objet de donner au peuple, par l'intermédiaire de Moïse, un dieu qui lui soit propre et dont le nom soit distinct des termes vagues par lesquels on désigne la divinité en général » ; (4) en plus de cette foi qui se stabilise, l'humanité reçoit avec Moïse un code de morale, un Livre de Direction. Dès cette époque ancienne, les bases de la responsabilité personnelle des hommes sont nettement posées ; elles se dégageront avec Jérémie (5) et Ezéchiel, (6) pour éclore dans les livres de Job et des Psaumes, pour s'épanouir enfin dans la Sagesse. (7) Le rabbin n'en sait pas plus. Il sait que la volonté divine s'étend au monde entier, mais que, néanmoins, l'homme reste maître de son salut et qu'il fabrique sa ruine de ses propres mains. C'est l'homme qui se nuit à lui-même. (8) Il n'existe pas de fatalisme dans l'Islam originel, (9) parce qu'il n'y a pas de fatalisme dans le judaïsme arrivé au terme de son développement : « Ceux qui veulent la vie dernière », dit le rabbin, « et s'évertuent

(1) Ex., XXIII, 19.
(2) Cette doctrine est partout diffusée dans l'A.T.
(3) I Rois, III, 6.
(4) Dhorme (E.), *Le nom du Dieu d'Israël*, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CXLI, 1952, p. 5.
(5) Jérémie, XXXVI, 30.
(6) Ezéchiel, XVIII.
(7) Sagesse, III, 1 ; V, 15 sq., II Malachie, VII, 9.
(8) Sour. X, 45 ; VII, 177 ; voir plus haut, p. 189, n. 2 ; sour. XXVIII, 15 : « Seigneur, dit (Moïse), je me suis lésé moi-même. Pardonne-moi ! Yahwé lui pardonna, car Il est l'Absoluteur, le Miséricordieux ».
(9) Les Motazélites dont Wa'sil ibn Atta, au VIIIe siècle est regardé comme le fondateur, s'attachèrent à maintenir la liberté humaine d'une façon directe, et d'une façon indirecte en niant la prédestination déterminante.

vers elle de tout leur zèle, tout en étant croyants, leur zèle sera reconnu ». (1) Au jour du Jugement, chaque âme sera rétribuée selon ses œuvres. (2)

Pour liquider ce problème de la prédestination qui, après tout, n'est pas un problème islamique, mais exclusivement biblique, remarquons que le rabbin ne fait pas ici un cours de « théologie » biblique. Pour comprendre tous ces textes que nous venons de rapporter, sans y insister, il faut se rendre compte de la psychologie du milieu de La Mecque, au VII<sup>e</sup> siècle. Nous sommes en pleine bagarre religieuse. Mohammed est attaqué par ses compatriotes dans sa personne et dans sa mission. Les railleries, les insultes, les menaces dont il est l'objet finissent par le lasser, par ébranler sa foi en Israël. Mohammed se sent coupable d'avoir abandonné le culte ancestral des idoles. Il lui arrive de douter de sa vocation juive. La victoire promise sur ses ennemis lui apparaît de plus en plus lointaine. Est-il dans l'erreur ou dans la vérité ? Ses insuccès apostoliques constituent un nouveau motif de démoralisation. N'est-il pas responsable de cette faillite apostolique ? Mais si jamais Mohammed retournait aux idoles de la Ka'ba, ce serait une véritable catastrophe. Que deviendrait le rêve du rabbin de judaïser l'Arabie, de la judaïser rapidement grâce à la conversion et à l'action directe de Mohammed ? Mais le rabbin veille. D'une façon incessante, il soutient son disciple, lui insufflant de nouvelles vagues de courage ; Mohammed, patience : tu seras victorieux ; Mohammed, tes adversaires se moquent de toi et te demandent de hâter l'heure du Jugement dont tu les menaces. Mais tu sais bien que tu n'as aucun pouvoir. La puissance appartient à Yahwé. Toi, tu n'es qu'un avertisseur et rien de plus. Ta mission est d'annoncer, non point d'annoncer des vérités nouvelles, mais d'annoncer l'ancienne religion d'Israël. On dirait que le rabbin martèle l'âme de Mohammed à coups secs et répétés pour la ciseler à sa façon. Il est si difficile d'ajuster au judaïsme l'esprit d'un converti arabe ! Toutes les raisons qui forment l'apologétique du rabbin, nous les connaissons. Elles remplissent le *Corab*. Mais il faudrait les répéter sans cesse. On ne les répétera jamais assez. Ces répétitions incessantes, lassantes parfois pour des lecteurs pressés, nous sont un témoignage de la lutte acharnée entre les polythéistes mecquois et les adorateurs de Yahwé. Retracer cette situation d'une façon brève et concise, eût été trahir l'histoire même des origines de l'Islam. On ne raconte pas en quelques phrases des années de combat ; et ces répétitions ne sont d'ailleurs pas à proprement parler des répétitions. C'est pour répondre à des situations psychologiques souvent différentes que le rabbin, dont l'apologétique est nécessairement fort limitée, répète, répète et répète encore les mêmes arguments. Le Coran arabe, vu dans cette perspective, est l'histoire d'une âme arrachée de son milieu, et dont le rabbin s'acharne à refouler les attaches naturelles et instinctives. L'écartèlement d'une âme est une Passion. Il existe des crucifiements de l'esprit. Mohammed est arraché par un juif du polythéisme ancestral pour être cloué à la religion d'Israël. La situation est douloureuse. Mohammed en souffre ; il en est malheureux et triste. Il se décourage. Plusieurs fois, il a failli revenir aux idoles de ses pères. Plusieurs fois, le doute l'envahit ; il éprouvera des remords de sa défection et l'instant d'après, il souffre des remords de ses remords. Le rabbin épie tous les mouvements de cette âme, ses bouleversements et ses hésitations et

(1) Sour. XVII, 20.
(2) Sour. XL, 17 ; voir plus haut, t. I. p. 313, etc.

le rabbin a toujours le même réflexe et les mêmes gestes : il ne faut pas que Mohammed lui échappe et pour le maintenir dans ce qu'il appelle la voie droite, il le ré-agrippe de ses mains tantôt caressantes et tantôt rugueuses, pour le plaquer à nouveau dans le milieu d'Israël. Mohammed ne lui échappera pas. Entre le Juif et l'Arabe, il y a d'ailleurs une brutale disproportion de forces. L'Arabe, s'il a l'expérience des affaires, ne possède aucune instruction religieuse. Avant sa rencontre avec le rabbin, il ne connaissait rien de l'histoire des Patriarches hébreux, rien du monothéisme juif. C'est le rabbin qui lui a tout révélé. Le rabbin, lui, est armé pour ces combats. Il connaît la Bible. Il connaît le Talmud. Il les a médités et vécus. Il est ancré dans la certitude de sa foi et la ferveur de sa piété. Non, Mohammed ne peut plus lui échapper. Il s'est converti au judaïsme et il demeurera juif, malgré les railleries et les invectives des Arabes idolâtres. Pour le maintenir dans sa foi au Dieu d'Israël et pour affermir son courage, le rabbin a l'art d'utiliser les textes des Livres saints. Tu te plains, Mohammed, de ne pas opérer de miracles. Tu as tort, mon fils. Les miracles sont inutiles. Si, tu souffres de tes insuccès apostoliques, c'est parce que tu n'as pas compris ton rôle et la conduite de Dieu vis-à-vis des hommes. Ton rôle n'est pas de convertir ; tu n'en as pas le pouvoir. Le mouvement des âmes appartient à Yahwé. C'est Yahwé seul qui guide et éclaire qui Il veut ; mais sous cette motion divine, l'homme reste libre de ses ultimes décisions. Le grand responsable de l'incrédulité, ce n'est pas Yahwé qui a parsemé le monde de Ses signes ; ce n'est pas toi non plus. Tu n'as qu'à remplir ton devoir d'avertisseur. Les responsables, ce sont les incrédules eux-mêmes. Ne t'afflige donc pas des péchés qu'il ne t'appartient pas de faire éviter. Le rabbin défend Mohammed contre lui-même, contre ses adversaires.

Les coranisants n'ont jamais rien compris à cette tragique situation, absolument rien. Nous demeurons effrayé de tant d'incompréhension. Quand ils racontent que Mohammed a tantôt enseigné le fatalisme et tantôt la liberté de l'homme, ils n'y voient plus clair, ils se noient dans leurs élucubrations tordues et ténébreuses pour sombrer finalement dans un puits sans fond d'inintelligence. Le travail du rabbin n'est pas, à proprement parler, un travail didactique. C'est un travail essentiellement psychologique : c'est une âme, une âme d'Arabe que le juif arrache au polythéisme et à l'idolâtrie ; c'est pour raffermir cette âme arabe que le Juif récite les histoires d'Israël ; c'est pour tranquilliser Mohammed, que le rabbin lui raconte que Yahwé seul a pouvoir sur les cœurs, que seule la motion de Dieu est intérieure, profonde et universelle, tout en conservant le libre arbitre de l'homme. En même temps qu'il démontre à Mohammed qu'il n'a aucune raison de se décourager, ni de s'attrister, qu'il lui faut vivre dans la patience et dans la paix et la confiance en Dieu, (1) le rabbin continue à ciseler son disciple, à lui préciser sa mission, à l'ancrer plus profondément encore dans

(1) Voir sour. LXXIII, 9, où le rabbin dit à Mohammed : « Le Seigneur de l'Orient et de l'Occident. Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui. Prends-le pour protecteur ». Voir aussi les sourates CXIII et CXIV, certainement antérieures à la *Prière des Laudes*, et sur lesquelles, selon l'habitude, on a écrit tant d'élucubrations irréelles et vaines ; voir encore L, 35 et surtout XXIII, 99-100 (à rapprocher de la sourate CXIII) ; XXXIX, 39 ; XLII, 8 ; dans l'A. T., voir I Sam. II, 3 ; Ps. LVI, 12 ; CXXIV. La prière de Refuge enseignée par le rabbin à Mohammed, est la prière même de Moïse, rappelée dans la sour. XL, 28 : « Moïse dit : « En vérité, je cherche un refuge auprès de mon Seigneur, qui est aussi le vôtre, contre tous les orgueilleux qui ne croient pas au jour de compte ».

sa foi en Yahwé, le Dieu des Juifs et sur ce thème ce sont toujours les mêmes considérations qui reviennent sans cesse sur les lèvres du rabbin : « Mohammed, n'invoque pas d'autre Divinité que Yahwé ! Il n'y a pas d'autre Dieu que Lui ! Toute chose est périssable, excepté Sa face. A Lui, l'autorité suprême ! C'est à Lui que vous retournerez ». Tes compatriotes se moquent des signes ; (1) toi, ne t'en détourne pas. (2) Mais sois confiant dans le Tout-Puissant et le Très-Miséricordieux.

## APPENDICE : ABROGEANT ET ABROGÉ

On ne peut rien changer à la parole de Yahwé. Sa parole est immuable. Dieu est un absolu. Il décrète et son décret est irrévocable. Parmi les hommes Il guide ceux qu'Il a choisis et quand Il le veut. Cette doctrine de l'immutabilité divine est affirmée à chaque instant dans les *Actes de l'Islam*. Il y aurait cependant dans ces *Actes* un point noir : Dieu aurait changé ! Il aurait prononcé des sentences, pris des décisions, dicté des ordres qu'il aurait modifiés ou même abolis par la suite, en vertu d'une loi que les musulmans et les coranisants appellent pompeusement la loi de l'Abrogeant et de l'Abrogé. On a beau accoler dans les textes français l'expression arabe de cette loi : *an-Nâsch wa-l-mansûh*, cela n'est pas fait pour nous impressionner ou donner un semblant de raison à ce système insensé et hors de toute raison qui aboutit, en fin de compte à, déclarer que tout en étant immuable, Allah varie cependant selon les circonstances.

Tout le monde part d'une constatation — à nos yeux irréfléchie — qu'il existe des changements dans le Pseudo-Coran. Ce sont ces changements supposés que coranisants et musulmans s'efforcent d'expliquer.

Pour les grands critiques qui ne croient pas aux inspirations divines de Mohammed, qui parlent néanmoins de ses inspirations et même de ses révélations, ces contradictions « coraniques » seraient le fait de Mohammed, et tout à l'honneur de ce « Grand Prophète » : « L'invariabilité ne compte pas parmi les qualités que Mahomet prête à Allah. Ce n'est pas assez que les décisions d'Allah ne puissent être modifiées par aucune puissance en dehors de Lui et que sa volonté ne connaisse point de bornes ni d'obstacles. Allah en outre n'est pas lié lui-même par ses propres décisions. C'est l'un des mystères de cette volonté sans limites qu'elle ne cherche à être ni conséquente ni logique ». (3) Et ceci prouve que Mohammed était un grand génie. « Il n'y a », dit le proverbe populaire, « que les imbéciles qui ne changent pas d'avis ». L'entêtement systématique, dit gravement Tor Andrae (4) n'est pas le signe d'une personnalité supérieure. Mohammed, à travers ces contradictions, se distingue nettement de la catégorie « des inspirés religieux, des fanatiques à courte vue qui maintiennent opiniâtrement les idées les moins mûries ou les plus malencontreuses. Mahomet

(1) Sour. XIX, 20.
(2) Sour. XXVIII, 87.
(3) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 65.
(4) *Ibid.*

n'était pas un fanatique. Le secret de son étrange pouvoir de se gagner les hommes réside en grande partie dans une souplesse d'intelligence qui ne fut jamais esclave de principes rigides ». (1) Ce n'est pas tout. Les coranisants sont gens qui réfléchissent ! Mohammed se contredit et c'est tout à fait normal. Ces contradictions « correspondent bien au caractère du Prophète et à ses tendances personnelles ». (2) « Il ne faut pas oublier deux choses, si l'on veut rendre justice à Mahomet. D'abord, ce n'est pas un lettré. Il n'a pas la notion de l'invariabilité de la chose écrite. (3) Un texte n'est pas à ses yeux un document rigide, mais l'expression vivante de la volonté personnelle. En second lieu, la volonté qui parle (4) dans le Coran (5) est insondable et incommensurable. D'après la conception que Mahomet a de la divinité, (6) Allah ne saurait être lié par une parole qu'il a prononcée un jour. Il est libre de modifier, quand il veut, ce qu'il a précédemment décidé ». (7)

Pour l'ineffable Montet, il y a aussi des contradictions dans le Coran ; « comme nous l'avons vu par exemple, la croyance à la prédestination n'est pas encore définitivement établie ». (8) Et ces contradictions, continue cet auteur, s'expliquent parfaitement bien, par comparaison avec les premiers écrits chrétiens. Les contradictions, en effet, « sont encore bien plus frappantes dans le Nouveau Testament, formé d'écrits d'auteurs différents : la doctrine des Épîtres de saint Paul est en contradiction, non seulement avec l'enseignement de l'épître de Jacques, mais avec la tradition doctrinale des Évangiles synoptiques et le quatrième Évangile au point de vue du dogme, est différent des trois premiers Évangiles ». (9)

Telles sont les cabrioles exécutées par les coranisants pour expliquer cette folle théorie de l'Abrogeant et de l'Abrogé, dans laquelle ils se sont engouffrés sans aucune réflexion, théorie imaginée de toutes pièces par les musulmans, pour « sortir du pétrin » dans lequel les avaient précipités quelques textes d'un Coran qui n'est qu'un pseudo-Coran et que, de plus, ils n'avaient point compris. L'explication sur la théorie de l'Abrogeant et de l'Abrogé, que les exégètes ont eu le tort de prendre au sérieux, comme d'ailleurs les autres élucubrations musulmanes, ne peut s'accrocher normalement qu'à l'histoire de l'Islam médinois, (10) tout aussi juif, d'ailleurs, que l'Islam mecquois, comme nous le verrons plus tard. Pour l'instant, ne nous occupons point de Médine. Restons sur le terrain mecquois, et demandons-nous tout d'abord si le problème de l'Abrogeant et de l'Abrogé — tel qu'il est posé par nos grands coranisants — existe réelle-

(1) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 64-65.
(2) *Ibid.*
(3) Le *mektoub* des musulmans serait donc contraire à l'esprit de leur Prophète.
(4) Il est vraiment difficile de se représenter « une volonté qui parle ».
(5) Le Coran arabe, nous ne le connaissons pas.
(6) Mohammed n'a aucune conception personnelle de la divinité.
(7) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 67.
(8) Montet, *op. cit.*, p. 34.
(9) *Ibid.*, p. 62.
(10) C'est avec son professeur juif que Mohammed, devenu prédicateur juif, a dû déguerpir en vitesse de La Mecque, pour aller se mettre à l'abri au milieu des Juifs. L'hégire du 25 septembre 622, soit dit en passant, n'est nullement un événement glorieux. C'est l'aboutissement fatal de l'exaspération des Arabes contre le mari de Khadidja qui avait l'audace de prêcher publiquement le judaïsme et qui, poussé par un rabbin, s'efforçait d'amener les Mecquois à la religion d'Israël.

ment. Il suffit, selon nous, d'en préciser quelque peu les termes, pour en constater l'inanité. Marchons à pas bien assurés. S'il existe des contradictions, on ne peut les trouver que dans le *Corab* et dans les *Actes de l'Islam*. Dans le *Corab* ou Coran arabe composé par le rabbin, personne ne peut en juger, étant donné que le *Corab* est perdu. Nous pouvons cependant affirmer qu'il ne pouvait exister dans ce Livre la moindre contradiction, puisque le *Corab* n'était qu'une simple transposition en arabe des principales histoires du Coran hébreu. Par conséquent, écartons résolument le Coran arabe de nos investigations sur l'Abrogeant et l'Abrogé. Si de pareilles contradictions existent, elles ne peuvent exister que dans les *Actes de l'Islam*. Comme le rabbin de La Mecque est l'auteur de ces *Actes*, au même titre que le *Corab*, notre problème ne peut être posé qu'en ces termes concrets : le rabbin, rédacteur des *Actes*, s'est-il contredit ou a-t-il modifié ses opinions ? *A priori* rien n'empêche qu'un homme au cours d'une carrière de plusieurs années se voie obligé de préciser sa position intellectuelle ou pratique ; il peut même, sans être taxé d'illogisme, ordonner certaines choses qu'il aurait lui-même défendues auparavant. (1) Libre à chacun de juger et de se déjuger, surtout quand on est un grand homme ! Toutes les hypothèses dans cet ordre d'idées sont permises et n'ont aucune importance. Dans le domaine historique, un seul fait nous intéresse : dans les *Actes de l'Islam* se rapportant à la période mecquoise, le rabbin, instructeur de Mohammed, s'est-il réellement contredit ? On nous cite la sourate CIII :

1. Je le jure par l'après-midi
2. En vérité, l'Homme est en perdition
3. Excepté ceux qui ont cru, accompli de bonnes œuvres, se sont recommandés mutuellement la vérité et se sont recommandés mutuellement la constance.

Le v. 3 de cette sourate est plus long que les deux autres. En conséquence Blachère le regarde comme une addition ultérieure, selon son « fameux principe » de critique textuelle ; (2) de plus, ce verset aurait été placé intentionnellement à cet endroit pour modifier la doctrine sur la condamnation générale de l'humanité, proclamée dans le v. 2. Soyons bon prince : admettons avec les coranisants obnubilés par les commentateurs musulmans que le v. 3 soit une addition postérieure au v. 2 ; qu'il en soit même une précision. Même avec ces concessions, le problème reste intact : le v. 3 est-il une abrogation du v. 2? Le rabbin a-t-il dans le v. 3 modifié la position qu'il avait prise dans le v. 2 au sujet du salut des hommes ? Le salut, d'après le rabbin, ne peut être acquis que par la foi et la pratique des bonnes œuvres. (3) Tous ceux qui refusent l'aumône et qui s'obstinent dans le culte des idoles, sont voués à la perdition éternelle. Or, c'est là précisément, l'enseignement constant du rabbin, fidèle à la doctrine biblique. D'Abrogeant et d'Abrogé, il ne peut nullement être question.

Les coranisants ne vont pas s'avouer vaincus pour si peu ! Nous voulons bien, diront-ils renoncer à trouver dans la sourate CIII, 2-3, un exemple de notre

(1) Voir plus haut, t. I, p. 45, le passage concernant les femmes de Mohammed. Nous reviendrons sur ce thème dans notre ouvrage sur Médine.

(2) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 17 ; voir aussi sour. LXXVI ; Blachère, *ibid*, p. 100 ; voir plus haut, p. 60, n. 3 ; 77, n. 2.

(3) Voir plus haut, p. 162, n. 3.

doctrine abrogatoire. Mais il y a la sourate LIII qui nous donne pleinement raison. Une fois de plus, lisons ce texte que nous connaissons déjà :

19. Avez-vous considéré Allât et al-'Ouzzâ
20. Et Manât, cette troisième idole
20 bis. Ce sont les sublimes déesses
20 ter. Et leur intercession est fort souhaitée (1)

Comment, voilà Allah qui recommande comme favorable l'intercession des déesses de la Ka'ba ! Les musulmans se voilent la face. Seul, le Diable a pu écrire pareils versets et naturellement, les exégètes de l'Islam les abrogent eux-mêmes, en les repoussant du « divin Coran ». Les coranisants sont beaucoup plus ingénieux. Pour les uns, ces versets sont une interpolation postérieure à Mohammed. Il faut être de la partie pour apprécier tous les services que ce système d'interpolation rend aux exégètes, en les libérant d'une façon apparemment savante de tous les textes qui les embarrassent ou qu'ils ne comprennent pas. Pour les autres, Mohammed très astucieux dans sa polémique religieuse, aurait fait une certaine concession au polythéisme, pour se concilier plus facilement la faveur de ses compatriotes et les amener avec plus de rapidité au monothéisme qu'Allah était tout juste en train de lui révéler. Tel un pêcheur qui lâche son fil pour ferrer ensuite avec plus de fermeté le poisson qui a commencé à mordre à l'hameçon, Mohammed était un astucieux pêcheur d'hommes ! On joue véritablement avec les textes : pour les musulmans, le texte de la sourate LIII est invention du Diable ; on doit donc nécessairement l'abroger. Pour certains de nos coranisants, il représente une démarche politique. Tout cela est absolument burlesque ! Il y a aussi les exégètes-ajusteurs. Nous leur faisons grâce, les ayant déjà classés. Pour nous les versets 19, 20, 20 bis, 20 ter, 21, 22, 23, 24, 25, forment un tout normal et logique. Le rabbin s'adressant aux Mecquois ridiculise leurs croyances aux déesses féminines, et les stigmatise en disant au v. 23 : « Ce ne sont que des noms dont vous les avez nommées, vous et vos pères. Allah ne vous a envoyé aucune autorité à leur sujet. Vous ne suivez en cela que vos conjectures ». D'abrogation, il n'est nullement question et il est inconcevable d'écrire à propos de la sourate LIII, que Mohammed a révisé « ses déclarations sur les déesses mekkoises, au fur et à mesure qu'il modifiait ses vues dans le sens d'un monothéisme plus strict ». (3)

(1) Sour. LIII, 19-20 *ter*. Voir plus haut, t. I, p. 25, 28, 139 sq. ; t. II, p. 114.

(2) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 66. Voir aussi *ibid.*, p. 20 : comment des auteurs sérieux n'ont-ils pas de remords d'écrire de telles pages ! Le même auteur cite encore les sourates 74, 30 ; 17, 32 dans lesquelles « Allâh dicte des allégations erronées et choquantes pour *éprouver* les hommes, ou pour exciter les incroyants à la contradiction ». Il nous faut bien avouer que nous ne voyons rien de pareil dans ces textes.

(3) Dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, qui aurait besoin d'un fameux coup de balai, on lit aussi à l'article *Masdjid*, t. III, p. 363, rédigé par E. Diez, une légende à propos de cette sourate LIII et des déesses mecquoises. Voici le processus de Tabari : la sourate LIII, 19-20 *ter* est révélée. Elle sera plus tard abrogée. Mais avant qu'elle ne soit abrogée, le Prophète Mohammed la récitait dans la mosquée. Mais comme au fond, cette révélation n'était pas très « catholique », les polythéistes avaient le privilège d'assister ce jour-là à la prière et de prendre part au *sudjud* (c'est-à-dire prosternement). C'est complètement sot. Mais comme cette sottise est relatée par le « grand » Tabari, les savants

Prenons un troisième et dernier texte qui prouverait, d'après les musulmans et les coranisants, le pouvoir qu'aurait pris Mohammed d'abroger certaines parties de la Révélation. Ce texte se lit dans la sourate XVI, v. 103.

Lorsque nous changeons un verset par un autre.

Mohammed se serait donc réservé ce fameux droit de changer, de modifier, de supprimer même certains textes révélés par Allah. (1) Là-dessus, les exégètes se disputent. Les plus débrouillards rejettent ce verset à la période médinoise, façon élégante et savante d'escamoter un texte qui les ennuie. Il est absolument inutile, répliquent d'autres critiques de penser ici à une addition postérieure, car la théorie de l'*Abrogeant et de* l'*Abrogé* est apparue assez tôt dans l'Islam, exemple le v. 20 bis de la sourate LIII, qui, comme nous l'avons démontré, ne prouve absolument rien en faveur de cette théorie. Enfin, pour Blachère, ce texte « répondrait à une attaque des Incrédules qui accusaient Mahomet de modifier le message divin ». (2) Au fond, les grands savants sont comme de petits enfants qui joueraient à cache-cache, ou qui croient qu'en jouant à la balle entre eux, ils ont résolu le problème du globe! Allons! De quoi s'agit-il dans ce texte de la sourate XVI ? Lisons les alentours immédiats avec calme. La parole est au rabbin : lorsque tu récites le Coran arabe, que je t'apprends, n'aie pas peur du Diable, Mohammed. Le démon n'a aucun pouvoir sur ceux qui croient et s'appuient sur leur Seigneur. Il exerce seulement sa domination sur les infidèles qui associent des idoles au grand Dieu. (3) Il peut m'arriver, à moi ton professeur, de me tromper en changeant l'ordre des versets. C'est une chose qui peut arriver à tout le monde. Les Mecquois me traitent alors de faussaire. Ils ne manquent vraiment pas de toupet, puisqu'ils n'y connaissent absolument rien. (4) On pourrait croire à première vue que c'est Mohammed qui se plaint de se tromper dans la récitation du Corab et de prêter ainsi le flanc aux attaques de ses compatriotes. L'exégèse que nous venons de proposer nous paraît cependant plus logique. Le verset 103 continue, en effet, les versets 100-102 qui ne peuvent incontestablement se comprendre que dans la bouche du rabbin. Quelle que soit, d'ailleurs, l'interprétation choisie, il faut admettre que ce v. 103 fait allusion à un simple défaut de mémoire soit du rabbin instructeur, soit de Mohammed répétiteur et non point à un pouvoir quelconque de modifier la révélation divine !

Résumons par une simple réflexion : La loi de l'Abrogeant et de l'Abrogé sur laquelle s'excitent musulmans et coranisants équivaut simplement à ceci : l'auteur des *Actes de l'Islam* a-t-il varié au cours de la rédaction de sa longue Chronique et de sa grande carrière ? C'est un problème tout banal qui se pose pour tout livre volumineux ou pour tout auteur fécond. Le tam-tam ne doit pas nous faire illusion sur la simplicité du problème. L'auteur des *Actes de l'Islam*

y prêtent attention. Dans leur naïveté professionnelle, ils jetteront en passant un terme arabe, ce qui donnera un petit tour scientifique à leur texte et c'en est assez pour avoir accès aux colonnes de l'*Encyclopédie*.

(1) Montet, *op. cit.*, p. 381, n. 4.
(2) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 413-414.
(3) Sour. XVI, 100-102.
(4) *Ibid.*, 103.

est un rabbin. On peut donc se demander légitimement si ce rabbin, dans son apostolat et sa doctrine, a modifié ses positions. Il nous faudra attendre notre étude sur l'Islam médinois pour avoir une réponse d'ensemble sur cette fameuse loi ! Pour ce qui concerne l'Islam mecquois, nous ne trouvons aucun indice qui nous permette de conclure à des contradictions du rabbin, à certaines modifications qu'il aurait introduites lui-même dans son enseignement, encore moins à l'audace de Mohammed de corriger en quelque façon l'enseignement de son maître. Yahwé est grand. Le rabbin est un fidèle Docteur de la Loi ; Mohammed, un disciple parfois chancelant, mais toujours docile et la théorie de l'Abrogation fait partie des nombreuses fantaisies et sottises qui foisonnent et pullulent dans la littérature coranique.

## 2. — CONSEILS DE BONTÉ ET DE GRATITUDE

Il ne suffit pas, mon fils, d'avoir accepté la religion d'Israël, d'annoncer à tes compatriotes le vrai Dieu de Moïse, de démontrer l'inanité des idoles, de vouloir débarrasser la Ka'ba de tous les fétiches qui sont comme une couronne d'impuissance autour d'Allah, il faut encore avoir la manière d'annoncer ces vérités. Avec le tempérament violent que nous lui connaissons, Mohammed ne risque-t-il pas, en effet, d'exaspérer ses cotribules et de les écarter du Dieu d'Israël au lieu de les amener à Lui ? Il faut que Mohammed devienne moins brutal, moins arrogant, moins jaloux aussi : Ne méprise pas les hommes ! Ne marche pas plein de morgue ! En vérité, Yahwé n'aime pas les arrogants et les vantards. « Sois modeste dans ta démarche et baisse le ton de ta voix. En vérité, la plus désagréable des voix est la voix des ânes ». (1) Il y a des riches qui t'entourent. Maintenant que tu connais Yahwé, ne porte pas envie à ces riches. Ne te laisse pas abuser par l'éclat trompeur de la vie de ce monde. Pense que les biens que ton Seigneur te réserve sont meilleurs et plus durables. (2) Prêche la bonté envers tes parents. Honore ton père et ta mère, selon le précepte du Pentateuque (3) et les recommandations du Talmud. (4) « Ne mets point avec Yahwé, d'autre divinité, sans quoi tu seras honni et délaissé. Ton Seigneur a décrété que vous n'adoriez que Lui. Il vous a recommandé la bonté envers vos pères et mères ; si l'un des deux ou tous deux ont atteint la vieillesse, en vivant auprès de toi, ne leur dis pas : « Fi » et ne les brusque pas, mais dis-leur des paroles respectueuses. Incline vers eux l'aile de la déférence, par mansuétude et dis : « Seigneur ! sois miséricordieux envers eux, comme (ils le furent quand ils m'élevèrent quand j'étais petit ». (5)

(1) Sour. XXXI, 17-18.
(2) Sour. XX, 131, etc.
(3) Exode, XX, 12 ; Deut., V. 16 ; Ecclé., VII, 27, etc.
(4) Talmud, traité Qiddouschin, I, 10 ; *éd. cit.*, t. IX, 237 ; traité Biccurim, III, 3 ; *éd. cit.*, t. III, p. 385-386 ; on est tenu de se lever devant les vieillards, selon Lévitique XIX, 12. — Voir surtout, traité Pea, I ; 1, *éd. cit.*, t. II, p. 9-13 : « Le devoir d'honorer ses parents ». Pour se distraire à propos de la charité de Mohammed, voir TOR ANDRAE, *op. cit.*, les pages 74-75, qu'on pourra mettre en parallèle avec le Talmud, traité Pea, ch. I, 1 ; *éd. cit.*, t. II, p. 5-8.
(5) Sour. XVII, 23-25 ; voir aussi XV, 88 ; sur les ailes protectrices, voir Exode XXV, 20 ; XXXVII, 9 ; Ruth, II, 12 ; Ps. XVI, 8 ; XXXI, 7 ; LX, 4 ; LXII, 7.

« A tes premiers compagnons dans la foi recommande bien de ne parler aux idolâtres qu'avec douceur ». (1) Dis à ceux qui croient déjà de pardonner à ceux qui n'espèrent pas dans les jours de Yahwé. (2) Annonce que Yahwé est pardonneur et miséricordieux, (3) et porte tes regards sur les traces de la miséricorde de Dieu. Vois comment il revivifie la terre, même quand elle paraît morte. (4) Il y a des croyants que tu supportes mal. Veille sur ce point, mon fils : « Ne repousse pas ceux qui invoquent leur Seigneur le matin et le soir et qui désirent Sa face. Ils n'ont aucun compte à te rendre. Si tu les repousses, tu seras du nombre des injustes ». (5)

Avec toutes ces recommandations du rabbin, il ne serait pas difficile de compléter ce que nous avons déjà dit sur le caractère de Mohammed. Parce qu'il s'est converti au judaïsme, Mohammed se croit devenu un être supérieur. Nous le voyons marcher avec arrogance dans les sentiers et les ruelles de La Mecque. Il regarde les idolâtres avec mépris, de toute sa hauteur et se fait rappeler à l'ordre par le rabbin. Même converti, arrive-t-on jamais à se corriger de ses instincts ? Même avec les Mecquois ralliés au judaïsme, Mohammed reste Mohammed, envieux, dominateur et jaloux. N'est-il pas le premier des convertis ? N'a-t-il pas de ce fait prédominance sur les autres *muslimina ?* Le rabbin n'en a pas fini avec ce goût de domination.

Mohammed, sois fidèle à mes enseignements. Persévère dans le culte de Yahwé : « Il est le Seigneur des cieux et de la terre et de ce qui est entre deux. Sers-le et persévère dans son service. En connais-tu un autre ayant le même nom ? » (6)

Je te recommande aussi la reconnaissance envers Yahwé. Nous avons vu précédemment que le rabbin s'arrêtait avec complaisance sur l'énumération des signes, à la façon du Psalmiste. Dans sa pensée, chaque signe est comme une invitation pour l'homme à reconnaître la Bonté et la Toute-Puissance de Yahwé, et par conséquent son Unicité. La théologie du signe — si particu-

(1) *Ibid.*, 55.
(2) Sour. XLV, 13.
(3) Sour. XV, 49. Nos lecteurs pourront sourire tout particulièrement à cette réflexion de Tor Andrae, *op. cit.*, p. 68 : « L'image sévère du Maître du Jugement Dernier, du Dieu Tout-Puissant, à la volonté duquel l'homme n'a qu'à se soumettre humblement, offre aussi un aspect plus doux. Le dieu de Mahomet est aussi un dieu miséricordieux, un dieu de grâce et de pardon. La polémique chrétienne peu aimable à cet égard, souligne que sa miséricorde est vraiment arbitraire. Dans le Christianisme, l'amour de Dieu est irrationnel. Dans l'Islam, il est arbitraire ».
(4) Sour. XXX, 49.
(5) Sour. VI, 52 ; voir aussi XVIII, 27.
(6) Sour. XIX, 66. — Il n'y a pas d'autre Dieu que celui qui porte le nom de Yawhé, le Dieu des Fils d'Israël. Yahwé est un nom distintif. Voir Dhorme, *loc. cit.*, p. 10 : « (Moïse), libérateur et législateur des Beni-Israël, sait qu'il leur faut un Dieu qui soit leur et dont le nom se distingue de celui des dieux d'alentour. Lui-même, d'après la légende, s'enquiert de ce nom et c'est un des passages les plus émouvants de l'Exode : Moïse dit à Elohim : Voici que moi, j'arriverai vers les Fils d'Israël et je leur dirai : le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous ! et ils me diront : Quel est son nom ? Que leur dirai-je ? (Exode III, 13). « Le nom, c'est la dernière chose qu'un dieu doit donner à connaître. » Dans un autre passage, Elohim dit à Moïse : « Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob en *El-Schaddaï* (dieu des montagnes), mais par mon nom IHWH je n'ai pas été connu d'eux (Exode VI, 3) ». Le rabbin de La Mecque fait écho à ces textes de l'Exode quand il dit : « En connais-tu un autre *ayant le même nom* ».

lière à l'A. T. — détermine chez celui qui la comprend un véritable état d'âme : voir Dieu en toutes choses et en tout reconnaître sa Miséricorde envers nous. En dehors d'Israël, aucun peuple n'avait encore enseigné pareille doctrine mystique, et la présence de cette doctrine dans les *Actes de l'Islam* a valeur d'un véritable certificat d'origine. Mohammed, sois reconnaissant envers le Tout-Puissant. Contemple dans toute la nature et en toi-même toutes les manifestations de la Bonté et de la Miséricorde de Yahwé. Apprends aux idolâtres à regarder l'univers avec les yeux de la foi. La reconnaissance est un sentiment qui procède de la foi et conduit à une foi plus grande encore. Regarde les infidèles qui t'entourent. Ils n'ont qu'un souci : gagner de l'argent et jouir de l'existence. On a beau leur raconter que Yahwé a placé les montagnes sur la terre ; que l'eau est une bénédiction ; que la voûte du ciel est une manifestation de la Puissance créatrice de Dieu, ils n'en croient rien. Leur esprit est fermé à ces sortes de considérations. (1) Ils ne croient ni à la Bonté ni à la Miséricorde de Dieu. (2) Ce sont des gens qui ignorent le sentiment de la reconnaissance, c'est-à-dire qu'ils ne savent pas reconnaître les bienfaits de Yahwé à leur égard. Les idolâtres sont des ingrats : « En vérité, l'homme est évidemment un ingrat ». (3) « C'est votre Seigneur qui fait avancer pour vous les navires sur la mer, pour que vous recherchiez (la plénitude) de Sa faveur. Votre Seigneur est miséricordieux. Quand la détresse vous atteint sur la mer, loin de vous sont les divinités que vous priez. Exception faite pour Lui ! Mais quand Il vous a sauvés jusque vers la terre ferme, vous vous détournez, car l'Homme est ingrat ». (4) Les idolâtres s'accrochent à Dieu dans le malheur ; mais l'épreuve à peine disparue, ils reviennent à leurs erreurs et ils oublient leur protecteur : « Si nous faisons goûter à l'homme une grâce venant de Nous, puis si Nous la lui arrachons, il est désespéré et ingrat. Et si Nous lui faisons goûter le bonheur après que la détresse l'a touché, il s'écrie : « Les maux se sont éloignés de moi ! » Alors il redevient joyeux et plein de jactance ». (5)

Je vous ai tant de fois expliqué les signes de Yahwé. C'est de Lui que viennent tous les bienfaits dont vous jouissez. Quand vous êtes dans le malheur ou les épreuves, on pourrait s'imaginer que vous avez enfin compris la grande signification des signes ; c'est à Dieu, en effet, que vous vous adressez pour obtenir secours. Mais non, vous n'avez rien compris ; à peine êtes-vous délivrés de vos épreuves, que déjà vous retournez à vos idoles et à vos plaisirs.

Pensez-vous, Mecquois idolâtres, à remercier Yahwé de votre existence ?

(1) Sour. XXI, 31-33 ; XLVI, 2.
(2) Voir plus haut, le chapitre sur les *Signes*, t. I, p. 279-293.
(3) Sour. XLIII, 14.
(4) Sour. XVII, 68-69; voir plus haut, p. 282-283.
(5) Sour. XI, 12-13 ; voir aussi XXXIX, 11 ; XXIX, 9 ; X, 13, 23-24 ; XVI, 55-56 : « Toutes les grâces que vous avez viennent d'Allâh », traduit Montet qui annote le v. 55 : « Les grâces dont Dieu les a comblés ». Les lecteurs inattentifs ou trop crédules pourraient penser qu'il s'agit de grâces au sens théologique. Or, ce sens est inconnu dans les *Actes de l'Islam*. Le v. 55 emploie le terme *ni'mat (in) = bien-être, richesse, opulence, bonheur, satisfaction, joie, plaisir*. Voir XIX, 59 : *anaama*, 4e forme du verbe *naama = il combla de bienfaits ;* XIV, 33 : *ni'mat : bienfaits, faveurs* : LXVIII, 2 ; XVI, 14 : *fadl = générosité, bonté, grâce ;* XL, 63 : *Dsou fadl (in) = possesseur de générosité, généreux ;* XLV, 11 : même expression que XVI, 14.

C'est Lui qui vous a créés et qui a fait pour vous l'ouïe, la vue et le cœur ; et il en est si peu qui pensent à le remercier. (1)

« Nous avions placé (les Adites) dans une condition supérieure à la vôtre. Nous leur avions donné ouïe, vue et cœur. A rien ne leur ont servi leur ouïe, ni leur vue ni leur cœur, parce qu'ils *niaient les signes* de Dieu. Et ce dont ils se moquèrent, les a enveloppés de toutes parts ». (2) Le même châtiment vous attend. Vous savez bien cependant que « c'est Yahwé qui a créé les cieux et la terre, et qui fait descendre du ciel une eau par laquelle Il fait pousser les fruits qui constituent votre subsistance. Il vous a soumis le navire afin que celui-ci, sur Son ordre, vogue sur la mer. Il vous a soumis les rivières ; Il vous a soumis le soleil et la lune, constants dans leur cours. Il vous a soumis la nuit et le jour. Il vous a donné tout ce que vous avez demandé. Si vous comptiez les bienfaits de Yahwé, vous ne sauriez les dénombrer. En vérité, l'homme est très injuste et très ingrat ». (3) Si vous êtes ingrats, Yahwé, Lui, se suffit à Lui-même. Mais rappelez-vous qu'il n'aime pas l'ingratitude chez ses serviteurs, (4) Vous êtes des ingrats, parce que vous ne voulez pas comprendre et vous ne voulez pas comprendre, parce que vous ne voulez ni vous détacher des jouissances de cette terre (5) ni vous prosterner devant Yahwé. Votre orgueil vous perd (6) comme il est dit au saint Livre des Proverbes : « L'Eternel renversera la maison des orgueilleux. (7) Partout, vous trouvez des preuves de la Miséricorde et de la Toute-Puissance et jamais vous ne pensez ni au Miséricordieux ni au Tout-Puissant. Tout est créature et vous ne pensez jamais au Créateur. Ce qu'il y a de plus tangible pour nous, disent-ils, c'est notre commerce, nos enfants et nos femmes. Si nous sommes sur terre, c'est pour jouir. Nous n'avons cure de tous vos discours. « C'est une grande histoire que la création », soupire le rabbin ; « mais cette histoire n'intéresse pas les Mecquois ». (8) Un jour, jour de malheur, elle vous intéressera. Ce n'est pas pour rire que nous avons créé le ciel et la terre. (9) Les ennemis du Créateur, ce sont vos idoles. (10) Vous placez bien mal votre confiance. Au moment terrible du Jugement, elles ne vous serviront de rien.

Mohammed, souviens-toi qu'une des plus belles prières que l'homme puisse adresser à Dieu, c'est de Lui demander le sentiment de la reconnaissance. Voici, Mohammed, la prière que je te demande de réciter :

(1) Sour. LXVIII, 23 ; XXIII, 80 ; XXXII, 8 ; XL, 84-85 ; XVI, 80. — Le rabbin fait les mêmes reproches aux chrétiens.

(2) Sour. XLVI, 25.

(3) Sour. XIV, 37.

(4) Sour. XXXIX, 9.

(5) Sour. X, 23-24.

(6) Voir plus haut, t. I, p. 238, n. 10 ; 325, n. 4-8.

(7) Prov., XV, 25 ; Talmud, Traité des Berakhot, ch. IX ; *éd. cit.*, t. 1, p. 473. Si les Mecquois acceptaient la véracité du *Corab* il leur faudrait en bonne logique, renoncer à leurs idoles ancestrales, incrustées, pour ainsi dire, dans leur vie nationale, pour entrer dans le sillage d'Israël et devenir les satellites des Juifs, en acceptant leur religion. Et c'est cela précisément que les Arabes ne veulent pas, et qu'ils continuent à répondre par des railleries aux admonitions de Mohammed.

(8) Sour. XXXVIII, 67-68.

(9) Sour. XLIV, 38 ; XXXVIII, 26 ; XXI, 16-18 ; XXIII, 117 ; voir plus haut, t. I, p. 306, n. 6-7.

(10) Sour. XLI, 8.

Seigneur ! permets-moi de Te remercier du Bienfait dont tu m'as comblé ainsi que mon père !
(Fais) que j'accomplisse des œuvres pies que tu agréeras !
Reforme pour moi ma descendance !
Je suis revenu à Toi et suis parmi les Soumis (1)

## 3. — PAR-DESSUS TOUT, MOHAMMED, JE TE DEMANDE DE PRIER

14. Heureux qui se sera purifié
15. aura invoqué le nom de son Seigneur et prié ! (2)

Purification, invocation du nom de Dieu, prière : nous entrons dans une synagogue. A peine le rabbin a-t-il révélé à Mohammed l'existence du Livre saint des Juifs, écrit par Moïse, qu'il lui recommande d'invoquer le nom de Yahwé et de prier. Les hommes qui ne croient pas et qui ne s'adonnent pas à la prière, sont voués à la damnation éternelle. (3) Le rabbin va bientôt préciser lui-même ces recommandations générales : « Ceux qui craignent Yahwé », dit-il dans la sourate LI, appartenant, comme les sourates précédentes LXXXVII et LXXV à la première période mecquoise, iront dans des jardins, au milieu de sources. Sur cette terre, ils avaient fait le bien. Pendant la nuit, ils dormaient peu, et à l'aube, ils imploraient le pardon de Yahwé. De leurs biens, il y avait toujours une part pour les mendiants et les indigents. (4) Mohammed, pour être sauvé tu dois imiter les justes d'Israël : Célèbre les louanges de ton Seigneur au moment où tu te lèves et dans la nuit ; célèbre-Le aussi au déclin des étoiles (à l'aube) ». (5)

A la lecture de ce dernier texte, on pressent déjà la prière rituelle juive, recommandée par les saints Livres et précisée jusqu'à l'extrême par les talmudistes. « Heureux l'homme », dit le Psalmiste, « qui prend son plaisir dans la loi de Yahwé et médite sa Loi nuit et jour ». (6) « Yahwé, Dieu de mon salut, quand je crie la nuit devant Toi ». (7) « Il est bon de louer Yahwé, et de célébrer ton nom, ô Très-Haut, et de publier le matin ta bonté et ta fidélité pendant la nuit ». (8) « Je n'oublie pas ta Loi. Au milieu de la nuit je me lève pour te louer, à cause de tes justes décrets ». (9) « Sur ma couche pendant la nuit, j'ai cherché celui que mon cœur aime ». (10) « Mon âme vous a désiré pendant la nuit, et au-dedans de moi mon esprit vous cherchait ». (11) Lève-toi, pousse des cris pendant la nuit, au commencement des veilles ». (12) S'emparant de ces textes

(1) Sour. XLVI, 14 ; Prière typiquement juive.
(2) Sour. LXXXVII, 14-15, c'est-à-dire la seconde sourate après la sourate LXXX.
(3) Sour. LXXV, 31.
(4) Sour. LI, 17-19 ; voir aussi LXX ; 22-35.
(5) Sour. LII, 48-49 ; voir aussi LVI, 73 : « Glorifie le nom de ton Seigneur très grand » ; *ibid.*, 96, même formule ; XIX, 12 : « Zacharie révéla : « Exaltez (le Seigneur) matin et soir ! »
(6) Ps. I, 1-2.
(7) *Ibid.*, LXXXVIII, 2.
(8) *Ibid.*, XCII, 1-2.
(9) *Ibid.*, LXIX, 12 ; voir aussi Ps. LV, 18 ; LXXII, 5 ; CXIII, 3 ; CIX, 62.
(10) Cant. Cant., III, 1.
(11) Isaïe, XXVI, 9.
(12) Lamentations, II, 19.

bibliques, les talmudistes avaient analysé jusque dans les moindres détails le contenu et l'horaire des prières rituelles et statutaires et les conclusions morales d'une prière efficace. Tout le traité des Berakhoth rapporte les discussions interminables des rabbins sur ces différents problèmes. « Le soir, le matin et la nuit » avait dit le Psalmiste, « je prie et je soupire ; il entendra ma voix ». (1) Les talmudistes précisent : la prière du matin vient d'Abraham : « Abraham se leva le matin et se dirigea vers l'endroit où il s'était tenu la veille devant Dieu ». (2) La prière de l'après-midi nous vient d'Isaac : « Isaac sortit prier dans les champs ». (3) Quant à la prière du soir, elle est censée venir de Jacob : « Il arriva dans un endroit et y passa la nuit ». (4) La nuit durait douze heures, dans le comput talmudique; ces heures étaient divisées en trois ou quatre veilles. La première heure commençait à six heures du soir. L'aurore précédait d'une heure et demie le lever du soleil. Des prières et des bénédictions spéciales devaient être faites le matin, le soir et la nuit. Il n'y a aucun doute que le rabbin pensait à toutes ces prescriptions talmudiques, quand il demandait à Mohammed de célébrer Yahwé au moment du lever, dans la nuit, et quand les étoiles disparaissent (5). Avec cette sourate LII, dont ce texte est extrait, nous sommes au milieu de la première période mecquoise. (6) A partir de cette date, Mohammed va prier comme un Juif! Il priera à la mode juive, suivant le rituel établi, que lui enseigne le rabbin : « Souviens-toi de ton Seigneur, matin et soir ». (7) « Célèbre les Louanges de ton Seigneur avant le lever du soleil et avant son coucher ». (8) « Célèbre les louanges de ton Seigneur avant le lever du soleil, avant le coucher, pendant la nuit ; célèbre-les ainsi qu'aux extrémités du jour. Peut-être seras-tu agréé ». (9) Mohammed, il faut prier avec assiduité, prier avec recueillement. Nos pères anciens nous recommandaient de ne pas trop élever la voix : « Anna parlait dans son cœur. (10) Il ne faut pas non plus réduire la prière à une simple méditation, car il est écrit : *Ses lèvres s'agitaient.* (11) Comment faire alors ? Parler des lèvres. R. José bar-Hamina dit : Ce verset nous enseigne quatre choses : Anna *parlait* dans son cœur : donc, la prière exige l'attention ; *ses lèvres étaient agitées :* il faut donc parler la prière ; *on n'entendait pas sa voix :* on ne doit donc pas trop élever la voix ; *Elie la prit pour une femme ivre :* ces dernières paroles prouvent qu'il est défendu de faire ses prières en état d'ivresse ». (12) Imite, Mohammed, la sagesse de nos pères : « Ne dis pas tes prières à haute voix, ni à voix trop basse ;

(1) Ps. LV, 18.
(2) Genèse, XIX, 27.
(3) *Ibid.*, XXIV, 63.
(4) *Ibid.*, XXVIII, 11.
(5) Talmud, Traité des Berakhot (Talmud de Jérusalem), ch. IV, 1 ; *éd. cit.* t. I, p. 73.
(6) Sour. LII, 49.
(7) Sour. LXXVI, 25.
(8) Sour. L, 38.
(9) Sour. XX, 130. Voir aussi XXV, 65 ; XVII, 80-81 ; XXX, 16 ; XI, 116 ; XL, 57 ; XXXIX, 12 ; VII, 204 ; VI, 52, 71. — Sur la prière en général, voir sour. XX, 132 ; XV, 98 ; XVII, 110 ; XXVII, 3 ; XXIX, 49 ; XXXI, 16. Pour que la prière soit efficace, elle doit être accompagnée d'aumône, XIX, 56 ; XXIII, 1-6 ; XXVII, 3 ; XIII, 22 ; XI, 116 ; XXXI, 3 ; XLII, 36.
(10) I Samuel I, 13.
(11) *Ibidem.*
(12) Talmud, Traité du Berakhoth, ch. IV, 1 ; *éd. cit.*, t. I, p. 72.

mais cherche entre les deux un procédé moyen ; » (1) « Souviens-toi de ton Seigneur en toi-même humblement et avec crainte, à voix basse, le matin et le soir. Et ne sois pas négligent ». (2) Il faudrait être complètement aveugle pour ne pas reconnaître que la prière recommandée à Mohammed est la prière rituelle des Juifs et que par conséquent, elle n'a pu être prescrite que par un Juif à un converti Juif.

Si Mohammed après sa conversion, fut initié aux prières rituelles juives, faut-il en conclure que Mohammed fut contraint par le rabbin de réciter les mêmes prières que les Juifs. Matin et soir, les Juifs récitaient comme prière quelques versets du Deutéronome : « Ecoute Israël : Yahwé, notre Dieu est seul Yahwé. Tu aimeras Yahwé, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. Et ces commandements que je te donne aujourd'hui, seront dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants, et tu en parleras quand tu seras dans ta maison, quand tu iras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras. Tu les attacheras sur ta main pour te servir de signe, et ils seront comme un frontal entre tes yeux, Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes ». (3) Cette prière du *schema*, (4) était spécifiquement juive puisqu'elle débutait par un mot qui ne pouvait s'appliquer qu'aux Juifs : « Ecoute, Israël ». Le rabbin ne pouvait demander à Mohammed d'en faire sa propre prière. Il remplaça le *Schema* par une prière plus générale, vidée des allusions historiques concrètes, prière sans chair israélite, quoique de saveur complètement juive : la *Prière des Louanges*. Cette prière juive devint pour les *Muslimina* ce que le *Schema* était pour les Israélites.

Dispensé du *Schema* pour des raisons raciales, Mohammed ne pouvait être astreint non plus à porter les phylactères, comme l'étaient tous les Juifs, à l'exception des femmes et des enfants. (5) La prière que les Juifs récitaient en se mettant les *Theraphim* n'aurait eu aucun sens pour les Arabes : « Tu te rappelleras de la sortie d'Egypte tous les jours de ta vie ». (6) Comme modèle de prière, le rabbin propose donc avec la *Prière des Laudes* qui devait tenir la première place dans la vie religieuse des *Muslimina*, la prière d'Abraham :

> 43. Seigneur, fais de moi celui qui accomplit la Prière, (et qu'il en soit ainsi) de ma descendance, ô Seigneur ! et accepte ma prière.
> 43. Seigneur, pardonne-moi ainsi qu'à mes père et mère et aux Croyants, au jour où se dressera le rendement de comptes. (7)

Mohammed, dis encore :

> En vérité, ma prière, ma conduite en ma vie et à ma mort appartiennent à Yahwé, le Seigneur des Mondes. A Lui nul associé. C'est là ce qui m'a été ordonné, et je suis le premier des Muslimina ». (8)

(1) Sour. XVII, 110.
(2) Sour. VII, 203-204.
(3) Deut., VI, 4-9.
(4) *Schema*, en français *Ecoute*, premier mot du texte biblique que nous venons de citer.
(5) Talmud, traité des Berakhot, ch. II ; *éd. cit.*, t. I, p. 33, 34, 39 ; Yahwé lui-même portait des phylactères, *ibid.*, 241.
(6) *Ibid.*, ch. III, p. 54 ; *ibid.*, (Talmud de Jérusalem) ch. I, 9 ; *éd. cit.*, t. I, p. 24-26.
(7) Sour. XIV, 42-43 ; voir aussi XI, 102.
(8) Sour. VI, 163-164 ; voir aussi LXXII, 20-24. — Les élus invoqueront Yawhé par

Si Mohammed n'était pas soumis aux prescriptions trop concrètement juives et qui rappelaient certains traits précis de l'histoire d'Israël, par contre les prostrations — marques de respect envers Yahwé — lui furent imposées très tôt par le rabbin. Il faut se prosterner devant Yahwé en l'adorant dit le rabbin aux idolâtres. (1) Nous, Juifs, qui croyons en l'Eternel, nous nous prosternons dans nos prières, suivant en cela l'exemple de nos Patriarches : « Moïse s'inclina vers la terre, et se prosterna en disant : « Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, Seigneur ». (2) « Toutes les nations que tu as faites viendront se prosterner devant toi, Seigneur ». (3) « Prosternez-vous devant l'Eternel, dans les parvis du Sanctuaire, avec le respect du Sanctuaire. (4) Le Talmud précise : « En disant : « Loué soit » on se couche ; arrivé au mot *Eternel*, on se redresse ; et R. Samuel ajoute : je puis donner le motif de cette habitude ; c'est qu'il est écrit : Dieu redresse ceux qui sont couchés » (Ps. 145, 12), (5) « Devant toi », disait un autre rabbin, Bar-Kapara, « il faut s'agenouiller, se coucher, se prosterner, s'humilier ; devant toi, tout genou doit fléchir, et toute langue doit t'invoquer. A toi, Seigneur, appartient la grandeur, la force, la gloire et la majesté. A toi, tout ce qui est dans le ciel et sur la terre. A toi, l'empire et la souveraineté sur toute chose. Tu donnes les richesses et les honneurs. Tu règnes sur tout, et en tes mains résident la force et la puissance. Tu as le pouvoir d'agrandir et de raffermir tout. Aussi, Seigneur, nous te rendons grâce et nous louons ton nom majestueux. De tout notre cœur et de toute notre âme, nous nous prosternons ». (6) Tu ne te prosterneras point devant des images taillées, mais devant l'Eternel. (7) On comprend dans cette ambiance les recommandations du rabbin à Mohammed : « Célèbre donc les louanges de ton Seigneur, et vis avec ceux qui se prosternent. (8) *Sois avec ceux qui se prosternent.* Evidemment, aucun commentateur ne s'arrête sur ce texte ; il est cependant d'une grande importance. Ceux qui se prosternent en adorant Yahwé, ce sont les Juifs et le rabbin recommande ici à Mohammed de prier avec les Juifs et de prier à leur façon.

La sourate XVII nous fait assister à une scène typiquement juive, et qui nous montre dans la personne du rabbin un véritable apôtre du judaïsme, zélé et fervent, gémissant sur l'incrédulité des idolâtres, et agissant toujours avec l'idée nette du but à atteindre. Mohammed, entre avec nous, dans la synagogue (9) et regarde les fils d'Israël. Vois avec quel respect et quelle

cette prière : « Gloire à Toi, ô mon Dieu ! La salutation qui, là, (les accueillera) sera : « Salut ». Et la fin de leur invocation sera : « Louange à Yahwé, le Seigneur des mondes ! » sour. X, 10, 11. — Tous ces textes font penser à la prière de David, Ps. LXXII, 18-19 : « Béni soit Yahwé Dieu, le Dieu d'Israël, qui seul fait des prodiges ! Béni soit à jamais son nom glorieux ! Que la terre soit remplie de sa gloire ».

(1) Sour. LIII, 62 (première période mecquoise).

(2) Exode, XXIV, 1 ; XXXIII, 10 ; XXXIV, 8 ; Deut., XI, 16 ; etc.

(3) Ps. LXXXVI, 9, etc...

(4) Daniel, III, 10, 15, etc; voir Talmud, Traité des Berakhot (Talmud de Jérusalem) ch. V, 1 ; *éd. cit.*, t. I, p. 96.

(5) Talmud, *ibid.*, p. 22.

(6) *Ibid.*

(7) Exode, XXX, 3-4 ; Lévitique, XIX, 4.

(8) Sour. XV, 98 ; voir aussi XXXIX, 12 ; XVI, 51.

(9) Voir aussi XXVI, 217-219 : « Mets ta confiance dans le Puissant, le Miséricordieux, qui te voit durant tes vigiles et *voit tes gestes parmi les prosternés* ». Ce texte nous

vénération, ils suivent la lecture de la Tora. Ils sont en prostration ; ils balaient le sol de leurs barbes ; ils poussent des gémissements de componction, car ils savent que la Tora est la révélation même de Yahwé. « En vérité, ceux auxquels a été donnée la science (c'est-à-dire les Juifs) avant lui, lorsqu'il est lu devant eux, tombent sur leurs barbes en se prosternant ! Et ils disent : « Gloire à notre Seigneur ! En vérité, la promesse de notre Seigneur est accomplie ! » Ils restent tombés sur la face en pleurant, et cela augmente leur humilité ». (1) Et maintenant, tourne tes regards vers tes compatriotes idolâtres. Eux aussi entendent la parole de Dieu. Mais au lieu de se prosterner, ils pivotent sur leurs talons et s'en vont avec mépris. (2)

Mohammed, tu vois la façon dont prient les Juifs, de quelle manière ils vénèrent le Très-Haut. Fais comme eux. Imite-les : « Exalte la louange de ton Seigneur avant le lever du soleil, avant la fin du coucher, une partie de la nuit. Exalte-le avec les prosternements d'usage ». (3) Il n'y a que les incroyants qui refusent de se prosterner devant l'Eternel. « Pourquoi quand on leur récite le Coran hébreu, notre Saint Livre, ne se prosternent-ils pas ? Non seulement, ils ne le font pas, mais ils crient au mensonge ». (4) Lorsqu'on leur dit : « Prosternez-vous devant le Miséricordieux ! ils répondent : « Qu'est-ce que le Miséricordieux ? Nous prosternerons-nous devant ce que tu nous ordonnes d'adorer ? » Et cela ne fait qu'augmenter leur aversion ». (5) Toi, Mohammed, qui reconnais maintenant la vérité de notre foi, prosterne-toi devant la grandeur de Yahwé. Tu y puiseras force et courage pour résister aux attaques de tes

laisse entendre que Mohammed priait avec les prosternés, c'est-à-dire avec les Juifs et qu'il se prosternait lui-même. Il est probable que Mohammed fréquentait alors la Synagogue. Les prosternés *(as-sâjidîna)* ne sont pas seulement des orants *(al-muṣallîna)* (BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 213, note du v. 219) ; ce sont des orants qui se prosternent en priant, en se relevant cependant lorsqu'on mentionne le nom de l'Eternel (Voir plus haut, p. 203), comme il est dit dans le Psaume CXLVI, 8 : « Dieu redresse ceux qui sont courbés ». — S'appuyant sur les rêveries d'Ibn Hischâm, l'*Encyclopédie de l'Islam*, article *Masdjid* rédigé par E. DIEZ, t. III, p. 363, raconte « qu'à la Mekke, la première communauté musulmane n'avait pas d'endroit particulier pour célébrer le service divin (!). Avec son premier partisan 'Ali, le Prophète (sic) faisait la *salât* (pourquoi ne pas dire simplement : la prière) dans les chemins creux de la Mekke et il en fut de même avec les plus anciens de ses autres compagnons » (!!)

(1) Sour. XVII, 108-109. Prosterner, se prosterner : *sadjidina* (XV, 99) ; *asdjoudou* (XXV, 61) ; *soudjajadan* (XVII, 108) ; *sadjidan* (XXXIV, 12), de la racine *sadjada : être déprimé vers le sol, être à terre*, d'où : *se prosterner devant Dieu* et plus particulièrement : *se prosterner et toucher la terre avec le front.* C'est la raison pour laquelle les musulmans ne portent pas de casquette à visière, mais une chechia ; ce qui explique aussi en partie les maladies d'yeux si fréquentes dans les pays d'Islam du bassin méditerranéen. — On retrouve la racine *sadjada* dans le titre de la sourate XXXII ; et *masdjid : lieu de prosternement, chapelle, temple, mosquée.*

(2) Sour. XXIII, 68. Avant sa conversion, la reine de Saba et son peuple se prosternaient devant le soleil, à l'exclusion de Yahwé (sour. XXVII, 24). « Que ne se prosternent-ils devant Yahwé qui fait sortir ce qui est latent, dans le ciel et (sur) la terre ».

(3) Sour. L, 39. Voir aussi XXXII, 15 : « Ceux-là seuls croient à Nos signes qui, lorsqu'on les rappelle, se prosternent dans l'adoration et célèbrent les louanges de leur Seigneur ; ils sont affranchis de tout orgueil ».

(4) Sour. LXXXIV, 21.

(5) Sour. XXV, 61. — C'est pendant la prosternation que les orants adorent Yahwé ; « la meilleure des adorations consiste à se taire, comme une perle qui est sans tache perd de valeur à mesure qu'on la loue davantage », Talmud, traité des Berakhot, ch. IX,2 ; *éd. cit.*, t. I, p. 152.

adversaires. « La valeur de discipline des prostrations a été souvent observée », remarque très justement Gibb, « et ne doit pas passer inaperçue, mais la discipline vaut mieux en elle-même que pour ce à quoi elle conduit. Il n'est pas invraisemblable que la partie la plus importante de la *salât* (1) soit précisément cette partie si souvent négligée dans les prescriptions du rituel, les quelques instants de méditation et supplication silencieuse qui suivent la fin des prosternations. Ces dernières sont, pour ainsi dire, les exercices qui, en imprégnant l'adorateur d'un esprit d'humilité et de dévotion, lui permettent d'entrer en communication avec Dieu et d'atteindre ainsi à cette relation personnelle qui transfigure toute pensée et gouverne toute action ». (2)

Mohammed est désormais bien armé pour affronter ses adversaires. Il est devenu aussi Juif que possible, d'âme et de cœur. Il est en relation intime avec les Juifs qui continuent à l'instruire. Il apprend l'histoire d'Israël, Peuple Elu du Très-Haut, du Très-Puissant et du Très-Miséricordieux. Le rabbin de La Mecque lui a composé une prière, qu'il récite en temps voulu. Il ne porte pas les phylactères ; (3) il n'a pas inscrit sur sa porte les versets bibliques. Tout cela est le propre privilège et obligations des Juifs de race et Mohammed n'appartient que par sa conversion religieuse au judaïsme. Mais, regardez-le prier. Il s'agenouille et s'incline devant le nom de l'Eternel, comme tout bon Juif le fait dans sa prière. (4) Quel spectacle étonnant et scandaleux pour ses compatriotes arabes, qui sourient de ces attitudes nouvelles. Ils sourient et se moquent de Mohammed. La Mecque était devenue le théâtre d'une aventure extraordinaire, tout à fait inattendue et apparemment du suprême ridicule : un Arabe devenu Juif ! un Arabe qui, après l'avoir fréquenté pendant des années, maudissait maintenant le sanctuaire de ses compatriotes et de ses pères. Un auteur récent écrit « qu'il serait difficile d'exagérer la force et les effets de l'attitude musulmane à l'égard de Mohammed. La vénération pour le Prophète était un sentiment naturel et inévitable, tant pendant sa vie que plus tard ; mais il y a là plus que de la vénération ». (5) Cette appréciation ne s'applique certainement pas à la période mecquoise de Mohammed ; à cette époque, Mohammed, l'apôtre Juif, est tourné en dérision par ses compatriotes. L'assemblée des notables a perdu pour lui toute considération. Mohammed

(1) Disons *prière*, comme tout le monde. L'expression *salât* dans un texte français, peut donner l'illusion de la science, mais n'ajoute absolument rien pour l'intelligence du texte.

(2) GIBB. *loc. cit.*, p. 24.

(3) Dans l'une des quatre cases des phylactères, on enfermait une feuille avec ce texte : « Y a-t-il une seule nation de la terre qui ressemble à ton peuple d'Israël » (I Chroniques, XVII, 21) ; « Ainsi l'Eternel a dit à Israël : « Vous m'avez préféré à tout ce monde et moi, je vous ai distingués entre tous les peuples de l'Univers ; votre profession de foi formulée dans ce verset : « Ecoute, Israël, l'Eternel est notre Dieu ; l'Eternel est Un » (Deut. VI, 9). Voir Talmud, traité des Berakhot, ch. I, 9 ; *éd. cit.*, t. I, p. 24 ; traité Meghilla, ch. IV, 8 ; *éd. cit.*, p. 253-256 ; traité Moed Qaton, ch. III, 7 ; *éd. cit.*, p. 341.

(4) Il semble bien que Mohammed faisait sa prière le matin, avec ses compagnons, sour. XVII, 30 : « Sois assidu à la prière, lorsque le soleil décline jusqu'à l'obscurité de la nuit, et fais la lecture à l'aube du jour. En vérité, la lecture à l'aube a toujours des témoins ». Les Juifs lisaient le *Schema*, Talmud, traité des Berakhot (Talmud de Babylone), ch. I, 5 ; *éd. cit.*, t. I, p. 257, 264) ou quelques versets du Pentateuque (*ibid.*, ch. VII, 3, p. 429).

(5) GIBB, *loc. cit.*, p. 27.

n'a-t-il pas cette ignominieuse audace de vouloir transformer le Panthéon arabe, la Ka'ba vénérée, en synagogue juive ? C'est avec horreur qu'ils voient le mari de Khadidja se prosterner comme un Juif devant un Dieu qu'ils ne voient pas ! Ils auront beau faire. Tant qu'il existera sur terre un seul musulman, il priera désormais et se prosternera comme un Juif.

Mon fils, courage. Sois assidu à la prière et dis :

> « O mon Seigneur ! fais-moi entrer par une entrée juste et fais-moi sortir par une sortie juste et accorde-moi de Ta part un pouvoir bénéficiant de Ton secours ». (1)

(1) Sour. XVII, 80, 82.

CHAPITRE III

# QUERELLES AVEC LES IDOLATRES

## 1. — MENTALITÉ GÉNÉRALE DES IDOLATRES MECQUOIS

Depuis le début de la prédication juive du rabbin, depuis surtout l'entrée en scène de Mohammed, l'animosité des Mecquois est allée en s'accentuant. Toujours sur leurs lèvres reviennent les mêmes négations, les mêmes insultes et railleries. Les Mecquois méprisent le Juif et se refusent à prendre au sérieux le mari de Khadidja, cet Arabe converti en Juif et déguisé en apôtre du judaïsme. Ce qui les intéresse directement, c'est le commerce et les plaisirs de la vie présente. (1) Dès qu'on leur parle de l'existence d'un Dieu Unique, ils se drapent dans leur orgueil : (2) si vous avez un Dieu, nous, nous en avons plusieurs ! Ce sont ces dieux et ces déesses qui depuis toujours ont protégé nos caravanes et qui constituent comme le pôle de notre race. Nous continuerons à les adorer. Laissez-nous tranquilles avec toutes vos nouveautés. Tout ce que vous venez nous raconter, n'est que mensonges (3) et radotages de vieux. (4) Vos histoires de Résurrection sont affaire de magie, de sorcellerie et de charlatanisme. (5) Quand on leur dit : « Il n'y a pas d'autre divinité que Yahwé », ils se raidissent dans leur orgueil et ils disent : « Allons-nous abandonner nos dieux pour un poète possédé ». (6) Le rabbin proteste. Mohammed n'est pas poète. Ce qu'il vous dit n'est pas de son invention. Je ne lui ai pas enseigné la poésie ; il ne vous raconte pas des histoires imaginaires ; je lui enseigne le Livre des Révélations faites à Moïse par notre Dieu, et les paroles de Dieu sont toujours vraies. (7) Les Mecquois répliquent : Va porter ailleurs tes histoires. Nous le savons bien : tu n'es qu'un menteur. Avant qu'il ne soit associé au rabbin, Mohammed avait eu déjà à souffrir de la part de ses compatriotes, des riches qu'il poursuivait de ses diatribes ; mais jamais encore on ne l'avait qualifié de menteur. Aujourd'hui, il ne peut ouvrir la bouche, sans qu'on lui jette à la figure ce qualificatif désobligeant. Nous ne te croirons jamais, Mohammed ; quand tu parles, c'est pour mentir. Les Mecquois réclament des signes

(1) Sour. LXXVI, 27 ; XLV, 34 ; XXX, 5-6 ; XI, 18 ; XIV, 18 ; X, 25.
(2) Sour. XXXVII, 34 ; XVI, 25 ; XXXI, 41.
(3) Sour. LXXXV, 19 ; LXXXII, 11 ; LXXVII, 29 ; LXXV, 32 ; LXXXIII, 31 ; LIV, 3 ; XXXVII, 14 ; L, 5 ; XLIV, 8 ; X, 40 ; XXXV, 23 ; XXXIV, 8, 42 ; VI, 5.
(4) Sour. XV, 26 ; VI, 25-26. Voir plus haut, p. 144, n. 3-5.
(5) Sour. LIV, 1-2 ; XXXVII, 12-14 ; XXXII, 10 ; XXX, 10-11.
(6) Sour. XXXVII, 35.
(7) Sour. XXXVI, 69; voir aussi XXVI, 224.

de la puissance de Yahwé (1) et le rabbin réplique : quand on essaie de leur faire toucher du doigt, pour ainsi dire, les signes les plus palpables, ils se mettent à discuter, (2) sans jamais vouloir accepter la vérité qu'on leur annonce : « Ils reconnaissent les bienfaits de Yahwé, puis ils les nient. (3) Ce sont des pauvres cervelles sans réflexion (4) et qui oublient les enseignements qu'on leur donne. (5)

Soit, nous sommes des gens sans tête ! Qu'on pense de nous ce qu'on voudra. Mais, toi, Mohammed, te rends-tu bien compte de ce qu'on t'oblige à dire. Tu nous vantes sans cesse la Toute-Puissance du Dieu des Juifs et tu nous demandes ensuite de faire l'aumône aux pauvres ! Mais si ton Yahwé est tellement puissant, qu'il les nourrisse donc lui-même, les pauvres : « Lorsqu'on leur dit : « Faites des aumônes avec ce qu'Allah vous a accordé », ceux qui ne croient pas disent à ceux qui croient : « Devons-nous nourrir ceux qu'Allah nourrirait lui-même, s'Il le voulait ». (6) Cette objection n'est pas nouvelle. Tineius Rufus, gouverneur romain de la Palestine demandait déjà au rabbin Abka : « Si votre Dieu aime les pauvres, pourquoi ne prend-il pas soin d'eux? » Le rabbin répondit : « C'est pour que nous puissions par eux, être délivrés de la géhenne ». (7)

Les épithètes les plus désobligeantes continuent à tomber sur Mohammed : sorcier, magicien, menteur, suppôt de la juiverie. Les Mecquois lui tournent le dos, (8) en se moquant de lui, comme on le fait pour un fou. Ce n'est pas Allah qui t'a envoyé auprès de nous. (9) Yahwé n'a jamais rien révélé aux mortels, (10) « n'a jamais rien envoyé d'en-haut ». (11) Nous ne croirons jamais à ton message. Nous préférons rester fidèles à nos idoles, (12) plutôt que d'adopter la religion des Juifs. Non, nous ne te suivrons pas. Nous avons une religion qui a fait ses preuves. C'est la religion de nos pères, celle que nos anciens nous ont léguée, les divinités de notre Ka'ba nationale, que les habitants de La Mecque et ceux de Yatrib et les Bédouins nomades de nos montagnes et de nos déserts viennent vénérer, que tu venais vénérer toi-même, il n'y a pas encore si longtemps. Nous ne sommes pas des coureurs de nouveautés : « En vérité, nous avons trouvé nos pères pratiquant une religion et, en vérité, nous nous sommes guidés sur leurs pas ». (13) Mohammed souviens-toi de Moïse et de Pharaon. L'histoire de Moïse, c'est ta propre histoire : « Lorsque la vérité vint aux Egyptiens de sa part, ils dirent : Certainement, c'est de la sorcellerie. Moïse dit : Voulez-vous dire de la Vérité, quand elle est venue à vous : Ceci est certes de la magie !... Et les Egyptiens répliquèrent : « Es-tu venu à

(1) Sour. LIV, 1-2 ; XXXVII, 12-14 ; XXVII, 12 ; XLV, 32-34 ; XIII, 8-10, 27.
(2) Sour. XLII, 7-8, 33 ; voir aussi L, 27-28.
(3) Sour. XVI, 85 ; XXXI, 31 ; voir aussi XVI, 96 ; XXXV, 40.
(4) Sour. L, 6-8 ; etc. etc...
(5) Sour. XXXVIII, 13.
(6) Sour. XXXVI, 47.
(7) COHEN (A.), *Le Talmud*, p. 276-277.
(8) Voir Sour. LXXXVIII, 23 ; LIII, 34 ; LI, 54, 73 ; (Pharaon) ; XLIV, 13 ; XXI, 43, 109 ; XVII, 50 ; XVI, 84 ; XXX, 51 ; X, 24, 73.
(9) Sour. XIII, 43.
(10) Sour. VI, 91.
(11) Sour. LXVII, 9.
(12) Sour. XL, 12.
(13) Sour. XLIII, 21.

nous pour nous détourner du culte pratiqué par nos pères et pour vous emparer du pays ? Nous ne sommes pas de ceux qui croient en vous ». (1) Les idolâtres mecquois ne raisonnent pas autrement. Mais dis-leur Mohammed : « Eh quoi ! si je viens à vous avec un guide meilleur que vous avez trouvé chez nos pères ?... Mais ils diront : En vérité, nous ne croyons pas en ta mission ! « C'est égal pour eux que tu les avertisses ou que tu ne les avertisses point : ils ne croient pas ». (2) Les sourds, Mohammed, n'entendent jamais l'appel, quand on les avertit. (3) — Mais pourquoi voulez-vous que nous suivions votre tradition plutôt que la nôtre ? « Nous avons trouvé nos pères pratiquer notre religion et nous ne faisons aucun mal en les imitant. (4) Et dans notre religion, nous ne trouvons rien de pareil aux fables que tu nous racontes. (5) Les Mecquois sont entêtés et quand on leur dit : « Suivez ce que Yahwé vous a envoyé d'en-haut, ils disent : « Non ! nous suivons ce que nous avons trouvé chez nos pères ». (6)

C'est tout de même étrange, Mohammed, fils de La Mecque, que tu cherches à nous détourner de la religion de nos ancêtres communs, (7) de cette religion que tu as suivie si longtemps avec nous. Quelle mouche t'a piqué aujourd'hui ; tu parles en termes si méprisants ? (8) C'est tout de même extraordinaire, une chose inouïe de vouloir faire de tous nos dieux, un Dieu Unique. (9)

Tous les riches commerçants qui composent le Conseil de La Mecque sont déchaînés contre Mohammed et son instructeur Juif.

Voir sour. XXXVIII, 5. : « Le Conseil (des Infidèles) issu d'eux s'en est allé disant : « Partez et soyez constants envers vos divinités ! C'est là, certes, chose désirable ! Nous n'avons point entendu dire cela dans la dernière Communauté. Ce n'est qu'une forgerie ». Tel qu'il se présente dans sa teneur actuelle, ce verset semble bien décrire la situation de La Mecque à l'époque où le rabbin prêche la religion d'Israël. Les Infidèles qui l'écoutent le qualifient de sorcier et d'imposteur (*ibid.*, 3) et déclarent qu'il serait vraiment étrange s'il n'existait qu'un seul Dieu (v. 4). Le Conseil qui dirige la Mecque est à l'avant-garde de l'opposition et recommande aux idolâtres de rester fermes dans leur croyance et dans le culte des ancêtres. Le reste n'est que mensonge ; sour. XXIII, 24 : ce texte comme les suivants qu'on invoque souvent (voir TOR ANDRÆ, *op. cit.*, p. 122) pour situer l'attitude des riches mecquois vis-à-vis des deux apôtres Juifs, le rabbin et Mohammed, *ne s'adressent en fait qu'à Noé :* « Nous avons envoyé Noé à son peuple... Le Conseil — ceux qui furent infidèles parmi son peuple — dit : « Celui-ci n'est

(1) Sour. X, 77-79.
(2) Sour. XXXVI, 9 ; XLIII, 19-23.
(3) Sour. XLIII, 22-23.
(4) *Ibid.*
(5) Sour. XXXVIII, 6.
(6) Sour. XXXI, 20 ; XXV, 9.
(7) Sour. XXXIV, 42.
(8) Sour. XXI, 37.
(9) Sour. XXXVIII, 4-5.

> qu'un mortel comme vous qui veut se placer au-dessus de vous. Si Allah avait voulu, Il aurait fait descendre des Anges. Nous n'avons point entendu ceci parmi nos premiers ancêtres » ; sour. XI, 29, s'applique encore à Noé : « Nous avons envoyé Noé à son peuple (v. 27)... Le Conseil qui fut infidèle parmi son peuple répondit : « Nous ne te voyons que comme un mortel semblable à nous. Nous te voyons seulement suivi sans réflexion, par ceux qui sont les plus vils parmi nous Nous ne voyons en vous aucun mérite sur nous. Bien plutôt nous pensons que vous êtes des menteurs » ; sour. VII, 64, c'est toujours l'histoire de Noé que raconte le rabbin : « Le Conseil de son peuple répondit : « En vérité (Noé), nous te voyons certes, dans un égarement évident ». Si les coranisants lisaient vraiment les textes, ils auraient tout de même vu que les textes XXIII, 24 ; XI, 29 ; VII, 64 ne s'appliquent nullement à Mohammed, mais à Noé. Le rabbin ajoute que les Conseils des Adites (VII, 64), des Thamoudéens (VII, 73), ceux du peuple de Choaïb (VII, 86) eurent vis-à-vis de leur Prophète la même attitude que le Conseil du peuple de Noé.

Pour eux, toute la question est de savoir qui l'emportera ; le parti juif ou le parti arabe. Si le parti juif triomphe, c'est la fin de toute religion nationale arabe. La Ka'ba, faute de clientèle, s'effondrera dans l'oubli et ne sera bientôt plus qu'un amas de ruines. Les commerçants arabes et les nomades désapprendront bientôt les pistes même qui conduisent à La Mecque. Ils n'auront plus de lieu où placer et réunir leurs idoles. Jusqu'ici les tribus trouvaient dans le Panthéon mecquois qui abritait leurs dieux particuliers, un semblant d'unité, un lieu de rassemblement, un point de ralliement. Si ces dieux arabes disparaissent, écrasés par le Dieu Unique des Juifs, c'en est vraiment fini de la religion arabe ; c'en sera fini aussi du commerce mecquois, de l'influence commerciale et unificatrice de La Mecque. Ce rabbin qui prêche le Dieu Unique d'Israël est vraiment l'ennemi que les chefs mecquois ont juré d'abattre, et Mohammed qui s'est mis à la remorque de ce Juif n'est qu'un fou et un charlatan ! Il n'est pas seulement un scandale. Il devient un danger. En prêchant le Dieu d'Israël, tu prêches contre les tiens, contre tes compatriotes, contre ta propre race. Tu es un renégat...

— Bien sûr, que vous suivez vos anciens ! Vous raisonnez et vous agissez exactement comme eux. Tu le sais bien, dit le rabbin à Mohammed. Que d'exemples ne t'ai-je pas donnés sur l'histoire de l'incrédulité des peuples. A chaque fois, qu'un avertisseur est venu avant toi dans une ville, les riches habitants s'en moquaient. Dans leur infidélité, ils n'avaient pas le courage de se débarrasser de la gangue de leur ignorance, qu'ils cherchaient à camoufler derrière les traditions ancestrales. (1)

Les Mecquois d'aujourd'hui sont aussi encrassés que les idolâtres d'autrefois : ils marchent dans la routine, (2) ils marchent aveuglément, sans éprouver

(1) Sour. XLIII, 21-22.
(2) Sour. XXIII, 88.

la qualité et l'autorité du guide. Mohammed, fils de mon âme et de mon esprit, je suis ton guide. Tu sais maintenant, que je te parle au nom du Grand Dieu d'Israël, le Dieu qui ne ment pas, le Dieu qui a fait triompher son peuple de tous les obstacles amoncelés sous ses pas. Tourne-toi vers tes compatriotes et dis-leur : « Si je viens à vous avec un guide qui dit la Vérité, qui parle au nom de Yahwé, un guide supérieur à celui que vous avez trouvé chez vos pères, que direz-vous ? — Nous répondrons que nous ne croyons pas à ta mission, ni à celle de ton guide. (1) A tous les arguments du rabbin, aux interventions de Mohammed, les Mecquois opposent le véritable mur de leur obstination irraisonnée. Arabes, ils sont nés, Arabes ils prétendent rester. Il leur répugne d'entrer dans le sillage juif, malgré les efforts de persuasion de Mohammed qui, lui, a franchi la barrière, en se convertissant au judaïsme. Pour les Arabes, Mohammed est un traître, non seulement parce qu'il a rompu avec la tradition arabe, mais surtout parce qu'il est entré résolument dans le camp des Juifs. C'est une trahison de haute classe : trahison de religion et trahison de race.

Mohammed, ne te laisse pas impressionner par tous ces insensés qui opposent à la vérité de Yahwé l'ignorance de leurs pères. Abraham te donne l'exemple. Pour suivre le chemin du Dieu Unique, n'a-t-il pas abandonné la religion de son propre père. « En vérité, je suis innocent de tout ce que vous adorez. Je n'adore que Celui qui m'a créé, car en vérité, c'est Lui qui me conduit ». (1) L'histoire d'Abraham, c'est la tienne.

69. Récite-leur l'histoire d'Abraham,
70. quand il dit à son père et à son peuple : « Qu'adorez-vous ? »
71. Ils répondirent : « Nous adorons les idoles et, tout le jour, nous leur rendons un culte. »
72. (Abraham) demanda : « Est-ce qu'elles vous entendent, quand vous les priez ?
73. Vous sont-elles utiles ; vous sont-elles nuisibles ? »
74. Ils répondirent : « Non, (mais) nous avons trouvé nos ancêtres agissant ainsi. »
75. (Abraham) dit : « Avez-vous considéré ce que vous adorez
76. Vous et vos ancêtres les plus anciens ?
77. Certes ces idoles sont un ennemi pour moi. Je n'adore que le Seigneur des Mondes,
78. qui m'a créé et qui me guide,
79. qui me donne à manger et à boire
80. et qui me guérit quand je suis malade,
81. qui me fera mourir, puis me fera revivre (2)

Mon fils Mohammed, Abraham, c'est toi... Les Mecquois ne sont au fond, que de pauvres gens en face de Yahwé. Lui seul est le Riche et le Glorieux. (3) Parce que vos pères ont vécu dans l'ignorance et dans l'erreur, est-ce une raison pour vous de les suivre ? (4)

(1) Sour. XLIII, 23.
(2) *Ibid.*, 25-26.
(3) Sour. XXVI, 69-81.
(4) Sour. XXXV, 14-16.
(5) Sour. VII, 172.

Mais qu'ils réfléchissent bien, tous ces Mecquois idolâtres. Ce ne sont pas leurs pères qui leur porteront secours au jour du Jugement. Eux aussi, les adversaires d'Abraham, se réfugiaient dans la religion de leurs pères (1) et ils ont péri.

## 2. — LUTTE DU RABBIN CONTRE LES IDOLES MECQUOISES

Ce qui vous manque, à vous Mecquois, c'est un peu de tête. Vous n'avez pas de cervelle ! Vous ne savez pas réfléchir. Il n'y a qu'un Dieu, je vous l'affirme, le Dieu d'Israël, le Dieu des Juifs. Il est le seul Dieu et il est le seul Puissant. Je vous ai raconté l'histoire d'Abraham : c'est un signe de la Puissance de Yahwé et de l'inanité des idoles. L'histoire de Moïse et de Pharaon, que nous lisons encore dans nos Livres Sacrés, est un signe, et aussi l'histoire des Adites et des Thamoudéens et l'histoire de Noé ! Si vous refusez ces enseignements de nos anciens, regardez au moins autour de vous. Ce ciel que vous voyez, est une création de notre Dieu, comme nous l'enseignent toujours nos Livres Saints. Suivez donc les beaux commandements de Yahwé ! (2) C'est Yahwé qui clame aux hommes : « Avertissez qu'en vérité, il n'y a pas de Dieu, excepté moi. Craignez-Moi ». Oui, c'est Yahwé qui a créé les cieux et la terre. Il est au-dessus de ce qu'on Lui associe ! (3)

Il y a foule ce jour-là sur la place publique. Le rabbin s'enflamme et dans une page de splendide éloquence, il énumère à la façon des Prophètes, les grands signes de Yahwé : la création de l'homme, la création du bétail, des routes, de l'eau, des fruits, du jour et de la nuit, du soleil et de la lune, des étoiles, de la mer ! Est-ce que Celui qui crée est comme celui qui ne crée pas ? Yahwé est créateur de tout. Et vos dieux, à vous, que font-ils ? Ils ne peuvent rien créer, parce qu'ils sont eux-mêmes créés. Sans vie, ils ne savent rien. Votre Dieu doit être un Dieu Unique. Le premier de tous les péchés, c'est l'idolâtrie, comme l'enseignent nos docteurs. (4) On demanda un jour à Rubbi Samlaï : « Comment se fait-il qu'il soit écrit : Quelle est la grande nation qui ait un Dieu aussi proche d'elle (Deut. IV, 7)... L'idole, même quand elle paraît proche, est éloignée de nous. C'est à ce faux dieu que fait allusion le Prophète : (Isaïe XLVI, 7), en disant : *On le porte sur les épaules, on s'en charge, on le pose en place, ou on le tient debout sans bouger, même on criera après lui; il ne répondra pas et ne délivrera personne de la détresse*, en d'autres termes : l'idole qu'on a dans sa maison vous laisse crier et mourir, sans vous écouter ni vous secourir, mais quoique l'Eternel semble loin, il n'est rien aussi proche que lui ». (5)

(1) Sour. XXVI, 74.
(2) Sour. XXXIX, 56 ; etc. etc.
(3) Sour. XVI, 1-3.
(4) Talmud, traité Pea, I, 1 ; *éd. cit.*, t. II, p. 4-15. Le premier péché, c'est l'idolâtrie ; viennent ensuite les unions illicites, l'homicide et la calomnie.
(5) Talmud, Traité des Berakhot, IX, 1, *éd. cit.*, t. I, p. 154. — Les docteurs de la Loi expliquent que Dieu est proche : entre le ciel et la terre, il n'y a que 500 ans de marche. Yahwé n'a donc qu'à se pencher pour entendre la voix des orants. Pour la localisation de Yahwé, voir Talmud, Taanith, I, 1 ; *éd. cit.*, t. VI, p. 144. — Du Sinaï, la voix de

Renoncez, Mecquois, à vos idoles. Yahwé n'aime pas ceux qui s'enflent d'orgueil. Mais les Mecquois impassibles, ne bronchent pas. Rien ne les émeut dans la prédication du rabbin. Devant ces litanies des signes, ils demeurent de glace : Parle toujours ; tu n'es qu'un Juif et tout ce que tu nous racontes, ce n'est que fable inventée par les anciens. (1) — Eh bien, tant pis pour vous. Portez entièrement le fardeau de vos péchés et au jour de la résurrection, vous serez chargés aussi du fardeau des péchés de ceux que vous avez égarés. (2)

Mon fils Mohammed, tes compatriotes incrédules veulent nous tendre des pièges. Ils y seront pris, les premiers. Ils prétendent avoir plusieurs dieux. Nous, nous n'en avons qu'un seul, mais qui les domine tous ! Laisse tomber tous ces hypocrites. Un jour viendra où leurs mensonges et leurs stratagèmes ne leur serviront de rien. C'est un châtiment terrible et affreux qui les attend.(3) A quoi pourront bien leur servir ces idoles qu'ils emporteront avec eux dans le feu de l'enfer ? (4) S'il y avait plusieurs dieux, comme le disent les Mecquois, qu'adviendrait-il ? Ces dieux ne chercheraient-ils pas un moyen pour renverser le Possesseur du Trône ? (5) Nous assisterions à une lutte entre les divinités. Non, ce n'est pas possible. Gloire à Yahwé ! Qu'il soit exalté, au-dessus de ce qu'ils disent, à une très grande hauteur ! (6) Mohammed, dis-leur : entrons dans la Ka'ba et montrez-moi les dieux que vous avez donnés à Allah, comme associés. (7) Je n'y vois que des fétiches en pierre. Ils sont tout juste bon à faire avec vous des cailloux pour l'Enfer. (8) Regardez-les bien ces blocs de pierre. Ont-ils jamais créé ? Ont-ils pouvoir de vous aider ? Si vous les appelez comme guides, ils ne vous suivront pas. Ont-ils des pieds pour marcher ? Ont-ils des mains pour saisir ? Ont-ils des yeux pour voir ? Ont-ils des oreilles pour entendre ? Invoquez-les et faites qu'ils vous répondent, si vous dites la vérité ! Mais non, ne les invoquez pas. Que vous les appeliez ou pas, c'est exactement la même chose. Ils demeurent inertes et sans vie. Mohammed, dis-leur encore : Invoquez vos dieux. Avec eux, complotez contre moi. Faites vite. Mais je ne crains rien. Mon patron est Yahwé, le patron des justes. Mais ceux que vous invoquez à côté de Lui, ne peuvent ni vous aider, ni s'aider eux-mêmes. Ils ont l'air de regarder, mais ils ne voient pas. (9) Quel pou-

Moïse se faisait entendre dans toute l'Egypte, située seulement à 40 jours de marche, Talmud, Pesahîm, ch, V, 3, *éd. cit.*, t. V ; p. 76.

(1) Sour. XVI, 4-26.
(2) *Ibid.*, 27 ; XXIX, 12.
(3) Sour. LII, 41-47 ; voir Ecclé., VIII, 5.
(4) Sour. XXXVII, 22-24.
(5) Sour. XVII, 44 ; le rabbin dans ce verset, vise aussi les chrétiens.
(6) *Ibid.*, 45.
(7) Sour. XXXIV, 26 : « Dis encore : « Faites-moi voir ceux que vous avez adjoints (à Allah) comme Associés. Erreur ! Il est Yahwé, le Puissant, le Sage ».
(8) Sour. XXI, 98-99 : « Vous et ce que vous adoriez, en dehors de Yahwé, serez matière ignée de la Géhenne. Vous y arriverez ! Si ces faux dieux avaient été des divinités, ils ne seraient pas arrivés à (la Géhenne). Tous y seront éternellement ».
(9) Sour. VII, 191-197 ; voir plus haut, t. I, p. 302, 334, n. 1 ; voir aussi XLVI, 27 ; Baruch, VI, 62-69 : « Mais les idoles ne sont pas comparables ni en beauté, ni en puissance (à Yahwé). Il ne faut donc ni penser ni dire que ce sont des dieux, puisqu'elles ne peuvent ni discerner ce qui est juste, ni faire de bien aux hommes. Sachant donc que ce ne sont pas des dieux, ne les craignez point : « Ils ne font pas voir aux nations des signes dans le ciel ; ils ne brillent pas comme le soleil ; ils n'éclairent pas comme la lune... De même qu'un épouvantail dans un champ de concombres ne préserve de rien, ainsi en est-il de

voir et quelle autorité peuvent donc avoir des morceaux de pierre inertes ? « Dis-leur, mon fils : « Priez ceux que vous prétendez (être des dieux) en dehors de Yahwé ! » Ils ne possèdent pas le poids d'un atome dans les cieux ni sur la terre. Ils n'ont là (avec Yahwé) aucune association et Il n'a en eux aucun adjuteur ». (1) Y a-t-il une seule idole qui soit capable de faire pleuvoir ? (2) Vos dieux ne sont que des cailloux, qui ne représentent que le néant. Les avez-vous jamais entendu parler. Toutes vos idoles sont muettes. (3) Yahwé est l'Unique qui entende et qui voie. (4) En vérité, tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, n'appartient-il pas à Yahwé ? Que suivent donc alors ceux qui invoquent à côté de Yahwé, des dieux qu'ils Lui associent ? En vérité, ils ne suivent qu'une supposition et ils ne font que proférer des mensonges. (5) Les dieux que vous associez à Yahwé ne possèdent même pas la pellicule qui recouvre le noyau de la datte ! Si vous les invoquez, ils n'entendront pas votre appel et même s'ils l'entendaient, ils ne pourraient même pas vous répondre ! (6)

De quelle utilité peuvent être pour vous de pareilles idoles ? Peuvent-elles commander à Dieu ? Regardez-les donc ces pierres sans vie et sans mouvement, qui ne peuvent ni voir ni entendre. (7) Quels services peuvent-ils vous rendre ? Quel mauvais œil peuvent-elles vous jeter ? (8) « Ils adorent à côté d'Allah ce qui ne peut ni leur être utile ni leur nuire. L'Infidèle est un auxiliaire (du Démon) contre son Seigneur ». (9) Impuissantes sur cette terre, vos idoles le seront également dans l'autre monde. Notre Yahwé à nous, est un refuge et un soutien. C'est un Dieu consolateur ; tandis que vos dieux à vous, et vos déesses n'ont aucun pouvoir d'éloigner de vous la détresse, ni de la détourner. (10) A quoi peuvent donc bien servir des dieux inertes et amorphes, qui n'ont aucune puissance sur le destin des hommes ? Quels arguments pouvez-vous invoquer en leur faveur ? Dites-le nous ? (11) « Le jour où Yahwé dira : « Appelez ceux que vous prétendez être Mes associés», (ce jour où les) ayant priés, ils ne les exauceront point, car Nous placerons entre eux un abîme ». (12) Les faux dieux que vous invoquez auront disparu ce jour-là. Il n'y aura pas de délivrance pour vous. (13)

leurs dieux de bois, recouverts d'or et d'argent ». « L'idole ne voit ni n'entend, ni ne mange, ni ne boit, ne fait ni bien ni mal et ne parle pas », Talmud, Berakhot, IX, 3 ; *éd. cit.*, t. I, p. 163.

(1) Sour. XXXIV, 21 ; voir aussi XVI, 75 ; X, 19, 35 ; XXXV, 3 ; XLII, 42, 45 ; VII, 2 ; etc.

(2) Jérémie, XIV, 29 ; voir Talmud, Berahkot, V, 2 ; *éd. cit.*, t. I, p. 99-101 ; *ibid.*, ch. IX, 3, p. 160, 164. Action de grâces pour la pluie, *ibid.*, p. 165-166.

(3) Ps., CXXXV, 16.

(4) Sour. XLII, 9.

(5) Sour. X, 67.

(6) Sour. XXXV, 14-15.

(7) Voir Talmud, Traité des Berakhot, ch. IX, 3 ; *éd. cit.*, t. I, p. 163. Voir aussi *ibid.*, ch. VIII, 7 ; p. 148 : « Les idoles témoignent qu'elles ne voient ni ne connaissent rien ; c'est pourquoi (les idolâtres) seront honteux. R. Samuel explique que ces idoles rendront honteux à l'avenir, c'est-à-dire au jour du jugement, ceux qui les ont faites ».

(8) Sour. XI, 23, 103 ; XL, 21 ; XXXIX, 4, 8 ; etc...

(9) Sour. XXV, 57 ; XXXVI, 22 ; voir Baruch, VI, 67 : « Les bêtes valent mieux qu'elles (les idoles), puisqu'elles peuvent en fuyant trouver un abri et être utiles à elles-mêmes ».

(10) Sour. XVII, 58.

(11) Sour. XVIII, 14.

(12) *Ibid.*, 50.

(13) Sour. XLI, 48 ; XXX, 11-12.

Aucun idolâtre n'échappera à la punition éternelle. (1) Yahwé saura distinguer les siens. Regardez cet homme qui s'éloigne. Il est riche, mais il donne peu. Est-ce qu'il connaît l'invisible, comme notre Dieu ? Est-ce qu'il a entendu parler, est-ce qu'il a voulu entendre parler de Moïse et d'Abraham ? (2) Patience, Dieu saura bien le rattraper un jour. (3)

Dis-leur, Mohammed, à tes compatriotes : « Avez-vous considéré ceux que vous invoquez à côté d'Allah ? ». Dis-leur encore : « Yahwé me suffit ! C'est sur Lui que se reposent ceux qui se confient en Lui ». (4) Dis-leur : « O mon peuple ! agissez selon votre pouvoir ! Moi aussi je vais agir ! et bientôt vous verrez ! » (5) Dis-leur : « C'est à Yahwé qu'appartient toute intercession ! A lui, la Royauté des cieux et de la terre ! A Lui enfin, vous serez ramenés ». (6) Dis : « O Yahwé ! créateur des cieux et de la terre, toi qui connais les choses invisibles et les choses visibles, tu jugeras entre Tes Serviteurs à l'égard de ce sur quoi ils s'opposent ». (7) Tout cela, tu peux le dire, le clamer sur la place publique. Tout cela, je te l'ai enseigné moi-même et moi-même je l'ai appris dans le Coran de Moïse. Allons, mon fils, prêche la vérité divine, la vérité que nos pères nous ont révélée. Dis-leur, à tous ces entêtés, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le Dieu d'Israël et que leurs idoles ne valent rien. Rappelez-vous, barla, (8) qu'Abraham, lui aussi, fut envoyé à son peuple pour les avertir : « Servez Dieu et craignez-Le ». (9) Il serait bon de vous en rappeler. (10) Mais non, vous préférez adorer à côté de Dieu, des idoles et vous commettez ainsi un mensonge et vous dites une énormité ! (11) En vérité, ceux que vous adorez à côté de Dieu n'ont aucun pouvoir de vous donner des provisions pour vous nourrir. Demandez donc des provisions à Yahwé ; servez-le, car c'est à Lui que vous retournerez ! Si vous dites que c'est un mensonge, souvenez-vous que les nations qui vous ont précédé, ont, elles aussi et avant vous, traité leurs apôtres de menteurs. (12) Mais Yahwé les a anéanties, à cause de leur ingratitude et de leur incrédulité. (13) C'est le même sort qui vous attend. C'est sur des ruines que vous bâtissez, des ruines que vous préparez vous-mêmes et pour vous-mêmes. Ceux qui prennent des patrons à côté de Yahwé sont pareils à l'araignée. L'araignée se construit elle-même sa maison, mais n'est-ce pas la plus frêle des maisons. Ah, si les incrédules le savaient ! (14) Le seul Puissant ; le seul Sage, c'est Yahwé qui connaît

(1) Sour. LI, 59-60 ; XXXVII, 159-164 ; XLIV, 7-10 ; XXIII, 115-118 ; XXI, 21-26 ; XLV, 6-7 ; XVI, 23 ; etc.
(2) Sour. LIII, 28-30.
(3) *Ibid.*, 31-39.
(4) Sour. XXXIX, 39 ; voir aussi *ibid.*, 37.
(5) *Ibid.*, 40.
(6) *Ibid.*, 45.
(7) *Ibid.*, 48. — Il est possible et même probable que dans ce verset le rabbin fasse allusion aux chrétiens.
(8) Têtes de mules !
(9) Sour. XXIX, 15.
(10) *Ibid.*
(11) Sour. XVIII, 14. — C'est vous, Mecquois qui mentez, sour. L, 5 ; XXVI, 5 ; XXV, 77.
(12) Sour. XIX, 16-17. Voir plus haut, p. 149, n. 10 ; etc., etc.
(13) Voir Isaïe, XLII, 17.
(14) Sour. XXIX, 40 : « L'araignée, *ab-cankabût* et sa toile, » dit T. Sabbagh. *La Métaphore dans le Coran*, Paris, 1943, p. 106, « fournissent le thème d'une comparaison parabolique. L'état de ceux qui prennent en dehors d'Allah « des alliés », *awliyâ'a* ». Au fond,

tout ce qu'ils invoquent à côté de Lui. (1) Si vos idoles, à vous, sont aussi puissantes que l'est Yahwé, montrez-nous donc ce qu'elles ont créé. (2) Seul, Yahwé est puissant sur tout. Rien n'est comme Lui, car il est l'Unique qui entende et qui voie ? Il possède les clefs du royaume des cieux et de la terre. Il répand largement ses dons sur ceux qu'Il veut et Il les distribue avec mesure. En vérité, Il connaît tout ! Yahwé, seul, est le Dieu Tout-Puissant. Il est incomparable et aucune de vos idoles ne peut être mise en parallèle avec Lui.

Le rabbin joue avec les Mecquois comme un chat avec une souris. Il les domine de cent coudées. Il les écrase de sa verve mordante et de ses réflexions cinglantes. Il se moque d'eux en pleine face ! Pour dépeindre la situation qui tient à la fois de la comédie et de la tragédie, véritable mélodrame dans lequel le burlesque envelopperait quelques réflexions sérieuses il nous faudrait utiliser l'argot ou le parler faubourien. Le rabbin a vraiment de l'humour ! Avec la sourate LIII, que nous avons analysée plus haut, il inaugure une série de remarques destinées à fustiger les idolâtres mecquois, à les piquer au vif. Vous êtes vraiment très galants, leur dit-il, de placer les femmes à côté d'Allah !

Pour parvenir au but qu'il s'est fixé, le rabbin doit tout d'abord détourner les Mecquois de leurs idoles, pour les amener ensuite au Dieu Unique qui dans une nuit célèbre, sur le Mont Sinaï, s'est nommé Lui-même à Moïse. La lutte commence : je vous connais et je vous déclare que vous êtes en contradiction avec vous-mêmes. Ne le voyez-vous pas ? Certes, vous croyez en un Dieu plus grand que les autres. Vous le vénérez plus que les autres. Vous l'avez placé au sommet de la hiérarchie divine. C'est Lui qui tient le premier plan dans votre Panthéon. Vous l'appelez *Il-Leh*, c'est-à-dire, le Dieu. Mais ce grand Dieu, vous l'humiliez en mettant à côté de Lui des idoles. Non seulement, vous diminuez sa puissance; mais vous le ridiculisez. Ne le voyez-vous pas ? Qui sont Allât, el-Ouzzâ et Manât ? Elles sont grandes et puissantes dans vos esprits. (3) Mais tout de même ce ne sont que des déesses, rien que des femmes ! Pour vous, il vous faut des mâles. C'est votre honneur et votre gloire ! Quant à Allah, qui plane au-dessus de toutes les déesses, plus grand et plus noble que vous, vous lui accolez des femelles. C'est assez bon pour Lui !

Y aurait-il pour vous les mâles et pour Allah les femmes
Ce serait là un bien mauvais calcul (4)

dit encore cet auteur, « Mohammed ne fait, dans ces comparaisons, que présenter des arguments pour étayer sa mission d'apôtre » (*Ibid.*, p. 74). Cette simple réflexion suffit largement pour classer l'auteur avec tous les autres coranisants qui n'ont rien compris aux origines de l'Islam. Quand il est dit dans la sourate XXIX, 40 : « L'exemple de ceux qui prennent des patrons en dehors d'Allah est celui de l'Araignée qui s'est donnée sa toile pour demeure. En vérité, la plus misérable des demeures est celle de l'Araignée », ce n'est pas Mohammed qui fait lui-même cette comparaison; c'est le rabbin. Et le rabbin n'invente rien. Tout simplement, il connaît sa Bible. On lit, en effet, dans Job, VIII, 14 : « L'espérance de l'impie périra. Sa confiance sera brisée ; son assurance ressemble à la toile de l'Araignée. Il s'appuie sur sa maison, et elle ne tient pas ; il s'y attache et elle ne reste pas debout ».

(1) *Ibid.*, 41.
(2) Sour. XXXI, 10 ; XLVI, 3.
(3) Voir plus haut, p. 194, n. 1.
(4) Sour. LIII, 21.

En ridiculisant Allah, c'est vous-mêmes que vous ridiculisez. Le rabbin dans son ironie mordante, s'amuse à mettre la crédulité des Mecquois en contradiction avec leur conduite pratique, et il faut croire que cet argument devait blesser au vif les idolâtres, puisque le rabbin, tout au long de sa lutte contre le polythéisme, y reviendra à maintes reprises : Allah aurait-il des filles, alors que vous auriez des fils ? (1)

Apportez donc une preuve évidente qui vous permette de soutenir pareille stupidité ! Nous, Juifs, nous avons nos Ecritures. Si vous dites vrai, apportez donc les vôtres. (2)

Approchez, Mecquois. C'est nous maintenant qui vous attendons. Racontez ce que Dieu vous a révélé ; mais donnez des preuves. Nous, nous avons nos signes et la parole même de Dieu. Allez, fanfarons, racontez-nous tout ce que vous savez sur l'invisible. Vous devez en savoir long, puisque vous attribuez à Dieu ce qu'il y a de moins bien, les filles, en conservant pour vous ce qu'il y a de meilleur, les fils. Mohammed, ils s'imaginent, ces idolâtres, que nous sommes venus sur la place publique pour gagner notre vie, en leur racontant des histoires, comme font les charlatans et les diseurs de bonne aventure, les jours de marché. Leur argent, nous n'en avons pas besoin ! Yahwé est riche et magnanime, mais eux, sont criblés de dettes. (3)

Les coranisants qui ont cru dans leur naïveté que Mohammed avait composé le Coran, ont écrit sur ce texte et d'autres textes similaires des pages ridiculement touchantes. Voyez ce cher Mohammed avec quel désintéressement il agissait. Il aimait la pauvreté. Il détestait l'argent. Ce brave Arabe avait vraiment un cœur d'or ! Les adversaires mecquois de Mohammed se trompent dit-on, « quand ils prétendent qu'il ne recherche au fond, que son propre intérêt et la puissance. Jouer un rôle par ambition, tel serait son véritable but. Il doit se défendre contre les accusations d'avoir des visées qui ne lui siéent pas, et répéter qu'il ne désire ni récompense, ni argent, ni puissance : comme il ne saurait repousser ceux qui croient, il ne peut empêcher les croyants de se joindre à lui ». (4) Ce portrait, en effet, est fort beau. Il n'a qu'un défaut : celui de ne pas ressembler à Mohammed. En effet, ce n'est point Mohammed qui refuse de l'argent et des récompenses de la part de ses compatriotes ! C'est le rabbin qui suivant les préceptes bibliques demande à Mohammed de ne rien recevoir, ou déclare qu'il ne recevra rien lui-même : « Tu ne recevras point de présents, car les présents aveuglent les yeux des sages et corrompent les paroles des justes ». (5) « Celui qui secoue la main pour ne pas accepter des présents... celui-là habitera dans les hauts lieux ». (6) « Le Juif est saint, quand il ne regarde pas ses organes sexuels ; il est très saint quand il ne regarde pas une pièce d'argent », a dit notre Talmud, (7) Mohammed, prends exemple sur Noé : « Je suis pour vous », dit-il

(1) Sour. LII, 39.
(2) *Ibid.*, 34.
(3) Sour. LIII, 23. Ce verset n'a plus absolument rien de médinois ; il ne se comprend que comme partie intégrante et logique de la lutte menée par le rabbin contre les idolâtres mecquois. Ce verset 23 n'est que la suite normale des versets 19-22 de cette même sourate LIII.
(4) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 122.
(5) Deut., XVI, 19 ; voir aussi Exode, XXIII, 8 ; Prov. XVII, 23 ; I Samuel, VIII, 3.
(6) Isaïe, XXXIII, 15 ; voir *ibid.*, I, 23 ; V. 23 ; Amos, V, 12.
(7) Talmud, Traité Meghilla, ch. I, 11 ; *éd. cit.*, t. VI, p. 221.

un apôtre fidèle. Craignez Dieu et obéissez-moi. Je ne vous demande pas de salaire pour cela ; mon salaire est uniquement auprès du Seigneur des Mondes. » (1)

Moi-même j'ai toujours agi de la sorte vis-à-vis des idolâtres : « Je ne leur demande pas de provisions et je ne leur demande même pas qu'ils me nourrissent. En vérité Yahwé, Lui, est l'Approvisionneur ; il est le Possesseur de la force inébranlable ». (2) Les Mecquois s'imaginent sans doute que nous prêchons la Vérité, uniquement pour gagner de l'argent. Les riches pensent que nous cherchons à grignoter leurs richesses. Nous autres, Juifs, nous sommes des gens désintéressés ! Tout le monde le sait ! Nous vendons moins cher que les autres marchands. Nous secourons toujours le pauvre à court d'argent. Nous nous contentons du petit profit. Y a-t-il commerçants plus honnêtes que nous ? Y a-t-il hommes plus secourables ? On nous reproche des crimes dont nous ne sommes pas coupables. L'usure que nous pratiquons n'est qu'un commerce moral. Nous amoindrissons le dépôt de nos créanciers ; mais n'est-ce pas nous-mêmes qui l'avons créé par notre générosité ? On nous accuse de faire mourir lentement les petites fortunes qui sont venues s'abriter auprès de nous. Mais s'il nous arrive de ruiner ainsi des hommes, c'est parce que nous leur avons permis de vivre. Les Mecquois nous prennent pour des hommes d'argent. Il n'en est rien. Nous sommes un peuple qui ne demande aucun salaire et qui marche dans la voie droite. (3) Mohammed, maintenant que tu reconnais le Dieu d'Israël, agis comme un bon Juif et dis-leur : « Je ne vous demande aucun salaire. (4) Mon salaire est Yahwé lui-même ». (5) Comme prix de ta prédication demande-leur de se convertir ; (6) demande-leur aussi qu'ils respectent tes parents. (7) D'ailleurs, pourquoi leur demander de l'argent, alors que tous ces riches sont couverts de dettes. (8)

Mais non, Mohammed, il ne s'agit pas d'argent dans notre prédication. Nous ne cherchons pas à nous enrichir. Notre richesse, c'est Dieu. En leur annonçant la vérité, ce sont eux que nous voulons enrichir. Mais tous ces riches s'obstinent dans leur pauvreté d'âme. A notre Dieu Tout-Puissant, ils préfèrent des idoles en pierre. Mais ces idoles ont-elles une ombre de vérité et une ombre de pou-

(1) Sour. XXVI, 109. — Aux versets 109, 127, 145, 164, 180 de cette sour. XXVI, le rabbin fait dire à Noé, à Houd, à Salih, à Lot et à Choaïb, la même déclaration. Pour 'Ad, voir XI, 53. Il est dit dans Abot I, 2, 3 : « Ne soyez pas comme des esclaves qui servent le maître pour obtenir un salaire ; soyez comme des esclaves qui le servent pour ne pas obtenir de salaire », cité par BAHYA IBN PAQÛDA, *Introduction aux devoirs des cœurs*, traduit et présenté par ANDRÉ CHOURAQUI, Paris, s. d. (1950), p. 358, 472. — Noé est censé faire à ses adversaires la même réplique dans la sour. XI, 31 ; X, 73.

(2) Sour. LI, 57-58.

(3) Sour. XXXVI, 20.

(4) Sour. LII, 39-41. L'ineffable MONTET, *op. cit.*, p. 706, n. 9, qui n'a absolument rien compris aux origines de l'Islam, remarque avec beaucoup de sérieux (tous les coranisants sont si sérieux !) : « A supposer qu'ils se rattachent à l'Islam, ces adversaires de Mahomet seraient incapables de contribuer au budget nécessaire à l'œuvre du Prophète » (!!) ; XXXVIII, 86 ; XII, 104 ; X, 90.

(5) Sour. XXIII, 74 ; XXXIV, 46 ; XXXV, 26-27 ; VI, 90.

(6) Sour. XXV, 59.

(7) Sour. XLII, 22, voir l'énormité de MONTET, *op. cit.*, p. 647, n. 4 ; voir aussi *ibid.*, p. 579, n. 6.

(8) Sour. LXVIII, 46 ; LII, 40.

voir ? Qu'ils apportent des preuves. Mais des preuves, ils n'en ont pas. (1)

Vos idoles ne sont que des noms que vous avez donnés, vous et vos pères (2)

Ce verset fait partie du bloc 19-25 de la sourate LIII, dont ni les traducteurs ni les commentateurs n'ont jamais soupçonné le véritable sens et à propos desquels ils ont déversé des tonnes de sottises, qu'il est parfaitement inutile de répéter. Dans ce bloc, le rabbin attaque vigoureusement les idoles de La Mecque, al-Lât, al-'Ouzzâ, Manât, déesses féminines. Ces déesses ne représentent absolument rien, leur dit-il. Qui leur a donné ces noms ? C'est vous et vos pères. Vos fétiches ne sont que des noms inventés par les hommes, tandis que notre Dieu, le Dieu d'Israël a lui-même révélé son nom à Moïse. Yahwé était le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais à ces patriarches, il n'avait pas dit son vrai nom. C'est à Moïse qu'il s'est nommé : « Je suis Yahwé, je suis celui qui suis... c'est là mon nom pour l'éternité ». (3) Vous voyez, Mecquois, la grande différence entre vos dieux et notre Dieu. Vos dieux ne dépassent pas votre taille. C'est vous qui les avez fabriqués ; c'est vous qui avez choisi leur nom. Notre Dieu à nous, est incomparable. (4) Ce ne sont pas les hommes qui l'ont nommé. C'est Lui-même qui s'est nommé à Moïse. Avec vos idoles, vous êtes dans les conjectures ; (5) avec notre Dieu, Yahwé, nous sommes dans l'absolu. Ce simple verset : « Vos idoles ne sont que des noms que vous avez donnés, vous et vos pères », que les coranisants n'ont jamais su lire, constitue à lui seul une preuve certaine et directe que le bloc 19-25 de la sourate LIII des *Actes de l'Islam* a pour auteur un Juif, un rabbin, parfait connaisseur de la Bible. (6)

Vous croyez aussi, Mecquois, que les anges sont des êtres féminins ! (7) Etiez-vous témoins à l'acte créateur par lequel Allah aurait créé des filles ? Etiez-vous présents à la création des anges, pour examiner leur sexe ? (8) Sur quoi donc vous appuyez-vous pour étayer des opinions aussi extravagantes ? Vous n'avez aucune expérience personnelle, puisque vous étiez absents au moment de la création ; vous n'avez aucune preuve ; vous n'avez même pas d'Ecritures auxquelles vous pourriez vous référer et votre croyance est en contradiction avec vos sentiments : c'est une honte pour vous d'avoir des filles (9) et ce que vous ne voulez pour vous, vous le donnez à Allah.

Regardez donc vos femmes ! Elles ne pensent qu'à une chose : à leurs bijoux, aux bracelets qu'elles portent aux bras et aux chevilles. Ecoutez-les sur les terrasses de vos gourbis ! Elles sont toujours en train de jacasser, de piailler et de

(1) Sour. XXXVII, 156-157 : « Avez-vous quelque autorité à l'appui de votre opinion » et le rabbin ajoute : « Apportez votre livre, si vous dites la vérité » ; XXI, 24.

(2) Sour. LIII, 23.

(3) Exode, III, 13-16.

(4) Sour. XVI, 76.

(5) Sour. LIII, 23, 29 ; VI, 115-116 ; etc.

(6) Nous dispensons nos lecteurs de toutes les élucubrations des coranisants. — Ce bloc 19-25 de la sourate LIII mériterait à lui seul tout un chapitre.

(7) Sour. LIII, 28.

(8) Sour. XXXVII, 149-150.

(9) Cette mentalité existe encore aujourd'hui en milieu musulman. On annonce avec joie la naissance d'un fils dont on procédera à la circoncision, en procession, avec tamtam et danses. La naissance d'une fille ne donne lieu à aucune réjouissance. Il est aussi d'usage de ne jamais demander des nouvelles des femmes et des filles.

se disputer sans arrêt ! C'est à celle qui aura aux bras et aux chevilles les bracelets les plus pesants et les plus étincelants. Des journées entières, elles pilent le henné pour s'en enduire la chevelure, la paume des mains et la plante des pieds. Avec le khol, elles se noircissent les sourcils :

> 15. (Allah) aurait-il pris pour Lui des filles dans ce qu'il crée, alors qu'Il vous a octroyé des fils
> 16. et que le visage d'un de ces Infidèles s'assombrit et qu'il est suffoqué quand on lui annonce (la naissance) de ce qu'il attribue de semblable au Bienfaiteur.
> 17. Eh quoi ! (la femme) n'est-elle pas un être qui grandit dans les colifichets et qui est (toujours) dans les disputes sans cause !
> 18. Et ils font des Anges, qui sont les serviteurs du Bienfaiteur, des êtres féminins ! (1)

Vraiment, vous avez une jolie religion ! On vous croirait obsédés par vos sens de mâles ! Partout, vous fourrez des femmes ! Les anges seraient des êtres femelles ; votre Panthéon est peuplé de déesses !

Le rabbin avait bien jugé les Arabes quand il leur promettait des femmes dans le Paradis.

Eh bien, non : « Notre Seigneur (que sa Grandeur soit exaltée), n'a pris pour lui, ni compagne, ni enfant ». (2) Eh quoi ! Votre Seigneur vous a-t-il octroyé des fils et a-t-il pris, pour soi, des filles parmi les anges ? En vérité, vous dites là une parole monstrueuse ». (3) Réfléchissez donc, insensés que vous êtes : vous voulez donner des filles à Allah. Mais voyez donc dans quel état vous vous mettez quand il s'agit de vous et qu'on vous annonce la naissance d'une fille ! « Lorsqu'on annonce à l'un de vous la naissance d'une fille, son visage devient aussitôt sombre et noir, il est comme oppressé par le chagrin. Il n'ose même point paraître en public, tellement il redoute les quolibets de ceux qui le connaissent. Il se cache, évitant les regards qui s'abattent sur lui avec mépris. Il devine les sarcasmes : » Tu vois, cet emplâtre ? C'est une moitié de mâle ! Il n'a su faire qu'une fille ! « C'est une honte indélébile, ineffaçable qui l'accablera désormais tout le reste de ses jours. Il n'y a qu'un moyen d'éviter cette souillure qui colle à la peau : c'est de ligoter ce petit être et partir la nuit l'enterrer dans la poussière. Pourriez-vous avouer que vous ne le faites pas ? (4)

En lisant ce texte de la sourate XVI nos vénérables coranisants s'agitent et commencent à se trémousser. Ne sont-ils pas de grands seigneurs puisqu'ils connaissent l'arabe et qu'ils ont classé minutieusement les rimes des sourates, preuve palpable, évidente, d'une science réservée. Ils ajustent leurs besicles, trient leurs fiches, les ordonnent et soudain une lumière éblouissante illumine leur cerveau ! Quel grand homme que ce Mohammed ! Avant lui, les Arabes faisaient mourir leur filles. (5) On se demande même comment pouvait se perpétuer

(1) Sour. XLIII, 15-18.
(2) Sour. LXXII, 3.
(3) Sour. XVII, 42.
(4) Sour. XVI, 59-60.
(5) *Ibid.*, 59 : « Et pour eux-mêmes, ils n'en désirent point (de filles) ». MONTET, *op. cit.*, p. 375, n. 7, remarque : « Allusion dans ce verset et les suivants à la pratique païenne, autorisée par les mœurs d'ensevelir vivants, à leur naissance, les enfants du sexe féminin ». Ne croirait-on pas que nous ayons à faire à une coutume généralisée !

la race, après un pareil massacre ! Mohammed, ce célèbre réformateur, est bouleversé par ces actes de sauvagerie. Il intervient auprès de ses compatriotes. Il leur reproche leurs mœurs barbares. Après Mohammed, il ne sera plus question d'ensevelir les filles. N'est-ce pas une des réformes les plus importantes introduites par Mohammed dans la morale païenne des Arabes ! (1) Mohammed a rendu la vie aux filles et rehaussé la dignité des femmes. A ce seul titre, Mohammed doit trouver place dans la série des bienfaiteurs de l'humanité ! — Après cet effort qu'ils viennent de fournir, nos seigneurs du Coran, enlèvent leurs besicles, repoussent leur panier de fiches, s'affalent dans leur fauteuil. Ils ont droit tout de même à un peu de repos ! Le génie n'est pas une ligne continue. Il est fait de points, à intervalles plus ou moins espacés. Et puis, le génie n'use-t-il pas les forces humaines ! ! ! Laissons donc s'assoupir nos célèbres coranisants : qu'ils réparent leurs forces et reprennent courage pour poursuivre leur brillante carrière. Pendant que béatement somnolent nos vénérables Frères, reprenons le texte du Coran. Nous sommes encore de cette école vieillotte, il est vrai, qui enseigne qu'avant de commenter un texte, il faut au moins le lire pour essayer de le comprendre. De quoi s'agit-il donc dans ces textes de la sourate XVI ? Nous sommes en présence d'un Juif qui bataille à La Mecque, contre les idoles de la Ka'ba, dans le but d'amener les Arabes polythéistes à la reconnaissance d'un Dieu Unique, qui est Yahwé, le Dieu d'Israël. Dans cette bataille en faveur du monothéisme, le rabbin qui se sert de Mohammed comme porte-parole, se moque des idolâtres, d'une splendide façon. Il a trouvé une formule qui mord sur les Mecquois : vous, leur dit-il, vous n'aimez pas qu'on vous parle de vos filles. Engendrer une fille, n'est qu'engendrer à moitié. Un mâle doit engendrer un mâle. On n'est jamais un homme complet, quand on n'engendre qu'une fille. Une fille est un déshonneur pour le mâle, un aveu d'impuissance. Eh quoi, vous avez honte d'être le père d'une fille et ce sont des filles que vous donnez à Dieu ! Vous reconnaissez qu'Allah est le plus puissant de vos dieux et d'après vous, ce sont seulement des filles qu'il est capable d'engendrer. Jolie puissance, que la puissance de votre Dieu.

Nos savants coranisants à besicles, n'ont rien compris à cette boutade. Où est Mohammed, dans ces railleries incessantes, lancées par un Juif monothéiste aux idolâtres de la Ka'ba? Que peuvent bien signifier ici les sottes élucubrations sur un Mohammed, réformateur, qui condamnerait les sacrifices humains? Tout cela n'est que pure ineptie et totalement étranger au texte même des *Actes*.

Il est vraiment étrange que nos fameux coranisants n'aient jamais réalisé la véritable situation décrite dans ce passage de la sourate XVI que nous lisons actuellement, qu'ils n'aient jamais compris le rôle exact de Mohammed dans cet essai de judaïsation de l'Arabie auquel nous assistons en lisant objectivement les *Actes !* Cet aveuglement de tous ces arabisants — qui abritent leur ignorance historique derrière un mince rideau d'une connaissance linguistique dont ils tirent vanité — provient d'un énorme défaut de méthode. Confondant précisément linguistique et histoire, ils ont cru qu'une certaine connaissance de l'arabe — d'un arabe coranique dont ils n'ont pas compris d'ailleurs, qu'il avait été forgé par un cerveau juif — tenait lieu de fil conducteur dans l'intel-

(1) MONTET, *ibid.*, p. 376, n. 1.

ligence du texte du Coran, qui n'est même pas le Coran ! Cette confusion fondamentale entre linguistique et histoire — qui est générale dans les Instituts de langues orientales — est à la source de toutes les bévues *monstrueuses* et *fondamentales* qui foisonnent dans tous les commentaires des *Actes*. Si nous voulions pousser cette remarque à l'extrême, nous pourrions dire sans trop d'invraisemblance, que nos coranisants n'ont rien compris à la naissance de l'Islam précisément parce qu'ils sont arabisants, parce qu'ils ont scruté les différences des rimes, en *ad*, etc... là où il fallait ouvrir tout grands les yeux à une situation concrète. Tous ces coranisants ont tout simplement confondu pour l'étude du « Coran », le moyen avec la fin, la connaissance de la langue avec la connaissance du milieu et de l'évolution historique, comportant chronologie et finesse d'esprit. Aveuglés par cette confusion, ils en arrivent à nous parler de Mohammed, fondateur de religon, pourfendeur des mœurs arabes, et de bien d'autres choses, alors qu'il s'agit d'un Juif, d'un Juif zélé, animé du désir de judaïser l'Arabie entière, en se servant d'un Arabe qu'il a réussi à convertir à son plan. Dans le texte de la sourate XVI et des autres passages similaires, ce Juif astucieux s'ingénie à prendre les Mecquois à leur propre piège : vous avez honte quand il vous naît une fille et cependant ce sont des filles que vous attribuez à votre Grand Dieu ! Voyez donc dans quelle contradiction vous évoluez constamment. Si vous voulez rentrer dans la logique, renoncez à vos idoles-femelles, qui ne peuvent apporter à Allah — pas plus qu'à vous — ni secours, ni consolation. Un Allah qui engendre des filles et rien que des filles est un piteux Allah, puisqu'il ne possède point la puissance d'un mâle parfait. Cet argument du rabbin n'a évidemment rien de philosophique. Ce n'est pas un argument qui partant de prémisses rationnelles aboutirait à une nécessaire conclusion. Cet argument rabbinique est tout de psychologie. Partant des habitudes et des mœurs arabes, cet argument conclut au ridicule, au ridicule dans lequel se mettent les Mecquois idolâtres en attribuant à Dieu ce qu'ils ne veulent point pour eux-mêmes. C'est le ridicule de cette situation qu'il faut justement apprécier, pour comprendre la méthode rabbinique dans tous les textes relatifs aux filles de Dieu et c'est ce ridicule, que nos coranisants n'ont jamais saisi à aucun instant. Ils cherchaient des rimes et le nombre de syllabes... Les arabisants sont des gens sérieux... L'historien sait sourire et c'est là son incontestable supériorité quand il s'agit de l'intelligence d'un texte.

Vous rendez-vous bien compte, Mecquois, de la Bonté et de la Miséricorde de Yahwé à votre égard ? Avez-vous bien mesuré sa Puissance ? L'homme, voyez-vous, est un ingrat ! Si Yahwé est Tout-Puissant, s'il a semé partout les signes de sa sollicitude à votre égard, pourquoi lui attribuez-vous des enfants ? Pourquoi aurait-il créé pour Lui des filles et vous a-t-il choisis pour fils ? Tout cela n'a aucun sens. Vous évoluez en pleine conjecture et contradiction. Tout cela est pure folie. Continuant à traîner les Mecquois dans le ridicule, le rabbin déroule dans la même ligne des cascades de raisonnement : les enfants ressemblent aux parents ; les filles de Dieu ressembleraient donc à leur père ! Il y a plus : il n'y a rien de plus ressemblant à une fille qu'une autre fille. Vos filles à vous seraient donc en elle-mêmes des filles de Dieu, Si vous êtes logiques, puisque vous vénérez les filles de Dieu, vous devriez de même vénérer vos propres filles. Or, c'est tout le contraire qui se passe : vous en avez honte et

vous rougissez et vous n'osez point avouer la déficience de votre puissance créatrice. La naissance d'une fille est un aveu de faiblesse ; donner des filles à Dieu, c'est diminuer sa puissance, non seulement la diminuer, mais la ruiner. Seul, un Dieu Unique est Tout-Puissant. Si vous lui attribuez des associés, vous portez atteinte à sa Puissance créatrice.

Se représente-t-on bien La Mecque dans la première décade du VII^e^ siècle : c'est la lutte ouverte et publique : d'un côté nous trouvons un Juif qui domine tous les Arabes par ses connaissances bibliques et talmudiques, un Juif qui a réussi par sa ténacité un coup extraordinaire : convertir au judaïsme un des Arabes les plus délurés de cette époque, aidé sans aucun doute dans sa conversion par sa femme Khadidja ; de l'autre, les riches commerçants, bien assis dans l'existence, jouisseurs positifs, croyant en un Dieu suprême qui ne les gêne nullement dans leur conduite et leur négoce, solidement ancrés dans leurs habitudes et qui n'ont nulle envie de se rattacher à la religion juive, parce qu'ils n'aiment pas les Juifs. Ils refusent de se laisser endormir par des prédications qu'ils considèrnt comme du charlatanisme, et de se laisser intimider par des menaces impalpables de châtiments futurs, inconnus de leurs pères.

Qui sortira vainqueur de cette lutte ? Si les Mecquois sont butés contre les entreprises juives du rabbin et de Mohammed, le rabbin, de son côté, est tenace. Il n'est pas homme à se lasser. Il faut que Yahwé triomphe des idoles. Il triomphera. Déjà, le rabbin tient en mains des gages de sa victoire. N'a-t-il pas réussi, grâce à Yahwé, à mettre dans son jeu, quelques Arabes? A La Mecque, il n'est plus complètement isolé. Un petit groupe de croyants se sont, en effet, ralliés à lui. Ces croyants, devenus des craignants-Dieu, ont abandonné les idoles et les fétiches de la Ka'ba pour se placer sous la Loi de Moïse. Ils croient aux signes de leur Seigneur ; ils font l'aumône, comme nos Saints Livres le demandent. (1) Toutes leurs bonnes actions sont inscrites dans le Livre de vie. Quant aux riches commerçants bouffis d'orgueil, Yahwé les saisira pour le châtiment. Ils crieront au secours, mais il n'y aura pas de secours. C'est vous-mêmes, incrédules qui créez votre perte. Je vous ai récité les signes de Yahwé, mais vous avez tourné les talons ! Vous repartez dans vos gourbis, aussi obstinés qu'à votre départ ; et la nuit vous discutez en vain sur les enseignements que je vous ai proposés. Vous n'y comprenez rien. Vous vous méprenez sur la mission de Mohammed. Pourquoi le reniez-vous ? Pourquoi dites-vous que son âme est habitée par un djinn, un démon ? Quelle preuve en avez-vous ? Il dit cependant la vérité, la vérité que je lui enseigne d'après notre Livre, notre Coran hébreu inspiré par Yahwé lui-même. Vous n'aimez pas la vérité et c'est pourquoi vous vous détournez de l'avertisseur. Mais un jour viendra où le Dieu d'Israël ouvrira pour vous la porte du supplice terrible. (2)

A bout de souffle, les Mecquois hasardent une réponse : « C'est la faute à Dieu, si nous adorons des divinités féminines. C'est Lui qui l'a voulu ». — C'est tout ce que vous avez à dire ? Rien de plus ? C'est peu. Ce n'est rien. Autant avouer simplement que vous n'avez sur ce sujet aucune connaissance et que vous êtes en plein brouillard. (3) Nous, les Juifs, nous avons un Livre, le Coran,

(1) Proverbes XVII, 5 : « Celui qui se moque du pauvre, blasphème son Créateur ». Voir Talmud, Traité des Berakhot, ch. II, 2 ; *éd. cit.*, p. 37.
(2) Sour. XXIII, 56-79.
(3) Sour. XLIII, 19.

sur lequel nous pouvons nous appuyer. (1) Nous, les Juifs, nous ne vivons pas de rêves, mais de la parole même de Dieu qui nous a révélé son Unicité. Notre Dieu est Unique. C'est le Dieu d'Israël, Unique et Tout-Puissant.

Les Mecquois, continue le rabbin, « attribuent à Allah ce qu'ils abhorrent eux-mêmes et leurs langues profèrent un mensonge quand ils disent que c'est à eux le bonheur. » Non, ce qui est à eux, c'est le Feu, et ils y seront envoyés les premiers ». (2) Mecquois réfléchissez, réfléchissez pendant qu'il en est encore temps. Ce ne sont point vos idoles, mais Yahwé qui a créé le ciel, la terre et les couples qui la peuplent. C'est à Yahwé qu'appartient la première et la dernière création. (3) Il a tout fait pour que vous puissiez réfléchir. Certes, il y a des anges dans les cieux. Nos Saints Livres nous le disent. Mais ces anges ne vous serviront de rien. Dieu est Puissant. (4) Approchez-vous donc du Dieu d'Israël. Ce Dieu confié à notre race, vous le connaissez maintenant. Je vous ai énuméré les signes de sa Puissance et de sa Miséricorde. Je vous ai raconté tous les prodiges opérés par Lui, pour notre peuple. Il a parlé à nos Patriarches et à nos Prophètes. A vous, jamais un Dieu n'a parlé ! Avez-vous quelquefois réfléchi sur cette vérité ? Oui, vous avez raison. C'est vraiment extraordinaire, que parmi tous les peuples, seul le peuple de Moïse ait été choisi pour recueillir la parole de Yahwé, le Dieu Unique, le Seigneur des Mondes. Quiconque veut connaître la vérité, doit nécessairement passer par nous. C'est nous, Juifs, qui détenons les clefs du royaume. Israël seul est capable d'ouvrir les portes du bonheur éternel. C'est à Moïse, notre grand patriarche, que Yahwé a révélé le Coran, pour le confier aux enfants d'Israël et par eux à l'humanité tout entière. Il en a fait une Direction et un Guide. (5) Quant à moi, je suis envoyé par Dieu pour vous avertir de la vérité. Mohammed est l'apôtre que je forme moi-même pour vous faire sortir des ténèbres de l'ignorance et vous mener à la pleine lumière. Renversez vos idoles. Jetez-les hors de la Ka'ba. Balayez ces poussières de pierre. Israël est prêt à vous accueillir. « Cherchez donc un refuge en Yahwé. En vérité, je suis pour vous de Sa part de toute évidence un avertisseur ! Et ne placez pas à côté d'Allah d'autres divinités. En vérité, je suis pour vous de Sa part de toute évidence, un avertisseur ». (6) A cette double déclaration, l'assemblée des Mecquois devient houleuse. On entend des clameurs. On distingue des insultes : Magicien, fou. (7) — Ce n'est pas du nouveau. Il y a longtemps déjà, Pharaon avait répondu exactement sur le même ton à Moïse qui leur annonçait la Vérité divine. (8) Ne croirait-on pas que vous vous êtes ligués avec les idolâtres d'autrefois, pour repousser le message de l'apôtre de Yahwé ? Comme le peuple de Pharaon, vous êtes une race de rebelles. (9) Si tu leur tournes le dos, Mohammed, je ne t'en blâmerai pas. Mais tout de même, puisqu'ils ne veulent pas me croire parce que je suis Juif, toi, Mohammed, qui es Arabe, avertis-les, remplace-moi. Annonce-leur la vérité. Ton avertissment servira

(1) *Ibid.*, 20.
(2) Sour. XVI, 64 ; voir aussi *ibid.*, 88-90.
(3) Sour. LIII, 23-25.
(4) *Ibid.*, 26-27.
(5) Sour. XVII, 2.
(6) Sour. LI, 50-51.
(7) *Ibid.*, 52.
(8) *Ibid.*, 39.
(9) *Ibid.*, 53 ; LII, 29-32.

au moins aux croyants. (1) Ces têtes de mules (2) sont désespérantes. Dis-leur et redis-leur sans cesse : « Que les louanges de Yahwé soient célébrées et que Yahwé soit exalté au-dessus de tous les dieux qu'on lui donne comme associés ». Dans tous ces textes prêchés par le rabbin contre les idoles mecquoises et pour l'exaltation du Dieu Unique, le Dieu des Juifs, c'est Israël qui parle et qui vit. Le rabbin de La Mecque écrit une nouvelle page en l'honneur du Peuple Elu. Depuis des siècles, on n'avait peut-être pas vu une telle lutte contre l'idolâtrie ! Le rabbin de La Mecque, nourri de nos Saints Livres, incarnait l'esprit des grands patriarches et des grands docteurs de notre glorieux passé. Ce passé revivait en son âme. Il avait la piété et la science, le zèle et la ténacité. Les idoles des Arabes n'étaient pour lui que de vulgaires cailloux. Comment pouvait-on avoir la sottise de les adorer, de les implorer et en même temps refuser de se prosterner devant le Tout-Puissant ? Avec toute sa foi, le rabbin partait à la conquête de l'Arabie. Pour mieux réussir, aidé par certaines connivences, il était arrivé à s'adjoindre un Arabe. Il martelait Mohammed à sa façon ; il le triturait pour créer en lui une âme de Juif authentique. Sur l'ordre de son maître, Mohammed se tournait encore une fois vers ses compatriotes idolâtres :

54. Dis : « O mes serviteurs qui avez agi en Impies contre vous-mêmes ! ne désespérez point de la miséricorde de Yahwé ! Yahwé pardonne les péchés, en totalité. Il est l'Absoluteur, le Miséricordieux.
55. Venez à résipiscence à votre Seigneur et soumettez-vous (*'aslama*) avant que vous atteigne le Tourment, car ensuite vous ne serez point secourus. » (3)

## 3. — LE RABBIN ENGAGE MOHAMMED DANS LA LUTTE CONTRE LES IDOLES

Tel un général qui pousse ses troupes à l'assaut en leur dictant un ordre du jour : Vaincre ou mourir, le rabbin excite Mohammed contre les Mecquois pour remporter une décision définitive. Les ordres se succèdent, les seconds plus impératifs encore que les premiers et d'autres ordres suivent, plus catégoriques encore que les précédents. Les nerfs du rabbin sont tendus vers la victoire.

Mohammed, les idolâtres se moquent de toi, parce que tu leur annonces notre Dieu, ce Dieu qui a toujours guidé notre peuple dans sa lutte contre les infidèles. Mais qu'est-ce que valent leurs idoles, à ces hommes stupides. Ils invoquent des cailloux, des figures de pierre qui ne sont pas plus que des cailloux et des morceaux de pierre. A quoi peuvent bien leur servir ces bouts de pierres ? Demande-leur donc, Mohammed. Toi, au moins, tu adores un Dieu qui est Tout-Puissant, un Dieu Protecteur, un Dieu qui récompense et

(1) *Ibid.*, 54-55.
(2) Cette imprécation ne se trouve pas dans le texte coranique ; mais elle traduit parfaitement bien la pensée du rabbin sur les mecquois idolâtres. C'est par dizaines de fois qu'il leur reproche leur inintelligence religieuse et leur opiniâtreté dans leur incrédulité.
(3) Sour. XXXIX, 54-55.

qui punit. Dis : « Gloire à Yahwé ! La plupart d'entre eux ne savent rien ». (1)

DIS-LEUR : « Qu'en pensez-vous ? Si Yahwé place sur vous la nuit, sans interruption, jusqu'au jour de la Résurrection, quelle divinité autre que Yahwé vous apportera la clarté. » (2)

DIS-LEUR : « Qu'en pensez-vous ? Si Yahwé place sur vous le jour, sans interruption, jusqu'au jour de la Résurrection, quelle divinité autre que Yahwé vous apportera une nuit où vous vous reposerez. » (3)

DIS-LEUR : « Qu'en pensez-vous ? Soit que Yahwé me fasse périr ainsi que ceux qui sont avec moi, soit qu'Il nous fasse miséricorde, qui donc protègera les Infidèles contre un tourment cruel. » (4)

DIS-LEUR : « Qu'en pensez-vous ? Si l'eau dont vous disposez se perd (en terre), qui donc (sinon Yahwé) vous donnera une eau pure. » (5)

DIS-LEUR : « Que vous en semble ? Si Yahwé vous arrache l'ouïe et les yeux et (s') Il scelle vos cœurs ; quelle divinité autre que Yahwé vous les rendra ? Considère comment nous adressons Nos signes, pendant que les Impies s'en détournent. » (6)

DIS-LEUR : « Faites-moi voir ceux que vous avez adjoints (à Allah), comme Associés ! Erreur ! Il est Yahwé, le Puissant, le Sage ! » (7)

DIS-LEUR : « La vérité est venue et le Faux ne peut donner la vie par une première naissance ni la redonner. » (8)

DIS-LEUR : « Que vous en semble ? Si le Tourment de Yahwé vient à vous ou si l'Heure vient à vous, prierez-vous un autre que Yahwé, si vous êtes véridiques ? » (9)

DIS-LEUR : « Que vous en semble ? Si le Tourment de Yahwé vient à vous brusquement, (*qui*) fera-t-on périr, sinon le peuple des Injustes ? » (10)

DIS-LEUR : « Qui vous défend de nuit et de jour contre le Bienfaiteur ? » (11)

Dis-leur, dis-leur encore, dis-leur toujours, Mohammed, à tous ces idolâtres que leurs idoles n'ont ni vie, ni mouvement, ni ouïe, ni yeux, ni sentiment. Dis-leur, dis-leur toujours que leur Ka'ba n'est qu'un amas de cailloux. Dis-leur que Yahwé est le seul Dieu, le seul qui soit puissant, miséricordieux, patient, le seul qui soit créateur des cieux et de la terre et de tout ce qu'ils

(1) Sour. XXXI, 24.
(2) Sour. XXVIII, 71.
(3) *Ibid.*, 72.
(4) Sour. LXVII, 28.
(5) *Ibid.*, 30.
(6) Sour. VI, 46 ; voir aussi LXVII, 23.
(7) *Ibid.*, 26.
(8) *Ibid.*, 48.
(9) Sour. VI, 40.
(10) *Ibid.*, 47.
(11) Sour. XXI, 43.

contiennent. Vous préférez vos idoles ; gardez-les, après tout. Dis-leur : Mon Seigneur ne se souciera pas de vous sans votre prière. Vous avez crié au mensonge. Mais le châtiment vous attend. (1)

Dis-leur : « Si la mer était de l'encre (pour écrire) les paroles de mon Seigneur, et si même Nous lui ajoutions une Mer semblable pour la grossir, la Mer serait tarie avant même que ne soient taris les mots de mon Seigneur. » (2)

Dis-leur que notre Yahwé est Tout-Puissant, (3) le seul Fort ; (4) qu'Il a créé seul le ciel et la terre, (5) qu'Il connaît tout, (6) qu'Il donne ses dons à qui Il veut, (7) qu'Il est miséricordieux (8) et qu'Il pardonne ; (9) qu'Il donne des délais pour le repentir ; (10) que Yahwé n'ordonne jamais l'abomination. (11)

Dis-leur : « Mon Seigneur a seulement déclaré illicites les turpitudes extérieures ou cachées, ainsi que le péché, l'insolence par la Non-Vérité, le fait d'associer à Yahwé ce avec quoi Il n'a pas fait descendre de probation et le fait de dire de Lui ce que vous ne savez pas. » (12)

Dis-leur : « Mon Seigneur n'ordonne que l'équité ». (13)

Dis-leur que tout appartient à Yahwé ; (14) que Lui seul est vrai, (15) que seul Il connaît les choses invisibles, (16) et qu'Il est le maître du suprême jugement. Gloire à Yahwé le Tout-Puissant. S'Il l'avait voulu, il n'y aurait jamais eu d'idoles ; (17) s'Il l'avait voulu, Il aurait donné à chaque âme, la Direction ; (18) s'Il l'avait voulu, Il aurait fait de vous un seul peuple ; (19) Il aurait fait certainement des hommes une seule nation. (20) Mais Il égare qui Il veut et Il guide qui Il veut. (21) Il fait entrer qui Il veut dans Sa miséricorde ; et les injustes n'ont ni patron ni secours. (22) S'Il l'avait voulu, Israël n'aurait

(1) Sour. XXV, 77.
(2) Sour. XVIII, 109 ; voir aussi sour. XXXI, 26 ; Cohen, *op. cit.*, p. 458 : « Si le ciel entier n'était que du parchemin, si l'humanité ne se composait que de scribes et si les arbres de la forêt n'étaient que roseaux à écrire, cela ne suffirait pas à écrire ce que j'ai appris de mes maîtres ».
(3) Sour. XXIII, 90. — Les références que nous donnons dans ce paragraphe ne constituent qu'un aide-mémoire de ce que nous avons déjà dit.
(4) Sour. VI, 43.
(5) Sour. XXIII, 88-89 ; XIII, 17.
(6) Sour. XXI, 4.
(7) Sour. XXXIV, 35-38 ; LXXVI, 30 ; XIII, 27.
(8) Sour. LXVII, 29.
(9) Sour. XXIII, 118.
(10) Sour. XXXV, 44.
(11) Sour. VII, 27.
(12) *Ibid.*, 31.
(13) *Ibid.*, 28.
(14) Sour. XXXIX, 45.
(15) Sour. XXXI, 29.
(16) Sour. X, 21.
(17) Sour. VI, 107.
(18) Sour. XXXII, 13.
(19) Sour. XVI, 95.
(20) Sour. XI, 120 ; XLII, 6 ; voir aussi X, 20.
(21) Sour. XVI, 95.
(22) Sour. XLII, 6.

pas été seul à connaître la grandeur de Yahwé. Mais par sa volonté, Israël est le seul peuple du monde entier choisi par Yahwé pour recevoir la révélation des secrets divins.

DIS-LEUR, Mohammed : Si Yahwé avait voulu, je ne vous aurais pas récité (le Livre) (1) et je ne vous en aurais pas instruits. J'ai habité longtemps parmi vous avant cela. N'avez-vous donc pas de sens ? Qui est plus injuste (2) que celui qui invente des mensonges contre Yahwé ou qui traite ses signes de mensonges ?

DIS-LEUR, Mohammed, tout ce que je t'ai enseigné depuis des années. DIS-LEUR que les idoles ne servent à rien, qu'il n'existe qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, le seul Dieu Tout-Puissant que je t'ai appris à connaître, le Dieu qui s'est révélé à Moïse et que, nous Juifs, nous sommes chargés d'annoncer aux peuples idolâtres. Annonce-leur encore que sans la foi à Yahwé, il n'y a de salut pour personne. Le salut est uniquement dans la soumission au Dieu d'Israël.

Qui a pu faire à Mohammed de pareilles recommandations ? Il est facile de le déterminer par la teneur même de ces recommandations, spécifiquement juives. Est-ce Allah qui inspirerait Mohammed ? Il faudrait en conclure qu'Allah lui-même est « plongé jusqu'au cou » dans le judaïsme, qu'il ne connaît que le judaïsme, la Bible et le Talmud. Curieux Yahwé que ce Yahwé juif, qui ne voit rien en dehors de l'histoire d'Israël ! Depuis Moïse, Yahwé n'est jamais apparu à aucun homme. Qui donc s'adresse à Mohammed et lui répète sans cesse : dis, dis, dis ? Sans aucun doute possible seul un Juif pouvait pousser Mohammed dans la direction des « DIS ». Toutes ces recommandations ne se comprennent que dans le cadre d'Israël. Qu'on nous en cite une seule, simplement une seule qui ne soit pas d'origine juive. C'est le rabbin qui guide Mohammed dans ses démêlés avec les idolâtres mecquois, qui lui dicte les réponses à leur faire. C'est par le Juif que Mohammed est inspiré, dans toutes ses actions et ses paroles. Avec tout ce que je t'ai appris sur le Dieu Unique, le Dieu d'Israël, l'histoire de nos Patriarches, tu pourras toujours te tirer d'affaire avec tes adversaires, et réfuter les stupidités des idolâtres. Reste bon Juif et tu seras toujours victorieux. Les Mecquois qui savent que Mohammed a été instruit par un Juif, que ce même Juif lui dicte ses réponses, continuent à se moquer de leur compatriote égaré dans le judaïsme et qui se prétend inspiré. Inspiré par qui ? L'un des Mecquois sort du cercle et devant le rabbin et Mohammed, et pour les tourner en dérision, il déclare à haute voix : « Moi aussi je suis inspiré et je vais, moi aussi, vous annoncer mes révélations. » Le rabbin bondit et prononce devant l'assemblée un de ses meilleurs discours, d'une émouvante éloquence, repassant en revue les signes de la Puissance et de la Miséricorde de Yahwé envers l'humanité : « Qui est plus injuste (Mohammed) que celui qui forge contre Yahwé un mensonge ou qui dit : (3) « Je suis inspiré » alors que rien ne lui a été révélé. Et qui dit : « Je vais faire descendre

(1) Sour. XXVIII, 86 : « Tu n'espérais pas que te fût adressée l'Ecriture, sinon par une miséricorde de ton Seigneur ».

(2) Qui est plus injuste ? Formule très courante dans le style rabbinique : sour. XVIII, 55 ; XXXII, 22 ; XLI, 52 ; XI, 21 ; XXXIX, 33 ; XXIX, 68 ; X, 18, 36 ; VII, 35 ; XLVI, 4 ; VI, 21, 50, 93, 158.

(3) Voir note précédente.

(chose) semblable à ce qu'a fait descendre Yahwé ? » Ah ! puisses-tu voir quand les injustes seront dans les abîmes de la mort, et que, les mains tendues, les Anges diront : « Expulsez vos âmes ! Aujourd'hui, vous allez être « récompensés » par le Tourment de l'Humiliation, en prix d'avoir dit la Non-Vérité contre Yahwé et de vous être enflés d'orgueil, détournés de Ses signes ! »... C'est Yahwé qui fend le grain et le noyau et qui fait sortir le Vivant du Mort et le Mort du Vivant. (1) C'est Lui qui fend le ciel à l'aurore, qui fit de la nuit un repos et fit (graviter) le soleil et la lune selon un cycle. Voilà l'arrêt du Puissant, de l'Omniscient. C'est Lui qui, pour vous, fit les étoiles afin que vous vous dirigiez sur elles dans les ténèbres de la terre ferme et de la mer... C'est Lui qui fit descendre une eau du ciel... C'est là Yahwé, votre Seigneur. Nulle divinité excepté Lui, le Créateur de toute chose. Adorez-Le. De toute chose, Il est protecteur ». (2) « DIS-LEUR : « A qui est-ce ce qui est dans les cieux et sur la terre ? » DIS-LEUR : « (C'est) à Yahwé. Celui-ci s'est prescrit la Miséricorde. Certes, Il vous réunira au jour de la Résurrection. Nul doute à l'égard de ce jour ! Ceux qui se seront perdus, ceux-là n'auront pas cru. A Lui ce qui existe dans la nuit et le jour. Il entend tout et Il est l'Omniscient. DIS-LEUR : « Prendrai-je comme patron un autre que Yahwé, créateur des cieux et de la terre, qui donne la nourriture et n'en reçoit point ? » DIS-LEUR encore : « J'ai reçu ordre d'être le premier à me soumettre à Yahwé ». Ne sois point parmi ceux qui associent (d'autres dieux à Yahwé)... DIS-LEUR (encore) : « Je crains, si je désobéis à mon Seigneur, le tourment d'un jour redoutable ». (3)

Pour rompre d'une façon définitive avec les idolâtres, DIS-LEUR avec fermeté : « Il m'a été interdit d'adorer ceux que vous priez en dehors d'Allah ». DIS ENCORE : « Je ne saurais suivre vos doctrines pernicieuses. (Si je les suivais), je m'égarerais alors et ne serais pas parmi ceux qui sont dans la direction ». (4)

« Répète-leur encore : « Prierons-nous, en dehors de Yahwé, ce qui ne nous est ni utile ni nuisible ? (5) Après que Yahwé nous aura dirigés, serons-nous ramenés sur nos pas, pareils à celui que les Démons mènent à l'abîme, égaré sur la terre, quoiqu'appelé en la (bonne) direction par ses compagnons (qui lui crient) : « Viens à nous ! » DIS aux Impies : « La direction de Yahwé est la vraie direction et il nous a été ordonné d'être soumis au Seigneur des Mondes ». (6)

Vous avez été instruits de ce que vous ne connaissiez pas, ni vous ni vos pères. Au lieu de croire, vous persistez dans vos discussions. Mohammed, je te l'ordonne : cesse toutes ces discussions stériles et crie : « Vive Yahwé ». Tu le sais bien Mohammed : « Les regards des hommes ne sauraient L'atteindre, mais Lui peut atteindre leurs regards. Il pénètre tout. Il est instruit de tout ». (7) Tu as compris les signes de Yahwé. Tu as reconnu le Dieu d'Israël. Tu sais maintenant qu'il n'existe qu'un seul Dieu, le Dieu Tout-Puissant, qui est le Dieu révélé à Moïse, le protecteur d'Israël. A tous les idolâtres qui t'entourent,

(1) Voir plus haut, t. I, p. 304-318.
(2) Sour. VI, 93-102.
(3) *Ibid.*, 12-15.
(4) *Ibid.*, 56.
(5) Voir Baruch VI, 66 ; voir plus haut, p. 211, n. 73 ; 214, n. 9.
(6) Sour. VI, 70.
(7) *Ibid.*, 103.

DIS-LEUR : « En vérité, ma prière, mes actes religieux, ma conduite et ma mort appartiennent à Yahwé, le Seigneur des Mondes. A Lui nul associé. J'ai reçu l'ordre de confesser cela et je suis le premier des Soumis. DIS-LEUR encore : « Chercherai-je un autre que Yahwé, alors qu'il est le Seigneur de tout ». (1)

> Le Dieu d'Israël est créateur des mondes. « Des mécréants ont demandé à R. Samlaï : « Combien de dieux ont créé l'univers ». Que me demandez-vous là? leur répondit-il ; vous n'avez qu'à consulter les paroles d'Adam, le premier homme. *Interrogez les premiers temps* est-il dit ; *ceux qui t'ont précédé, depuis le jour où Dieu créa* (et non créèrent), *l'homme sur la terre* (Deuter. IX, 32). Mais répliquèrent-ils, n'est-il pas écrit, en suivant l'ordre textuel des mots (Genèse, I, 1) : *Dieu a créé le commencement?* — Le verbe, répondit-il, n'est pas au pluriel, parce que le sujet est en réalité au singulier. En général, dit R. Samlaï, chaque fois que les incrédules ont cherché à contester le texte biblique, ils ont pu trouver, immédiatement après, la réfutation de leurs assertions. Ils lui ont encore demandé ceci : « Comment se fait-il, d'après la doctrine de l'unité de Dieu, que la Bible ait dit : « *Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance* (Genèse, I, 26)? — Il est écrit, répondit-il : *Dieu* (au singulier) *créa l'homme à son image*, et... Des incrédules demandèrent encore: Comment se fait-il, d'après vos doctrines, qu'il soit écrit : « *Le fort, le Dieu, l'Eternel le sait lui-même* (Josué XXII, 22). Cela ne représente-t-il pas plusieurs divinités? Malgré cela, répondit-il, le verbe est au singulier, c'est qu'il s'agit d'un seul être... Ces trois expressions sont les attributs d'un même nom, comme si on appelait un roi : César, Auguste, empereur », Talmud, Berakhot, IX, 2 ; *éd. cit.*, t. I, p. 153.

Ceux qui invoquent d'autres dieux que Lui ne seront pas plus exaucés par Lui que l'eau ne parviendra à la bouche de l'homme qui (simplement) tend ses paumes vers elle alors qu'elle ne saurait parvenir à sa bouche. La prière des Infidèles n'est que vanité.

Devant Yahwé se prosternent ceux qui sont dans les cieux et (sur) la terre, de gré ou de force, ainsi que leur ombre, le matin et le soir ». (2)

Quand ils t'interrogent sur la création, envoie-les promener. Tu n'étais pas là, quand Yahwé a créé. (3) Ils viennent aussi s'informer auprès de toi du Jugement dernier. (4) Tu n'as qu'à leur répondre: je ne suis pas dans les secrets de Yahwé. (5) DIS-LEUR : j'ignore si ce dont vous êtes menacés est proche, ou si mon Seigneur fixera pour vous un terme éloigné. Lui seul connaît l'invisible,

(1) *Ibid.*, 163-164.
(2) Sour. XIII, 15-16.
(3) Sour. XXXVIII, 67-69.
(4) Sour. X, 54.
(5) Sour. LXXII, 26 ; voir aussi VI, 50, etc...

et Il ne fait connaître à personne l'invisible qui Le concerne ». (1) Je n'en sais pas plus. Je ne suis pas un ange. (2) Je ne suis pas Yahwé ; je ne suis qu'un homme comme vous. (3) Je ne sais que ce qui m'a été raconté. (4) Dis-leur que tu n'inventes rien. (5) Tu n'étais pas au Sinaï, quand Yahwé s'est révélé à Moïse. (6) Je suis l'envoyé, (7) l'envoyé de Yahwé ; mais il n'y a rien de nouveau dans mon message. Tout a été dit avant moi. (8) Je ne suis qu'un simple porteur de l'affaire, (9) un simple avertisseur, (10) avec la seule mission de vous rappeler qu'il existe une vie meilleure que celle-ci, (11) et qu'il vous faut penser au jugement. (12) En tout cela, ne suis-je pas meilleur guide que vos pères ? (13) Je vous rappelle la loi de Moïse et les enseignements de la religion juive, mais je n'ai sur vous aucune autorité. (14) La Puissance n'appartient qu'à Yahwé. (15)

Dites tout ce que vous voulez ; je ne reviendrai pas à vos idoles. Vous voulez m'effrayer ; (16) mais c'est pour toujours et définitivement que j'ai abandonné ce qui ne peut être ni utile ni nuisible. (17) J'ai reçu l'ordre de servir Yahwé. (18) Je suis cet ordre. (19) « DIS-LEUR : « Prendrai-je pour patron un autre que Yahwé, le Créateur des cieux et de la terre ? C'est Lui qui nourrit les hommes, mais Lui n'est pas nourri ». (20) Mon fils, Mohammed, laisse passer et couler les sarcasmes, les railleries de tes compatriotes. Je suis là auprès de toi pour te raffermir et te guider. N'adore plus jamais les idoles qui n'ont ni vue ni ouïe. Ne sois pas du nombre des idolâtres. DIS-LEUR : c'est moi qui ai reçu l'ordre d'être le premier des résignés ». (21) Reste ferme dans ta foi ; sois fidèle, ne te laisse pas détourner du droit chemin : « DIS-LEUR (sans arrêt et avec fermeté) : Il n'y a que Lui, le Dieu Unique (le Dieu d'Israël). Je suis pur, en vérité, de tout ce que vous lui associez ». (22)

Les Mecquois idolâtres vénèrent des idoles à la Ka'ba, mais toi, « n'invoque à côté de Yahwé aucune autre divinité ; sinon tu seras du nombre des châtiés ». (23) « Fais connaître ce qui t'a été ordonné et éloigne-toi de ceux qui associent à Yahwé d'autres divinités. En vérité, Nous te suffisons contre les

(1) Voir plus haut, p. 151-156.
(2) Sour. VI, 50.
(3) Sour. XVIII, 110 ; XLI, 5.
(4) Sour. VI, 50 : « *Je ne sais que ce qui m'est révélé* » ; VII, 52.
(5) Sour. XXXII, 2 ; XLVI, 8.
(6) Sour. XXXVIII, 44-46.
(7) Sour. XXXVI, 2 ; *Moursil (in) = envoyés, messagers* ; VI, 10, etc...
(8) Sour. XLI, 43 : « *Il ne te sera dit que ce qui a été dit aux Envoyés, tes prédécesseurs* ».
(9) Sour. XLV, 17.
(10) Sour. LXXXVIII, 21 ; XXXII, 2 ; XI, 2 ; XXXIV, 45 ; VII, 183.
(11) Sour. XII, 109 ; XLIII, 32-34 ; voir aussi XVI, 35.
(12) Sour. XIV, 44.
(13) Sour. XLIII, 23.
(14) Sour. LXXXVIII, 22 ; LXXII, 20 ; XVII, 67 ; X, 50.
(15) Sour. VI, 57.
(16) Sour. XXXIX, 37.
(17) Sour. X, 106 ; voir plus haut, p. 229, n. 5.
(18) Sour. XXXVIII, 14 ; VI, 70 ; etc.
(19) Sour. XXXIX, 16-17.
(20) Sour. VI, 14.
(21) *Ibid.*
(22) *Ibid.*, 19.
(23) Sour. XXVI, 213.

moqueurs qui placent à côté de Yahwé d'autres divinités. Ils finiront bien par l'apprendre ». (1) L'idolâtrie, Mohammed, est contraire à l'intelligence. Un homme raisonnable, peut-il adorer des pierres qui sont privées de la vue et de l'ouïe, qui ne marchent pas, qui ne comprennent rien ? (2) Les Mecquois voudraient t'effrayer avec leurs idoles. (3) Ils t'attirent vers la Ka'ba pour te faire servir d'autres dieux que Yahwé. (4) Il ne faut pas insulter les idoles pour ne pas donner aux païens la tentation d'insulter Yahwé, (5) mais surtout, Mohammed, ne sacrifie plus jamais à ces fétiches ; si tes compatriotes essaient de te pousser à nouveau vers la Ka'ba, résiste et ne leur obéis pas .(6) N'obéis pas à ceux qui te traitent de menteur. (7) N'aie pas peur, Mohammed, de proclamer ta foi. DIS-LEUR : « Louange à Yahwé ! Je ne suis pas du nombre de ceux qui associent ». (8) DIS encore : « Eh quoi ! voulez-vous m'ordonner d'adorer un autre que Yahwé, ô Sans-Loi ! Certes, si vous êtes associateurs », continue le rabbin, « vos actes seront vains et vous serez parmi les Perdants ». (9) « DIS : « Il m'a été défendu d'adorer ceux que vous invoquez à côté de Yahwé. » DIS : « Je ne veux pas suivre vos doctrines. Si je les suivais, je serais dans l'erreur, et je ne serais pas dans la bonne direction ». (10) Ne te laisse pas intimider par les idolâtres. (11) « Souviens-toi de ce qu'Abraham disait à son père et à son peuple : « En vérité, je suis pur de tout ce que vous adorez. Je n'adore que celui qui m'a créé ; car, en vérité, c'est Lui qui me guide ». (12) C'est notre Père Abraham qui a proféré le premier cette grande et solennelle profession de foi, pour qu'elle reste gravée pour sa postérité. (13) « DIS-LEUR : « Je n'invoque que mon Seigneur et je ne lui associe aucune divinité ». (14) « DIS-LEUR : « Il ne m'a été inspiré qu'une chose, à savoir que votre Dieu est le Dieu Unique. Etes-vous résignés à sa volonté, des *muslimina* ». (15) « DIS-

(1) Sour. XV, 94-95.
(2) Sour. VI, 70 ; X, 35-36 ; XXXIX, 44.
(3) Sour. XXXIX, 39.
(4) *Ibid.*, 64.
(5) Sour. VI, 108. — « N'insultez pas ceux qu'ils prient, en dehors d'Allah ! Ils injurieraient Yahwé par hostilité sans savoir » ; « A la vue des idoles, on dit toujours : « Sois loué celui qui est longanime, qui a la patience de te laisser subsister », Talmud ; *éd. cit.*, t. I, p. 152 ; voir aussi *ibid.*, p. 158.
(6) Sour. XXXI, 14 : « Mais si tes père et mère mènent combat contre toi pour que tu m'associes ce dont tu n'as pas connaissance, ne leur obéis pas ».
(7) Sour. LXVIII, 10. — La sourate LXVII se présente comme un grand sermon monothéiste du rabbin. — La langue du rabbin est essentiellement biblique. Ce qu'on écrit sur la langue commerciale du « Coran » (LAMMENS, *La Mecque à la veille de l'Hégire*, Beyrouth, 1924, p. 120 sq. ; TORREY (CH.), *The commercial theological Terms in the Koran*, Leyde, 1892) part d'un raisonnement vicié par la base : Mohammed était commerçant. Ses expressions, par conséquent, ne pouvaient être que des expressions commerciales. Or, Mohammed a écrit le Coran. Il l'a donc écrit comme un commerçant, utilisant des termes commerciaux. Nous répliquons à ce syllogisme que Mohammed n'est pour rien dans la composition du « Coran », œuvre totale du rabbin de La Mecque.
(8) Sour. XII, 108.
(9) Sour. XXXIX, 64-65.
(10) Sour. VI, 56 ; voir aussi *ibid.*, 57-58 ; XIII, 37.
(11) Sour. XLIV, 59.
(12) Sour. XLIII, 25-26.
(13) *Ibid.*, 27.
(14) Sour. LXX, 20.
(15) Sour. XXI, 108.

LEUR : « C'est Lui, (Yahwé), qui est mon Seigneur. Il n'y a point d'autre Dieu que Lui ! C'est sur Lui que je me repose, et c'est pour Lui qu'est ma repentance ». (1) Combats avec énergie tes adversaires qui dans leur orgueil s'obstinent à vénérer des idoles sans vie et sans puissance : « N'obéis pas aux incroyants, mais combats-les avec force dans un combat plein d'ardeur ». (2) Combats-les avec ardeur : (3) le texte arabe emploie ici le terme *djâhada*. Il n'en fallait pas plus à Montet (4) pour identifier ce combat avec la guerre sainte (*Djihad*).

C'est vraiment très amusant et en même temps pitoyable d'observer comment les légendes se sont créées dans l'Islam. Ces légendes, on les voit surgir, souvent d'une façon inattendue, insensée et stupide, sous les textes des *Actes de l'Islam*, même les plus clairs ; c'est ainsi qu'avec le texte anodin de la sourate XXV, 54 que nous venons de citer, on nous précipite brutalement en pleine guerre sainte. A la fin de la seconde période mecquoise, les judéo-arabes et les polythéistes de la Ka'ba seraient à couteaux tirés. Sans aucun doute, c'est la guerilla à l'arme blanche.

N'ayons pas peur cependant. Réfléchissons un peu et demandons-nous ce que signifie ce communiqué de guerre, cet ordre du jour nº 1 : « Combats-les avec force, dans un combat plein d'ardeur ». Naturellement c'est le rabbin qui parle. Il raconte dans les *Actes* toutes les difficultés rencontrées à La Mecque pour faire accepter par les idolâtres le monothéisme d'Israël. Il s'adresse à son disciple Mohammed, ébranlé et bousculé par l'argumentation et les railleries de ses compatriotes. Le rabbin lui prodigue des conseils haletants pour le conserver dans le camp des monothéistes : ne reviens pas aux idoles, prêche le Dieu d'Israël ; ne te laisse pas attrister par les moqueries de tes compatriotes. Mohammed, tu es fort, puisque tu es devenu l'apôtre du Dieu Tout-Puissant. Appuyé sur cette force, certain de la victoire, combats-les avec ardeur. Il ne s'agit pas de les exterminer avec le glaive. Pareille interprétation est absolument ridicule. Le rabbin ne pense d'aucune façon ni à la guerre tout court, ni à la guerre sainte. Ce n'est pas dans une aventure de ce genre qu'il lance son disciple. C'est dans leur égoïsme, dans leur obstination à refuser le message d'Israël qu'il te faut combattre les idolâtres, en opposant à leurs erreurs la révélation véridique de Yahwé. (5) Si ce n'est pas la paix ; ce n'est pas non plus la guerre armée. Combats avec force, Mohammed, Yahwé n'a pas besoin du secours des hommes. C'est pour toi, mon fils, pour conserver ta foi que tu dois mener le bon combat contre les incroyants. (6) C'est encore le même

(1) Sour. XIII, 29.
(2) Sour. XXV, 54.
(3) Le rabbin parle comme un Juif qui connaît sa Bible : « Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. Tu ne feras pas d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel ou de ce qui est en bas sur la terre, ou de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles et tu ne les serviras point. Car moi, Yahwé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux » (Exode, XX, 3-4) ; « Ne vous tournez point vers les idoles, et ne vous faites point de dieux de fonte. Je suis Yahwé, votre Dieu » (Lévit., XIX, 48) ; voir *ibid.*, XXVI, 1 ; Zacharie XIII, 2.
(4) MONTET, *op. cit.*, p. 492, n. 7.
(5) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 310 traduit ainsi le v. 54 de la sourate XXV : « Ne te soumets donc pas aux Infidèles et mène contre eux un grand combat au moyen de la Prédication », c'est-à-dire au moyen du Coran.
(6) Sour. XXIX, 5 ; voir aussi XXXIX, 9.

terme *Djâhada* que nous retrouverons dans ce verset 5 de la sourate XXV. Bondissant sur cette expression, Montet se hâte de déclarer « que nous sommes dans la période des combats qui ont suivi l'Hégire ». (1) Plus perspicace dans l'analyse de ce texte, Blachère affirme au contraire, avec énergie, que le terme *Djâhada* « ne signifie pas ici mener un combat armé contre les polythéistes, qu'il s'agit de combat contre les passions, combat par la parole ou la menace ». (2) C'est dans le même sens qu'il faut comprendre ce texte : « Ceux qui pour nous auront mené combat, Nous les dirigerons certes dans Nos chemins. En vérité, Yahwé est avec ceux qui font le bien ». (3)

Le contexte nous interdit toute idée de guerre armée. La lutte qu'ordonne le rabbin à Mohammed n'est ici qu'une guerre d'argumentation. La guerre sainte hante cependant le pauvre cerveau de certains coranisants. Ils ont besoin d'un Mohammed qui soit un guerrier et un héros. Tous les textes sont bons pour magnifier le Prophète : « DIS-LEUR (Mohammed) : Il ne m'a été inspiré qu'une chose, à savoir que votre Dieu est le Dieu Unique. Etes-vous résignés (à sa volonté) ? Mais, s'ils te tournent le dos, DIS-LEUR : J'ai proclamé (la guerre sainte) contre tous également, mais je ne sais si vous êtes menacés dans un avenir proche ou éloigné ». (4) Pareilles interprétations deviennent véritablement lassantes, par leur stupidité ! Qu'on lise donc les textes ! Le rabbin vient d'évoquer les horreurs de l'Enfer. Une fois de plus, les Mecquois raillent leur Prophète : si tu es si documenté sur le Jugement dernier, dis-nous donc quand il aura lieu. (5) Mohammed n'en sait rien : « DIS-LEUR, lui souffle le rabbin : « Je vous ai avisés, sans distinction. Je ne sais si proche ou lointain est ce qui vous est promis ». (6)

On ne peut davantage invoquer le v. 111 de la sourate XVI en faveur d'une guerre à mains armées : « Ainsi, en vérité, pour ceux qui ont fui de La Mecque, après y avoir subi des épreuves, qui ont ensuite mené le combat (*djâhada*), qui ont fait preuve de patience, en vérité après cela, ton Seigneur sera pardonneur et miséricordieux ». (7) Ce verset concrétise à nos yeux les luttes acharnées menées par les Mecquois contre leurs compatriotes déjà convertis au judaïsme. Ces luttes nous les connaissons maintenant dans le détail. Mohammed a été sur le point d'être chassé de son pays natal. (8) S'il ne l'est pas encore, ce n'est d'ailleurs que partie remise. Mais déjà quelques autres Arabes convertis au judaïsme ont eu tellement à souffrir des idolâtres qu'ils ont été moralement obligés de s'expatrier. Ils avaient cependant mené le bon combat en faveur du judaïsme. Mais se sont-ils battus avec des armes

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 535, n. 9.

(2) BLACHÈRE, *ibid.*, p. 524, note du v. 5.

(3) Sour. XXIX, 69. — Pour MONTET, *op. cit.*, p. 542, n. 6, ce verset évoque la guerre sainte ; il est, par conséquent, médinois.

(4) Sour. XXI, 108-109. Traduction de MONTET, *op. cit.*, p. 452.

(5) Question habituelle dans la bouche des Mecquois.

(6) Traduction de BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 302, note de ce même verset 109 de la sourate XXI. Mohammed, évidemment ne connaît pas l'heure du Jugement dernier; voir plus haut, t. I, p. 174, etc., etc.

(7) Sour. XVI, 111. — BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 416, rejette ce verset à une date ultérieure. Que ce verset soit déplacé, nous le croyons volontiers ; mais ce qui est certain, c'est qu'il appartient à la seconde ou troisième période mecquoise.

(8) Sour. XVII, 78.

contre les infidèles arabes ? cette perspective est absolument hors du contexte. Quelle déception pour nos coranisants! En s'appuyant sur les sourates mecquoises XXI, 108-109 ; XXV, 5, 54; XVI, 111 ; XXIX, 69, ils avaient pris l'habitude de nous représenter Mohammed, les yeux exorbités, tenant un cimeterre entre ses grandes dents blanches, courant à travers les ruelles de La Mecque, à la recherche d'idolâtres à pourfendre! Quel dommage d'effacer à tout jamais une si belle image de la vie cinématographique du plus grand des Prophètes. (1) C'est le rabbin qui demande à Mohammed de se défendre avec énergie contre les idolâtres ; c'est le rabbin qui fournit à Mohammed les arguments qui assureront sa défense et le guideront dans ses répliques. DIS-LEUR : « C'est Yahwé que j'adore, en lui vouant un culte. Mais vous, adorez qui vous voudrez en dehors de Lui ». (2) Après tout, c'est votre affaire, si vous voulez souffrir éternellement. (3)

Les Mecquois ne veulent pas cependant abandonner leurs idoles. Ce serait abandonner leur race, renoncer aussi aux signes distinctifs de leurs tribus ; et pendant des années, la lutte continue entre polythéistes et adorateurs du Dieu juif. (4) Sois ferme dans ta foi, Mohammed. Adore le Dieu d'Israël : Il triomphe toujours. Les Mecquois veulent-ils avoir des preuves de sa Puissance, de sa Justice aussi, du châtiment qu'Il réserve aux idolâtres, « DIS-LEUR : « Voyagez dans le pays et voyez comment ont fini les pécheurs ! » (5) Le rabbin fait allusion à l'anéantissement des Thamoudéens dont il ne reste que des ruines. (6) Ces ruines ne vous témoignent-elles pas de la Puissance de Yahwé ? Si vous ne voulez pas, malgré l'évidence de Ses signes, vous incliner devant Lui, moi, par contre, « j'ai reçu l'ordre de servir seulement le Seigneur de ce pays, qu'Il a rendu sacré, et à qui tout appartient; et j'ai reçu l'ordre d'être de ceux qui se résignent à sa volonté ». (7) N'avez-vous pas, idolâtres, voyagé dans le pays et n'avez-vous pas vu comment ont péri ceux qui vivaient avant vous, et qui, cependant, étaient plus forts que vous ? (8) « Parcourez la terre, alors vous verrez comment est la fin de ceux qui traitent les apôtres de menteurs. » (9) DIS-LEUR encore : Si vous ne voyez pas comment Yahwé a détruit

(1) Périodiquement, on voit surgir dans l'Islam des Mahdi, c'est-à-dire des aventuriers qui cherchent à soulever les masses, au nom du Coran, pour les lancer dans une guerre qu'ils appellent du vocable de sainte, qui n'est au fond qu'un camouflage politique. Si ces turbulents avaient la fantaisie de s'appuyer sur les sourates mecquoises pour faire du bruit, on pourrait les inviter à changer de disque.

(2) Sour. XXXIX, 16-17a ; sur la guerre sainte, voir aussi I Samuel, XV, 119.

(3) *Ibid.*, 17b.

(4) Pour cette lutte incessante entre idolâtres et monothéistes, voir en particulier : Première période mecquoise : sour. LIII, 19-25 ; LII, 43. — Deuxième période : LIV ; XXXVII, 149-182 ; LXXI, 21-22 ; XXXVI ; XLIV ; L, 25 ; XXVI, entre autres v. 213 ; XV, 96 ; XIX, 84 ; XXXVIII, 1-4, 65 ; XXXVI, 74-76 ; XLIII, 25-26, 44, 81 ; LXVII ; XXIII, 23-118 ; XXI ; XVII, 23, 44, 58, 101, 111 ; XXVII, 60, 63 ; XVIII, 1-7, 26-36 ; 50-58, 100. — Troisième période : XXXII, 3 ; XLI, 5 ; XVI, 29 ; XII, 106-108 ; XL, 11-13 ; XXVIII, 62-65, 70 ; XXXIX, 6-8, 64-66 ; XXXI, 14 ; XXXIV, 21 ; XXXV, 3, 9, 38 ; VII, 189-197 ; VI, 14, 19, 40-41, 51, 56, 108 ; XIII, 29, 36.

(5) Sour. XXVII, 71.

(6) Voir plus haut, t. I, p. 70.

(7) Sour. XXVII, 93.

(8) Sour. L, 35 ; XXX, 8, 41 ; XII, 109 ; XL, 22, 82 ; XXXV, 43.

(9) Sour. VI, 11.

les générations incrédules, (1) c'est que vous êtes vraiment aveugles, et moi, je ne suis pas chargé de vous donner la vue.

Remercie Yahwé, Mohammed, de t'avoir donné la lumière et la science. Ce que tu sais, tu le sais par révélation. (2) Autrefois, avant que tu ne me connaisses, tu étais plongé dans l'ignorance, puisque tu ignorais l'histoire d'Israël et les paroles adressées par Yahwé à Moïse. Qui t'a révélé les histoires d'Abraham et de Lot, de Moïse et d'Aaron, de David et de Salomon ? Tu le sais, Mohammed. Tu sais avec quelle patience je t'ai instruit ; comment je t'ai formé à notre religion, la religion de nos Patriarches et de nos Prophètes. Si aujourd'hui, tu es capable à ton tour « d'avertir » tes compatriotes arabes, n'est-ce point grâce à tout ce que je t'ai appris. Autrefois, avant que je ne te prenne en mains, tu ignorais totalement notre Livre, notre Coran, le Coran de Moïse. Tu ne connaissais pas Yahwé, le Dieu Unique, le Dieu d'Israël. Qui donc t'a « révélé » ces vérités religieuses ? N'est-ce pas moi qui t'ai raconté d'après nos saints Livres, l'histoire des Apôtres, des cités détruites : « Voilà une des histoires des cités que nous te racontons » ; (3) l'histoire de Joseph : « Telle est cette histoire (tirée des récits) inconnus que Nous t'avons révélée ». (4) Comment, livré à toi-même, aurais-tu pu connaître cette histoire, puisque tu n'étais pas auprès (des fils de Jacob) lorsqu'ils convinrent ensemble de tendre un piège à Joseph ». (5) Je t'ai appris aussi l'histoire de Moïse qui a recueilli de la part de Yahwé, le livre qui devait servir de modèle à l'humanité ; (6) je t'ai raconté l'histoire de Noé. (7) Toutes ces histoires mystérieuses, tu ne les connaissais pas, ni toi, ni ton peuple avant toi. (8) Si je t'ai raconté tout cela, c'est pour t'enseigner la vraie religion, t'affermir dans la foi que tu as jurée. Mon fils Mohammed, devant les invectives de tes compatriotes idolâtres, souviens-toi de mes enseignements et tu seras fort : « Attache-toi fermement à ce qui t'a été révélé. En vérité, tu es sur la voie droite ». (9) Ne te laisse pas détourner des versets de Yahwé, après que tu en as reçu la révélation. (10) Si tu restes fidèle aux enseignements que je t'ai donnés depuis des années, tu n'as rien à craindre de tes adversaires et contradicteurs. Il est possible que tu oublies quelques-unes des histoires que je t'ai apprises, mais souviens-toi que tu n'es qu'un avertisseur. Seul, Yahwé veille sur tout, (11) et les paroles de Yahwé adressées à nos Patriarches sont vérité et justice. La parole du Dieu unique est invariable, comme Dieu Lui-même. Dieu est Unique. Dans la multiplicité, on ne trouve jamais la certitude. La certitude est fruit de l'Unité.

(1) Sour. LIII, 51 ; LXXVII, 16-18 ; LXIX, 4-6 ; XV, 4 ; L, 35 ; XVII, 16-18 ; XXXII 26 ; X, 14-15 ; VII, 3 ; VI, 6 ; XLVI, 26.
(2) Sour. XLIII, 42.
(3) Sour. XI, 102.
(4) Sour. XII, 103.
(5) Sour. XXVIII, 2.
(6) Sour. XI, 20-26 ; XXX, 42 ; XLII, 11.
(7) Sour. X, 72.
(8) Sour. XI, 51. — On voit d'après tous ces derniers textes, ce qu'il faut penser d'un Mohammed allant de gargotes en gargotes pour s'instruire du judaïsme. Il faut vraiment avoir l'intelligence d'un « savant » pour inventer de pareilles histoires !
(9) Sour. XLIII, 42.
(10) Sour. XXXIX, 87.
(11) Sour. XI, 15 ; voir aussi XVII, 88 : « Si nous avions voulu, nous aurions retiré ce que nous t'avons révélé ».

Tu ne comprends peut-être pas ce grand principe. Je vais te l'expliquer : « Si tu obéis (1) à la plupart de ceux qui sont sur terre, ils t'égareront loin du chemin de Yahwé. Ils ne suivent que conjectures et ne formulent qu'hypothèses ». (2) Comment, si tu suis la voie unique de la vérité, le Dieu Unique d'Israël, pourrais-tu t'égarer ? Il n'y a pas d'ornière dans la voie droite suivie par nos Pères depuis Abraham et Moïse. Si les attaques de tes compatriotes finissaient par t'ébranler, reviens aussitôt auprès de tes maîtres. Ils savent bien des choses, puisqu'ils t'ont enseigné la vérité religieuse. Israël est le dépositaire de cette vérité : Parmi les hommes que nous avons créés, il y a une nation (privilégiée) composée de ceux que Yahwé a guidés dans la vérité et qui appuyés sur cette vérité pratiquent la justice. (3) Cette nation, c'est la nation choisie par Yahwé, la race d'Israël. Si les idolâtres te posent des questions que tu ne saches résoudre, adresse-toi aux Juifs. Ils te tireront d'embarras. Par exemple, si tu veux être plus amplement informé sur les plaies envoyées par Moïse sur l'Egypte, « INTERROGE LES ENFANTS D'ISRAEL ». (4) Si d'une façon plus générale, tu hésites encore sur quelques points des « révélations » que tu as reçues, « INTERROGE CEUX QUI ONT LU LE LIVRE AVANT TOI », (5) c'est-à-dire les Juifs que tu connais. Ils sauront toujours résoudre tes difficultés et te replacer dans le droit chemin.

En raffermissant Mohammed dans sa vocation, pour lui permettre ainsi de faire face aux attaques des païens arabes, le rabbin donne une fois de plus aux historiens de précieuses indications sur la formation « intellectuelle » de Mohammed, que nos brillants coranisants ont sans doute fait vœu de passer sous silence. Des déclarations du rabbin, il ressort cependant nettement que Mohammed a été formé par les Juifs, que dans ses démêlés avec les idolâtres mecquois, c'est encore aux Juifs qu'il a recours pour résoudre ses difficultés religieuses ; que l'enseignement qu'il reçoit des Juifs est exclusivement biblique et décidément anti-chrétien, comme nous le verrons bientôt. Ce sont les Juifs qui l'ont formé, qui le guident et dictent son apostolat. Ce sont là, évidemment, des conclusions massives, dramatiques pour l'histoire des origines de l'Islam, mais qui ressortent directement des textes coraniques. Mohammed n'est qu'un Arabe converti au judaïsme. Je t'ai enseigné, mon fils, toute l'histoire d'Israël, porteur de la vérité : va, annonce la bonne nouvelle et avertis. (6) Mets ta confiance dans le Vivant, qui ne meurt pas ; célèbre ses louanges, car Il connaît la pensée de Ses serviteurs. C'est Lui (en effet) qui a créé les cieux et la terre (comme il est dit dans notre Bible) et ce qui est entre deux, en six jours (ainsi qu'il est encore dit dans la Genèse). Puis, Il a établi le Trône sur lequel Il siège, Lui, le miséricordieux. ET INTERROGE SUR LUI CELUI QUI EST INSTRUIT SUR LUI », (7) c'est-à-dire, interroge ton maître juif qui connaît les

(1) Pourquoi BLACHÈRE, *op. cit.* (t. II, p. 661, v. 116), éprouve-t-il le besoin d'ajouter entre () le terme *Prophète ?*

(2) Sour. VI, 115-116.

(3) Sour. VII, 180.

(4) Sour. XVII, 103.

(5) Sour. X, 95.

(6) Sour. XXV, 58. — Pour MONTET, *op. cit.*, p. 493, note 3, il s'agit de la bonne nouvelle... du Coran. Nous serions fort curieux de savoir à quel Coran pensait l'auteur.

(7) *Ibid.*, 60. Pour MONTET, *ibid.*, n. 6, celui qui est instruit désignerait le Prophète ! On aboutirait donc à ceci : « Mohammed nous ne t'avons envoyé que pour avertir. Si tu

grandes vérités sur Yahwé. Les Juifs seuls, comme tu le sais, sont depuis Moïse, les dépositaires de la véritable doctrine religieuse. Quant à vous, Mecquois, ne soyez plus comme du bétail. (1) Les bêtes même sont plus intelligentes que vous. A leur manière, elles se prosternent devant l'Eternel. Elles craignent leur Seigneur qui est au-dessus d'eux et elles font ce qui leur est ordonné. Je le sais. Dans votre Ka'ba, vous réservez une place spéciale à Il-Leh, le Dieu, le Grand Dieu, le Dieu qui surpasse tous les autres. Mais pourquoi conservez-vous tous ces associés, ces *sarika* qui partagent avec lui sa puissance et sa science ? Il-Leh est le plus grand, mais il n'est pas l'Unique. Dans votre Panthéon, vous avez établi une hiérarchie de divinités. En Israël, il n'y a pas de hiérarchie. Yahwé est le seul Dieu. Dans l'Unicité, il n'y a pas de sommet. En Israël, il n'y a point de Panthéon.

Votre erreur, précisément, c'est d'avoir mis Il-Leh au-dessus des autres. Ce disant, le rabbin n'avait nullement l'intention de détruire ou d'excommunier la Ka'ba en elle-même. Elle deviendra bientôt la première Synagogue de l'Arabie. S'il lutte contre les Mecquois, s'il interdit à Mohammed de fréquenter ce centre religieux de La Mecque, c'est uniquement parce que les Arabes, tout en vénérant le Grand Dieu, ont placé à côté de Lui des idoles de pierre, aveugles et impuissantes. Pour judaïser l'Arabie, le rabbin n'avait qu'à balayer la maison « sacrée », la désencombrer de ces tas de pierres, pour n'y laisser qu'Allah, seul, tout seul, dans sa toute puissante majesté. Ce coup de balai suffisait pour faire respecter en Arabie le grand dogme d'Israël sur l'Unité divine.

La marche de l'attaque du rabbin contre les Mecquois est claire et toujours identique. C'est une lutte entre le monothéisme juif et l'idolâtrie arabe. Pour le rabbin, il s'agit d'amener les polythéistes mecquois au Dieu Unique, qui ne peut être que le Dieu d'Israël. Il n'y a qu'un Dieu : le Dieu qui s'est confié aux Juifs, qui s'est institué leur protecteur et hors duquel il n'y a point de salut. Tous les ennemis d'Israël périront. Aucun n'échappera au plus terrible des châtiments. Israël possède seul, la Vérité. Sont donc menteurs, tous ceux qui sont contre lui.

Moïse a créé le plus formidable racisme qui pourra jamais exister sur terre. Le catholicisme lui aussi, prétend avoir seul la vérité, mais ses adeptes sont répandus dans l'Univers entier et dans toutes les races. Pour le judaïsme, il n'y a pas de confusion de races. Le Juif est Juif et seulement Juif. Si les Mecquois veulent renoncer à leurs idoles, obtenir les joies du Paradis, ce ne peut être qu'en adoptant le Dieu Unique des Juifs. Les Juifs ont, seuls, le monopole de la vérité et du salut. Mais le judaïsme n'est pas seulement une religion. Le judaïsme est une race, enfermée dans sa foi, sans aucun doute, mais aussi dans son histoire, dans sa supériorité religieuse et dans ses ambitions nationales ou plus exactement nationalistes. Le racisme ne peut être et ne pourra jamais être plus incarné que dans le peuple juif. Ce racisme est inscrit dans sa propre loi religieuse : « Mohammed, n'invoque à côté de Yahwé, aucune

as des doutes, interroge le Prophète ». A quel Prophète, Mohammed devait-il s'adresser ? — *Interroge sur Lui celui qui est instruit sur Lui = interroge sur Yahwé celui qui est instruit sur Yahwé*, c'est-à-dire : interroge le rabbin qui t'a enseigné la religion juive, ou : interroge les Juifs qui, eux, connaissent bien les révélations de Yahwé.

(1) Sour. XXV, 46; voir aussi, XVI 51.

autre divinité ; sinon tu seras du nombre des châtiés », (1) c'est-à-dire : si tu veux, Mohammed, éviter le châtiment, reconnais le Dieu des Juifs, place-toi sous la Loi de Moïse.

Et vous, Mecquois, si vous voulez arriver au séjour bienheureux, suivez ce que je vous ai révélé au nom de votre Seigneur, et ne suivez pas à côté de Lui d'autres patrons. (2) « Tournez-vous repentant vers Lui ; craignez-Le et ne soyez pas du nombre des idolâtres ». (3)

(1) Sour. XXVI, 213 ; XL, 68.
(1) Sour. VII, 2 ; LI, 51 ; XL, 67, etc., etc.
(2) Sour. XXX, 30.

CHAPITRE IV

# LUTTE AUTOUR DU LIVRE DES RÉVÉLATIONS

## 1. — MON FILS, RÉCITE LE *CORAN*

L'histoire des origines de l'Islam se partage en deux phases parfaitement distinctes : une période sans Livre, ou période orale et une période avec Livre. Pendant la première période, les Mecquois ne réagissent point contre le Livre, puisqu'il n'existe pas. N'importe quel érudit coranisant est capable de comprendre ce raisonnement. Qu'existe-t-il donc à la période orale ? Il existe une *explication du Livre hébreu* dicté par Yahwé, et rédigé par Moïse. C'est ce que nous avons appelé le *Corabor*, et c'est contre le *Corabor* ou explication orale de la Bible donnée par le rabbin, que protestent tout d'abord les Mecquois.

Mohammed, quelle tristesse de voir l'attitude de tes compatriotes quand ils entendent le *Corabor* que tu leur récites. Chez nous, Juifs, on se prosterne dans les synagogues à la lecture du CORAN. Mais regarde-les, ces Mecquois idolâtres ; ils ne veulent pas se prosterner : « Qu'ont-ils à ne pas croire et quand le Coran (= le *Corabor*) leur est récité, à ne pas se prosterner ? (1) Bien plus, ceux qui sont impies crient au mensonge ». (2) « Et quand on leur dit : « Prosternez-vous ! » Ils ne se prosternent point ». (3) « Ils traitent effrontément Nos signes ». (4) Quant à toi, Mohammed, continue à réciter (le *Corabor*). Mais ne te presse pas. Ton rôle n'est pas le mien : c'est à moi, docteur de la Loi ; de lire le Coran et de le commenter. (5) C'est le rôle de tout rabbin, précisé par nos méthodes d'enseignement. Pour l'instant, écoute simplement les explications de notre Livre, que je te donne en arabe. Tes compatriotes sont déchaînés quand tu leur racontes les histoires que je t'apprends. Pour eux tout cela n'est que mensonge et ils s'en détournent. (6) Quand on leur récite nos *aya*, nos versets, ils protestent bruyamment : « Ce sont là des contes d'anciens ». (7) Ils se refusent à croire que ces histoires racontées dans le Coran par Moïse, ce noble apôtre, soient vraies. Pour eux, Moïse, n'est qu'un poète et qu'un devin, (8) c'est-à-dire un charlatan. Avant de les adresser à Mohammed, c'est

(1) Voir plus haut, p. 203.
(2) Sour. LXXXIV, 21-22.
(3) Sour. LXXVII, 48.
(4) Sour. LXXVIII, 28.
(5) Sour. LXXV, 16-19.
(6) *Ibid.*, 32.
(7) Sour. LXXXVIII, 13.
(8) Sour. LXIX, 40-42.

contre Moïse lui-même que les Mecquois profèrent des injures. Ces hommes d'affaires n'avaient point pour les poètes la même admiration que nos coranisants. La beauté de la langue ne les touchait nullement. Ils n'éprouvaient que du mépris pour ces bavards inconsistants. Pour eux, Moïse rentrait dans cette catégorie. Et cependant tu le sais, Mohammed, Moïse n'est pas un de ces poètes de foire, comme ceux que nous rencontrons dans ces marchés, qui nous divertissent et finalement nous assomment avec leurs ritournelles sans fin. Moïse est l'apôtre de Yahwé et tout ce qui est dit dans son Livre est la révélation du Seigneur des Mondes. (1) En vérité, notre Coran, à nous, fils d'Israël, « est un avertissement pour ceux qui craignent. Nous savons que parmi vous (Mecquois qui m'écoutez), il y en a qui le traitent de mensonge. En vérité, c'est pour les incroyants, une source de lamentations. Mais en toute assurance, c'est la vérité absolue. (Mohammed) célèbre le nom de ton Seigneur, le Grand ». (2) Ce n'est pas toi qui inventes les histoires que tu leurs récites ! Non ! Mais ils n'y croient pas. Seraient-ils capables, ces idolâtres, d'apporter une tradition semblable ? S'ils disent la vérité, qu'ils se mettent donc à l'œuvre ! (3) Les peuples de Noé, d'Abraham et de Lot, de Moïse et d'Aaron, d'Elie et de Jonas, eux aussi, ont rejeté comme menteurs les apôtres que Yahwé leur avait envoyés. Ils ont compris, mais trop tard et à leurs dépens, ce qu'il en coûte de refuser la vérité proposée par Yahwé. Nous, Juifs, et nous seuls, possédons la divine révélation et nous connaissons aussi, par toute notre histoire, le sort réservé aux idolâtres. Notre Coran nous instruit de tout. Mais vous, avez-vous un Coran que vous puissiez mettre en parallèle avec le nôtre ? Apportez-le donc, si vous dites la vérité. Nous, nous disons que Yahwé est unique. C'est inscrit dans notre Livre. Vous, vous soutenez qu'Allah a des filles. Montrez un Livre qui appuie vos assertions ? Vous n'avez aucun Livre qui contienne des révélations divines et c'est là votre grande faiblesse et votre infériorité, vis-à-vis du peuple d'Israël. Quand on parle de Dieu, vous n'avez qu'à vous taire ou croire ce que je vous dis. Je jure que je ne dis que la vérité.

A l'époque de ces discussions, il n'y a pas encore de Coran arabe. Ce n'est donc pas l'autorité de ce Coran arabe que rejettent les Mecquois. Les idolâtres ne s'attaquent pas non plus directement au Coran hébreu. Ils ne l'ont jamais vu et l'auraient-ils vu qu'ils seraient incapables de le lire et d'en discuter. Pour l'instant, ce qu'ils ne veulent pas accepter comme expression de la Vérité religieuse, ce sont à proprement parler les histoires racontées par le rabbin et par Mohammed d'après le Coran de Moïse. Toutes ces histoires ne sont que contes du temps passé, pareils aux contes de poètes.

## 2. — MON FILS, RECITE LE *CORAB*

La situation va s'aggraver quand au *Corabor* ou explication orale du Coran hébreu, succédera, composé par le rabbin, le *Corab* ou transposition en arabe de ce même Coran de Moïse. La place de la Ka'ba prend de plus en plus l'aspect

(1) *Ibid.*, 43.
(2) *Ibid.*, 48-52.
(3) Sour. LII, 33-34.

d'un terrain de bagarre. Les Mecquois sont de plus en plus hargneux et combattifs.

Pour les convaincre de la Vérité, dit le rabbin à Mohammed, je leur ai raconté les belles histoires de nos anciens Patriarches. Ils s'en sont moqué. Pour les sortir de l'erreur, je viens d'écrire un grand Coran, et ils s'en détournent. Parce que le *Corab* ruine à tout jamais le crédit de leurs fétiches, ils le repoussent comme un Livre anti-arabe et anti-national.

Mohammed, sois ferme dans ta foi. Fais-leur connaître ce que je t'ai enseigné et ordonné d'annoncer ; éloigne-toi des incroyants. Entre eux et toi, il y a maintenant une totale séparation. Tu crois au Dieu Unique d'Israël, tandis qu'ils continuent à vénérer leurs cailloux. Un jour viendra où ils finiront bien par reconnaître qu'il n'existe q'un Dieu, le Dieu d'Abraham et de Moïse.

En écrivant le *Corab*, Mohammed, c'est le *Coran*, le Livre de Moïse que nous t'avons révélé. (1) Le *Coran*, tu ne pouvais le lire, ni le consulter. C'était un Livre étranger pour toi. Le *Corab* est désormais facile pour ta langue. (2) Comprends-tu, Mohammed. Tu ne peux plus avoir aucune difficulté pour parler à tes compatriotes encore enfouis dans l'idolâtrie. Tu as un texte arabe, un Livre, un *Corab*, écrit à l'image du *Coran*. N'est-ce pas une preuve de la Miséricorde de Yahwé que tu connaisses maintenant notre Livre et que tu puisses le réciter aux idolâtres (3) et raffermir ceux qui croient déjà au Dieu d'Israël. (4) Apprends-le de mémoire et récite-le en public. C'est comme un mémorial que nous t'avons révélé par le *Corab*, le Coran de Moïse : « Nous ne l'avons révélé qu'en tant que rappel pour quiconque craint. C'est une révélation de Celui qui a créé la terre et les cieux élevés ». (5) Quand tu parles en public, quand tu récites le *Corab* que j'ai écrit pour toi et les Mecquois, sache bien, Mohammed, que Yahwé connaît ce qui est secret et ce qui est encore plus caché. (6) Mon fils, écoute : est-ce que tu connais déjà bien l'histoire de Moïse ? Je vais encore te la raconter et pendant 90 versets, (7) le rabbin rappelle à nouveau les belles aventures de Moïse : « C'est ainsi que nous te racontons l'histoire des temps passés ». (8)

Mohammed si je te raconte cette belle histoire de Moïse, ce n'est pas seulement pour que tu la gardes dans ton cœur : c'est pour que tu la récites à tes compatriotes.

La lumière n'est pas faite pour demeurer sous le boisseau. Ce Coran arabe, doit être largement divulgué parmi les idolâtres. Cette diffusion sera l'œuvre de Mohammed, l'œuvre que le rabbin lui demande d'accomplir, sous ses ordres. Mohammed, lève-toi et prêche le *Corab ;* avertis par le *Corab*. Jusqu'ici, Mohammed racontait ce que le rabbin lui enseignait de vive voix. Il n'était que l'écho de la voix du rabbin. Mohammed, comme nous le constatons par ses diatribes personnelles, parlait haut et d'un ton incisif. Happé par le rabbin, il devint

(1) Sour. LXXXVI, 23.
(2) Sour. XLIV, 58.
(3) Sour. XXIX, 50 ; XXVI, 194-195.
(4) Sour. XV, 66.
(5) Sour. XX, 2-3.
(6) *Ibid.*, 6.
(7) *Ibid.*, 8, 98.
(8) *Ibid.*, 98.

le trompette ou le clairon du judaïsme. Trompette, il le demeurera pendant toute la période mecquoise. Après la composition du *Corab*, il va devenir le trompette du Livre sacré. Il annoncera d'une voix vibrante les histoires racontées dans le *Corab* et que le rabbin lui faisait apprendre de mémoire.

Jamais avant la sourate LIV, le rabbin n'avait ordonné à Mohammed de réciter le *Corab*, pour la raison essentielle que le Coran hébreu n'était pas encore traduit en arabe. Mais maintenant que cette traduction est achevée, la tâche de Mohammed est devenue plus concrète. C'est ce Coran arabe que le rabbin lui demande sans cesse de réciter : « Récite ce qui t'a été révélé du Livre ; sois assidu à la prière ; en vérité, la prière empêche le péché et le mal ». (1) Il y eut un temps où tu ne pouvais pas réciter de Livre. (2) « DIS-LEUR : « si Yahwé avait voulu, je ne vous aurais pas communiqué (le Coran) et Il ne vous l'aurait pas fait connaître. Je suis demeuré ma vie durant parmi vous avant cela. Eh quoi ! ne raisonnerez-vous pas ? (3) Maintenant que tu connais le Coran, — je te le révèle depuis des années, — maintenant que tu possèdes en arabe le Livre de Yahwé, le Tout-Puissant, applique-toi à le réciter sans cesse. Cependant, comme je te l'ai déjà dit au début de nos relations, ne te presse pas. Ces histoires du Dieu Tout-Puissant, tu dois d'abord bien les connaître. Laisse-moi le temps de te les raconter et de t'en donner l'explication. Tu as encore beaucoup de progrès à faire dans la connaissance du *Corab*. (4) Il te faut beaucoup de patience, mais aussi beaucoup de courage et de confiance en Yahwé. Les idolâtres ne veulent pas croire au Livre. (5) Ne t'en afflige pas outre mesure. (6) Ils te traitent de menteur. Ils seront punis par là même où ils pèchent. (7) Rappelle-toi l'histoire de Moïse que je viens de te raconter : « Mon Seigneur, en vérité, je crains qu'ils ne me traitent de menteur (8) Quelle dignité pour toi ! Les railleries de tes compatriotes te rendent semblables à Moïse et à tous les apôtres délégués précédemment par Yahwé.

En récitant le Corab, tu es comme Abraham, tu es comme Moïse : tu annonces aux hommes la bonne nouvelle ; tu es un avertisseur de la vérité. (9) Avant toi, les idolâtres n'avaient aucun livre qu'ils puissent étudier ; avant toi, les tribus arabes n'avaient encore reçu ancun avertisseur. Quelle grâce pour toi, Mohammed, d'être le premier avertisseur et le premier à recevoir en arabe les révélations de Moïse. Dis, redis, répète à tes compatriotes que tu es l'apôtre de Yahwé, de ce Yahwé à qui est l'empire des cieux et de la terre.

J'aurais pu, dit le rabbin, choisir dans chaque ville un avertisseur pour y prêcher le judaïsme, (10) la seule vérité religieuse. Je voudrais la répandre dans tout l'Univers, afin que tous reconnaissent que la religion d'Israël est l'unique et véritable religion. (11) Ton rôle est immense, Mohammed, ton apostolat n'a

(1) Sour. XXIX, 44.
(2) *Ibid.*, 46; voir sur ce verset, plus haut, p. 72.
(3) Sour. X, 17.
(4) Sour. XX, 113.
(5) Sour. XXVI, 201.
(6) *Ibid.*, 2.
(7) *Ibid.*, 6.
(8) *Ibid.*, 11.
(9) Sour. XXXIV, 27.
(10) Sour. XXV, 53.
(11) Sour. XLI, 53 : « Nous montrerons nos *aya* dans l'Univers et en eux-mêmes »,

pas de limite. Je t'ai donné un Coran arabe. C'est désormais ce Coran que tu dois apprendre, et que tu dois prêcher : « Avertis par le Coran, celui qui craint la menace divine ». (1) Désormais, tu fais partie de la grande lignée des Apôtres. Je te le jure par le *Corab*. (2) Nous ne t'avons envoyé, Mohammed, que pour annoncer de bonnes nouvelles et pour avertir. (3) En vérité, tu as reçu en toute certitude le *Corab* de la part du Sage, du Savant. (4) Si tes compatriotes idolâtres se moquent de toi, réponds-leur avec énergie que tu as reçu l'ordre d'être de ceux qui sont résignés à la volonté de Yahwé et de réciter le Coran. (5) Je prends moi-même la responsabilité de ta mission. Récite donc ce qui t'a été révélé du Livre. (6) Ce sont les signes de Yahwé que nous te récitons nous-mêmes, en toute vérité. (7) Nous t'avons donné une Loi divine. Suis-la et ne suis pas les désirs de ceux qui ne savent pas. (8) Récite le Coran arabe, mon fils. C'est le Livre de la Vérité et de la droite Direction et que les idolâtres en écoutent la lecture avec respect et en silence, comme nous-mêmes le faisons dans nos synagogues. (9) Avertis tes parents qui sont le plus proche de toi. Abaisse tes ailes sur ceux d'entre les croyants qui te suivent. Si les idolâtres se rebellent contre toi, dis-leur : ce n'est pas de ma faute, si vous êtes tellement absurdes. Je suis innocent de ce que vous faites. (10) Sans te lasser, récite les versets que je t'enseigne. Récite-leur l'histoire de Noé, (11) et d'Abraham, (12) d'Isaac et de Jacob, (13) de Joseph, (14) et de Moïse, (15) de Job (16) et de Salomon, (17) d'Elie et d'Elisée ; (18) récite-leur les histoires des apôtres de Yahwé, (19) des cités détruites par l'ordre du Dieu jaloux, (20) toutes histoires mystérieuses que tu ne connaissais pas auparavant et que ton peuple, lui aussi, ignorait. (21) Nous t'avons envoyé à un peuple que d'autres nations avaient déjà précédé », (22) pour

ce que K. traduit d'une façon concrète : « Nous ferons éclater nos miracles sur les différentes contrées de la terre et sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'il leur soit démontré que le Koran est la vérité ».

(1) Sour. L, 45. La traduction de Blachère obnubile totalement le sens original : « Edifie donc, par la Prédication, celui qui craint Ma menace ».
(2) Sour. XXXVI, 2-3.
(3) Sour. XXV, 58.
(4) Sour. XXVII, 6.
(5) *Ibid.*, 94 ; voir aussi XVI, 100.
(6) Sour. XVIII, 26.
(7) Sour. XLV, 1-5. « En toute vérité ». — Le texte dit *Bi-l haggi = au moyen de la vérité*, qu'on pourrait traduire : *au moyen de la Révélation;* voir BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 269, note du v. 5 ; voir aussi XXXIX, 42.
(8) *Ibid.*, 17.
(9) Sour. XVII, 110 ; VII, 203-204.
(10) Sour. XXVI, 214-216.
(11) Sour. X, 72.
(12) Sour. LI, 24 ; XV, 51 ; XIX, 42.
(13) Sour. XXXVIII, 45.
(14) Sour. XII, 103.
(15) Sour. XIX, 52.
(16) Sour. XII, 40.
(17) Sour. XIX, 20.
(18) Sour. XI, 48.
(19) *Ibid.*, 121.
(20) *Ibid.*, 102.
(21) *Ibid.*, 51.
(22) Les Thamoudéens.

que tu leur récites ce que je t'ai appris. (1) Récite, pour que les Mecquois puissent se souvenir. (2) Récite pour avertir un peuple dont les ancêtres n'ont pas été avertis et qui vivait dans l'insouciance. (3) Si nous nous sommes donné la peine d'exposer en arabe les grandes histoires de notre Coran hébreu, c'est pour que tu puisses avertir la mère des cités qui règne sur les tentes disséminées dans la plaine et sur les montagnes. (4) Clame de toutes tes forces qu'un jour Yahwé nous réunira tous et qu'une partie des hommes ira dans le Paradis et que l'autre partie sera précipitée dans l'Enfer. (5)

Récite le Coran pour avertir qu'il n'y a qu'un Dieu, un Dieu unique, le Dieu d'Israël et que toutes les idoles sont erreur et mensonges. (6) Avec le *Corab*, chasse les ténèbres dans lesquelles sont enfouis tes compatriotes et conduis-les vers la lumière, vers la voie du Puissant et du Glorieux. (7)

Sous une forme qui peut paraître inconsistante aux yeux des lecteurs superficiels, ces nombreuses citations toujours identiques et que nous aurions pu multiplier encore, contiennent de sérieux sujets de réflexion. Il y a désormais à La Mecque un Livre arabe, composé par le rabbin et que l'auteur demande à Mohammed de réciter aux Arabes, *muslimina*, pour les confirmer dans leur nouvelle foi, (8) aux Arabes encore idolâtres pour les convertir. A la période où nous sommes, la récitation du *Corab* constitue le rôle essentiel de Mohammed.

Le fait même de la récitation est un fait normal en religion juive et il est complètement oiseux et même ridicule pour le comprendre de faire appel aux moines syriens et à s. Pacôme. (9) La situation est bien plus simple : ici, dans le cas concret, c'est le rabbin qui demande à Mohammed de réciter le *Corab*, en se prosternant. De toute évidence, Mohammed devient l'avertisseur des avertisseurs d'autrefois, c'est-à-dire l'avertisseur de Moïse qui fut lui-même un avertisseur. (10) Concrètement, il est récitateur du *Corab*. C'est toute sa fonction. Il n'en a pas d'autre, et comme le *Corab* n'est en fait qu'une réminiscence de l'A. T., le rôle de Mohammed est de proclamer en récitant le *Corab* la vérité de la religion d'Israël. Mohammed est, parmi les Arabes, le trompette et le clairon d'Israël. Il n'est nullement question pour lui de fonder une religion nouvelle. Sa seule mission est d'annoncer à ses compatriotes idolâtres qu'il n'existe qu'un Dieu, le Tout-Puissant Yahwé, le Dieu des Juifs et cette mission lui est dictée par un rabbin, son maître en judaïsme ! En regard de ces conclusions partout appuyées sur les textes, on est totalement ahuri de lire des appréciations comme celle-ci : « Ainsi que j'ai tenté de le prouver dans un ouvrage antérieur sur l'origine de l'Islam, on sent dans les révélations de Mahomet un schéma oratoire très solide qui se divise à peu près ainsi :

(1) Sour. XIII, 29.
(2) Sour. XXXVIII, 28 ; etc., etc.
(3) Sour. XXXVI, 25.
(4) Sour. VI, 92.
(5) Sour. XLII, 5.
(6) Sour. VI, 9.
(7) Sour. XIV, 1.
(8) Sour. VII, 1.
(9) Tor, *op. cit.*, p. 88.
(10) Sour. LIII, 57.

1° Description des bienfaits de Dieu et de sa providence, surtout visible par la création de l'homme, et par la pluie, dispensatrice de vie et cause de croissance de la végétation, nourriture de l'homme ;

2° Devoir de l'homme, par conséquent, de servir Dieu par sa foi et ses bonnes actions ;

3° Jugement et châtiment de ceux qui ne remplissent pas ce devoir.

C'est déjà depuis les Apôtres, la thèse usuelle des prédications chrétiennes. Or nous savons que nulle d'entre elles ne fut plus active que la nestorienne, qui fonda d'importantes églises chrétiennes dans l'Asie centrale, en Chine et aux Indes ». (1) Il nous faudrait écrire un roman sur la grande pitié de l'érudition en matière coranique, qui pourrait peut-être s'intituler : érudition et comédie. Tant que les esprits ne seront pas débarrassés de cette gangue romanesque, les historiens de l'Islam ne pourront jamais aborder avec une calme sécurité et la simple objectivité, les problèmes coraniques.

Les grands érudits coranisants nous font penser à des eunuques. Depuis des siècles ils tressaillent et languissent sur des textes sans pouvoir jamais en goûter la saveur. Sur ce terrain il faut reconnaître que l'Orient a su lui-même s'infiltrer dans la matière grise des savants occidentaux. Il est vraiment amusant et divertissant de voir nos bons rationalistes européens, crâneurs et arrogants dans leur érudition, tirés par le bout du nez — et ceci avec joie et révérence — par les « farceurs » musulmans.

Mohammed, je te donne l'ordre de réciter le *Corab* (2) et si parfois tu éprouves quelque doute au sujet des révélations qui y sont contenues, interroge les Juifs qui ont lu le Livre avant toi. Assurément, c'est le Seigneur qui t'a envoyé ce Livre de Vérité. Ne sois pas de ceux qui doutent. (3) « Dis-leur : « La vérité est venue. Le faux ne peut donner la vie par une première naissance ni (la) redonner ». (4) Je te donne l'ordre de n'adorer que Yahwé, et de ne lui associer aucune autre divinité. C'est pourquoi, Nous t'avons révélé un Livre de Direction, en arabe. Mais si tu suivais leurs doctrines pernicieuses après que la Science est venue à toi, tu n'aurais contre Yahwé ni patron, ni protecteur. (5) Ta mission est de travailler à l'établissement du monothéisme d'Israël. (6) Sois un apôtre zélé. Prêche la religion d'Israël. Apprends le Livre de Moïse que tu peux connaître maintenant puisqu'à la langue hébraïque, j'ai substitué la langue arabe. Ce que Moïse a fait pour le peuple hébreu, tu dois le faire pour les tribus arabes. Mohammed, mon fils, tu es désormais l'homme du Livre. Fais-le connaître à tes compatriotes, afin de les amener au Dieu d'Israël, le seul vrai Dieu. Viendra un jour où Yahwé suscitera parmi chaque peuple un témoin qui déposera contre lui. Ce jour-là, Mohammed, tu seras choisi comme témoin contre

(1) Tor, *op. cit.*, p. 91.
(2) Sour. X, 94.
(3) *Ibid.*; voir aussi VI, 114.
(4) Sour. XXXIV, 48.
(5) Sour. XIII, 37.
(6) *Ibid.*, 40 : « A toi incombe seulement la Communication, et à Nous, le rendement de compte ».

les Arabes, car nous t'avons donné un Livre, qui explique toute chose avec clarté, livre de Direction et de miséricorde pour tous ceux qui se résignent à la volonté de Dieu. (1)

Ah, Mohammed, pourquoi tes compatriotes « ne tournent-ils pas les yeux vers le royaume des cieux et de la terre, et vers les choses que Yahwé a créées ? Il se peut que leur temps s'approche. A quel discours après celui-ci, croiront-ils ? Nul directeur à celui que Yahwé égare ! et (Yahwé) les laisse dans leur rebellion, marcher en aveugles ». (2)

(1) Sour. XVI, 86, 91.
(2) Sour. VII, 184-185.

CHAPITRE V

# SUCCÈS DE MOHAMMED ? PREMIÈRE COMMUNAUTÉ MUSULMANE OU JUDÉO-ARABE

## 1. — EXISTENCE D'UNE COMMUNAUTÉ JUDÉO-ARABE AVANT L'HÉGIRE

La première période mecquoise est, pour ainsi dire, une période de trituration, de mise en place. Le rabbin prépare ses batteries pour une immense bataille dont le résultat doit être, dans son esprit, la judaïsation de l'Arabie. Le fait le plus sensationnel dans cette première période, c'est la conversion de Mohammed à la religion d'Israël. La seconde période mecquoise démarre sur des bases solides et définitives : non seulement Mohammed est converti, mais il est complètement au point pour son grand apostolat : il a désormais un Livre qu'il ne pourra jamais lire, mais qui lui sert d'appui pour son action ; grâce à son maître d'école, il connaît maintenant par cœur de grands extraits de ce Livre. S'il n'arrive pas toujours à se débrouiller au milieu des bagarres religieuses, peu importe. Le rabbin est là, qui lui dicte les réponses opportunes. Mohammed, je t'ordonne de réciter le Coran arabe que je viens d'écrire. Pour le reste, je m'en charge, lui dit le Juif. Et Mohammed récite inlassablement le *Corab*. A son accent de conviction, on ne peut douter de sa sincérité, même si dans l'arrière fond de sa subconscience, s'opère déjà une vague recherche de libération vis-à-vis du judaïsme.

Le rabbin a bien visé. Seul, il aurait sans doute échoué dans sa vaste entreprise. Avec Mohammed, un certain succès lui est assuré. L'Arabe judaïsé sera plus capable que le Juif, d'entraîner avec lui des gens de sa tribu et de sa race. Pendant la période orale, période du *Corabor*, quelques Arabes s'étaient déjà convertis au judaïsme, mais c'est surtout après la composition du *Corab* que le mouvement de conversion se déclenche avec netteté : « Mets ta confiance (Mohammed), dans le Puissant et le Miséricordieux, qui te voit durant tes vigiles, et tes gestes parmi les prosternés ». (1) Ce texte est extrait de la sourate XXVI, placée approximativement au début de la seconde période mecquoise. Et c'est à cette même époque que nous rencontrons déjà un groupe d'Arabes conquis au judaïsme et sur lesquels Mohammed exerce des fonctions de chef : « Abaisse tes ailes », lui dit le rabbin, « sur ceux d'entre les croyants qui te suivent ». (2) Par cette jolie comparaison, qu'il affectionne (3) et qu'il

(1) Sour. XXVI, 217-219 ; Mohammed priait avec les Juifs.
(2) Sour. XXVI, 215.
(3) Sour. XV, 88 ; XVII, 25.

emprunte à la Bible, (1) le rabbin ne recommande évidemment pas à Mohammed d'abaisser ses ailes sur les Juifs, comme Yahwé l'a fait autrement sur le peuple d'Israël. (2) Les croyants dont il est question dans ce verset ne peuvent désigner que des Arabes convertis au judaïsme et historiquement nous pouvons conclure qu'à l'époque de la sourate XXVI, Mohammed avait déjà réussi à soustraire au culte des idoles et à convertir à la religion d'Israël quelques-uns de ses compatriotes, désignés sous le nom de croyants. Ces croyants groupés autour de Mohammed, prient exactement comme des Juifs. Ils adorent Yahwé, en se prosternant. Se réunissaient-ils à la Synagogue ? Certains érudits ont nié ou mis en doute la présence de Juifs à La Mecque pour les reléguer à Médine et à Taïf. Les *Actes de l'Islam* nous attestent le contraire. Il y avait à La Mecque un rabbin d'une culture exceptionnelle, d'un zèle remarquable. La présence de ce rabbin entraîne nécessairement l'existence d'une communauté juive et l'existence d'une synagogue. Mohammed et ses premiers compagnons, après leur conversion au Dieu Unique d'Israël, ne pouvaient plus avoir accès à La Ka'ba consacrée aux idoles. Le rabbin, dans ces conditions, leur ouvrit-il les portes de la Synagogue ? C'est possible et même très probable.

L'existence d'une communauté judéo-arabe nous est attestée par bien d'autres textes. C'est sans aucun doute, après la composition du *Corab* qu'il faut placer la sourate XLVIII dont le début retentit comme un chant de victoire :

1. En vérité, (3) Nous t'avons octroyé un succès éclatant,
2. afin que Yahwé te pardonne tes premiers et tes derniers péchés, (afin aussi) qu'Il parachève Son bienfait envers toi et qu'Il te dirige dans une voie droite.
3. Yahwé te prête un secours puissant.
4. C'est Lui qui a fait descendre la Présence divine (4) dans le cœur des Croyants, afin qu'ils ajoutent une foi à leur foi. A Yahwé les légions des cieux et de la terre. Yahwé est omniscient et sage. A Yahwé les légions des cieux et de la terre. Yahwé est puissant et sage.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

8. Nous t'avons (5) envoyé comme Témoin, Annonciateur et Avertisseur,
9. afin que vous croyiez en Yahwé et en Son apôtre, (pour que) vous L'assistiez (6) et L'honoriez et (que) vous Le glorifiiez à l'aube et au crépuscule.
10. Ceux qui te prêtent serment d'allégeance, prêtent seulement serment d'allégeance à Yahwé, la main de Yahwé étant (posée) sur leurs mains. Quiconque est parjure est seulement parjure contre soi-même. Quiconque (au contraire) est fidèle à l'engagement pris envers Yahwé, recevra de Celui-ci une rétribution immense. (7)

(1) Ps. XVI, 8 ; XXXV, 8 ; LVI, 2 ; LX, 5 ; LXII, 8.

(2) Deut. XXXII, 11 : « Yahwé a déployé ses ailes ; il a pris Israël et l'a porté sur ses plumes ».

(3) Blachère, *op. cit.*, t. III, p. 1049, complète encore une fois le texte arabe, en ajoutant, comme toujours le terme *Prophète*, ce qui fausse le sens véritable du discours rabbinique.

(4) Présence divine = *sakina*. On trouve la même expression dans la sourate II, 249 ; voir plus haut, p. 74.

(5) Encore une fois, Blachère fausse toute la perspective de ce texte en y ajoutant le mot *Prophète* ; voir plus haut, p. 237, n. 1.

(6) Naturellement ce terme et les suivants s'appliquent à Yahwé.

(7) Sour. XLVIII, 1-10 ; voir aussi XXXIV, 49 : « Si je suis égaré, je le suis pour moi-

Ces hommes qui entrent dans la religion de Yahwé, ces croyants — en opposition aux incroyants qui sont les idolâtres (1) — se caractérisent aussi désormais par la science, c'est-à-dire la science de la vraie religion qu'ignorent les autres Arabes et par la foi au Dieu Unique, tandis que les idolâtres restent plongés dans le culte insensé de multiples cailloux, En plus, ces nouveaux convertis vivent selon les prescriptions du Livre, c'est-à-dire du Livre de Moïse, adapté en arabe, (2) par le rabbin.

Si l'on regarde La Mecque, pour ainsi dire de l'intérieur, on remarquera désormais trois catégories d'hommes : il y a les Juifs, qui croient de naissance, élevés depuis des siècles dans le culte de Yahwé. Quant à la masse des Arabes, elle est désormais scindée en deux groupes: le premier groupe est composé d'Arabes qui, à la suite de Mohammed, ont abandonné la Ka'ba pour suivre le Dieu d'Israël. Ce groupe est peu nombreux. Etant donné que les riches commerçants de La Mecque étaient devenus les ennemis déclarés de Mohammed, il nous faut penser que les convertis se recrutaient surtout dans le milieu humble et laborieux. Ce sont les judéo-arabes. A côté d'eux, nous voyons une multitude d'Arabes enracinés dans leur polythéisme, la religion de leurs ancêtres et qui ne veulent à aucun prix se rallier au judaïsme. Ce sont les incroyants.

Schématiquement, la population de La Mecque, après la rédaction du *Corab*, se présente donc de la façon suivante :

1. — Les croyants :

*a*) Les croyants de naissance : les Juifs.

*b*) Les croyants de conversion : les Arabes, convertis au judaïsme et adeptes directs de Mohammed.

*c*) Les croyants renégats, c'est-à-dire les Chrétiens, dont nous parlerons plus loin.

2. — Les incroyants : les Arabes qui ne veulent pas accepter la religion des Juifs.

« Parmi eux (les Arabes), dit le rabbin, « il en est qui croient et parmi eux, il en est qui ne croient pas ». (3) « C'est ainsi (Mohammed) que nous t'avons révélé le Livre. Ceux auxquels nous avons révélé le Livre, (c'est-à-dire les Juifs) y croient ». (4) Etendant la main vers les Arabes groupés autour de lui le rabbin ajoute : « Et de ceux-ci il y en a qui croient. Mais ceux qui nient Nos signes (nos versets, nos *aya*), ce sont les incroyants ». (5) Les croyants Arabes, les judéo-arabes croient, eux aussi, au Livre de Moïse, traduit maintenant en arabe. Ils adorent Yahwé en se prosternant, et ils récitent les versets du *Corab*. « En vérité, ceux qui récitent le livre de Yahwé, et qui sont assidus à la prière, et qui

même » ; VI, 104 : « Qui est clairvoyant l'est pour soi-même. Qui est aveugle, l'est contre soi-même ».

(1) Sour. XVI, 109 ; etc.

(2) Sour. XXX, 56 : « Cependant ceux qui ont reçu la Science et la Foi diront : « Certes, nous sommes demeurés (fidèles) à l'Ecriture de Yahwé, jusqu'au jour du Rappel ».

(3) Sour. X, 41.

(4) Et ce sont les craignants-Dieu qui sont les plus sages parmi les hommes, sour. XXXV, 25.

(5) Sour. XXIX, 46 ; XVI, 109.

distribuent en aumônes ce dont nous les avons pourvus, soit en secret et en public, sur ce que Nous leur avons attribué, peuvent compter sur un gain impérissable ». (1)

## 2. — LE NOM DONNÉ PAR LE RABBIN AUX PREMIERS JUDÉO-ARABES : LES MOUSLIMINA

*a*). Les patriarches hébreux et juifs représentent les *mouslimina* par excellence.

Dans les *Actes de l'Islam*, le rabbin emploie fréquemment ce terme de *mouslim* pour désigner l'attitude religieuse des grands Patriarches vis-à-vis de Yahwé : c'est tout d'abord Noé qui dit aux idolâtres qui l'entourent : « Si vous tournez le dos... Je ne vous demande nulle rétribution. Mon salaire n'incombe qu'à Yahwé ; j'ai reçu l'ordre de Lui d'être de ceux qui se soumettent (à Sa volonté), c'est-à-dire des Musulmans : *mouslimina*. (2) Abraham, lui aussi, est désigné par le rabbin, comme un authentique musulman :

101. Abraham dit : « O mon enfant ! en vérité je me suis vu en rêve en train de t'immoler. Regarde donc ce que tu en penses ! »
102. « O mon père, répondit (Isaac), fais ce qui t'est ordonné ! Tu me trouveras, si Dieu le veut, parmi des patients. »
103. Et lorsqu'ils furent des *mouslimina* et qu'Abraham l'eut renversé de façon que son front (touchât la terre),
104. Nous lui criâmes : « Abraham ». (3)

Laissons de côté pour l'instant les considérations linguistiques dont les coranisants ont l'habitude de s'entourer comme d'un nuage obscurcissant. Raisonnons comme un honnête homme, et lisons tout simplement notre texte avec un regard clair. De quoi s'agit-il ? Nous avons dans ce texte le récit du sacrifice d'Isaac fait par le rabbin de La Mecque à Mohammed et aux idolâtres mecquois. Nous sommes là en terrain sûr. Le bon sens n'est tout de même pas contraire à l'exégèse dénommée savante. Le rabbin qui raconte ici l'histoire d'Abraham ne peut suivre lui-même que le récit de la Genèse. (4) C'est normal. Or dans la Genèse, Yahwé fait dire par son ange à Abraham : « N'étends pas la main contre l'enfant ! Ne lui fais aucun mal ! Je sais maintenant que tu crains Dieu : tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique ». (5) « L'ange de Yahwé appela une seconde fois Abraham du ciel et dit : « Je jure par moi-même, parole de Yahwé : parce que tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions ». (6) Yahwé voulait mettre à l'épreuve la foi d'Abraham. Il lui tendait un piège. Le Patriarche, en toute sincérité, s'y précipita. Yahwé avait parlé. Pour Abraham, il ne pouvait y avoir aucune hésitation. Il obéit,

(1) Sour. XXXV, 26.
(2) Sour. X, 73.
(3) Sour. XXXVII, 101-104.
(4) Genèse, XXII, 1-19.
(5) *Ibid.*, v. 12. Traduction du R. P. de Vaux, dans les *Cahiers sioniens*, juin 1951, p. 15 (107).
(6) *Ibid.*, v. 16.

les yeux fermés, préférant briser son cœur de père et immoler son fils plutôt que de désobéir à Dieu. Si Yahwé lui épargna cette épreuve, c'est grâce à son attitude religieuse caractérisée dans la Bible par deux expressions : Abraham *craignait* Dieu et *ne refusa pas* son fils unique à Yahwé. Abraham se soumit à Dieu et c'est très exactement ce sens biblique que le rabbin donne au terme *muslimina*. Les *mouslimina* sont les soumis, les résignés à la volonté de Dieu. Il est absolument inutile d'embrouiller cette signification fondamentale, par des considérations linguistiques plus ou moins osées : les *mouslimina* désignent des hommes qui *ne refusent rien* à Dieu, *se soumettant* intégralement à la volonté divine. (1)

Dans l'annotation du verset 103 de cette sourate XXXVII, Blachère croit bon de s'éloigner du texte arabe de la Vulgate, *fa-lammâ 'aslama*, pour adopter une nouvelle lecture : *fa-lammâ sallamâ*, qu'il traduit par cette formule : *quand ils eurent prononcé le salam*. (2) Cette combinaison linguistique a franchement le tort de ne pas tenir compte du contexte. Disons simplement qu'elle ne présente ici aucun sens et qu'elle constituerait une unique exception dans tous les *Actes de l'Islam*. Elle ne trouverait d'application que dans cet unique verset. Comment pourrait-on traduire par *salam*, par exemple, la fin du verset 77 de la sourate XXII : « C'est Abraham qui vous a donné le nom de *Mouslimina* » ? Ce texte aurait dû, d'ailleurs, éveiller l'attention de Blachère. Si Abraham a qualifié les croyants de *mouslimina* (XXII, 77), c'est qu'auparavant, il fut lui-même un *mouslim*. (3)

Dans la sourate LI, le rabbin raconte l'histoire d'Abraham, en y ajoutant comme il le fait habituellement, l'incidence des hôtes de Lot : « Nous sommes » disent les deux messagers, « des envoyés vers un peuple criminel pour lancer des pierres contre lui... Nous n'y avons trouvé qu'une seule maison de *résignés*, de *soumis*, de *mouslimina* ». (4) Si nous parcourons le texte biblique, nous constatons que d'après le narrateur, on ne trouvait à Sodome qu'une seule maison, celle de Lot. (5) Lot, lui aussi, était un *mouslim*, un Soumis à Dieu ; il haïssait par crainte de Dieu, l'abomination des habitants de Sodome. Il était un apôtre fidèle. (6)

Jusqu'ici nous trouvons donc dans les *Actes de l'Islam* trois *musulmans*, trois *mouslimina* authentiques : Noé, Abraham, Lot et sa famille. Ils sont *mouslimina*, c'est-à-dire ils craignent Dieu et se conforment à sa volonté. *Musulmans* et *Soumis* sont deux termes synonymes dans la littérature du rabbin de La Mecque.

(1) Au verset 26 de la sourate XXXVII, le rabbin parlant des réprouvés, de leurs égarements, de leur infidélité (*ibid.*, 29), conclut que les incroyants, au jour du Jugement dernier, finiront par se soumettre, et devenir musulmans : *mustalim (oun)*, participe actif de la 10e forme de la racine *salama* = *se soumettre, se rendre à discrétion, obéir, abandonner sa face à Dieu*. Le verbe à la 10e forme est employé en arabe moderne pour traduire *capituler*.

(2) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 159.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 1048. Blachère traduit le v. 77 de la sourate XXII : « Il (= Abraham) nous a nommé les Soumis », qu'il annote par ces mots : « *Les Soumis*. Autre sens : *les Musulmans*. Mais le premier sens paraît préférable ». Remarquons à notre tour qu'il n'y a ni premier ni second sens : les Soumis ce sont les musulmans et dans le cas concret qui nous occupe, les musulmans désignent Abraham et Isaac.

(4) Sour. LI, 36.

(5) Genèse, XIX, 1-2.

(9) Sour. XXVI, 168.

Si Noé, Abraham et Lot sont désignés par le rabbin comme les premiers musulmans dans l'histoire d'Israël, ils ne sont évidemment pas les seuls : la dernière parole que le rabbin fait prononcer à Joseph, est un souhait : « Fais-moi mourir musulman, *mouslim* », (1) c'est-à-dire fais que je sois soumis et fais-moi de cette façon rejoindre les Saints. Il ne faut pas craindre ici, comme dans les textes similaires, de traduire *mouslim*, par *musulman*. Pour le rabbin, Joseph est lui aussi un authentique *mouslim*, un véritable *musulman*, comme Noé, Abraham, Lot. Le *mouslim* est l'homme qui se soumet à Dieu, et les *mouslimina* par excellence, ce sont les Juifs. Les convertis judéo-arabes de La Mecque ne deviendront musulmans, *mouslimina*, que par référence aux Patriarches hébreux, soumis entièrement à la volonté de Yahwé.

Dans l'esprit et la terminologie du rabbin, Moïse, le premier croyant complet, *Aoualoul-Mouminin*, (2) ne pouvait être, lui aussi, qu'un soumis à Dieu, un musulman qui recommande à son peuple de suivre son exemple : « Moïse dit : ô mon peuple, si vous croyez en Yahwé, appuyez-vous sur Lui, si vous êtes soumis à Lui, *mouslimina* ». (3) Aux menaces du Pharaon de leur faire couper les mains et les pieds, Moïse et Aaron demandent à Yahwé de leur donner la patience et de quitter cette vie, complètement *mouslimina, musulmans*. (4) Le rêve de tout Juif croyant est de vivre selon la Loi et de mourir résigné. Mourir en musulman, pour un Juif, c'est la porte du Paradis ouverte largement. Mais finissons la lecture des *Actes de l'Islam*, pour avoir une idée exacte du terme *musulman*.

Pharaon lui-même, d'après les légendes midraschiques se serait converti au Dieu d'Israël et serait devenu un Soumis : « Nous fîmes passer la Mer Rouge aux Fils d'Israël, et Pharaon et ses troupes les poursuivirent avec acharnement et rapidité, jusqu'à ce qu'enfin submergé par les flots où il périssait, Pharaon dit : « Je crois que n'existe nul Dieu hors Celui en qui croient les enfants d'Israël. Et je suis parmi les Soumis. (Mais Yahwé dit) : « Maintenant (tu te convertis), alors que tu désobéissais auparavant et que tu étais du nombre de ceux qui faisaient le mal. Aujourd'hui, pourtant, Nous te sauvons, en ton corps, afin que tu sois un signe pour ceux qui viendront après toi, car, en vérité, il y a beaucoup d'hommes qui sont insoucieux de Nos signes ». (5) Musulmans aussi, Salomon et la reine de Saba. (6)

Arrivé à ce point de notre analyse, nous pouvons déjà nous orienter vers une définition du musulman.

*Mouslim* (*oun*) qui fait au pluriel *mouslim* (*ouna*) et *mouslim* (*ina*), selon sa fonction dans la phrase, est le participe actif du verbe *aslama, se résigner, se soumettre à la volonté de Dieu*. Même si le terme est originellement arabe (7),

(1) Sour. XII, 102.
(2) Sour. VII, 140.
(3) Sour. X, 84.
(4) Sour. VII, 123.
(5) Sour. X, 90-92. — D'après les légendes médraschiques, les magiciens du Pharaon auraient eux aussi reconnu le Dieu d'Israël, sour. XX, 73 ; XXVI, 45 ; les deux magiciens se déclarent même les premiers des croyants, XXVI, 50.
(6) Sour. XXVII, 37, 38 (*muslim*), 42 (*muslim*), 45 ; voir plus haut, t. I, p. 263-266.
(7) En hébreu *sâlam* exprime l'idée d'*être sain et sauf*. Il signifie aussi *accomplir, accom-*

le climat d'application est par contre, essentiellement juif. Les *mouslimina* sont avant tout et premièrement les Patriarches hébreux : Noé, Abraham, Lot, Moïse, Aaron, en y ajoutant Joseph, Salomon, la reine de Saba, Pharaon et les magiciens d'Egypte. Tous ces personnages sont *musulmans;* ils ont réalisé, par excellence, le concept de l'Islam. Ce concept est spécifiquement religieux. Il suppose la croyance en Yahwé, (1) le Dieu Tout-Puissant, Créateur et Seigneur des Mondes. Croyance à l'existence de Yahwé, Dieu Unique et Dieu d'Israël, et croyance aussi à Ses signes. L'Islam est fondamentalement une croyance au Dieu Unique, comportant par conséquent un rejet absolu des idoles. Le concept d'Islam comporte une seconde notion : la conformité de l'homme à Dieu, c'est-à-dire la soumission de la volonté de l'homme à la volonté de Yahwé. Cette conformité — toujours identique dans son fond — a subi au cours des âges, certaines modifications dans son origine et son application. Avant Moïse, cette conformité provenait d'une aspiration directe de Dieu, indiquant lui-même la Direction à ses grands serviteurs, « les chefs du peuple ». Avant la Loi, Noé, Abraham et Lot, étaient déjà *musulmans*, par leur obéissance intérieure aux inspirations directes de Yahwé (2) : « ceux à qui nous avons donné le Livre, avant celui-ci, c'est-à-dire ceux qui ont connu le Coran hébreu de Moïse que je viens de vous exposer en arabe, y croient. Les Juifs croient au Livre et quand on leur récite les pages de cette révélation, ils disent : nous y croyons parce que c'est le Livre de vérité envoyé aux hommes par notre Seigneur. Mais avant cette communication, nous étions déjà des *mouslimina*, des conformes — à la volonté — de Yahwé ». (3)

Avec Moïse, la conformité devient plus concrète encore. Les ordres de Yahwé ne sont pas seulement transmis par voie orale. Ils sont codifiés dans un Livre. La soumission du peuple, devient obéissance aux chefs, et obéissance au Livre. Mais dans tous les cas, les musulmans de l'A. T. sont gens soumis à Dieu, soit directement, soit par l'obéissance aux chefs et l'obéissance au Livre. L'Islam est un idéal religieux, dont l'aboutissement certain est le salut ; et le vœu de tout Hébreu et de tout Juif est de mourir *musulman*, résigné à la volonté de Yahwé, le Dieu Unique, le Dieu d'Israël. Cet idéal de l'Islam, réalisé chez les Grands d'Israël, est donc essentiellement juif. Noé, Abraham, Moïse et les autres Patriarches et Apôtres qui ont réalisé cet idéal, sont les modèles primitifs de l'Islam.

*plir un vœu* (*neder*). L'auteur de la Genèse, XXII, 12, 16; « il n'a pas refusé son fils », emploie le terme *hâsak*.

(1) MASSIGNON, *L'arabe langue liturgique de l'Islam*, dans *Cahiers du Sud*, août-septembre 1935, p. 74, a raison de remarquer que « l'observance islamique est avant tout le memorandum d'un credo », mais à condition d'ajouter que ce credo est originellement et spécifiquement un credo juif.

(2) Chez le peuple, la conformité entraînait nécessairement la soumission aux chefs, transmetteurs des ordres divins.

(3) Sour. XXVIII, 52-53. — Ce sont les Juifs qui « entendant jacter les Mecquois, s'écartent et disent : A nous nos actions et à vous les vôtres ! Salut sur vous ! Nous n'aimons pas les *Sans-Lois !* » (*Ibid.*, 55). Toutes sortes de fantaisies ont été mises en circulation sur ces versets 53-55. Pour Tabary, et les autres commentateurs à sa suite, il s'agit au verset 52 (ceux à qui nous avons donné le Livre, avant celui-ci, y croient) « de la conversion d'une quarantaine de Chrétiens éthiopiens et syriens » et BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 503, note du v. 52 : « Cela n'est pas si inconcevable qu'on l'a pensé ». Avouons que pareils commentaires sont simplement navrants.

Les convertis au Dieu d'Israël ne pourront jamais être des musulmans originaux. L'*Islam*, c'est-à-dire l'attitude de soumission à Yahwé, ne peut avoir sa définition originelle et complète que chez les Hébreux et les Juifs qui seuls ont reçu la révélation divine. Les musulmans authentiques ne peuvent appartenir qu'à la race juive. Quant aux autres hommes, qui ne sont pas Juifs, ils ne deviendront jamais *musulmans* que par analogie et par conversion au Dieu des Juifs. C'est ainsi que Mohammed devint *musulman* et chef de la communauté des *croyants*, judéo-arabes rencontrés à La Mecque surtout après la composition du *Corab*. Ces croyants portent le même nom que leur chef : ce sont des *musulmans*. Si le feu éternel, dit le rabbin, est promis aux Infidèles, aux *Kafarou*, (1) par contre les Pieux (2) seront logés dans un jardin de délices. « Eh quoi ! » fait dire le rabbin à Yahwé, « traiterons-nous les musulmans comme les Pécheurs ». (3) Les *Mouslimina* dans ce texte, ce sont les justes, les conformes à la volonté de Dieu. Ils s'opposent aux *moudjerim* (*ina*), *coupables*, *criminels*, *pécheurs* et par extension, *infidèles*, *incrédules*. C'est encore aux Incroyants que sont explicitement opposés les *Soumis* dans la Sourate XV, 2 : « Il arrivera un jour où les infidèles (4) regretteront de ne pas avoir été des *Soumis à Dieu*, des *mouslimina*, des *musulmans*. Dans la sourarate LXXII, nous retrouvons la même opposition entre croyants et incroyants : « Parmi nous, il y a des Soumis à Yahwé et parmi nous, il y a des Révoltés. Les Soumis à Yahwé possèdent la Rectitude ». (4) Et ce texte signifie en termes concrets : il y a des Arabes qui sont déjà des Soumis, c'est-à-dire qui se sont convertis au judaïsme, et qui, par conséquent sont *musulmans*. Il en est d'autres qui regimbent et qui ne veulent pas adopter la religion d'Israël. Ce sont les *qâçit*, les révoltés. Il y a donc désormais à La Mecque une nette distinction entre les Arabes *mouslimina* et les Polythéistes, dénommés *Kafarou*, *moudjerimina*, *qâçit*: « (Mohammed), tu ne saurais faire entendre les morts, ni faire entendre cet appel aux sourds, (5) quand ils tournent le dos. Tu n'es pas celui qui dirige les aveugles loin de leur égarement. Tu ne fais entendre que ceux qui croient en Nos signes et qui sont *musulmans* (*mouslim*). (6) « Mohammed, dis aux Impies : « La Direction de Yahwé est la bonne Direction et il nous a été ordonné d'être soumis (7) au Seigneur des Mondes ». (8)

Cette première communauté de Musulmans, c'est-à-dire de judéo-arabes, est dirigée effectivement par Mohammed, aux ordres lui-même du rabbin : « (Mohammed, dis) : « J'ai seulement reçu l'ordre (*omirto*) d'adorer le Seigneur de cette ville qu'Il a déclarée sacrée. A Lui appartient toute chose ! J'ai reçu l'ordre d'être parmi les *Mouslimina* (*min al-muslimīn*) ». (9) « Les preuves m'étant venues, de mon Seigneur, il m'a été interdit d'adorer ceux

(1) *Kafarou*, troisième personne du prétérit du verbe *Kafara* = *renier Dieu, être infidèle, ne pas croire en Dieu*.

(2) Les *Atka* : = *qui craignent Dieu, pieux, dévots*.

(3) Sour. LXVIII, 35.

(4) Sour. LXXII, 14.

(5) Voir plus haut, p. 185, n. 1-2.

(6) Sour. XXVII, 82-83 ; voir aussi XXX, 51-52.

(7) *'Aslama*, première personne du pluriel de l'aoriste conditionnel.

(8) Sour. VI, 70.

(9) *Ibid.*, 93. Littéralement : *il m'a été ordonné d'être du nombre de ceux qui font soumission*.

que vous priez en dehors d'Allah. Il m'a été ordonné (*omirto*) de me soumettre (*'aslama*) au Seigneur des Mondes ». (1)

En qualité de premier converti au judaïsme, Mohammed est aussi le premier *musulman*. « Dis : « En vérité, j'ai reçu l'ordre d'être le premier des *musulmans* » : *'awwala l-muslimīna* ». (2) « Dis, (Mohammed) : « J'ai reçu ordre d'être le premier à me soumettre (*'aslama*) ». (3)

Annonce la bonne nouvelle à tes compatriotes. Comme premier *musulman*, tu en as l'autorité. Amène-les à la religion d'Israël et demande-leur s'ils sont *musulmans* ou s'ils ont l'intention de le devenir. « Dis-leur : « Il m'est seulement révélé que votre divinité est une divinité unique. Êtes-vous *musulmans?* » (4) « Qui donc profère plus belle parole que celui qui invoque Yahwé, qui fait le bien et qui dit : « Je suis parmi les *mouslim*, les Soumis à Dieu ». (5) C'est à toi, Mohammed, que nous avons révélé l'Ecriture, éclaircissement de toute chose, Direction, Miséricorde et bonnes nouvelles pour les *Musulmans* ». (6) Peut-être (vous qui croyez encore aux idoles) deviendrez-vous aussi *musulmans*. (7) Sachez bien que ce qui descend du ciel est marqué de la science de Yahwé ; qu'il n'existe aucune autre divinité excepté Lui. Êtes-vous Soumis à Dieu ? (*mouslim*). (8) Vous n'irez dans le Paradis, retrouver les éternelles Houris, que si vous êtes des *musulmans*. (9)

La religion elle-même des *Musulmans* (*mouslim*) portera, elle aussi, un nom spécifique : *Islam :* (10) « N'as-tu pas vu », dit le rabbin à Mohammed, que Yahwé a fait descendre du ciel une eau qu'Il mène à des (sources) jaillissantes dans la terre ? Il fait sortir, par (cette eau), des graminées de diverses espèces qui, ensuite, se fanent et jaunissent à ta vue et dont, enfin, (Yahwé) fait des brindilles desséchées. En vérité, en cela est certes un avertissement (*dikra*) pour ceux qui sont doués d'intelligence. Est-ce que celui dont Yahwé a dilaté le cœur pour l'*Islam*, c'est-à-dire pour la soumission à sa volonté, « et qui est dans la lumière de son Seigneur... » (11) « Celui que Yahwé désire garder, Il étend son cœur jusqu'à l'*Islam* », (12) c'est-à-dire jusqu'à la soumission complète à sa volonté. (13)

(1) Sour. XL, 68 ; VI, 70 (*'aslama*).
(2) Sour. XXXIX, 14.
(3) Sour. VI, 14 ; voir aussi *ibid.*, 163.
(4) Sour. XXI, 108.
(5) Sour. XLI, 33 ; voir aussi XLVI, 14.
(6) Sour. XVI, 91.
(7) *Ibid.*, 83. *Jousselim* (*ouna*), deuxième personne du pluriel du futur du verbe *'aslama*.
(8) Sour. XI, 17.
(9) Sour. XLIII, 69 ; XXXI, 21 (*'aslama*) ; XVI, 83.
(10) Substantif verbal, qu'on ne rencontre que deux fois dans les sourates mecquoises ; pour Médine, voir III, 17, 19 ; XLIX, 17 ; IX, 75 ; V, 5 ; on trouve aussi *Mouslim* sous la forme féminine dans II, 122 ; XXXIII, 35 ; LXVI, 5.
(11) Sour. XXXIX, 22-23.
(12) Sour. VI, 125.
(13) Bahya ibn Paqûda a consacré dans son *Introduction aux devoirs des cœurs*, trad. Chouraqui (André), un long chapitre sur la soumission à Dieu (p. 163-241) : « La raison », dit-il, « et l'intelligence exigent que l'homme se soumette à Dieu. Mais, entre le moment où apparaissent les bontés dont l'homme bénéficie et celui où il est susceptible de reconnaître son devoir, s'écoule un temps considérable. Un avertissement doit éclairer l'homme dans ses œuvres et sa foi pour qu'il ne demeure pas sans religion au temps où sa raison se forme.

*b)* La première communauté judéo-arabe de La Mecque n'est qu'un *ersatz* de musulmans juifs.

Il y avait autrefois à La Mecque, un rabbin qui connaissait parfaitement la Bible et les commentaires midraschiques et talmudiques. Ce rabbin avait conçu le projet de convertir La Mecque au judaïsme. Des Arabes polythéistes, il voulait faire des croyants au Yahwé unique. D'égoïstes et orgueilleux qu'ils étaient, il veut en faire des *soumis à Dieu*, des *mouslimina*. Pour les exhorter à se convertir, il leur raconte les grandes aventures contenues dans le Pentateuque : celles de Noé, d'Abraham, de Lot, de Joseph, de Moïse. Tous ces récits comportent la même conclusion : viendra un Jugement, par lequel Yahwé fera la discrimination des bons et des méchants. Ceux qui croient en Lui, jouiront dans les jardins d'Eden ; les incroyants iront en Enfer. Personne ne peut échapper à ce Jugement, à la Justice divine. Notre Coran hébreu, répète-t-il sans cesse, en porte témoignage d'un bout à l'autre. Ceux qui partout ont triomphé, ce sont les croyants, les soumis à Dieu. Voyez Abraham, Lot, souvenez-vous de l'histoire de Joseph et de Moïse, de David et de Salomon. Tous ces saints personnages ont été des Soumis à Dieu, de véritables musulmans. Voulez-vous, comme eux, éviter le châtiment éternel, engagez-vous dans la voie qu'ils vous ont tracée. Comme eux, soyez des *mouslimina*, des Soumis à Dieu.

L'Islam n'est pas une religion nouvelle. C'est une imitation. Un Arabe n'est pas et ne peut être un *musulman* originel. Ceux que nous appelons musulmans, ne sont que des *ersatz*. Ils ne peuvent être musulmans que par rapprochement et ressemblance avec des modèles hébreux qui les ont précédés, et qui, eux, réalisent l'idéal primitif de *mouslim*. Les authentiques *musulmans*, ce sont les grands Patriarches de l'A. T. Les Arabes convertis au judaïsme, et qui reconnaissent non seulement la Primauté, mais l'Unicité de Yahwé, deviendront, eux aussi, par le fait même, des *muslimina*, des *musulmans* mais ils ne seront jamais musulmans de naissance et d'origine. Ils ne peuvent être *musulmans* que par analogie aux modèles hébreux que le *Corab* leur propose. Tout cela est l'évidence même. Mohammed est devenu *musulman* non point par volonté de fonder une religion nouvelle. Jamais, il n'en a conçu le projet. Il n'est devenu *musulman* que par sa croyance à la religion d'Israël que lui enseignait le rabbin. L'*Islam*, comme religion, ne représente aucune nouveauté, et n'a aucune place dans l'histoire des religions méditerranéennes. L'*Islam* ne constitue qu'un épisode dans l'histoire apostolique de la Diaspora. Le premier Arabe, touché à La Mecque, par cet apostolat est Mohammed, non point innovateur, mais apôtre du judaïsme. Premier converti, il devient *premier musulman*. Aiguillonnée et constamment guidée par le rabbin, sa prédication appuyée désormais sur le Coran arabe, adaptation du Coran hébreu, lui rallie des adeptes, surtout des miséreux, mécontents sans doute des « capitalistes » qui s'agrippent au *statu quo* religieux, le plus sûr garant de leur *statu quo* social. Un groupe se forme autour de Mohammed. Ils constituent une communauté, avec un chef, Mohammed lui-même ; un Livre, le *Corab*. Ce

Cet avertissement est double. L'un implanté dans l'intelligence est inné à l'homme. Le second s'acquiert par voie traditionnelle : c'est la Torah, transmise aux hommes par les prophètes pour leur montrer le chemin de la soumission qu'ils ont le devoir de suivre ». (p. 171)

Livre, ils le récitent ; ils prient en se prosternant devant Yahwé, comme le font les Juifs. Et comme les Juifs de l'A. T., on les appelle, eux aussi *Musulmans*. Le musulman n'a pas de personnalité propre, c'est-à-dire qu'après avoir rejeté ses idoles, il ne s'est pas converti à une religion nouvelle, mais à la vieille religion juive.

Voulez-vous éviter le châtiment éternel, prenez le parti d'Abraham, de Joseph et de Moïse. Placez-vous sous la loi d'Israël. Reconnaissez la Toute-Puissance de Yahwé, écoutez la voix de ses Prophètes. Craignez Yahwé et obéissez-moi. Soyez des soumis, soyez des *mouslimina*, comme Abraham, comme Joseph, comme Moïse. Vous ne serez sauvés qu'en étant des *mouslimina*. Votre salut est dans Israël, dans notre Loi qui seule trace la voie droite. Devenez des « *musulmans* » comme l'ont été nos Pères dans la foi. Vous me comprenez bien ? Vous ne serez sauvés que si vous devenez de véritables *musulmans ;* si, comme nos Pères, vous êtes soumis à Yahwé. Pour être sauvés, il vous faut devenir *musulmans ;* et pour être musulmans, reconnaissez le Dieu des Juifs. Vous serez *musulmans*, assurés de la récompense éternelle, dans la mesure où vous serez de bons juifs. Le *musulman* authentique, le muslim du premier degré, est et restera le juif qui croit à Yahwé, qui le craint et qui fait le bien selon les préceptes de la Tora : « Ceux à qui Nous avons donné l'Ecriture », c'est-à-dire les Juifs, « avant celle-ci », c'est-à-dire avant le Coran arabe, « croient en elle ; et quand elle leur est communiquée, ils disent : « Nous croyons en elle. C'est la vérité venue de notre Seigneur. Avant elle », c'est-à-dire avant le Livre révélé à Moïse, nous étions déjà *musulmans* (*mouslim*), (1) c'est-à-dire nous Juifs, nous étions déjà *musulmans*, bien avant la religion de Moïse, et dès l'époque de Noé et d'Abraham. Nous sommes les musulmans de race. Vous, Arabes, si vous voulez pour votre salut éternel, devenir *musulmans*, croyez, vivez et priez comme des Juifs.

Les coranisants, une fois de plus, n'ont absolument rien compris à cette histoire cependant si simple et si normale. Ce qui a manqué et ce qui manque encore le plus dans les études islamiques, c'est, comme nous l'avons dit, la simple réflexion, la réflexion de simple bons sens. Au bon sens et à la bonhomie solide, les coranisants ont généralement préféré les élucubrations ténébreuses. Ils n'ont pas su — quelques-uns, semble-t-il, n'ont pas voulu — juger de la situation, d'une façon libre, bien dégagée, en véritables sportifs. Ils ont emboîté le pas, d'une façon pénible et alourdie, d'un pas de cacochyme, derrière une tradition essentiellement faussée, d'origine généralement « asinesque », et dont l'existence millénaire tient lieu pour eux de solidité. L'exégèse coranique est craintive, parce qu'elle est mal assurée sur ses bases et tributaire de toutes les sottises traditionnelles. Pour fuir l'histoire limpide et claire, nos islamisants se sont réfugiés — peut-être d'une façon inconsciente — dans une linguistique stérile et souvent déroutante. Une maladie se soigne. On peut l'attaquer directement. L'exégèse coranique souffre d'un cancer généralisé. Quant on croit l'avoir chassé d'un point, il réapparaît aussitôt en d'autres partie de l'organisme. Ainsi en est-il quand on parcourt les commentaires de nos coranisants. La lecture en est vraiment lassante et pénible. Montet qui a lu consciencieusement les *Actes* depuis le verset 1 jusqu'au verset 6226, à la queue

(1) Sour. XXVIII, 52-53.

leu leu, sans aucune vision de l'ensemble, propose de l'Islam une histoire à rebours, une histoire renversée. Pour lui, l'Islam est une religion nouvelle fondée par Mohammed. Montet oublie simplement qu'à chacune des sourates, il est dit que Mohammed n'est pas fondateur, que son rôle n'est qu'un rôle de répétition. Embranché sur cette erreur fondamentale, Montet déclare que son fondateur (imaginaire), en présentant le Patriarche hébreu, comme musulman, a voulu projeter sa religion nouvelle dans l'antiquité patriarcale. (1) C'est Mohammed qui, en définitive, a cherché ses modèles de *muslimina* chez les Juifs. A aucun moment, Montet n'a soupçonné que l'Islam ne pouvait être que l'écho du judaïsme. Il semble ignorer que, dans l'histoire des religions, il existe un fait énorme, écrasant, le fait d'Israël, fait chronologiquement et idéalement primitif. Tor Andrae commet la même erreur que Montet. C'est Mohammed qui aurait donné à sa religion le nom d'*Islam*, terme qu'il aurait forgé lui-même. (2) Quant à Blachère, il s'imagine que l'Islam — religion fondée par Mohammed, tout naturellement ! — n'a été organisée qu'à Médine. En conséquence, à chaque fois qu'il est question de *mouslim* dans un verset, il faut penser à une origine médinoise. S'il est tout de même impossible de reporter ce verset à la période de Médine, Blachère propose de traduire *mouslim* non point par *musulman*, mais par *Soumis*. C'est simplement ahurissant. (3)

Avec Bravmann, (4) le dernier coranisant qui ait abordé l'étude du terme *Islam*, nous tombons dans une nouvelle histoire, très documentée du point de vue philologique, mais aussi déroutante que les autres conceptions, du point de vue historique. Mohammed, d'après Bravmann, aurait été guidé par deux principes essentiels : la foi et la guerre sainte. Mohammed serait un homme qui aurait fait la guerre pour défendre sa foi. Malheureusement, nous ne trouvons absolument rien de tout cela dans les *Actes de l'Islam* ou *Pseudo-Coran*. La foi de Mohammed est la foi au Dieu d'Israël, et on ne trouve aucun texte qui permette de conclure, pendant la période mecquoise, à une guerre sainte déclenchée par Mohammed pour défendre sa foi juive. (5) Une fois orienté sur ces rails tordus, Bravmann en arrive à définir l'*Islam*, comme un concept séculier — ce qui contredit formellement tous les *textes* de La Mecque — dénotant chez les musulmans un courage extraordinaire allant jusqu'au mépris de la mort, un héroïsme des plus sublimes dans les batailles contre les idolâtres. C'est ni plus ni moins effarant. Hâtons-nous de quitter toutes ces élucubrations pour revenir à des notions plus saines.

*c*) Attitude des convertis. — Il est évident que les Arabes convertis au judaïsme devaient adopter les règles morales de leur nouvelle religion. Ils n'avaient pas seulement à faire acte de foi au Dieu d'Israël. Leur foi leur dictait des attitudes intérieures et des obligations conformes aux commandements du Décalogue. Le nouveau converti ne devait pas se limiter à des prostrations

(1) MONTET, *op. cit.*, p. 342, n. 4 ; p. 344, n. 1.
(2) TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 67.
(3) BLACHÈRE, note des sourates LI, 36, t. II, p. 138 ; XXXVII, 103, p. 215 ; XXI, 108, p. 302 ; XVI, 91b, p. 412 ; XII, 102, p. 138 ; XXIX, 45, p. 532. Dans les versets suivants, Blachère donne l'impression de chavirer, XV, 2, p. 215 ; XXX, 52, p. 429 ; XXXIX, 14, p. 513.
(4) BRAVMANN (M. M.), *Early Islam Concepts*, dans *Le Muséon*, LXIV, 3-4, Louvain, 1952, pp. 324-343.
(5) Voir plus haut, p. 233-235.

externes. Tout un remaniement intérieur s'imposait à ces Arabes, hier polythéistes et vivant en Arabes, aujourd'hui monothéistes et devant vivre comme des Juifs. Mais — et il est très important de le remarquer — il n'y a pas de morale coranique, pas plus qu'il n'existe de dogme ou de théologie propre au *Pseudo-Coran*. En morale, comme en dogme, c'est Israël qui règne en maître. Il n'existe dans les *Actes* qu'une morale juive, transportée dans l'Islam par le rabbin, chef d'orchestre de l'Islam. Si l'on veut connaître fondamentalement la morale exposée dans les *Actes*, il suffit par conséquent de se référer à l'A. T. Dans ce domaine éthique, comme dans le domaine dogmatique, ce serait une erreur de s'aiguiller vers une recherche des sources. Il n'y a pas de source à la morale coranique. La morale coranique *est* la morale hébraïque enseignée par le rabbin de La Mecque à la première communauté islamique. Bien assis sur ces bases solides, il sera facile à l'érudit de prendre en main deux livres, deux seuls : un exemplaire du Livre des *Actes de l'Islam* et un exemplaire de l'A. T. Il constatera sans aucune difficulté que les prescriptions de l'A. T. se retrouvent dans les *Actes*. Nous ne voulons point passer notre temps à une comparaison qui ne représente aucune difficulté et qui ne dépasse pas les capacités moyennes d'un honnête étudiant.

Les musulmans, ou plus exactement les judéo-arabes qui, ayant abandonné leurs idoles, ont adopté la religion juive, devront désormais vivre en craignants-Dieu, en monothéistes ; prier et faire le bien, donner aux pauvres et aux orphelins, (1) ils devront être patients, ne porter aucun faux témoignage, ni faire de faux serments. Ils ne vendront pas le pacte de Yahwé ; ils ne commettront pas d'abominations. Ils ne tueront pas. Ils seront patients et justes ; ils ne pratiqueront pas l'usure. Ils seront bons, assidus à la prière, d'un mot, ils exerceront toutes les vertus que leur nouvelle religion leur impose. (2)

## 3. — ATTITUDE DES MECQUOIS VIS-A-VIS DU CORAB RÉCITÉ PAR MOHAMMED

Il y a quelque temps, un musulman nous racontait que, marié à une française catholique, et ayant fait baptiser leurs deux enfants, la vie lui devenait intolérable dans son milieu. Son existence n'était pas menacée, mais ses compatriotes le narguaient continuellement, l'insultaient. Propriétaire d'un petit commerce, on le boycottait. Il fut obligé de partir.

C'est exactement ce qui se passa à La Mecque pour Mohammed. Ce Mohammed, converti au judaïsme, prêchant ouvertement la religion juive, ne devait pas s'attendre à un accueil très favorable de la part de ses compatriotes. Nous avons vu plus haut les invectives dont il était l'objet. La fureur des Arabes idolâtres atteindra son paroxysme quand Mohammed, (en dehors de toutes les règles de bienséance !) leur présentera comme Livre de religion le *Corab* composé

(1) A La Mecque le rabbin ne parle jamais des veuves aux Arabes !

(2) Voir entre autres, sour. XXIII, 59-63 ; XXV, 70-76 ; XVII, 33-40 ; XXVII, 3-4 ; XXXII, 15-16 ; XVI, 92-99 ; XXX, 37-38 ; XXXI, 3-4 ; XLII, 34-41 ; XLVI, 14 ; VI, 54 ; etc. Nous trouvons partout dans ces textes la morale biblique. Il n'y a donc pas de problème particulier.

par un rabbin, dans le but de leur faire ingurgiter plus facilement, toutes les histoires sur Abraham, Moïse, que ces Mecquois jugent ineptes et scandaleuses.

Et si Mohammed encore était le seul de son espèce ! Mais non ! Il y a des Arabes assez fous pour le suivre, pour se proclamer juifs, pour se prosterner devant un Dieu étranger ! Les riches commerçants ne veulent pas emboîter le pas derrière eux. Ils sont vissés dans leur religion ancestrale et ne veulent pas l'abandonner.

La majorité ne veut pas croire au *Corab*. (1) Ils nient tout. (2) Ils discutent sur les versets qu'on leur récite ; (3) ils discutent même la nuit. (4) Ils rejettent comme mensongère la parole de Dieu : (5) « N'as-tu pas vu comment ceux qui disputent des *aya* de Yahwé sont écartés (de Lui). Ceux qui ont traité de mensonge l'Ecriture et ce dont nous avons chargé nos apôtres sauront bientôt... » (6) Mais pour l'instant, ces entêtés ne veulent pas croire au Livre, à ce Livre qui est cependant révélé, en toute vérité, puisqu'il contient les paroles mêmes de Yahwé adressées à Moïse. (7) Quand on leur récite les versets du *Corab*, invariablement les fétichistes tournent le dos, (8) comme ils le faisaient naguère quand le rabbin leur expliquait oralement les histoires bibliques. (9) Les adversaires de Noé n'agissaient pas autrement. (10) Les Mecquois se moquent du *Corab ;* (11) « Malheur à tout calomniateur plein de péchés, qui entend les versets de Yahwé qui lui sont communiqués, puis s'obstine en son orgueil comme s'il ne les avait point entendus ! Annonce-lui un tourment cruel ! Malheur à ceux qui connaissant quelques-uns de nos versets, les tournent en dérision. A ceux-là est réservé un châtiment ignominieux ! (12) Vous n'êtes que des chiens ! Quand un chien est poursuivi, il grogne ; quand on le laisse tranquille, il aboie encore. (13) Les musulmans d'aujourd'hui savent-ils que cette suprême insulte lancée aux chrétiens : *Kelb*, a d'abord été adressée aux Arabes de La Mecque par un Juif ! Race de chiens ! Si vous ne voulez pas croire au Livre de Moïse — que je viens de traduire en arabe à votre intention — apportez donc vos raisons. Des preuves, ripostent les Mecquois au rabbin, nous en avons tant que tu en veux. Ecoute : tu viens nous raconter que ton Livre, le *Corab*, est une écriture bénie, qui fut d'abord donnée à Moïse et que tu nous communiques maintenant. Gros malin, grand imbécile. Si ce Livre nous avait été réellement communiqué par Dieu, nous l'aurions certainement mieux utilisé que vous et les Chrétiens. (14) Si ce Livre était réellement un bon Livre ce n'est certainement pas aux Juifs que Dieu l'aurait donné. Il l'aurait d'abord communiqué aux Arabes : « Ceux qui ne croient pas

(1) Sour. XLI, 2-4 ; VI, 116.
(2) Sour. XVII, 101.
(3) Sour. XLI, 6 ; XL, 4 ; VI, 67.
(4) Sour. XXIII, 69.
(5) Sour. XXIII, 107.
(6) Sour. XL, 71-72 ; voir aussi XXXIX, 60 ; VII, 34-35, 38, 181 ; VI, 66.
(7) Sour. X, 7 ; XLI, 41 ; XLV, 30 ; XVI, 106.
(8) Sour. XLIV, 13 ; XXVI, 4 ; XXIII, 68 ; XXI, 109 ; XVII, 49 ; XLI, 3 ; XVI, 84.
(9) Sour. LIII, 30-34 ; sur cette expression, voir aussi LI, 54 : c'est Mohammed qui tourne le dos à ses adversaires.
(10) Sour. X, 73.
(11) Sour. XLV, 6-8 ; voir aussi XXIII, 112.
(12) *Ibid.*
(13) Sour. VII, 175.
(14) Sour. VI, 158.

disent de ceux qui croient : (1) Si ce Livre (le *Corab*) avait été bon, (les Juifs) ne nous auraient pas devancés dans son acceptation. Et comme ils ne sont point dirigés par ce message (arabe), ils déclarent que c'est une ancienne imposture ». (2) Tes histoires de révélation n'ont aucun sens. Dieu n'a jamais rien révélé aux mortels, même à Moïse ! (3) Le Livre que tu nous présentes comme Livre révélé, n'est après tout qu'un rouleau de papier ! (4) et rien de plus. Pourquoi nous prosterner devant un pareil rouleau ! D'après toi, il y aurait eu un premier rouleau, donné à Moïse par Dieu lui-même. Nous n'y croyons pas. Il y a maintenant un second rouleau, celui-ci écrit en arabe. Nous n'y croyons pas davantage : N'ont-ils pas nié, dit le rabbin, ce qui a été donné auparavant à Moïse ! Du Coran hébreu et du Coran arabe, ils disent : Ce sont deux œuvres de sorcellerie. Nous ne croyons ni à l'un ni à l'autre. (5) « Nous ne croirons ni au Coran (arabe), ni à ce qui l'a précédé (le Coran hébreu). (6) Ton Coran hébreu n'est qu'un mythe, un conte de fous. (7) Quand au Coran arabe, il aurait été, lui aussi, révélé par Dieu ! Avec cette histoire, ne perds pas davantage ton temps ! Nous savons fort bien à quoi nous en tenir. C'est Mohammed, ce menteur, qui l'a inventé : « Ils disent : c'est un fatras de rêves. Et même : Il a forgé tout cela ». (8) Mais non, mais non, Mohammed le mari de Kahdidja n'a rien inventé. Réfléchissons un peu ! Comment Mohammed serait-il capable d'inventer lui-même les histoires de Moïse, la grande révélation de Yahwé au Patriarche hébreu ? Mohammed fut-il témoin de cette scène sur le Mont Sinaï ?

43. Nous avons donné le Livre à Moïse, après avoir anéanti les générations précédentes...
44. Tu n'étais point sur le versant occidental (du Sinaï) quand nous édictâmes l'ordre à Moïse. Tu n'étais point parmi les témoins.
45. Tu n'habitais point parmi les Madian, leur communiquant Nos signes
46. Tu n'étais point sur le flanc du Mont (Sinaï), quand Nous interpellâmes Moïse (9)

Non, ce Coran arabe n'a pas été inventé par Mohammed, qui n'a rien vu de la scène du Sinaï, qui n'a rien entendu des colloques de Yahwé et de Moïse. « Le Coran arabe n'a pas été inventé par un autre que Yahwé. Il n'est que la confirmation de ce qui était avant lui, c'est-à-dire du Livre de Moïse dont l'unique et véritable auteur est le Seigneur des Mondes ». (10)

Et quand ils te disent, Mohammed, que tu en es l'auteur, réponds-leur :

(1) Sour. XLVI, 9. Il s'agit ici des Juifs.

(2) Sour. XLVI, 10.

(3) Sour. VI, 91 : « (Les Impies) disent : « Vous mettez (la Direction) en rouleaux de parchemin que vous montrez et que vous cachez beaucoup ».

(4) Sour. VI, 7. Voir Blachère, t. II, p. 667 note. Nous ne pouvons pas nous arrêter à tous les commentaires de nos célèbres coranisants.

(5) Sour. XXVIII, 48. On s'amusera à lire la note de Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 502-503.

(6) Sour. XXXIV, 30.

(7) Sour. XLI, 16 ; XXI, 5 ; VI, 25.

(8) Sour. XXI, 5 ; XXXII, 2 ; XI, 16, 37.

(9) Sour. XXVIII, 43-46.

(10) Sour. X, 38.

« Apportez une sourate comme celle-ci ». (1) « Si c'est moi qui l'ai inventée, vous ne possédez rien pour moi (contre le châtiment que cela me vaudra (de Yahwé). Il sait très bien ce que vous propagez à son sujet. Il suffit comme témoin entre vous et moi. Lui est le Pardonneur et le Miséricordieux ». (2) Non, Mohammed, nous ne comprenons rien à tout cela. Ce dont nous sommes sûrs, c'est que ce rouleau de papier ne vient pas de Dieu. (3) Il vient de toi. C'est toi qui l'as inventé mais, certes, pas tout seul. Il y a des gens qui t'ont aidé à le faire !

Tiens ! Veux-tu savoir notre exacte pensée : tu n'es qu'un ensorcelé, entre les mains des juifs ! Le propos nous est rapporté par le rabbin lui-même. La scène, comme toujours, en cette seconde période mecquoise, est très mouvementée. Le rabbin pérore sur l'incrédulité des Mecquois. Je le jure, dit-il, par le Livre évident, le Coran de Moïse. Il n'y a pas de Dieu, si ce n'est Yahwé ! C'est Yahwé qui est votre Seigneur et le Seigneur de vos pères. Comme toujours aussi, les Mecquois se moquent du juif. Mais, patience, Mohammed. Ils ne riront pas toujours : « Guette le jour où le ciel apportera une fumée visible qui couvrira les Hommes ! Ce sera un tourment épouvantable ». A ce moment-là, ils ne riront plus : « Seigneur, gémiront-ils, écarte de nous le châtiment ! Nous croyons maintenant ! » Mais comment, à l'heure de l'ultime épreuve, croiraient-ils au rappel divin, alors que pendant leur vie, ils avaient devant eux un apôtre, un apôtre de Dieu lui-même, et qu'ils s'en détournaient. Sur la place de la Ka'ba, la réunion devient houleuse. Les idolâtres vocifèrent : Nous ne croyons pas, Mohammed que tu es l'envoyé de Dieu ! Nous ne croyons pas à la divinité de ta mission. Nous ne croyons pas à la divinité du Livre arabe que tu nous débites. (4) Rien n'est vrai de tout ce que tu nous racontes. Avant toi, nous vivions tranquilles dans notre cité ; et tu as réussi à jeter le trouble dans nos tribus, avec tes histoires d'inspiration, tes histoires de Noé, de Lot, d'Abraham et de Moïse. Toi, un inspiré ! Va raconter tout cela à ceux qui ne te connaissent pas. Nous, nous te connaissons trop, espèce de menteur. Tais-toi avec tes histoires d'inspiration divines. Tu ne sais faire qu'une chose : débiter des fables que les autres t'apprennent ! Tu n'es qu'un simple élève, un *mo'allam*[un] des Juifs. (5)

Quelle comédie et quel imbroglio! Avant sa rencontre avec le rabbin, Mohammed vivait dans l'ignorance et les ténèbres, puisqu'il ne connaissait pas le Coran, le Livre de lumière. Ce fut le rabbin qui lui en fit la révélation. Le juif avait pris toutes les précautions pour cacher ses relations avec son élève arabe, et il avait réussi à convertir Mohammed à la religion d'Israël, à Yahwé, le Dieu Unique. Depuis sa conversion, Mohammed voyait clair. En lui révélant l'existence du Coran de Moïse, le rabbin avait introduit son élève dans les secrets de Yahwé. Maintenant que tu connais des choses merveilleuses, annonce-les à tes compatriotes qui vivent encore dans l'ignorance. Sois apôtre de Yahwé. Et Mohammed prêchait. Il prêchait la religion d'Israël. Toutes les histoires juives que lui avait enseignées le rabbin, qui lui-même les avait apprises dans

(1) Sour. X, 39; voir aussi XI, 16.
(2) Sour. XLVI, 6-7.
(3) Sour. XXXVIII, 7 : « Ils sont dans le doute au sujet de mon Rappel ». Le rabbin essaie de faire comprendre à ses adversaires que tout en étant un rappel, le Coran est cependant aussi divin que son modèle.
(4) Sour. XLIV, 1-13.
(5) *Ibid.*, 13.

l'Ancien Testament, Mohammed les racontait à son tour à ses parents, à ses amis et à tous les Arabes de La Mecque. A juste titre, il se proclamait prédicateur pour la cause de Yahwé. Tout ce qu'il savait il le tenait du rabbin, qui lui avait ouvert depuis des années le Livre des secrets divins, le Coran de Moïse. Les Arabes en avaient conclu maladroitement que Mohammed, puisqu'il parlait au nom de Yahwé, devait avoir des communications directes avec Dieu. A leur sens pour être apôtre, un véritable apôtre, il fallait être un surhomme et Mohammed ne l'était point : il mangeait, il buvait, se promenait dans les marchés comme tout le monde ! Pour être apôtre, il fallait être inspiré directement par Dieu. Et Mohammed l'était-il ? A l'entendre, on aurait pu croire qu'il l'était réellement. Il l'était réellement en ce sens que le Dieu Unique lui parlait maintenant par le même Livre qu'il avait révélé à Moïse. Mohammed continuait Moïse et par le Coran arabe, Yahwé lui parlait dans les mêmes termes qu'il avait parlé à Moïse. Le rabbin le lui avait dit et Mohammed l'avait répété et il s'était attiré une cinglante réponse de la part de ses compatriotes. Qu'est-ce que tu nous racontes maintenant ? Qu'Allah t'instruirait ? Les Mecquois, eux aussi, avaient ouvert les yeux depuis des années. Ils avaient observé les allées et venues de leur singulier apôtre. Mohammed entrait souvent dans le même gourbi et ses visites n'avaient point passé inaperçues et un jour, les Mecquois, hors d'eux-mêmes, jetèrent à la face de Mohammed, une réflexion qui dénote qu'ils avaient parfaitement compris le jeu du rabbin. Tu nous parles, Mohammed, de Yahwé qui t'aurait révélé la vérité religieuse ! Nous prends-tu pour des aveugles ou pour des insensés ? Quand tu nous racontes que tu es apôtre de Yahwé et que Yahwé te révèle la véritable religion, nous te disons : non ! Ton inspirateur est un homme. Les Mecquois avaient vraiment compris l'exacte situation. Oui, c'était un homme qui instruisait Mohammed et cet homme était juif, puisqu'il n'apprenait à son disciple que des histoires juives, puisées dans l'Ancien Testament et le Talmud. Mohammed n'était pas l'inspiré de Yahwé ; il était l'élève d'un juif. Ce n'est pas dans les gargotes que le mari de Khadidja allait se renseigner sur la religion d'Israël, comme de grands savants l'écrivent sérieusement. Tout simplement, il avait suivi les leçons d'un rabbin ; le rabbin avait été si convaincant que l'arabe Mohammed avait abjuré les idoles de la Ka'ba pour adopter la religion du Dieu Unique, le Dieu des Juifs, que maintenant il recommandait à ses compatriotes. — Mais non, Mohammed, nous ne voulons pas croire à ton Livre. Rien ne nous prouve qu'il soit vrai. Ce qui est sûr, ô malheureux renégat, c'est que tu travailles pour un juif, que tu obéis aux ordres de ce juif. Tout ce que tu sais en fait de religion, c'est un juif qui te l'a appris. Tu n'es que le *mo'allam*$^{un}$ (1) du rabbin.

A une attaque si concrète et si vraie, il n'y avait rien à répondre et en fait, ni Mohammed ni le rabbin ne répondent directement. Le rabbin ne pouvant nier qu'il était le seul instructeur de Mohammed, se réfugie, pour parer le coup, dans des considérations générales et sans efficacité : vous êtes les ennemis de Yahwé et vous savez que toujours Yahwé écrase ses ennemis et les punit éternellement. Il devrait vous anéantir sur le champ. Retournez à votre impiété. Mais un jour

(1) Sour. XLIV, 13 : Thomma tawallaou 'anho wa qālou mo'allam$^{un}$ majnoun : ensuite, ils se sont détournés de lui, et ont dit : « Il a été enseigné (par quelqu'un) ; il est possédé ».

viendra où le châtiment suprême tombera sur vous : « Le jour où nous frapperons le coup suprême, nous en tirerons vengeance ». (1) Ce n'était qu'une réponse évasive, qui ne satisfaisait point les Mecquois. Le Jugement dernier, la vie de l'au-delà, nous n'y croyons pas. Pour l'instant, nous sommes sur cette terre et personne ne sait ce qui se passe après la mort. Le parti le plus sûr, c'est de jouir de la vie présente. Mohammed veut nous faire croire qu'il nous révèle des secrets que Dieu lui aurait confiés. Il est devenu fou. Le Dieu dont il parle, nous le connaissons : ce sont les juifs, c'est surtout le grand maître de la synagogue. C'est lui qui raconte toutes ces histoires à Mohammed. Nous avons percé tous ces stratagèmes. Nous avons mis au jour tous ces « trucs ». Ce sont des trucs de juif ! Au lieu d'un Dieu inspirateur, c'est un juif instructeur que nous trouvons dans tout cela. Ce Livre de Yahwé, le Tout-Puissant, le Créateur du Ciel, c'est une folie. Un homme sensé ne peut y croire. Il faut être charlatan pour débiter de pareilles sornettes. Ah, Mohammed, tu n'es vraiment qu'un pauvre homme pour te prêter à un pareil mensonge. Mais tu n'arriveras pas à nous berner. Nous avons tout vu ; nous connaissons tout ! L'auteur de ce Livre, ce n'est pas Dieu ; c'est toi, malheureux ; et nous savons aussi que tu ne l'as pas fait tout seul. D'autres t'ont aidé à le faire ! (2) Et ces autres, ils sont là auprès de toi ; ils habitent dans notre ville ; ils se promènent dans nos rues. Ils s'adressent à leur Dieu, en se prosternant et tu les imites maintenant. Ils te récitent des histoires soi-disant inventées par leur Dieu et tu nous les racontes après eux, Mohammed, tu es vraiment un curieux prophète, un bel apôtre du Dieu des Juifs ! Et dire que cet enjuivé a failli nous détourner de nos divinités ! C'est une abomination. (3) Si nous le suivions, nous n'aurions plus qu'une chose à faire : déguerpir et fuir notre pays natal. (4) Mohammed, une fois pour toutes, laisse-nous la paix avec tes inventions de juifs et tes histoires d'inspiration. Tu n'as aucune preuve à nous fournir pour justifier la divinité de ta mission. Si ton Livre était vraiment descendu d'en haut, nous y croirions, (5) mais il vient d'un juif ! Et regarde-toi, pauvre diable ! Si le Livre avait été envoyé à un grand grand homme de La Mecque ou de Médine, peut-être pourrions-nous le suivre. (6) Mais pauvre garçon, qui es-tu, toi, pour te prétendre confident de Dieu ! Tu es complètement ridicule, et même criminel !

Mohammed, quel est tout ce monde qui s'assemble ! Quel est cet homme qui

(1) Sour. XLIV, 15. L'exégèse de ce verset ne soulève aucune difficulté. Il s'agit clairement du Jugement dernier qui condamnera les incroyants. Mais les commentateurs musulmans, passés maîtres dans l'élaboration des fantaisies « stupides », voient dans ce verset une prophétie (!), annonçant la victoire de Badr, sur les Mecquois idolâtres, en 624 (Voir BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 669, note sur le verset 15). C'est tout simplement hors de tout bon sens.

(2) Sour. XXV, 5 : Wa qāla lladhīna kafarou in hādhā illā ifk$^{un}$ ftarāho wa a'ānaho 'alayhi qawom$^{un}$ ākharoun faqad jā'ou zolm$^{an}$ wa zoura : et ceux qui ne croient pas (au Dieu Unique) disent : ce n'est qu'une imposture qu'il a forgée et d'autres gens l'y ont aidé. Ils apportent ainsi une iniquité et une fausseté. — Voir sur ce verset XXV, BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II p. 304, note. Passons.

(3) Sour. XXV, 44-46.

(4) Sour. XXVIII, 57. Voir TOR ANDRAE, *op. cit.*, p. 120. Passons. — Le rabbin répond aux Mecquois qu'ils n'ont rien à craindre, en se faisant juifs. La Mecque est fortifiée et les pillards n'y peuvent exercer leurs rapines, XXIX, 67.

(5) Sour. XXIX, 49.

(6) Sour. XLIII, 28-30.

récite et qui chante ! Au moins, celui-là n'a pas le visage sombre comme toi, quand tu racontes et psalmodies tes histoires juives, et comme ton rabbin quand quand il vocifère contre nous des menaces à la fois terribles, éthérées et inconsistantes... Regarde au contraire la physionomie de ces auditeurs. Ils ne restent pas en place, tellement ils se pâment à écouter ce poète hilarant. Lui au moins nous fait rire et il nous raconte sur ton Dieu et sur les juifs des histoires que tu ferais bien d'entendre et d'écouter. Tu vois, Mohammed, puisque tu te sens la vocation de poète, plante-toi là, au milieu de nous. Tu sais ce que nous aimons. Vas-y, Mohammed. Raconte-nous quelques histoires d'amour bien corsées, avec des sous-entendus et des allusions qui sont bien plus piquantes encore que les complets aveux. Vas-y, Mohammed. C'est ta guérison et bientôt tu ne penseras plus à ton Dieu, ce Dieu de ces juifs aux longs nez qui te rendent complètement fou. Le rabbin, lui, écoute et prend au sérieux cette situation imaginée par les Mecquois pour faire pièce à Mohammed et ruiner son crédit. Je sais, dit-il, que ces satanés idolâtres ont imaginé ce nouveau stratagème pour te détourner, Mohammed, ainsi que tes compagnons, de la foi en Yahwé ; je sais qu'il est « un homme, dénué de science, qui achète des discours amusants pour égarer hors du chemin de Yahwé et pour rendre ce chemin ridicule. Quand nos versets (du *Corab*) lui sont récités, il se détourne plein de superbe, comme s'il ne les avait pas entendus, comme si en ces oreilles il y avait une fissure ». (1) A ses plaisanteries, « réponds par la gracieuse annonce d'un cruel tourment ». (2) Tes compatriotes, Mohammed, sont bien à plaindre. Par leur incrédulité, ils courent directement à leur ruine ; mais, toi, honni des tiens, tu es le béni de Yahwé. Ne crois pas à leur fausse logique. C'est à nous, juifs, qu'appartient l'avenir, plein de victoire. La vérité, c'est nous qui la possédons. Ils ont beau faire, ils n'ont aucun pouvoir. Le Livre, c'est notre propriété. Il est vrai, le seul vrai ; il nous a été révélé par Yahwé, en cette nuit bénie du Sinaï : « En vérité, ceux qui ne croient pas au Rappel, lorsqu'il leur est apporté d'en-haut... En vérité, c'est un Livre précieux. La fausseté ne l'atteindra pas, qu'elle vienne de devant lui ou qu'elle vienne de derrière lui. C'est une révélation du Sage, du Digne de louanges ! » (3) Que tes compatriotes acceptent la vérité de ce Livre, et ils seront pardonnés de leur incrédulité passée. Mais s'ils refusent de se soumettre, ce seront les châtiments qui les broieront : « En vérité, ton Seigneur, certes, est le Possesseur du Pardon et le Possesseur des tourments terribles ». (4) Vous n'avez rien compris à la situation, Mecquois idolâtres. Vous êtes tous dans l'erreur. Mohammed n'a pas inventé le *Corab ;* les histoires qu'il vous raconte ne proviennent pas de son imagination. Jamais, je n'ai enseigné la poésie à Mohammed : « Non, sa parole n'est pas la parole d'un poète. Comme vous êtes de peu de foi ! Ce n'est pas la parole d'un devin. Comme vous êtes de courte mémoire. C'est une révélation du Seigneur des Mondes ! » (5) Non, non, ce n'est pas la poésie que je lui apprends. Elle ne lui convient pas. Le Coran qu'il récite n'est qu'un rappel de nos Ecritures, (6) des Ecritures qui constituent notre Bible. Mohammed, n'est

(1) Sour. XXXI, 5.
(2) *Ibid.*
(3) Sour. XLI, 41-42.
(4) *Ibid.*, 43 ; XLIII, 35 ; XXV, 19, 31 ; XVIII, 105-106 ; XVII, 100-101 ; XXIX, 22 ; VII, 34, 178, 181.
(5) Sour. LXIX, 41-43.
(6) Sour. XXXVI, 69.

pas un hableur, comme cet homme que vous venez de nous faire entendre pour nous induire en erreur. Mohammed n'est pas un charlatan, comme ceux qui viennent vous amuser et vous distraire dans vos foires. Mohammed n'invente rien. (1) Comme mission, il n'a qu'à réciter, à répéter ce que je lui apprends. Les conteurs de vos marchés parlent, parlent sans suite. Le son de leur voix les enivre et les emporte. Mohammed est un homme sage, qui a compris le message de Yahwé à Moïse et qui vient vous le raconter avec toute sa conviction intérieure. Les Écritures existent depuis Moïse. Mohammed n'est pas un innovateur. Il n'a qu'à répéter ce que je lui enseigne. Mohammed n'entend pas Dieu. Il n'est que le héraut de Dieu, le porte-parole de Moïse au milieu des Arabes. Il n'y a rien de nouveau dans son message. Le *Corab* est identique au Coran de Moïse. Seule, la langue a changé. Les personnages eux aussi ont changé. Autrefois, c'était Moïse qui annonçait aux Hébreux la parole de Yahwé. Aujourd'hui, c'est à vous que Mohammed prêche la vérité. Mais le message n'a pas varié. La vérité est absolue. La parole de Dieu est unique et toujours identique à elle-même. La seule mission de Mohammed est de vous réciter ce message divin, légué par Moïse à l'humanité tout entière. Mohammed n'est pas un poète qui invente des fables. Mohammed n'est pas un inspiré qui recevrait des communications divines. Jamais, je ne lui ai demandé autre chose que d'être l'avertisseur des avertisseurs d'autrefois. (2) Le rabbin faisait coup double : tout en réfutant les objections des polythéistes mecquois, il s'attache en même temps à limiter le zèle trop ardent de son nouveau converti. C'est à tort que les Arabes t'accusent d'inventer des histoires. Ton rôle n'est pas d'inventer. Tu n'as pas à fonder de religion personnelle. Tu n'es qu'un répétiteur, rien d'autre chose. Quand tes ennemis te demandent avec ironie la date du Jugement, dis-leur : « C'est seulement Yahwé qui en a connaissance ! Moi, je ne suis qu'un simple avertisseur ». (3) J'annonce de bonnes nouvelles et j'avertis. Je n'invente rien ». (4) « Nous t'avons seulement envoyé totalement aux hommes comme Annonciateur et Avertisseur. Mais la plupart des hommes ne savent point ». (5) « Nous t'avons envoyé avec la Vérité, en Annonciateur et Avertisseur. Il n'est aucun peuple chez qui ne soit passé un Avertisseur. (6) Dis-leur à tes compatriotes : « Je ne suis pas un innovateur parmi les apôtres. Je ne sais ce qu'on fera ni de moi ni de vous. Je ne sais que ce qui m'a été révélé et ne suis qu'un sincère avertisseur ». (7) C'est dans ce sens que Mohammed est un *Rassoul*, un envoyé. Il est envoyé par le rabbin pour annoncer aux Arabes le Dieu d'Israël. Tu n'as rien rien à révéler, rien à inventer, comme le disent les idolâtres. Tout a été dit avant toi. Tu n'as qu'à porter, qu'à transmettre la vérité existante

(1) Sour. XXV, 5.

(2) Sour. LIII, 57 : Hādhā nadhirun min al nodhori l-oulā = celui-ci est un avertisseur de la lignée des avertisseurs ; LXXIX, 45 : *Mondhir*, synonyme de *nadir* = avertisseur ; LXXXVIII, 21 : Fadhakkir innamā anta modhakkir = donc rappelle, car tu n'es qu'un avertisseur.

(3) Sour. LXVII, 25-26 ; XXI, 46 ; VII, 186-188.

(4) Sour. XLV, 7-8 ; XXV, 58 ; XI, 2, 15 ; XXXV, 18, 21 ; VII, 183 ; XIII, 8.

(5) Sour. XXXIV, 27.

(6) Sour. XXXV, 22 ; voir aussi XVI, 38 ; XXX, 46 ; X, 48 ; VI, 111.

(7) Sour. XLVI, 8. *Innovateur.* Le terme employé est *bid'an,* = *innovation* = *je ne suis pas le premier des envoyés ; beaucoup d'autres m'ont précédé. Pourquoi me traiteriez-vous d'imposteur.* Mohammed n'est pas le premier à prêcher le message de Moïse.

depuis Moïse. Moïse est le grand *Rassoul* de Yahwé chargé d'annoncer à Pharaon le message divin ; (1) le *Rassoul* qui se présente au roi d'Egypte, avec des preuves évidentes. (2) Savent-ils les Mecquois, que toi aussi tu es un envoyé de Yahwé, un *Rassoul* ayant pour mission de raconter le Livre, (3) d'annoncer à tes compatriotes incrédules la « bonne nouvelle » du Jugement dernier. (4)

Mecquois, avez-vous compris maintenant que Mohammed n'est pas l'inventeur du Livre, ni des histoires qu'il contient. Le rôle de Mohammed est simple : réciter des histoires bibliques dont il n'est ni l'auteur ni l'original dépositaire. Et, d'ailleurs, comment en serait-il l'auteur, puisque ces histoires sont déjà racontées par Moïse et que Mohammed n'était point sur le Mont Sinaï ?

Les Mecquois écoutent, mais ne veulent point se rendre aux arguments du rabbin. Tout cela leur parait bien confus. On vient leur raconter que le Livre est de Yahwé. Ils en connaissent cependant l'auteur. Ils le côtoient journellement dans les rues ; ils entendent le son de sa voix. Ce juif n'est tout de même pas Dieu ! — Mais non, je ne suis pas Dieu ; mais ce Livre arabe que je vous présente, lui, est de Dieu. Vous ne comprenez absolument rien. Ce n'est pas Dieu qui pendant la nuit, l'a fait descendre sur votre ville ! mais ce Livre vient tout de même de Dieu ! Il vient de Dieu, parce qu'il est conforme au Livre révélé directement à Moïse, sur le Mont Sinaï. Ce livre-là, vous ne pouvez le nier, vient de Dieu ; par conséquent si le Coran arabe ressemble au Coran de Moïse, lui aussi vient de Dieu. Le Corab est la parole même de Yahwé ! Y croyez-vous maintenant ? — Non, nous n'y croyons pas. Qui peut nous affirmer que ce Livre arabe est semblable au Livre de Moïse ? C'est moi le rabbin qui peut vous l'affirmer. Je suis juif et je connais le Livre de Moïse. Le Coran arabe, c'est moi qui l'ai fait et je peux attester qu'il est conforme au Livre hébreu. J'affirme la fidélité de ma traduction : Dis-leur, Mohammed : Que vous en semble? Quand on vous déclare que ce Livre vient de Yahwé, vous n'y croyez pas. Et cependant n'avez-vous point près de vous un témoin parmi les Fils d'Israël qui répond de la fidélité du Coran arabe à son modèle : « DIS-LEUR : « Que vous en semble ? Si (cette révélation) vient de Yahwé, alors que vous n'y croyez point, si un témoin parmi les Fils d'Israël atteste sa similitude et croit, alors que vous vous enflez d'orgueil, (n'est-ce point que vous êtes égarés) ? Yahwé ne dirige point le peuple des Injustes ». (5) « Eh quoi ! n'est-ce pas un signe pour eux (les incroyants) que les Docteurs d'Israël aient connaissance du Livre ». (6)

Il est tout de même extraordinaire que nos savants coranisants n'aient jamais réfléchi sur le sens profond de ces textes qui constituent à eux seuls la véritable histoire des origines de

(1) Sour. XLIV, 12.
(2) *Ibid.*, 17.
(3) Sour. XXIII, 71 ; XXXVI, 2 : *morsalin*, même racine que *rassoul*.
(4) Sour. VI, 67 : *nabā (in), nouvelle*. C'est également le titre de la sourate LXXVIII; voir aussi LIII, 57 : hādha nadhīrun min al nodhori l-oulā = un avertisseur qui fait partie du nombre des avertisseurs anciens ; LXXIX, 45 : tu n'es que l'avertisseur de ceux qui craignent (l'heure du Jugement) = Innamā anta mondhiro man yakhshāhā. *Moundir*, participe actif de la même racine que *nadir*. Mohammed n'est que le klaxon de judaïsme.
(5) Sour. XLVI, 9.
(6) Sour. XV, 197.

l'Islam. D'après les commentateurs, le témoin parmi les Fils d'Israël serait 'Abd Allah ibn Salâm ! Ce serait un Juif de Médine ! Il y a mieux encore : ce Juif se serait converti (à quoi?) soit peu avant, soit peu après l'Emigration à Médine ! C'est simplement grotesque ; et BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 658 en note ajoute : « On ne voit point pourquoi la *G d Q* (*Geschischte des Qorans*) de Nöldeke-Schwally) rejette cette interprétation ». On demeure ahuri de toutes ces élucubrations purement imaginatives ! — Sur les fils d'Israël, voir aussi sour. XVII, 103 : *fa-s'al banī Isrā'ıl = interroge donc les enfants d'Israël ;* X, 94 : *fa-s'āli lladhīna yaqra'ouna l-kitāba min qablika = interroge ceux qui lisent le Livre avant toi ;* XXV, 60 : *fa-s'al bihi khabīra = interroge à son sujet quelqu'un qui s'est bien informé ;* XXXIV, 6.

Reprenons en mains le texte de la sourate XLVI, 9 que nous avons cité plus haut. Blachère le traduit ainsi : « Si cette révélation vient d'*Allah*... si un témoin parmi les Fils d'Israël atteste sa similitude... » D'après cette traduction, le « Coran » arabe dont il est question au v. 11 de la même sourate viendrait d'Allah, le Dieu inspirateur de Mohammed ! et ce serait un Juif qu'on appellerait pour attester de sa similitude, évidemment de sa similitude avec l'A. T. Par conséquent, on affirme dans ce verset que le « Coran » arabe ne fait que répéter le Coran hébreu et comme aucun Arabe ne serait capable de prouver cette similitude, c'est à un Juif qu'on fait appel, ce qui suppose que ce Juif connaît l'arabe et l'hébreu et qu'il est par conséquent capable de comparer les deux textes. Si ces deux rédactions hébraïque et arabe sont identiques, que vient faire ici Allah. Son rôle est absolument inutile. Pour le « Coran » arabe, on a besoin d'un traducteur et non point d'un nouvel inspirateur. Yahwé est seul inspirateur et Lui seul suffit. Le « Coran » arabe est un livre traduit, non point un livre inspiré et les Juifs, dans les textes que nous venons de reproduire, attestent la fidélité de cette traduction et non point la nouveauté d'une révélation.

Une fois encore, les Mecquois reviennent à la charge. Tu peux, disent-ils au rabbin, nous affirmer sans cesse que le Livre arabe est divin. Nous n'y croirons jamais. Tu peux nous répéter sans arrêt que Mohammed nous annonce les paroles de Dieu. Nous n'y croirons pas davantage. Son Dieu, c'est toi ; c'est toi qui l'instruis et qui lui demande ensuite de parler. — « Oui », soupire le rabbin, « nous savons bien qu'ils disent : ce n'est qu'un homme qui l'instruit ! » (1) Les commentateurs ont cru ou fait semblant de croire que les Mecquois révélaient ici les relations de Mohammed avec des milieux chrétiens. Ils citent même un nom, celui d'un roumi grec appelé Djebr. C'est parler pour parler, parler pour ne rien dire. Les enseignements de cet homme, instructeur

(1) Sour. XVI, 105 : Wa laqad na'lamo annahom yaqoulouna innamā yo'allimoho bashar.

de Mohammed, nous les connaissons d'une façon précise. Ils portent tous sur l'A. T. et uniquement sur les Livres juifs. Ces enseignements, par conséquent, n'ont pu être donnés à Mohammed que par un juif. Cet homme qui t'instruit, Mohammed, est un juif. (1) — Eh bien, oui, c'est moi qui t'ai instruit pour rehausser ton prestige aux yeux de tes adversaires, pour qu'ils te traitent, ces ignares, avec respect et dignité et qu'ils pensent à ton sujet : tout de même le mari de Khadidja en sait plus que nous. « On voit qu'il a étudié ». C'est pour te faire comprendre la religion de Moïse que je t'ai instruit, et aussi pour qu'ensemble nous instruisions les Arabes qui ont enfin compris la vérité religieuse. (2) « Suis donc ce qui t'a été révélé de ton Seigneur ! Nulle divinité, excepté Lui ! Détourne-toi de ceux qui lui associent d'autres dieux ». (3)

Les Mecquois par leurs objections incessantes ont conduit le rabbin jusqu'à l'extrême limite au-delà de laquelle il lui est impossible de dire la vérité. Le rabbin est au bord du mensonge. Pour sauver la divinité du *Corab*, devant ces Mecquois qui ne veulent pas comprendre qu'une traduction a les mêmes qualités fondamentales que l'original, le rabbin va mentir. Cet homme de Dieu, ce craignant-Dieu, qui travaille de toute sa piété et de toute sa science, ment. C'est pour lui la meilleure façon de sauvegarder la vérité : « Je sais qu'ils disent, les idolâtres : Ce n'est qu'un homme qui instruit Mohammed. Or, la langue de celui auquel il pense est une langue étrangère, et le *Corab* est écrit en langue arabe claire ». (4) Pour des esprits bornés, il fallait de rudes affirmations. L'heure est venue pour le rabbin d'épuiser ses dernières armes, fussent-elles mensongères. Quand vous désignez, dit-il à ses contradicteurs obstinés, comme auteur du Coran arabe un homme qui parle une langue étrangère, c'est à moi que vous pensez. Avouez-le. Vous n'êtes que des sots, incapables de la moindre réflexion. Comme vous le dites, je parle la langue des juifs. Je récite à la synagogue le Livre hébreu de Moïse. C'est entendu et je vous donne raison. Mais regardez ce Livre que je vous présente ? En quelle langue est-il écrit ? En langue arabe claire. C'est un fait. Continuez à me suivre : si le livre est arabe, peut-il avoir été composé par un homme qui parle juif ? Et si je n'en suis pas l'auteur, avez-vous des raisons pour rejeter la divinité du Livre? Je ne mens pas : « Seuls forgent le mensonge ceux qui ne croient pas aux versets de Yahwé. Ceux-là sont les menteurs ». (5) « Ceux dont Yahwé a scellé le cœur, l'ouïe et la vue, ceux-là sont les insouciants ». (6) Au fond, le rabbin mentait-il quand il affirmait impudemment qu'il n'était point l'auteur du *Corab?* Il lui fallait, pour réaliser son rêve apostolique, convaincre les idolâtres de la divi-

(1) L'étranger qui est visé dans ce texte, ce n'est ni un forgeron chrétien que Mohammed aurait visité souvent, comme le pense Soyouti ; ce n'est point un esclave persan qui se serait converti plus tard. Cet étranger est un juif. Son enseignement est exclusivement judaïque.

(2) Sour. VI, 105 : Wa kadhālika noçarrifo l-āyāt wa liyaqoulou darasta wa linabayyinaho liqawm$^{in}$ ya' lamoun = et c'est ainsi que nous t'adressons Nos versets pour qu'ils disent (il s'agit ici clairement des infidèles et non point des juifs ou des chrétiens, voir Blachère, *op. cit.*, t. III, p. 688, note du v. 105) (en fin de compte) : Tu as étudié (le Coran de Moïse) et afin d'exposer cela clairement à un peuple qui sait.

(3) *Ibid.*, 106.

(4) Sour. XVI, 105 : lisāno lladhī yolhidouna ilayi a'jamiyy$^{un}$ wa hādhā lisan$^{un}$ 'arabiyy$^{un}$ mobīn.

(5) Sour. XVI, 107.

(6) *Ibid.*, 110.

nité du Livre. Le *Corab* en effet, était divin au même titre que le Coran dont il n'est qu'un reflet. Cette idée de la divinité du *Corab* est une condition *sine qua non* de parfaite réussite. C'est une nécessité d'action. Qu'importent les moyens employés pour prouver ce caractère divin du *Corab*. Dans les circonstances concrètes, le mensonge était l'unique moyen qui restait au rabbin pour faire accepter aux Arabes que Yahwé lui-même était l'inspirateur du *Corab*. Que le mensonge du rabbin retombe sur les idolâtres mecquois inintelligents et obtus, égoïstes et encroûtés dans leurs habitudes.

Le rabbin est à bout de souffle. Il se plonge dans d'amères réflexions. « Ce Livre de Moïse, je vous l'ai moi-même traduit en arabe pour vous en faciliter la lecture. Si je vous avais présenté une adaptation du Coran de Moïse dans sa langue originale, vous m'auriez reproché d'avoir écrit un Livre inintelligible ! Pourquoi nous donnes-tu un ouvrage en langue barbare alors que nous parlons l'arabe ? » (1) Pour prévenir vos objections, je n'ai pas écrit le *Corab* en hébreu, comme j'aurais pu le faire, mais dans votre langue arabe. Que voulez-vous de plus ? Vous avez maintenant un Livre que vous pouvez lire, un Livre qui reproduit exactement les paroles mêmes de Dieu, révélées à Moïse. Ces paroles divines, j'aurais pu les apprendre à un étranger qui serait venu vous les annoncer lui-même. Mais vous n'auriez pas accepté son message ; c'est pourquoi j'ai choisi l'un d'entre vous, votre Mohammed, pour vous prêcher la vérité religieuse : « Si nous avions fait descendre notre Livre sur quelque étranger et que cet étranger l'eût prêché à ceux-ci, ils n'auraient pas cru en lui ». (2)

Mohammed, j'ai tout fait pour rapprocher tes compatriotes du Dieu Unique ; c'est en arabe que j'ai traduit le Coran de Moïse, alors qu'il m'eût été plus facile de l'écrire en hébreu. J'aurais pu choisir un apôtre hors de chez eux. Je ne l'ai pas fait. Je t'ai choisi parce que tu es arabe, pour parler à tes compatriotes arabes. Que puis-je faire de plus ? Vous n'avez plus, Mecquois, aucune raison de vous détourner du Dieu d'Israël. Mais regarde-les, Mohammed ; écoute-les : ils ne veulent pas plier l'échine et continuent à se raidir devant Yahwé. Ils sont sourds et aveugles. (3) Mohammed, je t'en supplie, crie-leur : « Si ce Livre vient de Dieu et si vous n'y croyez pas, qu'adviendra-t-il de vous ? Qui donc est plus injuste que celui qui est dans une profonde divergence ? » (4) Encore une fois, réfléchissez-y : c'est une direction et une guérison (5) et ce Livre a fait ses preuves depuis des siècles ! Et tes compatriotes, Mohammed, que font-ils ? Ils restent dans leur orgueil ; (6) ils tournent en dérision nos enseignements. (7) Et cependant, vous n'avez aucun motif d'être orgueilleux. Orgueilleux, de quoi ? Jamais, jamais, Yahwé ne vous a donné le moindre signe de sa particulière prédilection ! Jamais, vous n'avez

(1) Sour. XLI, 44.
(2) Sour. XXVI, 198-199 ; voir aussi XXVIII, 43-46, 86.
(3) Sour. XLI, 43.
(4) *Ibid.*, 52.
(5) *Ibid.*, 44.
(6) XLV, 7. Pour comprendre intégralement cette sourate XLV qui est tellement vivante, il faudrait en analyser chaque verset, les replacer dans leur ambiance et, pour ainsi dire, les revivre. Nous ne pouvons malheureusement donner que des directives générales pour la lecture de toutes ces sourates, et une orientation d'ensemble.
(7) *Ibid.*, 8.

reçu de Lui la moindre révélation ! Si je n'étais pas venu au milieu de vous vous n'auriez pas connu le Livre de Moïse. Si je n'avais pas instruit Mohammed de la religion de Yahwé, jamais vous n'auriez connu ni la Vérité ni la Voie Droite. (1) Votre Mohammed, c'est nous et pas vous qui l'avons formé, instruit, par miséricorde pour vous et pour vous inciter à réfléchir. Quand viendra le jour du Jugement, vous n'aurez aucun reproche à faire à Dieu. Il vous a envoyé un apôtre de peur que vous ne disiez : « O notre Seigneur, pourquoi ne nous as-tu pas envoyé un apôtre ? Car nous aurions suivi les signes et nous aurions été croyants ». (2) Rien ne vous a manqué pour votre salut. La vérité déposée en Israël, vous la connaissez. Mohammed, après l'avoir reçue lui-même, Mohammed vous l'enseigne. Et, cependant, vous restez figés dans votre incrédulité et vous recherchez toutes les raisons qui pourraient justifier à vos yeux votre insouciance. Votre conscience est agitée et c'est pourquoi vous essayez par vos mensonges de justifier votre obstination dans l'erreur. Vous voulez des miracles, mais je vous connais : même si je vous avais présenté un Coran (3) capable de transporter des montagnes, vous ne croiriez pas encore. (4) Quand on vous récite le Coran, au lieu de vous incliner devant Yahwé, vous vous moquez et vous dites : « N'écoutez point ce Livre. Prenez tout cela en souriant, à la légère ». (5) Les idolâtres égyptiens n'agissaient pas autrement. Eux aussi, disaient à Moïse : « Quelque signe miraculeux que tu nous apportes pour nous enchanter, nous ne te croirons pas ». (6) Quand tu récites le *Corab*, Mohammed, nous mettons entre toi et ceux qui ne croient pas à la vie future un voile qui les empêche d'entendre, (7) et quand tu mentionnes l'Unique, ton Seigneur, ils tournent le dos avec aversion. (8)

***

Nous arrivons à la fin de la période mecquoise. L'Islam est né. Son acte de naissance est signé d'un nom juif, du rabbin de la synagogue de La Mecque. Ce rabbin avait débuté petitement dans son apostolat religieux. Mais, à l'instar des juifs qui commencent leur commerce avec une poussette et finissent par de gigantesques Monoprix, le juif de La Mecque avait fait son chemin. Comme les hommes de sa race, il était intelligent, rusé et courageux dans ses entreprises. Il avait commencé par convertir Mohammed qui manifestait des dons d'orateur et qui de plus était aiguillonné par sa femme dont il avait peur. Mohammed aiderait le rabbin. Il ferait l'intermédiaire entre les Juifs et les Arabes. Aux origines de l'Islam il y a un chef d'orchestre, un seul, le rabbin ; et un exécutant, Mohammed, l'Arabe ; et un peu plus tard un Livre écrit par le rabbin dans les circonstances que nous connaissons.

(1) Sour. XXVIII, 46.
(2) *Ibid.*, 57.
(3) *Qur'ānan*, un *Coran*, et non point une *incantation*, comme le dit BLACHÈRE, *op. cit.*, t. III, p. 713-714, note, qui fait valser les termes de sa traduction, au gré de ses opinions personnelles.
(4) Sour. XIII, 30.
(5) Sour. XLI, 25. — Job disait déjà : « Je suis entouré de moqueurs » Job, XVI, 2.
(6) Sour. VII, 129.
(7) Sour. XVII, 47.
(8) *Ibid.*, 49.

Que le rabbin prêche sa religion, c'est son affaire. Mais que Mohammed s'associe au Juif pour recommander aux Arabes la religion d'Israël, c'est autre chose. Ce Mohammed est devenu insupportable, tellement insupportable que ses compatriotes n'en veulent plus au milieu d'eux et qu'ils vont le forcer à déguerpir. Ce fut en 622, que Mohammed, honni et tout penaud, dut quitter La Mecque. Il ne partit point de son plein gré. En réalité, il devenait un interdit de séjour. Le rabbin l'accompagna dans sa fuite, et tous deux, avec quelques Mecquois, convertis au judaïsme, se fixèrent à Médine. Que se passa-t-il pendant les quelques années qui restaient encore à vivre à Mohammed ? Nous essaierons de le raconter dans un second travail qui nous promet d'agréables surprises et nous donnera de nouvelles et nombreuses occasions de mettre en relief, pour la joie de nos lecteurs, les méthodes hilarantes de nos fameux exégètes coraniques. Pareils à des hommes étranglés par des tentacules de fer, on les dirait frappés de paralysie, bouche-bée devant les plus stupides sornettes imaginées par d'ignares musulmans. A la fin de la période mecquoise, on peut déjà soupçonner les tragiques événements qui vont se dérouler à Médine. Si le rabbin était un juif zélé et pieux, théologien et linguiste, rusé et ardent, était-il un politicien avisé ? A plusieurs reprises, déjà, il avait dû faire machine en arrière : il affirmait que les impies périraient et les impies continuaient à jouir de la vie. Il avait dit et répété que Mohammed était apôtre de Yahwé, comme Abraham et Moïse, et cependant Mohammed restait tourmenté par son impuissance à faire des prodiges. En écrivant un Livre arabe, un Livre des révélations divines adressé aux tribus arabes, le rabbin n'avait-il pas préparé l'arme qui servirait un jour à évincer les Juifs ? Grâce au rabbin, l'Arabie connaît maintenant le Coran de Moïse, le Yahwé des Juifs ; mais grâce à lui, aussi, l'Arabie a désormais son Livre, son Livre à elle. Par la couverture arabe dont le rabbin avait eu la géniale imprudence d'affubler les récits du Pentateuque, la révélation originairement hébraïque, n'était-elle point en passe de prendre couleur de révélation spécifiquement arabe ? L'Arabie a son Livre. Mais avec ce Livre n'est-elle point maintenant l'égale d'Israël ? Ne risquait-on pas d'oublier rapidement la source et le modèle du Livre ? L'Arabie a son Livre. Le rabbin n'avait-il pas dit et répété que chaque nation avait eu son apôtre (1) et chaque période son Livre. (2) Après Israël, n'était-ce point le tour maintenant de l'Arabie de devenir dépositaire des révélations divines ? Avec son Livre qui devait l'attacher au judaïsme, l'Arabie ne va-t-elle point chercher, au contraire, à conquérir son autonomie ? Le *Corab*, parce qu'il est écrit en arabe, ne fera-t-il pas naître bientôt, dans les tribus arabes, des ambitions et des rêves de domination ? On peut relever déjà à la fin de la période mecquoise bien des symptômes de ces revirements ? Ce *Corab*, qui constitue le triomphe religieux du rabbin, ne servira-t-il pas bientôt d'argument décisif pour une revanche politique de Mohammed ? Arrivera-t-il un temps tout proche, où les Arabes, au nom même du Livre, s'acharneront à chasser les Juifs de leurs terres et à briser leur influence politique dans le bassin méditerranéen ? Le rabbin avait voulu judaïser l'Arabie. En fin de compte ne sera-ce point l'Arabie qui prétendra arabiser le judaïsme ?

(1) Sour. XV, 38 ; XXX, 46.
(2) Sour. XIII, 38.

CHAPITRE VI

# LE RABBIN ET LES CHRÉTIENS DANS LE CORAN

## CURÉ CONTRE RABBIN

### I. — POSITION DU PROBLÈME

*a)* Les divagations classiques. — Un fait est certain : on trouve dans le Coran des textes qui paraissent à première vue très favorables au christianisme et aux chrétiens. On y parle avec beaucoup de respect de Jean-Baptiste, de Marie, de Jésus. Et cela suffit pour permettre aux lecteurs superficiels, qui parcourent le Coran en diagonale, aux savants toujours si sûrs d'eux-mêmes (1) et qui, dans leur suffisance, n'hésitent pas un seul instant à présenter leurs élucubrations comme Vérité Absolue, pour échafauder un amas invraisemblable d'assertions, d'affirmations, de systèmes, de jugements, d'hypothèses. Il n'est aucun problème dans lequel « l'ineptie scientifique » n'apparaisse avec autant d'éclat.

Puisque Mohammed parle de Jésus dans son Coran, c'est donc, affirme-t-on, qu'il connaissait la doctrine du Christ. Il la connaissait, dit-on, par expérience. Il l'avait, en effet, expérimenté dans ses voyages en Syrie, quand il était jeune homme. Il avait été tellement frappé par l'attitude et la doctrine de ces chrétiens de Syrie, qu'aujourd'hui, après trente ans d'une vie mouvementée, il n'en avait pas encore oublié le moindre iota ! A La Mecque, il aurait aussi fréquenté très assidûment, les gourbis et les gargotes des chrétiens. Il n'hésitait pas à s'entretenir avec les esclaves chrétiens pour apprendre, de leur bouche, les sentences et les histoires de leur Maître. L'imagination des savants coraniques est d'une fertilité remarquable ! C'est par voie orale, déclarent-ils, que Mohammed a connu les Evangiles ! « Les allusions bibliques abondent à ce point que différents passages du Coran dénotent plus de trente réminiscences de textes empruntés à l'Evangile de saint Mathieu et une soixantaine tirées d'autres Livres du Nouveau Testament sans compter un ensemble imposant d'idées, d'images et expressions qui, sans dépendre directement de passages bibliques, révèlent par leur ton une orientation chrétienne et monastique ». (2)

Tor Andrae nous présente un Mohammed, costaud, un véritable boxeur,

(1) Cette assurance en soi-même est vraiment l'une des principales caractéristiques des arabisants qui s'adonnent à l'étude du Coran.

(2) M. ASÍN PALACIOS, *Contacts de la Spiritualité Musulmane et de la Spiritualité Chrétienne*, dans *Cahiers du Sud*, août-septembre 1935, p. 80-81.

réfléchi, se possédant parfaitement, sûr de lui-même et bien décidé à fonder une religion nouvelle. Dans ce but, comme il ne sait pas lire, Mohammed s'informe auprès des chrétiens d'abord et ensuite des juifs. « Les matériaux employés, en effet, par le Prophète pour édifier son monde spirituel proviennent du christianisme et du judaïsme ». (1) En possession de ces documents chrétiens et juifs, il s'agit maintenant pour lui de les fondre, de les amalgamer. L'agencement intime de ces divers éléments constitue le second travail de Mohammed. « Vue en profondeur, l'essence de la piété islamique est une création personnelle, liée à une expérience religieuse vécue, qui tourne une nouvelle page dans l'histoire des religions. Cela n'exclut pas le fait que cette expérience a, par maints côtés, de grandes affinités avec d'autres tendances religieuses connues », (2) en particulier avec le christianisme ! Avec Tor Andrae, nous sommes toujours en plein roman. Engagé dans cette voie, notre auteur, qui a recueilli quelques vagues textes sur l'Eglise nestorienne, édifie un second étage dans la construction de son château-fantôme. L'influence chrétienne qui se reflète dans le Coran, ajoute-t-il, est bien particulière. Elle contient, en effet, une saveur nestorienne très caractérisée. « La ressemblance entre la piété de Mahomet et celle du Christianisme syrien, non seulement pour la concordance générale des idées, mais pour les expressions, les formules et le style de la prédication, est infiniment plus grande qu'on ne pourrait l'indiquer par quelques brèves allusions. (3) Et Tor Andrae évoque ici le grand saint Ephrem. Mohammed s'inspirant de saint Ephrem ! Quelle perspective ! Il y a des « savants » de bon tempérament et qui ne sont vraiment pas exigeants ! Ce n'est pas seulement la doctrine de Mahomet qui rappelle à Tor Andrae l'Eglise syriaque; « les rites du culte prescrits par Mahomet rappellent fortement aussi ceux des ermites et des moines syriens, et aussi ceux des chrétiens laïcs voulant témoigner pendant quelque temps d'une ferveur religieuse plus ardente ». (4) Nous épargnerons à nos lecteurs la reproduction des fiches amoncelées par Tor Andrae. Elles n'ont en elles-mêmes aucune valeur spécifique et un esprit tant soit peu critique ne peut en invoquer aucune en faveur d'une connaissance par Mohammed du christianisme syrien ! Tout notre travail prouve abondamment ce qu'il peut y avoir de fantaisiste, de romanesque dans cette conclusion : « Mahomet reçut, de l'église nestorienne de Perse, des impulsions décisives pour sa propre mission religieuse ». (5) Quelle débauche d'imagination. C'est de la pure folie.

Pour d'autres romanciers, l'influence chrétienne a été tellement prépondérante sur Mohammed, que l'Islam ne constituerait qu'une simple hérésie chrétienne. Mohammed lui-même se serait « considéré comme un chrétien, comme un des nombreux prophètes, chargé d'appeler son peuple au monothéisme et de lui apporter dans sa propre langue un livre conforme au Pentateuque, aux Psaumes, à l'Evangile, qu'il cite souvent comme des livres révélés ». (6) « Il y a », dit-on encore, « des analogies incontestables entre les

(1) Tor Andrae, *op. cit.*, p. 82.
(2) *Ibid.*, p. 82.
(3) *Ibid.*, p. 86.
(4) *Ibid.*, 88.
(5) *Ibid.*, p. 89-90; voir aussi p. 93.
(6) Dermenghen (E.), *La vie de Mahomet*, p. 107, réédité chez Charlot, 1950; voir

premiers musulmans et les premiers chrétiens ; même courage à supporter les persécutions, même amour du martyre (et les combattants de la guerre sainte sont eux-mêmes considérés comme des martyrs) (*sic*), même goût de la prière et des veilles pieuses, de la pauvreté, de l'aumône (influence des moines), mêmes préoccupations eschatologiques ». (1)

La plupart de ces travaux coraniques sont inspirés par un anti-sémitisme plus ou moins avoué qui fausse généralement l'esprit et la critique historique. Instinctivement les auteurs cherchent à minimiser l'influence juive au profit de l'influence chrétienne et en arrivent ainsi à d'effroyables affirmations, du genre de celle-ci : « Soutenir que l'Islam admet aussi les dogmes de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Immaculée Conception, etc..., peut paraître un paradoxe. Il n'est pourtant pas impossible de les trouver dans le Coran, contrairement à l'interprétation ordinaire. Ce livre admet, en effet, formellement la messianité de Jésus, sa naissance miraculeuse au sein d'une vierge, sa mission, ses miracles, son ascension et même l'Eucharistie (sourate de la *Table servie*) ». (2)

C'est exactement le même son que nous retrouvons dans l'ouvrage de Bammate. Ignorant tout de l'histoire du judaïsme, l'auteur écrit sans sourciller : « C'est avec le christianisme que l'Islam présente le plus d'analogie ; analogies souvent frappantes. Certains dogmes et les bases métaphysiques de la morale des deux religions se confondent.

L'Islam affirme la mission divine de Jésus et le caractère inspiré du Nouveau Testament. Se séparant en cela du judaïsme, il admet la pureté de la Vierge et l'Immaculée Conception. L'Islam partage entièrement les croyances chrétiennes sur l'immortalité de l'âme, sur le Jugement dernier, la résurrection des morts, l'existence du Paradis et de l'Enfer ». (3) Non seulement Mohammed aurait connu ces grands dogmes chrétiens, mais il en aurait vécu ; il les aurait vécus. C'est proprement ahurissant : « Une âme droite, simple, comme celle de Mahomet, communiant avec les vérités qu'elle a trouvées au fond d'elle-même, (4) dans la grande solitude du désert et de la montagne, (5) sent que la religion est autre chose qu'une spéculation abstraite et une élégante dissertation. (6) La vérité, elle, ne ratiocine pas sur elle, elle la vit (!!!) (7) Chacun se représente Dieu comme il peut ; mais l'important est de sentir sa réalité et de se soumettre (*islam*) à Lui. Les définitions dogmatiques sont nécessaires

aussi dans le même ton, et chez le même éditeur Vintyoux, *Le miracle arabe*, avec une préface de M. Massignon, datée comme il convient de 'Id al-fitr, 1368.

(1) Dermenghen (E.), *op. cit.*, p. 113.

(2) *Ibid.*, p. 113. — Encore un peu et on affirmerait que Mohammed a fait sa première communion !

(3) Bammate, *Visages de l'Islam*, Lausanne, 1946, p. 19 ; voir aussi *ibid.*, p. 12, 29. L'auteur aurait tendance à faire de Mohammed un « Prédicateur de Notre-Dame de Paris » : « Simple mortel, Mahomet n'a jamais prétendu à un autre rôle que celui d'Annonciateur du *Verbe divin !* » (*ibid.*, p. 14) ; « Le rôle du Prophète n'est que celui d'un intermédiaire, élu parmi les mortels pour transmettre à l'humanité, le *Verbe divin !* » (*ibid.*, p. 15).

(4) Effarant !

(5) Pure poésie.

(6) Sur quelle sourate, vraiment, peut s'appuyer pareille assertion !

(7) Dermenghen (E.), *op. cit.*, p. 120-121.

pour éviter les aberrations et donner à l'intelligence la satisfaction à laquelle elle a droit ; mais les théories sur la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, seraient bien vaines si elles n'étaient que des théories, si on n'y adhérait point « avec toute son âme », si elles n'étaient point (ce que méconnaît malheureusement l'Islam historique) la systématisation de nécessités profondes de la vie spirituelle ». (1)

Depuis un demi-siècle, l'apologétique catholique s'enquiète de plus en plus du problème de l'Islam. Elle est certainement animée des meilleures intentions : rechercher les moyens les plus efficaces pour opérer un rapprochement entre musulmans et chrétiens. Dans les temps modernes, c'est Asín Palacios qui a donné le branle à toute une littérature de nivellement entre les « deux religions-sœurs ». Dans ce genre, les travaux de Massignon, de Tor Andrae, de Montet, de Dermenghen, et plus récemment ceux d'Abd el-Jalil, de Gardet, ont fourni à des titres très différents d'excellentes contributions. Le courant est au syncrétisme, qui s'étale dans des conférences publiques, des articles de revues, des entreprises apostoliques, des contacts personnels sous la double forme : tasses de thé en commun et conversations organisées. Nous reviendrons sur ce thème dans notre conclusion générale qui paraîtra incessamment en opuscule séparé et illustré. Ici nous ne dirons qu'un mot sur un article de revue et un opuscule que nous n'avons pas recherchés, qui nous sont tombés sous les yeux au hasard de nos lectures, et qui semblent parfaitement caractériser les tendances de l'apologétique moderne. L'opuscule nous vient du Centre Marial Canadien, n. 45, janvier 1954 : PHILIPPE DE ZARA, *Marie et l'Islam*. La conclusion est indiquée en une ligne : « Par Marie, christianiser l'Islam, est le plus beau rêve missionnaire qui soit » ; (2) le début de cet opuscule nous expose la base de ce rêve missionnaire : « Il est un peuple infidèle qui, bien avant la solennelle proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, a cru à la naissance de Marie hors de l'emprise de Satan. Cette Foi pèsera certainement dans la balance divine au jour suprême de la reddition des comptes. Ce peuple, c'est le peuple d'Islam ». (3)

Entre cette déclaration claironnante et la finale apostolique, l'auteur a écrit quelques pages de remplissage, à l'aide d'historiettes et de grandes considérations historico-théologiques, du goût de celles-ci : « Chacun sait que Mahomet a arraché son pays à un grossier polythéisme pour l'amener au culte du vrai Dieu, du Dieu Unique. Il y a dans l'Islam un sens de la grandeur divine, de sa sainteté, un sens de la personne d'Allah, qui font qu'il ne peut exister aucune représentation de Dieu. De plus, c'est une religion sociale par excellence ; les Musulmans ont une perception de la nécessité de la présence de Dieu dans la cité beaucoup plus grande que celle de nos civilisations pseudo-chrétiennes ». « Marie priait sans cesse... Et sa prière ne peut être qu'universelle. Donc Marie prie pour l'Islam ».

Il est évident qu'on a tort de propager des idées aussi saugrenues qui ne peuvent que porter préjudice à l'apostolat catholique dont sourient mécréants et musulmans.

(1) DERMENGHEN (E.), *op. cit.*, p. 120-121.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 11.

L'article de B. Vernier, *Le Coran et les Deux Testaments* (1) procède, lui aussi, d'un désir fondamental de rapprochement entre Christianisme et Islam. Pour arriver à ce but et fixer les positions respectives des deux religions, on s'y prend par un détour : le Coran est un livre religieux extrêmement riche. Les idées fusent de tous côtés. Or, Mohammed est l'auteur de cet ouvrage extraordinaire. Il faut donc expliquer comment Mohammed a pu connaître tout cet ensemble de connaissances. Ce n'est pas difficile : on commence par lui mettre à portée de la main une véritable encyclopédie de sciences religieuses : « En ce temps-là, l'Orient était peuplé de religions diverses propagées par les missionnaires, les pèlerins, les marchands et les nomades, et que diversifiaient encore les écoles et les hérésies. Ce milieu ressemblait à celui que Flaubert évoqua dans la Tentation de saint Antoine ». Après cette affirmation générale, voici les détails qui vont nous prouver que l'Arabie était à l'époque l'écho de toutes les querelles religieuses, passées et présentes : « Sans parler du paganisme arabe ni du culte des pierres qui faisaient de La Mecque un centre de pèlerinage, les sectateurs de Manès avaient débordé les marches de l'empire sassanide. Des communautés juives formaient des îlots dans le Yémen ou le Hedjaz, comme à Yathrib, où Mohammed pourchassé par les Qoraïchites trouve refuge, et dont il fit Médine. Le christianisme syrien bordait le désert et pénétrait, transporté par les tribus bédouines étudiées par les RR. PP. Nau et Charles. Le monophysisme nestorien, tant sévérianiste que julianiste, et les docètes avaient en Syrie, en Egypte, au Nedjran (au Sud-Ouest de l'Arabie) et dans l'empire d'Ethiopie, une position très forte. On y trouvait aussi des Gnostiques, des Mazdéens ou Sabéens ou Chrétiens de saint Jean qui vivaient en Mésopotamie. Le Zend Avesta, l'Ancien et le Nouveau Testament (prolongés ou déformés par les évangiles apocryphes et la littérature rabbinique), les homélies ou les traités de saint Ephrem et de Grégoire de Nysse circulaient dans le monde arabe par écrit ou sous forme orale, avec les échos des fameux conciles de Nicée, de Constantinople et d'Ephèse où la Vierge avait été consacrée « Theodokos », mère de Dieu. La légende qui veut que Mohammed se fût entretenu à Bosra avec le moine Bahira traduit une vérité ». (2) Voilà au moins un tableau encourageant. Mohammed est un « veinard ». Avec toute cette documentation, il n'aura pas de peine à composer son Coran. Mohammed a tout connu : le manichéisme, le parsisme, le judaïsme, le christianisme et ses différentes sectes : la sévérianisme de Sévère d'Antioche, le Julianisme de Julien d'Halicarnasse, les Gnostiques, les Docètes, les Sabéens, les œuvres de Grégoire de Nysse et de saint Ephrem, les grands conciles du IVe siècle, le Zend Avesta. Quel homme étonnant, merveilleux. Il aurait été le meilleur collaborateur de Larousse. Et ce n'est pas tout : quel jugement dans ce mari de Khadidja ! Après avoir pris connaissance de toute cette documentation qui venait se présenter à lui, sans aucun effort, Mohammed faisait son choix : « le judaïsme et le christianisme surtout ont exercé une grande influence sur le dogme (et l'éthique) du Qoran ». (3) Il y a bien, surtout dans le problème

(1) Paru dans *Lumière et Vie*, 16 juillet 1954, édité à Saint-Alban-Leysse, Savoie, p. 109-130.
(2) *Loc. cit.*, p. 109-110.
(3) *Ibid.*, p. 110.

de l'unicité de Dieu, quelques différences d'ordre majeur. (1) Le monothéisme professé par Mohammed s'accommodait mal de la doctrine trinitaire des chrétiens qui associaient Dieu, Jésus et Marie, Marie jouant dans ce système le rôle du Saint-Esprit. Mohammed repoussait les hérésies des Collyridéens et plus encore celles des Elkhesaites. (2) On aurait pu l'embaucher au XX^e^ siècle, au Collège de France ou dans quelque autre Institut officiel, comme professeur d'histoire des religions. Et on est d'autant plus émerveillé quand on pense que cet Arabe, mari chanceux de Khadidja, grand commerçant international, vivait en Arabie, au VII^e^ siècle ! Les Arabes peuvent être fiers d'un tel génie ! Oh, il a bien commis quelques bévues. Mais qui n'en commet pas ? « Il est visible que Mohammed a confondu Marie sœur d'Abraham (*sic*) et d'Aaron avec la Vierge ». (3) Mais il est bien excusable. Il avait été sans doute engagé dans cette voie « par les parallèles édifiants d'Aphraates (4) et de Grégoire de Nysse sur les deux Marie ». (5)

Mohammed a connu aussi le Nouveau Testament, en particulier l'Evangile de saint Matthieu et l'Apocalypse qui ont « exercé sur lui une influence prédominante ». (6) « L'épître aux Galates est sans doute à l'origine de l'assertion qu'aucune âme ne portera la charge d'une autre âme ». (7) Et ce n'est pas fini. L'érudition de Mohammed ne s'arrête pas là ! » A ces sources (évangéliques), s'ajoutent la littérature chrétienne, celle des monastères d'Egypte et de Syrie et (encore une fois) les homélies de saint Ephrem ». (8) A la lecture de ces pages et au terme de notre travail, nous éprouvons maintenant des remords d'avoir tellement minimisé ce grand homme que fut Mohammed. Nous en avons fait un simple auxiliaire des juifs, alors qu'il avait un esprit si génial et une âme si chrétienne. Réfléchissons au Paradis qu'il offre aux musulmans ! « l'Evangile avec le dialogue du mauvais riche et de Lazare, les paraboles du festin et des noces, *les vierges sages, prototypes des houris*, l'opposition des damnés et des bienheureux, l'Apocalypse, les apocryphes, les homélies d'Ephrem (encore une fois) et autres syriaques, des conceptions nestoriennes (comme le sommeil de l'âme), des descriptions chiliastiques (les quatre fleuves du paradis terrestre, transposés dans le Qoran en fleuves de lait, de miel et de vin) et peut-être aussi des mosaïques ou des miniatures inspirées par ces textes seraient la base la plus vaste, bien qu'indirectement, des conceptions de Mohammed ». (9) Ne pourrait-on pas expurger un petit peu le Coran, et déclarer ensuite Mohammed docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford, de Colombie, de Bonn ou même de Paris. Une statue à Londres et un diplôme d'histoire des religions ne feraient pas mal du tout pour le rapprochement christiano-musulman tant souhaité par une masse d'exégètes et de commentateurs.

Quant à nous, nous aurions pu intituler notre travail : « *La Grande pitié*

(1) *Ibid.*, p. 111.
(2) *Ibid.*, p. 112.
(3) *Ibid.*, p. 113.
(4) Mohammed était vraiment un grand érudit. Il en savait sur l'histoire des religions — sans l'aide d'aucun dictionnaire — beaucoup plus que vous et moi.
(5) *Ibid.*, p. 113.
(6) *Ibid.*, p. 125.
(7) *Ibid.*
(8) *Ibid.*
(9) *Ibid.*, p. 129.

*des Etudes coraniques* ». Que dire, en effet, devant de pareilles affirmations ? Les bras nous en tombent. On peut bien, comme nous l'avons dit et répété, corriger une erreur, une fausse lecture de texte, redresser une interprétation ; mais convertir une boule de chewing-gum en règle d'acier toute droite, toute simple, c'est, croyons-nous, au-dessus des forces humaines. Répétons-le : des ouvrages comme ceux de Massignon, de Tor Andrae, de Dermenghen, de Montet, d'Abd-el-Jalil et de Blachère, et de bien d'autres littérateurs, si différents soient-ils de tendance et d'esprit, échappent pour cette raison à tout redressement et à toute critique. C'est l'esprit lui-même qu'il faudrait changer. Notre jugement peut paraître sévère. Il est cependant fondé et nous ne faisons que dire tout haut ce que généralement on pense tout bas.

*b)* Position historique du problème sur les rapports dans les *Actes* mecquois entre l'Islam naissant et le christianisme. — Nous voici en face d'un fouillis inextricable, d'élucubrations folles. Il faudrait ajouter ici que la littérature populaire s'est emparée du thème marial dans le « Coran ». Périodiquement, on entend des hommes et des femmes qui promènent ces petites histoires dans les grandes salles de conférences de l'Afrique du Nord. *L'Alliance Française* est une vraie bonne maman qui aime faire promener et accompagner ses petits enfants en veillant bien à ce que rien ne leur manque. — Tout dernièrement, dans son numéro d'août 1954, p. 113-118, la Revue *Ecclesia* publiait aussi un petit article intitulé : « *Savez-vous que les Musulmans aussi croient à la sainte Vierge* ». C'est toujours la même conclusion (p. 118) : « Le culte marial est sûrement l'un des aspects de l'Islam par lequel l'âme musulmane peut être approchée ». Tout cela n'est vraiment pas sérieux.

Ce sont là des systèmes sans base, de rêveries sans consistance. La littérature coranique est, selon nous, l'exemple le plus saillant des extravagances auxquelles peuvent aboutir des esprits sans critique. (1) Mon Dieu, au milieu de cette danse infernale, gardez mon sang-froid, mon jugement sain et équilibré. Ne permettez pas que je perde pied dans cette confusion d'idées et d'imaginations dévergondées.

De quoi s'agit-il ? Sur notre table de travail, nous avons *les Actes*, unique source sur les origines de l'Islam. Il ne nous intéresse pas de savoir ce que pensent Tabari et les autres commentateurs, de rechercher dans quelle mesure leurs écrits développent ou transforment les idées coraniques. Nous laissons cette besogne à d'autres historiens. En histoire, nous n'aimons ni les mélanges, ni la salade. Nous avons donc sur notre table le *Pseudo-Coran* tout seul et pour l'instant nous ne lisons que les sourates mecquoises. Médine viendra en son temps. Sourates mecquoises et médinoises forment deux groupes bien différents qui exigent, pour être comprises, des méthodes et des connaissances nettement distinctes.

(1) Nous supplions encore une fois tous les élèves de toutes les écoles d'Etudes orientales, d'abandonner sans pitié la littérature coranique qu'on leur ingurgite. S'ils veulent se faire une idée saine, propre, objective de l'Islam, je les adjure de passer dans un centre de d'épouillage, de s'asseoir dans un bon fauteuil pour se dégriser de la soûlerie des hypothèses insensées et fantasmagoriques qu'on leur sert à longueur de cours ; qu'ils fassent la grève de la folie et que par une solide formation critique et métaphysique, ils se préparent à aborder en pleine santé les problèmes historiques de l'Islam.

Les *Actes* de la période mecquoise, nous les connaissons déjà depuis longtemps et nous y avons appris bien des choses, qui forment pour nous des bases de jugement solide, inébranlable. Un fait, un fait historique capital domine toute cette période mecquoise : un rabbin, fort pieux et fort cultivé, travaille à la judaïsation de l'Arabie ou plus exactement s'efforce d'amener les Mecquois et les tribus arabes à la religion monothéiste d'Israël. Dans ce but, il raconte sans arrêt qu'il n'existe qu'un seul Dieu, que les idoles n'ont ni vie ni puissance. Yahwé seul existe ; Yahwé seul est Tout-Puissant. Tout ce qui est en dehors de Dieu, du Dieu de l'A. T. ne sont que fausses et inertes divinités. Israël, seul, parmi tous les peuples est le dépositaire de la vérité divine. Hors d'Israël, point de salut. Et l'histoire elle-même d'Israël raconte la lutte séculaire du Peuple Elu contre les idoles des païens et le triomphe infaillible des Hébreux et des Juifs sur les idolâtres de toute espèce. Le rabbin continue cette lutte contre l'idolâtrie ; il continue la mission dévolue par Yahwé à Abraham, à Moïse, à David, et, en général, à tout bon juif. Tout bon juif lutte pour Yahwé et pour Israël. Tout bon juif lutte contre tout idolâtre qui n'accepte pas le pur monothéisme d'Israël, que cet idolâtre soit païen ou chrétien. Le rabbin de La Mecque est un bon juif. La première victoire de ce rabbin est la conversion de Mohammed au judaïsme. Mohammed — s'est — converti — au judaïsme! C'est un fait capital pour l'histoire de l'Islam et un fait solidement établi : MOHAMMED — S'EST — FAIT — JUIF. Il a reconnu le Dieu d'Israël, le Dieu Unique des Juifs et, par sa conversion et ses prédications sur commande, il prolonge efficacement l'apostolat juif du rabbin. L'attelage dirigé par le rabbin lui-même est prêt maintenant à défoncer les terres ingrates de l'idolâtrie.

Jamais, en aucun moment de la période mecquoise, Mohammed n'a eu, comme nous l'avons dit à maintes reprises, l'initiative du mouvement religieux qui s'accomplit à La Mecque au commencement du VII[e] siècle. Mohammed n'a jamais été qu'un élève du rabbin ; après sa conversion, il n'est qu'un prédicateur au service du judaïsme, sous la direction du rabbin, son maître et son guide. La révolution religieuse de La Mecque au VII[e] siècle n'est pas d'origine arabe. Ni Mohammed, ni aucun Arabe n'en ont jamais conçu le projet, ni formé le plan. Ces pauvres bougres en auraient été bien incapables. Dans cette révolution, tout est juif, concerté par les juifs en vue de judaïser les tribus arabes. Concrètement, de quoi s'agit-il ? De renverser les idoles de la Ka'ba et de les remplacer par le Dieu Unique d'Israël ; de substituer le monothéisme juif au polythéisme arabe. Il s'agit essentiellement d'une chasse aux idoles, il s'agit de disperser une collection de cailloux pour laisser la place à un Dieu Unique dont les Juifs, les Juifs seuls sont les « dépositaires ». Quelle figure pouvait bien faire le mari de Khadidja dans cette « affaire » juive ? Son seul mérite est d'avoir été parmi ses compatriotes, le premier à se rallier au judaïsme. Le premier, Mohammed renonça aux idoles de ses ancêtres pour le Dieu du rabbin. Le premier, comme transfuge de l'idolâtrie et comme premier judaïsé, Mohammed est passé de l'état d'ignorance — *Galiliyah* — (1) à l'état de connaissance. Son second mérite est de s'être mis au service du rabbin pour faire triompher parmi les Arabes la cause d'Israël. Il n'a point d'autre mérite. Converti au judaïsme, Mohammed n'aura jamais qu'une activité de

(1) Sour. XXXIII, 33 ; XLVIII, 26.

converti. Il n'a pas de dogme nouveau à prêcher. L'Islam n'est pas une nouveauté et Mohammed n'est pas un innovateur.

Impitoyablement, il nous faut balayer de la littérature coranique tous les slogans qui traînent dans les ouvrages qu'on s'attendrait à voir sérieux, sur un Mohammed, en quête de la vérité religieuse, soucieux à en suer le sang, de s'unir à son Dieu. Toutes ces phrases sont bonnes, tout au plus, à fournir quelques images pour dessin animé sur le mode de Mickey. On pourrait y représenter Mohammed enjambant les immondices qui encombraient les sentiers de La Mecque et sautillant de gourbi en gourbi pour aller s'informer auprès des Juifs, ensuite auprès des Chrétiens, de leurs pensées sur la religion. Les informations recueillies sont si nombreuses et si précises que le pauvre Mohammed en est tout bouleversé. Rentré chez lui, il s'affale sur sa natte. Il est presque exsangue. D'autre fois, il est écarlate. Sa femme, qui ne comprend rien à l'état de son mari, s'agenouille près de lui ; elle lui prend la tête entre les mains, essaie de le ranimer. Mohammed s'éveille ; il entre en transes, se trémousse de tous ses membres et raconte des histoires de l'autre monde, des histoires que l'Invisible lui souffle dans les oreilles. Je ne plaisante pas. Ce sont des sornettes de ce genre que nos grands coranisants racontent à leurs lecteurs. (1) Puisse notre travail faire l'effet d'un grand coup de balai ! Une fois libérés de ces inepties qui traînassent depuis des siècles dans de savants ouvrages, tous ceux qui s'intéressent aux *Actes de l'Islam* pourront en aborder l'étude avec paix et sérénité.

Mohammed, converti au judaïsme ! L'Islam repose sur un fait historique : un rabbin prêchait le judaïsme à La Mecque. Un Arabe, mari de Khadidja, mordit à l'hameçon pour les raisons que nous avons expliquées. Cette conversion d'un Arabe à la religion d'Israël allait constituer le noyau central de l'Islam. L'Islam repose donc sur un fait absolument banal : la prédication d'un juif suivie de la conversion d'un Arabe, juif et arabe unis désormais dans une même profession de foi : il n'y a rien de semblable à Lui, Dieu des Juifs, qui a fait du peuple d'Israël, sa véritable *habitation*. Les connaissances bibliques de Mohammed lui viennent entièrement de l'extérieur, c'est-à-dire du rabbin de La Mecque. Si on a vraiment lu les *Actes*, comment peut-on dire sans sourciller que le « Qoran est la relation de l'expérience intuitive de Mohammed », (2) « le témoignage d'une expérience directe et vivante de Dieu, à la fois dans l'absolu et en relation avec le train ordinaire de la vie, et un appel à ordonner sa propre vie en sorte de se rendre capable

(1) Voir encore GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Les institutions musulmanes*, 1946, p. 17 : « On peut supposer qu'il avait été impressionné par les doctrines judéo-chrétiennes qui étaient, sans doute, professées à Mekke par quelques personnes et qui en inclinaient d'autres vers le monothéisme. Se sentant libéré par son mariage des soucis de la vie matérielle, il semble s'être livré tout entier à la méditation. La tradition le montre errant sur le mont Abou Qobaïs qui domine Mekke ; il y a des visions qui se concrétisent enfin dans l'apparition de Gabriel, (Jibril) l'ange de l'Annonciation chrétienne, devenu en Islam l'ange de la révélation.

Il reçut de l'ange Gabriel, vers 620, la révélation qu'il transmit à sa femme Khadidja, puis à quelques fidèles. Elle se manifestait par de brefs et ardents avertissements qui forment les plus courtes sourates du Coran, les dernières selon l'ordre qui fut plus tard adopté pour la rédaction du livre saint » ; voir *ibid.*, p. 33.

(2) GIBB (H.A.R.), *La structure de la pensée religieuse de l'Islam* traduit de l'anglais par Jeanne et Félix ARIN, Paris, Larose, 1950, p. 31.

d'y participer ». (1) C'est là, un jargon inconcevable et qui, lui aussi, pour la salubrité intellectuelle doit disparaître complètement des études coraniques. Dans ses pages, M. Gibb a le mérite d'être conséquent : puisque le Coran est le résultat de l'expérience intuitive de Mohammed, que Mohammed l'a exhumé de son propre fonds, il est évident que le problème des sources ne se pose pas : « De ce point de vue (intuitif) (qui est l'essentiel, la question des sources de la doctrine de Mohammed, qui intéresse si puissamment savants chrétiens et juifs en Occident, est entièrement hors de propos ». (2) C'est parfait. Il y a tout de même à cette façon de concevoir le Pseudo-Coran quelques difficultés : comment M. Gibb explique-t-il que dans son intuition et dans sa conscience religieuse, Mohammed ait pu connaître sans le secours de l'extérieur des histoires aussi précises que celles d'Adam, d'Abraham, de Lot, de Moïse, d'Isaac, d'Elisée, d'Elie, de David, de Salomon, de la reine de Saba ; qu'il ait pu connaître aussi des doctrines sur Dieu, l'inanité des idoles, la Création, la Providence, le Jugement dernier, l'Enfer, le Paradis, histoires et doctrines qui nous reportent violemment vers les Livres juifs et l'histoire d'Israël ? Toutes ces données positives ne proviennent pas de la conscience intuitive de Mohammed, mais d'un enseignement qu'il a nécessairement reçu de l'extérieur et cet enseignement est exclusivement juif. Mohammed n'est qu'un converti au judaïsme, et c'est à la politique religieuse d'un juif qu'il va consacrer sa vie après sa conversion. Jamais, il n'aura en matière religieuse, à La Mecque, la moindre initiative. Mohammed, à cette période, ne fut jamais qu'un serviteur, au service du rabbin. L'histoire objective nous empêche de signer le tableau brossé par Gibb, en couleurs vaporeuses et insaisissables : « L'horizon des Arabes s'était élevé au-dessus de toutes choses visibles, (3) terrestres ou personnelles jusqu'à un être invisible, omnipotent et transcendant. Mais ceci n'était évidemment pas assez. Pour que cette conception de Dieu pût se maintenir à cette hauteur nouvelle, (4) si immensément au-dessus de ce que l'esprit arabe avait imaginé jusque-là, il lui fallait pour ainsi dire être étayée d'un échafaudage d'idées et d'attitudes religieuses conformes. Ce fut effectivement le programme majeur affronté par Mohammed, comme par tout grand initiateur de la pensée. L'ensemble de la vie et de la pensée religieuse d'un peuple était à reconstruire. (5) Et ce n'était pas seulement pour

(1) Gibb (H.A.R.), *op. cit.*, p. 24-25. — Pour d'autres « historiens », Mohammed « aurait représenté certaines personnalités, par exemple, les Patriarches juifs, comme *Muslim.* La connaissance de ces personnalités lui vint (ainsi qu'à ses contemporains arabes et même à leurs ancêtres) du dehors, c'est-à-dire (et cette affirmation ne correspond à rien, comme nous allons le voir) à travers les efforts juifs et chrétiens ». D'après Sprenger, le principe fondamental de la religion de l'Islam et même l'Islam, existait déjà avant Mohammed », voir Bravmann, *Early Islam Concepts*, dans *Le Muséon* de Louvain, t. LXIV, 3-4, 1951, p. 342.

(2) *Ibid.*, p. 25.

(3) Comment peut-on écrire des phrases pareilles ! Où trouve-t-on que les Arabes *se sont élevés au-dessus de toutes les choses visibles ?* Qu'on relise notre chapitre sur les bagarres mecquoises et on sera, au contraire, fortement renseigné sur l'inaptitude des Mecquois à saisir, même à soupçonner, les conceptions religieuses du rabbin sur l'Invisible.

(4) Et les preuves ? *L'Institut des Hautes Etudes marocaines,* en publiant le travail de Gibb, n'a sans doute pas voulu être en reste avec les Maîtres de l'*Institut des Etudes Islamiques,* de l'Université de Paris, qui ont accepté dans leur Collection, l'ouvrage de Tor Andrae sur Mohammed !

(5) *Sic !*

les autres Arabes que cette reconstruction était nécessaire ; c'était aussi, et en premier lieu, pour Mohammed lui-même. (1) Pour lui, toutefois, la reconstruction procédait de haut en bas ; (2) partant de la vision d'Allah comme Juge Suprême et Créateur Omnipotent, son intuition (3) parcourait pas à pas les degrés nécessaires (4) par lesquels, dans leur marche ascendante, les autres pourraient parvenir, à la longue, à partager sa conviction ». (5)

Avons-nous raison, oui ou non, de réagir fortement contre ces ouvrages coraniques qui avancent de tels propos, contredits par chaque verset des *Actes?* Avons-nous raison, oui ou non, de faire au nom de l'histoire objective un grand feu destructeur de tous ces ouvrages tordus, anti-scientifiques dans leur méthode et leurs conclusions, quelle que soit la renommée des auteurs ? Quant à nous, avec la conscience tranquille, l'esprit en repos, nous nous en tenons avec calme et sérénité aux conclusions que la lecture des *Actes* nous livre sur Mohammed, élève d'un rabbin, sur Mohammed converti au judaïsme et travaillant, guidé par le rabbin, à la conversion des Arabes au judaïsme.

Dans ce mouvement religieux de La Mecque, au VIIe siècle, l'initiateur, l'homme génial, c'est le rabbin, uniquement le rabbin. C'est le rabbin qui a conçu le projet grandiose de convertir l'Arabie à la religion d'Israël. « Tes ancêtres » expliquait le rabbin R. Yohanan, « ont conquis un pays de sept peuples, et vous possèderez un jour les territoires de dix peuples. Les trois peuples nouveaux (à ajouter aux sept), sont les Kénistes, les Kénizéens et les Kadmoniens (Gen. XV, 18). Selon R. Juda, on entend par ces trois noms les Arabes, les Salmioï (peuplade arabe voisine de la Mésopotamie) et les Nabatéens ». (6) Le rabbin de La Mecque cherchait à réaliser le vœu exprimé naguère par ses ancêtres : amener les Arabes au Dieu d'Israël. C'est toute cette histoire sur la judaïsation de l'Arabie par un rabbin, aidé par un Arabe converti, que nous racontent les *Actes* et c'est dans ce climat de judaïsation qu'il nous faut juger les histoires soi-disant chrétiennes, contenues dans ce Livre. Si, comme nous l'avons dit et répété, et comme nous le répéterons encore, toute l'initiative du mouvement religieux mecquois, au début du VIIe siècle, est entre les mains d'un juif, comment concevoir que ce juif fasse des avances au christianisme, recommande à Mohammed la dévotion à la Très Sainte Vierge Marie, à Jésus, lui enseigne les grands dogmes du christianisme : l'Incarnation, la Rédemption et même l'Eucharistie ! Si ces récits évangéliques contenus dans les *Actes* étaient favorables à la religion du Christ, ces *Actes* nous deviendraient inconcevables. Un rabbin peut-il à la fois enseigner à Mohammed la religion juive et la religion chrétienne ? Ce serait une étrange aberration de le croire. Jésus est accusé dans le Talmud « d'avoir ensorcelé, soulevé et détourné Israël de sa voie ». (7) et ce serait maintenant un rabbin qui en recommanderait la dévotion et la vénération ! Si ces textes chrétiens inclus dans les *Actes* sont vraiment favorables au christianisme, nous renon-

(1) *Sic !*
(2) C'est proprement effarant !
(3) *Sic !*
(4) !!!
(5) GIBB, *loc. cit.*, p. 20.
(6) Talmud de Jérusalem, Traité Schebiit; *éd. cit.*, VI, 1 ; II, p. 377.
(7) WEILL (A.), *ibid.*, p. 184.

çons sans arrière-pensée à tout notre travail sur l'apostolat du rabbin de La Mecque. Mais ces textes des *Actes* mecquois sont-ils vraiment favorables au christianisme ? A nous en tenir seulement à la situation générale, il nous est déjà difficile de le croire. Notre rabbin est engagé dans une lutte fondamentale contre les idoles, contre l'associationnisme ! Il n'y a qu'un Dieu, sans aide, ni adjoint. Le Dieu d'Israël est Unique. Mais le monothéisme juif a deux ennemis : les idolâtres et les chrétiens. Les chrétiens ont brisé le monothéisme de Moïse. N'ont-ils pas présenté Jésus, fils de Marie, comme fils de Dieu. Quel scandale pour un juif, qu'un homme, né d'une femme, soit adoré comme fils du Tout-Puissant !

Appuyé sur ces considérations générales solidement établies, nous pouvons déjà nous demander si les textes soi-disant chrétiens des *Actes*, tout en étant favorables à *Jésus*, ne seraient point, par contre, une attaque menée contre le *Christ*, une réfutation du dogme trinitaire des chrétiens ? Ces textes ne rentreraient-ils pas dans le plan général du rabbin de la lutte contre les idoles ? En définitive, ces textes invoqués sans cesse par nos savants, comme des bases de rapprochement entre musulmans et chrétiens, ne marqueraient-ils pas, au contraire, la limite infranchissable entre les deux religions ou plus exactement la limite tracée par un rabbin entre le judaïsme et le christianisme ?

## 2. — EXAMEN DES TEXTES SOI-DISANT CHRÉTIENS DES *ACTES DE L'ISLAM*

C'est avec la sourate XIX, la 58e sourate dans le classement de Nöldeke qui englobe 90 sourates dans la période mecquoise, que nous trouvons les premiers textes « évangéliques ».

*a)* — Naissance de Jean-Baptiste, dans cette sourate XIX :

1. Récit de la Miséricorde de ton Seigneur envers son serviteur Zacharie.
2. Quand Zacharie invoqua secrètement son Seigneur,
3. Il lui dit : « Seigneur ! mes os, en moi, sont affaiblis et ma tête s'est couverte de cheveux blancs. (1)
4. Dans ma prière à Toi, Seigneur, je ne fus jamais cependant malheureux
5. Or, je crains mes proches, après moi. Bien que ma femme soit stérile, accorde-moi un descendant venu de Toi
6. Pour qu'il hérite de moi, et qu'il hérite de la famille de Jacob et fais, Seigneur, qu'il te soit agréable ! »

(1) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 226 traduit : *ma tête s'est éclaircie par la calvitie*, c'est vrai, mais pourquoi cette recherche linguistique dont le résultat est vraiment peu élégant. « Selon la tradition historico-biographique (*sic*), dit encore Blachère, *ibid.*, p. 225 note, le début de ce texte (de la sourate XIX) aurait été récité au Négus d'Abyssinie (!!) par les Croyants émigrés dans ce pays ». Cette nouvelle entrée en scène du Négus permet à nos perspicaces historiens d'avancer quelques conclusions, à vrai dire fort intéressantes, dont le seul défaut est de n'avoir aucune base historique : « Si l'on admet l'historicité de cette donnée, le révélation de ce texte (*sic, sic*) tournerait aux environs de l'an 616. Cette émigration en Abyssinie se situerait en effet vers la même époque que la conversion de « Omar ». Cette méthode historique est vraiment très amusante.

7. O Zacharie ! Nous t'annonçons la bonne nouvelle d'un fils, dont le nom sera Jean.
8. Jamais auparavant, nous n'avons encore donné ce nom.
9. Zacharie dit : « Comment aurais-je un fils ? Ma femme est stérile et je suis déjà avancé en âge. » (1)
10. (Dieu) dit : Ainsi parle ton Seigneur : « Cela est facile pour Moi, puisque je t'ai créé antérieurement, alors que tu n'étais rien. »
11. (Zacharie) dit : « Seigneur ! accorde-moi un signe ! » (Dieu) dit : « Ton signe est que tu ne parleras pas aux hommes, durant exactement trois nuits. » (2)
12. Zacharie sortit du Mihrab (3) vers son peuple et il lui fit signe de célébrer les louanges de Dieu, matin et soir. (4)
13. O Jean ! Prends le Livre avec force. (5) Et Nous lui donnâmes la Sagesse, dans son enfance
14. ainsi que la tendresse et la pureté. (Jean) était pieux, bon pour ses père et mère. Il ne fut ni violent, ni désobéissant.
15. Que la paix soit sur lui, (comme) au jour où il naquit. (Qu'elle soit sur lui) au jour où il mourra et au jour de sa résurrection.

Ces premiers versets de la sourate XIX, résument les faits généralement connus concernant la naissance de Jean-Baptiste, fils de Zacharie et d'Elisabeth : la vieillesse des deux époux, la stérilité du ménage, les allusions déplaisantes du peuple et des prêtres envers Zacharie, indigne d'être grand-prêtre, puisqu'il n'avait pas d'enfants ; la prière de Zacharie au Seigneur ; l'annonce de la naissance d'un fils, malgré la vieillesse de Zacharie et de sa femme ; le doute de Zacharie et sa punition ; la naissance du fils, dénommé Jean ; la reconnaissance du peuple.

En signalant les sources coraniques de ce récit, les commentateurs alignent sur le même plan et sans aucune discrimination l'Evangile de saint Luc I, 5-25 et l'*Evangile de l'Enfance*. Rédigé originellement en syriaque, ce dernier document rappelle par bien des endroits le Protévangile de Jacques le Mineur, de l'Evangile de saint Thomas, des Evangiles de saint Matthieu et de saint Luc. A

(1) Qāl : rabbī annä yakouno lī gholām^un wa kānati mra'atī 'āqira wa qad balaghto min al kibari 'itiyya = (Zacharie) dit : ô mon Dieu ! comment aurais-je uu enfant, alors que ma femme est stérile et que j'ai déjà atteint un âge avancé ?. D'après Kasimirski, Montet, s. Luc, I, 18 et le texte arabe précité, c'est Zacharie qui se déclare trop vieux pour engendrer. D'après Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 227, v. 9-8, c'est Zacharie qui déclare sa femme trop vieille.

(2) Thalātha layāl^in sawiyya = *exactement trois nuits*, c'est-à-dire selon Soyouti, trois nuits avec leurs jours. BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 227, v. 11, traduit : *durant trois jours entiers*. Le mot *nuit* signifie une période de 24 heures, à compter à partir du soleil. — MONTET, *op. cit.*, p. 420, v. 11 ajoute comme finale de ce verset : *quoique bien portant*. Il n'est pas question dans le texte arabe de *bien portant*, mais de *exactement*.

(3) Al-mihrâbi.

(4) Fa 'awha ilayhim sabbihou bokrat^an wa 'ashiyya = Il leur inspira : glorifiez au matin et au soir. Il leur inspira : d'après BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 227, v. 12-11, c'est le Seigneur qui aurait demandé au peuple de prier matin et soir. En réalité, c'est Zacharie qui ordonne au peuple de prier.

(5) Yā yahya khodhi l-kitāba bi qowwa. Le Livre en question ne peut désigner ici que le *Coran*, c'est-à-dire le Livre de Moïse ; voir aussi sour. VII, 142 : « (Moïse) prends ces Tables avec force (Fa khodhhā bi qowwa), et ordonne à ton peuple de prendre le meilleur d'elles ».

une date qu'on ne précise pas cet apocryphe syriaque fut traduit en arabe, (1) Que le rabbin de La Mecque se soit servi pour son récit de la sourate XIX, 1-15, de l'*Evangile de l'Enfance*, c'est absolument certain, (2) et le fait n'a rien qui puisse nous surprendre, étant donné que le rabbin connaissait parfaitement la langue arabe, sinon le syriaque.

Mais, par contre, nous n'oserions jamais citer l'Evangile de saint Luc comme source coranique. Cet évangile, écrit en grec, n'avait pas encore été traduit en arabe à l'époque de l'apostolat du rabbin de La Mecque et surtout aucun détail ne révèle d'une façon certaine la moindre connaissance chez le Juif des Evangiles canoniques. C'est toujours par des apocryphes dont l'original linguistique est plus ou moins défini que le rabbin eut accès à la littérature chrétienne.

Il y a plus : le Pseudo-Coran, en effet, est en désaccord fondamental avec l'Evangile de saint Luc. L'idée principale de l'Evangile est de mettre en relief la miséricorde de Yahwé envers le peuple d'Israël en présentant comme un miracle la naissance de saint Jean-Baptiste et en présentant saint Jean-Baptiste lui-même comme précurseur et annonciateur de Jésus. Tout ce récit est dominé par cette vue messianique, dans la ligne de la Providence de Yahwé. Favorable, Yahwé l'avait été spécialement, car la naissance de Jean avait constitué l'un de ces rares signes par quoi l'Eternel, la Miséricorde de Yahwé s'était déjà manifestée dans le même sens vis-à-vis de Sarah. Nonagénaire, n'avait-elle pas donné naissance à Isaac, contre toute espérance ? Maintenant, c'est à Zacharie et à Elisabeth que Dieu donnait avec la naissance de Jean, ce signe exceptionnel et si particulier de son immense bonté.

A la naissance de son fils, c'est vers Yahwé, le Dieu d'Israël que se tourne Zacharie pour lui rendre grâce : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple ». Mais l'histoire d'Israël ne regarde pas seulement le passé. L'avenir se projette devant elle, un avenir nouveau, attendu depuis des siècles. Jusqu'ici, malgré la miséricorde divine, les prérogatives uniques dont il jouissait, le Peuple Elu n'avait encore parcouru que le premier stade de sa course. Avant Jean-Baptiste, la piété des Juifs reposait sur la Loi et les Prophètes. (3) Mais Loi et Prophètes ne constituaient qu'une porte entrebâillée vers l'abîme de la miséricorde divine. Loi et Prophètes n'étaient pas la vraie lumière. Jean était le précurseur qui allait ouvrir la porte toute grande au message divin, qui allait préparer les voies à un nouvel avenir bien plus lumineux pour l'histoire d'Israël que ne l'avait été tout le passé, depuis Abraham et Moïse. « Et toi, petit enfant », lui prédit son père Zacharie, « tu seras appelé Prophète du Très-Haut, car tu précèderas le Seigneur pour lui préparer les voies, pour donner à son peuple la connaissance du salut par la rémission de ses péchés...Tu illumineras ceux qui se tiennent dans les ténèbres et l'ombre de la mort ». (4) Moi, Jean, je ne suis rien ; je ne suis qu'une voix

(1) PEETERS (P.), *Evangiles apocryphes*, Paris, Picard, 1914, Introduction I — LIX.
(2) *Ibid.*, ch. III, 4-8, p. 79-82. — A l'analyse des textes, nous croirions volontiers que le rabbin connut encore bien d'autres apocryphes. — Nous verrons plus tard dans quelle mesure l'*Evangile de l'Enfance* est utilisé dans la sourate V, 109-110, voir G. GRAF, *Geschichte des christlichen arabischen Litteratur*, t. I, Città del Vaticano, dans *Studi et Testi*, 118, p. 225, n. 1.
(3) S. Luc, XVI, 16. »
(4) *Ibid.*, I, 76, 77, 79.

qui crie dans le désert. Je ne suis que le héraut d'un message nouveau : « Aplanissez le chemin du Seigneur », comme l'a prédit Isaïe. (1) Il vient — il est là — « celui qui est plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de délier la courroie de ses chaussures. Il tient en mains la pelle à vanner, pour nettoyer son aire, et recueillir le blé dans son grenier ; quant aux balles, il les consumera au feu qui ne s'éteint pas ». (2) C'est par Jésus, avec Jésus, que l'histoire d'Israël va s'achever, c'est par Jésus et avec Jésus que la miséricorde millénaire de Yahwé envers son peuple va trouver sa totale perfection.

Jean-Baptiste, c'est le passé d'Israël ; mais c'est surtout un nouvel avenir que Jean a reçu mission d'annoncer ; passé et avenir baignant pour ainsi dire dans la miséricorde de Yahwé.

Jean-Baptiste ne se comprend historiquement qu'en fonction de Jésus. Il est le précurseur de Jésus. Enlever cette mission prophétique de la vie du Précurseur, c'est déjà avant la lettre décapiter Jean-Baptiste. Enraciné dans le passé d'Israël, Jean a pour mission d'annoncer au peuple d'Israël un avenir vertigineux ; il est venu préparer pour les Juifs un bond en avant pressenti depuis longtemps, mais insoupçonné dans ses dimensions. Jean est la charnière qui relie les temps anciens d'Abraham et de Moïse aux temps nouveaux de Jésus.

Dans les textes des *Actes de l'Islam* que nous avons reproduits plus haut, il n'est plus question de tout cela. (3) L'histoire de Zacharie et de Jean est un chaînon dans les longues litanies des signes de la miséricorde de Yahwé. C'est la Puissance de Yahwé qui est exaltée dans ces textes. Cette histoire de Zacharie et de Jean fait partie de la grande histoire d'Israël, au même titre que l'histoire d'Abraham, de Moïse, de David et Salomon, racontée dans la Bible, le Livre des Juifs. O Jean, ne renie jamais le passé de ta race. Tu as nos saintes Ecritures. Ne t'en détache jamais ; restes-y collé. Elles représentent le message de Yahwé, miséricordieux et Tout-Puissant. « O Jean, tiens l'Ecriture avec force ! » (4)

Des perspectives d'avenir et de message messianique de Jean — point central du récit évangélique — il n'en est nullement question dans les *Actes*. Le Jean-Baptiste des *Actes* est un Jean-Baptiste scindé de son message, scindé du nouvel avenir d'Israël, scindé totalement d'avec Jésus. Jean-Baptiste est un Prophète, mais un Prophète sans message. Le Jean-Baptiste des *Actes* est un Jean-Baptiste tronqué, décapité et désossé. Il n'a plus aucune mission spécifique. Il est rejeté vers le passé et rattaché au seul Livre des Juifs. Dans le présent, il est signe de la Miséricorde de Yahwé. Quant à l'avenir, il n'en a pas. Dans l'Evangile, Jean-Baptiste est projeté dans l'avenir ; dans les *Actes*, il est retenu dans le passé. Ses attaches avec Jésus ont été brisées. Jean-Baptiste dans les *Actes de l'Islam* n'appartient pas au monde chrétien. Il n'est plus qu'un signe parmi tant d'autres, de la miséricorde de Yahwé envers le Peuple Elu, sans lien avec l'avenir chrétien.

(1) Isaïe, XL, 3-5.
(2) S. Luc, III, 16.
(3) Sour. XIX, 13.
(4) Remarquons que l'*Evangile arabe de l'enfance* passe aussi complètement sous silence le messianisme de Jean-Baptiste. L'intervention de Jean n'est même pas mentionnée dans le baptême de Jésus ; voir PEETERS, *Evangile de l'Enfance*, ch. LIV, *éd. cit.*, p. 64-65.

Réfléchissons quelques instants sur cette conclusion. Supposons, comme le font nos savants coranisants, un Mohammed fréquentant les trous terreux où nichent les esclaves chrétiens et venant s'informer auprès d'eux de la religion chrétienne. Il nous faudrait imaginer que notre Arabe aurait passé au tri ses informations pour éliminer de l'histoire de Jean-Baptiste tous les caractères qui le rattachaient au monde chrétien. Mohammed ferait figure de critique vraiment très avisé, ne retirant du récit évangélique que les points d'attache avec le judaïsme. Rien ne nous permet pareille hypothèse, absolument contraire à tout ce que nous connaissons du rôle passif de Mohammed. Dans le Pseudo-Coran, ce n'est d'ailleurs pas Mohammed qui raconte l'histoire de Jean-Baptiste. On la lui raconte : « Récit de la Miséricorde de *ton Seigneur* envers son serviteur Zacharie ». (1) Et quel peut bien être l'auteur de ce récit ? C'est obligatoirement, un Docteur de la Loi, figé dans l'A. T., cherchant à mettre en relief la miséricorde de Yahwé envers son peuple : Zacharie est le Serviteur de ce Yahwé miséricordieux et son fils Jean est fortement amarré au Livre Juif, le Livre de Moïse. Cet homme qui raconte à Mohammed l'histoire de Jean-Baptiste passe complètement sous silence le rôle messianique du Précurseur de Jésus. Il se tait sur la mission de Jean, qu'il aurait cependant pu connaître, s'il avait lu l'Evangile de s. Luc.

Récapitulons notre analyse : nous trouvons dans les *Actes* un récit sur la naissance miraculeuse de Jean-Baptiste. Le narrateur s'adresse à Mohammed. Il lui raconte que Jean-Baptiste appartient à l'histoire d'Israël ; il se tait sur le rôle de Jean vis-à-vis de Jésus. Pareil narrateur qui scinde Jean-Baptiste de sa mission chrétienne ne peut être évidemment qu'un Juif.

Une autre question vient se greffer naturellement sur cette conclusion ; pourquoi un Juif, puisqu'apparemment il n'y était point forcé, raconte-t-il à Mohammed l'histoire de Jean-Baptiste avec la volonté bien arrêtée de refuser à ce dernier le rôle de précurseur de Jésus ? Le plus simple n'était-il pas pour le rabbin, puisqu'il ne voulait pas raconter la mission messianique de Jean-Baptiste de ne point parler de cette histoire très embarrassante pour un Juif ? Quel motif le poussait à faire ce récit à Mohammed, alors que rien apparemment ne l'y forçait. Il nous faut bien trouver une raison à cette démarche insolite de notre Juif. Cette raison, nous pouvons assez facilement nous l'imaginer. (2)

Rappelons tout d'abord l'atmosphère de luttes religieuses dans laquelle on vit à La Mecque au début du VII[e] siècle. Le rabbin mène une solide campagne contre les idoles de la Ka'ba.

C'est à la sourate XIX, comme nous l'avons remarqué que les premiers récits évangéliques sont introduits dans les *Actes*, c'est-à-dire à une époque où après avoir instruit Mohammed du monothéisme juif, le rabbin détourne son disciple de tout ce qui est contraire à ce caractère spécifique d'Israël. Déjà il lui a montré ce qu'il y avait de contradiction et d'illusion dans l'adoration des idoles de la Ka'ba. Pour conserver intact le dépôt religieux d'Israël que le rabbin lui confie, Mohammed doit briser totalement avec la religion de ses compatriotes et de ses ancêtres. Ils ont leurs déesses et tu as ton Dieu,

(1) Sour. XIX, 1.
(2) Voir plus loin, p. 308.

Mohammed. Mais pour que l'âme de Mohammed soit complètement judaïsée, qu'elle puisse s'épanouir sans nuage et avec plénitude dans la religion d'Israël, il lui faut briser encore et totalement avec le christianisme qui proclame, lui aussi, du moins apparemment, l'existence de plusieurs dieux, et qui, par ce fait même a trahi la mission confiée par Yahwé au peuple hébreu. C'est dans cette lutte contre les ennemis du monothéisme, que s'encastrent les récits évangéliques rapportés dans les *Actes*.

Zacharie et Jean-Baptiste glorifient la miséricorde et la Toute-Puissance de Yahwé ; ils vivent tous deux sous le régime de la Loi. Ils font partie des privilégiés de la race élue. Mais de Jésus, il n'en est pas question. Le récit coranique, en taisant le nom de Jésus dans la vie de Jean-Baptiste, n'est pas seulement a-chrétien ; il est nettement et formellement anti-chrétien. Il ne pouvait pas en être autrement dans la pensée d'un rabbin. Faire de Jean-Baptiste le précurseur et l'annonciateur du Messie, c'était déjà reconnaître la divinité du Christ et porter par conséquent essentiellement atteinte au rigide monothéisme d'Israël. Pour le rabbin, Jésus, en tant que Fils de Dieu, est une idole qu'il faut combattre au même titre que les idoles de la Ka'ba. Tout ce qui rappelle ou affirme dans les Evangiles la divinité du Christ, doit disparaître. Zacharie et Jean appartiennent à la seule zone juive ; ils sont, dans le récit du rabbin, totalement et volontairement rayés du christianisme.

*b)* Histoire de la Vierge Marie. — C'est encore dans la sourate XIX — appelée sourate de Marie — que nous trouvons le récit le plus circonstancié sur la mère de Jésus :

16. Et mentionne dans le Livre, Marie, (1) quand elle se retira de ses parents du côté de l'Orient. (2)
17. Elle se sépara d'eux. Et Nous lui envoyâmes Notre Esprit et il se présenta à elle sous la forme d'un homme accompli
18. « Je me réfugie dans le Miséricordieux à cause de toi », dit (Marie). Puisses-tu craindre Dieu !
19. « Je ne suis », répondit-il, « que l'Envoyé de ton Seigneur, pour te donner un fils pur. »
20. « Comment pourrai-je avoir un fils », demanda-t-elle, « alors qu'aucun homme ne m'a touchée et je ne suis pas une prostituée ». (3)
21. « Ainsi sera-t-il », dit-il. « C'est ainsi qu'a parlé ton Seigneur : « Cela est facile pour moi et Nous ferons, certes, de lui un signe pour les hommes et (une preuve) de Miséricorde de Notre part : c'est affaire décrétée. »

(1) Wa-dhkor fil-kitābi Myriam : et rappelle dans le Livre, Marie. Voir plus loin, p. 309, etc.

(2) « Dans un lieu oriental », dit Blachère, *op. cit.*, p. 228. C'est vraiment trop de scrupule littéraire. — *Du côté de l'Orient*, c'est-à-dire dans le sanctuaire du Temple, orienté vers l'est.

(3) Blachère, *op. cit.*, p. 228 préfère traduire *fils* par *garçon; homme* par *mortel*, ce qui nous détourne du sens concret de la phrase. On ne peut ici identifier *homme* et *mortel ;* au lieu de *prostituée*, Blachère traduit *femme*, ce qui est contraire au sens véritable. On ne peut pas dire que Marie n'était pas femme. Ce que veut dire le texte des Actes, c'est qu'il y a pour une femme deux façons d'avoir un enfant : en mariée ou en prostituée. Or, Marie n'était ni l'un ni l'autre.

Ces versets 16-21 de la sourate XIX constituent le gros bloc marial des *Actes* et combien de chrétiens ne se sont-ils pas pâmés sur ce texte ! La Providence, disent-ils, est bonne de nous avoir révélé la piété de Mohammed envers la Vierge Marie. Par la Vierge, l'union ne pourrait-elle pas se faire entre musulmans et chrétiens ? Pour l'ensemble des âmes pieuses, conclut Abd-el-Jalil dans son petit travail sur Marie et l'Islam, il y a des faits rapportés dans le Coran qui constituent un stimulant religieux et qui font penser à une sorte d'*Imitatio Mariæ.* (1)

Ecartant les opinions des commentateurs, écartant aussi les sourates médinoises qui posent, au point de vue de l'évolution de la pensée religieuse, des problèmes tout particuliers, que reste-il en fait de données mariales dans les sourates mecquoises ? Il reste le récit très succinct de la vie de Marie au Temple : « Elle se retira de sa famille dans l'endroit du Temple orienté vers l'est et elle disposa un voile en deçà d'eux ». (2) Cette retraite de Marie au Temple nous est rapportée plus en détail dans l'*Evangile du Pseudo-Matthieu :* « Or après neuf mois accomplis, Anne mit au monde une fille et l'appela du nom de Marie. Et lorsqu'elle l'eut sevrée la troisième année, Joachim et sa femme Anne s'en allèrent ensemble au temple du Seigneur, et, tout en offrant des victimes au Seigneur, ils présentèrent leur petite fille Marie pour qu'elle habitât avec les vierges qui passaient le jour et la nuit à louer Dieu. Lorsqu'elle eut été placée devant le temple du Seigneur, elle gravit les quinze marches en courant, sans regarder en arrière et sans demander ses parents, ainsi que le font d'ordinaire les enfants. Et ce fait frappa tout le monde d'étonnement, au point que les prêtres du Temple eux-mêmes étaient dans l'admiration ». (3)

C'est ensuite, dans les *Actes*, la scène de l'Annonciation : apparition d'un esprit sous la forme d'un mortel accompli ; crainte de Marie ; dialogue entre Marie et l'émissaire de Dieu. C'est encore à l'*Evangile du Pseudo-Matthieu* que nous pensons : « Il se présenta à elle un jeune homme dont on n'aurait pu décrire la beauté. Marie, en le voyant, fut saisie d'effroi et se mit à trembler. Il lui dit : « Ne crains rien, Marie, tu as trouvé grâce auprès de Moi ». (4) Et

(1) ABD-EL-JALIL, *op. cit.*, p. 81. — Nous devons ajouter que l'ouvrage d'Adb-el-Jalil n'est guère satisfaisant pour un historien tant soit peu critique, même et peut-être surtout du point de vue coranique. Libre aux musulmans de repousser les méthodes critiques quand il s'agit du Coran (*ibid.*, p. 8), mais libre à nous aussi d'en faire application avec sérénité. Ne parlons pas des commentaires arabes que le P. Abd-el-Jalil estime tout particulièrement. Même quand on n'a fait que parcourir quelques-uns de ces volumes indigestes, amusants, dans lesquels la fantaisie, l'imagination, quand ce n'est pas la ruse tiennent une place prépondérante, il faut être vraiment courageux pour porter sur ces ouvrages le même jugement qu'Abd-el-Jalil : « A la louange des commentateurs, il faut dire qu'ils ne se laissent pas souvent griser par le jeu ingénieux des conjectures et par le déploiement varié de récits. Ils se défendent de répandre des faits imaginaires même édifiants. Ils font preuve d'un sens aigu de la primauté et de la beauté de la vérité et ils déclarent qu'ils veulent avant tout respecter celle-ci » (*Ibid.*, p. 10 ; voir aussi p. 55). On croirait en lisant ces lignes, à une véritable boutade. L'auteur doit bien savoir que les commentaires du Pseudo-Coran ne constituent qu'un galimatias généralement informe, et sans aucun souci de critique historique.

(2) Sour. XIX, 16-17.

(3) *Evangile du Pseudo-Matthieu*, ch. IV, éd. MICHEL-PEETERS, *Evangiles Apocryphes*, vol. I, Paris, 1911, p. 73. — Voir *Protévangile de Jacques*, ch. VII, éd. AMANN, Paris, 1910, p. 205-208 ; et *Livre arménien de l'Enfance*, éd. PEETERS, ch. III, 2, *ibid.*, vol. II, p. 178.

(4) *Ibid.*, ch. IX, 2 ; *éd. cit.*, p. 89 ; voir *Protévangile*, XI, 1-2 ; *éd. cit.*, p. 223-225.

Marie devint enceinte sans le secours d'un homme et les générations la connaîtront désormais comme la Vierge Marie. (1)

Dans ce problème des sources coraniques, les commentateurs divaguent selon leurs tendances personnelles et leurs *a priori*. Pour les « savants » qui croient à la composition du Pseudo-Coran par Mohammed, ce dernier serait une sorte d'érudit investigateur, qui aurait connu l'*Evangile du Pseudo-Matthieu* et le *Protévangile de saint Jacques* soit directement, soit par voie orale. Pour connaître directement ces ouvrages, Mohammed évidemment aurait dû savoir lire et écrire et être capable de s'intéresser à cette littérature sur les origines chrétiennes ! Une connaissance par voie orale, nous pousserait à conclure que les Chrétiens de La Mecque connaissaient eux-mêmes ces ouvrages dont il n'est même pas sûr qu'il existait à La Mecque une traduction arabe. Par ailleurs, si l'on admet, comme les Musulmans le font depuis Médine, qu'Allah est l'auteur du Pseudo-Coran, il nous faudrait expliquer sans ambages et sans détour aucun les motifs qui poussèrent Dieu à préférer aux Evangiles canoniques les Livres apocryphes dont les récits ne sont généralement que poésie et imagination. Toutes ces hypothèses plus fantaisistes les unes que les autres s'écroulent et s'effondrent devant la réalité que nous connaissons maintenant. Nous savons, en effet, d'une façon certaine que les *Actes de l'Islam* ont été rédigés par un Juif et de ce fait les problèmes se trouvent complètement déplacés. Dans le problème des origines de l'Islam, l'historien ne s'attarde plus à une quelconque inspiration d'Allah, d'un Allah, d'ailleurs très mal défini, fétiche de la Ka'ba, et dont la personnalité est toute vacillante. Il ne s'agit plus de savoir si Mohammed a connu lui-même l'*Evangile de l'Enfance*, le *Protévangile de saint Jacques*, l'*Evangile du Pseudo-Matthieu*. Mohammed n'entre plus en ligne de compte. Tout le problème est concentré sur le rabbin de La Mecque : quels documents pouvait bien avoir ce rabbin pour parler de Marie, mère de Jésus, dans son ouvrage sur les origines de l'Islam.

Pour la période antérieure à la naissance de Jésus, fils de Marie, les commentateurs citent généralement comme sources le *Protévangile de saint Jacques* et l'*Evangile du Pseudo-Matthieu* et ce sont des références à ces deux écrits que les traducteurs flanquent généralement au bas de leurs copies. Sans entrer dans des détails — qui n'intéressent pas l'ensemble de notre travail — nous ajouterons cependant quelques précisions. Le *Protévangile de Jacques*, qu'on pourrait dater approximativement du IIe siècle après J. C., est conservé dans une traduction syriaque qui dériverait du grec et qui pourrait bien être de la fin du Ve ou commencement du VIe siècle. Mais c'est surtout par des manuscrits grecs (2) relativement tardifs que nous est connu le *Protévangile de Jacques*, Il en existe aussi une traduction arabe, (3) dont on ignore la date.

Dans une sourate médinoise, III, 31 que nous étudierons en son temps, le Pseudo-Coran est censé se référer au *Protévangile*. (4) Admettons cette conclusion pour l'instant, sans rester toutefois sur un sentiment de pleine satisfaction,

(1) *Ibid.*, ch. IX, 1 ; *éd. cit.*, p. 87-89; voir aussi ch. VII, 2, p. 79 ; VIII, p. 81 ; VIII, 5, p. 87 ; X, 1, p. 89, etc...

(2) AMANN, *op. cit.*, 62-65.

(3) (G.) GRAF, *op. cit.*, p. 224, n. 53, AMANN, *op. cit.*, p. 68.

(4) AMANN, *op. cit.*, p. 137, n. 4 ; BLACHÈRE, *op. cit.*, t. III, p. 864.

et demandons-nous comment le rabbin de La Mecque aurait pu connaître ce document. Nous écartons évidemment le texte grec, même s'il est original. L'utilisation par le rabbin d'une traduction syriaque dont nous connaissons l'existence avec certitude n'est pas absolument impossible. Mais il reste peut-être une autre solution au problème que nous posons. Certains érudits allemands de la fin du XIX^e siècle ont cru devoir, en effet, discerner sous le texte grec du *Protévangile* un grand nombre d'expressions hébraïques qui feraient supposer que le *Protévangile* fut originellement écrit non point en grec, mais en hébreu. (1) A cette suggestion, on a répondu très évasivement (2) et par des raisons générales qui, à notre sens, sont bien loin d'être valables et qui nous paraissent même vraiment déficientes. (3) On ne peut faire fi cependant des analyses de Conrady, (4) qui étalent en toute évidence les locutions hébraïques du *Protévangile*. Partant de ce fait certain, on est amené par l'étude du Pseudo-Coran, à poser sous un nouveau jour ce problème des langues originales des apocryphes, utilisés par le rabbin de La Mecque. Il n'est pas certain que le rabbin ait utilisé le *Protévangile de Jacques*, mais si réellement, il s'en est servi, le fait trouverait une explication normale, en admettant l'existence d'une rédaction hébraïque de ce document, rédaction inconnue aujourd'hui, mais facilement repérable dans sa formule grecque.

Ce qui, par contre, nous semble absolument certain, c'est l'utilisation par le rabbin de La Mecque de l'*Evangile du Pseudo-Matthieu*. Les histoires de la sourate XIX, 16-21, sur la retraite de Marie dans le Temple, sur la visite auprès d'elle de l'envoyé du Seigneur, ainsi que la discussion de Marie avec ce divin messager sont incontestablement empruntées à cet apocryphe. Tandis que le *Protévangile de Jacques* a été diffusé en grec, c'est par une rédaction latine que nous connaissons cet *Evangile du Pseudo-Matthieu*. Cette rédaction latine serait elle-même une traduction faite par saint Jérôme d'un texte hébreu original, (5) si nous en croyons le prologue (6) de ce document ; même si le caractère authentique de ce prologue peut être discuté, nous voulons dire, même si ce prologue a été ajouté postérieurement au texte principal, nous serions cependant enclin à croire à sa véracité : l'utilisation par le rabbin de cet évangile apocryphe circulant en rédaction hébraïque, deviendrait, de la sorte, absolument normal. (7) A l'époque où il rédigeait les *Actes de l'Islam* et plus précisément au moment où il écrivait la sourate XIX, consacrée aux problèmes chrétiens, le rabbin avait donc une bibliothèque, dont nous connaissons le catalogue. Ses livres sont peu nombreux, mais suffisants pour le but qu'il poursuit :

(1) AMANN, *op. cit.*, p. 61-62.
(2) Voir aussi HENNECKE, *Neutestamentliche Apokryphen*, Tübingen, 1904, p. 53.
(3) *Ibid.*, p. 62.
(4) CONRADY, *Die Quelle der Kanonischen Kindheitsgeschichte Jesus*, 1900, p. 232-250.
(5) MICHEL-PEETERS, *op. cit.*, p. XIX : « Cet évangile est soi-disant une traduction latine faite par saint Jérôme d'un évangile hébreu de saint Matthieu. Il comprend d'abord un récit qui a de grandes affinités avec le *Protévangile*. Mais il n'en dérive d'ailleurs aucunement, et doit avoir été composé indépendamment à l'aide de documents très semblables à ceux utilisés par lui ».
(6) AMANN, *op. cit.*, p. 275 ; MICHEL-PEETERS, *op. cit.*, p. 55.
(7) Pour déterminer la langue originale de ces apocryphes, les spécialistes devront désormais penser que ces documents furent connus et utilisés par un rabbin, à La Mecque, au début du VII^e siècle.

1. — Un exemplaire de la Bible, en hébreu.
2. — Le *Corab*, composé par lui-même en arabe.
3. — L'Evangile arabe de l'Enfance.
4. — L'Evangile du Pseudo-Matthieu, en hébreu.
5. — Peut-être, le Protévangile de Jacques, dans sa forme hébraïque.

Par contre, il ne possédait aucun exemplaire des Evangiles canoniques. (1) L'*Evangile arabe de l'Enfance* servit de base pour le récit sur Jean-Baptiste, inséré par le rabbin dans ses *Actes de l'Islam*, XIX, 1-15 ; et c'est à l'*Evangile du Pseudo-Matthieu* que le rabbin se réfère, pour parler de la Vierge Marie, XIX, 16-21. Il s'y réfère, mais en le modifiant d'une façon essentielle et l'étude de ces modifications va nous révéler une fois de plus le but anti-chrétien poursuivi par le rabbin de La Mecque.

Lisons attentivement les textes : dans cette même sourate XIX, 29, Marie, mère de Jésus, est désignée comme sœur d'Aaron : « O sœur d'Aaron ! ton père n'était pas un père indigne, ni ta mère une prostituée ». (2) On a essayé d'expliquer ce texte par toutes espèces de combinaisons et d'hypothèses. Pour les uns, l'expression *sœur d'Aaron* n'aurait aucune signification généalogique. On voudrait simplement établir une certaine comparaison et équivalence, comme prophétesse, entre Marie, sœur d'Aaron et Marie, mère de Jésus. Pour les autres, cette expression signifierait que Marie, mère de Jésus, descendrait d'Aaron, (3) comme on dit : Marie, fille de David. Pour les autres, enfin, Aaron désignerait ici non point le frère de Moïse, mais un autre personnage apparenté à la Vierge Marie. Ces différentes exégèses qui n'épuisent d'ailleurs pas l'esprit fécond et superbement imaginatif des coranisants, ne sont que des expédients pour amoindrir ou même annihiler la valeur précise d'un texte embarrassant. On nous recommande bien, il est vrai, de ne pas sourire de cette identification des deux Marie : « Quoi qu'il puisse en être du Coran, il faut s'abstenir d'accuser l'Islam de faire une telle confusion (entre Marie la Vierge et Marie, sœur d'Aaron) ; il faut renoncer à une argumentation facile et vaine et à des insinuations inefficaces et déplaisantes ». (4) La recommandation est sage et il est utile de s'y conformer. Reprenons donc le verset des *Actes :* « O Marie, ô sœur d'Aaron » et essayons de le comprendre en prenant solidement en main, l'expression *sœur d'Aaron*, employée par le rabbin pour désigner la mère de Jésus. Remarquons tout d'abord que cette expression a été volontairement choisie par le rabbin. On ne la trouve donc ni dans l'*Evangile du Pseudo-Matthieu*, ni dans le *Protévangile de Jacques*, ni dans l'*Evangile arabe de l'Enfance*, ni dans aucun autre apocryphe que le rabbin aurait eu la possibilité de connaître. L'expression *sœur d'Aaron* est une propre création de l'auteur des *Actes de l'Islam ;* et elle rentre dans le plan général de la judaïsation des données évangéliques que nous trouvons dans le Pseudo-Coran.

D'après la Bible, le père de Moïse s'appelait Imrane ou Amran, fils de Qéhat, de la famille de Lévi : « Fils de Qéhat : Amran, Ychar, Hebron et Uzziel. Qéhat vécut cent trente-trois ans... Tels sont les clans de Lévi avec leurs descen-

(1) Contrairement à ce qu'affirment tous les coranisants.
(2) Sour. XIX, 29.
(3) Pourquoi pas de Moïse ?
(4) Abd-el-Jalil, *op. cit.*, p. 13.

dances ». (1) Amran, épousa Iokébéd, sa tante, (2) fille de Lévi. (3) De ce mariage naquirent trois enfants : d'abord une fille et deux garçons : Aaron et Moïse. (4) La fille reçut le nom de *Myriam*. (5) Très jeune, Myriam était fort rusée. C'est elle qui proposa à la fille de Pharaon d'aller quérir une nourrice pour son petit frère et qui ramena la propre mère de l'enfant, (6) ce qui permet aux exégètes de conclure qu'à la naissance de Moïse, Marie devait avoir une dizaine d'années, et Aaron à peu près quatre ans. (7) La généalogie biblique est donc bien fixée et tout Juif la connaissait ou pouvait la connaître :

| 1 | 2 | 3 |
|---|---|---|
| Gerson | Qéhat | Mérari |

| 1 | 2 | 3 | 4 |
|---|---|---|---|
| Amran (Iokébéd) | Ychar | Hebron | Uzziel |

| 1 | 2 | 3 |
|---|---|---|
| Myriam | Aaron | Moïse |

Myriam, sœur d'Aaron et de Moïse, fille d'Amran et de Iokébéd, possède donc dans l'Ancien Testament, une généalogie rigoureusement précise.

En identifiant la Vierge Marie, avec la sœur d'Aaron, le rabbin entendait donc présenter la mère de Jésus comme sœur de Myriam, d'Aaron et de Moïse. C'est vraiment un peu exagéré ! et certainement un manque de bonne foi. On pourrait croire pour libérer la conscience du rabbin que l'expression *sœur d'Aaron* est un pur *lapsus*, ou qu'elle constitue un travestissement de l'histoire, comme on en trouve souvent et même de nos jours dans les emportements des prédicateurs. Mais aucune de ces hypothèses salvatrices n'est valable dans notre cas. La preuve que le rabbin a décidé volontairement d'identifier la Vierge Marie avec la sœur d'Aaron et de Moïse, c'est qu'il leur donne à tous le même père. D'après l'A. T., Myriam, Aaron et Moïse ont pour père Amran, mari de Jokébéd. Par contre, le père de la Vierge Marie n'est pas nommé dans les Evangiles canoniques, mais il porte un nom dans l'*Evangile de l'Enfance*. Il s'appelle Joachim (8). Il était donc facile au rabbin, de donner ce nom traditionnel à la Vierge Marie. Mais naturellement il n'en est pas question dans les *Actes de*

(1) Exode, VI, 18-19.
(2) *Ibid.*, 23.
(3) Nombres, XXVI, 59.
(4) Exode, VI, 20 ; Nombres XXVI, 59; voir aussi I Paral. VI, 3.
(5) ABD-EL-JALIL, *op. cit.*, p. 20 : « La forme de ce nom (*Myriam*) est en arabe, identique à celle en syriaque et en grec dans la Bible. Les commentateurs les plus raisonnables se contentent de dire que ce nom est d'origine hébraïque, et qu'il signifie « la pieuse », « la dévote » (*al-'âbidah*) ».
(6) Exode, II, 7-8.
(7) Moïse avait trois ans de moins qu'Aaron, Exode, VII, 7. Après le passage de la Mer Rouge, Marie âgée d'environ quatre-vingt-dix ans devint *ne-by'ah*, prophétesse, Exode, XX, 20-21 ; Nombres, XII, 2; Michée, VI, 4. Frappée de la lèpre, Nombres, XII, 1-15 : Deut., XXIV, 9, elle mourut à la station de Cadès, Nombres, XX, 1.
(8) *Evangile de l'Enfance, éd. cit.*, p. 69-77.

*l'Islam*. Dans cet ouvrage, composé par le rabbin, la mère de Jésus a le même père qu'Aaron, Moïse et leur sœur Marie, c'est-à-dire Imran :

30. Yahwé a choisi Adam, Noé, la famille d'Abraham et la famille de 'Imran sur tout le monde
En tant que descendants les uns des autres. Yahwé entend et sait tout
31. (Rappelle-toi) quand la femme de 'Imran dit : « Seigneur ! je te voue, comme t'étant dévolu, ce qui est dans mon ventre.
Accepte-le de moi ! En vérité, Tu entends et Tu sais tout. »
Quand elle eut accouché, (la femme de 'Imran) s'écria : « Seigneur, j'ai mis au monde une fille. »
32. ...Zacharie se chargea d'elle. Or chaque fois que celui-ci entrait auprès d'elle, dans le sanctuaire, il trouvait auprès d'elle une subsistance nécessaire.
« O Marie, demanda-t-il un jour, comment as-tu ceci ? » (1)

Ce texte rentre parfaitement dans les perspectives historiques du rabbin : c'est Marie, mère de Jésus, qui est nettement désignée. Elle se retire dans le sanctuaire de Jérusalem ; c'est Zacharie, père de Jean-Baptiste qui veille sur elle. Et cette Marie a pour père Imran, le père d'Aaron et de Moïse, ce qui confirme la valeur réelle que le rabbin donne volontairement à l'expression *sœur d'Aaron*. Quant à la mère de la Vierge Marie, elle n'est pas nommée dans les *Actes de l'Islam*. Ce serait un véritable contre-sens, comme le fait Blachère, de l'identifier avec Anne : (2) la mère de Jésus ne peut être à la fois fille de Imran et d'Anne, séparés par des siècles d'histoire.

C'est encore comme fille d'Imran que la mère de Jésus est désignée dans la sourate LXVI, 12 : « Il a proposé ainsi l'exemple de Marie, fille de 'Imran qui se garda vierge ».

La généalogie présentée par les Apocryphes était précise : Joachim et Anne sont mentionnés comme les père et mère de la Vierge Marie. Le rabbin écarte consciemment et volontairement cette généalogie chrétienne pour rattacher Marie à une généalogie biblique, rapportée plus haut, mais qui exige maintenant un complément, d'après les *Actes de l'Islam* :

Amran (Iokébéd)

| 1 | 2 | 3 | 4 |
|---|---|---|---|
| Myriam | Aaron | Moïse | La Vierge Marie |

Mohammed, une seule doctrine est vraie : la doctrine d'un Dieu Unique. C'est nous, Juifs, nous seuls qui avons reçu du Dieu Unique lui-même, le dépôt de la Vérité. Tout ce qui porte atteinte à cette Vérité, est mensonge. Les chrétiens ont introduit dans la religion une nouvelle forme de polythéisme, ils ont fait de Jésus, non seulement un associé de la Divinité, mais le propre fils de Yahwé. Le christianisme est plus encore que l'idolâtrie, l'ennemi d'Israël.

L'identification de la Vierge Marie et de la sœur d'Aaron n'est donc pas un fait isolé dans la sourate XIX. Elle fait partie d'un système généalogique déli-

(1) Sour. médinoise, III, 30-32.
(2) BLACHÈRE, *op. cit.*, t. III, p. 865, note du v. 41-35.

bérément inventé par le rabbin. Et cette identification constitue un acte d'impudence notoire. L'auteur joue, en effet, sur l'ignorance crasse de ses auditeurs et ce sont des « bobards » qu'il leur raconte volontairement. Le rabbin lui-même n'est pas dupe de cette identification. Il ne pouvait l'être. Il raconte dans ce domaine généalogique, des choses auxquelles il ne croit pas. Or, dans quel but, cherchait-il volontairement à égarer ses auditeurs, d'une façon si grossière ? Son but est toujours le même : « israéliser » tout ce qui touche à l'histoire chrétienne. Cette Marie, dont on dit tant de bien, appartient, elle aussi, à l'histoire d'Israël ; par ses origines lévitiques et mosaïques, elle fait partie, dit-il, du cycle biblique, le cycle de l'A. T. Elle aussi comme Jean-Baptiste, est arrachée par le rabbin du milieu chrétien, replongée dans l'histoire juive et il est à peine besoin de rechercher l'auteur « de ce rapt ». Cet auteur ne peut être qu'un juif, le juif qui prêche le judaïsme à La Mecque, qui combat l'idolâtrie, sous sa forme arabe et sous sa forme chrétienne. C'est au monde juif qu'appartient Marie, mère de Jésus. Le rabbin, malgré les sources connues de lui a réussi à soustraire Marie, mère de Jésus, aux chrétiens qui la réclamaient. Ce nouveau rapt lui fut, à la vérité, très facile. Le rabbin, seul homme cultivé (1) au milieu d'un peuple vivant dans une ignorance abêtie, aurait pu faire croire n'importe quoi, à n'importe qui. (2)

N'est-il pas étonnant, cependant, qu'un Juif, tout en attirant Marie dans le camp nettement israélite, l'ait présentée aux Mecquois et à Mohammed comme une vierge, tout en étant la Mère de Jésus. On connaît toutes les calomnies et les insanités écrites par les Juifs contre la Vierge Marie, dans le but d'amoindrir et de discréditer la personnalité de Jésus. *Le Livre des Actes* lui-même dans un texte postérieur, souvent reproduit et mal interprété se ferait l'écho de cette campagne calomnieuse des Juifs : « Ils n'ont pas cru, et ils ont dit sur Marie une immense calomnie ». (3) Par contre, pour quelques historiens, le dogme de la virginité de Marie se serait éveillé dans la conscience chrétienne, sous l'influence d'idées juives, transformées elles-mêmes par la pensée hellénistico-chrétienne, travaillant sur le texte d'Isaïe : « Le Seigneur lui-même vous donnera un signe : Voici que la Vierge a conçu et elle enfante un signe, et elle lui donne le nom d'Emmanuel ». (4) A l'abri de ce texte d'Isaïe, il se forma au cours des âges dans le judaïsme une mentalité consciente et nettement définie, exposée au XII^e^ siècle dans le *Tholdoth Yeschu, Histoire de Jésus*. Dans cet ouvrage, « les calomnies sur la naissance de Jésus y sont longuement reproduites », mais ses miracles y sont reconnus, présentés comme les témoins de la Toute-Puissance de Yahwé. On ajoute « que Jésus les aurait opérés, ces miracles, pour prouver

(1) Nous ne comptons pas les « poétaillons » dont on honore l'Arabie à cette époque et qu'on s'amuse à vanter démesurément pour avoir l'occasion de parler « de la culture arabe préislamique ». On n'est pas sûr que ces « poétaillons » soient antérieurs aux *Actes de l'Islam*.

(2) Plus tard, l'Islam s'imposera, d'ailleurs, non point par des arguments rationnels, mais à coups de trique.

(3) Sour. IV, 155. Nous expliquerons ce texte dans notre travail sur Médine. La sourate IV fait, en effet, partie des sourates médinoises et nous nous interdisons d'empiéter sur l'avenir. Disons de suite que ce texte ne s'adresse pas aux juifs fidèles, mais aux chrétiens, juifs renégats, qui auraient fait de Marie la femme de Yahwé dont elle aurait eu un fils. Quelle affreuse calomnie !

(4) Isaïe, VII, 13-14.

que sa mère l'avait enfanté sans cesser d'être vierge, conformément à la prophétie d'Isaïe, VII, 14 ». (1) Les Juifs, enfermés dans leur Bible, se trouvaient tiraillés en sens opposés : par respect pour la Bible ils ne pouvaient nier ce texte d'Isaïe, l'un de leurs plus grands prophètes : *une vierge enfantera*. Mais par contre, toute l'histoire d'Israël n'est qu'un incessant et victorieux combat pour l'Unité de Dieu, contre les polythéistes. Le rabbin, en déclarant vierge Marie, Mère de Jésus, reste fidèle au texte d'Isaïe, confirmé d'ailleurs par les documents apocryphes qu'il avait sous la main, qui, eux aussi, proclamaient la virginité de Marie. Le rabbin était d'autant plus enclin à croire à la valeur de ces documents, qu'ils étaient sur ce point conformes à la Prophétie du grand Isaïe et qu'ils étaient eux aussi écrits en hébreu ; quand il affirmait la virginité de Marie, l'auteur des *Actes de l'Islam* pensait donc en toute conscience rester dans la tradition juive la plus authentique. Par ailleurs, le rabbin ne parlera jamais de Marie, comme mère du Christ, le Christ des chrétiens, seconde personne de la sainte Trinité. Ce serait, à ses yeux, un véritable blasphème : Dieu est Unique et il n'a pas de Fils. La Vierge Marie, pour le rabbin, bien que dotée elle-même de dons exceptionnels, ne pouvait être « qu'anti-chrétienne ». Nous assistons ici à une large manœuvre, de la part du rabbin : Marie est vierge, comme l'affirment les documents hébreux, Isaïe et les apocryphes du Nouveau Testament ; elle engendrera sous le souffle de l'Esprit ; mais son fils ne sera qu'un Prophète, de la lignée des grands Prophètes d'Israël. Il s'appelle Jésus et n'aura jamais la fonction de Christ que lui donnent les Chrétiens contrairement aux grandes déclarations de Moïse sur l'Unité divine. En résumé, tout en proclamant la virginité de Marie, le rabbin raisonne en Juif et fait consciemment œuvre anti-chrétienne. Marie est vierge et mère de Jésus ; mais sœur de Moïse et d'Aaron, elle n'est pas et ne peut être mère du Christ-Dieu. Ce serait renier le monothéisme d'Israël et blasphémer le nom du Tout-Puissant qui s'est révélé à Moïse, sur le mont Sinaï.

*c*) Jésus, fils de Marie. — Après avoir parlé de Jean (le Baptiste), en escamotant totalement son rôle messianique, de Marie vierge et mère d'un fils qui ne peut être un Dieu, après avoir rattaché Jean et Marie au cycle mosaïque, sans aucun lien avec l'avenir chrétien, le rabbin aborde la question de Jésus, dans cette même sourate XIX :

22. Et (Marie) conçut et elle se retira avec lui dans un lieu écarté. (2)
23. Les douleurs la surprirent auprès d'un tronc de palmier. « Plût à Dieu », s'écria-t-elle, « que je fusse morte avant cet instant et que je fusse totalement oubliée ! »
24. Celui qui était à ses pieds lui cria : (3) « Ne t'afflige pas ! Ton Seigneur a mis un ruisseau à tes pieds.

(1) *Dictionnaire Biblique, ibid.*, col. 809.

(2) Voir *Pseudo-Matthieu*, ch. XIII, 2, *éd. cit.*, p. 99 ; *Protévangile de S. Jacques*, ch. XVII, 3 ; *éd. cit.*, p. 37 ; *Evangile de l'Enfance*, (Recension arménienne), ch. VIII, 5 ; *éd. cit.*, p. 123.

(3) Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 229, v. 24, traduit : « *Mais l'enfant qui était à ses pieds lui parla* » ; Montet, *op. cit.*, p. 42 : « *(Une voix) lui cria au-dessous d'elle* » ; Le texte arabe dit « Fa-nadahā min taḥtiha = il lui cria de dessous elle », traduction que n'admet pas Blachère, *ibid.*, n. 23-32. Selon nous, le texte arabe ne parlerait pas de l'enfant Jésus, mais de « *il* », désignant ici l'ange placé en contre-bas de Marie.

25. Secoue vers toi le tronc du palmier ; tu feras tomber vers toi des dattes fraîches et mûres.
26. Mange et bois et que ton œil se sèche ! et si tu vois quelqu'un, dis-lui :
27. « J'ai fait vœu de jeûner pour le Très-Miséricordieux et je ne parlerai aujourd'hui à personne. »
28. Elle alla portant (l'enfant) auprès des siens.
« O Marie » dirent-ils, « tu as accompli une chose monstrueuse
29. O sœur d'Aaron ! ton père n'était pas un méchant homme, ni ta mère, une prostituée ! »
30. (Marie) fit signe vers l'enfant. « Comment », dirent-ils, « parlerions-nous à un enfant qui est encore au berceau. »
31. Mais (l'enfant) dit : « Je suis serviteur de Yahwé. Il m'a donné l'Écriture et m'a fait prophète (1)
32. Il m'a béni où que je sois. Il m'a recommandé la prière et l'aumône tant que je resterai vivant
33. Et la piété envers ma mère. Il ne m'a pas fait misérable orgueilleux (2)
34. Et la paix (fut) sur moi le jour où je naquis ; (qu'elle soit) sur moi le jour où je mourrai et le jour où je serai ressuscité. »
35. C'est Jésus, fils de Marie, selon la parole de vérité au sujet duquel ils discutent. (3)
36. Il ne saurait être possible que Yahwé prenne un fils. Louange à Lui (Yahwé). Lorsqu'il a discuté une chose, il dit : « Soit » et elle est.

Dans ce récit, les versets 22-26 rapportent l'épisode du palmier, d'après l'*Evangile du Pseudo-Matthieu* qui place, d'ailleurs, cette scène à l'époque de la fuite en Egypte. (4) Nous n'avons point retrouvé trace du jeûne malencontreux de Jésus, (v. 27) ni de la rentrée de Marie auprès des siens (v. 28-30). — Quant aux paroles de Jésus au berceau, elles semblent rappeler le texte de l'*Evangile de l'Enfance :* « Je suis Jésus, le Fils de Dieu, le Verbe, que vous avez enfanté, comme vous l'avait annoncé l'ange Gabriel, et mon Père m'a envoyé pour sauver le monde ». (5) Entre cet *Evangile de l'Enfance* et la sourate XIX, 31, il y a donc une certaine ressemblance : dans l'un et l'autre document, Jésus parle au berceau ; de plus, les paroles de l'enfant, présentent dans les deux documents une certaine similitude qui nous incite à croire que le rabbin avait réellement sous les yeux, l'*Evangile de l'Enfance*. Mais si la comparaison entre ces deux textes dénote une certaine similitude, elle fait, par ailleurs, ressortir des différences essentielles, qui mettent en évidence, les intentions anti-chrétiennes du rabbin :

(1) Qāl : innī 'abdo llahi ātānī l-kitāba wa ja'alanī nabiyya : Il dit : « Je suis le serviteur de Dieu ; il me donna le Livre et me fit prophète.

(2) Wa lam yaj 'alnı jabbrāan shaqiyya = Il n'a pas fait de moi un orgueilleux, rebelle (à Dieu). BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 230 traduit : il ne m'a fait ni violent ni malheureux.

(3) BLACHÈRE, *op. cit.*, p. 225 reporte les versets 35-41 à une date ultérieure. Pour quelle raison, il ne le dit pas. Pour nous, ces versets sont dans la suite logique du discours du rabbin.

(4) *Pseudo-Matthieu*, ch. XX ; *éd. cit.*, p. 117.

(5) *Evangile de l'Enfance*, ch. I ; *éd. cit.*, p. 1.

| Évangile de l'Enfance, ch. I | Coran, XIX, 31 |
|---|---|
| Jésus parla... et dit à sa mère | S'adressant à Marie, il dit : |
| Je suis | Je suis |
| Jésus, le fils de Dieu | Le serviteur de Yahwé |
| Le Verbe | . . . . . . . . . |
| Que vous avez enfanté | . . . . . . . . . |
| Et mon père m'a envoyé pour sauver le monde. | Il m'a donné l'Écriture et m'a fait Prophète. |

Dans l'*Evangile de l'Enfance*, Jésus, fils de la Vierge Marie est présenté, comme le Fils de Dieu : « Quand Marie et Joseph arrivèrent en ce village d'Egypte et furent descendus à l'hôpital, les gens du pays ressentirent une épouvante extrême. Tous les chefs et les prêtres des idoles se réunirent auprès de l'idole en question et lui dirent : « Qu'est-ce que ce bouleversement et cette secousse qui se sont produits dans notre pays ? » L'idole leur répondit en disant : « Un Dieu caché est présent ici ; c'est lui qui est le Dieu véritable et il n'y en a pas d'autre que Lui à servir, car il est vraiment le Fils ». (1) Par contre, dans les *Actes*, Jésus n'est plus le Fils de Dieu. Pareille affirmation serait un scandale pour un Juif élevé dans le plus rigoureux monothéisme. Parler du Fils de Dieu, ce serait renier toute l'histoire d'Israël, la raison d'exister du peuple hébreu et juif. Le rabbin se refuse encore à déclarer que Jésus, Fils de Dieu a été envoyé par Dieu le Père pour sauver le monde. La personnalité divine du Christ, la mission salvatrice de Jésus ne peuvent point faire partie des conceptions juives. Jésus, fils de Marie, n'est plus dans cette sourate XIX que le serviteur de Dieu. Jésus évolue sur le même plan, il est au même niveau que les Prophètes d'Israël. Yahwé lui a remis en main l'Ecriture, non point les Evangiles, comme l'interprète Montet, (2) mais la Bible. Comment pourrait-on dire qu'à son berceau Jésus avait reçu l'Evangile ? Ce serait un véritable non-sens. Mais par sa naissance virginale, par le fait même de son existence, Jésus devenait un signe de la Miséricorde de Yahwé pour l'humanité. Parce qu'il était Prophète, à l'égal des grands Prophètes d'Israël, Jésus continuait les fastes d'Israël chantés dans tous les livres bibliques. Jésus, fils de Marie, non pas Fils de Dieu. Jésus serviteur de Yahwé et non point Sauveur du monde, Jésus aligné au même rang que les Prophètes hébreux et juifs, ce n'est plus le Jésus des Chrétiens. En transformant de cette manière le texte de l'*Evangile de l'Enfance*, dont il connaissait cependant la teneur, l'auteur de la sourate XIX, se révèle une fois de plus comme un Juif authentique, ennemi des doctrines chrétiennes. Ces récits évangéliques du Pseudo-Coran n'ont donc rien qui puisse rapprocher l'Islam naissant du christianisme. Bien au contraire, ils ne figurent dans les *Actes* que pour barrer la route aux chrétiens. L'idée générale du rabbin n'a rien que d'authentiquement Juif : il ne faut pas que Jésus apparaisse comme Fils de Dieu, ni comme Sauveur du monde, ni comme annoncé par Jean-Baptiste. Quoi qu'en pensent nos concor-

(1) *Evangile de l'Enfance, éd. cit.*, p. 11-12, etc. etc... Les autres apocryphes, l'*Evangile du Pseudo-Matthieu*, le *Protévangile de Jacques* proclament également et sans cesse la divinité de Jésus.

(2) MONTET, *op. cit.*, p. 422, n. 3.

distes béats, ces récits coraniques n'ont rien d'unifiant. Il marquent, au contraire, une position très nettement et catégoriquement anti-chrétienne. Ce n'est pas pour diviniser le Christ que le rabbin parle de Jésus à Mohammed et aux Mecquois, c'est au contraire, pour saper le christianisme par la base. Dans les *Actes de l'Islam*, Jésus n'est pas un lien, il constitue une barrière entre le judaïsme et le christianisme.

La manuœvre du rabbin est claire. Il n'y a qu'un Peuple Elu : c'est Israël. Il n'y a qu'une Loi : celle de Moïse. Il n'y a qu'un Dieu : Yahwé. Cette trilogie forme un bloc contre lequel doit venir se briser tout essai de dissidence. Il n'y a qu'un Livre, un seul, qui ait apporté aux hommes la vérité religieuse : c'est le Livre des Hébreux, révélé par Yahwé à Moïse, dans une nuit célèbre. Hormis ce livre, tout n'est que mensonge :

1. Louange à Yahwé qui fit descendre sur son serviteur (1) l'Écriture (2) où il n'a point mis de détours.
2. (C'est un Livre) droit pour donner l'avertissement d'une calamité sévère venant de Lui, et annoncer aux Croyants qui font le bien, qu'ils recevront une belle récompense. (3)

C'est à partir de ce Livre qu'on doit juger de la valeur de toutes les religions. Toute religion qui ne s'y conforme pas, est une religion fausse et mensongère. Le dogme essentiel de ce Livre, c'est que Yahwé est unique. Le Livre de Moïse constitue la norme de la Vérité et le monothéisme qu'il enseigne, révélé par Dieu lui-même, le seul dogme de toute religion venant de Dieu. En reconnaissant et en enseignant la divinité de Jésus, les chrétiens se classent automatiquement parmi les hérétiques de la Vérité ; ils se mettent en contradiction avec le Livre de Yahwé :

3. (Le Livre a été révélé) aussi pour avertir ceux qui disent : « Dieu a pris pour Lui un fils ».
4. (Ni ces gens) ni leurs pères n'ont aucune connaissance de Yahwé. Monstrueux est le mot qui sort de leurs bouches. (4) Ils ne disent qu'un mensonge. (5)

Tout ce qui est contraire au Livre est contraire à la Vérité :

Nous t'avons envoyé le Livre avec la Vérité
Adore Yahwé. Rends-lui le culte (qui Lui est dû)
N'est-ce pas à Yahwé qu'on doit le culte pur ? (6)

C'est à partir de ce principe que le rabbin juge de la valeur des autres religions : l'idolâtre qui n'a pas de Livre et le christianisme qui a falsifié le Livre de Moïse. Il n'y a qu'une seule vérité et elle est contenue dans le Livre des Révélations du Sinaï. Il n'y a qu'un seul dogme : l'unicité de Yahwé. C'est

(1) Moïse.
(2) Le Pentateuque.
(3) Sour. XVIII, 1-2.
(4) A rapprocher de la sourate IV, 155; voir plus haut, p. 298, n. 3 : « Ils ont dit sur Marie une immense calomnie ».
(5) Sour. XVIII, 3-4.
(6) Sour. XXXIX 2-3.

pour maintenir ce dogme que les Juifs ont engagé le combat depuis des siècles. Ce sont les pires ennemis du judaïsme ceux qui disent que Jésus est le Fils de Dieu et Marie la mère d'un Dieu. Le christianisme est le plus grand danger que les Juifs aient jamais connu. En affirmant la divinité de Jésus, les Chrétiens démolissent tout l'échafaudage dogmatique édifié par Moïse et maintenu par Israël au prix de luttes incessantes. Il n'existe pas de racisme plus inné que dans ce petit peuple juif; les Juifs jettent le discrédit sur toute l'humanité non-juive, se considérant comme supérieurs à toutes les nations. Depuis Moïse, Israël était « propriétaire » du Dieu Unique et voici que des hommes, eux aussi Juifs, venaient les déposséder et crever les barrières du nationalisme juif, en faisant de Jésus, fils de Marie, un nouveau Dieu, un Dieu, pour tous. Ces Juifs d'un nouveau genre ont l'audace, au nom même de la religion, de vouloir parfaire la révélation de Moïse ! Pour les chrétiens, Jésus-Dieu est venu pour compléter Moïse, et sauver l'humanité. Pour les Juifs, Jésus-Dieu est un surplus scandaleux. Moïse n'a pas besoin de complément : Il suffit au salut de l'homme. Les Juifs repoussent un Christ — complément de la révélation mosaïque. Ils rejettent un Christ-Sauveur. Israël seul, est la porte du salut. Il n'y a qu'un Peuple Elu. Déclarer Dieu le fils de Marie, c'est ruiner par la base les privilèges et les prérogatives du peuple juif ; c'est supprimer sa raison d'exister et de vivre ; c'est réduire à néant toute l'histoire d'Abraham et de Moïse et de tous les Patriarches hébreux. Avec un Jésus-Dieu, les Juifs n'ont plus qu'à disparaître.

Non, Yahwé ne peut avoir de fils. Qu'on se rappelle l'histoire de Nabuchodonosor, racontée dans le Talmud de Jérusalem. Le roi avait fait jeter dans une fournaise ardente Schodrakh, Merchakh et Abd-Nago. Entrés trois dans le feu, ils étaient quatre à la sortie. Je les vois, en liberté, qui se promènent dans le feu sans qu'il leur arrive du mal et le quatrième a l'aspect d'un fils des dieux. (1) Mais non, ce quatrième personnage ne pouvait être fils des dieux remarque Rabbi Ruben, car « en ce moment-là un ange descendit et frappa sur la bouche du tyran, en lui disant de corriger ses expressions et Nabuchonosor, profitant de la leçon, rendit grâce à Dieu en ces termes : « Béni soit le Dieu de Shadrac, Meshac et Abed Nego qui a envoyé *son ange* et délivré ses serviteurs qui, se confiant en Lui, ont désobéi à l'ordre du Roi et ont livré leur corps, plutôt que de servir ou adorer tout autre que leur Dieu ». (2)

Fils de Marie, (3) Jésus l'est ; mais pas fils de Dieu. Dire que Dieu a un fils, c'est une chose monstrueuse. (4)

(1) Daniel, III, 92.
(2) Daniel, *ibid.*, 95.
(3) Rendant compte d'un ouvrage d'Eric F. Bishop, sur l'expression « Fils de Marie » le recenseur de *En Terre d'Islam*, juillet-août 1934, p. 284, remarque que l'Evangile n'emploie qu'une seule fois (cette expression), tandis qu'on la rencontre jusqu'à 23 fois dans le « Coran ». Il est assez curieux que le Proche-Orient qui nomme d'habitude le père d'après le nom du premier-né (Abou Hanna) ait appelé Jésus « Fils de Marie ». La suite du texte est amusante : « Il n'est guère douteux que l'expression du Coran ait une origine chrétienne ; elle serait arrivée jusqu'à Médine par les musulmans réfugiés en Abyssinie qui l'empruntèrent aux chrétiens de là-bas et la transmirent à Mahomet ». L'étude de Bishop est qualifiée par le même recenseur « de technique ». Que d'efforts intellectuels gaspillés en pure perte. La faute en est encore — une fois de plus — au Négus d'Abyssinie !
(4) Sour. XIX, 91.

Faire de Marie la mère d'un Dieu est le plus grand scandale qu'une secte ait pu commettre. Que Marie soit vierge, Isaïe l'avait prédit et les Livres écrits en hébreu, consultés par le rabbin, l'affirmaient aussi. La virginité de Marie est dans la ligne traditionnelle du judaïsme. Ce qui est turpitude, ce n'est pas que Marie soit vierge et mère de Jésus ; c'est qu'elle soit vierge et mère d'un Dieu. Les Juifs ont raison, disent-ils eux-mêmes, de proclamer la virginité de Marie, mais les chrétiens blasphèment en la proclamant mère d'un Dieu. Pour être mère de Dieu, il faudrait que Marie soit femme de Dieu. Or, elle est vierge et la virginité de Marie est une preuve évidente que Jésus n'est pas fils d'un Dieu !

Réfléchis, Mohammed. Comment les chrétiens osent-ils affirmer que Jésus, fils de Marie, est Dieu. Comment Dieu qui n'a pas de femme pourrait-il avoir un fils ? Comment les Juifs, les Arabes convertis ou idolâtres auraient-ils pu concevoir une filiation sans femme, une filiation toute spirituelle ? Comment pouvaient-ils imaginer un seul instant que Jésus, fils de Marie, était aussi fils de Dieu, issu de son Père en personne distincte, mais uni avec Lui dans la même nature ? Non, Jésus, contrairement à ce que disent les Chrétiens, n'est pas fils de Dieu, puisque Yahwé n'a pas de femme : « En vérité, Lui (Yahwé) — que sa Majesté soit exaltée ! (1) — n'a pris pour Lui ni compagne ni Fils ». (2) « Lui qui a formé les cieux et la terre ! Comment aurait-il un fils, Lui qui n'a pas de compagne ? Lui qui a créé toutes choses et qui connaît Tout ! C'est là Yahwé, votre Seigneur ! Nulle divinité, excepté Lui, le Créateur de toute chose. Adorez-le ! De toute chose, il est le protecteur ». (3)

Admettre un fils à côté de Yahwé, ou placer à côté de Lui des associés, ou bien lui donner une femme, c'est ruiner l'idée de la Divinité, du Yahwé Tout-Puissant. La multiplicité est une conséquence de la faiblesse et de l'insuffisance. Le Tout-Puissant ne peut être qu'Unique : « Yahwé n'a jamais de fils et il n'est, avec Lui, nulle autre divinité. (S'il en était autrement), chaque divinité s'arrogerait ce qu'elle aurait créé et certaines peut-être seraient supérieures à d'autres. Combien Il est plus glorieux que ce qu'ils décrivent. C'est Lui qui connaît l'invisible et le visible, et Il est plus glorieux que ce qu'ils décrivent. C'est Lui qui connaît l'invisible et le visible, et Il est au-dessus de ce qu'ils lui associent ». (4) C'est toujours par les mêmes arguments que le rabbin réfute les idolâtres et les chrétiens, tous ennemis du monothéisme juif. « Béni soit Celui qui a envoyé la Distinction à Son serviteur (Moïse), pour qu'il soit, dans le monde, un avertisseur. (Béni soit), Celui à qui appartient le royaume des cieux et de la terre. Il n'a pas pris (pour Lui) de fils (5) et Il n'a pas d'associé dans son royaume. (6) C'est Lui qui a créé toutes choses et qui a fixé (le destin) par un décret ». (7) Dans la pensée du rabbin, l'idolâtrie et le christianisme sont des mensonges qu'il faut combattre. C'est cette lutte qu'il recommande à Mohammed : « Dis : « Gloire à Yahwé qui n'a pas

(1) L'expression est spécifiquement talmudique.
(2) Sour. LXXII, 3.
(3) Sour. VI, 101-102.
(4) Sour. XXIII, 93-94 ; voir aussi XXI, 22-26.
(5) Contre les chrétiens.
(6) Contre les idolâtres.
(7) Sour. XXV, 1-2.

pris de fils (pour Lui) et qui n'a pas d'associé dans son royaume... Magnifiez-le grandement ». (1)

Yahwé n'a pas de fils, pas plus qu'il n'a d'associé. Même, si d'aventure Yahwé pouvait avoir des associés — ce qui est impossible, puisque le partage du pouvoir est contraire à la Toute-Puissance — on ne pourrait conclure qu'Il a un Fils. Pour avoir un fils, il faut avoir une femme, répète encore le rabbin. Jésus, fils de Marie, n'est pas le fils de Dieu. Il n'en est que le serviteur : « En vérité, je suis le serviteur de Yahwé », (2) je ne suis que son serviteur ! Israël est complet. Après la révélation faite par Yahwé à Moïse sur le Mont Sinaï, il n'y a plus rien à dire. La révélation est close. Les prophètes qui ont suivi, n'ont eu pour rôle unique que de rappeler cette primitive révélation. Jésus fait partie de la lignée des Prophètes, (3) tels que Noé, Isaac et Jacob, Joseph, Moïse, Aaron, David, Salomon, Zacharie, Jean, Elie, Ismaël, Elisée, Joseph et Lot. (4)

N'allons pas nous imaginer que le rabbin grandit Jésus en le plaçant en si belle compagnie ! Il ne le rapetisse pas non plus. Il le tue comme fils de Dieu. Cette grandeur qu'il attribue à Jésus, est déjà un meurtre. Si le rabbin magnifie Jésus, c'est pour tuer le Christ. Quand le rabbin en effet déclare que Jésus est l'égal des grands Prophètes, c'est pour annihiler sa divinité. C'est le dogme mosaïque que le rabbin veut sauver, et toute l'histoire juive qu'il veut justifier. Non, Jésus n'est pas Dieu. Il n'y a qu'un Dieu : celui d'Abraham et de Moïse, célébré dans la Bible. Jésus « n'est qu'un serviteur, auquel », fait-on dire à Yahwé, « Nous avons accordé Notre Grâce ». (5) Et dans quel but, Yahwé aurait-il accordé sa grâce à Jésus, fils de Marie ? Le rabbin nous le dit explicitement : *pour servir d'exemple aux enfants d'Israël.* (6) La race juive est le centre du monde. Tout l'univers gravite autour du Peuple Elu. Dans son Paradis, Yahwé ne pense qu'aux Juifs. C'est pour se rappeler à leur souvenir que le Tout-Puissant leur envoie des Prophètes. Jésus est l'un de ces Prophètes, envoyé par Yahwé, pour maintenir le peuple juif dans sa ligne traditionnelle. Sa mission est de rappeler aux Juifs qu'il n'y a qu'un Dieu : « Et lorsque Jésus vint avec des signes manifestes, (7) il dit : « Je suis venu vers vous avec la sagesse et je viens vous expliquer (à vous idolâtres) ce qui est l'objet de vos disputes. Craignez donc Dieu (8) et obéissez-moi ». Yahwé est mon Seigneur et le vôtre. Adorez-le. C'est le chemin droit », (9) ce qui veut dire : adorez Dieu ; mais ne m'adorez pas. Je ne suis pas Dieu ; je ne suis que son serviteur chargé de rappeler aux incroyants que la voie droite est dans la crainte de Yahwé. La mission de Jésus fut de rappeler au monde le message de Yahwé. Il ne fut qu'un avertisseur, un Prophète et un envoyé de Dieu.

(1) Sour. XVII, 111, voir aussi : XXI, 22-26.
(2) Sour. XIX, 31.
(3) Sour. XIX, 31.
(4) Sour. VI, 84-86 ; voir aussi XLII, 11.
(5) Sour. XLIII, 59.
(6) *Ibid.*, In howa illā 'abd[um] an 'amnā 'alayhi wa ja 'alnāho mathal[an] li-banī Isrā'īl = Il ne fut qu'un serviteur que nous comblâmes de nos dons et que nous donnâmes en exemple aux enfants d'Israël.
(7) Les Juifs ne niaient pas les miracles de Jésus.
(8) Le Juif est un craignant-Dieu.
(9) Sour. XLIII, 63-64.

Par cette tactique du rabbin, Israël gardait ses privilèges ; il restait, seul, porteur de la vérité. Serviteur de Yahwé — c'est-à-dire concrètement, serviteur d'Israël — Jésus n'était que cela !

Pour combattre le christianisme, le rabbin, astucieux et diplomate, a imaginé, comme ses Pères d'ailleurs, de glorifier Jésus, tout en le détachant de ses disciples qui en ont fait un Dieu. Oh, abomination des chrétiens ! Le vrai Jésus est Juif. Il n'est pas chrétien. C'est nous, les Juifs, qui avons conservé sa véritable physionomie. Les chrétiens l'ont dénaturé au sens propre du mot. Comment un Juif comme Jésus, un Juif qui fut la gloire d'Israël, héritier du monothéisme mosaïque, chargé de rappeler cette vérité au peuple de Yahwé, comment pourrait-il être fils de Dieu ! Pareille prétention et pareille doctrine sont véritablement absurdes ! Jésus n'est que le fils de Marie.

Ecoute, Mohammed ! Chaque jour, je m'attache à démontrer à tes compatriotes qu'en adorant les idoles de leur Ka'ba, ils sont dans l'erreur et illogiques avec eux-mêmes. Mais les chrétiens ne valent pas mieux. Je viens de te l'expliquer. Tu sais maintenant, avec plus de certitude encore qu'avant l'apparition des chrétiens il n'y avait qu'un seul Dieu : le Dieu d'Israël. Ne va pas te laisser entraîner par ces chrétiens qui t'entourent. Tu as fait, il y a quelque temps, profession de foi au judaïsme, c'est-à-dire profession de foi anti-chrétienne. « Dis-leur : « Si le Très-Miséricordieux avait un fils (comme vous le dites), je serais le premier à l'adorer ». (1) Mais Yahwé n'a pas de fils. Yahwé est Unique. Il n'y a qu'un Dieu : le Dieu d'Israël. Crie-le, Mohammed, aux chrétiens qui, avec leur Jésus-Dieu, obscurcissent, troublent et renient toute l'histoire du Peuple Elu. Mon fils Mohammed, repousse loin de toi leur Jésus-Dieu. Reste attaché à la foi d'Israël :

81. DIS : Si le Très Miséricordieux avait un fils, je serais le premier à l'adorer
82. Gloire au Seigneur des cieux et de la terre ! Le Seigneur du Trône est au-dessus de ce qu'ils racontent
83. Laisse-les (idolâtres et chrétiens) discuter et jouer jusqu'à ce qu'ils arrivent au Jour dont ils sont menacés.
84. Il est Celui qui dans le ciel est Dieu et qui sur la terre est Dieu ! Lui est le Sage, le Sachant (2)

## 3. — OFFENSIVE DES CHRÉTIENS ARABES CONTRE LA POUSSÉE JUIVE

Pendant longtemps, rabbin et chrétiens de La Mecque semblent avoir vécu dans une complète indifférence réciproque. Parmi les sourates de la première période mecquoise on ne trouve aucun verset qu'on puisse appliquer aux chrétiens, sans hésitation et en toute certitude. De prime abord, on pourrait croire qu'au verset 43 de la sourate LII : « Ont-ils une divinité autre

(1) Sour. XLIII, 81 : In kāna lil-Raḥmani walad$^{un}$ fa-anā wwalo l-'ābidin = si le Miséricordieux avait un fils.

(2) *Ibid.*, 81-84. — TOR ANDRAE a écrit., *op. cit.*, p. 98-99, des réflexions sur « le messianisme de Mohammed » qui dénotent une totale et absolue incompréhension des problèmes coraniques.

qu'Allah ? Combien Yahwé est au-dessus de ce qu'ils lui associent ! » le rabbin vise spécialement Jésus, « autre divinité en plus de Yahwé », Jésus, fils de Dieu et Dieu comme le Père. Le verset suivant écarte cependant pareille interprétation : « S'ils voient un pan du ciel s'écroulant, ils diront : « Ce sont nuages amoncelés ». (1) Ce verset décrit une véritable mentalité païenne. Il s'agit bien d'hommes qui ne croient pas à la Providence divine : « Laisse-les jusqu'à ce qu'ils rencontrent ce jour où ils seront foudroyés ». (2)

Pourquoi le rabbin se préoccuperait-il des Arabes chrétiens ? Ils étaient bien inoffensifs. C'étaient de pauvres gens, relégués dans les faubourgs de La Mecque, vivant misérablement de bricolage : en bas de l'échelle sociale, ils n'avaient aucune part au grand commerce de La Mecque. Le rabbin n'avait rien à craindre de ces miséreux. Il les tenait, sans aucun doute, pour quantité négligeable et ne s'en souciait d'aucune façon. De leur côté, les chrétiens amorphes, n'avaient jamais pensé un seul instant à une utilisation possible de Mohammed pour la cause chrétienne. Ils avaient cependant été témoins de l'emprise des Juifs sur le mari de Khadidja. Le rabbin ne se gênait pas pour faire de la propagande juive en public et malgré la très vive opposition des païens mecquois, il avait obtenu de réels succès. Mohammed s'était converti au judaïsme et tout le monde le savait. Il prenait part maintenant au mouvement mecquois. Il répétait qu'en dehors d'Israël, il n'y avait point de salut. Mohammed était devenu un véritable Juif. Ils étaient désormais deux hommes à La Mecque — le rabbin et lui-même Mohammed — lui comme porte-parole du rabbin — à prêcher le judaïsme et ils réussissaient dans leur apostolat. Des Mecquois s'étaient déjà ralliés à la religion d'Israël. Ils s'étaient soumis à Yahwé. On les appelait des *Mouslimina*. C'étaient des judéo-arabes, comme il y avait les Arabes chrétiens. Ces Arabes chrétiens venaient d'être témoins d'un grand événement, un événement littéraire extraordinaire. Jamais jusque maintenant personne n'avait traduit en arabe l'A. T. Les Juifs étaient jaloux à la fois de la Révélation du Mont Sinaï, leur véritable propriété et aussi de leur langue. Jamais encore on n'avait affublé en arabe la parole de Yahwé. Cette transformation est faite. Le rabbin venait d'achever la composition du *Corab*, c'est-à-dire la transposition du Coran hébreu en Coran arabe. Ce fut à la fois un coup de génie et une grande œuvre. Devant ces succès incontestables, les chrétiens arabes commencent enfin à s'émouvoir. Nous sommes au milieu de la seconde période mecquoise. La poussée juive est en plein développement. A cette époque le rabbin recueille les fruits de son apostolat religieux. Il faut qu'Israël s'incruste à La Mecque, que le monothéisme de Moïse remplace les dieux inertes de la Ka'ba. Mais la lutte est sévère. Les idolâtres refusent obstinément de se rendre à l'appel du rabbin. Mohammed a beau seconder dans la mesure de ses forces son maître juif, les idolâtres demeurent irréductibles et se démènent avec énergie pour enrayer le mouvement juif. Les chrétiens, eux aussi, commencent à s'inquiéter de la prédication et de l'action du rabbin. C'est avec la sourate XIX que nous constatons pour la première fois leur entrée en scène dans les débats religieux de La Mecque. A l'ancienne révélation de Moïse, ils opposent maintenant la nouvelle révélation de Jésus-Dieu.

(1) Sour. LII, 44.
(2) *Ibid.*, 45.

S'il n'existe, comme notre Père Moïse nous l'a révélé, qu'un seul Dieu, il est vrai cependant que sans briser l'unité de la nature divine, Jésus fils de Marie est Dieu lui aussi. Non, riposte le rabbin. Jésus est fils de Marie « Parole de vérité que (les Chrétiens) révoquent en doute », (1) puisqu'ils proclament Fils de Dieu ce Jésus qui n'est que le fils de Marie. Nous comprenons maintenant la raison d'être de la sourate XIX, dans laquelle le rabbin explique à Mohammed et aux Mecquois païens ce qu'il pense de Jean-Baptiste, de Marie et de Jésus. Ce n'est certes pas de son plein gré que le rabbin aborde ces problèmes du N. T. Les vénérables coranisants semblent s'imaginer qu'un beau jour sans qu'on en connaisse la raison, Mohammed aurait éprouvé l'envie de parler de Jésus et de Marie, d'en dire même du bien — ce qui plonge dans la béatitude les syncrétistes ou les partisans de la paix à tout prix. Ni les érudits ni les bourgeois de l'histoire n'ont jamais compris comment le brave Mohammed en était arrivé à tant de générosité. Non seulement le mari de Khadidja était parfaitement informé de la religion chrétienne, mais il avait su faire dans la documentation qu'on lui fournissait, un choix judicieux, ce qui aujourd'hui encore réjouit le cœur des coranisants qui se déclarent volontiers rationalistes tout en avalant à pleines gorgées toutes les inepties des commentateurs musulmans. Ces bons rationalistes, bien naïfs, se montrent parfaitement heureux parce que ce perspicace Mohammed tout en écoutant bavarder ces crédules chrétiens, écartait de lui-même tout ce qui ne cadrait pas avec ses propres conceptions. Quelles sottises n'a-t-on pas écrit sur ce thème. Par ailleurs, les chrétiens modernes eux aussi se réjouissent. Mohammed n'était certes pas chrétien, mais tout de même il a dit de si belles choses sur le Christ, sur la Vierge Marie. Bien avant que les chrétiens modernes aient écrit l'*Imitation du Christ*, Mohammed et les commentateurs du divin Coran avaient fourni les schémas principaux pour une *Imitation de Marie!!* La situation supposée dans cette sourate XIX est cependant bien simple : les Chrétiens arabes de La Mecque se réveillent devant le succès du judaïsme. Sans renoncer en quoi que ce soit aux révélations de Moïse, les Chrétiens ont cependant leur propre religion. Le cycle de Moïse est complété chez eux par le cycle de Jésus. Les Chrétiens n'ont pas seulement comme les Juifs, des Prophètes envoyés par Dieu pour leur rappeler la grande Révélation du Sinaï. Les Chrétiens déclarent que leur religion repose sur une pierre angulaire exceptionnelle, unique, d'une essence incomparable, Jésus, le Christ, fils de Dieu. Aux prédications du rabbin sur Abraham, Joseph, Moïse, David, Salomon, et les grands de l'A. T., les Chrétiens opposent maintenant des discours sur Zacharie, saint Jean-Baptiste, la Vierge Marie, Jésus, Fils de Dieu, et le rabbin se voit obligé d'intervenir pour mettre au point son enseignement. S'il est question dans le pseudo-Coran, des origines du Christianisme, ce n'est point parce que Mohammed éprouva un beau matin le désir de glaner quelques bonnes choses dans le Christianisme. Cette conception est absurde, sans aucune base historique. S'il est question dans le pseudo-Coran du Nouveau Testament, c'est uniquement parce que devant l'offensive des Chrétiens arabes, le rabbin est obligé de défendre sa position religieuse et de réaffirmer avec plus de violence encore le monothéisme de Moïse. Les Chrétiens attaquent le rabbin, en lui

(1) Sour. XIX, 35.

opposant le cycle chrétien. Le rabbin se débat pied à pied, en reprenant les thèses de la prédication chrétienne à La Mecque et sa riposte est claire : Zacharie, Jean-Baptiste, Marie, Jésus ont existé. C'est un fait qu'on ne peut nier. Mais ces saints personnages n'ont rien de chrétien. Ils appartiennent aux Juifs.

Non, il n'est pas vrai, comme vous autres, Chrétiens, l'affirmez que le fils de Marie soit Fils de Dieu :

> 36. Il n'était pas séant à Yahwé de prendre quelque enfant. Gloire à Lui !
> 37. Yahwé est mon Seigneur (à moi, rabbin). Il est aussi votre Seigneur (à vous, Chrétiens). Adorez-Le donc. C'est une voie droite (et vous êtes sûrs de ne pas vous égarer (sour. XIX, 36-37).

Il n'y a aucun doute que le rabbin s'attaque ici aux Chrétiens qui affirment que Jésus, fils de Marie, était aussi Fils de Dieu. — Ce texte de la sourate XIX nous permet de conclure d'une façon approximative que le rabbin de La Mecque ne s'est inquiété de la prédication chrétienne qu'après la composition du *Corab* et ses premiers grands succès apostoliques.

Remarquons qu'au v. 36 de la sourate XIX : « il n'était pas séant à Yahwé de prendre quelque enfant », le terme *enfant* traduit ici le terme arabe, *walad*. Il est clair que *walad* désigne ici l'Enfant-Jésus.

Au v. 38, le rabbin ajoute : « Les factions ont été en opposition entre elles ». Sans aucun doute, le Juif fait allusion ici aux querelles christologiques et aux différentes sectes chrétiennes disséminées dans le Proche-Orient. Nous ne comprenons pas pour quelle raison, BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 230, annotation du v. 35, estime que ces versets 35-38 « sont sans doute une addition introduite plus tard, au moment où Mahomet a engagé la lutte contre la doctrine chrétienne de Jésus » (!)

Au v. 80 de cette même sourate XIX, nous lisons : « Celui qui ne croit pas à Nos signes et qui dit : « Je recevrai certes biens et enfants (*walad*) ». Il est superflu de disserter longuement sur ce texte. Le rabbin ne pense évidemment pas ici aux Chrétiens, à l'Enfant-Jésus. *Walad* n'a dans ce contexte aucune signification religieuse. Il est employé ici dans un sens collectif.

Toujours dans la sourate XIX, nous rencontrons encore ce terme *walad*, 91-93. Voici ces versets dans la traduction de Blachère :

> 91. Le Bienfaiteur (disent les Infidèles) a pris des *enfants*. Vous avancez certes là une chose abominable
> 92. dont les cieux manquent de se fendre, la terre de s'entr'ouvrir et les monts de tomber en poussière !
> 93. Comment ont-ils attribué des *enfants* au Bienfaiteur alors qu'il n'est point séant au Bienfaiteur de prendre des *enfants*.

C'est encore le terme *walad* que nous trouvons dans ces versets. Blachère lui donne cette fois un sens collectif et il invoque le v. 80 de cette même sourate que nous avons reproduit plus haut. Nous rejetons cette assimilation pour cette raison que dans ce verset 80, *walad* n'a aucune signification religieuse tandis que c'est à Yahwé que « certains » attribuent *walad* dans les v. 91 et 93 de la sourate XIX. Cette assimilation écartée, on peut se demander toutefois si le terme *walad* doit être interprété ici comme un pluriel ou comme un singulier. Au pluriel, *walad* signifierait *progéniture* ou *descendance* et l'auteur de la sourate viserait dans ce cas « les Polythéistes qui associent à Allah des divinités engendrées par lui ». Au singulier *walad* signifierait *enfant* et « le trait viserait les Chrétiens et leur doctrine de Jésus fils de Dieu » (BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 236, annot. du v. 91). Blachère choisit ici le sens collectif et traduit le v. 9 : « Le Bienfaiteur a pris *des enfants* » ; et le v. 93 : « Comment ont-ils attribué *des enfants* au Bienfaiteur, alors qu'il n'est point séant au Bienfaiteur de prendre *des enfants* ». Quant à nous, il nous semble que le singulier s'impose dans ce contexte de la sourate XIX. Rappelons-nous en effet les v. 35-38 que nous avons relatés plus haut : « Celui-là est Jésus, fils de Marie... » Il n'y a aucun doute que le terme *walad* du v. 36 s'applique à l'Enfant-Jésus. Or, c'est exactement dans les mêmes termes que le rabbin reprend le problème de la filiation divine de Jésus dans cette même sourate XIX, 93 :

| XIX, 93 | XIX, 36 |
|---|---|
| Il n'est point séant au Bienfaiteur de prendre *walad*. | Il n'était pas séant à Yahwé de prendre quelque *walad* (Enfant-Jésus). |

Si les Chrétiens arabes ont mis longtemps à s'éveiller, il semble après la composition par le rabbin du Coran arabe, qu'ils témoignent d'une certaine ténacité dans les revendications de leur foi. Ils insistent avec véhémence sur la divinité de Jésus, fils de Marie et le rabbin se trouvera une fois de plus obligé de reprendre le débat. Dieu n'a pas de fils. D'ailleurs « si le Miséricordieux avait un enfant, je serais le premier de ses adorateurs (1) et comme il l'avait fait précédemment, (2) le rabbin clame sa foi monothéiste : « Gloire au Seigneur des Cieux et de la Terre, au Seigneur du Trône. Combien il est au-dessus de ce qu'ils débitent ». (3) Ce sont les Chrétiens qu'attaque le rabbin ; c'est leur dogme de la divinité de Jésus qu'il combat. Les polythéistes affirment leur croyance

(1) Sour. XLIII, 81 ; voir plus haut, p. 306, n. 1. Blachère traduit : « Si le Bienfaiteur a *des enfants* ». *Walad* doit se comprendre ici comme un singulier.
(2) Sour. XIX, 36 : « Gloire à Lui ».
(3) Sour. XLIII, 82.

aux idoles de la Ka'ba. Les Chrétiens discutent. Oh Mohammed, « laisse-les discuter (former des factions) (1) et jouer (avec leurs théories) jusqu'à ce qu'ils rencontrent le Jour dont ils sont menacés. Il est Celui qui dans le ciel est une seule Divinité et qui sur la Terre est une seule Divinité. Il est le Sage et Il connaît tout. Béni soit Celui à qui appartient le royaume des cieux et de la terre et de ce qui est entre eux. Il détient la Science de l'Heure et c'est vers Lui que vous serez ramenés ». (2)

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que des Chrétiens arabes en général, mais ces Chrétiens, comme les Juifs mecquois, ont un porte-parole, que le rabbin lui-même nous présente dans la sourate LXXII : « Notre Seigneur (que Sa Grandeur soit exaltée !) n'a pas pris de compagne ou d'enfant. Un insensé, parmi nous, disait des insanités contre Yahwé ». (3) Cet homme que le rabbin traite ici de fou, parle au nom des Chrétiens. Il prêche que le Christ est Fils de Dieu. Le rabbin proteste : Non, Dieu n'a pas de fils et il n'a pas de compagne ! Affirmer le contraire, c'est dire la plus insane des absurdités. Yahwé, le Dieu de Moïse, est SEUL.

Les *Actes de l'Islam* nous apprennent donc d'une façon certaine l'existence d'une communauté chrétienne arabe à La Mecque. Nous connaissons déjà la communauté juive, sur laquelle les érudits avaient émis jadis des hypothèses plus ou moins saugrenues. Nous sommes désormais bien renseignés sur ces Juifs de La Mecque. S'il y a des Juifs — ils existent réellement à La Mecque et ils paraissent très puissants — nous pouvons conclure qu'il existait aussi une synagogue. Le Président de cette synagogue est un homme absolument remarquable : ses entreprises apostoliques devenaient de plus en plus bouleversantes ; ses œuvres littéraires étaient appelées à un succès incroyable. A l'époque des premières grandes interventions chrétiennes, il venait d'achever le « Coran » arabe, adapté du seul Coran original, le Livre de Moïse et que l'Univers entier désignerait bientôt comme Livre des Révélations faites par Yahwé à Mohammed. Le Coran arabe du rabbin, par le simple changement de *Moïse* en *Mohammed* allait créer le plus grand bluff et la plus curieuse ineptie dans le domaine religieux. Le rabbin en se référant toujours à l'Ancien Testament, avait écrit tout récemment encore une préface à son *Corab*, la *Fatiha* que les Arabes convertis au judaïsme devaient réciter plusieurs fois par jour et que les musulmans modernes continuent à réciter sans se douter de l'origine spécifiquement judaïque de cette invocation. Il y a plus encore : le rabbin est un grand travailleur. Il tient registre des querelles religieuses auxquelles il est mêlé et qu'il a lui-même déclenchées. Cet ouvrage auquel on donnera faussement le titre de Coran, n'est cependant pas un livre de prière, mais une véritable Chronique, un livre d'histoire et c'est par cette Chronique que nous apprenons la part prise par les Chrétiens arabes dans les événements mecquois, au début du VII^e^ siècle. Jusque maintenant nous savons qu'il existait à La Mecque des Chrétiens, que ces Chrétiens cherchèrent à réfuter la prédication du rabbin. Au Pentateuque, ils opposent l'Evangile. L'activité

(1) Sour. XIX, 38.
(2) Sour. XLIII, 83-85.
(3) Sour. LXXII, 3-4 : Mā ttakhadha çāhibat^an^ wa lā walada = Il n'a pris ni compagne ni progéniture mâle. Ce texte continue à raconter les querelles entre juifs et chrétiens, récit commencé dans la sourate XIX.

malheureusement trop tardive de ces Chrétiens dénote chez eux une organisation. Il devait y avoir à La Mecque une église chrétienne comme il y avait une synagogue. Le milieu religieux mecquois se trouve ainsi à la fin de notre travail fortement délimité : il est composé d'Arabes idolâtres qui fréquentent la Ka'ba. Par ailleurs, les Juifs qui adorent Yahwé le Dieu de Moïse, célèbrent leur culte dans leur synagogue. Les Chrétiens enfin se réunissent dans leur église. Cette église naturellement était gouvernée par un chef, évêque ou prêtre, un homme en tout cas, capable de se mesurer avec le rabbin de la communauté juive. Ce chef des Arabes chrétiens de La Mecque est bien l'image du clergé catholique de tous les temps. Il connaissait sans aucun doute l'action apostolique des Juifs ; les instructions privées et publiques données par le rabbin sur l'Ancien Testament et le monothéisme hébreu. Mais pourquoi s'inquiéter de tout cela ? La négligence dans le zèle apostolique et l'attentisme ont si souvent constitué le néfaste privilège du clergé catholique ! La crainte de se compromettre, d'entrer directement et clairement au centre des problèmes, jointe à cette fausse conviction que le temps nivelle et supprime les difficultés et finit par tout arranger, entourent généralement les disciples du Christ d'une carapace d'une pseudo-prudence qui fut la cause de tant de ruines ! Le curé de La Mecque voyait, écoutait et... il attendait. Pendant ce temps-là, le rabbin agissait. Ce n'est qu'après avoir touché du doigt les immenses progrès du rabbin, que le curé commença à sortir de sa torpeur. Lui aussi se met a prêcher publiquement pour faire contrepoids à l'enseignement de son confrère juif. Aux révélations de Moïse, il opposait désormais celles de Jésus. Il complétait le monothéisme du Mont Sinaï, par la doctrine trinitaire, consacrée solennellement sur la Croix. Le curé de La Mecque ne devait pas manquer de talent et ce fut au tour du rabbin à s'émouvoir. Point par point, il reprenait les discours du curé. Il les reprenait pour en détruire l'efficacité et dénoncer les erreurs du christianisme. Les Chrétiens, disait-il, parlent de ce qu'ils ne connaissent pas ; ils blasphèment en donnant un fils à Yahwé ; ils se contredisent grossièrement quand ils enseignent que Marie était à la fois vierge et femme de Yahwé, père de Jésus. Non, non, Jésus n'est pas Dieu. Yahwé est le seul Dieu et il n'a ni femme ni enfant. Gloire à Lui, Dieu Unique. Il sait Tout ; il est Tout-Puissant ; à Lui les plus beaux noms. Jésus n'est pas Dieu ; la Vierge Marie n'est pas femme d'un Dieu et elle n'a mis au monde qu'un homme. Jean-Baptiste n'est pas le précurseur d'un nouveau Dieu. Par ces réfutations du rabbin, nous connaissons le thème des prédications du curé chrétien et ce sont les bases du christianisme que le rabbin cherche à ébranler dans ses ripostes. C'est un véritable chef-d'œuvre d'intelligence et de naïveté quand les Chrétiens d'aujourd'hui nous proposent ces ripostes anti-chrétiennes comme point de rapprochement entre l'Islam — un Islam qui n'a d'ailleurs pas de caractère propre — et le Christianisme. C'est vraiment un exemple extraordinaire de perversion intellectuelle.

Ce fou de curé, comme disait le rabbin, ne reculait pas devant les invectives et les railleries du rabbin. Il continuait à proclamer avec force que Jésus était vraiment et réellement le Fils de Dieu. Le rabbin ne cesse de protester contre une pareille affirmation qui est à ses yeux la plus abominable des paroles que l'homme ait jamais pu prononcer. « Yahwé ne s'est donné aucun enfant et il n'est avec Lui nulle divinité. (S'il en était autrement), chaque divinité s'ar-

rogerait ce qu'elle aurait créé et certaines peut-être seraient supérieures à d'autres. Combien Il est plus glorieux que ce qu'ils décrivent » (Sour. XXIII,93).

La seconde partie de ce verset : « S'il en était autrement... supérieures à d'autres » pourrait s'appliquer indifféremment soit aux Chrétiens, soit aux idolâtres. L'expression *chaque divinité* peut supposer deux dieux ou même davantage. Par contre, la première partie de ce même verset : *Mā ttakhadha llaho min waladin wa ma kāna ma'aho min ilahin = Dieu n'a pas pris de progéniture mâle et il n'y a pas de dieu avec Lui* nous ramène avec certitude aux discussions religieuses entre le rabbin et le curé de La Mecque. Ici encore le terme *waladin* désigne sans aucun doute Jésus dont les Chrétiens faisaient un Fils de Dieu, de Yahwé. Depuis la sourate XIX, nous les voyons prêcher cette doctrine de la divinité de Jésus (peut-être prêchaient-ils même la doctrine trinitaire, ce qui nous autoriserait à interpréter l'expression *chaque* divinité que nous rencontrons dans la seconde partie de ce verset 93, dans un sens exclusivement chrétien). Pour justifier notre interprétation (*waladin* = Jésus) on peut ajouter encore que nous ignorons totalement si les idolâtres de la Ka'ba adoraient un ou leurs nombreux dieux, comme progéniture mâle de Yahwé. Quant à l'expression : « *Combien Il est plus glorieux que ce qu'ils décrivent* », nous l'avons déjà rencontrée dans un texte de polémique judéo-chrétienne, sour. XLIII, 82 ; voir encore XXIII, 94 : « Combien Il est supérieur à ce qu'ils Lui associent ».

Dans la sour. XXI, 26, nous lisons encore : *Qālou : ttakhadha l-Rahmāno walada = le Miséricordieux a pris une progéniture mâle*. Dans ce texte, le terme *walada* doit être traduit par un pluriel, car la progéniture dont il est question est décrite immédiatement après par des expressions employées sans aucun doute au pluriel : « Ils disent : « Le Bienfaiteur s'est donné des enfants ». Gloire à Lui ! Tout au contraire ceux-ci sont (seulement) des serviteurs honorés ». Ce texte nettement établi, comment devons-nous l'interpréter? Ici encore nous optons catégoriquement pour un sens chrétien, c'est-à-dire que le rabbin dans ce texte s'attaque à nouveau à la doctrine chrétienne. Le rabbin, en effet, ne pouvait dire d'aucun des dieux de la Ka'ba qu'il était *serviteur honoré de Yahwé*. En appliquant notre texte de la sour. XXI, 26, aux idolâtres de La Mecque, nous tomberions dans l'absurdité. Le rabbin ne vise pas ici les païens, mais une autre catégorie d'hommes qui enseignent qu'à côté de Yahwé, il y a plusieurs autres dieux, ce qui constitue un véritable blasphème vis-à-vis de Moïse. Parmi ces dieux, nous en connaissons déjà un, Jésus, le Fils de Marie. Mais le pluriel employé dans notre texte nous oblige à compléter cette

> dualité Yahwé — Jésus, par l'adjonction d'un ou plusieurs autres dieux. Faut-il penser aux anges? Les anges — que les idolâtres de la Ka'ba ignoraient totalement, malgré les affirmations des coranisants qui n'ont pas compris les textes — n'ont jamais été divinisés par les chrétiens. Il nous faut donc penser à un autre être — dont les Chrétiens auraient fait un Dieu, avec Yahwé et Jésus et ce Dieu, d'après la doctrine chrétienne ne peut être que le Saint-Esprit. Le curé de La Mecque aurait donc opposé à l'intransigeant monothéisme du rabbin, la doctrine trinitaire complète, ce qui n'a rien pour nous surprendre. Yahwé, répond le rabbin, est seul et le Maître de l'Univers. A Lui appartiennent ceux qui sont dans les cieux et la terre et ceux qui sont auprès de Lui, (c'est-à-dire les Anges l'adorent et l'exaltent nuit et jour, sans se lasser » (XXI, 19-20). Il n'y a pas d'autre Dieu que Yahwé : « Si dans le ciel et la terre étaient des divinités autres que Yahwé, le ciel et la terre seraient en décomposition. Combien Yahwé est plus glorieux que ce qu'ils débitent » (XXI, 22 ; voir aussi la même formule finale dans sour. XXIII, 94 ; XLIII, 82 ; XXVIII, 68).

Béni soit Celui qui fit descendre la « Distinction » sur Son serviteur (Moïse, au Mont Sinaï), afin qu'il soit, pour le monde, un Avertisseur. Béni soit Celui qui a le Royaume des Cieux et de la Terre. Il n'a pas pris d'enfant et n'a pas d'associé en ce Royaume (1) Mohammed, toi qui connais maintenant la Révélation, dis : « Louange à Dieu qui n'a pas pris d'enfant, qui n'a pas d'associé dans le Royaume ». (2) « Nous avons apporté l'Ecriture à Moïse et nous en avons fait une Direction pour les Fils d'Israël. « Ne prenez point un protecteur en dehors de Moi ». (3)

Le rabbin de La Mecque est un Juif convaincu. Il ne connaît qu'un Livre révélé et il combat avec énergie tout ce qui contredit la Loi de Moïse. Il doit faire face simultanément sur deux fronts : le front chrétien et le front des idolâtres. La Synagogue est en lutte contre la Ka'ba et davantage encore contre l'Eglise. Les érudits n'ont généralement pas soupçonné les nombreuses allusions faites par l'auteur du *Corab* à la doctrine chrétienne. Nos coranisants — nous le constatons à chaque pas — sont sans doute des linguistes distingués et avertis, des analystes de mots, mais il leur manque le sens de la réalité ; ils s'en tiennent à des mots mis bout à bout, sans souci du contexte. On ne fait

(1) Sour. XXV, 1-2. Ces deux versets s'appliquent sans aucun doute aux chrétiens, tandis que le v. 3 vise les idolâtres : « Les (Impies) ont pris, en dehors de Lui, des divinités qui ne sauraient rien créer mais ont été créées, qui ne possèdent pour elles-mêmes ni dommage ni utilité, qui ne possèdent ni la mort ni la vie ni la résurrection ». Le rabbin avait à défendre le monothéisme de Moïse à la fois contre les idolâtres et les chrétiens.

(2) Sour. XVII, 111.

(3) *Ibid.*, 2 ; voir aussi XXVII, 78 : « Ce Coran raconte aux fils d'Israël la plus grande partie de ce sur quoi ils s'opposent », c'est-à-dire que le Coran de Moïse affirme avec rigueur la doctrine monothéiste que contredisent les Chrétiens avec leur doctrine trinitaire.

pas d'histoire en enfilant des perles! La réalité que nous essayons de retracer depuis le début de notre travail est cependant si simple, comme nous l'avons dit si souvent : un Juif instruit et zélé avait décidé au début du VII^e siècle, de tenter un suprême effort pour judaïser l'Arabie. Son premier succès est marqué par la conversion d'un certain Mohammed, marié très probablement à une juive. Le point central de son programme est de faire accepter à ses Arabes convertis le Dieu de Moïse, Yahwé, Dieu Unique et Tout-Puissant. Dans la réalisation de ce programme, le rabbin se trouve en face de deux catégories d'adversaires : les idolâtres qui adorent de faux dieux, et les chrétiens qui sont de faux Juifs et que le rabbin méprise au titre de renégats. Ces Chrétiens qui ont pris sur le tard conscience du danger qui les menace et de la perte de leur prestige, deviennent pendant les seconde et troisième périodes mecquoises les pires ennemis du rabbin; et ce sont ces ennemis dont nos coranisants n'ont même pas soupçonné l'existence, comme si le rabbin n'avait eu à combattre que les seuls idolâtres. Ici encore il faut nous désintoxiquer des conceptions vétustes de ces commentateurs voilés et rectifier nos positions de fond en comble. Au lieu d'un Mohammed luttant torse nu contre les polythéistes, en faisant à la dérobée une petite risette aux Chrétiens, nous trouvons à La Mecque un rabbin, solidement juif, bien équilibré, instruit, convaincu de la véracité de la Révélation mosaïque, et repoussant à la fois idolâtres et chrétiens (1) pour faire triompher la foi de ses ancêtres.

La sourate XVIII nous laisse une fois de plus entrevoir les efforts tardifs des Arabes chrétiens, l'ébranlement de Mohammed devant leurs attaques et la violente réaction du rabbin. Mohammed est ici l'enjeu de la discussion : restera-t-il judéo-arabe ou deviendra-t-il chrétien ?

1. Louange à Yahwé qui fit descendre le Livre sur Son serviteur (Moïse), Livre sans aucune tortuosité (2)
2. (mais le fit) droit pour avertir d'une calamité sévère venant de Lui et annoncer à ceux qui croient et qui font le bien (3) qu'ils auront un beau salaire, (*un jardin*)
3. où ils resteront accoudés éternellement pour avertir (*aussi*) ceux qui disent que Yahwé a pris une progéniture (4)
4. Ni (ces gens) ni leurs pères n'ont connaissance de (ce fait) (5)
Monstrueux (6) est le mot qui sort de leurs bouches. Ils ne disent qu'un mensonge.

(1) Les futurs éditeurs des *Actes de l'Islam* devraient reproduire en caractères typographiques particuliers les très nombreux textes s'appliquant directement aux Chrétiens.

(2) Voir plus haut, p. 13, sour. XXV, 1-2.

(3) Voir plus haut, p. 193, n. 3.

(4) Qalou : ttakhadha llaho walada = ils disent que Dieu à pris une progéniture mâle. Les linguistes pourront dire que le terme *walada* est indéterminé ; les historiens ne peuvent hésiter sur le sens historiquement chrétien de ce verset. Le rabbin dit dans ce verset que les Juifs guidés par la Loi de Moïse, les Juifs qui croient et qui font le bien, ont pour missilon de rappeler à la vérité religieuse ceux qui disent que Dieu a pris un fils.

(5) Ces Chrétiens qui vivent à La Mecque, pas plus que leurs pères, ne savent absolument rien de certain de cette prétendue naissance d'un Dieu qui serait le fils de Marie.

(6) Voir plus haut, p. 309 ; sour. XIX, 91.

5. Peut-être (Mohammed), (1) vas-tu te consumer de chagrin à les suivre (2) s'ils ne croient point en ce discours ? (3)

Dans cette lutte entre le rabbin et le curé, si ce dernier obtint quelques avantages, il semble bien cependant que les arguments du rabbin paraissaient plus convaincants que ceux de son confrère. Il n'est pas défendu de croire en lisant les textes, qu'un certain nombre de chrétiens abjurèrent leur foi pour revenir au judaïsme : c'est ce qu'on pourrait conclure de la sourate XVI :

53. Yahwé a dit : « Ne prenez point deux divinités ! Il n'est qu'une Divinité Unique. Moi ! Craignez-Moi donc !
54. Il a ce qui est dans les cieux et sur la terre. Il a le jugement d'une manière immanente. Eh quoi ! craindrez-vous un autre que Yahwé (4)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

96. Ne faites pas de vos serments une feinte entre vous, sans quoi le pied vous manquera après avoir été ferme. (5) Vous goûterez le malheur pour prix de vous être écartés du Chemin de Yahwé (6) et vous aurez un immense tourment.
Ne troquez pas à vil prix le pacte de Yahwé (7)

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

119. A ceux qui suivent le Judaïsme, Nous avons interdit ce que Nous t'avons énuméré tout à l'heure. (8) Nous ne les avons point lésés : ce sont eux qui se sont lésés eux-mêmes. (9)
120. Toutefois, envers ceux qui, après avoir fait le mal par ignorance, se sont par la suite repentis et ont été purs, Ton Seigneur est certes absoluteur et miséricordieux. (10)

(1) Naturellement, Blachère, *op. cit.*, p. 329, précise le texte en faisant de Mohammed un Prophète, ce qui n'a d'autre avantage que d'égarer le lecteur.

(2) Nous pouvons supposer d'après ce texte, que les efforts des Chrétiens pour attirer Mohammed dans leurs rangs, n'étaient pas absolument vains.

(3) Sour. XVIII, 1-5.

(4) Sour. XVI, 53-54.

(5) Les Chrétiens tant qu'ils étaient fidèles au judaïsme, c'est-à-dire avant d'opter pour le christianisme marchaient en terrain ferme.

(6) *Chemin de Yahwé*, voir Blachère, *op. cit.*, t. III, table, p. 1169. Les Chrétiens ne sont pas des incrédules ; les incrédules n'ont jamais cru en Yahwé. Le cas des chrétiens est différent. Ils ont d'abord cru en Yahwé et s'en sont écartés par la suite.

(7) Le pacte d'Alliance est le seul bien qui nous attache à Yahwé. Les Chrétiens l'ont renié à vil prix, en faisant de Jésus un Fils de Dieu et en proférant de la sorte le plus grand des blasphèmes. Au v. 93-94 de cette sourate XVI, le rabbin en s'adressant aux Arabes nouvellement convertis au judaïsme, leur disait : « Tenez fidèlement le pacte de Yahwé quand vous l'aurez contracté ! Ne violez pas les serments après les avoir appuyés solennellement et avoir pris Yahwé comme garant contre vous ! Yahwé sait ce que vous faites. Ne soyez pas comme celle qui redéfaisait ce qu'après dure peine elle avait filé. Ne faites point de vos serments une feinte contre vous (comme font les Chrétiens ; voir aussi v. 96 de cette même sourate) en considération de ce qu'une communauté est plus éminente qu'une autre! »; voir aussi XIII, 20, 25, etc. — Voir Blachère, *ibid.*, p. 1161, 1215.

(8) Ce texte confirme exactement ce que nous avons dit plus haut sur la composition du Coran. L'auteur est un homme qui connaît parfaitement le Décalogue, la distinction entre viandes permises et viandes illicites. Cet auteur *écrit*, et il se réfère ici dans notre texte à ce qu'il a dit plus haut (v. 116).

(9) Voir plus haut, p. 316, 8-9.

(10) Sour. XVI, 119-120.

Le rabbin distingue ici les Juifs fidèles, c'est-à-dire, comme il l'a dit plus haut, fidèles au pacte d'Alliance. Mais il existe d'autres Juifs, ceux-là infidèles, qui ont déserté, par ignorance, le Chemin d'Allah ; ils seront éternellement punis. Parmi ces Juifs infidèles, c'est-à-dire les chrétiens, (1) il y en a cependant qui reconnaissant leur erreur, se repentissent et se purifient. En d'autres termes, certains chrétiens mecquois, témoins des querelles entre le rabbin et leur curé, auraient quitté l'Eglise pour entrer dans la Synagogue.

Dans la troisième période mecquoise, la lutte devient plus acharnée encore entre juifs et chrétiens et plus précisément entre le rabbin et le curé. Si nous n'avons pas le texte des prédications du curé de La Mecque, évidemment, nous en connaissons cependant le thème par les réponses du rabbin. C'est toujours la divinité de Jésus que le curé objecte aux dissertations du Juif sur le monothéisme mosaïque. Non, Jésus n'est pas Dieu. Si Yahwé avait voulu prendre une progéniture mâle ; il aurait choisi à son gré parmi les êtres qu'Il a créés. (2)

On assiste maintenant à La Mecque à des scènes de plus en plus agitées, à des disputes dont le monothéisme juif constitue et la base et le centre. Ces réunions sont tumultueuses. Mohammed naturellement y assiste et les idolâtres mecquois et les chrétiens arabes. Le rabbin se démène, distribuant aux uns et aux autres, ses arguments vétustes et invariables.

Ils (3) ont dit : « Yahwé a pris un fils ». Mais non, mais non ! Yahwé n'a pas de fils. Le Dieu d'Israël est Unique ! « Gloire à Lui ! Il se suffit à Soi-même ! A Lui ce qui est dans les cieux et sur la terre ». (4) Il est le Riche par excellence et n'a besoin ni d'aide ni de postérité. Yahwé n'a que faire d'un fils, qu'Il serait d'ailleurs incapable d'engendrer, puisqu'Il n'a pas de femme ! (5)

Et se tournant vers les chrétiens avec nervosité, le rabbin leur dit d'un air agacé : Taisez-vous : « vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez. Direz-vous contre Yahwé ce que vous ne savez point ». (6)

Mohammed est présent à cette scène. Il écoute et c'est maintenant vers lui que se tourne le rabbin. Tu comprends, mon fils, ce que valent les raisonnements des Chrétiens quand ils pérorent devant toi. « DIS-LEUR : « Ceux qui forgent des mensonges contre Yahwé ne seront pas bienheureux ». (7) Les idolâtres mecquois présents à cette scène devaient sourire de voir le rabbin se débattre contre les chrétiens. Le Juif voit leur sourire et vite il leur rappelle qu'eux aussi, ils seront punis pour n'avoir pas reconnu le Dieu d'Israël : « Brève jouissance en la Vie Immédiate, puis vers Nous, leur retour ! Ensuite,

(1) Voir plus bas, page précédente, XVI, 120.

(2) Sour. XXXIX, 6.

(3) Le terme *ils* ne désigne point à proprement parler des infidèles, comme le dit BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 153 (v. 69-68), mais les Chrétiens qui professent que Jésus est fils de Dieu.

(4) Sour. X, 68.

(5) Voir plus haut, p. 304-305 ; la sour. VI, 101 : « Comment Yahwé aurait-il une progéniture mâle alors qu'il n'a pas de compagne » ne s'applique pas ici à la doctrine professée par les chrétiens. Dans le v. précédent, il est parlé en effet de fils et de filles, au pluriel, comme de génies que l'on associe à Dieu.

(6) Sour. X, 69 ; voir plus haut, p. 302 (sour. XVIII, 4).

(7) *Ibid.*, 70.

Nous leur ferons goûter le Tourment terrible, en prix de ce qu'ils étaient impies. Mohammed, récite-leur l'histoire de Noé ». (1)

Le christianisme risque de faire échec à l'hégémonie d'Israël. Il faut absolument détruire son influence. Qu'adviendrait-il de la judaïsation de l'Arabie, si les chrétiens réussissaient simplement à jeter le trouble dans l'esprit de Mohammed ! Mon fils, n'ajoute aucune foi à leurs déclarations. Il ressassent — contre le monothéisme de notre grand Moïse — que Yahwé a un fils ! Ce sont des charlatans. Après la composition du *Corab*, les Chrétiens font effectivement la vie dure au rabbin. La pensée de ce dernier est hantée par leurs attaques qui ont tout de même failli réussir à faire chavirer Mohammed qui n'avait eu jusqu'ici aucune idée des querelles doctrinales. C'est une des plus grandes erreurs de perspective de nos coranisants de ne pas avoir même soupçonné la réaction violente des chrétiens arabes à la propagande juive. Ah, si Mohammed, au lieu de prêcher comme il le fait maintenant, le judaïsme, la religion de ces hommes qu'il détestait comme tout bon Arabe, pouvait se raviser et prêcher la religion de Jésus! Un seul point le séparait du christianisme. Avec la morale, on s'accommoderait toujours; mais il y avait le dogme : d'après les Juifs, collés à la Bible, le Dieu d'Israël était Unique ; par contre, les chrétiens, tout en professant comme les juifs, l'unité divine, enseignaient la Trinité des personnes, révélée par Jésus lui-même. Pour les chrétiens, le judaïsme était vrai, mais il demeurait incomplet. Le christianisme était pour eux, la religion de la plénitude, qui par sa plénitude même, reportait à l'arrière-plan la religion initiale et tronquée du peuple juif. Le monothéisme des chrétiens représentait une doctrine d'unicité divine, vivante et en marche, en continuation du monothéisme juif, statique et maintenant dépassé. Mohammed ne comprenait rien à ce différend doctrinal. Aurait-il voulu se faire chrétien, qu'il n'en avait pas la liberté. N'était-il pas ligoté par sa femme et le rabbin. Dans ces circonstances, les efforts tardifs du curé de La Mecque étaient dès l'origine voués à l'échec. Pied à pied, sans jamais reculer, le rabbin contre-attaque avec force, mais aussi avec beaucoup d'adresse. Oui, Jean-Baptiste est un saint homme, mais il n'est pas précurseur. Oui, Marie est vierge, mais elle n'est pas la mère d'un Dieu. Bien sûr que Jésus est un grand Prophète, mais il n'est tout de même qu'un homme. Si le rabbin fait certaines concessions, de tous points d'ailleurs conformes à la tradition juive, c'est pour mieux assommer les chrétiens, les ridiculiser devant les idolâtres. Il n'attaque pas seulement ces pauvres chrétiens arabes dans leurs convictions fondamentales de la divinité de Jésus ; mais encore il fouille dans leur vie pour leur démontrer que leur attitude pratique ne cadre pas avec leurs principes. Regardez ces Chrétiens : « Certes, si tu leur demandes : « Qui a créé le ciel et la terre », ils te répondront : « Ils ont été créés par le Puissant, l'Omniscient ». (2) Ce sont bien les Chrétiens que le rabbin désigne dans ce texte. Les païens n'ont jamais cru dans leur religion à la création du ciel et de la terre par Allah. Les termes mêmes de cette question posée par le Juif est spé-

(1) *Ibid.*, 71-72. Ces impies ne croient pas à la vie éternelle, ni à la résurrection, c'est pourquoi le rabbin insiste sur les tourments de l'Enfer pour les amener à la religion d'Israël. Ces impies sont différents des hommes auxquels s'attaque le rabbin dans les deux versets précédents, v. 69-70.

(2) Sour. XLIII, 8.

cifiquement biblique et cette doctrine biblique est admise à la fois par les juifs et les chrétiens. Si on demande aux chrétiens quel est le créateur du monde, ils répondront : « C'est Dieu » et le juif fera la même réponse.

« DIS (aux chrétiens) : « A qui sont la terre et ceux qui y sont (si vous le savez ! » — Ils répondront : « A Allah ». (1) Ils répondront « Allah » et en même temps ils adorent Jésus comme un Dieu. « Eh quoi ! ne vous amenderez-vous point ? » (2)

« DIS-(leur encore) : « Qui est le Seigneur des Sept Cieux et du Trône immense ? » Ils répondront : « C'est Allah ». Quelle inconséquence ! Ils reconnaissent que Yahwé est Tout-Puissant, Omniscient et Créateur de tout l'Univers. Et ils ne le craignent pas. Leur culte va à Jésus qui n'est qu'un homme. (3)

DIS : « Qui a dans sa main le royaume de toute chose ? Qui protège et n'est point protégé, si vous le savez ? » Ils répondront : « C'est Allah ». Dis-leur : « Comment dans ces conditions pouvez-vous être aveugles et ensorcelés par votre faux dieu, Jésus, fils de Marie ? (4) Oui, nous sommes venus à eux sur le Mont Sinaï, avec la Vérité. Je leur ai dit que j'étais Yahwé, le Dieu Unique, que c'est Moi qui au commencement ai créé le Ciel et la Terre. A cette époque, les Juifs étaient unis ; ce sont les Chrétiens qui se sont détachés du tronc, et ce sont des menteurs, (5) car « Yahwé ne s'est donné aucun enfant et il n'est, avec Lui, nulle divinité ». (6) Demande-leur encore, Mohammed, à ces Juifs renégats : « Qui a créé les cieux et la terre ? » et ils te répondront comme toujours : « C'est Allah ! » Et si c'est Allah qui est Tout-Puissant, pourquoi invoquent-ils d'autres divinités, Jésus, homme, fils de Marie et ces autres hommes qu'ils appellent des saints ! Quelle puissance ont-ils ? Dis-leur : « Yahwé me suffit. Sur Lui s'appuient ceux qui s'appuient » (Sour. XXXIX, 39.

Naturellement, BLACHÈRE, *op. cit.*, t. II, p. 516-517 oriente lui-même sa traduction comme si Allah parlait à Mohammed et comme si Mohammed invectivait les idolâtres de la Ka'ba. Tout cela n'est que pure fantaisie. En lisant tous ces commentaires de nos savants coranisants, on en arrive à penser que plus on connaît l'arabe, moins on est apte à connaître l'Islam.

Voir aussi XXXI, 24-25 : Si tu leur demandes : « Qui a créé les Cieux et la Terre ? » ils répondront : « Allah ». Dis-leur : « Louange à Yahwé ! » Loin de croire, la plupart ne savent pas. A Yahwé appartient ce qui est dans les cieux et sur la terre. Yahwé est le Suffisant à Soi-même, le (seul) digne de louanges » ; sour. VI, 12-15 : « Demande-leur : « A qui est

(1) Sour. XXIII, 86-87. — Nous conservons ici la forme *Allah*, employée sans aucun doute par les Chrétiens.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 88-89.
(4) *Ibid.*, 90-91.
(5) *Ibid.*, 92.
(6) *Ibid.*, 93 ; voir plus haut, p. 304-306. Si dans la sourate XXIII, les v. 86-93 s'appliquent aux Chrétiens, par contre les v. 80-84 visent les idolâtres.

> ce qui est dans les Cieux et sur Terre? » Réponds-leur : « C'est à Yahwé »... Dis : « Prendrai-je comme patron un autre que Yahwé, créateur des cieux et de la terre, qui donne la nourriture et n'en reçoit point... Yahwé entend tout et Il sait tout »; sour. XIII, 17 : « Demande-leur (aux Chrétiens) : « Qui est le Seigneur des Cieux et de la Terre? », ils répondront : « C'est Allah ». Dis-leur : « Eh quoi ! prendrez-vous en dehors de Lui, des patrons (Jésus et les saints) qui ne détiennent pour eux-mêmes ni profit ni dommage? » « Demande-leur encore : « L'aveugle et celui qui voit sont-ils égaux? Les ténèbres et la lumière sont-elles égales? Ont-ils donné à Yahwé des associés ayant créé chose semblable à Sa création (la création qui est décrite dans le livre de la Genèse), en sorte que la création (de Yahwé et de ses associés) soient identiques pour eux? ». Réponds : « Non ! Yahwé est créateur de toute chose. Il est l'Unique, l'Invincible ».

Si c'est un blasphème et un sacrilège que d'attribuer à Yahwé d'autres divinités, de partager avec d'autres êtres son pouvoir créateur, c'est aussi une immense ingratitude envers Celui qui nous a *Tout* donné : « Ne prenez point deux divinités !... Quelque faveur que vous ayez, elle vient de Yahwé ». Quand le malheur vous touche, vous savez bien vous réfugier près de Lui; c'est à Dieu que vous adressez vos prières. Mais aussitôt que l'épreuve s'éloigne, vous retournez bien vite à vos égarements et vous retournez à vos blasphèmes en invoquant Jésus et les saints (voir XVI, 55-56; les versets 57 et sq. s'adressent aux idolâtres de la Ka'ba).

> Voir sour. X, 32-33 : « Demande (aux Chrétiens) : Qui vous procure la nourriture, du ciel et de la terre? Qui possède l'ouïe et la vue? Qui fait sortir le Vivant du Mort et fait sortir le Mort du Vivant? Qui élabore l'Ordre? ». Ils répondent : « C'est Allah ! » Dis-leur : « Eh quoi ! ne le craindrez-vous pas? C'est là Yahwé, votre Seigneur et la Vérité. Qu'existe-t-il au delà de la Vérité, sinon l'Égarement? Comment pouvez-vous être détournés de Yahwé (après l'avoir connu, ce qui n'est pas le cas des idolâtres)? »; sour. XXXIV, 23 : « Demande-leur : « Qui donc vous procure votre nourriture, des cieux et de la terre? » Réponds-leur : « C'est Yahwé ». En vérité soit nous (juifs ou convertis au judaïsme), soit vous (chrétiens), sommes ou bien dans la (vraie) Direction, ou bien dans un égarement évident »; voir aussi XXXV, 26-40 et XXXI, 31).

Il est incontestable que la lutte est ardente entre le rabbin et le curé de La Mecque. Commencée au milieu de la seconde période mecquoise, cette lutte se poursuivra jusqu'à l'hégire. Les chrétiens regrettent leur attitude passive et négligente. Le zèle ardent qu'ils manifestent maintenant n'arrive pas à leur faire regagner le temps perdu. Ce fut un zèle tardif et inutile.

## 4. — LES CHRÉTIENS NE SONT QU'UNE SECTE JUIVE DÉTESTABLE

Dans les combats religieux engagés à La Mecque au début du VIIe siècle, on remarquera que le rabbin traite différemment les idolâtres païens et les chrétiens. Les idolâtres sont pour ainsi dire, vierges de toute foi : ils ne croient à rien d'autre qu'à l'incroyance elle-même. Ils ne croient pas à Yahwé comme Tout-Puissant ; ils ne croient pas à la Résurrection. Ils ne croient pas aux joies du Paradis ni aux supplices de l'Enfer. Ils ne croient à rien et ils s'obstinent à ne pas croire. Vis-à-vis d'eux, le travail du rabbin a la même ampleur que leur propre incrédulité. Mais tout autre est le comportement du rabbin vis-à-vis des chrétiens. Les chrétiens, eux, croient au Dieu Tout-Puissant, créateur du Ciel et de la terre, Seigneur des Mondes, comme les juifs ; ils croient à la Résurrection, au Paradis et à l'Enfer et jamais le rabbin de La Mecque ne les attaque sur ces doctrines communes. Ce n'est pas à dire que le rabbin éprouve quelque sympathie vis-à-vis des chrétiens comme les coranisants le répètent constamment. Ce que le rabbin aime chez les chrétiens, c'est la part commune entre le christianisme et le judaïsme ; il aime les chrétiens dans la mesure où les chrétiens sont juifs et professent les mêmes dogmes que les juifs. Jamais le rabbin ne leur fait, comme aux idolâtres, reproche d'incrédulité ; les chrétiens sont croyants. Mais sur un point essentiel, les chrétiens se séparent des Juifs : depuis Moïse, Israël professe l'Unicité de Yahwé ; mais les chrétiens, ruinant ce dogme fondamental, clef de voûte de tout l'édifice religieux des Juifs, enseignent qu'à côté de Yahwé, il existe une autre divinité, Jésus, le fils de Marie, devenu pour eux Fils de Yahwé.

Comme nous l'avons dit, pour un Juif, c'est une abomination, une ignominie de placer un autre Dieu à côté du Dieu Unique de Moïse. Entre chrétiens et juifs, il y a une véritable cassure : cette cassure, c'est Jésus, le Christ, « le Fils du Dieu » des chrétiens. Si les chrétiens ne professaient point pareille extravagance, ils seraient amis des Juifs. Aux yeux du rabbin, le christianisme *est* le judaïsme, mais un judaïsme terni, vilipendé par la plus grossière des hérésies, que le rabbin combat sans arrêt et sans aucun ménagement. Qu'un idolâtre ne reconnaisse pas l'Unicité de Yahwé, on peut le concevoir ; mais que des Juifs, comme le sont les chrétiens, connaissant la Bible, croyant aux dogmes du Livre sacré, renient la révélation faite à Moïse par Yahwé, sur sa propre nature, c'est ce qu'on ne peut imaginer ; il n'y a point de crime comparable à celui-là ! Plus que les idolâtres, les chrétiens sont coupables devant Dieu et l'on comprend que le rabbin de La Mecque s'acharne contre eux, avec d'autant plus de violence qu'il les considère comme des frères dissidents. Le rabbin précise sa pensée : ce n'est pas Jésus, fils de Marie, qui est dissident. Jésus est pleinement Juif. Les dissidents, ce sont les chrétiens qui ont fait de Jésus, le Fils de Dieu : « Dis-leur, Mohammed : « Si le Bienfaiteur avait eu un fils, je serais le premier des adorateurs. Gloire au Seigneur des Cieux et de la Terre, au Seigneur du Trône, bien au-dessus de ce qu'ils débitent. Laisse-les discuter et jouer jusqu'à ce qu'ils rencontrent le jour dont ils sont menacés ». (1) Ces hommes qui attribuent une paternité à Yahwé, qui dis-

(1) Sour. XLIII, 81-83.

cutent sur le message divin remis à Moïse, ce ne sont pas les idolâtres de la Ka'ba, mais les chrétiens, et ce sont ces impies que le rabbin menace des peines de l'Enfer. Le christianisme et le judaïsme auraient pu former une seule et même religion. Ce sont les chrétiens, en se séparant du judaïsme, qui ont brisé cette unité. C'est ce que le rabbin fait dire à Yahwé : « O apôtres (chrétiens), mangez de ces bonnes nourritures. Accomplissez œuvre pie ! De ce que vous faites, je suis bien informé. Votre communauté que voici est une (1) et je suis votre Seigneur. Craignez-moi donc ». (2) Chrétiens et Juifs, croient à Yahwé, le créateur de l'Univers. Mais si le judaïsme est aujourd'hui tronqué, scindé entre deux parties, la faute en est aux chrétiens. Les chrétiens sont des renégats qui ont brisé l'unité du bloc séculaire d'Israël, bien qu'avant la fondation du christianisme, les Juifs aient failli deux fois à leur mission : « Nous avons décrété envers les Fils d'Israël, dans l'Ecriture : « Vous sèmerez certes le scandale deux fois sur terre et vous serez d'une grande superbe ». (3)

Le scandale de ces chrétiens rénégats est de renier le dogme fondamental du Coran de Moïse : « Ce Coran raconte aux Fils d'Israël la plus grande partie de ce sur quoi ils s'opposent ». (4) Les commentateurs hésitent devant ce verset. Les uns y voient la preuve de discussions entre Juifs sur le véritable sens du Coran de Moïse. Pour d'autres, ce texte s'appliquerait aux querelles entre croyants et Mecquois. Pour nous, ce texte nous révèle une situation toute différente. Il existe un Coran de Moïse, le seul Livre des Révélations de Yahwé. C'est à son sujet que des hommes discutent et s'opposent. Les discussions portent sur l'enseignement capital du Livre de Moïse, c'est-à-dire sur l'Unicité de Dieu. Les Juifs fidèles à leurs traditions sont ancrés dans l'adoration de leur Dieu Unique. Mais il existe d'autres Juifs qui repoussent l'essentiel de leur religion : ce sont les chrétiens. Ils acceptent le Dieu de Moïse, mais ils lui donnent un fils ! Les chrétiens sont des Juifs qui s'opposent aux autres Juifs : le christianisme est une malversation du judaïsme. « Louange à Yahwé qui a fait descendre sur son serviteur (Moïse) l'Ecriture et n'y mit point de tortuosité, mais la fit droite pour avertir d'une calamité sévère venant de Lui et annoncer aux croyants (les Juifs) qui accomplissent les œuvres pies, qu'ils auront une belle récompense... pour avertir ceux qui disent (les

(1) C'est-à-dire que la religion chrétienne et la religion juive ne forment originairement qu'une seule et même religion et se rattachent toutes deux à la Révélation du Mont Sinaï. Jésus lui-même reconnaît théoriquement cette unité fondamentale quand il déclare qu'il n'est pas venu pour abolir la loi de Moïse, mais pour la compléter.

(2) Sour. XXIII, 53-54.

(3) Sour. XVII, 4. D'après les commentateurs ce double scandale désignerait ici : 1. — L'assassinat d'Isaïe et l'emprisonnement de Jérémie. 2. — Le meurtre de Zacharie et de Jean-Baptiste. L'assassinat d'Isaïe, (voir MONTET, *op. cit.*, p. 386, n. 2) est mentionné dans le Talmud de Jérusalem, traité Jebamot, fol. 49[b] et dans un Targum sur II Rois, XXI, 12 : « Manassé répandit beaucoup de sang innocent jusqu'à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre, contre ses péchés par lesquels il fit pécher Juda, l'entraînant à faire ce qui est mal aux yeux de Yahwé ». L'emprisonnement de Jérémie est raconté dans Jérémie, ch. XXXVII-XXXIX. — Il est peut-être possible de concevoir que le rabbin fasse allusion ici à ces deux événements, mais par ailleurs, il est bien difficile d'imaginer que les Juifs soient accusés par un rabbin d'infidélité, dans le meurtre de Zacharie et de Jean-Baptiste ! — Sur l'infidélité d'Israël, voir aussi Deut., IX, 7 ; II Chroniques, XXIV, 20-22 ; voir aussi s. Matthieu, XXIII, 35.

(4) Sour. XXVII, 78.

chrétiens) que Yahwé a pris un fils ». (1) Nous avons donné l'Ecriture à Moïse, la véritable et la seule Ecriture, mais les chrétiens, en déclarant Fils de Dieu, Jésus fils de Marie, se sont mis en opposition avec elle. (2) Et cependant, il n'y a sur ce sujet aucune discussion possible. Yahwé a déclaré depuis longtemps qu'il était le seul Dieu. (3)

Le christianisme n'est qu'une secte insolente, née dans le judaïsme, et c'est par jalousie que les chrétiens ses sont séparés des Juifs. C'est aux enfants d'Israël que Yahwé a donné l'Ecriture, l'Illumination et la Prophétie. Ce sont les enfants d'Israël que Yahwé a élevés au-dessus du monde. Mais poussés par l'insolence et la jalousie, d'autres Juifs faisant fi des enseignements de Moïse ont élaboré une autre science pour ruiner l'authentique révélation de Dieu. Ne te laisse pas, Mohammed, impressionner par leurs doctrines. Yahwé décidera entre eux et nous, au jour de la Résurrection. (4)

Sur le plan moral et les prescriptions rituelles, le rabbin établit encore une nette distinction entre les Mecquois ; il y a les Juifs fidèles à la loi de Moïse ; il y a aussi les Juifs dissidents, c'est-à-dire les chrétiens, et les idolâtres convertis. A ces derniers, le rabbin s'adresse en ces termes : « Mangez les aliments dont Yahwé vous a pourvus, aliments licites et bons. Remerciez Yahwé pour ses bienfaits et c'est Lui que vous adorez. Yahwé vous a seulement interdit la chair d'une bête crevée, le sang, la chair du porc et ce qui a été consacré à un autre que Yahwé ». (5) Maintenant que vous avez reconnu Yahwé, le Dieu d'Israël, vous devez suivre les recommandations qu'il fit jadis à son peuple : « Vous pourrez manger de tout animal qui a le sabot fourchu, fendu en deux ongles et qui rumine. Toutefois, parmi les ruminants et parmi les animaux à sabot fourchu et fendu, vous ne pourrez manger ceux-ci : le chameau, le lièvre et l'hyras qui ruminent, mais n'ont pas le sabot fourchu, vous les tiendrez pour impurs. Ni le sanglier, qui a bien le sabot fourchu et fendu, mais qui ne rumine pas ; vous le tiendrez pour impur. Vous ne mangerez pas de leur chair, et vous ne toucherez pas à leurs cadavres. Vous ne pourrez manger aucune bête crevée. Tu la donneras à l'étranger qui a trouvé refuge chez toi ou vends-la à un étranger du dehors. Tu es, en effet, un peuple à Yahwé, ton Dieu ». (6)

« Quant à ceux qui sont Juifs, Nous leur avons défendu ce que nous venons de t'expliquer ». (7) Naturellement, les commentateurs en bicyclette et les exégètes motorisés n'ont pas le temps de jeter même un simple regard sur ce texte. Il est difficile de courir et de réfléchir en même temps. Il faut une grande habitude pour réaliser cette performance. Comme nous en sommes incapable, arrêtons-nous quelques instants sur ce verset 119 de la sourate XVI pour essayer d'en saisir la véritable signification. Dans ce verset, il est question, comme

(1) Sour. XVIII, 1-3. Et le texte continue : « (les chrétiens) n'ont aucune connaissance de ce prétendu fait, ni leurs pères non plus. C'est une affirmation très grave qui sort de leurs bouches ! En vérité, ils ne profèrent qu'un mensonge ».

(2) Sour. XLI, 45.

(3) *Ibid.;* voir aussi XX, 129 ; XXX, 112.

(4) Sour. XLV, 15-16.

(5) Sour. XVI, 115.

(6) Deut., XVI, 3-21.

(7) Sour. XVI, 119 a ; voir aussi V, 147.

nous le voyons, de « ceux qui sont Juifs ». Mais s'agit-il bien des Juifs fidèles à l'A. T., des Juifs authentiques. On peut en douter par la finale de ce même verset : « Nous ne leur avons point fait de mal; ce sont eux qui se sont fait du mal ». (1) Les Juifs mentionnés dans ce verset désignent donc des Juifs infidèles et qui par leur infidélité même se sont fait du tort, mais qui ont la possibilité en reconnaissant leur erreur de revenir à la vérité : « Toutefois, envers ceux qui, après avoir fait le mal par ignorance, se sont par la suite, repentis et ont été purs, ton Seigneur est certes absoluteur et miséricordieux ». (2) Dans notre texte, les Juifs semblent donc bien désigner des Juifs infidèles, c'est-à-dire des chrétiens nés dans le judaïsme, qui croient aux doctrines de l'A. T., mais s'écartent, selon le rabbin, du dogme fondamental du judaïsme, l'Unicité divine, qu'ils ébranlent en proclamant la divinité de Jésus, fils de Marie. (3)

Aux yeux du rabbin, le christianisme ne représente vraiment qu'une secte juive, une scission du mosaïsme, une infidélité au monothéisme. Les Juifs ont été fidèles à la Loi jusqu'à Jésus inclusivement : Jésus est en continuation directe avec les grands Patriarches : « Nous avons accordé (à Abraham), Isaac et Jacob. Nous avons dirigé chacun (d'eux). Et Noé, nous l'avons dirigé auparavant ainsi que parmi sa descendance, David, Salomon, Job, Joseph, Moïse, Aaron. C'est ainsi que nous récompensons ceux qui font le bien ». (4) Et ce n'est pas tout. L'énumération des grands d'Israël n'est pas close : il y a encore : « Zacharie, Jean, Jésus, Elie, chacun d'eux fut parmi les Saints ». (5) C'est à l'A. T. qu'appartient Jésus. Entre les chrétiens et le fils de Marie, il y a une brisure essentielle. Les chrétiens ont rompu avec le judaïsme en proclamant le fils de Marie, Fils de Dieu, contrairement à l'enseignement de Moïse sur l'Unicité de Yahwé. Les chrétiens sont à la fois infidèles à Jésus et à Moïse. Vous, qui êtes devenus musulmans, c'est-à-dire qui croyez maintenant au Dieu d'Israël et suivez ses commandements, « tournez-vous repentants vers Lui (Yahwé) ; craignez-Le et soyez assidus à la prière. Ne soyez pas du nombre des idolâtres », mais ne soyez pas plus de « ceux qui scindèrent

(1) Sour. XVI, 119 b.
(2) *Ibid.*, 120 ; voir plus haut, p. 316-317.
(3) Voir aussi sour. XXXV, 28-29 : « Ce que nous t'avons révélé de l'Ecriture est la vérité ; elle confirme la véracité des messages antérieurs. En vérité sur ses serviteurs, Yahwé est informé et clairvoyant ». Nous connaissons maintenant le sens exact de ce verset. Le texte continue : « *Ensuite*, Nous avons fait hériter de l'Ecriture ceux de Nos serviteurs que nous avons élus ». Ce terme *ensuite* n'a aucun sens ici. On ne peut concevoir, en effet, que le révélation aurait été faite *d'abord* à Mohammed, *ensuite* à des serviteurs choisis. Pareille conception ne répond absolument à aucune situation objective. Entre les v. 28 et 29, il nous faut supposer un autre verset dans lequel il serait dit : « Nous avons révélé le Livre de Moïse » et ensuite nous l'avons donné en héritage à ceux que nous avons choisis, c'est-à-dire aux Juifs, comme il est dit dans la sour. XL, 56 : « Nous avons donné à Moïse la Direction et Nous avons fait hériter les enfants d'Israël du Livre »; et dans sour. XXIX, 26; voir plus haut, p. 64-76 notre paragraphe sur le *Circuit touristique du Coran*. — Le v. 29, de la sourate XXXV, continue : « Parmi vos serviteurs élus » (c'est-à-dire les Juifs), « il en est quelques-uns qui se lèsent eux-mêmes » : ce sont les chrétiens qui se nuisent à eux-mêmes et qui se préparent une éternité malheureuse, en faisant de Jésus, le fils de Dieu, en niant ainsi le rigoureux monothéisme de Moïse ; voir aussi XLIII, 65.
(4) Sour. VI, 84.
(5) *Ibid.*, 85.

leur religion », c'est-à-dire des chrétiens « qui ont formé des sectes, chaque faction se réjouissant de ce qu'elle détenait ». (1) Schisme dans sa racine même, le christianisme, selon le rabbin a fini par s'émietter en une multitude de sectes, chacune de ces sectes affirmant posséder la Vérité.

Dans sa lutte pour le monothéisme de Yahwé, le rabbin de La Mecque s'attaque désormais aux idolâtres païens et aux chrétiens qui ont contrefait la religion de Moïse, tout en prétendant la suivre : Mohammed, « ne sois plus dans le doute à l'égard de ce qu'adorent ces gens (de la Ka'ba). Ils adorent comme leurs pères adoraient avant eux. En vérité, nous leur donnerons leur part, sans en rien retrancher ». (2) Quant aux chrétiens, ils sont égarés dans des voies perverses. « Nous avons apporté à Moïse, l'Ecriture. Mais ils se disputèrent à son sujet et s'il n'y avait pas eu auparavant un décret prononcé par ton Seigneur, il aurait été, certes, décidé entre eux. Mais en vérité, ils sont encore dans le doute au sujet (du Livre de Moïse) ». (3) Et cependant, il n'y a qu'une seule religion, c'est la religion que Yahwé a établie pour Noé ; c'est la religion que je t'ai révélée, mon fils Mohammed, c'est la religion que Yahwé a établie pour Abraham, pour Moïse et pour Jésus, en leur disant : « Soyez fermes en religion », c'est-à-dire soyez fidèles à la Direction inspirée à notre Père Abraham par notre Dieu Yahwé, codifiée par Moïse sous l'Illumination du Tout-Puissant, du Sage et du Savant. « Soyez fidèles à l'Islam de nos Pères, à l'Islam intérieur d'Abraham, à l'Islam codifié par Moïse ; et ne vous divisez pas en sectes, comme ceux-là, les chrétiens querelleurs. Ces chrétiens connaissaient cependant la Vérité : Ils savaient que le Dieu Tout-Puissant s'était révélé à Moïse. Mais crevant de jalousie, ils renoncèrent à la religion de nos ancêtres qui étaient aussi les leurs et se séparèrent en sectes et mirent en doute les enseignements du Livre de Moïse, dont ils avaient cependant hérité. (4) Pour le rabbin, les Evangiles qui proclament la divinité de Jésus, ne sont que des feuilles de mensonge. (5) Il n'existe qu'un seul Livre vrai : le Livre de Moïse, qu'une seule science véridique : la science qui est contenue dans les pages de la Loi. Les enfants d'Israël sont fixés dans la Vérité. Nous les avons pourvus, dit Yahwé, des choses les meilleures. Pourquoi certains d'entre eux, se détachant de leurs origines et de la science qu'ils avaient reçues, vinrent-ils sombrer dans la dissidence ? Ton Seigneur, Mohammed, en décidera au jour de la Résurrection. (6) Mais toi, mon fils, ne sois pas dans le doute. S'il te reste quelque hésitation, interroge ceux qui ont reçu le Livre avant toi. Ne sois pas de ceux qui doutent ». (7) *Ceux qui doutent*, ne désignent pas ici les idolâtres, mais les Juifs dissidents, c'est-à-dire les chrétiens qui prétendent compléter les révélations de Moïse sur l'Unicité du Dieu Tout-Puissant, par la doctrine chrétienne sur la divinité de Jésus.

(1) Sour. XXX, 30-31 ; voir aussi XXIII, 53-55, 93-94 ; XLIII, 65.
(2) Sour. XI, 111.
(3) *Ibid.*, 112 ; voir aussi XX, 129 ; XLI, 45 ; XLII, 13. Il ne s'agit pas dans ces versets de controverses dans le milieu juif, comme l'affirme MONTET, *op. cit.*, p. 328, n. 8, mais de discussion entre Juifs et Chrétiens au sujet du monothéisme.
(4) Sour. XLII, 13 ; voir aussi XLV, 15-16.
(5) Jamais, contrairement à ce qu'on affirme, le rabbin n'a connu directement les Evangiles authentiques. Voir plus haut, p. 180.
(6) Sour. X, 93.
(7) *Ibid.*, 94.

Les chrétiens sont donc, dans l'esprit du rabbin, des Juifs authentiques, qui reconnaissent comme véridique la Loi de Moïse. Ils savent bien qu'il n'existe qu'un seul Dieu, que ce Dieu est Tout-Puissant, qu'il s'est révélé au peuple d'Israël, Peuple Elu parmi toutes les nations. Tout cela, ils le savent bien ; mais ils se contredisent en faisant du fils de Marie, le Fils de Dieu et par là, ils renient la Loi à laquelle ils croient cependant. Ce sont des renégats, des Juifs schismatiques ; ce sont aussi des idolâtres puisqu'ils mettent à côté de Dieu un semblable à Lui et qu'ils adorent non seulement l'Esprit de Yahwé, mais encore un homme de chair.

Si nous insistons tellement, à la suite du rabbin, sur ces notions essentielles, c'est pour faire constater une fois de plus à nos lecteurs, que l'exégèse « coranique » est à reprendre totalement sur de nouvelles bases. L'exégèse passée, même la plus récente a fait faillite. Elle est désuète. Dans le cas présent, les exégètes sur vélodrome, parcourant en vitesse, malgré leur âge, les sourates des *Actes*, nous racontent le plus sérieusement du monde, que les Juifs de La Mecque se chamaillent entre eux, qu'il existe dans la communauté juive mecquoise — dont, par ailleurs, certains nient l'existence — des querelles intestines, aboutissant à des fractions séparatistes ! Ne va-t-on pas jusqu'à dire que le Juif, ami de Mohammed, faisait partie d'un de ces groupes renégat. Malgré le respect traditionnel que nous éprouvons pour ces savants qui peinent à la besogne, nous sommes bien obligés de dire que tout cela est absurde. Il n'y a jamais eu aucune dissidence dans le judaïsme mecquois. Aucun texte, du moins, ne nous permet d'avancer pareille affirmation. Où trouve-t-on dans les versets des *Actes de l'Islam* le moindre indice de divergence entre les membres de la communauté juive ? Peut-on avancer un seul texte qui prouverait qu'à La Mecque, Mohammed aurait attaqué les doctrines juives ? (1) Par ailleurs, où trouver dans les *Actes* mecquois de l'Islam, la moindre preuve d'une sympathie quelconque envers les chrétiens ? Revenons à la saine et solide réalité. Le rabbin lutte pour implanter le judaïsme à La Mecque. Son apostolat connaît un véritable succès. Il a trouvé le « second » dont il avait besoin pour incruster ses doctrines chez des hommes sans culture, matérialistes qui ne conçoivent la vie que sous l'angle commercial, des hommes adorateurs de cailloux. Mohammed s'est fait l'apôtre convaincu, mais timide et maladroit du Dieu d'Israël. Si on l'attaque, si on le tourne en dérision, il perd vite sa stabilité et commence à chavirer. Le rabbin n'en finit pas à le remettre sur pied : Mohammed, dis ceci ; Mohammed, dis cela. Garde-toi aussi des chrétiens. Ces chrétiens voudraient t'amener vers eux. Fais bien attention, Mohammed : il y a deux sortes d'enfants d'Israël. Les uns sont fidèles à la religion de Moïse, la religion que je te prêche, religion unique puisque Yahwé n'a parlé qu'une seule fois aux hommes. Reste fidèle à cette religion de nos Patriarches. Mais il y a d'autres Juifs. On les appelle chrétiens. Ceux-là se sont écartés de l'unique et véritable religion. Ils enseignent une doctrine igno-

(1) ABD EL-JALIL, *Aspects intérieurs de l'Islam*, p. 206, n. 39, parle d'un réquisitoire de Mohammed contre les Juifs. Remarquons que les versets qu'il invoque à l'appui de sa thèse ne datent pas de La Mecque, mais de Médine. Dans notre travail consacré aux *Actes médinois de l'Islam*, nous démontrerons qu'il y a erreur d'interprétation et que les versets invoqués ne peuvent d'aucune façon être considérés comme un réquisitoire contre les Juifs.

minieuse, en donnant un fils à Yahwé. Mohammed, fuis-les. Ils falsifient le Livre de Moïse. Ils étudient cependant ce qui est consigné dans ce Livre ! N'avaient-ils pas promis de suivre les enseignements de notre Coran hébreu, dont eux aussi étaient les héritiers ? (1) Les chrétiens ont trahi leur serment. Ils ont scindé la religion : *faraqû dina-hum*, (2) ils ont rompu avec la tradition de nos pères en s'éloignant de la source unique de vérité, ils se sont desséchés en sectes multiples et erronées. Les chrétiens pour le rabbin, ce sont des Juifs qui « scindent » l'Ecriture, qui choisissent dans l'A. T. ce qui leur convient et rejettent ce qui ne concorde pas avec leur doctrine de la divinité du Christ. C'est encore, selon nous, aux chrétiens qui « scindent » la religion mosaïque que font allusion les versets 90-91 de la sourate XV :

| Sour. XV, 90-91 | Kasimirski | Montet | Blachère |
|---|---|---|---|
| 90. Kamā anzalnā 'alä l-moqtasimīna | Nous punirons ceux qui distinguent. | Nous envoyons d'en-haut (le châtiment) à ceux qui divisent. | De même, Nous avons fait descendre sur les Copartageants. |
| 91. Lladhīna ja'alou l-qor'āna (3) 'iḍīn (4). | qui scindent le Coran en parties. | à ceux qui dépècent le Coran. | qui ont mis la Révélation en pièces. |

Ce texte a beaucoup intrigué les traducteurs et les commentateurs. D'après Tabary, *ceux qui distinguent, ceux qui partagent*, désigneraient les polythéistes qui se partageaient les deniers publics ! D'après d'autres interprétations, le verset 90 ferait allusion à 12 idolâtres qui pour intimider les Mecquois et les empêcher de suivre Mohammed, auraient divisé entre eux les revenus de La Mecque, pendant la saison du pèlerinage ! Soyouti, de son côté, pense que le terme *moqtasimīna, ceux qui partagent quelque chose*, s'appliquerait aux Juifs et aux Chrétiens qui auraient scindé, eux-mêmes, leurs propres livres révélés, d'où l'expression *dépècent*, employée par Montet pour traduire *'iḍın, fragments*. Soyouti ajoute encore que le terme *moqtasimīna* pourrait désigner aussi ceux qui « se seraient partagé » les voies d'accès vers la Mecque et auraient détourné de la nouvelle religion les gens qui y venaient, en leur disant que l'Islam n'était qu'une affaire de magie et de sorcellerie. Pour d'autres « érudits », *'iḍīn* voudrait dire ici *incantations de sorciers*. Le terme *el-qor'āna*, n'aurait, d'ailleurs pas, dans ce contexte de la sourate XV, le sens strict de Livre révélé aux Arabes, mais de lecture révélée antérieurement au Coran arabe, c'est-à-dire, précisément l'Ancien et le Nouveau Testaments dont Juifs et Chrétiens auraient accepté certaines parties, et rejeté les autres chapitres ou versets.

Il est inutile de perdre notre temps à discuter ces commentaires plus fantaisistes les uns que les autres et qu'on croirait sortis d'une école spéciale

(1) Sour. VII, 167-168.
(2) Sour. VI, 160a.
(3) Ce terme signifie *Coran*, le Livre, et non point révélation, comme dit Blachère. Cette remarque, comme nous allons le voir, est d'une grande importance, pour l'intelligence du texte.
(4) Ces deux versets 90 et 91, ne constituent qu'une seule et même phrase.

de « natation coranique ». Parmi les traducteurs, c'est encore Kasimirski qui s'est approché le plus du sens réel de ces versets 90-91 de la sourate XV. Il complète d'ailleurs, sa traduction par cette remarque : (Ceux qui scindent), c'est-à-dire « ceux qui admettent certaines choses de l'Ecriture et qui en rejettent d'autres ». (1)

Reprenons brièvement et sainement la lecture de ces versets. Pour un lecteur normal, complètement désintoxiqué, il y a dans cette phrase de la sourate XV, un sujet, accompagné de son complèment, et un verbe déterminatif. Le sujet = *ceux qui divisent, qui scindent:* complément = le *Coran ;* verbe déterminatif : *seront punis* = *ceux qui divisent le Coran seront punis.* Le rabbin s'attaque donc ici à des gens qui « choisissent » dans le Coran — — soit hébreu, soit arabe. Ils « choisissent » évidemment ce qui est conforme à leurs croyances. Tel est le cas précis des Chrétiens : « Ceux à qui nous avons déjà donné l'Ecriture », c'est-à-dire les Juifs, « se réjouissent de ce qu'on a a fait descendre vers toi, alors que parmi les Factions, il en est qui en rejettent une partie ». (2) Les Chrétiens acceptent bien l'A. T., mais avec leur doctrine trinitaire, se mettent en opposition avec le monothéisme de Moïse. Accepter le Coran hébreu sans le monothéisme est inconcevable pour un Juif. C'est enlever à ce Livre révélé ce qui fait précisément sa raison d'être. Il n'y a pas de censure quand il s'agit de la Parole révélée.

Mohammed, dis-leur : « Il m'a été ordonné de n'adorer que Yahwé et de ne lui associer personne. C'est à Lui que (j'appelle) et vers Lui sera mon retour ». (3) Mohammed, tu n'as rien de commun avec ces gens qui « scindent ». Leur sort ne dépend que de Yahwé qui, ensuite, les avisera de ce qu'ils faisaient (sur terre). » (4) Ce sont des égarés. (5)

« Musulmans » de La Mecque, qui avez accepté le Dieu d'Israël, je vous fais la même recommandation qu'à Mohammed. Soyez vigilants ! Ne vous laissez pas séduire. Parmi les gens du Livre, il y en a de bons : ce sont les Juifs fidèles à Moïse, qui croient à un Dieu seul et unique. Vous faites désormais partie de ces Juifs fidèles. Dites : « Nous croyons en ce qu'on a fait descendre vers vous et à ce qu'on a fait descendre vers nous. Votre Dieu et notre Dieu sont Un et nous lui sommes résignés ». (6) Il y a d'autres gens du Livre, de ce même Livre de Moïse, mais qui sont injustes; avec ceux-là, ne discutez pas. Détournez-vous de ces hommes qui, en se prétendant disciples du Christ, oublient que la Vérité est Une et qu'elle fut autrefois révélée par Yahwé à Moïse, que cette vérité est invariable et qu'elle a valeur d'éternité. (7) La foi

(1) Kasimirski, *op. cit.*, p. 233, n. 3.

(2) Sour. XIII, 36. Il est parfaitement inutile de penser à une origine médinoise pour ce verset, sous prétexte qu'il y est fait mention des Confédérés. Les Confédérés existent à l'époque mecquoise.

(3) Sour. XIII, 36.

(4) Sour. VI, 160b.

(5) Prière de Louanges, v. 7.

(6) Sour. XXIX, 45.

(7) *Ibid.* Nous sommes las, très las d'exposer et de discuter les élucubrations des commentateurs récents et anciens. Pour eux, ce verset 45 de la sourate XXIX, comme les autres versets identiques indiquerait des divergences religieuses à l'intérieur du judaïsme. Tous ces textes seraient donc d'origine médinoise, etc., etc. Voir Blachère, *op. cit.*, t. II, p. 532, note des v. 45-46 ; Montet, *op. cit.*, p. 540, n. 1, 2, etc. Nous sommes las !

est un pacte avec Yahwé. Par votre conversion au Dieu d'Israël, vous vous êtes attaché à Lui. Les chrétiens, eux aussi, avaient contracté ce pacte solennel. Ils l'ont brisé, en faisant du fils de Marie, le Fils même de Dieu. Ne les imitez pas : « Tenez fidèlement le pacte avec Yahwé, quand vous l'aurez contracté ! Ne violez pas les serments après les avoir appuyés solennellement et après avoir pris Yahwé comme garant contre vous. Yahwé sait ce que vous faites. Ne soyez pas comme celle qui redéfaisait ce qu'après dure peine elle avait filé. Ne faites point de vos serments une feinte entre vous, en considération de ce qu'une communauté est plus éminente qu'une autre. Yahwé vous éprouve seulement par cela et Il vous montrera certes, au jour de la Résurrection, ce sur quoi vous vous opposiez. Si Yahwé avait voulu, Il aurait fait de vous une seule communauté. Mais Il égare qui Il veut et Il dirige qui Il veut et il vous sera demandé compte de ce que vous faisiez ». (1) « A ceux qui violent le pacte de Yahwé après son Alliance, qui tranchent les liens que Yahwé a ordonné de maintenir, qui sèment le scandale sur la terre, sur ceux-là la malédiction ! à ceux-là la Détestable Demeure ». (2)

Le rabbin de La Mecque ne pouvait être qu'anti-chrétien. Pour lui, les chrétiens ne représentent qu'une secte, une secte juive, des renégats. Ils ont abandonné la religion ancestrale de leur race; ils ont renié la révélation faite par Yahwé à Moïse, en fabriquant avec le fils de la Vierge Marie, un dieu à leur façon. En cela, ils sont plus coupables que les idolâtres de La Mecque. A ceux-ci, il manque l'intelligence. N'est-ce pas stupide d'adorer des pierres qui ne voient pas, qui n'entendent, qui n'ont aucun pouvoir ? L'intelligence ne fait pas défaut aux chrétiens. Ils connaissent l'Ecriture; ils reconnaissent Moïse, comme leur père dans la foi, mais ce sont des gens pervers, remplis d'orgueil et d'envie. Le christianisme est un scandale racial, contre lequel le rabbin met en garde Mohammed et les Arabes convertis au judaïsme.

On voit désormais clairement ce qu'il faut penser des théories vraiment trop extravagantes de Tor Andrae et des autres commentateurs du même acabit : « Un chrétien », dit M. Tor, « trouve dans l'Islam beaucoup de choses qui lui rappellent sa propre religion, mais sous une forme étrangement défigurée. Il trouve des articles de foi et des idées fort voisines des siennes, mais détournées vers des routes étrangères. Ce qu'il trouve lui est si familier qu'il en oublie de voir ce qu'il y a de nouveau et d'original. Cela lui est si connu qu'il passe à côté avec cette indifférence distraite que l'on a pour ce que l'on croit trop bien connaître et que l'on ne connaît pas assez pour pouvoir comprendre vraiment l'attitude et l'esprit grâce auxquels l'Islam a conquis sa place propre dans le monde religieux, place qu'il occupe encore aujourd'hui par son droit même à la vie ». (3) Et le christianisme auquel Mohammed aurait puisé la pitié qui aurait marqué son âme serait, sans aucun doute possible, le christianisme et la piété, sous leur forme syrienne ! ! ! (4) Comment peut-on s'éga-

(1) Sour. XVI, 93-95.
(2) Sour. XIII, 25.
(3) Tor Andræ, *op. cit.*, p. 9.
(4) *Ibid.*, p. 86 et *passim.* — Zwemer (M.), *Die Christologie des Islams*, Stuttgart, 1921 (ch. VI) est un des rares coranisants qui aient affirmé que l'Islam était antichrétien. Le rabbin de La Mecque se révèle beaucoup plus antichrétien que le juif Flavius Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, liv. XVIII, ch. IV, p. 471 de la délicieuse traduction de

rer à ce point ? Comment peut-on se fourvoyer si gravement et si pompeusement dans de pareilles ornières. Toutes ces théories ne sont qu'éjaculations imaginatives. Il est grand temps d'ouvrir les fenêtres de nos écoles islamiques et d'en chasser tous les miasmes qui y pullulent.

GENEBRARD, *Histoire de Fl. Josèphe, sacrificateur hébreu*, t. I, Paris 1568 : « En ce mesme temps estoit, Iesus, homme sage, si toutesfois il est permis de l'appeler homme, car il faisoit des œuvres admirables, et estoit précepteur de ceux qui oyent et reçoivent volontiers les choses vrayes. Il eut beaucoup de disciples qui le suivaient tant des Juifs que des Gentils. C'étoit le Christ et les principaux gouverneurs de nostre nation l'accusèrent devant Pilate, qui le condamna à estre crucifié. Quelque chose qu'il y eust, ceux qui avoient commencé à l'aimer, ne laissèrent pas de l'aimer, pour l'ignominie de sa mort : car il leur apparut vif le troisième jour après, ce que les Prophètes divinement inspirez avoient prédit de luy avec plusieurs autres choses grandes et merveilleuses ; et iusques à ce iourdhui il y a une race de Chrestiens qui durent encore, qui ont pris nom de luy ».

A l'usage des futurs coranisants bien aérés, et après notre exégèse des *Actes*, on pourrait résumer en un tableau tout simple les différentes attitudes prises vis-à-vis de l'Islam :

| CONCEPTION DES CROYANTS MUSULMANS | CONCEPTION DES CORANISANTS RATIONALISTES |
|---|---|
| Allah (inspirateur) | Mohammed. (s'instruisant lui-même dans les gargotes juives et chrétiennes). |
| Mohammed (inspiré) | Coran (résultat de l'enquête religieuse menée par Mohammed) |
| Coran (recueil des révélations d'Allah faites à Mohammed) | Islam (religion fondée par Mohammed) |
| Islam (religion du Coran) | |

NOTRE CONCEPTION

Un rabbin (professeur)

*Corabor* (Explication orale en arabe du Coran hébraïque).

*Corab* (Résumé écrit, en arabe, de la Bible hébraïque)

Mohammed (élève du rabbin. Converti au judaïsme. Apôtre du judaïsme. Récitateur du *Corab*)

Islam

(Communauté d'Arabes convertis au judaïsme par le rabbin, et par Mohammed, porte-parole du rabbin)

Contre les Chrétiens (dans la mesure où les Chrétiens se séparent du judaïsme)

Libre à chacun de choisir, pourvu qu'il donne la raison de son choix.

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRE III
## LE CORAN

## LIVRE IV

## LES GRANDES BAGARRES MECQUOISES AU SUJET DU *CORAB*

IMPRIMÉ EN FRANCE PRINTED IN FRANCE

Dépôt légal : 4e trimestre 1955.